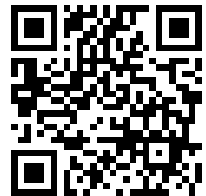

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UNIVERSITY OF VIRGINIA LIBRARY



X000386725



Digitized by Google



Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XLVIII^e ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXVIII

N^o 1

Janvier-Mars 1926



Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : EDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI^e

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VI^e

BULLETIN HISPANIQUE

(Universités de Bordeaux et de Toulouse)

Tome XXVIII, 1926, N° 1

SOMMAIRE

Justo Pérez de Urbel (O. S. B.) , Origen de los Himnos mozárabes	5
Jules Dechamps , Stendhal et l'Espagne	22
† Ernest Mérimée , Le théâtre des Alvarez Quintero	36
Raymond Lantier , Chronique ibéro-romaine. VII, 1923-1924	59
Georges Le Gentil , Carolina Michaëlis de Vasconcellos. 84	

Bibliographie : JOHN BURNAM, *Palaeographia iberica* (G. Cirot), p. 90; — V. GARCÍA DE DIEGO, *Contribución al Diccionario hispánico etimológico*; M. KREPINSKY, *Inflexión de las vocales en español*; FR. KRÜGER, *El dialecto de San Ciprián de Sanabria* (G. C.), p. 92; — GEORGIANA G. KING, *The way of Saint James* (G. C.), p. 94; — DUQUE DE BERWICK Y DE ALBA, *Biblia traducida del hebreo al castellano por Rabi Mose Arragel* (G. C.), p. 95; — A. GABRIEL, *La cité de Rhodes* (R. Vallois), p. 100; — *Historia da colonização portuguesa do Brazil* (G. C.), p. 103; — A. M. WITHERS, *The sources of the poetry of Gutierre de Cetina* (G. C.), p. 104; — BALTAZAR GRACIÁN, *Pages caractéristiques, Etude critique* par A. ROUYEYRE, traduction par V. BOUILLIER (G. C.), p. 105; — P. SÁINZ RODRÍGUEZ, *Evolución de las ideas sobre la decadencia española* (J. Sarrailh), p. 108.

Chronique : Imbart de la Tour, Brutails, Régné, Saül Mézan, Navarro Tomás, *Dietari de l'Antich Consell Barceloni*, Radet, Alfar, p. 110.

COMITÉ FONDATEUR

- † **E. MÉRIMÉE**, professeur honoraire de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.
- † **A. MOREL-FATIO**, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Etudes, à Paris.
- P. PARIS**, membre de l'Institut, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Etudes hispaniques à Madrid.
- G. CIROT**, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres, *secrétaire de la Rédaction*.
- G. RADET**, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, *directeur-gérant*.

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XLVIII^e ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXVIII

1926



Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS Montpellier : C. GOULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : EDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI^e

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VI^e

BINDING
MAR 31 37

PQ
6001
1B8
232996
v.28
1326

YTBAN
AMBAW

ORIGEN DE LOS HIMNOS MOZÁRABES

LIBROS LITÚRGICOS MOZÁRABES. — Va ya muy adelante la publicación de los ricos documentos que nos ha dejado la liturgia mozárabe. El *Libellus Orationum* de Verona publicado por Bianchini (*Thomasii Opera*, I, 1-136; 1741) nos ha dado a conocer las oraciones del oficio; el P. Morin sacó a luz el *Liber Comicus* en 1893 (*Analecta Maredsolana*, 1); ya un siglo antes había hecho Lorenzana sus magníficas ediciones del *Breviario* y del *Missale Mixtum*, reproducidas en los volúmenes 85 y 86 de la *Patrol. Lat.*; en 1905 publicó Gilson el libro de los salmos, de los cánticos y de los himnos mozárabes (H. Bradshaw Society, vol. XXX), y el P. Ferotin ha conseguido merecida fama dando a conocer el *Liber Ordinum* (*Monum. Eccl. Liturg.* V) y el *Liber Sacramentorum* (id. VI, 1912).

Es una mina riquísima de investigación histórica, literaria y teológica, pero esa investigación está por hacer. Está por hacer la historia de nuestra Liturgia; no se han señalado sus orígenes, ni puesto de relieve sus afinidades, ni precisado su desarrollo, ni definido sus variedades, ó si algo se ha hecho, es tan deficiente que nada significa.

EL HIMNARIO. — En el presente estudio, mi intención ha sido hacer algo de esto en lo que se refiere a los himnos. Entre los manuscritos mozárabes hay dos que nos han conservado sendas colecciones de himnos. El primero, escrito en el siglo x (procedente de Toledo, 35. 1, se conserva hoy en Madrid Hh. 69) es el más completo; el segundo, a pesar de ser posterior, pues su escritura es del siglo xi, no ofrece tanta riqueza, aunque figuran en él algunos himnos que sin él no conoceríamos. Perteneció a la librería de santo Domingo de Silos, pero llevado al *British Museum* en la segunda mitad del pasado

siglo, acaba de ser hermosamente editado por Mr. Gilson. El de Toledo apareció ya en el Breviario de Lorenzana, y fué reproducido por Migne en el tomo 86 de la *Patrologia Latina*. Son en suma unos 200 himnos, que añadidos a unos cuantos más de otros manuscritos mozárabes, forman la *Hymnodiu Gotica*, coleccionada por el P. Clemente Blume en el tomo XXVII de *Analecta Hymnica*. ¡Tesoro precioso y opulento, si se tiene en cuenta la escasez de las producciones poéticas que conservamos de los primeros siglos medios!

OSCURIDADES. — Pero ¿de que tiempo son estos himnos? Cuál es su origen? ¿Quiénes sus autores? ¿Son españoles o extranjeros? ¿Datan de nuestro glorioso siglo VII, o pertenecen a una época posterior? He aquí unas preguntas a las que me propongo responder en parte; en parte nada más, porque, dados los medios de información que poseemos, no es posible llegar a una cosa bien precisa, ni en lo que se refiere a los autores ni en lo que se refiere a las épocas. Sin embargo, algo se puede adelantar; y el presente trabajo, aunque no tenga otro mérito, tiene el de ser el primer ensayo, el primer tanteo en ese camino.

Han creído algunos que esos himnos pertenecen todos a la literatura española¹, y para evitar esta confusión he tratado de separar los que son nuestros de los que nos vinieron de fuera, tarea relativamente fácil, gracias a la magnífica obra de Ulysse Chevalier — *Repertorium Hymnologicum* (VII vols. Lovaina, 1892-1922) quo no citaré a cada paso por la facilidad con que se la puede consultar gracias al orden alfabético con que aparece en ella el principio de los himnos. No ha sido tan fácil determinar el tiempo en que esos himnos pasaron los Pirineos o el mar, cuestión interesante para la historia de nuestras relaciones literarias y hasta comerciales con otros pueblos; por eso, cuando he podido, le he señalado con entera seguridad; cuando no, me he contentado con aventurar conjeturas.

Lorenzana en el prólogo a su *Breviario*, Arévalo en su *Hym-*

1. I. Amador de los Ríos: *Hist. Crít. de la Lit. Esp.* (1861) I, 471 y sigs.

notia Hispanica, Flórez en diversas partes de la *España Sagrada*, y Amador de los Ríos en el lugar ya citado de su *Historia crítica* de nuestra literatura (p. 485), refieren al siglo VII todo nuestro himnario. Lo mismo opina Blume (cf. *Catholic Encyclopedia*, New-York en la palabra « Hymnody »), y el P. Férotin dice, refiriéndose en general a todos los documentos litúrgicos mozárabes: « El abad Salvo de Albelda es, según parece, el único escritor que haya enriquecido la Liturgia visigótica con algunas fórmulas nuevas durante el largo período de cuatrocientos años; y su obra se considera hoy con verisimilitud totalmente y definitivamente perdida » (*Liber Ordinum*, Introducción, XII).

CRITERIOS DE ESTE TRABAJO. — Sin embargo, por este trabajo aparecerá claro que la Liturgia mozárabe no se había paralizado con la entrada de los árabes, sino que, a pesar de lo calamitoso de los tiempos, siguió enriqueciéndose y evolucionando hasta el momento de su supresión en la segunda mitad de la undécima centuria. He podido señalar, por la relación que tienen con mi estudio, algunas misas que no son anteriores al siglo VIII. He podido señalar también una porción de himnos que evidentemente son posteriores a la invasión; así, por ejemplo, los de Santiago el Mayor, Santiago el Menor, Santa Eugenia, San Tirso, la Asunción, San Bartolomé, Santa Nunilo y Santa Alodia, San Facundo y San Primitivo, San Clemente..., etc. Estos himnos hacen alusión, unos a la opresión agarena, otros a los acontecimientos del reino cristiano del norte, otros a fiestas de tardía introducción en nuestra iglesia. Alguien pudiera sospechar que esas alusiones son añadiduras de una época posterior; pero no hay derecho a hacer esa suposición cuando las encontramos en varios mss. distintos, en 3, 4 y 5, como sucede con algunos himnos. Además, ¿por qué la mayor parte de los himnos no tienen esa oración que en estos encontramos, con la cual pedían los mozárabes, muchas veces con las mismas expresiones, que Dios les librase del yugo sarraceno?

Gracias a esta serie de himnos posteriores a la invasión podemos estar seguros de que los mozárabes no miraban su

Liturgia, aquella Liturgia que en su parte esencial consideraban como creación de los grandes padres del siglo VII, como una cosa intangible, y ya definitivamente formada, y esta seguridad se acrecienta al observar en el himnario una decena de himnos extranjeros, que no pudieron ser conocidos por los escritores visigóticos.

Hay otros cuantos himnos que con entera certidumbre sabemos tienen su origen en el siglo VII, o porque se refieren a alguna ceremonia que en Toledo sólo se explica entonces, como son los del natalicio y la coronación del rey, etc., o porque sabemos positivamente sus autores, como sucede con los de San Hipólito, San Millán, Santa Eulalia de Barcelona... Comparando estos himnos, que podemos llamar clásicos, con los que se compusieron después de la invasión, encontramos entre ellos una diferencia extraordinaria. Unos y otros presentan las características propias de su época, de suerte que si es difícil confundir una oda de Horacio con un poema de San Eugenio, no lo es menos confundir el himno de San Millán con el de Santiago, el Mayor, y eso que los dos están en el mismo metro, y sólo los separa un espacio de siglo y medio.

LENGUAJE. — Esta diferencia radica, primeramente en el lenguaje, que en el siglo VII, a pesar de no ser clásico, es la lengua sabia, introducida, por el renacimiento que se debió al trato con los bizantinos, y al empuje de los Leandros, Isidoros, Martín de Dumio, Juan Biclarense, y otros personajes emigrados de Africa o de Oriente; mientras que un siglo después se acerca más al modo de hablar del pueblo, admite una nueva construcción, da valor distinto a las palabras, confunde los casos y las declinaciones; en suma, es un lenguaje bárbaro, de que se hubieran desdeñado los doctores de la época anterior.

PROSODIA. — Pero tanta, sino mayor importancia que el lenguaje, tiene en esa diferencia la medida prosódica. Es poco lo que nos queda escrito en verso antes del siglo VII: solamente algunas inscripciones y epitafios, como los de Juan y Sergio, obispos de Tarragona, el de Justiniano, que lo fué de

Valencia, la inscripción del conde Comiciolo en Cartagena¹ y algunas cosillas más. Es lo suficiente para conocer que la métrica latina estaba en completa decadencia, y que ni siquiera en los centros, donde tendríamos derecho a esperar mayor cultura, había hombres capaces de hacer un exámetro. Pero San Martín de Dumio inicia otra época, que es de verdadero renacimiento, como después lo fué en Francia el carolingio, no de simple continuación. Los versos de San Martín se ajustan a las buenas tradiciones de la prosodia. Lo mismo hay que decir de los versos auténticos de San Isidoro, de San Eugenio² y de todos los poetas anónimos y bien conocidos de su época. Los mismos epitafios poéticos están generalmente bien medidos en el s. vii, como puede observarse con sólo recorrer las colecciones epigráficas de Hübner, sobre todo si estaban escritos cerca de las grandes escuelas. Conforme nos acercamos al fin de ese siglo, que bien podemos llamar grande, los principios del metro clásico se echan en olvido, y buen testigo es San Valerio, cuyos *Epitameron* acrósticos no tienen ya medida ninguna, y aun el ritmo es difícil de percibir, de suerte que podríamos preguntarnos si el santo abad del Vierzo quiso realmente hacer verso. Entramos en el siglo viii, y bien, podemos decir que en él la prosodia clásica había desaparecido. Del antiguo verso sólo quedaba el ritmo; las inscripciones y epitafios todos de aquella época, así como los himnos, que en ella se compusieron, nos dan derecho a sentar esta norma de criterio, por ningún hecho desmentida: *Todo himno mozárabe cuyos versos se ajusten a las reglas prosódicas es anterior al tiempo de la invasión árabe*. San Eulogio se esforzó, a mediados del siglo ix, para encauzar la versificación en sus antiguos carriles, escribiendo, cuando estaba preso en la cárcel, un tratado de prosodia, pero los mismos versos de Alvaro Paulo, el que más utilizó sus enseñanzas, son una muestra de lo inútiles que fueron sus esfuerzos. En el siglo siguiente, Vigila, el coleccionador del famoso código canónico

1. Fidel Fita, *Bol. Acad. Hist.* (1900), p. 414, 510 y sigs.

2. Observaremos que la prosodia del s. vii tenía algunas licencias que no hallamos en la clásica. Era la más frecuente el alargar una sílaba breve en caso de cesura.

de Albelda. después de decirnos los pies de que consta el yámbico, y la combinación de largas y breves, nos da como ejemplo un himno suyo, por el que podemos convencernos que no entendía ni de largas ni de breves, ni de yambos ni de espondeos. Las mismas reglas que nos da acerca de los pies que forman un trocaico o un yámbico son inexactas. Vemos, pues que Vigila, uno de los hombres más cultos de su tiempo en España, no percibía en los versos otra cosa que el ritmo (G. Antolín, *Cat. Cod. Lat., Escorial*, 1910, I, 371, 402).

RITMO. — Hablando del metro prosódico en las *Etimologías* había dicho San Isidoro « a este se junta el ritmo — *Huic accedit rithmus* »; y efectivamente los grandes himnógrafos del siglo VII, conociendo que la poesía litúrgica tenía mucho de popular, pusieron siempre íntimamente unidos estos dos elementos poéticos. Esto era entre los sabios; pero hacía tiempo que venían introduciéndose en la Liturgia canciones meramente rítmicas. Toda la Liturgia española puede considerarse como un ritmo continuo, en que los miembros de las frases llevan muchas veces rima perfecta. Pero hay ciertas piezas de la Liturgia, en que el ritmo es mucho más perceptible, mucho más regular: son las *preces* o *miseraciones* que se cantaban durante la cuaresma, en los funerales, letanías y días de ayuno. Estos oficios pertenecen en general al propio de tiempo y hay que reconocerles por tanto venerable antigüedad. De las letanías se habla en varios concilios del siglo VII. El P. De Bruyne ha probado hasta la evidencia que las dos preces del sábado santo *Portatus sum* y *A patre missus*, que figuran también en el misal de Bobbio del siglo VIII, son españolas y escritas en los aureos tiempos de nuestra Liturgia¹. Pues bien, en estas composiciones, notables por la unción poética y por la profundidad del sentimiento, encontramos el ritmo, únicamente el ritmo de gran número de los versos latinos: el yámbico dímetro, el senario, el trocaico, el asclepiadeo. El canon séptimo del IV concilio toledano hace alusión a una de las preces que se cantaba el Viernes Santo, cuando manda que ese día todo el pueblo pida indulgencia con voz clara. —

1. *Revue Bénédictine* (1913) 30, 433: *De l'origine des textes liturgiques mozarabes*.

Indulgencia era el estribillo que el pueblo repetía, por cada uno de los versos que decía el diácono (Lorenzana, *Patr. Lat.* 86, 734-5) :

Te deprecamur Domine;	Patrona sit lugentibus;
Procedat ab altissimo;	Errantes fide corrigat;
Succurrat nobis miseris;	Lapsos peccalis erigat;
Prestetur poenitentibus;	Nos patri reconciliet.

Por el sentido van estos versos íntimamente unidos con esa palabra que según el célebre concilio del año 633 era ya entonces el grito del pueblo. No nos parece por tanto tan difícil como cree W. Meyer¹ asignar el lugar que ocupan estos cantos en la historia de la literatura, aunque sí que juzgamos con él, que esa rítmica, en ellos evidente, es un fenómeno enteramente nuevo en la historia de la literatura española; y raro también y nuevo en la evolución de la poesía medioeval. Por todo lo dicho aunque creemos que la mayor parte de los himnos compuestos por los grandes obispos españoles del siglo VII se ajustaban a las reglas de la métrica, no dudamos en colocar en aquella época algunos meramente rítmicos, como es el epitalamio *de nubentibus*, que por su carácter popular, debía apartarse en esto de la poesía sabia. .

RIMA. — Al desaparecer la medida, los poetas trataron de introducir en sus producciones, otro adorno que la remplazase : la rima, elemento importante, que me ha servido alguna vez en este trabajo. En el tiempo de transición la rima a veces acompaña a la medida, pero de ordinario la ausencia de la una está en proporción con la presencia de la otra. En los mencionados epitafios del s. V hallamos ya numerosos casos de rima imperfecta :

In te libra morum in te modestia tenuit regnum
Merita praconiis adtollunt facta per saeculis
Sanctus namque vita fide magnificus ipsa.

San Eugenio, a pesar de ser un poeta culto, no desdeña este elemento, como lo ha hecho notar el Sr. Amador de los

1. Ueber die rythmischen Preces der mozarabischen Liturgie, en *Nachrichten der K. Gesellschaften zu Göttingen, Phil. hist. Klas.* (1913) 210.

Ríos (*Hist. Lit. Esp.*, I, cap. IX, p. 390). En Alvaro Paulo la unión es más notable (*España Sagrada*, 11, p. 289-290) :

*Fulgens fulgore, nimio perfecta decore
Effigies prima cecidisti lapsus ad ima.*

Un paso más y encontramos el exámetro transformado en el leonino :

*Hic facet humatus vir in omni vita beatus
Gonzaluus dictus sit cum justis benedictus*¹.

Si observamos las obras en verso de los siglos sexto y séptimo, vemos que la rima sigue una progresión gradual. Primero aparece tímidamente, luego va haciéndose más general; se la considera al principio como un elemento de armonía que no hay que despreciar cuando se viene espontáneamente a la pluma del poeta; no es constante, ni se presenta regularmente, ni tiene reglas fijas; en unas estrofas aparece, en otras no; la combinación es diversa en las diversas estrofas; unas veces consonante, otras asonante; y si se pueden presentar muchos versos sujetos a ella, hay otros tantos que se apartan porque el poeta no la juzga indispensable. Esta es la rima que a veces encontramos en los poemas de San Eugenio, en muchos epítafios de su tiempo, y en los himnos escritos por sus contemporáneos. En el siglo siguiente la vemos más constante, más precisa, más regulada. Es el siglo en que aparece la Crónica rimada del Pacense. Un ejemplo bien definido de esta época tenemos en el himno de Santiago, cuyas estrofas de cinco versos, no tienen a veces más que una rima — *similiter cadens o aequaliter cadens*. Los himnos de San Jerónimo, de San Mateo y de *Primiilis* son los que nos manifiestan mayores progresos. Para sus autores la rima, una rima perfecta, constante y regular, representa una ley, no un capricho, y la siguen fielmente en estrofas de tres o de cinco versos, como Berceo seguirá la cuaderna vía... Entre ellos y Berceo no había ya la distancia de siglos. Un himno con rima perfecta en todas sus estrofas es posterior a la invasión.

Estos son los criterios que me han guiado en este trabajo.

1. Inscip. del siglo x en el claustro de S^{to} Domingo de Silos.

Alguna vez también he acudido a los manuscritos para preguntarles la época en que se introdujeron ciertas fiestas, y entre ellos especialmente al de Verona, que representa la tradición tarraconense del siglo VII; pero, porque su testimonio sólo podía ser negativo, no he querido hacer mucho hincapié sobre él, aunque tengo el convencimiento de que la iglesia de Tarragona no tenía muchas más fiestas de santos de las que figuran en ese *Libellus orationum*, y de que esas eran entonces poco más o menos, cambiando algunos santos locales, las fiestas que se celebraban en los demás regiones de España.

Los himnos en España hasta el siglo VII.

LOS PRIMEROS HIMNOS. — El primer himnógrafo español es Prudencio, el cantor de los mártires, y el autor de sendos himnos para cada hora del día. A pesar de ser el más grande poeta cristiano, sus cantos no fueron aprovechados por las iglesias como era de esperar, tal vez porque no era tan popular como San Ambrosio, así en la forma como en el fondo. Esto es lo que el pueblo echó de menos en el primer compositor de himnos occidental, San Hilario, y por eso dejó morir sus obras poéticas. Sin embargo en España se empezó cantando los himnos de Prudencio, sobre todo en las ciudades que tenían algún mártir cantado por las vigorosas estrofas del gran poeta de Calahorra. Esto es lo que podemos conjeturar por la lectura de alguno de sus himnos. Así por ejemplo, leemos en el de San Fructuoso :

Circunstans chorus ex utroque sexu
Vestrum psallite rite Fructuosum,
Laudans Augurium resultet hymnus,
Mixtis Eulogium modis coaequans.

Vemos que los primeros himnos que aparecen son los himnos de los mártires; y como las fiestas, aparecen de una manera local y se van extendiendo conforme se extienden las fiestas. Nada sabemos de los adelantos de esta literatura litúrgica en el siglo V y primera mitad del siguiente, pero no era

la época muy propicia para escarceos literarios, debido a la confusión y desorden introducidos por la invasión y a las guerras incesantes de los bárbaros. No hay siglo más oscuro y más pobre en nuestra historia literaria que el que va de 450 a 550. Ciertamente que en el siglo V aparece Pedro obispo de Lérída, autor de misas y oraciones, pero esto confirma lo que venimos diciendo; pues del mismo modo que San Isidoro hace mención de éste en sus *Varones ilustres* la hubiera hecho de cualquier otro si le hubiera conocido: hay que pasar hasta San Leandro para encontrar otro enriquecedor de nuestra Liturgia.

Español fué, sin embargo un himnógrafo contemporáneo de Pedro Ilerdense, gran conocedor de Virgilio, de Horacio, de Ovidio y hasta de Marcial, el piadoso y fácil poeta Oriencio, a quien críticos escrupulosos¹ identifican con San Oriencio, obispo de Auch que hacia el año 439 se presentó al general Aecio para pedir la paz en nombre de los visigodos. Las tres Vidas que de él han recogido los Bolandos² le hacen natural de España, aunque escribiese en Francia sus poemas. Uno de los manuscritos en que se encuentra su *Commonitorium*, promete veinticuatro oraciones poéticas debidas a su pluma, pero no contiene más que dos³. Están escritas en versos yámbicos senarios; cada estrofa tiene tres versos, y dos el estribillo. Son probablemente piezas destinadas al uso litúrgico, aunque no conservamos rastro de ellas en España.

RENACIMIENTO. — En la segunda mitad del siglo VI la Península se constituye en una unidad política y religiosa; inmigran numerosos desterrados de Africa; y un gran número de aventureros que llegan de Oriente, como los dos obispos de Mérida, Paulo y Felix, como San Martín de Dumio, como el abad Donato, que trae una rica Biblioteca; el contacto es mayor con Roma, desde la conversión, y mayor, y más íntimo con los bizantinos desde que se establecen en la costa del levante; los españoles frecuentan la ciudad de Constantinopla, como Leandro de Sevilla, Liciniano de Cartagena, Juan de Scalabis...

1. L. Duchesne, *Fastes Episc. de l' Anc. Gaule*, II, 96.

2. *Acta Sanctorum*, 1 de mayo, p. 62.

3. *Patr. Lat.*, t. LXI, p. 977.

Todas estas influencias se juntan para producir aquel florecimiento que es la edad de oro de nuestra Liturgia, y que dura por espacio de un siglo, desde el cuarto concilio de Toledo (633) hasta la muerte de San Julián (690). Precisamente por entonces¹ empezaron a penetrar en España los himnos de San Ambrosio, y los que compusieron sus imitadores durante los siglos v y vi; tal vez fué San Cesario uno de los que más contribuyeron a ello, por medio de los emisarios que, según nos cuenta su Vida, despachó a nuestra tierra, para que también en ella se recogiese el fruto de sus sermones y su regla. Todavía figuran en nuestros himnarios la mayor parte de los himnos que él mandaba cantar a sus monjes.

En muchas partes no fueron bien recibidas estas composiciones, por parecer irrespetuoso mezclar la palabra de Dios con la palabra de los hombres. En España había un motivo especial para semejante oposición, pues la nueva costumbre tenía un sabor herético, por haberla usado los herejes priscilianistas en sus asambleas para mejor infiltrar en los ánimos sus doctrinas. San Agustín nos ha conservado y desenmascarado uno de esos himnos (*Epist. CCXXXVIII. Patr. Lat. XXXIII. 1034*). Pero el título que le encabeza indica que los herejes al incluirlo en su liturgia habían tenido grande empeño, en darle un origen divino. Dice así: « Himno que el Señor dijo a sus Apóstoles, según lo que está escrito en el Evangelio: Y dicho el himno, subió al monte. Este himno no está puesto en el canon, a causa de aquellos que sienten según su capricho, y no según el espíritu y verdad de Dios, porque dicho está: Bueno es ocultar el sacramento del rey, pero también es honorífico revelar las obras del Señor ». Tal vez por eso el concilio de Braga del año 563 se vió obligado a dictar un canon severísimo, tendiendo a extirpar los últimos restos del priscilianismo. Sus palabras han dado lugar a diversas interpretaciones, aunque a mí me parecen muy

1. Fausto de Riez da a entender que España había permanecido indiferente al entusiasmo con que en otras partes se recibieron los himnos ambrosianos. En su carta *ad G. Diaconum* dice: « Accipe etiam in himno S. Ambrosii, quem in natali dominico per omnes Italiae et Galliae regiones exultat Ecclesia ». Fausto murió hacia el 495.

claras : « Se dispone que fuera de los salmos y de las escrituras canónicas del Nuevo y Viejo Testamento, nada compuesto poéticamente se cante en la iglesia, como lo mandan los sagrados cánones ». (Labbe, *Concilia*, t. V, c. 641.) Pero la reacción surge enérgica en el concilio de Toledo bajo el impulso de San Isidoro. Su canon 13 es famoso en esta materia. Las palabras con que está redactado son en parte las mismas que el arzobispo de Sevilla había usado en el libro I *De Officiis*, hablando de los himnos. Recuerdan los Padres el origen evangélico de los himnos; hablan después de los himnos compuestos por San Hilario y San Ambrosio, y de la poca razón con que les rechazan y condenan los que dicen que no proceden de las Sagradas Escrituras, puesto que admiten el himno *Gloria in excelsis Deo*, y otras muchas oraciones de origen humano; y termina excomulgando a cuantos en adelante se atrevan a condenar o rechazar los himnos en las provincias sometidas a los reyes visigodos¹.

Removidos los escrúpulos que algunos podían tener, la iglesia española abrió a los himnos las puertas de par en par. Penetró una gran cantidad de himnos extranjeros, que tuvieron grande influencia; los que ya habían entrado y se cantaban en algunas partes, adquirieron carta de naturaleza por obra del mismo concilio, que al unificar en otro de sus cánones la liturgia, los extendió a los últimos confines de la Península. Los pueblos se apresuraron a aprovecharse de esa corriente, que no podía menos de agradarles, encargando a los doctores más conocidos de entonces himnos para cantar a sus mártires y a sus patronos. San Leandro, San Isidoro, Máximo de Zaragoza, Juan, su hermano Braulio, Quirico de Barcelona. Eugenio, Ildelfonso y Julián de Toledo son indudablemente los autores de la mayor parte de los himnos de esta época, aunque rara vez podemos averiguar cuál sea la labor de cada uno. Sabemos de San Leandro, « que en lo tocante a laudes y salmos compuso muchas cosas para el oficio con suave melodía »²; de

1. Labbe, *Concilia*, tomo V col. 1909-1910.

2. *De Viris Illust.*, S. Isidoro, *Padr. Tol.*, ed. de Lorenzana, I, 277.

Juan de Zaragoza, « que escribió elegantemente algunas cosas, letra y melodía »¹; de San Braulio, « que fue esclarecido por sus cantares »²; de San Ildefonso, « que una de las cuatro partes en que dividió sus obras, estaba compuesta de misas, himnos y sermones »³; y de San Julián, « que dejó un libro de poemas, entre los cuales figuraban en primera línea los himnos »⁴. En el siglo x encontramos al abad Salvo († 962) de Albelda, de quien nos dice un contemporáneo « que su lenguaje, en los himnos, oraciones, versos y misas que compuso con claro estilo da gran dulzura y compunción de corazón a cuantos le leen »⁵. Sospecho que en nuestro himnario silense hay mas de un himno de Salvo.

De San Isidoro nada especial sabemos fuera de lo que hemos dicho. El hizo triunfar la causa de los himnos, y en su regla les impone a sus monjes expresamente en las horas menores y en Vísperas (*Isidori Opera*, ed. de Loaysa (1559) II, 405). Probablemente fué él también quien se encargó de cumplir la disposición del tercer concilio toledano, escogiendo los himnos que debía cantar la iglesia española entre los que ya corrían por España y los que figuraban en su biblioteca. Que estas medidas no se dejaron a la inspiración individual, lo prueban, además del decreto de unificación, el acuerdo de nuestros himnarios, y el carácter de algunos de los himnos, que sólo podían ser conocidos por los letrados de entonces; así por ejemplo los himnos de Ennodio, obispo de Pavía en la primera mitad del siglo vi, que no pudieron transmitirse de iglesia en iglesia, puesto que sólo los encontramos en la española.

Veamos ahora, antes de entrar en el estudio de la poesía litúrgica verdaderamente nuestra, de distinguir los himnos que nos vinieron de fuera, precisando, si es posible, sus autores, y la época en que fueron agregados a nuestra Liturgia.

1. *De Viris Illustr.* S. Ildefonso, id., p. 286.

2. Id., id., 289.

3. Id., id., 95.

4. Felix, *Vita Juliani*, *Patrol. Lat.*, t. 96. col. 649.

5. Cfr. N. Antonio, *Bibliotheca Hispana Vetus*, t. 1, 518.

Himnos extranjeros.

Maurico, el copista del himnario toledano, que nos dejó su nombre en una poesía acróstica, puesta por él al principio de su obra, no conoce más que dos autores de himnos: San Hilario y San Ambrosio. Son los dos nombres que ya habían citado San Isidoro, y el IV Concilio de Toledo, donde Mauricio visiblemente se inspira. Pero aún tratándose de himnos venidos de fuera, la mayor parte de los autores son desconocidos. Podemos señalar algunos que *probablemente* son de San Hilario; sólo probablemente, porque la crítica sólo le reconoce con entera seguridad tres o cuatro, de los cuales ninguno aparece en nuestros mss. litúrgicos; otros de San Ambrosio, otros de Sedulio, otros de Ennodio; los demás, que son la mayoría, pueden dividirse en dos clases: unos ambrosianos, compuestos a la manera de San Ambrosio, durante los siglos v, vi y vii, la mayor parte por autores anónimos, algunos por San Gregorio Magno, y otros que se salen de la línea trazada por el obispo de Milán, y fueron compuestos en la misma época.

De todos ellos pondremos aquí un catálogo, que permita conocer mejor la influencia extranjera:

HIMNOS ATRIBUIDOS A S. HILARIO *Christe lux mundi salus et potestas.*
Deus pater ingenite. *Christe precamur annue.*

In matulinis surgimus.

Beata nobis gaudia.

Jam meta noctis transit.

HIMNOS DE SEDULIO

A solis ortus cardine.

Foeno jacere pertulit.

Hostis Herodes impie.

Quarto die jam foetidus.

Tunc ille Judas carnifex.

HIMNOS DE ENNODIO

Christe salvator omnium.

Christe lumen perpetuum.

HIMNOS DE S. AMBROSIO

Veni redemptor gentium.

Aeterna Christi numerus.

Consors paterni luminis.

Splendor paternae gloriae.

Illuminans altissime.

Hic est dies verus Dei.

Deus creator omnium.

Deus tuorum militum.

Nunc sancte nobis spiritus.

Rector potens verax Deus.

Rerum, Deus, tenax vigor.

<i>Verbum supernum prodiens(?)</i> ¹ .	<i>Primo dierum omnium</i> (S. Gregorio Magno).	
<i>Te lucis ante terminum(?)</i> .		
<i>Somno relectis artibus.</i>	« <i>Jesu corona virginum</i> ».	
<i>O lux beata trinitas(?)</i> .	« <i>Telluris ingens conditor</i> ».	
	<i>Magnae Deus potentiae.</i>	
	<i>Plasmator hominis Deus.</i>	
	<i>Deus aeterni luminis.</i>	
	<i>Deus qui certis legibus.</i>	
AMBROSIANOS		
<i>Aurora jam spargit polum.</i>		
<i>Almi prophetae progenies pia.</i>		
<i>Deus tuorum militum.</i>		
<i>Fulgentis auctor aeteris.</i>		
<i>Aeternae lucis conditor.</i>		
<i>Certum tenentes ordinem.</i>		
« <i>Immense coeli conditor</i> » ² .		
<i>Coeli Deus sanctissime.</i>		
<i>Aeternae rex altissime.</i>		
<i>Cibus resumptis congruis(?)</i> .		
<i>Jam lucis orlo sidere.</i>		
<i>Dicamus laudes Domino.</i>		
<i>Vox clara ecce intonat.</i>		
<i>Mediae noctis tempus est.</i>		
« <i>Tu trinitatis unitas</i> ».		
<i>Summe Deus clementiae</i>		
« <i>Rerum creator optime</i> ».		
<i>Lucis creator optime</i> (S. Gregorio Magno).		
	<i>Christe qui lux es, et dies</i> (S. VII).	
	<i>Surgentes ad te domine</i> (?)	
	<i>Te lucis auctor personet</i> (S. VI).	
	<i>Aurora lucis rutilat</i> (S. VI).	
	HIMNOS ANTIGUOS INDEPENDIENTES	
	SAN DAMASO	
	<i>Decus sacrati nominis</i> (?)	
	VENANCIO FORTUNATO	
	<i>Pange lingua gloriosi.</i>	
	<i>Cruz benedicta nitet.</i>	

Todos estos himnos extranjeros pudieron entrar en España antes de la invasión árabe, y seguramente entró la mayor parte, pues pertenecen en casi su totalidad al oficio del tiempo, que ya en el siglo VII estaba perfectamente organizado. De algunos sabemos positivamente que entraron, como el *Pange lingua gloriosi*, *Praelium*, apesar de haber sido compuesto en Francia a fines del siglo VI, pues ya le encontramos en el Eucologio de Verona, y de otros que influyeron en la poesía española y en los himnos de origen español. Sabemos también positivamente que entraron bastantes después de la invasión, hecho que debemos tener bien en cuenta para comprender el

1. La interrogación significa que hay duda sobre si el himno es de S. Ambrosio.

2. Las comillas significan que los himnos que las llevan se atribuyen a S. Gregorio Magno.

desarrollo del himnario mozárabe. Solamente podemos señalar los siguientes :

O Petre, petra Ecclesiae (de Paulino de Aquilea).

Jesu salvator saeculi.

Christe redemptor omnium.

(Los dos probablemente de Rabano Mauro, o algún contemporáneo suyo.)

Exultet coelum laudibus.

*Martyr Dei qui unicum*¹.

Jesu redemptor omnium, perpes.

*Virginis proles opifexque matris*¹.

Summe confessor, sacer et sacer-

*dos*¹.

(Estos cinco himnos, compuestos fuera de España en época tardía, no pudieron penetrar hasta el siglo ix. Y lo mismo hay que decir tal vez de : *Surgentes ad te Domine*).

Hay que añadir a éstos el de la Virgen = *Ave maris stella* — y el de Pascua — *Ad coenam agni providi*, — que, a pesar de su antigüedad — fué tarde conocido entre nosotros, y el himnario de Toledo ni siquiera le trae.

Himnos de Prudencio.

Dispuestos los himnos de la mayor parte del oficio del tiempo y de algunas fiestas de Santos, procedieron los organizadores de la liturgia mozárabe a completar lo que faltaba en este punto. Las obras de Prudencio fueron para ellos rico arsenal. Prudencio había cantado el ayuno, las honras de los muertos, los mártires, las horas del día y los días de la semana. Aprovecháronse sobre todo el *Cathemerinon* y el *Peristephanon*. Los himnos de Prudencio, que figuran en la liturgia mozárabe son los siguientes :

Romane, Christe fortis assertor Dei (San Román).

Germine nobilis Eulalia (S^a Eulalia de Mérida).

Agnes sepulchrum est romulea in domo (S^{ta} Inés).

O triplex honor, o triforme culmen (S. Fructuoso de Tarragona).

Tu solus, o bis inclite (San Vicente, sólo la mitad del himno).

Scripta sunt coelo duorum martyrum vocabula (San Emeterio y San Celedonio).

1. Sospechamos sin embargo, que estos tres himnos son españoles, porque los encontramos en Toledo al mismo tiempo que en los mss. extranjeros; y hubiera sido difícil una inmigración en las circunstancias por que atravesaba el país ocupado por los árabes.

Deus ignee, fons animarum (Exequias de los difuntos).

O Nazarene, lux Bethleem Verbum Patris (Cuaresma, Tercia, Sexta y Nona).

Psallat altitudo coeli (Tiempo de Resurrección).

Bis novem noster populus sub uno (18 mártires de Zaragoza).

En martyrís Laurentii (San Lorenzo).

Inventor rutili dux boni luminis (Diario de Vísperas).

Obsidiones obvius (Cuaresma, Feria VI).

Noctis tetrae primordia (otro para el mismo día).

Cultor Dei memento (Cuaresma-Completas).

Prudencio inspiró muchas veces a los autores de himnos que tras él vinieron, y en el himnario genuinamente mozárabe, se hallan muchas reminiscencias suyas, como se puede ver por el estudio que a cada una de sus piezas dedicamos en las páginas siguientes.

JUSTO PÉREZ DE URBEL (O. S. B.)

(Continuará.)

•

STENDHAL ET L'ESPAGNE

L'auteur de *Henri Brulard* parle de l'exaltation espagnole à laquelle toute sa vie il eut le malheur d'être sujet. Elle se marquait par des sautes d'enthousiasme, par une fougue pouvant le conduire aux plus folles étourderies, et aussi par l'horreur que lui inspirait le terre à terre, et encore par l'habitude qu'il avait de « tendre ses filets trop haut ». Autres effets du même penchant : son culte de l'honneur, son goût de l'héroïsme, et comme rançon, un manque d'adresse incorrigible. « Tous les jours, par espagnolisme, je suis trompé d'un paul ou deux en achetant la moindre chose ». Illusions, duperies, chimères et mirages, autant de méfaits enfin de l'espagnolisme qui, au dire de Beyle, lui fut inculqué dès ses tendres années par sa grand'tante Élisabeth Gagnon. Celle-ci disait encore communément quand elle admirait à l'excès quelque chose : « Cela est beau comme le Cid ».

L'espagnolisme était pour lui une sorte de feu sacré, privilège de quelques âmes d'élite. Si Métilde l'a emporté sur toutes les femmes aimées par lui, c'est par les sentiments nobles, espagnols. Et, en 1829, il aimait M^{me} Bernonde uniquement parce qu'elle ressemblait à Cervantes !

Un tel homme devait avoir pour tout ce qui touche à l'Espagne des trésors de tendresse. — Le 29 octobre 1804, il est absolument hors de lui, il éprouve un des plus vifs plaisirs qu'il ait ressentis depuis longtemps. C'est qu'il a entendu un voyageur parler de l'Espagne, de ce vieux Calderon, de M. de Cervantes, de Lope de Vega, du Prince de la Paix. Il se croit au milieu de ce peuple si brave, si franc et si généreux, exempt de tous les petits intérêts de la vie, de ce peuple qu'il a toujours aimé, qui est l'image du Cid et de Don Quichotte.

Trente ans plus tard, parce que tous les soirs, à Beaucaire, il est allé au bal des Catalans qui dansaient au bruit des castagnettes en chantant des airs de leur pays, il s'écrie :

« J'aime de passion les Espagnols ; c'est le seul peuple qui ose faire ce qui lui plaît sans songer aux spectateurs. »

Aussi bien il y avait dans cette passion si fidèle autre chose qu'un entraînement passager ou irréfléchi. De même que l'Italien, l'Espagnol satisfait à l'impératif esthétique de Stendhal.

Tout en lui est imprévu. Petit, plein de feu, irritable, il sait garder six mois sa colère. Il a l'œil vif et la bile extrêmement âcre, ce qui donne de la force aux grands muscles de la jambe. Rien en lui de prosaïque. Égalant la vie à son rêve, il tire de son imagination ses plus enivrantes jouissances. Silencieux¹, concentré, ignorant les patrons convenus, il est tout le contraire d'un fat, entendez du Français vaniteux et bavard. Tout entier à la sensation actuelle, il ne songe pas à faire effet et ne connaît pas cette sorte d'hypocrisie qui n'abandonne jamais l'homme comme il faut de Paris. S'il voyage et croit que les carlistes approchent, il ose se mettre en prière. Un Français n'oserait jamais, même en croyant à l'efficacité de la prière, de peur qu'on ne se moquât de lui. L'Espagnol fait des folies par amour et méprise la société française fondée sur des mariages conclus par des notaires.

Il n'a d'autres lois que celles de l'honneur et de ses passions, dont l'intensité se révèle au moindre choc. L'honneur dont il est jaloux n'a rien de commun avec l'honneur bête à la française, forme fréquente de la vanité. Capable des plus généreux sacrifices, une fois qu'il a mûri un dessein, il ne calcule ni ses élans ni ses gestes.

Il habite un de ces pays comme l'Italie et la Corse, où le

1. J'estime beaucoup le silence espagnol, écrit Stendhal. A Barcelone, on lui montre un Espagnol qui a gardé un silence farouche depuis le commencement de la soirée : il se repaît, dans l'intérieur de son âme, des chimères les plus ravissantes. Dans sa nouvelle *Le Coffre et le Revenant*, l'écrivain nous présente un personnage dont le mutisme (ne serait-ce pas plutôt le nullisme?) donne lieu à des effets dramatiques : c'est don Blas, célèbre par son silence ; jamais il ne parle. Mais l'auteur de la *Chartreuse* nous dit que la gaieté s'était enfuie du Milanais depuis que ce pays était tombé sous la domination des taciturnes Espagnols!

danger montre encore sa main de fer et qui, par conséquent, peuvent encore produire des grands hommes. La vérité, c'est qu'il est, du faite à la base, le représentant du Moyen-Age toujours vivant en lui et autour de lui. Quoi de surprenant si le peuple espagnol est le seul qui ait su résister à Napoléon !

Sacrifiant ses chers Italiens aux Espagnols, Stendhal écrira même :

« J'aime l'Espagnol parce qu'il est *type* ; il n'est copie de personne. Ce sera le dernier type existant en Europe.

» Tout ce qui est riche ou noble, en Italie, est une copie du grand seigneur français, tremblant toujours de ce qu'on dira de lui. Les grands seigneurs espagnols que nous avons entrevus à Paris ne sont pas *copies*. Chez eux je ne vois nullement le besoin d'être rassurés sur l'estime qu'ils se portent, et ils n'ont aucun souci de l'opinion de cent nigauds bien vêtus rassemblés chez l'ambassadeur voisin¹. »

Le Français, de chute en chute, s'est affadi pour sombrer, sous Louis-Philippe, dans l'atonie. Pis encore : Paris est infecté par la tristesse protestante. L'Espagnol, lui, ne s'est jamais *anglisé*...

Et que dire des femmes d'un pays où la constitution de la vie est si favorable à la musique et à l'amour ! Elles sont, comme les Italiennes, des êtres autrement agissants que les Françaises, énergiques et redoutés, surtout autrement aimés et puissants. Justement parce qu'elles n'ont pas d'éducation (Stendhal entend par là tout ce qui restreint la libre expansion des forces élémentaires), elles sont, comme les Italiennes, supérieures aux hommes. Les *Promenades dans Rome* nous

1. Il est vrai qu'à propos du grand seigneur espagnol, Stendhal n'échappe pas au reproche d'inconséquence flagrante et plaisante. Ainsi un muletier de Barcelone l'enchanté par son langage, son superbe physique et son énergie sauvage. « A côté de lui, qu'est-ce qu'un grand d'Espagne ? Un petit homme haut de quatre pieds dix pouces, qui vous répète des articles de journaux sur les avantages de la liberté, se regarde attentivement dans toutes les glaces qu'il rencontre, et croit être un Parisien, parce qu'il est abonné au journal des *modes*. Eh ! monsieur, avant tout, soyez Espagnol ! » D'autre part il a raillé les puérités orgueilleuses et les manières côté-monieuses qui, sous le nom vénéré d'étiquette espagnole, ont été imitées au xviii^e siècle par toutes les cours d'Europe. Et dans une de ses nouvelles, *Suora Scolastica*, il nous présente un jeune noble espagnol qui, cherchant à se défaire de l'air tragique et hautain naturel à sa famille, s'efforce de prendre les manières gaies, ouvertes, et même un peu étourdies des jeunes seigneurs de la cour de France.

apprennent pourtant que les Espagnoles n'ont de fort bien que la jambe et les jolis pieds qui leur servent à danser.

« Il y a de beaux yeux en Espagne; mais ils sont durs, et montrent plutôt l'énergie qu'il faut pour les grandes actions que le feu sombre et voilé des passions tendres et profondes. »

Bref, Stendhal voit dans l'Espagne l'image d'une société où l'Énergie crée le droit, où la plante homme donne toute sa fleur, en plein soleil, où, comme disait Barrès, on retrouve le bel être humain primitif en qui la vie était une sève puissante. Et cette vue se complète par la théorie de ce que nous pourrions aussi appeler l'espagnolisme, fait d'élévation naturelle, de magnanimité, d'aptitude à l'extase.

Toutefois Stendhal montre que l'Espagnol a ses carences et ses hypertrophies. Et comme il arrive souvent, l'écrivain se dédit ou se contredit et laisse chanceler ses postulats au point d'observer en 1838 que l'Espagnol a l'air grossier, dur, barbare!

Ses réserves sont d'ailleurs significatives. Perdu dans ses visions, l'Espagnol n'a pas le sens du réel. Brave guerrier, plat politique, il ne raisonne pas. Sa candeur est l'ordinaire effet d'une ignorance excessive qui, jointe à un orgueil démesuré et à un patriotisme aveugle, lui fait manquer les occasions les plus inespérées, comme cela s'est vu sous Napoléon. Cette candeur n'exclut pas du reste un travers propre aux gens d'outre-monts, la hâblerie qui empêche de parler avec vérité de quoi que ce soit.

A l'aurore du xix^e siècle, l'Espagnol était toujours comme le Stylite sur sa colonne dont il ne descendait jamais. Ou plutôt il était fort content sur son fumier. Fumier, en effet, car l'Espagne de « Manuelito » Godoy offrait un spectacle dégradant. Le peuple n'avait pas même le sentiment de ses maux. A l'ombre de ses moines en fleur, il n'était qu'un bétail magnifique et somnolent. « Un peu de bon sens français » introduit par les rois d'origine française, avait suffi pour porter la population de huit millions qu'elle était sous Philippe II à douze millions. Mais le « venin caché » avait con-

tinué son œuvre, si bien que les Espagnols donnèrent leur mal à l'Italie. Ils l'ont perdue en l'avalissant.

« L'Espagne a nui à l'Italie de toutes les façons, et Charles-Quint est un des hommes dont l'existence a été le plus fatale au genre humain. »

Deux traits marquants du caractère italien tel qu'il était en 1796 sont dus à l'influence espagnole : l'indulgence pour les brigands et le respect du mari pour les droits du cavalier servant. Il est vrai que Stendhal blâme Napoléon d'avoir réformé à cet égard les mœurs italiennes. Mais quand il est sévère pour l'Espagne, c'est-à-dire quand il juge en « philosophe » ou en citoyen français, il n'épargne pas les critiques mordantes à ceux qu'il fait profession de chérir.

« On ne parle que d'intervention, remarque-t-il à Barcelone. Je trouve peu digne de la fierté espagnole de demander sans cesse à la France la charité d'une armée. Qui nous a aidés en 1793 et en 1794? Toute l'Europe nous faisait une guerre acharnée. »

Il lui semble que depuis la mort de Ferdinand VII¹, l'esprit public a fait en Espagne un immense progrès. Les prêtres et les moines ont perdu tout crédit politique. Les nouveaux oracles sont Volney, Raynal, Diderot. Alors? L'Espagnol va-t-il échapper au Moyen-Age? Va-t-il se mettre à l'école des Français ou de quelqu'un au monde? Faut-il s'en louer? Stendhal nous laisse perplexes... En réalité, il ne voit pas d'un bon œil cette évolution. Il en veut quasiment aux Espagnols de s'instruire.

Et nous le voyons partagé sur ce point comme sur d'autres entre deux tendances contraires, l'une « idéologique », l'autre nettement romantique. Il en résulte que sa judiciaire décerne la primauté tantôt à la France émancipée, tantôt à la patrie des Saragossais de 1808.

1. On lit dans les *Souvenirs d'Egotisme* qu'il est heureux pour la race des Bourbons d'être débarrassée d'un monstre comme Ferdinand VII. Dans le même volume, on trouve un passage plutôt épicé sur la mère de ce roi qui fut l'amie du Prince de la Paix. A Rome, en 1811, Stendhal se trouve à un bal avec la veuve de Ferdinand VII, la reine Marie-Christine. Elle tire fort bien le pistolet, dit-il, et elle a tué plusieurs *grelettes*, oiseaux de mer, en venant par le bateau à vapeur, il y a un mois. Il lui trouve l'air bon et bienveillant mais horriblement commun.



Nous verrons qu'il y a des traces d'hispanisme dans son œuvre, mais nous chercherons d'abord à déterminer ce qu'il *savait* des hommes¹ et des choses d'Espagne ou du moins quels furent ses efforts d'initiation.

Son « inclination naturelle pour la nation espagnole » avait des origines lointaines. D'abord, il est demeuré le disciple de sa grand'tante Élisabeth, « vieille demoiselle au noble cœur qui, seule parmi les Gagnon, avait gardé une flamme d'héroïsme et de passion² ». Puis il est toujours resté sous l'impression d'un événement qui fut la magie de son enfance triste et comprimée, la découverte de *Don Quichotte* qui faillit le faire mourir de rire. Cette découverte, dit-il, fut peut-être la plus grande époque de sa vie. M. Arbelet a expliqué le sens vrai de cette phrase en montrant que Beyle trouvait dans *Don Quichotte* le romanesque et le comique si rarement unis ensemble et que ce livre l'avait fait rire du rire qu'il aimait³. Son admiration pour le roman de Cervantes qu'il cite fréquemment ne faiblit jamais⁴. Encore dans les *Mémoires d'un Touriste*, il faisait le vœu d'oublier tous les mois *Don Quichotte* pour y revenir comme à une terre inconnue et pleine de séductions. Il eut d'ailleurs un commerce assez assidu avec les autres ouvrages de Cervantes, notamment avec les *Nouvelles* dont il dit avoir tiré quelques réflexions pour son traité *De l'Amour* et avec le *Siège de Numance* qu'il cite en exemple d'une pièce où les faits, au lieu d'être racontés, sont placés directement sous les yeux du spectateur.

1. Il ne semble pas avoir connu ni même rencontré beaucoup d'Espagnols en sa vie. Chacun sait comment, par l'entremise de Mérimée, il devint le familier de la comtesse de Montijo et quels beaux contes il faisait aux deux petites filles qui devinrent l'une l'impératrice Eugénie et l'autre la duchesse d'Albe. Sa correspondance est aussi à consulter.

2. P. Arbelet, *La Jeunesse de Stendhal*, t. I, p. 59.

3. *Id.*, t. I, p. 175.

4. Il faut remarquer que si le livre de Cervantes est un « modèle de bonne plaisanterie », Don Quichotte incarne aussi pour Stendhal tout ce qu'il y a d'audacieux et de noble dans la nature humaine. Fabrice del Dongo le compare à Napoléon qui « par une folie d'imagination s'est rendu au prudent John Bull » et s'écrie : « De tous temps les vils Sancho Pança l'emporteront à la longue sur les sublimes Don Quichotte ».

Ayant subi dès l'enfance l'attrait de l'Espagne, il est naturel que sa curiosité l'ait dirigé de façon persistante vers un pays qui hantait l'imagination de ses contemporains.

Bien des fois il désira le voir et même s'y établir. Le 29 octobre 1808, il annonce son projet d'y aller vivre jusqu'à trente ans, après quoi il serait revenu en Italie. Le 14 juillet 1809, de Vienne, il mande à sa sœur que si la paix est conclue, il espère se rendre en Espagne. Le 2 janvier 1810, il adresse une requête au ministre de l'administration de la guerre pour solliciter un emploi dans la péninsule. Beaucoup plus tard, entré dans la carrière consulaire, il demandera qu'on l'envoie chez « Dulcinée de Toboso », à Valence, à Gibraltar, à Carthagène.

Il ne contenta que très partiellement son ambition en allant faire à Barcelone un séjour de vingt-quatre heures. Il est malaisé de déterminer le moment où cette excursion eut lieu. Les *Mémoires d'un Touriste* donnent la date de 1837 acceptée par M. Chuquet, mais d'après *Henri Brulard*, Stendhal aurait visité la ville espagnole entre 1821 et 1830¹.

On trouvera ses impressions de voyage au tome II des *Mémoires d'un Touriste*. Elles sont assez mêlées et forcément superficielles. Ce sont des réflexions amusantes sur la cuisine, les servantes d'auberge, les mules et les muletiers, sur les carlistes et l'alarme causée par leur approche, l'aventure d'un voyageur français dépouillé de son or et de ses bijoux par les autorités d'une ville qui le faisaient passer pour un carliste, quelques jugements sur le drame espagnol et sur l'esprit politique des Catalans qui sont libéraux comme Alfieri, lequel était comte et détestait les rois, mais regardait comme sacrés les privilèges des comtes. Grands admirateurs de Jean-Jacques Rousseau, ils réclament des lois justes, à l'exception de la *loi de douane* qui doit être faite à leur guise. Sans le savoir, Beyle touchait ici à une grosse question. Depuis près d'un siècle,

1. Remarquons toutefois que le 11 juin 1832, parlant de son déplacement possible en Espagne, il écrit que ce pays-là sera nouveau pour lui et qu'il suivra les conseils du grand M(érimée) dans l'étude de la littérature espagnole. N'est-ce pas le langage d'un « commençant » ? Mais... a-t-il réellement vu Barcelone ? Je n'oserais en répondre.

Barcelone se plaint et accuse le gouvernement de Madrid de sacrifier ses intérêts par des traités de commerce et des concessions à l'étranger. Et le séparatisme catalan est aujourd'hui une menaçante réalité.

L'écrivain est charmé par la *Rambla*, qu'il a comparée à la promenade des Tilleuls à Berlin, mais remarque que la vie en Espagne est fort désagréable à cause des troubles civils et de l'insécurité qu'ils entretiennent.

S'il était resté plus longtemps *tras los montes*, il serait devenu, nous le craignons un peu, l'involontaire émule de ces touristes dont il s'est moqué, qui jugent les habitants d'un pays sans connaître leur langue. Il avoue ne rien comprendre au langage de deux robustes Espagnoles de Mataro, ce qui se conçoit et s'excuse si elles parlaient quelque patois catalan. Il trouve aussi que la plupart des grands poètes dramatiques dont on lui fait l'éloge ont « des noms gutturaux abominables à prononcer ». Il s'était mis pourtant à l'étude d'un idiome qui a sur le français un avantage : c'est que l'Académie de langue espagnole s'est appliquée constamment à rapprocher l'orthographe de la prononciation. Il avait en octobre 1808 l'intention d'aller apprendre sur place la langue de Cervantes. Le 3 février 1809, il traduit trois pages de *Don Quichotte*. Le 8 suivant, il note à la volée ses occupations de la journée : pointons, avec une leçon de danse, le bain, le dîner, la lecture de Crébillon fils, une leçon d'espagnol. Sut-il jamais cette langue assez pour soutenir une conversation et lire les auteurs dans l'original? Les indices sont rares qui permettraient de répondre à cette question. On trouve bien une citation de l'*Araucana* en épigraphe à un chapitre d'*Armance* et Beyle remarque ailleurs que Eugenio doit se prononcer Eou-kénio, mais cela ne suffit pas pour nous éclairer. Il est vraisemblable que ses connaissances d'espagnol étaient plutôt modestes et qu'il lisait les auteurs dans des traductions.

* * *

Quels auteurs a-t-il pratiqués? Ils ne semblent pas avoir été nombreux et, quand on a cité Cervantes, Calderon, Lope de Vega, on n'a oublié personne ou presque personne. Il n'est

pas sûr même que, hormis Cervantes, il ait beaucoup lu ces auteurs, moins sûr encore qu'Alarcon ou Rojas aient été autre chose que des noms pour lui. Les apparences sont que pour son idée de l'esprit espagnol, il était redevable en quelque mesure à Schlegel, à Sismondi et à... *Gil Blas*. Et croira-t-on que le théâtre édifiant, fondé sur le surnaturel en bien des cas, fût de nature à susciter son enthousiasme? Il a dit lui-même dans quelles dispositions devait se trouver un lecteur prédestiné de Calderon. Schlegel, nous apprend-il, était dévot et triste, étranger à la gaieté au point de prétendre que rire n'était pas d'une belle âme. « Les drames du poète espagnol se trouvaient parfaitement d'accord avec l'état de son cœur et il était de bonne foi quand il préférait ces pièces, un peu ennuyeuses, à la *Conjuration de Fiesque* de Schiller, ou à la *Phèdre* de Racine. » Il y a bien un aveu dans ces lignes...

Quoi qu'il en soit, il jugeait avec faveur les écrivains dramatiques¹ d'un pays qui, déclare-t-il en 1822, produisait dès le xiii^e siècle d'admirables romances que le goût français trouverait plates et grossières. C'est que l'Espagne, comme l'Angleterre et l'Allemagne, est pleinement et entièrement romantique. Et les ouvrages de ses dramaturges répondent à la définition stendhalienne du romantisme. Leurs pièces ne sont point une imitation plus ou moins élégante des chefs-d'œuvre qui ont fait les délices d'un autre peuple, des tragédies de Sophocle et d'Euripide qui voulaient plaire à la démocratie furibonde d'Athènes. Les pièces de fray Gabriel Tellez, par exemple, sont faites uniquement pour plaire aux Espagnols de son temps, et par conséquent *peignent* le goût et les *manières de voir* de ces Espagnols de l'an 1600. Ce qui déplaisait à Beyle dans le théâtre espagnol, c'est qu'« à chaque instant, les personnages-récitent une ode remplie d'esprit sur les sentiments qui les animent », ce qui nuit à l'impression de sincérité et refroidit le spectateur. Réserve singulière de la part d'un contemporain de Hugo, mais combien significative!

1. Notons qu'il ne prisait nullement Moratin dont il lisait *El Barón* en 1813 dans la traduction italienne de Signorelli. Dans les autres pays que la France, dit-il alors, « la société n'a pas été assez perfectionnée pour porter la comédie » et son avis est que Molière est seul classique.

Il partage l'erreur de Voltaire et des Encyclopédistes lorsqu'il donne à croire que non seulement l'Espagne n'a pas eu de grands peintres, mais que cette pénurie est attribuable à l'Inquisition et aux mauvais gouvernements. L'Espagne ne sera dans les conditions requises pour produire de grands peintres que le jour où elle aura une constitution ! Des tableaux de Velasquez, Murillo et Cano inspirent à Beyle ces réflexions :

« On y trouve une vérité austère. Ces Espagnols sont admirables pour peindre un moine qui a peur de l'enfer ; les plis même de sa robe vous donnent cette idée ; du reste, jamais de beau idéal. »

Dur, hideux, d'une effroyable vérité, dit-il en présence d'autres toiles de l'école espagnole.

De tels jugements ont de quoi surprendre par leur étroitesse, portés qu'ils sont par un historien de la peinture...

Stendhal paraît s'être intéressé plus à l'histoire de l'Espagne qu'à sa littérature et à son art. Ne dit-il pas qu'en 1808 à Richemont (près de Brunswick), il commença une *Histoire de la guerre de la succession d'Espagne*? On serait curieux de savoir comment ce jeune érudit, adjoint aux commissaires des guerres, s'était préparé à cette tâche et sur quels documents il travaillait là-bas ! Après qu'il a fait des lettres sa carrière, nous le voyons attentif parfois aux nouveautés de librairie se rapportant à l'Espagne et à son passé. Mais, sauf exception, sa curiosité restait assez superficielle. Que de gens, disait-il le 15 février 1825, ignorent les traits principaux de l'*Histoire d'Espagne* qui seraient bien aises de les trouver dans un livre moins gros qu'un numéro du *New Monthly Magazine* ! Peu après, le 1^{er} avril, il faisait paraître dans ce magazine auquel il collaborait, une notice sur le *Résumé de l'histoire d'Espagne* par Alphonse Rabbe. Excellent abrégé, remarquait-il, que chacun ferait bien de se procurer à l'heure où les regards se tournaient vers l'Espagne « soumise à des expériences si extraordinaires et si cruelles ». Il est sans doute étrange qu'un « spécialiste » jadis courbé sur la *Succession d'Espagne* fasse tant de cas d'une sorte de memento...

Il connaissait naturellement l'*Histoire de l'Inquisition* par Llorente et même la relation par Del Olmo du grand autodafé de 1680. Il goûtait fort les récits de Saint-Réal¹ et il avait lu le *Voyage en Espagne* d'Arthur Young. Il suivait aussi les événements qui troublèrent le pays des *realistas* et des *liberales*, des *crislinos* et des *carlistas*. Et il a maintes fois parlé d'un sujet qui le passionnait à un haut degré. La mémorable croisade des Espagnols de 1808 à 1813, soulevait son enthousiasme. Cette lutte sauvage, avec ses flammes d'orgueil et sa frénésie sombre, lui paraissait « sublime ». Elle devait, aux yeux de la postérité, placer les Espagnols du xix^e siècle avant tous les autres peuples de l'Europe, ... et leur donner le second rang après les Français !

L'histoire de leur pays sous Napoléon avait pour lui un singulier attrait. Les bulletins de l'armée d'Espagne lui étaient familiers et, le 10 juillet 1818, il écrivait, dans un transport lyrique, à son cousin Colomb :

« J'ai la tête farcie d'écrits sur l'Espagne de 1808, de cette Espagne ignorante, fanatique, héroïque. Le sujet m'a fortement intéressé et tu vas avoir quelques bouffées de la chaleur dont je me sens pénétré. Ce ne sont que des sensations isolées, sans ordre, sans suite. Veux-tu en savoir davantage ? Fais comme moi, lis de Pradt, Escoïquiz, Cevallos, Rocca, Azanza, etc.². »

Quelques pages qu'il adresse à son correspondant ne démentent point ce début. Avec vivacité il se lance dans des considéra-

1. Stendhal aurait pu fournir à M. Dulong de curieux témoignages sur la réputation de Saint-Réal. L'auteur des *Conjurations* est un de ceux qu'il recommande sans cesse de 1801 à 1806 à sa sœur Pauline. M. Dulong dit que si l'on réédite encore quelquefois Saint-Réal après la Restauration, c'est au titre de « curiosité littéraire » et non plus de « petit classique ». Mais Stendhal affirme dans une lettre du 1^{er} novembre 1825 que la *Conjuración des Espagnols contre Venise* « est encore aujourd'hui l'un des ouvrages qu'on lit le plus en France ».

2. Stendhal a consulté les ouvrages de : de Pradt, *Mémoires historiques sur la Révolution d'Espagne*, Paris, Rosa, 1816 ; Escoïquiz, *Exposé des motifs qui ont engagé en 1808 S. M. C. Ferdinand VII à se rendre en Espagne*, Toulouse, 1814 et Paris, 1816 ; Cevallos, *Exposition des moyens qui ont été employés par l'empereur Napoléon pour usurper la Couronne d'Espagne*, Paris, 1814 ; Albert-Jean-Michel de Rocca (officier de hussards, second époux de M^{me} de Staël), *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne (1807-1809)*, 1^{re} édition, Londres, 1814, J. Murray ; Azanza y O'Farrill, *Memoria... sobre los hechos que justifican su conducta política, desde marzo de 1808 hasta abril de 1814*, Paris-Madrid, 1815 (trad. française de Foudras).

tions un peu aventureuses¹ en indiquant la solution qu'il aurait fallu donner au problème espagnol. Rien de plus simple.

« Si Napoléon eût fait pendre le Prince de la Paix, renvoyé Ferdinand VII en Espagne avec la constitution de Bayonne, une de ses nièces pour femme, une garnison de quatre-vingt mille hommes et un homme d'esprit pour ambassadeur, il tirait de l'Espagne tous les vaisseaux et tous les soldats qu'elle pouvait fournir. Qui peut assigner le degré d'adoration auquel se serait abandonné un peuple chez lequel la louange devient un hymne et l'adoration une extase! »

Il regrette en conclusion que l'Espagne ait repoussé le régime viril et réparateur dont l'empereur la voulut doter².

« Ainsi, pour l'Espagne, Napoléon était meilleur que Washington; ce qui lui manquait en libéralité, il l'avait en énergie. »

Nous sommes assurés par cette lettre de 1818 et surtout par les sources diverses dont il s'autorise que Beyle avait étudié le sujet avec quelque détail. Il recommande en 1822 un *Voyage en Espagne* de M. Semple qui « peint vrai : on trouvera une description de la bataille de Trafalgar, entendue dans le lointain, qui laisse un souvenir³ ». Il signale en 1827 l'*Histoire de la guerre d'Espagne de 1809 à 1814* par le général Foy qu'il juge « bien emphatique ». Et il ne manque pas de recueillir à Barcelone des souvenirs se rattachant aux mêmes événements.

1. Il dit par exemple : « L'Espagne, plus grande que la France, devrait être plus fertile à cause de son soleil », à quoi l'on serait tenté de répondre par le couplet de Meilhac et Halévy :

Les forêts y sont faites
En bois de castagnettes
Et ce produit du sol
Suffit à l'Espagnol.

2. « L'Espagne manqua une occasion que la suite des siècles ne lui représentera plus... L'Espagne avait l'exemple de l'Italie que Napoléon avait relevée ». Cp. *Vie de Napoléon*, p. 23 : « L'Espagne lui (à Joseph Bonaparte) préféra le monstre nommé Ferdinand VII. J'admire le sentiment de fol honneur qui enflamma les braves Espagnols; mais quelle différence pour leur bonheur si, depuis 1808, ils avaient été gouvernés par le sage Joseph et par sa constitution! »

3. L'ouvrage a pour auteur R. Semple et pour titre : *Observations on a journey through Spain and Italy to Naples and thence to Smyrna and Constantinople*, 2 vol., London, Baldwin, 1807. — Stendhal se trompe en disant que l'auteur décrit la bataille de Trafalgar. Parti de Madrid le 22 octobre 1805, Semple n'arriva que le 29 à Cadix où il fut témoin des terribles effets de la bataille, huit jours après qu'elle avait eu lieu.

*
**

L'Espagne et le caractère espagnol ont plusieurs fois servi de thèmes aux exercices littéraires de Stendhal.

Signalons pour mémoire dans *l'Amour*, un bref chapitre sur l'Espagne, peu instructif. Il y est question de l'architecture mauresque et l'auteur s'interdit de rapporter au sujet des Andalouses, ces êtres célestes, des anecdotes qui pourraient offenser la délicatesse française.

Le Coffre et le Revenant porte le sous-titre d'« aventure espagnole » et a pour théâtre les environs de Grenade. L'un des héros de ce conte où l'amour, la dévotion, la jalousie et la cruauté font un mélange outrancier, est un ancien chef de guérillas, don Blas. Sa troupe ne couchait jamais dans un lit, si elle n'avait pas tué au moins un Français dans la journée : c'était un vœu.

La scène de *Suora Scolastica* est à Naples en 1740 sous Don Carlos (le futur Charles III), fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse de Parme. Celle-ci, dont « le bon sens sévère et l'activité choquaient l'indolence espagnole », avait bien recommandé à son fils de ne pas être « un roi soliveau¹ ». Dans le récit apparaissent divers personnages d'origine espagnole et Stendhal leur a prêté les mœurs que réclamait une telle origine. L'un d'eux est le duc de Vargas del Pardo. Grand chambellan et favori du roi, il se plaisait à des prodigalités bizarres qui contribuaient à rajeunir cet amoureux de soixante-huit ans, au caractère violent et brusque, mais qui faisait à une jeune femme une cour majestueuse, comme il convient à un homme qui est trois fois grand d'Espagne. Il habitait près de Naples un château, vraie forteresse médiévale, aux murs noirs et crénelés, célèbre par son aspect sombre et par la manie qu'avait son propriétaire de se faire servir uniquement par des domestiques venus d'Espagne, et tous aussi âgés que lui. Il disait que, quand il était dans ce lieu, il se croyait en Espagne, et,

1. Les fils que Philippe V avait eus de sa première femme « étaient complètement imbéciles comme il convient à des princes légitimes élevés par la Sainte Inquisition ».

pour augmenter l'illusion, il avait fait couper tous les arbres d'alentour.

N'oublions pas que Stendhal, en 1804, avait projeté de faire « un bel opéra en trois actes » sur *Don Carlos*, traitant un sujet qui après Enciso, Otway, Alfieri, Schiller¹, devait tenter bien d'autres écrivains, sans parler de Verdi. On y aurait vu « les fêtes les plus belles et, au milieu de ces miracles de l'art, Philippe II, exécration tyran, Carlos, perdu d'amour ainsi qu'Isabelle² ». Tout le pathétique aurait reposé sur le contraste existant entre la grandeur forcée des personnages et les humbles, les fortes passions humaines qui déchirent ces malheureux soupirant après l'obscurité. Et l'on voit que le jeune Beyle ébauchait alors quelques-unes des formules du drame romantique.

L'Espagne est représentée jusque dans les dessins que Stendhal a laissés. C. Stryienski avait dans sa collection une feuille offrant une vue sommaire de Gibraltar ainsi que le portrait d'une Espagnole d'Algésiras.

JULES DECHAMPS.

P.-S. — Nous devons une précieuse remarque à l'obligeance de M. Arbelet qui a bien voulu lire le présent article en manuscrit. Il se demande si la lettre du 10 juillet 1818 n'est pas quelque fragment de Stendhal inséré dans la *Correspondance* par Colomb. Celui-ci y aurait ajouté le début par nous cité et se serait ainsi attribué l'honneur d'être le destinataire de ces pages en même temps qu'il rendait possible leur publication dans la *Correspondance*. Aucune signification ne s'attacherait, par conséquent, aux noms d'historiens qui se lisent dans l'introduction.

M. Arbelet nous dit aussi que la prochaine édition des *Mémoires d'un Touriste* contiendra beaucoup de pages inédites. Peut-être y trouvera-t-on des détails nouveaux sur l'excursion de Stendhal, authentique ou non, à Barcelone.

J. D.

1. Dans son ouvrage sur l'abbé de Saint-Réal, M. Dulong examine (tomé II, p. 75 sq.) les adaptations dramatiques de *Don Carlos*, l'un des livres les plus connus de cet auteur. Stendhal aussi avait lu cette « nouvelle » qu'il recommande à sa sœur en 1805 et qui peut-être lui avait donné l'idée de son bel opéra.

2. Beyle voulait dire Elisabeth. Il commet une méprise analogue lorsqu'il fait paraître Christophe Colomb à la cour du roi Philippe.

LE THÉÂTRE DES ALVAREZ QUINTERO¹

« Notre théâtre contemporain est encore peu connu à l'étranger. Chaque jour, au cours de mes voyages, je recueille quelque nouvelle preuve qui corrobore cette affirmation. Cette ignorance est injuste. Beaucoup de nos comédies et de nos drames sont aussi intéressants, aussi artistiques que les meilleurs du théâtre moderne étranger. » — Ainsi s'exprimait M. Rafael Altamira, en 1916, en présentant au public un choix du théâtre des Alvarez Quintero². Le fait n'était déjà et ne reste encore que trop exact. L'œuvre de ces derniers, leur nom même ne sont guère connus en France que d'assez rares lettrés ou hispanisants. Aucune de leurs comédies, que je sache, n'a été représentée sur nos théâtres³, et, à part deux saynètes (*Mañana de Sol, El Ojito derecho*), et deux comédies (*La Flor de la Vida, El Patio*), rien de leur abondante production, si goûtée de nos voisins, n'a été traduit en français. Les Italiens, les Allemands, les Portugais, les Anglo-Américains

1. Lorsque la mort, après une brève maladie, a frappé Ernest Mérimée, le 14 janvier 1924, il était en train d'écrire sur *Le théâtre des Alvarez Quintero* un article, dont nous publions la partie entièrement rédigée. Il avait fait, bien des années auparavant, la connaissance des deux frères chez le poète Martínez Sierra, et, depuis ce moment, très sensible à la grâce de leur esprit et au mérite de leur théâtre, il avait entretenu avec eux les meilleures relations. Aussi avait-il depuis longtemps le projet de faire connaître au public français ces pièces d'une saveur si espagnole. Il les avait lues et relues, il avait noté sous bien des formes ses impressions, et, lorsqu'au mois d'août 1923, dans la paix d'une résidence champêtre, il commença à rédiger cet article, il se sentait vraiment maître du sujet. Il n'a pas eu la joie de rendre aux dramaturges andalous l'hommage complet qu'il souhaitait. Ceux-ci du moins, dans leur cordiale gratitude, ont sollicité des héritiers d'Ernest Mérimée le don du manuscrit où la mort avait brusquement interrompu l'élan de la plume, et ils le conservent dans leur bibliothèque auprès des manuscrits de leurs propres œuvres. — H. M.

2. S. y J. Alvarez Quintero, *Teatro* (préface de R. Altamira), Paris, J.-M. Dent et fils, 1916.

3. *L'Amour qui passe* a été représenté à Paris au théâtre des Champs-Élysées, en avril 1925, dans une traduction ou, plus exactement, dans une adaptation due à M^{me} Durcos et à M. Roger Martin du Gard. — H. M.

nous ont devancés sur ce point. Aux États-Unis, d'excellents hispanisants, MM. S. Griswold Morley, Garrett Underhill, Aurelio Espinosa n'ont pas dédaigné d'annoter quelques pièces de nos auteurs pour les écoles¹. On les étudie, paraît-il, jusqu'en Californie. Mais nous, qui n'avons qu'à franchir la Bidassoa pour lire leur nom sur toutes les affiches de théâtre, nous continuons à les ignorer. Reconnaissons, d'ailleurs, avec M. Altamira, qu'il en est à peu près de même des Benavente (Prix Nobel de littérature cependant!), des Marquina, d'autres dramaturges encore, aussi appréciés de l'autre côté de la frontière que peuvent l'être, de celui-ci, les Brieux ou les Curel, les Donnay ou les Bataille.

Ignorance et indifférence, en vérité, bien surprenantes à une époque si accueillante aux influences exotiques, et en un pays où des nouveautés venues de loin, de Russie, de Scandinavie, d'Amérique, ont parfois inspiré la littérature. Est-ce donc que seule l'Espagne, qui jadis nous a tant donné, n'a plus rien à nous dire, ou ne la comprenons-nous plus? Faut-il croire à quelque retour de cette « antipathie naturelle entre les deux nations, l'espagnole et la française », découverte et signalée (à la veille du *Cid*!) par un contemporain de Corneille? En tout cas, elle n'aurait empêché ni Corneille, ni Le Sage, ni les romantiques, ni tant d'autres, de faire d'heureux et d'illustres emprunts à la littérature de l'Espagne... Et d'ailleurs, en admettant que cette « antipathie naturelle » existe réellement (ce qui mériterait d'être vérifié), sommes-nous donc attirés uniquement par ce que nous reconnaissons, par ce qui nous ressemble? Ce qui nous plaît, n'est-ce pas tout aussi bien ce qui nous est nouveau, ce qui nous change de nous-mêmes? « L'attrait de l'inconnu » n'est-il pour rien dans la vogue d'œuvres si différentes de celles auxquelles nous étions habitués, — les romans russes, les drames scandinaves, et tant d'autres formes d'art où nous ne retrouvons ni les goûts, ni

1. *Doña Clarines y Mañana de Sol*, edited with introduction, notes and vocabulary by S. Griswold Morley, Ph. D. University of California — *By their words we shall know them* (Hablando se entiende la gente) by John Garrett Underhill. — *La mueta del rey Farfán*, edited with notes, exercises for conversation and vocabulary, by Aurelio M. Espinosa. Leland Stanford Junior University.

les traditions, ni les façons de sentir dont nous avons hérité? Cette vogue cependant est un fait, nous l'avons vu naître, elle se renouvelle sous d'autres formes, avec des noms divers. Et non seulement elle existe, mais elle agit fortement sur notre imagination et sur notre sensibilité, même quand elle heurte nos habitudes et nous-mêmes, et peut-être surtout quand elle nous dépayse. Incontestablement, elle a eu d'heureux effets : elle élargit notre horizon intellectuel; elle nous révèle des coins insoupçonnés dans le paysage humain; elle éclaire des replis, inconnus jusque-là, de l'innombrable âme humaine. Nous nous apercevons de plus en plus que tout n'a pas été dit, que tout n'a pas été senti, ou, tout au moins, que dans le vaste monde il y a plus de façons de sentir et de s'exprimer que nous ne nous l'imaginions avant de les connaître.

C'est à la littérature comparée à dégager par ses méthodes, par ses enquêtes, les lois, au premier abord mystérieuses, qui président à la compénétration des littératures et à leurs influences réciproques. Mais, quelle que soit la rigueur de ses méthodes, l'ampleur de ses enquêtes, il semble qu'en pareille matière la part du hasard reste grande. Avant qu'une œuvre étrangère parvienne au grand public, avant qu'elle s'impose à lui, il faut qu'elle subisse une double épreuve. Il faut que la valeur en soit révélée et démontrée et il faut qu'elle devienne accessible par des traductions : *ignoti nulla cupido*. Un livre comme celui de M. de Vogüé a fait beaucoup pour le roman russe, inabordable jusque-là à l'immense majorité des Français; des traductions comme celles de M. Hérelle ont popularisé le nom et l'œuvre de l'Espagnol Blasco Ibáñez. Ces exemples pris au hasard pourraient être aisément multipliés. Mais pour que cela devînt possible, il a fallu la perspicacité et la compétence du premier; il a fallu le talent de traducteur du second. Et c'est là que le hasard joue son rôle. Pourquoi, en effet, Blasco Ibáñez, apprécié peut-être même en Espagne depuis qu'il y est revenu sous sa forme française (comme il arriva au *Diablo Cojuelo* de Vélez de Guevara, grâce au *Diable Boiteux* de Lesage), et pourquoi pas Palacio Valdés, ou Pio Baroja, ou Valle Inclán, non moins estimés, à coup sûr, de

leurs compatriotes et non moins dignes de l'être? Pourquoi pas surtout leur maître à tous, Pérez Galdós, dont le nom, j'aime à le croire, est connu de notre public, mais dont l'œuvre monumentale lui échappe presque entièrement?

La transplantation hors de sa terre d'origine d'une œuvre de théâtre est plus difficile encore que pour le roman, parce qu'elle nous met directement, sans commentaire et sans intermédiaire, en face d'idées, de sentiments, de façons originales de dire ou d'agir. Nous sommes ici en face de la réalité même qu'il nous faut saisir, transposer et comprendre sans l'aide d'un tiers obligeamment interposé entre nous et les personnages. Et naturellement cette adaptation de l'œuvre étrangère à notre propre mentalité sera d'autant plus difficile qu'elle traduira des façons particulières de penser ou de s'exprimer, qu'elle se rapprochera plus du peuple, reproduira plus fidèlement ce qu'il a d'original, de typique, d'éloigné de nous. Et c'est, sans doute, ce que nous aurons l'occasion de noter dans l'œuvre des Alvarez Quintero, à laquelle il est temps d'arriver.

••

Leur biographie, ou du moins ce qu'il importe et ce qu'il suffit de savoir, tient en quelques lignes; nous l'empruntons à une lettre d'eux-mêmes que l'on veut bien nous communiquer: « ... Notre vocation dramatique s'est révélée dès l'enfance avec une force irrésistible. La première œuvrette que nous donnâmes au public fut *Escrime et Amour* (*Esgrima y Amor*), représentée au théâtre Cervantes, à Séville, le 30 janvier 1888. Comme nous devons le rappeler quinze ans plus tard dans la dédicace de *Pepila Reyes*, nous préparions alors le baccalauréat à l'Institut. Les années suivantes, pendant lesquelles nous vécûmes à Madrid, furent des années de lutte et de travail. Nous fîmes représenter quelques pièces avec une fortune diverse. Mais nous ne parvîmes réellement à attirer l'attention du public qu'à la première représentation de *El Ojito derecho* (2 juillet 1897), et à celle de *La Buena Sombra*

(4 mars 1898). Une autre date importante à ce point de vue fut celle de *Los Galeotes* (20 octobre 1900). A partir de ce moment nous commençâmes à marcher sur un terrain solide, encouragés par la faveur du public et par les applaudissements des maîtres de la critique. Nous avons donné jusqu'à la présente date (9 juillet 1918) environ 115 œuvres dans tous les genres. »

Ce résumé, trop modeste, provoque, plus qu'il ne satisfait, notre curiosité. Il aurait besoin de quelques précisions. Voici celles que, pour ma part, j'y puis ajouter.

Les deux frères Alvarez Quintero sont nés à Utrera, petite ville à une trentaine de kilomètres de Séville, l'aîné Serafín, le 26 mars 1871, le cadet, Joaquín, le 20 janvier 1873. Ils sortaient d'une bonne famille bourgeoise, où les lettres étaient en honneur. Une légende, dont nous ne garantissons pas l'exactitude, veut même que certains membres de cette famille aient été, à l'occasion, les inspireurs et les collaborateurs des jeunes auteurs. Dès l'enfance (trait qui leur est commun avec quelques-uns de leurs plus illustres prédécesseurs, à commencer par Lope), ils parurent entraînés vers le théâtre par une vocation irrésistible. « Le théâtre¹ a été la passion de toute notre vie. Une vocation inébranlable stimulée par celle, plus irrésistible encore, de mon frère, me poussa d'abord à y trouver ma distraction et ensuite à y faire mes premiers essais dès que je sus tenir une plume entre les doigts. » Ils cueillirent leurs premiers lauriers au théâtre avant même ceux du baccalauréat, à dix-sept et à quinze ans respectivement. Leurs premiers admirateurs furent leurs camarades du collège, et ces « applaudissements francs, chaleureux, enthousiastes », ils ne les oublieront jamais.

Qu'avaient-ils appris à l'Institut? Sans doute ce que l'on y apprenait alors, ce que l'on y apprend encore, peu, très peu de choses. Tout Espagnol instruit doit être, plus ou moins, un autodidacte. D'ailleurs ils avaient l'un et l'autre un goût fin, une sensibilité délicate, une aptitude singulière à noter et à reproduire le trait caractéristique, la physionomie extérieure

1. Serafín A. Q., *Discurso leído ante la Academia Española*, 21 novembre 1920. p. 9.

des êtres et des choses. Ils savaient voir et écouter, retenir et reproduire. Dès les débuts, leurs yeux, leurs oreilles s'ouvraient tout grands sur le petit monde qui les entourait. Ils collectionnaient dans leurs croquis de jeunesse les types rencontrés dans la rue, sur les places et marchés; ils enregistraient dans leur mémoire les tours pittoresques, les expressions, les métaphores populaires dont la langue andalouse est si prodigieusement riche. En attendant que la vie, l'expérience des hommes et des choses développassent ces germes, leurs vrais maîtres, les plus écoutés du moins, ceux dont ils reçurent l'impulsion et les encouragements furent, en réalité, ces lettrés de province, honneur des Académies sévillanes, dont ils parlent avec une affectueuse reconnaissance, Luis Montoto, « le tendre et délicat poète », dont le *Paquete de Cartas*, qui paraissait précisément en 1888, est un inépuisable réservoir de modismes, de locutions, de proverbes, de phrases toutes faites, où ils purent aisément enrichir et colorer leur langue, — Rodríguez Marín, poète aussi avant de devenir l'érudit que l'on sait et le laborieux collectionneur des chants populaires, — Cano y Cueto, heureux batteur de buissons qui en a fait envoler au vent le poétique essaim des légendes locales, — Diaz Martín, le chantre de la vie populaire andalouse, et tant d'autres, aujourd'hui disparus et peut-être oubliés. Séville était alors (et elle l'est restée en partie) la seconde capitale littéraire de l'Espagne. L'antique et glorieuse tradition des Juan de la Cueva, des Cetina, des Baltasar de Alcázar, des Vélez de Guevara, de Cervantes lui-même, si sévillan par certains côtés, y était jalousement entretenue. Des inspirations plus nouvelles en rajeunissaient parfois l'éclat pâissant. Bécquer était mort depuis une vingtaine d'années, mais ses vers, d'un accent si pénétrant, étaient dans toutes les jeunes mémoires : il ne sera pas difficile d'en retrouver l'écho jusque dans l'œuvre des Quintero. *El Amor que pasa*, par exemple, n'est guère qu'une adaptation scénique d'un dizain de Bécquer, qui lui-même rappelle *La Nuit de Mai*, de Musset :

« *Los invisibles átomos del aire*
En derredor palpitan y se inflaman;

*El cielo se deshace en rayos de oro;
 La tierra se estremece alborozada;
 Oigo flotando en olas de armonía
 Rumor de besos y batir de alas;
 Mis párpados se cierran... ¿Qué sucede?
 — ¡Es el amor que pasa!* »

Mais bientôt Séville, malgré tout, ne pouvait plus suffire à l'ambition juvénile des deux frères, éveillée par leurs premiers succès locaux. Ils vinrent donc, comme tant d'autres, demander à Madrid la consécration de leur réputation naissante. Comme tant d'autres aussi, ils se heurtèrent à l'indifférence. Les années qui suivirent furent dures, mais la lutte trempa plus fortement leur talent et lui donna la vigueur nécessaire. « Il y avait alors (à Madrid), dit M. Francos Rodríguez², deux petits jeunes gens, timides, inconnus, qui couraient les directions de théâtres, offrant sans succès leurs œuvres. Un jour, ils réussirent à se faire entendre. C'était au Théâtre Espagnol. Ils y donnèrent une bluette en un acte³, comme fin de spectacle... Le public n'en voulut pas. Les frères Quintero (car c'étaient nos deux jouvenceaux, qui vivaient alors de deux petits emplois et couraient de théâtre en théâtre) éprouvèrent sur la scène de l'Espagnol la grande amertume de voir pour l'instant leurs illusions s'évanouir... » Leur démon intérieur les soutint. Ils luttèrent bravement et finirent par se faire écouter. Leurs premiers *saynetes* andalous apprirent leur nom au public, qui, le 20 octobre 1900, accueillit avec faveur une comédie en quatre actes, *Los Galeotes*. L'Académie Espagnole allait la couronner et consacrer officiellement leur talent.

Avant de les suivre dans leur rapide carrière, arrêtons-nous un moment, et voyons ce qu'ils apportaient de personnel et d'original. Ils avaient, semble-t-il, emporté de Séville, avec le souvenir de leurs jeunes années, les inspirations et le charme toujours agissant de la terre maternelle : elle restera

1. *Obras de Gustavo Bécquer*, 1898, t. III, p. 148.

2. *El teatro en España*, 1908-1909, p. 163-173 : *La Comedia y los Quinteros*.

3. Cette bluette, jouée sans aucun succès, le 8 novembre 1895, était un *juquete cómico* en prose : *Blancos y Negras*. Auparavant, le 23 février 1892, les frères Alvarez Quintero, qui étaient alors employés au Ministère des Finances, avaient fait jouer au théâtre Lara un autre *juquete* en vers *Viaje de recreo*, qui ne plut pas au public. Ces deux pièces n'ont jamais été imprimées.

jusqu'au bout leur véritable et sans doute leur meilleure inspiratrice. Toujours ils en parleront avec effusion, avec une insistance qui ne se lasse pas : « Séville, cité chérie, mère de nos esprits, berceau de nos rêves d'enfants, nid d'où s'élançèrent nos premiers vols de poètes, lieu enchanté où nos fronts reçurent les premières caresses de la gloire qui troublèrent nos âmes enfantines et les remplirent de folles chimères, etc. » Ce charme de Séville, qu'exagèrent encore l'éloignement et cette nostalgie de la terre natale, qui ont inspiré tant d'exilés, tant de déracinés, personne ne l'a plus tendrement senti ni défini avec plus de lyrisme : « Qu'y a-t-il donc en toi, ô Séville, qui fait que tu ne ressembles à rien au monde ? Qu'y a-t-il en toi pour que celui qui ne t'a jamais vue soupire après toi ? Quel souffle du ciel se mêle à tes brises pour charmer ainsi les sens ? Quelle lumière t'inonde et te couronne ? Quels secrets enchantements sont ceux de tes femmes, de ton ciel, de tes fleurs, de tes campagnes ? Ce qu'ils ont et ce que tu as... c'est la poésie, et c'est la grâce. »

Grâce et poésie, c'est bien là ce qu'ils emportaient avec eux, choses subtiles, difficiles à définir et aussi malaisées à savourer, quand « on n'est pas de la paroisse. » Pour en bien goûter la saveur, quand on est étranger, il faudrait tout au moins avoir vécu dans la métropole andalouse, couru ses campagnes, pénétré dans cette société un peu fermée, malgré les sourires de l'accueil, mais si obstinément fidèle à ses traditions. Qui n'y passe, en ses printemps trop capricieux, que pour assister aux spectacles médiocrement édifiants de la Semaine Sainte, à la mise en scène trop truquée de la *feria*, emportera des impressions diverses et un souvenir confus de cette théâtrale fantasmagorie. Mais la poésie ? mais la grâce ? les vraies ? Où sont-elles ? Laissons à nos Sévillans le soin de l'expliquer... et peut-être, sans le vouloir, de se définir eux-mêmes. « La grâce est chez toi, avant tout, cette naturelle inclination à tout ce qui est beau et joyeux. C'est une grâce chez toi que le travail de tes ouvriers, de tes paysans, de tes femmes, avec la joie et la bonté dans l'âme, et triomphant de l'effort par leurs plaisanteries et leurs chansons. La grâce,

chez toi, c'est cet insouciant mépris des choses du monde, qui a souvent mêlé son allégresse au sang des champs de bataille; c'est cette adoration fanatique des saintes images qui symbolisent le mystère divin, et que l'on n'adorerait point tant si elles étaient moins belles. La grâce, chez toi, c'est la fière originalité de tes coutumes. Gracieuses sont tes maisons, pleines de silence et de tranquillité; gracieux tes jardins splendides, charme des sens, et les *patios* de tes maisons populaires, où quelque pauvre vase fêlé, quelque inutile tesson se transforment, par un miracle de ton instinct artistique, en un bouquet fleuri. Gracieux, tes riants clochers; gracieuses, tes rues tortueuses et étroites, pleines de beautés inattendues, de recoins secrets, de vifs contrastes d'ombre et de lumière, comme ceux que nous offrent les Sévillanes en ouvrant et en fermant les yeux. Les Sévillanes!... » On devine le couplet qui suit. N'allons donc pas plus loin : car à la romance de Chérubin il faudrait la musique de cette jolie langue, il faudrait la guitare. Cet hymne à l'imagination, à la gaie lumière, au soleil du Midi, point n'est besoin assurément d'être né à l'Andalous pour le chanter; le Marseillais Rostand le chantera à peu près dans les mêmes termes que nos Sévillans; car la Provence, par bien des côtés, est une sœur de l'Andalousie. « L'imagination des Provençaux, dit l'auteur de *Chanteclair*, est comme leur soleil, ce soleil dont la lumière chaude transfigure et fait resplendir. La couleur éclate partout où il pose sa caresse. D'une vieille rue grimpant dans un quartier sale, d'un groupe déguenillé il fait quelque chose de pittoresque et de saisissant. Demandez à tous les peintres : d'un rien on fait un tableau avec ce soleil ! Et avec cette imagination qui n'a qu'à rayonner comme lui pour que tout se dore et se poétise, il n'en faut pas beaucoup non plus pour faire un roman¹. » Il n'en a pas fallu davantage, du moins aux auteurs de *El Genio alegre*, de *Las Flores* ou de *La Flor de la Vida*, pour faire quelques-unes de leurs meilleures comédies.

J'ajouterai que ce qu'il y a de plus typique, de plus pitto-

1. E. Rostand, *Mémoire sur deux romanciers provençaux*. (Cf. Émile Ripert, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1921.)

resque dans la grâce andalouse, telle du moins que les Quintero l'ont transportée au théâtre, c'est ce parler savoureux, amusant, cette langue populaire et paysanne, dont un bouquet de fleurs de rhétorique — l'hyperbole, la métaphore, la comparaison — forment la capiteuse essence. Et peut-être ne sera-t-il pas tout à fait inutile de dire ici quelques mots de ce parler andalou, si bien acclimaté sur les scènes espagnoles, mais qui surprendra sans doute l'auditeur ou le lecteur étranger.

Ce n'est point proprement un dialecte, mais plutôt, me semble-t-il, une déformation phonétique du castillan normal, une prononciation d'allure plus négligée, plus molle, plus indolente, avec ses échanges perpétuels du *c* et de l'*s* (*ceceo* et *seseo*), de l'*l* et de l'*r*, la perte de certaines consonnes intervocaliques (*íio* pour *ído*, *ío* pour *ido*), la suppression de finales, etc. On dirait je ne sais quel parler enfantin et mignard, qui, obéissant à la loi du moindre effort, adoucit d'instinct la nette et rude prononciation castillane. Le théâtre des Quintero fournit un excellent texte à qui veut étudier l'andalou populaire et même ses variétés locales¹, celles du moins de la province de Séville, quelques-unes de leurs comédies et bon nombre de *pasillos* et *saynetes*, surtout ceux des débuts, sont presque entièrement écrits en andalou; même dans ceux de sujet madrilène il est rare que n'apparaisse pas quelque type venu tout droit de la « terre de María Santísima ». Sur les scènes espagnoles, point d'inconvénient, parce qu'en dehors de la prononciation et du chant de la phrase, le vocabulaire est, en somme, le même et sans doute aussi parce que de toutes les variétés locales il s'est formé un type courant d'andalou conventionnel, adopté par le théâtre ou le roman, quelque chose d'analogue à ce *sayagués* rustique des paysans de Juan del Encina ou de Lucas Fernández. D'ailleurs, ce qui en facilite l'intelligence, c'est que nombre de ces particularités se retrouvent également dans les autres provinces, qu'elles y soient nées spontanément sous l'action de mêmes

1. Voyez dans *El Patio*, le dialogue des deux servantes, toutes deux andalouses, mais (I, 1.) Dolores, Sévillane, zézaie, Petrilla, de la Algaba, sisaie.

lois¹, ou qu'elles y aient été importées, comme maints flamenquismes. Mais si ce bilinguisme ne gêne nullement les Espagnols, il désespère les traducteurs. Et ne serait-ce pas une raison de la rareté des traductions françaises? Que faire, en effet? Tout réduire à la langue commune? Faire parler tous les interlocuteurs de la même manière, selon les normes académiques? Quelle trahison! Tout le pittoresque du dialogue s'évanouit. Sans compter que tel bon mot, tel *chiste*, telle *gracia*, qui, avec l'accent du terroir, gardent toute leur saveur, deviennent, transposés dans un autre ton, d'une insupportable platitude. Essayez donc de faire parler Tartarin comme on parle à Pontoise! Recourir à l'équivalent de quelque patois français? Molière, paraît-il, pouvait encore le faire, dans ses farces provinciales. Le théâtre de la foire l'a essayé. Mais aujourd'hui? Imagine-t-on l'andalou d'Utrera ou de Carmona rendu en languedocien ou en picard? Rien de plus ridicule qu'un tel travestissement. Et donc, une bonne partie du dialogue, et non la moins piquante, a bien des chances de toujours nous échapper, à nous Français. Échappe-t-elle de même aux Italiens, aux Allemands, aux Anglais? J'en ai bien peur, et pour les mêmes raisons. Ouvrons, par exemple, la « traduzione e riduzione dall' andaluso » qu'ont données de *Malvaloca* MM. Beccari et Motta, sous le titre de *Il fiore d'Andalusia* (premier à peu près!) et comparons un passage pris au hasard. Nous nous rendrons vite compte que, malgré les efforts des traducteurs, « l'andalousisme » de quelques-unes des œuvres quintésiennes est, comme dit M. Altamira, irréductible, impossible à faire passer dans une autre langue. Il en est de même des autres traductions que j'ai pu me procurer. Peut-être celles, en dialecte vénitien, de M. Cucchetti (*Siora Chiara* = *Doña Clarines*), et de M. Monticelli (*El paese de le done* = *Pueblo de las mujeres*) donnent-elles mieux l'impression de l'original. Je laisse à d'autres le soin d'en décider, mais ce ne sera jamais qu'une transposition. Remarquons-le : le senti-

1. « Sous l'influence du sol et du climat », dit Manuel G. Revilla (*En pro del castirismo*, p. 29), mais j'avoue ne pas bien comprendre ce que cela veut dire exactement.

ment de dépaysement que nous éprouvons en passant de l'original à la traduction est plus sensible à mesure que celui-là se rapproche davantage de la psychologie et de la langue du peuple, surtout dans les sujets ou dans les rôles comiques. Car, ici, ce n'est pas seulement l'idée qui, par elle-même, provoque le rire ou le sourire; c'est aussi le mot, le tour que prend cette idée dans un cerveau autrement fait que le nôtre, et c'est même parfois la seule sonorité du mot. « Il faut, dit M. Bergson¹, distinguer entre le comique que le langage exprime et celui que le langage crée. Le premier pourrait, à la rigueur, se traduire d'une langue dans une autre, quitte à perdre la plus grande partie de son relief, en passant dans une société nouvelle, autre par ses mœurs, par sa littérature et surtout par ses associations d'idées. Mais le second est généralement intraduisible. Il doit tout ce qu'il est à la structure de la phrase et au choix des mots. » Veut-on éprouver l'exactitude de cette distinction? Que l'on compare quelques scènes du *Médecin malgré lui* aux scènes correspondantes du *Médico a palos*, de Moratín, si habile écrivain pourtant et d'un goût si fin. Dans l'impossibilité de rendre le comique des mots, il a dû recourir à des équivalents qui, s'ils laissent la pensée à peu près intacte, la transposent dans une notation, dans une gamme fort différentes. La difficulté atteint son maximum, quand l'original dispose, comme dans le théâtre quintérien, de deux langues, dont l'une, par convention, est réservée aux rôles comiques et populaires. Le traducteur, n'en ayant qu'une, ne peut rendre le modèle qu'en le déformant. Il s'éloigne forcément de la réalité, que l'original reproduit telle qu'elle est.

Je me suis attardé sur cet andalousisme des Alvarez Quintero, parce qu'il fut, dès le début, l'un des caractères les plus essentiels de leur œuvre, inspirée, tout entière, par l'amour de la *patria chica* et qu'entre le fond et la forme il y a une corrélation inévitable. De cette tendresse filiale, qui prétend reproduire le modèle jusque dans les tours du langage, indice si révélateur de la personnalité, ils ont multiplié les témoi-

1. *Le rire*, 1900, p. 105.

gnages. « Vous savez mieux que personne, écrivent-ils à deux amis sévillans en leur dédiant *El Patio*, que cette œuvre est un morceau de notre vie. Vous qui nous connaissez depuis l'enfance, vous reconnaîtrez que notre âme s'est, en quelque sorte, infiltrée dans toutes ses parties, qu'elle palpite dans toutes ses scènes, dans tous ses types, dans tous ses détails, et s'il n'y avait quelque hyperbole à nous exprimer de la sorte, *dans toutes ses expressions...* Comme Sévillans, nous éprouvons la joie la plus pure et la plus profonde que nous puissions rêver, et que nul ne nous peut enlever : celle de porter et de montrer aux quatre coins de l'Espagne, comme qui porte et montre son meilleur trésor, un portrait, si pâle soit-il, de notre Séville tant calomniée. » Cet enthousiasme persistera jusqu'au bout. L'éloignement, l'expérience, la comparaison, au lieu de l'affaiblir, le renforceront : c'est que la distance donne au paysage, fût-il le plus banal, certaine morbidesse vaporeuse qui le transfigure. C'est à travers ce prisme qu'ils le verront et le peindront, tel que, mieux encore que le souvenir, leur imagination le leur représente, et celle-ci enveloppera êtres et gens, âmes et paysages d'une atmosphère de molle et vague poésie qui assurément a son charme, mais qui a aussi l'inconvénient d'en noyer trop uniformément les contours précis et les saillies. Andalousie et poésie riment admirablement en leur cœur. « De cette poésie du cœur, de cette fleur impalpable aux parfums subtils, il y a, à Séville, terre du sentiment, un printemps éternel, comme il y en a un de cette autre poésie, moins cachée, de la beauté de la nature. Et de ces deux poésies, exaltées par la passion sentimentale et rêveuse de ce peuple... germent spontanément, gracieusement, ces divines chansons, — ridicules, si l'on veut, barbares parfois, — mais presque toujours belles, pleines d'expression et d'âme. » Et de fait, grâce à cet attachement passionné à la terre maternelle, ils ont gardé le privilège de rester très près du peuple, celui des villes et celui des champs : c'est de son allégresse ou de ses peines, exprimées en son naïf langage, qu'ils ont tiré leurs meilleures inspirations. Et il en a été de même de bien d'autres, de Fernán Caballero, par exemple,

ou, puisqu'il s'agit de théâtre régional et populaire, du Gaditain González del Castillo ou du Valencien Eduardo de Escalante. Plus d'une fois, quelque *copla*, entendue au coin d'une rue, à la lisière d'un champ, fut le germe qui, fécondé par leur ardente sympathie, s'est épanoui en comédie. Leur talent, comme le génie souverain de Lope, s'est inspiré souvent de l'humble chanson des foules anonymes, parce qu'ils savaient écouter l'âme profonde du peuple. Dans un coquillage ramassé par la main d'un enfant bruissent tous les murmures de la vaste mer. L'intrigue de *Cabrila que tira al monte* est sortie de ce refrain rustique :

*Me lo desía mi madre :
Cabrila que tira ar monte,
No hay cabrero que la guarde.*

Toute celle de *La Casa de enfrente* est contenue dans le suivant :

*El vecino de enfrente
mira mi casa ;
pero no ve la suya,
que se abrasa.*

Mais le plus curieux épanouissement en comédie d'une chanson populaire, qui en sort comme du bouton sort la rose, on le trouvera dans *Malvaloca* :

*Meresia esta serrana
que la fundieran de nuevo
como funden las campanas.*

Aussi dans le chœur de ceux qui, en vers ou en prose, ont chanté la riante Andalousie (et Dieu sait s'ils sont nombreux !), depuis les classiques de l'âge d'or, jusqu'aux modernes, les Fernán Caballero, les Estébanez Calderón, les Rodríguez Rubí, les Juan Valera, les Salvador Rueda, etc., il faudra faire une place à ces deux fils d'Utrera, qui ont mêlé tant de types de leur province aux innombrables personnages de leur théâtre, qui les ont marqués d'une si forte empreinte locale et qui, enfin, ont emprunté au parler populaire tant de tours expressifs, tant de grâce rustique. Comme le dit poétiquement un romancier, très andalou, lui aussi, de race et de tempérament,

M. Ricardo León : « La gloire des Quinteros est toute andalouse... C'est dans les ondes cristallines du Bétis ceint d'oliviers que leur muse s'abreuve et prend ses ébats. »

Andalousie de parade, dira quelque malveillant; Andalousie de Jeux Floraux, de tambour de basque et d'opéra-comique, bonne pour touristes en mal de couleur locale ou pour clients de l'Agence Cook. Les malveillants ont tort. Tous ces délicats croquis de la vie andalouse, tous ces types surpris en pleine réalité n'ont rien de commun avec les ridicules chromos, les enluminures criardes étalés sous les yeux éblouis des snobs étrangers. Ce sont bien réellement des copies d'après nature. Seulement les peintres (et on le leur a reproché) n'ont pas tout pris; ils ont choisi leurs modèles et ils ont préféré les plus attrayants. Ils savent bien qu'il y en a d'autres, avec leurs tares, leurs misères, leurs laideurs. Mais la laideur ne les attire point; ils ne veulent pas, peut-être ne peuvent-ils pas la voir. « O Séville, s'écrient-ils, la triste légende qui déshonore ton renom, qui te peint comme un peuple d'ivrognes et de fainéants! » Mais, de fait, ces ivrognes, ces fainéants, quand ils les rencontrent et que la fantaisie leur vient de les peindre, prennent sous leur pinceau certaine bonhomie plaisante et sympathique, qui, en surexcitant leur verve andalouse, nous amuse plus qu'elle ne nous scandalise. Toutes proportions gardées, en face de ces *borrachos* d'opérette, nous songerions plutôt à l'Académie des Buveurs, de Velázquez, si bien poétisée et transfigurée par la magie d'un art souverain, qu'un Dieu en personne ne dédaigne pas de la présider. Et oui, je n'en doute pas, malgré leur complaisant optimisme, nos auteurs l'ont vu surgir, tout à coup, au milieu de leurs idylles, « l'Andalousie tragique, l'Andalousie misérable et malade, l'Andalousie des champs endormis et inféconds, l'Andalousie des laboureurs affamés et ruinés. » Dans ce ciel sans nuage, ils ont dû entendre le grondement de l'orage menaçant. Car, si elle n'est plus la terre classique des bandits, elle reste celle de la misère, de l'ignorance (70 pour 100 d'*analfabetos*!), des *latifundios*, de la *mano negra*, du caciquisme, bref un terrain aussi bien préparé, dit-on, que la steppe russe pour une éclosion de

bolchevisme. A cette « Andalousie tragique », troubleuse de pastorales, ils prodiguent de sages conseils, comme on fait à de méchants enfants. « Travaille, Séville, travaille! Montre au monde ce que tu es. Réalise l'idéal de culture et de bien-être des peuples modernes, sans cesser pour cela d'être Séville... » Le ciel l'a favorisée de tous ses dons. « Tu as tout cela, que veux-tu de plus? » Ce qu'elle veut, elle le dirait sans doute, si elle pouvait parler, mais comment se faire écouter? En attendant, ces dons du ciel, dont elle ne profite pas, ce manteau poétique qu'on jette complaisamment sur ses misères, ne lui suffisent point évidemment. Sur ces plaies mal dissimulées les économistes se sont penchés; ils les ont vues avec d'autres yeux que ceux des poètes; leur diagnostic n'est point rassurant. Et déjà, remarquons-le, cette autre Andalousie (faut-il dire la vraie?) est entrée, elle aussi, dans la littérature. Des romanciers nous ont montré l'autre aspect du même modèle, le portrait avec toutes ses ombres et dans son brutal réalisme. Voyez, par exemple, *La Bodega*, de M. Blasco Ibáñez. Jérez, où se passe l'action, n'est pas loin de Séville. Elle n'est pas moins comblée des « dons du ciel », ni moins poétique, ni moins allègre en apparence. Au fond quelles misères, quelles tristesses, et quelles haines. si la peinture est exacte! Et que nous sommes loin, avec le vieux révolté, Salvatierra, qui nous les révèle, des ordinaires bergeries! « Salvatierra s'arrêtait pour contempler la cité, qui détachait ses maisons blanches, la verdure de ses jardins sur le ciel rose et doré du couchant: « Ah! Jérez, Jérez, dit le révolté, cité de millionnaires, entourée d'une horde de mendiants!... L'étrange est de te voir là, si blanche, si belle, riant de toutes les misères, et qu'ils ne t'aient point encore livrée aux flammes... » Et de même, en présence de tant de joyeux tableaux de la vie andalouse, de tant de types naïvement charmants, de tant de fleurs, de tant d'allégresse parfumant l'œuvre entière des deux frères, je ne puis m'empêcher de me rappeler la sombre invective que le même Blasco Ibáñez met dans la bouche d'un autre révolté, le Gabriel Luna de la *Catedral*: « L'allégresse espagnole? La joie andalouse? Ah! laissez-

moi rire ! Une nuit, à Madrid, j'ai assisté à une fête andalouse, tout ce qu'il y a de plus typique, de plus espagnol. Ah ! nous allions nous divertir ! Eh quoi ! Du vin, encore du vin ! Et à mesure que les verres circulaient, les sourcils se fronçaient, les visages devenaient plus tristes, les gestes, plus durs. Olé, versez par ici ! La voilà, l'allégresse du monde ! — Et l'allégresse n'apparaissait nulle part. » Il faut lire toute cette page, cette longue satire forcenée, où rien, ni les danses, ni les chansons, ni la poésie populaire, ne trouvent grâce devant Luna, et peut-être devrais-je dire devant Blasco Ibáñez, qui conclut ainsi cette violente sortie : « Non, non, ici pas d'allégresse. . . Nous sommes un peuple triste. Cela, nous l'avons dans les moelles. Nous ne savons pas chanter, si ce n'est pour menacer ou pour pleurer ; la chanson la plus belle est celle où il y a le plus de soupirs, de hoquets douloureux, de râles d'agonie. »

Pauvre chanson andalouse, que par les rues et les champs Rodríguez Marín a recueillie d'une main si sympathique, que les Alvarez Quintero ont exaltée comme le plus précieux joyau de la couronne poétique de leur pays, et pauvre joie de vivre dans l'enchantement de cette terre, dans la lumière et la chaleur de ce soleil, qui devrait suffire à réjouir les gueux des romans picaresques, les Rinconetes et les Cortadillos de Cervantes ou les pouilleux de Murillo ! — Et tout cela, au fond, ne prouve qu'une chose : c'est que notre vision des réalités dépend de la couleur de nos lunettes, et que, après tout, le bienveillant optimisme des uns peut contenir autant de vérité que les sombres couleurs sous lesquelles le même modèle apparaît aux autres. Nous ne pouvons mettre en notre interprétation de la réalité extérieure que ce que nous y portons de nous-mêmes. Du point de vue où ils se placent, de l'angle où ils voient les choses, ceux-là ont sans doute aussi raison que celui-ci et, en somme, ce sont eux-mêmes qu'ils nous révèlent et qu'ils nous définissent à travers ce qui les entoure.

Cet optimisme apparaîtra dans toute l'œuvre des Quintero. C'est le fond de leur philosophie, comme c'est l'un des traits saillants de leur caractère. Et assurément il est un peu étrange

de parler d'une philosophie, d'un caractère, comme si nous n'avions affaire qu'à un seul auteur. C'est qu'en réalité ils se sont si bien identifiés, fondus l'un dans l'autre, qu'il semble qu'il en soit vraiment ainsi. Dans toute collaboration littéraire, il y a une part de mystère qui excite le plus souvent une curiosité un peu puérile, mais dont il n'est point facile de distinguer ni de préciser les procédés. Je n'essaierai point de le faire, toutes les indiscrétions et les hypothèses sur ce sujet me paraissant aventurées. Constatons seulement que de toutes celles que nous offre l'histoire des littératures, cette collaboration est peut-être la plus complète, la plus absolue, la plus ininterrompue. Certes, le théâtre classique espagnol nous fournit maints exemples de collaboration. Mais les *ingenios de la Corte*, qui se répartissaient les trois actes d'une comédie, n'étaient qu'accidentellement associés; ils avaient, à leur compte particulier, d'autres œuvres analogues de telle sorte qu'en théorie du moins (en fait on y a rarement réussi) on peut reconnaître la manière, la main de chacun des collaborateurs. Ici, rien de semblable. Tout a été si intimement mis en commun, tout a été si bien fondu, qu'il n'y a point de trace visible de soudure. L'apport individuel est d'autant plus difficile à distinguer que nous n'avons par ailleurs aucun moyen de juger de la manière propre à chacun des associés. Sauf le discours de Serafín à l'Académie Espagnole, je ne connais, pour ma part, aucune page signée de l'un d'eux seulement. Toutes leurs comédies sans exception, toutes leurs conférences, et même (autant que j'en puis du moins juger personnellement) toutes leurs lettres particulières portent invariablement la signature des deux frères. Il faut croire qu'ils n'ont qu'une plume chez eux, comme ils n'ont qu'un cerveau et qu'un cœur. L'Académie de la Langue, obligée de faire un choix entre eux, a-t-elle pu juger, mieux que le public, leurs titres respectifs? Non: c'est à l'ancienneté que l'aîné a été promu immortel, ou plutôt ce sont les deux frères qu'elle a voulu asseoir dans le même fauteuil¹.

1. L'Académie Espagnole n'a pas tardé à attribuer l'angle des fauteuils au frère cadet Joaquin. Il a pris séance le dimanche 26 avril 1625 en lisant un discours auquel Azorin a répondu. — H. M.

Et c'est bien ainsi que l'a compris le public et le récipiendaire. « Le siège que vous m'offrez à vos côtés, a-t-il dit dès les premiers mots, porte, par un heureux hasard, la lettre initiale du mot *Hermanos* (frères)¹. C'est pour moi un symbole : deux traits égaux fortement unis entre eux par un troisième, sans lequel la lettre n'en est plus une. Pour user de la comparaison d'un poète, qui assimile deux lèvres de carmin à un rubis gracieusement divisé en deux, j'oserai dire que vous avez devant vous un académicien

partido por gala en dos. »

Non moins ingénieusement, dans un autre discours académique, à Séville, où on n'avait pas eu la cruauté de les séparer, les deux frères s'expliquent sur leur collaboration : « Ce discours, qui semble d'un seul, est cependant notre œuvre commune. Le fait vous causera sans doute, comme à bien d'autres, quelque surprise. Il éveillera votre curiosité. Pour nous, c'est une chose très simple et très claire. Notre collaboration, en vérité, est née avec nous-mêmes. A force de penser, de sentir, de croire, de cheminer, de rire et de pleurer ensemble, nous sommes arrivés à croire, dur comme fer, que nous ne sommes qu'un, et rien de plus. Certes, la réalité nous rappelle parfois que nous sommes deux. Mais, soit dit en honneur de la vérité, nous ne sommes qu'un. » Et comme en toute bonne harangue de Jeux Floraux, en Andalousie surtout, métaphores et comparaisons sont des éléments essentiels, ils se comparaient aux deux charbons de l'arc voltaïque, inertes quand ils sont isolés, mais d'où jaillissent au moindre contact l'étincelle, la flamme et la lumière. On en voudrait savoir plus sur ce beau cas de collaboration, mais le secret est bien gardé. Contentons-nous donc de l'ajouter à ceux analogues des frères Goncourt, des Erckmann-Chatrion, des Meilhac et Halévy, des frères Tharaud, etc. Acceptons l'œuvre telle qu'elle se présente, comme un bloc, formé sans doute d'éléments divers, mais si indissolublement liés entre eux que la critique, le voulût-elle, n'a point d'instruments capables de les isoler.

1. Les fauteuils portent à l'Académie Espagnole, non des numéros d'ordre, mais des lettres.



Cela dit, abordons cette œuvre en elle-même. Dès le premier coup d'œil elle apparaît imposante par son ampleur. Même en un pays et en un genre dont la fécondité est la règle, elle dépasse déjà la mesure ordinaire. En juillet 1918, elle comptait, au témoignage des auteurs, 115 productions dramatiques. Depuis, elle n'a cessé de s'accroître très sensiblement. Il ne se passe pas d'année et presque point de mois où ces infatigables ouvriers n'ajoutent quelques pierres à l'édifice. « Quand on leur parle du nombre de leurs comédies, disait M. Francos Rodríguez, ils vous répondent : « C'est que nous sommes deux à travailler ! » Deux ? On croirait plutôt qu'ils sont vingt ! » Admirable privilège, certes, que cette fécondité du génie dramatique espagnol, mais peut-être plus dangereux encore qu'admirable.

Comment classer tant d'œuvres ? Par le genre ? Par la date ? Au premier abord, le plus simple, semble-t-il, serait l'ordre chronologique. On verrait mieux l'humble point de départ, puis l'élargissement progressif du talent, enfin la maîtrise sûre d'elle-même. En y regardant de plus près, on constate que les genres s'entremêlent de telle sorte dans cette œuvre qu'une étude chronologique amènerait sûrement la confusion et d'inutiles répétitions. Au surplus, en se reportant au catalogue où nous énumérons les œuvres à leur date, on pourra suivre le développement et les transformations de la *comedia quinteriana*.

Nous rangerons dans le premier groupe — le plus nombreux peut-être, — les courtes pièces qualifiées par les auteurs de : *pasos de comedia*, *pasillos*, *entremeses*, *humoradas*, *a propósito*, *saynetes*, *juguetes cómicos*, *caprichos literarios*, *monólogos*, etc. Joignons-y les *zarzuelas*, pièces coupées de musique ressemblant fort à nos vaudevilles à couplets. N'essayons pas d'ailleurs d'établir entre toutes ces variétés des différences parfois imperceptibles. Leur caractère commun (qui suffit ici) est d'être courtes, presque toujours en un acte, de nous présenter un épisode, une scène isolée de la comédie humaine, un fait

divers, une anecdote, quelque type de la rue ou de la campagne, un instantané photo-cinématographique dont les personnages parleraient et agiraient, bref, ce que l'on est obligé d'appeler une tranche de vie, de vie généralement comique, mais parfois sentimentale, avec une pointe plus ou moins accusée de malice spirituelle, de satire bon enfant et à fleur de peau, *sátira de luz y no de sangre*. On reconnaît là l'antique *paso* à la manière de Lope de Rueda, l'*entremés* classique, déjà plus étoffé, de Quiñones de Benavente, le *sainete* de Ramón de la Cruz. Ce n'est point certes une création des Quintero. Leurs véritables ancêtres, leurs maîtres sont là; ils le savent (on le leur a assez répété!) et ils s'en font gloire, car ils connaissent le prix de ce « petit théâtre », de ce *género chico* : « De tout le théâtre du xviii^e siècle, que reste-t-il aujourd'hui de vivant sur nos scènes? De fringantes *majas*, des petits-maîtres amidonnés, des lavandières, des marchandes de châtaignes, des tailleurs, des musiciens, des élégants de faubourgs, des abbés, des *alguaciles*, tout ce monde populaire enfin, traditionnel (*castizo*), de la *Plaza Mayor* de Madrid, du *Rastro*, du vieux Prado, des veillées de la Saint-Jean ou de la Saint-Pierre, qu'a fait parler, avec un charme impérissable, le poète madrilène. Il a résumé toute sa poétique en ces mots : « J'écris, et la Vérité me dicte. »

Ce « petit genre », en réalité, a existé de tout temps et d'une façon à peu près ininterrompue dans la littérature dramatique espagnole. Il n'y en a point de plus ancien, de plus national; il peut se réclamer de noms illustres dans la période classique. Il a fleuri avec une abondance et un éclat particulier depuis le milieu du xix^e siècle. Les *saynetes* des José Picón, des Javier de Burgos, des Vital Aza, des Ricardo de la Vega, et de cent autres, ont connu une « popularité », dans le vrai sens du mot, à nulle autre pareille. Ils ont échappé aux fluctuations de la mode, aux révolutions du goût public, à toutes les importations étrangères. La tragédie classique est morte; mort, le drame romantique. Le vieux *saynete* vit toujours, avec un costume un peu différent, mais, au fond, tel qu'il a toujours été. C'est un produit du sol, comme les *corridos* ou les *pronun-*

ciamientos, et, comme ces derniers, il n'est rien de plus national, de plus traditionnel, de plus *castizo*, en un mot. Au second acte des *Demoiselles de Caïn* (*Las de Caïn*), on présente à un père de cinq filles, qu'il s'est juré de caser toutes sans dot, le jeune auteur des *Châtaignes sèches* (*Las Castañas pilongas* dans lequel il flaire aussitôt un gendre possible. — « Les châtaignes sèches? Joli titre! — Peuh!, fait l'auteur modestement, ce n'est qu'un petit *sainete*. — Un *sainetito*? Parfait! Parfait! Jeune homme, vous cultivez précisément le genre que je préfère : le *sainete*. Si typique!... si espagnol! L'esprit de bon goût!... La piquante satire des mœurs!... *Castigat ridendo mores*!... Mais n'allez pas au moins tirer quelque *sainetito* de cette maison, eh?... » Plaisanterie à part, c'est à cette antique tradition, fidèlement conservée jusqu'à nos jours, que nos deux frères dès le début se sont rattachés, par un instinct plus sûr que tous les raisonnements. C'est d'elle qu'ils se sont inspirés, et (nul critique ne s'y est trompé) « de la féconde tradition dramatique, toujours charmante et vivace, depuis que Lope de Rueda *la tira du berceau*; et cela veut dire de ce qu'il y a de plus pur, de plus franc, de plus fort chez nous en fait de création artistique¹. » Petit art, dit-on, petit genre, théâtre infime! A quoi Juan Valera répondait, précisément à propos de Ramón de la Cruz : « Cette division des genres en grand et petit ne signifie rien : elle est absurde. Nulle œuvre d'art ne se mesure à la toise, et ne se vend au poids. Telle *tonadilla* (ou petite opérette) vaut plus qu'un opéra long comme ceux de Wagner; tel *sainete* est supérieur à maintes tragédies en cinq actes, à force drames romantiques, transcendants, avec prologue, épilogue et thèse. » — Assurément! Un bon intermède d'un quart d'heure vaut mieux qu'une mauvaise tragédie qui n'en finit plus; reste à savoir si une bonne tragédie n'est pas supérieure à un bon *sainete*. Quoi qu'il en soit de la hiérarchie des genres, sur laquelle nous laisserons à d'autres le soin de disserter, ce qui est sûr, c'est que de prime abord les Quintero furent attirés de ce côté. Ils crurent

1. Ricardo León, *Discurso leído ante la Academia Española en la recepción pública de Don Serafín A. Q.*, p. 58.

avoir trouvé là leur voie, et ils eurent la sagesse de mesurer leurs premiers vols à la vigueur naissante de leurs ailes. Dans la dédicace à Leopoldo Alas (*Clarín*) de *Los Borrachos* (3 mars 1899), notons cette profession de foi : « Avec un vif enthousiasme, avec une affection sincère, avec un profond respect de l'art, nous avons voulu porter à la scène les types et les mœurs de notre province, si calomniée parfois au dehors et même chez elle... Nous nous sommes efforcés d'être des peintres fidèles, respectueux de la vérité. Vous nous encouragez à poursuivre dans la voie entreprise. Puissiez-vous trouver dans notre œuvre un peu d'art, dans ces scènes quelque chose de la poésie et de la grâce particulières au peuple andalou... »

† ERNEST MÉRIMÉE.

CHRONIQUE IBÉRO-ROMAINE

VII. 1923-1924¹.

Industries paléolithiques. — En Portugal, de nouvelles découvertes ont été faites, près de Lisbonne, dans la vallée d'Alcantara² : un gisement superficiel situé non loin de la pente qui va de l'Alto dos seite Moinhos à la rivière d'Alcantara a fourni de belles limandes acheuléennes; dans la sierra de Alfargudi, la station de surface de *Vinho do Muleta* a donné des coups-de-poing de quartzite.

En Espagne, l'exploration des stations et ateliers de la vallée du Manzanares, aux environs de Madrid³, apporte une contribution extrêmement importante à l'étude du Paléolithique ancien de la Péninsule ibérique. Dans les sables blancs qui, au gisement d'*El Sotillo*, sont placés au-dessus des niveaux chelléen et acheuléen supérieur, apparaît une industrie nouvelle, le *Précapsien*, dont le facies annonce déjà les formes du Paléolithique supérieur européen : elle est caractérisée par l'abondance des lames de silex dont quelques-unes, à dos rabattu, rappellent les types aurignaciens de Chatelperron ou de la Gravette, et par l'absence totale des haches. Un lit d'argile verte, mêlée de sable et renfermant quelques pièces appartenant à l'Acheuléen supérieur l'isolent du Moustérien dont les vestiges très abondants sont répartis sur dix couches d'épaisseur. La transition entre ces deux époques ne peut être suivie que dans les sables compacts des carrières de *Vallecas*, où l'on a recueilli des outils de silex et de quartzite de taille rudimentaire, mais trahissant déjà la tech-

1. Cf. *Bulletin Hispanique*, XVIII, 1916, p. 175 sq.; XIX, 1917, p. 200 sq.; XX, 1918, p. 249 sq.; XXII, 1920, p. 182 sq.; XXIV, 1922, p. 247 sq.; XXVI, 1924, p. 369 sq.

2. Mesquita de Figueiredo, *Nota sobre duas estações paleolíticas*, extrait de la *Revista de Guimarães*, XXXII, 1922, 7 p. et 2 fig.

3. J. Perez de Barradas, *Yacimientos paleolíticos de los valles del Manzanares y del Jarama (Madrid)*. Mém. n° 50, 60 et 64 de la Junta sup. de Excavaciones y Antigüedades. Madrid, 1923 et 1924, in-8; du même, *Nuevas civilizaciones del Paleolítico de Madrid*, dans le *Bulletin de l'Associació catalana d'Antropologia, Etnologia i Prehistoria*, II, 1924, p. 1-40; — H. Obermaier y J. Perez de Barradas, *Las diferentes facies del Musteriense español y especialmente del de los yacimientos madrileños*, dans la *Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo del Ayuntamiento de Madrid*, I, 1924, p. 143-177.

nique moustiérienne. Les récents travaux de MM. Obermaier et Perez de Barradas ont démontré que le Moustiérien du Centre de l'Espagne passe par trois phases bien distinctes : 1° un Moustiérien de tradition acheuléenne représenté dans les gisements par des haches à main de taille bifaciale, des éclats Levallois et des outils de grandes dimensions : niveau I, *sablères* de D. Domingo Portero et de D. Domingo Martinez, *tuilerie du Portazgo*, *Pozos de Feito*, *Casa de Moreno* et *El Almendro*; niveau IV, haches de quartzite plus petites rappelant le type de celles de La Micoque (*Vaquerias del Torrero*), de forme amygdaloïde, triangulaires, limandes, de taille grossière (*Parador del Sol*); niveau IX, haches du type de Combe-Capelle et de l'Abri-Audi et industrie présentant tous les signes d'une décadence très marquée (*Portazgo*, *Carolinas*, *Vallecas*); — 2° un Moustiérien à industrie de petits outils taillés, sur la face supérieure, d'éclats dont le plan de percussion offre un caractère nettement moustiérien et montre des retouches en escalier; les pointes et les racloirs abondent; les burins et les grattoirs sont rares; niveaux V (*Lopez Cañamero* et *Fuente de la Bruja*) et VII (*Prado de los Laneros* et *Atajillo del Sastre*); — 3° un Moustiérien ibéro-mauritanien, où, parmi des pièces de type européen, on trouve des pointes en forme de feuille de laurier s'baïkiennes et un outillage ayant de grandes analogies avec l'Atérien de l'Afrique du Nord. Ces influences africaines se font sentir dès le niveau I (*Portazgo*), se développent au niveau III et prédominent au niveau VIII (*La Parra*, *Huerto de D. Andrés*, *El Sotillo*). Ces constatations autorisent à supposer que le S'baïkien africain est probablement, comme l'Atérien, d'origine moustiérienne et représente un facies de cette industrie qui, très évolué, tend vers les formes du Paléolithique supérieur. De même que le Précapsien, l'un et l'autre sont originaires de l'Afrique septentrionale, d'où ils se sont répandus dans la Péninsule ibérique, sans doute à la suite de migrations. Le Centre de l'Espagne est le point où se sont rencontrées les tribus africaines avec les populations issues des Acheuléens et les hordes descendant du Nord à la recherche d'un climat moins rude et amenant avec elles le Moustiérien à petite industrie sorti par évolution du Prémoustiérien de l'Europe centrale et orientale.

Les couches inférieures de la *Cueva del Rey*, creusée dans la colline de Mazo-Moril, près du village de Villanueva (Santander)¹, appartiennent au Moustiérien et à l'Aurignacien. Les pointes moustiériennes font entièrement défaut, mais les haches sont nombreuses et de types variés: trapézoïdaux, lancéolés ou lenticulaires. L'Aurignacien est représenté par des pointes bifides en os et par un important outillage de

1. J. Carballo, *Excavaciones en la cueva del Rey, en Villanueva (Santander)*. Mém. n° 53 de la Junta sup. de Excav. y Antz. Madrid, 1923. 1 broch. in-8 de 49 p. et IX pl.

silex, racloirs, burins, lames à encoches, pointes du type de la Gravette. La caverne fut abandonnée au Solutréen et réoccupée par les populations du Magdalénien et de l'Azilien.

En Catalogne, une importante station solutréenne a été explorée au *cau de les Gogues*, à Sant Julia de Ramis¹, non loin des rives du Ter et à proximité du village de Sarria de Baix. La caverne, creusée dans le calcaire silurien, se divise en deux chambres irrégulières, remplies en partie par les restes de foyers sur une épaisseur de deux mètres au centre. La faune est constituée par des restes de Lapin, Lynx, Cerf, Mammouth, et d'un Équidé (*Equus Cazorroi*). L'industrie, répartie sur deux niveaux, comprend : au niveau inférieur, des feuilles planes triangulaires allongées, des petites feuilles de saule ou losangées, des pointes à cran de type court spécial, des pointes du type de la Gravette à dos rabattu, des lames appointées, un burin sur angle de lame cassée, une pointe d'ivoire brisée; au niveau supérieur, une feuille de laurier ovale, une feuille losangée, une autre lancéolée, quelques pointes à cran, des grattoirs, des lames, enfin une série de petites pointes pédonculées semblables à celles du Néolithique qui tendent à prouver l'existence en Catalogne d'un Solutréen ayant évolué sur place.

Le niveau le plus ancien du gisement de la caverne du *Rascaño* (Santander)² appartient également au Solutréen; au-dessus s'étendent des foyers magdaléniens à harpons au milieu desquels a été recueillie l'extrémité supérieure d'un bâton de commandement terminé par une tête de jeune chevreau sculptée à même le bois de renne. La couche la plus récente appartient à l'Azilien.

Les fouilles de la *cueva de La Paloma*, dans la vallée de Soto de las Regueras³, ont donné des séries magdaléniennes fort complètes, l'un des ensembles les plus importants pour l'étude de cette période dans la Péninsule ibérique : au Magdalénien inférieur appartiennent de grands outils de quartzite, de petits instruments de silex et des pointes bifides en bois de cerf; on retrouve au Magdalénien moyen les grandes pièces de quartzite accompagnées de lames de silex, de racloirs de formes variées, de sagaies à double ou simple biseau à la base, d'aiguilles et de poinçons en bois de cerf, de plaques d'os et de schiste gravées de représentations, de chevaux au repos ou au galop et d'une tête de biche. Le niveau supérieur est caractérisé par des

1. P. Wernert, *El solutrià de Sant Julià de Ramis : el cau de les Gogues*, dans *Anuari d'Estudis catalans*, VI, 1915-1920, p. 425-444.

2. H. Obermaier, *Escultura cuaternaria de la cueva del Rascaño (Santander)*, dans le *Bulleti de la Associació catalana d'Antropologia*, I, 1923, p. 7-14.

3. E. Hernández Pacheco, *La vida de nuestros antecesores paleolíticos según los resultados de las excavaciones en la caverna de La Paloma (Asturias)*, Mém. n° 31 de la Comisión de investigaciones paleontológicas y prehistóricas. Madrid, Museo de Ciencias naturales, 1923. 1 vol. in-4° de 38 p. et 30 fig.

burins et des lamelles de silex à dos rabattu, des harpons en bois de cerf à une ou deux rangées de barbelures. Des foyers aziliens proviennent des harpons à barbelures unilatérales, des sagaies grossièrement travaillées mélangées à de nombreuses lames à dos rabattu et à des racloirs discoïdaux. Contrairement à ce qui se passe pour le Solutréen, il semble que l'Azilien soit d'origine péninsulaire et qu'il ait pris naissance dans la région cantabrique par suite d'une dégénérescence progressive du Magdalénien et sous l'influence d'éléments nouveaux issus du Capsien.

De la même grotte provient un fragment de schiste intentionnellement poli et arrondi en forme de tête de cheval dont les yeux, la narine et la bouche sont indiqués par des incisions¹.

Une tête gravée de cerf Élaphe a été découverte dans la caverne d'*Aitzbitarte*²; la plus importante des deux grottes contient un important gisement magdalénien, avec harpons à double rangée de barbelures.

Dans le Nord de la Péninsule, entre Ribadesella et la limite occidentale de la province de Santander (cavernes du *Penical*, *del Conde*, *d'Arnero*, *Alloru*, *de Cueto de la Mina*, *Leona*, *Colomba*, *Fonfria*, *Riera*, *Balmora* et *la Franca*), on a retrouvé les vestiges d'une civilisation proto-néolithique, l'*Asturien*, qui fréquemment se superpose à l'Azilien. Devant l'entrée des grottes et souvent même les obstruant complètement, se dressent d'énormes amas de coquilles; parmi ces restes de cuisine on a recueilli des racloirs et des grattoirs d'aspect pseudo-moustérien et des pics faits de galets ovales ou ronds dont l'une des extrémités est taillée en biseau. L'outillage d'os est peu varié, poinçons de formes simples et bois de cerf perforés. La céramique fait encore entièrement défaut; cependant les coquillages, détachés de la roche à l'aide du pic, portent des traces de cuisson et ont dû être mis à bouillir dans des récipients de bois ou de peau. L'absence de Littorines dans les *concheros* et l'abandon de l'habitat en cavernes témoignent d'un relèvement de la température sur la côte cantabrique dont le climat devait être à la fois moins humide et plus chaud que celui régnant actuellement dans ces régions. Cette civilisation qui ignore encore l'usage de la poterie et la domestication des animaux est antérieure au Néolithique et représente en Espagne un équivalent du Campignien français. De récentes découvertes effectuées

1. E. Hernández Pacheco, *Grabado esotérico del Magdaleniense medio de la cueva de la Paloma (Asturias)*, dans les *Actas de la sociedad española de Antropología, Etnografía y Prehistoria*, II, 1923, p. 19-22.

2. H. Breuil, *Gravure sur pierre d'Aitzbitarte à Landarbaso (Guipuzcoa)*, dans le *Bulleti de la assoc. catal. d'Antropologia*, II, 1924, p. 41-42.

3. Conde de la Vega del Sella, *El Asturiense, nueva industria preneolítica*. Mém. n° 22 de la Com. de investig. pal. y prehist. Madrid, 1923. 1 vol. in-4° de 56 p. et 17 lig.

dans le massif de l'Ampurdan (*caus dels ducs d'Ullou et de Toroella*)¹ montrent l'extension de cette culture en Catalogne septentrionale: elle apparaît également dans le Pays basque français (vallée de la Mouligna).

Peintures rupestres. — Des animaux et des figures humaines de style réaliste sont signalés, en Catalogne, dans la région de Tivissa (caverne *del Cingle*), à Vandellos (grotte de l'*Exoda*), au *barranco* des *Porciules* et à Perello (grotte de *Cabru Freixel*); des chèvres traitées selon le style de l'Espagne orientale sont représentées sur les parois de la caverne du *Romanet* à la Font-Vilela². Au même groupe de peintures naturalistes appartiennent également les fresques relevées dans les abris sous roche de la gorge profondément encaissée de *Valltorta* (Castellon de la Plana)³. La plupart de ces images reproduisent des scènes de chasse, hardes de cerfs (abris du mas d'*en Josep*, de la *Saltadora*) et de biches (abri des *Caballs*), chèvres (abri de la *roca del Lladroner*) ou sangliers (abri du *Civil*), poursuivis par des hommes armés d'arcs et de flèches, et des groupes d'archers ou de chasseurs courant; la plupart des figures féminines ont disparu. Les personnages sont presque toujours représentés de profil; les pieds et les mains sont indiqués, mais le sexe est souvent omis; ils portent sur la tête de hauts bonnets parfois ornés de plumes, de lanières pendantes ou d'oreilles d'animaux; de gros anneaux encerclent les bras et une ceinture entoure la taille. Les arcs sont de grande taille, les flèches à empennes enfermées ou non dans de volumineux carquois à anses. Comme les figures humaines, les représentations animales sont d'un art plus grossier que dans les stations contemporaines d'Alpera ou de Minateda; la faune est aussi moins variée; les cerfs et les biches dominant, cependant on trouve plusieurs équidés, des bouquetins, des bœufs et un sanglier.

Dans la vallée des Batuecas, deux nouvelles stations à peintures sont à ajouter à la liste des localités déjà connues (abri de la *Umbria* du *canchal del Cristo*, *canchal de las Torres*): deux figures en forme d'arbre se rattachent aux représentations humaines à bras multiples⁴. Il en est de même pour certains pétroglyphes des monts de *Cabezón*

1. I. (Inis) Péricot, *L'Asturia del Montgrí*, dans le *Butlletí de la Assoc. catal. d'Antropologia*, I, 1923, p. 206-207.

2. P. Bosch Gimpera, dans *ibid.*, p. 206.

3. H. Obermaier y P. Wernert, *Las pinturas rupestres del barranco de Valltorta*. *Mém. n° 23 de la com. de investig. pal. y prehist.* Madrid, 1923. 1 vol. in-4° de 113 p., XXVI pl. et 68 fig.; A. Duran y Sanpere, *Exploració arqueològica del barranc de Valltorta*, dans l'*Anuari*, p. 444-454; J. Cabre Aguiló, *Las pinturas rupestres de Valltorta*, dans les *Memorias de la Soc. esp. de Antropología*, II, 1923, p. 107-118.

4. E. Hernández Pacheco, *Das nuevas localidades con pinturas prehistóricas en las Batuecas (Salamanca)*, dans les *Memorias de la Soc. esp. de Antropología*, I, 1923, p. 141-162.

de la Sal, motifs cruciformes accompagnés d'un simple trait vertical qui semble bien être un premier essai de simplification de la stylisation de la figure humaine¹.

Les pétroglyphes paraissent avoir joué un rôle dans les cérémonies nuptiales des populations néolithiques d'Espagne : plusieurs scènes de ce genre sont peintes sur la *Piedra Escrita* de Fuencaliente (Ciudad Real)² où un homme debout est juxtaposé à une femme assise, tantôt placé à sa droite, tantôt à sa gauche; toutes ces femmes ont la tête indiquée, et l'une d'elles a le front surmonté de cornes; près du couple sont disposés divers attributs, arceau, cercle radié, figure en rameau pectiforme, associés au groupe pour l'identifier ou pour désigner la dot apportée en mariage. Il est à remarquer que les femmes à tête radiée ou sans tête ne sont jamais associées à des hommes; la façon dont elles sont coiffées paraît être en rapport avec leur situation de vierge, femme ou veuve.

Parmi les peintures de la *cueva de los Letreros*, à Velez-Blanco, l'une des plus curieuses reproduit une lutte entre deux femmes à tête triangulaire, poitrine ample réunie aux hanches par une taille linéaire, et dont les bras en arceaux sont terminés par d'énormes boules rappelant les gants de boxe.

Énéolithique. — La nécropole d'*Antequera*³ a été longuement étudiée par M. de Mergelina qui donne d'excellents relevés des galeries couvertes du Romeral, de la Menga (dont l'un des supports présente des stylisations humaines), et de Viera, ainsi qu'une description détaillée des mobiliers.

A la limite orientale de la province de Huelva, sur le territoire de la commune de Trigueros, M. H. Obermaier⁴ a exploré le dolmen de *Soto*. Au voisinage des supports verticaux et à une profondeur de 0^m80 du sol de la chambre, sept tombes ont été découvertes; l'une d'elles contenait le cadavre d'une mère et de son enfant. Le mobilier funéraire se composait de haches, de fines lames de silex longues et étroites, de tessons de poterie grossière, l'un d'eux orné d'incisions dessinant un réseau. Au centre du monument se dressait une table basse semblable à celle du dolmen de Matarrubilla. Sur les piliers placés au pied des tombes étaient gravées des figures stylisées,

1. J. Carballo, *Descubrimiento de un centro de arte neolítico en la provincia de Santander*, dans *ibid.*, p. 141-161.

2. H. Breuil, *Les peintures rupestres schématiques d'Espagne. Les anciennes découvertes*, dans *Butletí de la Assoc. catal. d'Antropologia*, II, 1924, p. 43-66 et pl. II-XIII.

3. C. de Mergelina, *La necrópoli tartesia de Antequera*, dans les *Mem. de la Soc. esp. de Antropología*, I, 1923, p. 37-90.

4. *El dolmen de Soto*, dans le *Boletín de la Soc. esp. de Excursiones*, XXXII, 1924, p. 1-31.

poignards ou représentations humaines analogues aux idoles de pierre ou d'os néolithiques.

A la caverne du *Boquique* (Caceres)¹, on a recueilli des poteries du début de l'Énéolithique dont les incisions ou les pointillés disposés en bandes parallèles et groupés de manière à former des ensembles peuvent être considérés comme les prototypes du décor du caliciforme.

Les fouilles entreprises sous l'impulsion de l'Institut d'Estudis Catalans dans les stations et les nécropoles du Nord-Est de l'Espagne permettent de suivre avec une certaine précision le développement des diverses civilisations du Cuivre dans ces régions. Dans la zone montagneuse qui s'étend depuis la province de Lerida jusqu'à la mer domine la culture des grottes funéraires du centre de la Péninsule (grottes du *Foric*, du *Tabaco*, de la *Noguera*); à la fin de la période, alors que le caliciforme se répand à travers presque toute l'Espagne, cette partie du territoire catalan tend à former un groupe à part, qui représente une phase attardée et isolée de la civilisation centrale, où se poursuit l'ornementation en relief de la céramique, cordons à impressions digitales formant des motifs compliqués tels que zigzags, lignes onduées, etc. (grotte de *Joan d'Os*). Dans son avance vers le littoral (grotte de *Solanes*), la population des grottes se heurte aux Almériens; le contact est particulièrement marqué à la grotte de *Can Pasqual* et à la *Cova Fonda* de Salamo où, à côté de poteries semblables à celles de la province de Lerida, on trouve des caliciformes et des vases argariques mêlés à des éclats de silex et des objets de type almérien. Dans le Nord-Est, le mobilier de la grotte de *Can Sant Vicens* offre un mélange de vases à cordons en reliefs et de poteries à surface lisse appartenant à la civilisation des mégalithes pyrénéens²

Celle-ci qui s'étend sur tous les cantons pyrénéens depuis l'Atlantique jusqu'à la Méditerranée³, occupe seulement la partie septentrionale de la Catalogne, à l'intérieur de laquelle elle forme un certain nombre de groupes locaux⁴: à l'ouest, elle s'installe dans les pays

1. P. Bosch Gimpera, *La cova del Boquique a Plasència*, dans l'*Anuari*, p. 511-513. Sur la civilisation énéolithique dans la Péninsule ibérique, cf. du même, *L'estat actual del coneixement de la civilització eneolítica de la Península Ibèrica*, dans l'*Anuari*, p. 516-527; Ll. Pericot, *La prehistoria de la Península Ibèrica*, vol. XII de la coll. *Minerva*, p. 24-49. Barcelone, Editorial poliglota, 1923, in-12.

2. P. Bosch Gimpera, *Resultat de l'exploració de coves de Catalunya*, dans l'*Anuari*, p. 473-481.

3. P. Bosch Gimpera, *El problema etnològic vasco y la arqueologia*, t. vol. in-8° de 74 p., IV pl. et 12 fig. Saint-Sébastien, 1923.

4. P. Bosch Gimpera, *Els sepulcres megalitics de l'Alt Emporda* dans l'*Anuari*, p. 481-491; — Maties Pallares, *Els sepulcres megalitics del Baix Emporda* dans *ibid.*, p. 491-493; — J. Colominas Roca, *Els sepulcres megalitics de l'Alt Urgell*, dans *ibid.*, p. 493-500; — Maties Pallares, *Galeria coberta de Puig-ses-Pedres (Sta Maria de Corco)*, dans *ibid.*, p. 500-501; — J. Ruis y Serra, *Sepulcres megalitics excarats pel el Museu de Vich*, dans *ibid.*, p. 501-505; — J. Colominas Roca, *Sepulcres megalitics de l'Ausetania*,

situés au nord de Monsech et s'infilte dans la vallée du Sègre déjà occupée par les peuplades des grottes funéraires; à l'est, elle descend à travers la région de Solsona jusqu'à la hauteur de Manresa; par les ramifications des sierras dépendant de la chaîne principale elle pénètre dans la province de Gérone et de là occupe une partie de la plaine de Vich et gagne la côte près de Vilassar et des Gavarres; à travers les Albères elle tend une chaîne continue de monuments mégalithiques depuis Agullana jusqu'à Rosas et par les cols du Perthus et de Banyuls passe en territoire français.

La tombe à couloir est la plus ancienne (*Font del Roure, Cabana Arqueta*); dans certaines d'entre elles, la chambre a tendance à prendre une forme rectangulaire préluant ainsi à la transformation du tombeau à couloir en galerie couverte; pour obtenir ce nouveau type, il n'y aura plus qu'à réunir sur un même alignement les deux parties constitutives du monument. Un bon exemple de galerie couverte en formation est fourni par le sépulcre de la *cova d'en Daina* à Romanya de la Selva où deux pierres placées à l'entrée de la chambre rappellent l'emplacement du couloir. A *Puig-ses-Lloses, Puig-ses-Pedres, Serra de l'Arca, Puig-Rodo*, le plan général devient plus régulier; il n'y a plus aucun souvenir du raccord entre le couloir et la chambre; les dalles sont plus régulières et moins grossières que dans la première catégorie de mégalithes. En même temps, apparaît un troisième type, la ciste, obtenue par une diminution de la largeur de la galerie couverte ou par la suppression de la partie correspondant à l'ancien couloir. A ce mode de sépulture se rattachent la totalité des tombes découvertes dans la région d'*Agullera* et la majorité des *dolmens* catalans: les formes sont assez variées, rectangulaires (*Cruilles, Pla dels Llancers*), quadrangulaires (*l'Horabona*), trapézoïdales (*Mas del Boie, l'Espina*); on trouve encore une forme intermédiaire qui n'est en réalité qu'une galerie couverte raccourcie (*Puig-ses-Forques, Puig-Redo, Devesa d'En Torrent*).

Le mobilier funéraire est, dans ses grandes lignes, à peu près semblable dans toutes ces tombes: couteaux de silex, pointes de flèches triangulaires à pédoncule et barbelures, pièces de colliers en silicate vert ou en schiste; poinçons d'os et boutons à perforation en V de forme prismatique; bracelets et rouelles de colliers en coquillages; le cuivre est rare, pointes de flèches, poinçons; la poterie faite, à la main, est le plus souvent mal cuite, à surface lisse. La céramique décorée peut se ramener à trois types principaux: vases de grandes dimen-

Quaderns d'Estudis, 1923; — J. de C. Serra i Rafols, *Exploració arqueològica al Pal-lars*, dans le *Bulleti de la Assoc. catal. d'Antropologia*, I, 1923, p. 69-85; — Ll. Pericot, *La galeria coberta de Santa Cristina d'Aro*, dans *ibid.*, p. 85-87; — J. Serra i Vilaro, *El vas campaniforme a Catalunya i les coves sepulcrales neolítiques*. Publications du Musaeum archaeologicum dioecesanum de Solsona. Manresa, 1923. 1 vol. in-8° de 112 p. et 115 fig. dans le texte, avec une carte.

sions à panse ovoïde ornés d'incisions à la pointe et parfois de cordons en relief; — vases de petites dimensions de formes très variées, bols ou pots à fond convexe, bols cuvettes à fond oscillant et à parois verticales, cruches à panse ronde oscillante et col à rebords saillants, bols à anses surmontées de boutons, caliciformes à décor pauvre.

A l'Ouest, la civilisation pyrénéenne s'étend dans les provinces basques¹ et navarraises², mais se présente avec un matériel bien moins riche. L'union entre les territoires orientaux et occidentaux paraît s'être faite à travers la province de Huesca où l'existence de tombes mégalithiques vient d'être reconnue.

L'arrivée des Pyrénéens en Catalogne au plein âge du Cuivre eut pour conséquence un repli des Almériens qui, au début de l'Énéolithique, occupaient le littoral (Alcanar, région d'Uldecona) jusqu'à Vilassar et s'étaient installés dans l'intérieur, vallée de l'Èbre en amont de Mora, Haut Urgell (nécropole de l'*Astinya* à Noves, tombe du *cap de l'Obaga del Grauet* à Montanicell), vallées du Llobregat et du Cardoner, plaine de Vich (tombes de *la Noguera*, de *Pont del Gurri*)³. Ces sépultures ont la forme de fosses parfois revêtues de grandes dalles; les mobiliers se composent de haches polies en fibrolithe, couteaux de silex petits et bien taillés, vases à panse ovoïde sans décor semblables à ceux recueillis dans les tombes almériennes.

La civilisation d'Almeria, introduite en Catalogne par l'intermédiaire de l'ancien royaume de Valence, dans le même temps pénètre, par les passes du Mestratge, fort en avant en Aragon (tombe d'*Albalate del Arzobispo*, fosses de *Valderoures*, abris de *Matarranya*, du *Canyaret*, grottes de *Subillor* et de la *Caraza*)⁴ jusqu'à Calatayud, dans la province de Saragosse et peut-être même dans celle d'Osca. Cette extension de la culture d'Almeria en territoire aragonais eût pour conséquence une transformation de l'armement basque et catalan (tombe d'*Undues Pintano*); elle a, d'autre part, contribué à maintenir l'isolement des régions voisines de l'Èbre et des cantons montagneux de la province de Lerida qui, trop éloignés des centres d'expansion

1. Aranzadi, Berandiaran, de Eguren, *Exploración de cuatro dolmenes de Belabieta*, Saint-Sébastien, 1923, 1 broch. in-4° de 19 p., V pl. et 3 fig.

2. Des mêmes, *Exploración de siete dolmenes de la sierra de Urbasa (Navarra)*. Publications de la Soc. de Estudios vascos, 1923.

3. A. Durán i Sanpere, *Un nou sepulcre a S. Genís de Vilassar*, dans l'*Anuari*, p. 466-467; — P. Bosch Gimpera, *Sepulcres de la meitat sur de Catalunya*, dans *ibid.*, p. 467-468; — J. Rius i Sierra, *Sepulcres de la comarca de Vich*, dans *ibid.*, p. 468-469; — J. Colominas Roca, *Sepulcres en cistes no megalitiques de l'Alt Urgell*, dans *ibid.*, p. 470-471.

4. P. Bosch Gimpera, *Consideracions generals sobre les estacions eneolítiques del Baix Arago* dans l'*Anuari*, p. 463-466; — du même, *El sepulcre del Canyaret a Calaceit*, dans *ibid.*, p. 457-460; — du même, *Notes de prehistòria aragonesa*, dans *Bulleti de la Assoc. catal. d'Antropologia*, I, 1923, p. 25-43.

du caliciforme. ont conservé jusqu'à une époque avancée une céramique de type archaïque.

De même qu'en Catalogne, la culture des grottes funéraires a laissé des traces importantes tant en Aragon (*Alcanyic*) que dans la province de Castellon de la Plana (grottes d'*Albocacer*) principalement dans le décor de la céramique (cordons à impressions digitales). Cette constatation est très importante : elle permet d'expliquer les analogies que présente le matériel catalan de la province de Lerida avec celui de Castille Neuve, d'Estremadoure et de Ségovie. Peut être est-on en présence d'une civilisation uniforme de caractère indigène qui, au Néolithique et au Cuivre, se serait étendue sur la plus grande partie de la Péninsule laissant toutefois de côté le Nord de l'Espagne; ainsi se trouveraient expliqués un certain nombre de phénomènes postérieurs tels que la survivance du décor à cordons en relief dans l'ornementation des poteries ibériques de Catalogne et d'Aragon.

Age du Bronze. — Cette période est encore très mal connue dans le Nord de l'Espagne. La civilisation d'El Argar fait sentir son influence d'une manière assez forte sur celle des mégalithes pyrénéens : dans trois tombes récemment fouillées en Catalogne (région de Solsona) à *El Collet*, *Eullons* et *la Guardia*¹, les mobiliers doivent être groupés avec ceux des autres stations du début du bronze de la *Cueva de l'Or*, de *Sta Creu d'Olorde*, de *l'Aulitori* à Guissona. Il en est de même pour des inhumations collectives en un silo circulaire de *Terrassa*² et pour les trouvailles effectuées à la mine de cuivre de *Riner*³. La céramique de ces divers établissements, en particulier le vase de Bullons à fond convexe et à parois surbaissées légèrement coniques est de type nettement argarique. Le reste du mobilier contraste également avec celui des tombes mégalithiques de Solsona et témoigne d'un certain ralentissement dans le développement de la culture et d'une tendance très nette à l'uniformisation. Cependant on ne saurait voir dans ces transformations autre chose que de nouvelles habitudes techniques imposées par les circonstances : la diversité des civilisations de l'Énéolithique persiste, le fait est particulièrement manifeste à la mine de cuivre de *Riner* où, à côté de vases et de moules à haches argariques, existent des poteries ornées de cordons en relief.

La Galice, où les gisements d'étain abondent, a été un centre impor-

1. P. Bosch Gimpera, *Sepulcres megalitics dels començos de l'edat de bronze de la comarca de Solsona*, dans *l'Anuari*, p. 517-531.

2. D. Palet i Barba, *Un enterrament de la primer edat del Bronze a Terrassa*, dans *ibid.*, p. 538-539.

3. J. Serra i Vilario, *Mina i fundicion d'aram del primer periode del bronze de Riner*, dans *ibid.*, p. 535-538; — du même, *De metalurgia prehistorica a Catalunya*, publications du Musaeum archaeologicum dioecesanum. Solsona, 1923, in-8°.

tant de culture à l'âge du Bronze (province d'Orense et Nord-Ouest de celle de Pontevedra)¹. Les haches plates trapézoïdales à tranchant semi-circulaire de la cachette de *Ranfeiro* ne font guère que reproduire les modèles de cuivre; les autres armes, huit lames de poignard à languette, une hallebarde et une pointe de flèche à deux barbelures, ainsi que la lame d'épée sans nervure de la grotte artificielle de *Tucela*, sont de bons spécimens de l'armement du début de la période. Les objets de parure, à l'exception de quelques bracelets, font entièrement défaut. Les autres trouvailles, cachettes de *San Juan de Lagoa* (Lugo) et d'*Eio* appartiennent à la moitié la plus récente du Bronze; il en est de même pour les innombrables haches à talon et anneaux latéraux qui de Galice se répandent dans les Asturies, en Estremadoure et jusqu'en Andalousie. La phase intermédiaire est encore inconnue et M. Obermaier admet que la première s'est prolongée assez longtemps dans ces régions alors que dans le reste de l'Europe cette culture archaïque était déjà remplacée par celle qui constitue l'étape la plus florissante du Bronze I et dont aucun objet n'a encore été rencontré en Galice.

Une découverte très importante a été faite à *Huelva*² où près de deux cents armes (Bronze IV) ont été recueillies au cours de travaux de dragage effectués dans le port : épées dont deux à poignées de bronze, à lame droite et nervure médiane, à pointe très effilée. la plupart à manche droit et pommeau aplati formant corps avec la lame semblables à celles de Sigüenza, Marmolijo, Majorque, et Alemejo portugais; fourreaux de bronze à bouterolles ovales; lances à douilles et nervures triangulaires; javelines; couteaux et dagues de toutes dimensions; pointes de flèches; fibules; fragments de casques.

Les fouilles de M. Cabre en Andalousie, dans la nécropole de *Monachil*³, sur les pentes d'une petite hauteur dominant la localité de Vega de la Encina, et dans la sépulture de *Montilla*⁴, ont donné des mobiliers argariques. La découverte la plus intéressante est celle de bracelets et d'un diadème d'or en forme de simple bandeau (Montilla). A Monachil, les cadavres étaient mutilés, les têtes et les mâchoires inférieures disposées à part du reste des ossements.

1. H. Obermaier, *Impresiones de un viaje prehistórico por Galicia*, dans *Boletín arqueológico de la Comisión de monumentos históricos y artísticos de Orense*, VIII, 1923, p. 25-47.

2. M. Gómez Moreno, *Hallazgo arqueológico en el puerto de Huelva*, dans le *Boletín de la real Academia de la Historia*, LXXXII, 1923, p. 86-91; — E. Diaz, *Objetos de bronce de la ría de Huelva*, dans les *Actas de la Soc. esp. de Antropología*, II, 1923, p. 37-40; — J. Albelda, *Bronzes de Huelva*, dans la *Revue archéologique*, 1923, 2, p. 222-226; — C. Jullian, dans *C. R. de l'Acad. des Inser.*, 1923, p. 203-205.

3. J. Cabre Aguilo, *Una necrópolis de la primera edad de los metales, en Monachil, Granada*, dans les *Mem. de la Soc. esp. de Antropología*, I, 1922, p. 23-36.

4. Du même, *Espoli funerari, amb diadema d'or, d'une sepultura de la primera edad del bronze de Montilla (Cordova)*, dans l'*Anuari*, p. 539-546.

A Majorque (Baléares), d'importantes explorations ont été effectuées par l'Institut d'Études catalanes dans les navettes et talayots de l'île¹. Les restes les plus anciens du séjour de l'homme sont représentés par des cavernes ayant servi d'habitation (*Confessionari dels Moros, cova del Bous, cova Calcuta*) et des grottes naturelles (*Vernissa, Cas' Hereu*) ou artificielles (*Sa Garriga, En Plela*), affectant la forme d'une nef, sur les côtés longs ou dans le fond de laquelle sont pratiquées des niches. A la cova Vernissa, le sol est divisé en compartiments limités par des pierres dressées de champ et au centre de la chambre trois piliers monolithes soutiennent une couverture de larges dalles. Les objets recueillis s'apparentent de très près avec ceux de la civilisation d'El Argar : poinçons d'os de la cova del Confessionari dels Moros, poignard triangulaire de cuivre de la cova Vernissa, poinçons de cuivre de la cova de Ca s'Hereu; céramique non tournée à panse sphérique, en forme de double cône à base convexe, ou à panse conique, types communs à la première époque du Bronze en Andalousie.

A mesure que l'on s'avance dans le temps, si les inhumations se poursuivent dans les grottes artificielles, les dispositions de la tombe se modifient, la nef et les niches disparaissent alors que l'emploi des piliers pour supporter les dalles de la toiture va en se généralisant (grottes des *Antigors* à Les Salines de Santanyi).

Jusqu'au début de l'époque romaine, les habitants se groupent dans de grands villages entourés de murailles défendues par des tours rondes ou carrées (*San Julia de Lluchmajor, Capocorp Vell, Les Antigors, Mitja Gran*). Les maisons adossées au rempart sont bâties avec de larges pierres équarries et comprennent souvent plusieurs pièces communiquant entre elles; les plus petites ont une toiture de dalles, les plus grandes une terrasse de terre et de branchages. La plupart de ces demeures ont disparu, seules les tours (talayots) ont subsisté: celle de Carre de Capocorp Vell, l'une des mieux conservées, se compose de deux parties, la plus haute dont le plancher est supporté par un gros pilier, communique directement par une porte avec le village; une ouverture percée dans le dallage conduit à une galerie pratiquée en spirale dans l'épaisseur du mur et aboutissant à l'étage inférieur dans lequel les cadavres, après avoir été incinérés, étaient inhumés. Les armes découvertes dans le village, pointe de lance en bronze, poignard triangulaire, haches massives à douilles appartiennent au Bronze IV; la poterie offre des types assez évolués où dominent les formes tronconiques et ovales.

1. J. Colominas Roca, *La edat del bronze a Mallorca*, dans l'*Anuari*, p. 555-573; — du même, *Els bronzes de la cultura dels talayots de l'isla de Mallorca*, dans le *Bulleti de la Assoc. catal. d'Antropologia*, 1, 1923, p. 88-98; — V. Furia, *Coves artificials de Sa Eugènia (Mallorca i sus voltats)*, dans l'*Anuari*, p. 548-555.

Le premier âge du Fer. — Les fouilles de l'Institut d'Études catalanes dans la région montagneuse du centre de la Catalogne ont mis en lumière la persistance de l'ancienne civilisation énéolithique des grottes funéraires depuis la plaine de Vich (tombe du *Turo de les Mentides*)¹ jusqu'au cours moyen du Sègre (*balma del Segre*)². La station la plus caractéristique est celle de *Marles*³ où l'on a trouvé à côté de vases hallstattiens des tessons de poteries décorées de cordons en relief à impressions digitales. D'autre part, les nécropoles proprement hallstattiennes n'ont encore été rencontrées que sur les voies de communication avec la France, dans les vallées qui descendent à l'Ampurdan ou qui, par les cols du Perthus et de Banyuls, réunissent la Catalogne au Roussillon. Le cimetière de *Can Misert*, à Terrassa⁴, marque l'apogée de cette culture : les tombes placées au fond d'une excavation creusée dans le sol renferment une urne fermée par un plat ou une grosse pierre et entourée de quelques petits vases à offrandes. Les urnes peuvent se ramener à trois formes, panse faite de deux troncs de cône réunis par la base, à col droit et large, — panse ovoïde sans col, — petites marmites à anses. Le décor incisé est généralement très simple, triangles, méandres, lignes parallèles : cependant quelques poteries offrent des combinaisons d'incisions très compliquées interrompues par des croix. De l'identité des mobiliers avec ceux recueillis dans les nécropoles contemporaines du Sud de la France, il apparaît nettement que la civilisation hallstattiennne a été introduite dans le Sud-Est de l'Espagne par des populations installées au Nord des Pyrénées⁵.

Phéniciens et Grecs — A *Cadiz*, l'exploration des cimetières puniques s'est poursuivie sur la côte orientale de la presqu'île dans l'espace compris entre le castillo de San Lorenzo et la Punta de la Vaca⁶ : à la casa del Pino et à la Playa de los Numeros, sous une épaisse couche de débris ibériques et romains, on a découvert six groupes de cinq tombes chacun, orientées à l'Est et faites de grosses dalles posées de champ. Les nombreux bijoux qu'elles contenaient, bagues d'or supportant un chaton ovale, anneaux aux extrémités enroulées, bracelets en spirales, pendants filigranés, datent les sépultures du IV^e siècle avant notre ère.

1. J. Ruis Serra, *El sepulcre del Turo de les Mentides*, dans l'*Anuari*, p. 581-582.

2. J. Serra i Vilari, *Excavaciones de la cueva del Segre*, pl. VIII, 1, 2 ; VI, 2 et 3.

3. Du même, *Troballa protohistorica de Marles*, dans l'*Anuari*, p. 582-586.

4. P. Bosch, Gimpera, *La necropoli de Can Misert (Terrassa)*, dans l'*Anuari*, p. 582-586.

5. Du même, dans *ibid.*, p. 586-589.

6. F. Cervera y Jimenez Alfaro, *Excavaciones en extramuros de Cadiz*. Mém. n° 58 de la Junta sup. de Exc. y Antig. Madrid, 1923, 1 broch. in-8°, de 31 p. et IX pl.

La nécropole de *Puig des Mulins* à Ibiza¹ est plus ancienne (v^e siècle); les chambres taillées dans le calcaire renfermaient un ou deux sarcophages adossés aux murs latéraux du caveau. Sur le cadavre avaient été déposés des statuettes féminines, les bras tendus en avant, un diadème sur la chevelure, des moules à gâteaux représentant un satyre courant ou un crabe, de nombreux anneaux et des étuis à amulettes en or ou argent. De simples fosses, creusées à une profondeur variant de 1^m20 à 0^m80, ont surtout fourni des poteries de types courants oenochoés, petites tasses, vases-biberons en forme de mouton ou d'âne portant des amphores.

A *Ampurius*², à quelque distance de la porte de la mer, a été déblayée l'agora de la ville hellénistique, vaste place rectangulaire, bordée au sud par un portique, à l'ouest par trois édifices, les curies, en avant desquelles se dressent sur des gradins trois piédestaux. La face septentrionale est occupée par la *stoa*, vaste salle divisée en deux par une rangée de colonnes et précédée d'un portique. Un assez grand nombre de maisons ont été fouillées; leurs ruines étroitement enchevêtrées appartiennent aux diverses époques de l'histoire de la cité.

L'habitation hellénistique n'est en réalité que la demeure grecque transformée par les exigences d'un climat que la tramontane rend assez rigoureux en hiver pour interdire la construction de vastes patios. Beaucoup de ces maisons n'ont pas plus de deux pièces et ouvrent sur des rues étroites et tortueuses débouchant sur de toutes petites places. Souvent la chambre principale prend jour par un petit couloir donnant sur la ruelle. L'une des habitations les mieux conservées se trouve dans la ville haute: sur le couloir d'entrée donne une cuisine dont le foyer est encore en place: il se compose d'un cylindre de terre cuite percé à sa partie inférieure d'une encoche sur laquelle s'adapte un manchon également en terre cuite destiné à activer la combustion. Au delà, le vestibule débouche dans un patio pavé conduisant à une pièce en façade sur la rue; en arrière de la cuisine, on trouve deux autres salles; une boutique ouverte sur l'extérieur complète le rectangle. Près des murs de la cité, deux ateliers de potier ont été mis au jour. Parmi les objets recueillis au cours des dernières campagnes, il faut citer: dans la vieille ville, un bloc de pierre ayant appartenu à une frise décorée de sphinx de la fin du vi^e siècle ou du début du v^e; dans la nouvelle ville, un fragment de taureau ailé et une tête d'acteur tragique en pierre calcaire; dans une habitation située dans le prolongement de la *stoa*, une lame d'épée rectangulaire à nervure centrale et des fourreaux du type en usage depuis la fin du iv^e siècle jusqu'à la conquête romaine.

1. C. Roman, *Excavaciones en Ibiza*. Même collection, mém. n^o 58. Madrid, 1923, 1 broch. in-8^o de 31 p. et IX pl.

2. J. Puig y Cadafalch, *La colonia griega d'Empuries*, dans l'*Anuari*, p. 694-712.

Dans l'*Archäologischer Anzeiger* 1, M. Schulten consacre une suite de monographies à l'étude de l'emplacement de quelques cités grecques d'Espagne, Tartessos, Mainake, et à celui du temple d'Hercule à Cadix.

Deuxième âge du Fer. — *La civilisation ibérique.* Au début de la période de La Tène, en Castille, dans les Asturies et en Cantabrie, en Galice et en Portugal, en Catalogne, la civilisation hallstattiennne poursuit son développement mais en se transformant d'une façon tout à fait particulière. Cette culture à laquelle les archéologues espagnols ont donné le nom de *posthallstattiennne* est représentée d'une façon typique à la nécropole de *Perelada* 2 : les épées à antennes recueillies dans les tombes offrent un type intermédiaire entre celles à poignée en demi-lune d'Aguilar de Anguita et d'Echauri et celles où les antennes se réduisent à deux simples boutons (Osma, Arcobriga) ; les plaques de ceinturon et les fibules sont identiques à celles des sépultures de Luzaga ou d'Avezac-Prat ; la céramique, en particulier les pots bas à panse ovoïde, se rapproche bien plus des formes hallstattiennes que des modèles ibériques. Ces nouveautés paraissent avoir été apportées en Espagne par les populations voisines du Sud de la Gaule.

A la même époque (v-iv^e s.), dans le Sud et l'Est de la Péninsule, se développe la première phase de la civilisation ibérique proprement dite 3. Un premier foyer a pour centre l'Espagne orientale ; un second occupe la côte de l'ancien royaume de Valence et s'étend sur la Catalogne et le Bas-Aragon.

Dans la partie haute du *mas Nou* à Salzedella, sur le versant d'une petite hauteur dont la cime est couronnée par les ruines d'un village, on a exploré un tombeau composé de deux caisses en pierres sèches recouvertes par deux larges dalles 4. Dans l'une, les ossements et les cendres reposaient directement sur la terre ; dans l'autre, l'incinération était renfermée dans un vase à panse sphérique et col oblique dont l'ouverture était obstruée par une pierre arrondie ; sur les cendres avaient été déposés un collier tubulaire décoré d'un pointillé et de cercles incisés et une plaque de ceinturon en bronze incrusté d'argent ; près de l'urne on trouva une lance de fer, des falcatas et des couteaux. Cette découverte a une importance toute particulière : elle

1. *Tartessos und anderes topographische aus Spanien*, dans *Arch. Anz.*, 1922, col. 18-55 (paru en 1924).

2. P. Bosch Gimpera, *La necrópolis de Perelada*, dans l'*Anuari*, p. 590-593.

3. P. Bosch Gimpera, *Estat actual del coneixement de la cultura ibérica*, dans l'*Anuari*, p. 671-694 ; — du même, *La civilitzacio ibérica en el antiguo reino de Valencia*, dans *ibid.*, p. 624-629.

4. J. Colominas Roca, *Els enterraments ibèrics dels Espleters a Salzedella*, dans *ibid.*, p. 616-619.

montre l'existence d'une civilisation ibérique placée au point de contact des Ibères de la côte et des Celtes de l'intérieur et qui s'apparente à la fois à la culture posthallstattienne par les bracelets de bronze et les falcatas et à celle du Bas-Aragon par les formes de la céramique; l'influence ibérique se fait sentir dans le décor des boucles de ceinturon reproduisant les ornements des plaques d'Elche, du collado de los Jardines et du cerro d'Almarejo.

En partie contemporaines de la tombe de Salzadella, les stations ibériques du Bas-Aragon explorées par l'Institut d'études catalanes à Maçalio et à Calaceit permettent de suivre pour ainsi dire pas à pas, le développement de cette civilisation à l'intérieur d'un cadre chronologique bien défini qui comprend deux périodes distinctes réunies par une époque de transition¹.

Les villages fortifiés de la première période, *Les Escodines Baixes*, *Les Escodines Altes*, *San Cristofol de Maçalio*, *El Tossal Redo* et *El Villalong*, sont construits en pierres à peine équarries, parfois reliées par de la boue. Le plan subit une curieuse évolution qui va de la simple juxtaposition de maisons à chambres rectangulaires réunies par le côté le plus large (Les Escodines Baixes, San Cristofol, El Villalong) jusqu'à l'apparition d'une route (Tossal Redo) traversant l'agglomération dans le sens de la plus grande dimension, et sur laquelle prennent jour les habitations. Dans les ruines de ces établissements, on a recueilli de nombreux objets de terre cuite : pesons arrondis, grossiers et mal cuits; céramique non tournée où domine le décor en relief de cordons à impressions digitales et dont certaines formes, vases à panse sphérique et coupes basses sont dérivées des modèles hallstattiens; bracelets à section carrée, fibules à arc du type de la Certosa, mais sans bouton terminal, chaînettes, plaques de ceinturon en bronze à ornementation variée, toutes ces pièces ayant leurs centres de dispersion dans la région voisine de la civilisation posthallstattienne. Comme la tombe Salzadella, les hameaux du Bas-Aragon n'ont que peu de rapports avec le Sud-Est.

Les fouilles de Sena (*Les Valletes*), dans la plaine de l'Èbre, ont fait connaître une culture semblable où les éléments archaïsants empruntés à la région des grottes funéraires, poterie à cordons en relief, ainsi que les influences hallstattiennes ont joué un grand rôle. Il en est de même dans l'intérieur de la Catalogne (couches inférieures du village de *Castell Vell*), alors que sur la côte l'action du foyer ibérique sud-oriental se fait sentir très fortement (vase de l'*Aigueta* et poterie peinte ibérique d'*Ampurias*).

Cette première période, qui atteint son apogée à Tossal-Redo vers la

1. P. Bosch Gimpera, *Les investigaciones de la cultura iberica al Baix-Arago*, dans l'*Anuari*, p. 641-671; du même, *Notes de prehistoria aragonesa*, dans le *Bulleti de la Assoc. catal. d'Antropologia*, I, 1923, p. 49-68.

fin du v^e siècle av. J.-C., est suivie d'une époque de transition s'étendant sur les deux premiers tiers du iv^e siècle. Dans la construction des villages les grandes dalles formant les parois sont en voie de disparition; l'appareil reste encore irrégulier, mais les pierres sont de meilleure qualité et plus petites (*La Gessera, El Piuro del Barranc Fondo de Maçalio*); la rue centrale devient d'un usage courant. A Piuro, près de l'agglomération, les tombes, cistes du type de Les Escodines et de San Cristofol ou caveaux faits de murettes de pierres sèches comme au Mas de Flandi à Villalonc, sont groupées de façon à former un véritable cimetière. La céramique au tour, grandes jarres à panse ovoïde et à décor simple de cercles concentriques ou de lignes ondées, domine; les pesons sont encore grossiers, mais déjà apparaissent quelques types en forme de pyramide tronquée avec ornements estampés. Cette époque de transition fait entièrement défaut dans la plaine de Castellon et sur la côte catalane. Dans les autres régions, Bas-Aragon, vallée de l'Èbre, ancien royaume de Valence, dans la plaine d'Urgell et l'intérieur de la Catalogne, on remarque à partir de la fin du iv^e siècle et surtout au iii^e, une tendance très nette vers l'uniformisation de la civilisation: les différences locales disparaissent peu à peu et se fondent dans le grand courant ibérique.

L'établissement le plus caractéristique du Bas-Aragon II est celui de *Sant Antoni de Calaceit*, situé sur la cime la plus méridionale de la sierra de San Cristofol, dans une position très forte dominant toute la plaine du Bas-Aragon, et que protègent des fortins et des tours de guet élevées sur les éperons rocheux. Le village n'est accessible que par deux points à l'est et au nord-ouest, là où les plates-formes ménagent des passages naturels défendus par des corps de garde, des redoutes et des murailles. Le sommet qui porte l'établissement comprend deux terrasses: sur la plus haute se dressent les maisons, placées de part et d'autre d'une rue centrale; un escalier taillé dans le roc la met en communication avec la seconde et aboutit à une voie sur laquelle prennent jour des habitations; dans la partie basse de l'agglomération, existent des celliers avec banquettes d'argile adossées aux murs et percées d'encoches circulaires dans lesquelles sont enfoncées de grandes amphores à panse sphérique. La construction est assez variée, l'appareil régulier, les pierres équarries; le roc, souvent utilisé comme muraille, est soigneusement aplani; de nombreux restes d'enduits, bleus ou rouges, ont été recueillis dans les décombres. Le matériel lui aussi marque un grand progrès: pesons en forme de pyramide aplani à décor incisé; céramique peinte, à ornements géométriques ou floraux, parfois même à représentations humaines ou animales. Dans l'industrie du fer, les types hallstattiens ont presque entièrement disparu, à l'exception des plaques de ceinturon en bronze à deux encoches latérales semblables à celles de

Tossal-Redo; les épées et les fibules de la Tène II sont assez nombreuses. Enfin la poterie hellénistique, plats campaniens à vernis noir et à palmettes estampées, est d'usage courant.

Seule la station de Sant Antoni de Calaceit a été fouillée méthodiquement; d'autres bourgades sont échelonnées dans les vallées du Matarranya et de l'Algaes, à *Los Ombries*, *Els Castellans*, *Sa Ana* (groupe de Calaceit) et au *mas de Madalenes* (groupe de Cretes). Par les cols de Morella, le Bas-Aragon communique avec l'ancien royaume de Valence; son influence se fait sentir également sur la région montagneuse de la province de Castellon et dans la plaine jusqu'au nord de Dénia et à la sierra d'Almenar près de Sagonte. L'extrême limite entre les courants issus des civilisations aragonaise et de la côte catalane peut être placée à la hauteur de la tour de *Llucena del Cid*¹, située sur un promontoire rocheux dominant la vallée où passe la route de Puebla de Arenoso. Dans la face occidentale du monument s'ouvre une porte, jadis fermée par un vantail de bois, et conduisant à un couloir ménagé selon la courbure de l'enceinte qu'un double mur protège du côté de l'est; à l'extrémité, une seconde porte en chicane débouche dans la salle elliptique de la tour. La construction est excellente; à l'intérieur, l'appareil irrégulier, en pierres, non taillées, offre un équilibre parfait malgré le manque de mortier; dans les murs extérieurs les blocs ont été piquetés sans doute à la hache. Le parallélisme est très marqué avec la tour ovale de Sant Antoni de Calaceit, non seulement pour la technique, mais aussi pour les mobiliers.

Plus au sud, dans les montagnes qui séparent la province de Valence de celle d'Alicante, l'établissement de la Serreta d'Alcoy² a donné une poterie richement décorée de spirales, rinceaux, frises de personnages stylisées, qui a de grandes analogies avec celle d'Elche et d'Archena, et contraste avec l'ornementation moins soignée des vases de Llucena del Cid et des stations de la côte valencienne. Cette découverte montre que, vers la fin du III^e siècle, l'influence de la civilisation du Sud-Est de l'Espagne parvient aux limites des territoires valenciens.

Un troisième groupe contemporain qui subit à la fois l'action des cultures du Bas-Aragon et de la côte catalane a pour centre l'Urgell³. Les ruines sont particulièrement nombreuses aux abords des rivières Cervera et Corb (*Tossal del Mort* à Taraga, *San Marti de Malda* à Fogonussa et *Tossal de les Tenalles* de Sidamunt). Les villages sont situés

1. P. Bosch Gimpera, *La torre iberica de Llucena del Cid*, dans l'*Anuari*, p. 621-624.

2. C. Visedo Molto, *Excavaciones en el monte « La Serreta » proximo a Alcoy*. Mem. n° 56 de la Junta sup. de Excav. y Antig. Madrid, 1923. 1 vol. in-8° de 8 p. et VII pl.

3. J. Colominas Roca i A. Duran, *Notes de poblats iberics a Pla d'Urgell i Segurra*, dans l'*Anuari*, p. 606-618.

sur des éperons rocheux rattachés aux sierras ou sur de petites hauteurs dominant les cours d'eau. Les établissements sont malheureusement en grande partie détruits; toutefois, on a pu reconnaître au Tossal de les Tenalles les traces d'une urbanisation embryonnaire. A la partie supérieure du village existent de petits silos à revêtement interne de pierrailles contenant de grandes jarres fichées en terre et ayant renfermé du blé. Les objets de métal, bracelets, plaques de ceinturon, couteaux, faux, épées de La Tène II ont été trouvés avec des poteries hellénistiques et des vases ibériques dont le décor rappelle, mais avec une originalité plus grande, celui de la céramique du littoral valencien (bandes superposées, palmes, cercles concentriques ou non, spirales foliacées, feuilles trilobées, oiseaux très stylisés) et peut même être rapproché de l'ornementation si riche des poteries de l'Azaila (région de l'Èbre). Les fouilles du four, de potier de *Fontscaldes*¹ près de Valls, témoignent de l'expansion de la culture de l'Urgell en direction de la côte. Le four dont le foyer, quatre colonnes d'argile soutenant un nombre égal d'arcs, est situé sur la route de Montblanch, un peu avant d'arriver au col de Lillas, non loin de villages ibériques qui paraissent assez importants. Des ruines d'habitations se dressent dans le voisinage d'excavations remplies de ratés provenant de la fabrique: tessons à décor géométrique ou feuillages stylisés et débris de grandes jarres semblables à celles en usage dans les établissements du littoral (Puig Castellar, Cabrera de Mataro).

La civilisation de la côte catalane est bien connue, en particulier par les fouilles du village de *Puig Castellar*² et de la nécropole de *Can Fatjo*³, creusée non loin de Rubi, au sommet d'un monticule d'argile qu'entourent au sud et à l'est des cours d'eau. Trente fosses dont la forme à la base est tantôt plate, tantôt conique, sont disposées sans ordre sur une esplanade de 50 mètres de longueur et 20 de largeur. Les cendres remplissent de grandes jarres ou des amphores reposant au fond des tombes; de petits vases à offrandes les entourent. Les amphores sont du type de Puig Castellar, Cabrera de Mataro et Fontscaldes; les autres poteries ont une panse en forme de cône double et sont parfois ornées de peintures géométriques; on trouve encore dans les sépultures des vases hellénistiques, des fusaïoles et des meules. De semblables nécropoles ont été découvertes en divers points de la Catalogne, à *San Mimet*, entre Rubi et San Cugat, dans la plaine de *Basarda de Solius*, à *Torre dels Encantats* de Caldetes, à *San Feliu de Guixòls* et à *Puig d'en Planes* de Vich. Tous ces cime-

1. Du même, *El forn iberic de Fontscaldes*, dans *ibid.*, p. 602-604; J. de C. Serra R(afols), *Poblat iberic de Valls* dans le *Butlletí de la Assoc. catal. d'Antropologia*, I, 1923, p. 208.

2. P. Bosch Gimpera, *El donatiu de Puig Castellar*, dans l'*Anuari*, p. 593-597.

3. J. Colominas Roca, *Necropolis de Can Fatjo (Rubi)*, dans *ibid.*, p. 590-601.

tières sont contemporains du village de Puig Castellar dont la principale occupation remonte au III^e siècle av. J.-C., date donnée par les objets d'importation étrangère, presque tous hellénistiques, et les épées de La Tène II recueillis dans les ruines. A la même époque appartient la muraille ibérique d'Olerdola¹.

Tous ces établissements constituent une variante de la civilisation ibérique catalane qui s'étend sur tout le littoral et, à partir du III^e siècle, pénètre dans la haute montagne d'où elle gagne la région de Solsona (village de *Castellvell*) et la plaine de Castellon jusqu'aux sierras situées au nord de Sagonte. Là, entre la rivière de Cena et els Millars, il y a un territoire fort peuplé dont les principaux établissements (*La Balaguera*, *Puig Pedra*, *Tossal del Azud*)² situés sur des hauteurs escarpées furent occupés jusqu'à la conquête romaine. Ce groupe se distingue de celui de l'Urgell par l'absence presque complète de poterie peinte.

Les Romains. — La ville romaine de *Belo* est située au despoblado de *Bolonia*, à 12 kilomètres de Tarifa, juste en face de Tanger. Les ruines s'étendent sur une plage relevée en terrasse et sur les pentes d'une colline assez abrupte³. Elle est entourée d'une forte muraille de défense délimitant un rectangle allongé dont les grands côtés sont perpendiculaires à la plage. Les faces orientales et méridionales sont percées de deux portes aux extrémités du *decumanus*; celle de l'est la mieux conservée est flanquée de deux bastions dont la construction diffère de celle de l'enceinte et offre des analogies avec le mur ibérique d'Ampurias. Ailleurs, on ne trouve que des poternes donnant accès à des sentiers.

Par suite de sa position au fond d'une baie plate entourée de hauteurs, la ville était exposée à être surprise par des ennemis venus de l'intérieur des terres; pour remédier à cette situation périlleuse, des fortins furent construits aux environs de *Belo*: l'un d'eux se dresse sur un petit plateau en arrière du village du *Lentiscar*, l'autre à la *Silla del Papa*.

Dans la ville et dominant le forum que les circonstances n'ont pas permis de déblayer, s'élèvent les trois temples capitulins enclos dans une enceinte. Séparés les uns des autres par un couloir, ils reposent sur de hauts socles en pierres de taille; en avant des portiques s'étend une terrasse intermédiaire d'où partent les degrés montant à chacun

1. M. Pallares, *Excavaciones a Olerdola*, dans l'*Anuari*, p. 598-599.

2. J. J. Senent Ibañez, *Estaciones ibériques entre el riu Cerna i els Millars*, dans *ibid.*, p. 619-621.

3. P. Paris, G. Bonsor, A. Laumonier, R. Ricard et G. de Mergelinà, *Fouilles de Belo (Bolonia, province de Cadix) (1917-1921)*. T. I. *La ville et ses dépendances*. Bibliothèque de l'École des Hautes Études hispaniques, fasc. VI. Bordeaux, Feret, et Paris, de Boccard, 1923. 1 vol. in-8° de 191 p., XXXI pl. et 70 fig.

des temples. La disposition générale rappelle celle du capitole de Sbeitla (Tunisie), mais dans la cité africaine les temples communiquent entre eux par une sorte de pont franchissant le couloir au niveau de la cella. D'autres ressemblances se retrouvent dans les procédés de construction : pilastres de soutènement au nombre de quatre sur les côtés longs, de trois sur la face postérieure. A Belo, la mauvaise qualité de la pierre calcaire provenant des carrières du voisinage a nécessité l'emploi du stuc qui recouvre les murs de tous les monuments publics ou privés et a été utilisé pour la fabrication des motifs décoratifs, chapiteaux, corniches, etc. Des fragments de statues divines, Junon et Minerve, et deux belles consoles terminées par des têtes de lions ont été recueillis dans les déblais. Devant les temples, deux, et peut-être même trois autels, avaient été élevés sur la terrasse au pied de laquelle on a découvert des boutiques et une belle fontaine à bassin en forme de segment de cercle. En dehors de l'enceinte, un nymphée (?) recevait les eaux d'une source située à l'ouest dans une trouée de la vallée.

Les maisons déblayées sont disposées en bordure du rivage de part et d'autre d'une rue à portiques descendant du forum à la mer, les pièces sont distribuées autour d'un péristyle à colonnes engagées dans une large banquette. Dans les ruines de la maison du Cadran Solaire, on a relevé de nombreux graffiti et des peintures murales bien conservées. Ces diverses habitations étaient encadrées dans un groupe d'usines qui se composent essentiellement de grands hangars couverts abritant des fosses où le poisson était traité dans la saumure et de pièces plus petites pour le nettoyage.

Les fouilles entreprises sur le site de *Tartessos*¹, entre le cerro del Trigo, Torre Salabar et Pico del Caño, ont amené la découverte d'une ville romaine des III^e-IV^e siècles et d'une partie de ses cimetières. Les maisons sont petites ; auprès de l'une d'elles, on a retrouvé deux bassins jumelés pour la salaison du poisson.

A *Tossa*², cité romaine située au bord de la Méditerranée, a été déblayée une maison assez importante construite à flanc de coteau. Dans la partie basse se trouvaient les communs où plusieurs pièces pavées de carreaux étaient à usage de pressoir ; dans la partie supérieure destinée à l'habitation le sol de l'une des salles était recouvert d'une mosaïque de basse époque dont le médaillon central montre un homme en toge placé au centre d'une triple arcature surmontée de l'inscription *Salvo / Vitale Felix Turrissa* ; dans le bas, le mosaïste a mis sa signature : *Ex of / ficina Felicis*.

Dans le terrain compris entre les rivières Amueda et Riuner, face à

1. A. Schulten. *Forschungen nach Tartessos*, dans *Archaeologischer Anzeiger*, 1923-1924, col. 1-10.

2. J. Puig y Cadafalch. *Els mosaics de Tossa*, dans *l'Anuari*, p. 719.

la ville de Solsona¹, parmi les ruines de maisons et de silos ibériques, on a découvert des bains romains dont deux salles chaudes et une salle froide ont été mises au jour. Non loin de là, un atelier de potier a donné plusieurs moules et des bols avec ou sans pied à décors en relief, rosaces, rameaux, couronnes, palmettes, autels, strigiles, Amour. A *Sant Martí Sarraoia*² a été exploré un four de potier de forme rectangulaire divisé en deux vaisseaux par une double arcade.

Au cimetière de *Puig d'En Planes*³ creusé sur le versant d'une colline au nord de Vich, les incinérations sont déposées dans des dolia ou des amphores reposant au fond de puits de 2^m50 de diamètre; autour de l'urne sont disposés des vases à cannelures ou à motifs floraux en relief, des poteries de type ibérique non tournées de facture grossière, contenant les offrandes, ossements de bœufs, chèvres, sangliers, lapins, oiseaux, des unguentaria de verre, des lames de couteaux en fer, des fibules, des clochettes, une *capsa* de bronze. Bien que la forme des puits rappelle celle des fosses de Rubi et San Feliu de Guixols, l'absence de poteries hellénistiques et la présence de nombreux fragments de *terra sigillata* assignent au cimetière de Puig d'en Planes une date très postérieure à celle des autres tombes de la région.

Les fouilles de l'amphithéâtre d'*Italica*⁴ ont été conduites dans l'entrée principale au Nord : sous le pavage dont les dalles offrent des représentations gravées d'animaux ou des jeux, court une galerie éclairée par des ouvertures grillées. A *Tarragone*⁵, le plan de la *cavea* du théâtre romain a été reconnu : elle est construite directement sur le sol et s'appuie à l'est sur une galerie qui ne suit pas la courbe des gradins; ceux-ci en pierre dans la partie basse du monument, en maçonnerie partout ailleurs, étaient recouverts d'un placage de marbre; deux escaliers les divisent en trois *cunei*. Deux statues impériales, l'une de Claude, et un autel dédié *Numini August(i)* ont été recueillies dans les déblais.

A proximité de l'amphithéâtre de Tolède, dans les travaux de la manufacture d'armes, a été découverte une mosaïque⁶ sur laquelle figurent aux quatre angles les Saisons et au centre une mer poissonneuse. Sur les côtes, dans des médaillons semi-circulaires, sont repro-

1. J. Serra y Vilaro, *Estación ibérica, termas romanas y taller de « terra sigillata » en Solsona*. Mem. n° 63 de la Junta sup. de Excav. y Antig. Madrid, 1923. 1 broch. in-8° de 31 p., XV pl. et 17 fig.

2. Du même, *El forn de cerámica de Sant Martí Sarraoia*, dans l'*Anuari*, p. 721-723.

3. J. Colominas Roca, *Necropoli ibero romana de Puig d'En Planes*, dans *ibid.*, p. 720-721.

4. A. Parlade, conde de Aguiar, *Excavaciones en el anfiteatro d'Italica*. Mem. n° 51 de la Junta sup. de Excav. y Antig. Madrid, 1923, in-8°.

5. J. Puig y Cadafalch, *Teatro romano de Tarragona*, dans l'*Anuari*, p. 712-717.

6. J. Ramón Mélida, *Un mosaico descubierto en Toledo*, dans le *Boletín de la R. Acad. de la Historia*, LXXXVIII, 1923, p. 19-23.

duits un théâtre avec sa colonnade, des maisons, un port avec une digue et un phare.

D'importants résultats ont été obtenus aux Baléares, grâce aux fouilles de l'Institut d'Études catalanes. Aux *Antigors de les Salines de Santanyi*¹, on a déblayé un monument dont l'aspect rappelle celui d'un petit temple. Au milieu de la façade et à l'un des angles sont pratiqués des escaliers conduisant dans une pièce dont le mur de fond est fortement incliné ; au milieu se dressent quatre colonnes disposées irrégulièrement ; sur l'un des côtés sont groupées onze grosses pierres en forme de tabourets supportant des vases de terre-cuite ayant contenu des offrandes. Le sol de la salle était recouvert d'une épaisse couche de cendres mêlées d'ossements de porcs et de boucs. A côté d'amphores romaines, on trouve une céramique non tournée de fabrication locale et du même type que la poterie des grottes funéraires. Quant au plan de l'édifice, il rappelle, en de moindres dimensions, celui de Son Corro de Costix à l'intérieur duquel avaient été trouvées les fameuses têtes de taureaux que l'on doit désormais considérer non plus comme ibériques, mais romaines.

Près du même village des Salines, s'étend la vaste plaine de *la Garrotxa*, au-dessus de laquelle, non loin du chemin de Lluchmajor, se dresse une petite hauteur portant la plus riche nécropole romaine à incinération de Majorque, peut-être celle de la *colonia Palmaria*². Les cendres déposées à l'intérieur d'urnes en pierre de forme carrée ou dans des vases de terre-cuite, reposent au fond d'excavations pratiquées dans le rocher. Malheureusement connu depuis longtemps, ce cimetière a été bouleversé par les amateurs d'antiquités.

L'enfouissement des cendres à l'intérieur de grottes artificielles se poursuit sous la domination de Rome. La plus importante des nécropoles est la *cova Monja* de Biniali, à 2 kilomètres du village de Sa Eugenia : creusée dans une petite colline de pierre sablonneuse, elle se compose de deux salles dont le plafond est soutenu par trois colonnes irrégulièrement disposées et ménagées lors des travaux d'établissement. On y pénètre par une ouverture pratiquée au niveau du sol. Les cendres, parfois déposées dans des vases, sont restées le plus souvent sur le lieu même de la crémation et forment sur le sol de la grotte une couche de 30 à 40 centimètres d'épaisseur dans laquelle on retrouve pêle-mêle de nombreux objets de toute sorte : bracelets, anneaux, colliers, clochettes, disques, amulettes en forme de diables, haches en bronze, couteaux de fer, plaques de plomb avec représentations en relief (disques concentriques quelquefois com-

1. J. Colominas Roca, *Habitatio romana dels Antigors de les Salines de Santanyi*, dans l'*Anuari*, p. 625-726.

2. Du même, *Enterraments de la Carrotxa a les Salines de Santanyi*, dans *ibid.*, p. 726-728.

binés avec des points ou personnages fortement stylisés tenant un disque dans chaque main); oiseaux de métal terminés par une virole et destinés à servir de couronnement à une hampe. La céramique très variée comprend des poteries romaines courantes ou sigillées, des lampes, des vases puniques importés d'Ibiza ou ibériques du type en usage sur la côte de l'ancien royaume de Valence et des bols, assiettes, tasses à anse, amphores de fabrication locale. Comme les taureaux de Costig, les oiseaux de métal des Baléares doivent être datés de l'époque romaine, il en est de même pour les plaques de plomb estampées et certains types de la poterie des talayots¹.

Dans l'île d'Ibiza² toute la plaine occupée par la *huerta de San Antonio* est couverte de ruines de constructions romaines; un important cimetière s'étend entre l'arrabal de San Antonio et la mer, aux abords de Portus Magnus. Les tombes en forme de caissons à parois de pierres mal taillées et recouvertes de dalles plus petites, sont disposées en alignements irréguliers aux lieux dits Can Flit et Can Prats; à Formentera, les sépultures de Can Cabino sont faites de tuiles et de dalles. Tous ces cimetières, datés par des monnaies de la fin du III^e siècle ap. J.-C., ont fourni un même mobilier, plaques de ceinturon et aiguilles de bronze, boucles d'oreilles en or, poteries dont certaines formes rappellent les types encore usités aux Baléares.

La conquête des îles en 534 par Bélisaire a introduit dans ces régions un type d'église semblable à celui que l'on rencontre dans l'Afrique du Nord et qui diffère notablement des modèles visigothiques de l'intérieur. Déjà l'une de ces basiliques avait été fouillée à Sa Carrotja (Manacor), près du petit village romain de pêcheurs; une seconde vient d'être déblayée, aux environs de San Pereta, l'ancienne *Cinium* de Pline³. Elle est orientée à l'est; on rencontre tout d'abord, dans la partie occidentale, plusieurs pièces de destination inconnue; à l'angle sud, une porte donne accès dans un atrium à ciel ouvert entouré d'un portique couvert à colonnade. La partie centrale a été utilisée comme baptistère: dans le pavage est creusée une piscine cruciforme identique à celle de l'église de Sa Carrotja; on y descend par deux marches pratiquées dans le bras oriental; au midi, un trou d'écoulement pour les eaux est ménagé au fond du bassin. Dans la galerie de l'est, un escalier dont le dégagement n'est pas encore terminé conduit à une citerne; à chaque extrémité deux portes disposées à angle droit communiquent les unes avec l'extérieur, les autres avec l'église proprement dite divisée en trois nefs par une double rangée de colonnes et de piliers. A l'extrémité occidentale de la nef

1. Du même, *Caves romanes d'enterrament à Mallorca*, dans *ibid.*, p. 728-735.

2. Du même, *Necropolis romanes d'Eivissa i Formentera*, dans *ibid.*, p. 735-736.

3. J. P. Ull (C. Adalatch), *Basilica cristiana en el paratge de San Pereta, a Manacor*, dans *ibid.*, p. 737-746.

centrale, trois murs réunissant la colonnade forment un espace clos dont le pavement est légèrement surélevé. Une balustrade sépare le chœur des collatéraux ; deux marches conduisent à l'abside autour de laquelle court un banc circulaire ; au centre se dresse une table d'autel monolithe supportée par un pied rectangulaire reposant dans une petite cavité renfermant des reliques. De part et d'autre de l'abside deux sacristies ouvrent directement sur les bas-côtés. Le sol est entièrement revêtu de mosaïques ; celle de la nef de droite est divisée en trois compartiments renfermant des étoiles noires à quatre branches réunies par les pointes, des feuilles cruciformes ou cordiformes, puis des feuillages et des rinceaux dont les enroulements déterminent des médaillons circulaires ornés d'oiseaux, de poissons et de feuilles trilobées ; — dans le collatéral de gauche, des fleurons végétaux sont inscrits dans des carrés ou des octogones ; — le pavement de la nef centrale, en grande partie détruit, était décoré d'une torsade entourant des carrés occupés par des oiseaux ou des motifs géométriques ; près du sanctuaire, on voit encore les traces d'une bordure d'acanthes extrêmement stylisées et des palmiers.

Dans le sol de l'atrium sont éparpillées un grand nombre de sépultures orientées est-ouest, en forme de caissons rectangulaires fermés par une plaque de chaux mélangée de petits graviers et de fragments de terre-cuite ; sur l'un de ces couvercles est figurée une croix en relief. Une seule tombe est recouverte de mosaïque : l'épithaphe de *Victoria* occupe le centre du tableau ; elle est surmontée d'une croix cantonnée dans un triple cercle et dans le bas deux grandes feuilles cordiformes flanquant un canthare ; la bordure est constituée par des losanges et des rectangles multicolores disposés en chaînette.

Un baptistère qui par le style de sa décoration est contemporain des églises de Manacor a été en partie déblayé à *Gabia la Grande*¹. Il est situé au nord-est du village au lieu dit Pago del Viernes Mata Grande et se compose d'une salle carrée terminée au sud-est par une abside dont le sol est surélevé de 20 centimètres. Au centre de la pièce est creusée une cavité octogonale ayant jadis reçu une vasque de marbre blanc. Une porte ouverte dans la paroi orientale donne accès à une galerie voûtée éclairée par des soupiraux ; à l'angle nord-est, un escalier conduit à l'étage supérieur. Les murs étaient revêtus de placages de marbres de couleur ; dans l'abside on a recueilli les restes d'une riche décoration, tête et fragments de corps humains, chevaux, animaux fantastiques, végétaux stylisés, lettres ayant fait partie d'une inscription grecque.

Tunis, mars 1925.

RAYMOND LANTIER.

1. J. Cabre Aguilo, *Monumento cristiano-bizantino de Gabia la Grande (Granada)*. Mem. n° 55 de la Junta de Excav. y Antig. Madrid, 1923. 1 broch. in-8° de 13 p. et XII pl.

CAROLINA MICHAELIS DE VASCONCELLOS

La mort de M^{me} Michaëlis de Vasconcellos, douloureusement ressentie en Portugal, est un deuil pour la science européenne. Jamais érudit n'entra mieux armé dans le champ des études hispaniques. Née à Berlin en 1851, elle avait commencé, à l'exemple des Diez et des Delius, par se donner une vaste culture embrassant le latin, le grec, le sanscrit, l'hébreu, les langues slaves et germaniques. Orientée de bonne heure vers la philologie romane, elle possédait assez bien le portugais pour être choisie, à dix-huit ans, comme interprète de son gouvernement. Dès 1873, elle publiait dans les revues spéciales des articles remarquables sur la Péninsule ibérique. Mais le Portugal, à cette date, ne l'intéressait que dans la mesure où il complète l'Espagne. C'est alors qu'elle rencontra Joaquim de Vasconcellos. Il venait de se préparer par un long séjour en Allemagne à son rôle de futur historien de l'art portugais. Un amour commun de la science les rapprocha. L'année même de son mariage, en 1876, paraissaient les *Studien zur romanischen Wortschöpfung*. Mais au printemps suivant, déjà conquise par le pays qui allait devenir sa seconde patrie, elle entreprend de copier et de déchiffrer le précieux manuscrit de la bibliothèque d'Ajuda connu, depuis l'édition de l'Anglais Stuart, tirée à vingt-cinq exemplaires en 1823, sous le nom de *Cancioneiro* du Collège des Nobles.

Dès lors elle a rencontré sa voie. Elle songe à utiliser dans ce domaine restreint l'expérience acquise par l'étude comparée des langues et des littératures méridionales. Son projet mûrit lentement, encouragé, l'année du centenaire de Camoens, par une correspondance avec M^{onaci}, l'éditeur des *Cancioneiros* de la Vaticane et de Colocci-Brancuti. Mais sur la route à peine déblayée les obstacles surgissent. Elle ne consentira, par scrupule de conscience, à livrer les résultats, même partiels, de ses recherches qu'après avoir rétabli et interprété le texte des mille et quelques pièces qui constituent, en attendant de nouvelles révélations toujours à prévoir, le *Cancioneiro* général de la

Péninsule. Ces travaux d'approche lui permettent de rédiger pour le *Grundriss* de Groeber, en 1894, une histoire de la littérature portugaise en collaboration avec Theophilo Braga où elle se réserve la période médiévale. Puis viennent, à partir de 1896, les *Randglossen zum altportugiesischen Liederbuch*. Entre temps, elle collabore aux *Romanische Forschungen*, à la *Zeitschrift für romanische Philologie*, à l'*Instituto* de Coïmbre, à la *Revista lusitana* et son activité embrasse le folklore, la linguistique, l'ethnologie¹. Une savante unité embrasse le désordre apparent. Elle a compris que sa formation exceptionnelle, en lui donnant l'avantage sur les érudits trop spécialisés, la désigne pour résoudre, en dehors de tout préjugé national et patriotique, les problèmes d'influence réciproque. Deux périodes l'attirent, le XIII^e siècle, où les poètes lyriques espagnols ou portugais adoptent d'un commun accord le dialecte galicien, et le XVI^e, où les classiques, à l'exception de Ferreira, érigent le bilinguisme en système. Son édition monumentale de Sá de Miranda, en 1885, marque une étape de plus vers un but nettement entrevu. Car elle a voulu suivre et reconstituer l'évolution du lyrisme courtois, de la *medida velha*, depuis les premiers balbutiements de la muse populaire jusqu'à l'invasion de l'italianisme. Aussi la publication, en 1904, des deux volumes consacrés au *Cancioneiro da Ajuda* marque-t-elle, à notre avis, le point culminant de sa carrière. Les *Notas Vicentinas*, de 1912 à 1917, en sont comme le prolongement; elle retrouve chez le précurseur de la comédie le fonds permanent du folklore, « l'interpénétration » des langues et des littératures. Il est à craindre que sa mort nous prive de l'édition annoncée de Gil Vicente sans laquelle toute tentative de traduction semblerait aujourd'hui téméraire ou prématurée.

M^{me} Michaelis de Vasconcellos a exercé dans sa patrie d'adoption, par l'enseignement et par l'exemple, une action féconde. Il existait déjà, avant son arrivée en Portugal, un courant qui portait la génération dite de Coïmbre vers la philologie. Theophilo Braga, avec plus d'enthousiasme que de vraie science, y prolongeait la tradition du cotitisme. D'autres penchaient vers les méthodes germaniques. Les travaux de Bellermann et de Diez, consacrés à l'ancienne poésie portugaise avaient accru le prestige de l'érudition allemande. M^{me} Michaelis se retrouva, dès l'abord, dans un milieu sympathique d'initiés. Elle applaudit aux efforts d'Adolpho Coelho, de Consiglieri Pedroso, de Leite de Vasconcellos. Elle mena comme eux le bon combat contre les improvisateurs bien doués. Avec la sévérité qu'elle professait à l'égard des autres et d'elle-même, elle maintint, au risque de compromettre d'utiles amitiés, la rigueur de la discipline philologique. Son rôle d'intermédiaire entre les deux cultures implique une double

1. Notre Bulletin a eu l'honneur de publier d'elle un article important sur les *púcaros* (1905).

influence. Il est prouvé que Storck, sans les secours qu'elle lui prodiguait, n'aurait pas mené à bonne fin sa traduction intégrale de Camoens. Elle essaya, vraisemblablement, de le retenir sur la pente des généralisations hasardeuses. Quand le professeur de Bonn publia sa biographie, à la fois romanesque et documentée du chantre des *Lusiades*, la version de M^{me} Michaëlis, accompagnée de notes suggestives, fut une sévère mise au point. Il est vraisemblable, d'autre part, qu'elle a contribué, directement ou indirectement, à orienter le poète Antero de Quental vers la philosophie de Schopenhauer, de Hartmann et de Du Bois-Reymond. On peut même conjecturer que, sans le mouvement d'idées qu'elle encourageait, l'historien Oliveira Martins aurait fait moins d'emprunts à la sociologie des Lazarus, des Lilienfeld et des Schaeffle.

A ces échanges, elle-même avait gagné. Elle s'était fait, à force de vivre dans la Péninsule, un esprit latin. Certes elle n'abdiquait rien de ses principes. Elle n'a jamais reculé, quand le sujet réclamait la précision technique, devant les aspects les plus rébarbatifs de l'érudition. Mais la science qu'elle voulait scrupuleuse, elle savait la rendre discrète. A la documentation étalée, elle préférait, avec une sorte de délicatesse féminine, celle qui se dissimule dans les notes. Ses études préalables l'avaient prémunie contre le pédantisme à la cavalière. Elle a su, à l'heure même où triomphaient ses méthodes, mettre en garde ses disciples contre l'exagération. Autant que le goût de l'hypothèse et de la conjecture, elle a combattu l'affectation dans la minutie. Les textes littéraires sont pour elle chose vivante, éducative. Afin de les rendre accessibles à tous, elle aplanit les avenues au lieu de les hérissier d'épines. Mais la mesure qu'elle apporte dans l'exposé, toujours modeste, de ses découvertes, on la retrouverait dans ses jugements. Jamais érudit n'a mieux nuancé la gamme de ses affirmations, mieux marqué les limites qui séparent le certain du probable, du vraisemblable et du possible. Assez courageuse pour s'attaquer aux réputations consacrées, elle a cru fermement que l'honnêteté intellectuelle lui interdisait de viser au succès par l'effet.

Cette modestie ne va pas sans inconvénients. M^{me} Michaëlis a négligé de réunir, pour en faire profiter le grand public, ses articles dispersés dans les revues allemandes. Elle avait annoncé une suite à ses grands ouvrages qui n'est pas venue. Certains projets, accueillis avec enthousiasme par la critique, n'ont reçu qu'un commencement d'exécution. Vraisemblablement des scrupules d'ordre scientifique ou littéraire l'ont arrêtée. Nous ne serions pas surpris qu'on découvre parmi ses manuscrits des travaux déjà utilisables qu'elle aura jugé imparfaits. Un autre, moins prodigue de conseils et plus ambitieux de gloire immédiate, aurait tiré de cette vaste documentation une bibliothèque entière. Elle y gagnera du moins — et il est bien regrettable

que Theophilo Braga n'ait pas médité cet exemple — qu'on ne peut la juger que sur des œuvres mûries et définitives. Son édition critique de Sá de Miranda restera le modèle du genre. Qu'il s'agisse de décrire ou de classer les manuscrits, de rapprocher les variantes, de corriger les erreurs imputables au poète ou à ses éditeurs, de faire le relevé des lusitanismes ou des « hyperespagnolismes » trahissant la main d'un copiste portugais trop zélé, de choisir entre les diverses leçons pour des raisons de fait sans jamais s'en rapporter à un type abstrait et convenu du style *mirandesco*, de dater les pièces, d'en établir l'authenticité, d'en préciser les allusions en retraçant la biographie des personnages contemporains, de mesurer les influences exercées ou subies, sa patience n'a d'égale que sa prudence. Elle aborde avec autant de tact que de décision les problèmes intéressant l'amour-propre de deux peuples, comme la question du bilinguisme, ou de trois nations, comme celle de l'hendécasyllabe. Elle ramène à ses justes proportions la gloire d'un novateur qui a souvent désespéré de faire entrer la langue nationale dans les mètres nouveaux et qui ne s'est jamais exprimé dans un castillan très pur. Enfin elle lui restitue son véritable titre d'honneur qui fut de renfermer dans les rythmes populaires de la *décima* et de la *quintilha* une sagesse traditionnelle mais renouvelée par la méditation et par l'expérience d'une époque où la splendeur cachait le germe de la décadence.

On comprend que M^{me} Michaelis, sans abandonner les droits de l'esprit critique, ait éprouvé quelque tendresse de cœur pour l'austère et mélancolique Sá de Miranda :

Homem de um só parecer
 D'um só rosto, uma só fé
 D'antes quebrar que torcer.

Ne nous a-t-elle pas confié dans une préface, elle qui aime chez autrui la persévérance et la fidélité à un même idéal, qu'elle avait adopté pour son usage, en l'interprétant librement, l'énigmatique devise des *capelas imperfeitas*, « *tanaz serei* » ? C'est qu'il entre dans tous ses travaux, même lorsqu'elle se retranche derrière l'impassibilité apparente de l'érudition, un élément affectif. Il est visible qu'elle s'est passionnée pour le grave et tendre Portugal d'autrefois. Son admiration remontait même au delà du *Condado portucalense*, car elle a cru — et par là s'explique son ascendant sur les nouvelles générations — à l'existence d'un sentiment national antérieur à la formation de la nationalité. Les *cantares de amigo*, les *cantos de romaria* et les *balades primaveris* en seraient la survivance et l'expression ingénue. L'incontestable originalité de cette veine poétique, elle ne cherche pas à l'expliquer par la notion suspecte de race. Elle ne croit pas plus au celticisme d'Oliveira Martins qu'au ligurisme de Theophilo Braga.

Mais elle se plaît à suivre le même courant populaire, depuis les plaintes de la jeune fille galicienne accompagnant sa mère au pèlerinage de Compostelle, à travers les imitations ingénieuses des troubadours de haute lignée, jusqu'au théâtre de Gil Vicente. De nos jours elle reconnaît l'accent de la *dona virgo* dans les *desafios* de Minho, les *ruadas* de Galice et le *fado* de Lisbonne. On peut, dans l'admirable enquête de M^{me} Michaëlis sur le *Cancioneiro* d'Ajuda, vanter d'autres mérites. Elle y révèle, notamment, une parfaite connaissance de l'ancienne littérature française, de langue d'oc et de langue d'oïl. Mais on lui sait gré surtout, en Portugal, d'avoir réussi là où Garrett avait échoué. La preuve qu'il cherchait vainement dans les romances postérieurs au xv^e siècle et dont la plupart sont importés d'Espagne, c'est une étrangère qui l'apporte en faveur de l'autonomie de la tradition littéraire. Que cette Allemande de Berlin ait été préparée par une affinité de race à distinguer ce qui fait l'essence même du génie portugais, nous le contesterons d'autant moins qu'elle-même a pris la peine, entre la *Saudade* et la *Sehnsucht*, d'établir un parallèle en forme. La genèse même de son œuvre, telle que nous pouvons la reconstituer d'après la préface du *Cancioneiro* d'Ajuda et la citation qui la termine, tendrait néanmoins à prouver que son admiration pour le Portugal d'autrefois, grandissant avec les services qu'elle lui rendait, loin de répondre à une vague sentimentalité préalable, fut une acquisition raisonnée de la science :

Vaglia-mi il lungo studio e 'l grande amore.

Aussi l'on comprend que M^{me} Michaëlis soit devenue, sans y prétendre, en raison de son incontestable autorité scientifique, le porte-étendard d'un certain patriotisme rajourni de forme érudite. Les épigones du romantisme, exagérant les tendances de Garrett et d'Herculano qui cédaient, au retour d'un exil où leur amour-propre avait souffert, à l'ambition légitime de réhabiliter leur patrie, avaient discrédité le nationalisme. Les sarcasmes d'Eça de Queiroz, s'acharnant sur Pinheiro Chagas, rendaient l'optimisme ridicule. Or on vit surgir à la veille de la guerre, du pessimisme de la génération d'Antonio Nobre, une mystique, un dynamisme de l'espérance. Il appartenait à l'érudition de donner un corps aux aspirations nébuleuses du sébastianisme et du saudosisme. La science a marqué, depuis la phase des manifestes littéraires et poétiques, un certain nombre de conquêtes, les unes contestées, les autres définitivement acquises. Elle a revendiqué, dans le domaine de l'astronomie nautique, la priorité d'Abraham Zacuto sur Martin de Behaim. Elle a fait valoir, en littérature, les droits du Portugal sur le *Palmeirim* de Morais, l'*Inês* de Ferreira, l'*Amadis* de Lobeira, la *Diane* de Montemayor. Et pour mieux établir, à l'occasion du centenaire de l'indépendance du Brésil,

l'antériorité de Cabral sur Pinzón et Lepe, elle démontre, sinon par des preuves concrètes, au moins par un système coordonné de présomptions, que de nombreux voyages de reconnaissance avaient préparé, avant 1500, l'expédition secrètement préméditée qu'il fut de mode, durant de longues années, d'attribuer au hasard d'une tempête ou à la déviation du courant océanique. Ce serait faire beaucoup d'honneur à M^{me} Michaëlis que de lui accorder, dans un mouvement d'idées qu'elle n'a pas créé et qui la dépasse, un rôle prépondérant. Néanmoins elle a présidé, depuis 1924, aux destinées de la revue *Lusitânia* qui se propose, avec le double correctif d'une information largement cosmopolite et d'une application sévère et prudente des méthodes scientifiques, la *re-criação* de l'esprit national.

Aucune consécration officielle n'a manqué, de son vivant, à la gloire de M^{me} Michaëlis de Vasconcellos. Récemment, l'Université de Coïmbre prenait l'initiative de publier en son honneur une *Miscelânea* que sa mort va changer en *In memoriam*. Cet hommage serait utilement complété par une bibliographie méthodique de son œuvre. On pourrait y joindre la traduction de ses principaux articles et de son précis d'histoire littéraire parus en allemand. Envisagée dans son ensemble, la production de M^{me} Michaëlis de Vasconcellos témoigne d'une haute probité scientifique. Elle ne saurait, pour l'ampleur, rivaliser avec celle d'un Menéndez y Pelayo. Mais elle ne lui est pas inférieure en qualité. Par sa rigoureuse spécialisation professionnelle, par son dédain de l'apriorisme, sa méfiance à l'égard des séduisantes hypothèses, sa ferme volonté de ne jamais affirmer sans preuves et de ne jamais dépasser, en vue d'un effet littéraire ou pour des raisons patriotiques, sa propre pensée, elle fut, dans toute la force du terme et avec la valeur morale que lui attache l'école de Gaston Paris, un philologue. Il ne semble pas qu'elle ait souhaité d'autre éloge et rêvé une gloire plus éclatante.

G. LE GENTIL.

BIBLIOGRAPHIE

Palaeographia iberica. Fac-similés de manuscrits espagnols et Portugais (IX-XV siècle), avec notices et transcriptions, par John M. Burnam, professeur à l'Université de Cincinnati. Fascicules II (1920) et III (1925). Paris, Honoré Champion.

Le fascicule I de cette belle collection a été signalé dans notre numéro 1 de 1914 (p. 95). Le troisième est posthume; les matériaux en étaient réunis: c'est un collègue de l'Université de Cincinnati, M. Rodney Potter Robinson qui les a mis en œuvre. Des notes, nous dit-on, sont prêtes pour un quatrième. On ne promet pas davantage, des 15 ou 16 fascicules que pensait éditer l'auteur¹.

Je crois bien faire en donnant l'index de ces reproductions. Je marque d'un astérisque les mss. wisigothiques et je renvoie au besoin à Clark (*Collectanea Hispanica*, Paris, Champion, 1920), en employant sa numérotation, un peu compliquée, mais commode.

Fasc. II. — XXI^A. **Chrysostomus de reparatione lapsi* (Madrid, Bibl. Nac., Tol. 5-36, = 10092, — 11^e s., « letra toledana »). Cf. Clark, 20 et fac-similé.

XXI^B. *Biblia Catalana* (Paris, Bibl. Nat., f. esp. 7 = f. fr. 2433, — vers 1465).

XXII. **Tacconis Liber Sententiarum* (Barcelona, Arch. de la Cor. de Aragón, Ripoll, 49-910). Cf. Clark, 505.

XXIII. **De Arithmetica*. Chiffres arabes (Esc. d. I. 2, — 976). C'est l'Albeldensis ou Vigilanus.

XXIV. *Id. (Esc., d. I. 1, — 992). C'est l'Aemilianensis.

XXV. **Glossarium latinum* (Paris, Bibl. Nat., N. A. L. 1296, — 11^e s.). — Clark, 662.

XXVI. *Isidorus de fide catholica* (Madrid, Bibl. Nac., P 141 = 4339, — 11^e s.). Il doit y avoir un lapsus au titre de la planche. Clark, 70 et fac-similé.

XXVII. **Becerro gótico de Sahagún* (Madrid, Arch. hist. Nac., 988 b = 989 B. — (110). Cf. Clark, 605.

XXVIII-XXIX. *De loquella digitorum* (Madrid, Bibl. Nac., A. 16 = 19, — vers 1130) Catalan et probablement de Ripoll, d'après l'éditeur. C'est le *De indigitatione* attribué à Bède. Curieuses figures.

1. Il avait publié paléographiquement dans les *University of Cincinnati Studies* quelques textes (Matr. A 16, cf. n° III du fasc. 1; Alcobac. 300).

XXX. *Augustini Retractationes* (Madrid, Bibl. Nac., A. 126 = 555, — vers 1160). Le titre porte par erreur « x^e siècle ».

XXXI. **Liber Testamentorum cœnobii Laurbanensis* (Lisboa, Torre do Tombo, Alcobaca 374. — vers 1175). Très curieux mélange de français et de wisigothique. Pas dans Clark.

XXXII. *Glossarium* (Paris, Bibl. Nat., N. A. L. 1297, vers 1275).

XXXIII. *Leyes Visigothorum* (Escorial, M. III. 2, — 1188).

XXXIV. *Catalogue-Anecdota mysticum* (Madrid, Bibl. Nac., A. 56 = 220, — XI^e-XIII^e s.).

XXXV. *Senecae controversiae* (Barcelone, Arch. de la Corona de Aragón, San Cugat. 11, — XIV^e s.). Figure en pied (portrait de Sénèque?).

XXXVI. *Livro das Confisoës* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 251 = 377, — 1399).

XXXVII. *A vida de Christo de Ludolfo de Saxonia. Traducção portugueza por Fr. Bernardo de Alcobaca* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 279 = 451, — 1445).

XXXVIII. *Tavola alla « Coronacion » di Juan de Mena* (Paris, Bibl. Nat., f. esp. 594, — XV^e s.).

XXXIX. *Roman de Fogassot* (Paris, Bibl. Nat., f. esp. 595, — 1447). Le titre porte par erreur « Anno 1146 ». Il s'agit non d'un « roman » mais d'un romance sur l'emprisonnement du prince Charles de Viane, « fet en la vila de Bruxelles del Ducat de barbant en lo mes de flabrer any Mil CCCCLIIII » et publié par Cambouliu. C'est dans le même ms. que se trouve le fameux *Cançoner*.

XC. *Cancionero de Iscar* (Madrid, Bibl. Nac., M. 275 = 2882, — XV^e-XVI^e s.)

Fasc. III. — XLI-XLIV. *De loquellu digitorum*, suite des n^{os} XXVIII-XXIX.

XLV. *Berengaudus in Apocalipsim* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 50 = 232, — XI^e s.).

XLVI. *Augustinus de Civitate Dei* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 19 = 332, — XI^e s.).

XLVII. *Augustinus de Trinitate* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 17 = 331, — vers 1160).

XLVIII. *Martyrologium Laurbanense* (Lisboa, Torre do Tombo, Lorvão 16, — vers 1170).

XLIX. *Liber Testamentorum Cœnobii Laurbanensis*. Complément au n^o XXXI. Minuscule française, vers 1175.

L. *O Livro de João Theotonio do Cartorio de Sancta Cruz* (Lisboa, Torre do Tombo, 86, — vers 1190). Cartulaire.

LI. *S. Joham Cassiano. Os Stabillimentos dos moesteiros* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 257 = 384, — XIV^e s.).

LII. *Fr. Francisco de Melgaço, Espelho dos Monges, e S. Bernardo, Pensamentos* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 291 = 200, — XIV^e s.).

LIII. *Johannis Climaci Libri Commendatio* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 261 = 387, — 1409).

LIV^A. *Os usos de Cister* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 144 = 208, — 1434).

LIV^B. *Regra de Sam Beento* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 326 = 73, — 1461-1475).

LV. Même ms. que le n° XX.

LVI. *As vidas dos Apostolos e dos Evangelhistas* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 282 = 280, — 1442-1443).

LVII. *Oficios ecclesiasticos da ordem de Cister* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 143 = 278, — 1444).

LVIII. *S. Joam Cassiam, As Colações* (Lisboa, Bibl. Publ., Alcobaca 258 = 381, — vers 1450).

LIX. *Dom Duarte de Portugal, O leal Consselheiro* (Paris, Bibl. Nat., f. port. n° 1, — xv° s.).

LX. *Cronica geral de Hespanha e de Portugal* (Paris, Bibl. Nat., f. port., 9, — xv° s.). J'ai donné moi-même la reproduction partielle du f° 96^r dans le *Bull. hisp.*, 1921, p. 85; cf. 1919, p. 298. Le prochain fascicule contiendra-t-il un spécimen du ms. de l'Académie des Sciences de Lisbonne, dont j'ai reproduit en fac-similé le folio non paginé où est racontée la mort de Enrique I (dans le *Bull. hisp.*, 1917, pl. I, cf. la description *ibid.*, p. 103)? La perfection des phototypies de Longuet rend la chose bien désirable. On ne peut réellement désirer mieux.

- Il y a quelques fautes bizarres de français, ou d'orthographe (*léon-naise*); le nouveau chiffre des mss. espagnols est précédé de *ahora*: pourquoi pas *aujourd'hui*, puisqu'on écrit en français? Tout cela est sans importance, et nous ne pouvons que nous féliciter de voir publier en français une collection comme celle-là et comme celle de Ch. Upson Clark.

G. CIROT.

Vicente García de Diego, *Contribución al Diccionario hispánico etimológico*; **Max Krepinsky**, *Inflexión de las vocales en español*, traducción y notas de **Vicente García de Diego**; *El Dialecto de San Ciprián de Sanabria*, *Monografía leonesa*, por **Fritz Krüger**. Madrid, 1923.

Ces trois publications forment respectivement les *Anejos II, III, IV* à la *Revista de Filología Española*, qu'ils déchargent d'autant. L'*Anejo I* porte le nom de Menéndez Pidal et le titre de *El español en los siglos VI y VII*.

L'*Anejo II* est un supplément au *Romanisches etymologisches Wörterbuch* de W. Meyer Lübke. Il contient 658 articles. La hardiesse s'y

appuie sur une science tellement solide qu'on se reprocherait la moindre méfiance. — *Sençido* (Berceo, *Milagros*, 2) expliqué par *sincerum* avec un changement de suffixe (548) est assurément intéressant, rapproché de *cenceño*. — Rien n'interdit de faire remonter *antuiar* à *anteobviare* (39), mais la composition romane admise par Diez se comprend aussi bien, étant donnés les exemples de *uviar* = *obviare*, (cf. *Bull. hisp.*, 1920, p. 300). *Asubiar* (575) viendrait donc de **adsubobviare*? — *Conortado* (126) est dans sainte Thérèse, *Vida*, f° cxxii (*Bibl. romanica*, p. 233). — Le rapprochement du galicien *figreje* (253) rend en effet l'étymologie *filium ecclesiae* tout à fait probable pour *feligrés*. — *Medicamen* (396) explique *vegambre* comme *megambre*, grâce à l'échange de *m* et *b* que l'on constate parfois (*Bull. hisp.*, 1923, p. 170, et Pidal, *Manual*, 5^e éd., p. 167). Le passage à *velegambre* se comprend d'autant mieux que c'est à *meegambre* = *veegambre* qu'en réalité il faut remonter. — *Revisclar* (Berceo, *Duelo de la Virgen et Milugros*, 749) se rapporte-t-il à l'aragonais *reviscolada* (512)? — Le passage de *u* (*sub unum*) à *o* dans *asonar*, *asonada* (578) est bien anormal, même en position atone. — L'explication de *vesar* *avesar*, *vezar* *avezar* par *versari* + *vitiari* est très tentante (634). — Longue discussion à propos de *breña* (655).

C'est comme traducteur que M. V. García de Diego paraît dans l'*Anejo III*. Il nous a rendu service, — je parle de ceux d'entre nous qui ne lisent pas le tchèque et dont le titre seul que M. Krepinsky a donné à son ouvrage en cette langue (Praga, 1918) eût arrêté net la bonne volonté. La question traitée est celle de l'influence du yod dans l'inflexion vocalique : 1^o inflexion devant les groupes qui présentent le yod en espagnol ; 2^o origines de *ç* et de *z* ; 3^o de *ñ* ; 4^o de *ll* préhistorique (esp. mod. *j*, *ch*) ; 5^o du yod espagnol après voyelle. Une deuxième partie traite : 1^o de l'extension géographique de l'inflexion ; 2^o de la chronologie des changements effectués ; 3^o des causes de l'inflexion. Un index rend d'une utilisation facile cet exposé, auquel une bonne ordonnance et des tableaux nombreux donnent d'autre part un aspect engageant, plutôt rare dans les travaux de ce genre.

L'*Anejo IV* est l'œuvre d'un Allemand pensionné par la « *Hamburgische Wissenschaftliche Stiftung* ». Il comporte une carte dressée par le « *Seminar für romanische Sprachen und Kultur* » de Hambourg. Le pays dont le parler est étudié est (d'après ce que nous dit l'auteur qui nous en promet une description plus complète), dans cette région peu avancée de la Sanabria, un des moins soucieux du progrès, pour ainsi dire en dehors de toute voie de communication, ce qui est une bonne aubaine pour le philologue. Parmi les sources à consulter, au point de vue historique ou géographique, on pouvait citer Madoz, au mot *Ciprian* (*San*), dont la description, dans sa sécheresse, laisse

entrevoir un pays qui avait encore à faire, de son temps (1850), pour se mettre au niveau de la civilisation. Il semble avoir peu fait en ce sens, si nous en croyons M. Krüger. Il s'agit d'un *pueblo* qui existait en l'an 968, d'après Fernández Duro, lequel a consacré tout un chapitre, son dernier, au « Lago de Sanabria o de San Martín de Castañeda », et au couvent du même nom; M. Krüger a su exploiter ce terrain riche et neuf. Je n'en relèverai rien ici. Son travail est destiné à être utilisé, dépouillé, cité, comme les *Estudios de philología mirandesa* de J. Leite de Vasconcellos. C'est là une documentation prise dans des conditions très favorables et très sérieuses, par un dialectologue de métier, qui déjà en 1914 avait publié des *Studien zur Lautgeschichte westspanischen Mundarten* (Hamburg, 1914), où il est question du dialecte de la province de Cáceres, de celui de Sayago et d'Alcañices, c'est-à-dire en somme toujours des dialectes-frontières. Un appendice comprenant sept contes en transcription phonétique, et un index. — L'auteur nous annonce un complément fort intéressant dans un prochain livre sur *La cultura material de Sanabria y de sus zonas limitrofes*¹.

G. CIROT.

The way of Saint James by Georgiana Goddard King (Hispanic Notes & Monographs, Essays, studies and brief Biographies issued by the Hispanic Society of America). 3 vol. G. P. Putnam's Sons, New-York and London, 1920.

Est-ce un livre de piété? Peut-être. Piété envers l'Espagne du Moyen-Age, envers les pèlerins de saint Jacques, envers toute la chrétienté, dont Compostelle fut pendant des siècles l'un des pôles. C'est du moins, vraiment, le livre du pèlerin, le guide qu'on voudrait suivre pas à pas, si l'on avait le courage de reprendre cette route si pleine de souvenirs, d'enseignements et de mystères. Guide minutieux, complet s'il en fut, qui s'arrête à chaque détour du chemin, à chaque vestige. Guide savant, au courant de tout ce qui a été écrit, de toute l'histoire et de toute la littérature, et riche de documentation personnelle sur l'architecture et la sculpture. Livre érudit, mais non livresque, car le témoignage personnel y contrôle, remet au point, éclaire l'amas de notes prises dans les bibliothèques, comme celles-ci mettent en valeur les notes prises le long de la route. Extraordinaire-

1. Je ne m'étonne pas trop de ne pas voir citée, à côté des excellents *Elementos de gramática histórica gallega* de V. García de Diego (*Fonética-Morfología*, Burgos, 1909), la *Filología de la lengua gallega*, de José de Santiago y Gómez (Santiago, 1918), où l'on apprend que « *Coruña* y *Corujo* vienen del viejo persa *Kuru*, su nominativo *kurush* significa Cyro en griego *Κίρο*; » (*sic!*). Tout n'est pas à dédaigner cependant, là du moins où l'auteur se contente de constater; on pourrait l'utiliser avec précaution et critique.

ment abondant, illustré de gravures et d'appendices, quiconque s'intéresse à la question de saint Jacques par un côté quelconque y trouvera un répertoire *up to date*, une bibliographie luxuriante, et surtout une idée nette et objective de ce qu'il aura entrevu à travers les discussions dans les livres de Bédier et de Boissonnade.

Il y a d'ailleurs aussi une thèse, dans ce livre. C'est que la construction des églises qui jalonnent la route est l'œuvre d'artisans ambulants qui s'imitent, se copient, transportent leurs dessins du nord au midi, du midi au nord; et le chemin qu'ils suivent devient une nervure irradiante. L'importance du *chantier*, voilà ce qui est mis en relief. Conclusion d'une matérialité saisissante, qu'appuient tant d'autres études, celles de M. A. Kingsley Porter entre autres.

T'is a long way! Fanatisé par Camille Jullian, il y a quelque trente ans, j'en ai moi-même parcouru quelques bouts: de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port, d'Oloron à Jaca, et le rayonnement autour de Bordeaux, nœud de tout ce réseau de vagabondage mystique. Que n'ai-je continué! Mais pour avoir le courage d'aller loin, il faut venir de loin. Nous sommes trop près de ces grandes choses du passé pour avoir envie de les voir. Il faut que ce soient des gens du Nouveau-Monde qui viennent découvrir celui-ci.

Nous leur devons au moins de les lire, de les relire... et de les admirer. J'admire le livre; j'admire l'auteur, et je l'envie

G. CIROT.

Biblia (Antiguo Testamento) traducida del hebreo al castellano por Rabi Mose Arragel de Guadalfajara (1422-1433?) y publicada por el duque de Berwick y de Alba, t. I, 1920; t. II, 1922; Imprenta artística (Madrid). XXI-849 et 933 pages grand in 4°.

Le compte rendu donné par A. Morel-Fatio dans le *Journal des Savants* (janvier-février 1924) et l'article publié dans *l'Homenaje a Menéndez Pelayo* par D. Antonio Paz y Mélia sur cette même Bible de la Maison d'Albe¹ dont la publication lui a été confiée ainsi que la rédaction des préliminaires², me dispenseront de rééditer ici des indications à portée de tous les lecteurs, sur les circonstances de la rédaction de cette version du juif Arragel et celles de la publication même. Il s'agit surtout pour moi de remercier le duc d'Albe de l'exemplaire qu'il a bien voulu m'offrir, offre que seules certaines circonstances expliquent, et non point ma compétence ni mon mérite. C'est donc

1. La *Memoria descriptiva de los códices notables*, etc. de Eguren (1859) en donne une description, ainsi que J. L. de Villanueva (1791). Samuel Berger s'en est occupé (*Romania*, 1899, p. 521).

2. Ces préliminaires repro lisent en partie ce qui est dit dans l'article de *l'Homenaje*, où l'on trouve de plus quelques spécimens de la traduction et des gloses.

une nouvelle occasion de louer la généreuse initiative du représentant de tant de grandes familles, initiative que nous savons bien conforme aux goûts non seulement de ses ancêtres, mais de toute la grande aristocratie espagnole à toute époque. Il n'y a pas de pays, cela est notoire, où le goût des lettres ait été plus répandu dans les hautes classes que l'Espagne.

Le travail confié à D. Antonio Paz y Mélia et à son fils (et successeur dans le poste de conservateur des manuscrits à la Biblioteca Nacional), D. Julián Paz, ne pouvait être exécuté avec plus de conscience. Il ne s'agissait pas de reproduire seulement le texte de la Bible, mais les gloses qui tout alentour forment un cadre épais et imposant. C'était une entreprise à décourager les plus vaillants. Mais D. Antonio a trop vécu toute sa vie au milieu des manuscrits, et son fils l'a trop bien suivi, enfin leur désir commun de satisfaire le duc était trop vif, pour que l'effort ne tint pas jusqu'au bout. Vraiment, il y a là un beau prodige de volonté et de constance.

L'intérêt de l'œuvre exécutée par Arragel n'a pas besoin d'être mis en évidence, non plus que l'esprit même dans lequel, sous une contrainte morale assurément bien nécessaire, mais cependant avec une profonde joie intérieure (cause évidente de tant de prolixité), il a déversé la sève intarissable de sa science et de son ingéniosité autour du texte sacré. Il ne s'agissait pas de copier simplement un *sepher* comme tant de milliers de ses coreligionnaires en ont copié et en copieront jusqu'à la fin du monde, dans l'attitude rituelle que nous ont si joliment décrite les frères Tharaud¹. Il s'agissait de révéler en somme à un chrétien la teneur de la Bible, telle que les Juifs de Castille² l'entendaient et la commentaient. Seulement, ce qui est vraiment curieux et peut-être unique, ce qui donne au commentaire d'Arragel une valeur et une saveur toute spéciales, c'est que, amené à consulter le *guardián* du couvent des franciscains de Tolède, il a cherché honnêtement un compromis entre sa propre doctrine et celle de l'exégèse chrétienne, ne paraissant guère, somme toute, s'intimider devant celle-ci, ni le moins du monde s'inquiéter de ce que pourraient dire ses coreligionnaires, dont il ne craint pas de combattre les opinions. Néanmoins il adopte en général une attitude objective et neutre, qui est de « relatar opiniones »; au fond assez sceptique, à ce qu'il semble³.

Pour ce qui est de la traduction elle-même, M. Paz y Mélia la considère comme réellement originale, contrairement à l'opinion que

1. *L'ombre de la Croix*.

2. Et ceux d'ailleurs par conséquent; car Arragel déclare que tout ce que les juifs ont en fait de glose sur la loi, le droit et autres sciences, a été composé par les savants juifs de Castille.

3. Eguren a transcrit quelques gloses. M. Paz y Mélia en a mis un assez grand nombre dans son article de *l'Homenaje*. Il est donc facile de s'en faire une idée.

Samuel Berger lui avait exprimée par lettre avant la publication de l'*Homenaje*, et exposée dans son article de la *Romania* (1899) contemporain de l'*Homenaje*. Morel Fatio n'a pas pris sur lui de décider. Les raisons de M. Paz y Méliá sont assez probantes, aussi probantes qu'il est possible, vu l'impossibilité de comparer avec l'inconnu. Elles se fondent sur le temps qu'Arragel a consacré à son travail : il semble que la plutôt excessive surabondance de la glose implique, de la part du traducteur, une révision tellement minutieuse du texte, qu'on peut la considérer comme une nouvelle traduction. Mais les mots très nombreux écrits en rouge au-dessus du texte, ou en marge, avant que la glose ne vint l'encadrer¹ (reproduits en italiques et entre parenthèses par l'éditeur), ne sont-ils pas l'indice de la méthode suivie? Arragel aurait conservé une traduction traditionnelle, quitte à interpréter les mots obscurs (ou désuets)². Voyez la reproduction en couleur du f° CLXIII; *santo* au-dessus de *bueno*, *tentacion* au-dessus de *maçça*, *fuerça* au-dessus de *auer*, *homros* au-dessus de *arrincones*; et, en marge, *pelearan por el, tu pfeccion* et *tu ductrina*, *enlatu yra, como sy estoviese en talumo*. C'était sans doute là une seconde traduction interlinéaire et partielle. Voyez au verso du même folio (163 v° a) *rroem (onicornii)*, *cuentos (millones)*, *cellas (tabernaculos)*, *anplura (anchura)*, etc.

Il m'a paru intéressant de reproduire ici le début d'Isaïe (t. II, p. 3) au regard du même passage dans un dérivé de la Bible de Ferrare (cf. Kayslerling, *Biblioteca Española-portuguesa-judaica*, Strasbourg, 1890, p. 28-29), tel que je le trouve dans une Bible où manque le frontispice³ et que je ne puis identifier :

BIBLE D'ALBA

Vision de Ysayas, fiio de Amos, que vido sobre Iuda e Iurusalem en dias de Ozias, lotham, Achaz e Ezechias. reyes de Iuda.

Oyd los çielos e escucha la tierra, que el Señor fabla : los fijos que crie e enaltesçi, los quales erraron en mi.

Cognosçe el buey el su poseedor, e el asno el pesebre de su dueño,

Prophecía de Jesayau hijo de Amóz; que prophetizó sobre Jendá y Jerusalaim : en dias de Uziau, Yotam, Ahaz, Yehizkiau, Reyes de Yeudá.

Oyd cielos y escucha tierra, porque A. habló : hijos engrandeci y enaltecí, y ellos rebellaron contra mi.

Conoce buey su comprador, y asno pesebre de su dueño : Ysrael

1. Comme les figures elles-mêmes.

2. S. Berger a montré (p. 529 sq.) les rapports de la version d'Arragel et celles des mss. Esc. I. j. 3 et I. j. 4, celle-là faite sur l'hébreu, celle-ci sur le latin.

3. Ainsi que le titre, où restent seulement quelques mots hébreux en caractères romains. Le texte est très apparenté à celui de la Bible d'Amsterdam 5421 • corrigida en casa de Joseph Athias », et à celui d'Amsterdam 5390.

e Israel non me cognoscio, nin el my pueblo non entendio.

¡Guay de la gente pecadora, pueblo cargado de pecados, semen de malos fijos dañadores; dexaron al Señor; blasfemaron del santo de Israel, retrogaronse a çaga!

no conoció(,) mi pueblo no entendió.

O gente pecadora, pueblo pesado de delicto, simiente de malos, hijos dañadores, dexaron a .A., ensañaron à santo de Ysrael, bolvieronse atras¹.

On remarquera *El Señor* dans la Bible d'Albe, là où celle de Ferrare met *Adonai* ou .A., substitué à *Iahve*. Je noterai encore que dans Isaïe, ch. VII, il y a « la alma concebira e parira filio », et Arragel fait observer (t. II, p. 65 b) que « dizen los ebreos : ahe la moca concebira »; c'est ce que porte la Bible de Ferrare².

Voici le début des Psaumes (cf. le texte d'Alfonso el Sabio dans Eguren, p. 27).

BIBLE D'ALBA.

Bien auenturado es el varon que non andouo en conseio de malos, nin en via de pecadores non se paro, nin en cathedra de escarnecedores non se assento.

Salvo en la ley del Señor es la su voluntad, e que en la su ley comida de dia e de noche.

Con lo qual sera segund el arbol plantado çerca los lagos de agua, quel su fructo da en su tiempo, e la su foia non cae, el tanto quanto faze apronechia.

E los malos non son assy, saluo como el poluo que lo lieua el viento de la faz de la tierra.

Bienaventurado el varon que no anduvo en consejo de malos, y en carrera de³ pecadores no estuvo, y en asiento de escarnecedores⁴ no se assentò. Mas solò en Ley de .A. su voluntad, y en su Ley habla⁵ de dia y de noche. Y serà como arbol plantado çerca⁶ pielagos de aguas, qûe su fruto dà⁷ en su hora, y su hoja no cae, y assi todo lo que hiziere prosperarà⁸. No assi los malos, si no como tamo que lo empuxa viento. Por tanto no se levantaràn malos en juicio, ni pecadores en compaña de justos.

1. T. II, p. 605. Kayslering reproduit le même passage d'après l'édition de 1553, et l'on peut constater que, orthographe à part, c'est le même texte. Eguren a mis aussi en regard des passages de la Bible d'Albe et de la Bible de Ferrare.

2. S. Berger a montré (p. 540) la dépendance du texte de Ferrare par rapport au ms. Esc. I. j. 3, qui a inspiré aussi Arragel lui-même.

3. Ferrare 1553 : *de los*.

4. Id. : *escarnidores*.

5. Id. : *fablara*.

6. Id. : *sobre*.

7. Id. : *daa*.

8. Id. : Y todo lo que faze fara prosperar.

Por esto non se leuantan los malos en el iuyzio, nin los peccadores en el conseio de los iustos. Por que sabe .A. carrera de justos : y carrera de malos se perderá ¹.

Que sabe e vce el Señor la via de los justos, e la via de los peccadores se perdera.

Le glossaire n'a été évidemment dressé qu'à titre d'indication tout à fait sommaire. C'est aux romanisants de dresser l'inventaire des formes ou mots intéressants. Je ne sais si Morel-Fatio a bien pris garde à la disposition du texte et des gloses quand il déclare n'avoir pu trouver d'après l'indication du glossaire le mot *alhinde*. Il est bien à la page indiquée du ms. ; mais à cette page il n'y a pas de texte, seulement de la glose, et le passage se trouve, comme l'indique le glossaire, « f^o 383 b. Glosas y 444^a », c'est-à-dire au t. II, p. 518^b : « E a estas sciencias auiene lo que auiene a los espejos fondos de alhinde, que en estando el ome la cara a rayz dellos, fazen muy tuerto el rostro pero como se aluenga de ellas fazenla derecha. » Le passage est assurément curieux. Le sens est du reste bien *azero*, comme le prouve le passage du f^o 444 « e tan rezios los fizo como es el alhinde o azero » (t. II, p. 713^b). Voici un autre mot intéressant, *sahatuez*, mais le glossaire ne renvoie qu'au f^o 101 v^o 1^a c. », c'est-à-dire t. I, p. 284^b « el paño de mescla es saatuez, non suba sobre ty ». La glose p. 320^b porte *saatnes*, par erreur sans doute², et elle est bizarre, comme bien d'autres élucubrations du bon juif. Le mot est aussi au f^o 153^b (t. I, p. 450^a) : « Non vistas *sahatuez (bollura)*, lana e lyno de consuno³ ».

L'illustration de cette Bible répond à tout ce qu'on pouvait attendre du duc d'Albe et du Roxburghe Club auquel elle est offerte. De magnifiques planches en couleurs, d'innombrables gravures, donnaient l'idée de l'original, que j'ai été admis à examiner il y a quelques années, pendant qu'on préparait la publication, et qui est assurément une des plus belles choses qu'on puisse voir dans cet ordre. La reliure imite non celle de l'original, relativement moderne, mais celle d'un missel toledan du xv^e siècle. Elle est due à MM. Antiñano et Mateu. Il n'est que juste de citer ici leurs noms et de féliciter la « Imprenta artistica » de ce bel échantillon de Livre espagnol⁴.

GEORGES CIROT.

1. T. II, p. 915. Les textes de Cassiodoro de Reyna et de Cypriano de Valera s'éloignent sensiblement; ils ont pourtant gardé le mot *tamo*.

2. M. Paz y Mélia déclare avoir reproduit exactement, même les fautes. Il a bien fait. Au besoin il corrige entre { }. C'est lui qui a dû ponctuer, ou tout au moins redresser la ponctuation, ce qui n'était pas facile vu l'obscurité de la glose et la forme insolite de bien des phrases.

3. *Bollura* = *vollura* = *mezcla* est un des nombreux mots écrits en rouge entre les lignes en manière d'explication.

4. J'ai reçu une petite plaquette de Buenos-Aires, *Las Biblias en Castellano*, par Juan C. Varetto (1925, 29 pages et 6 gravures). Elle est très incomplète, mais on y

Albert Gabriel, *La Cité de Rhodes, MCCCX-MDXXII; Architecture civile et religieuse*; Paris, E. de Boccard, 1923. 1 vol. in-4° de 240 pages, avec XLI planches hors texte et 161 figures.

Avec ce second volume (plus riche encore et plus varié que le premier¹), par lequel s'achève la belle publication de M. A. Gabriel, on aura une connaissance aussi complète que possible de la cité des Chevaliers². Dans une grande vue perspective placée à la fin de l'ouvrage, l'auteur l'a évoquée, telle qu'elle devait se présenter dans les premières années du xv^e siècle. Des coupoles ponctuent çà et là le moutonnement des terrasses, et à droite, dans le « Château », on remarque deux quadrilatères inégaux, le Palais du Grand-Maitre couronné de créneaux et flanqué de tours, sur le point culminant, l'Hôpital, en bas, tout près du port. Entre ces points, des rues montantes tracent leur alignement, et les espaces libres, cours, places et jardins, ont plus d'ampleur. Dans cette partie réservée, où s'étendaient les grands monuments, on sent encore l'empire de la règle.

Elle semble s'être exercée en tous sens. Les toitures sont comme nivelées sur la cité monastique et militaire. Aucun élan n'y a dressé d'audacieuses verticales. L'église conventuelle de St-Jean, qui a été détruite par une explosion au milieu du siècle dernier, était de proportions modestes, et n'élevait pas très haut ses charpentes apparentes en bois de cyprès, couvertes de feuilles de plomb. Les autres édifices religieux que les musulmans ont conservés, après les avoir affectés à leur propre culte, trahissent la plupart, dans leur plan et leurs dispositions principales, une origine byzantine. Mais on y relève assez souvent des additions gothiques, ou bien des procédés de construction et des éléments décoratifs qui viennent de l'Occident. En effet, certaines des églises grecques qui existaient au moment de l'occupation furent affectées au rite latin et remaniées; et plus tard, en en construisant de nouvelles, les Grecs s'inspirèrent des formes et des méthodes que l'Ordre avait répandues dans la cité.

Au contraire, l'architecture civile présente une remarquable unité. C'est ici que les habitudes latines ont triomphé. La demeure du métropolitain orthodoxe, que M. Gabriel identifie avec une convain-

voit la reproduction d'une des pages de la Bible d'Albe, d'après l'exemplaire possédé par D. José López, qui paraît avoir une belle collection de bibles, parmi lesquelles la *Biblia del Oso*, imprimée à Bâle en 1569 et due à Cassiodoro de Reyna. De celle-ci, comme de celle de Cypriano de Valera (Amsterdam, 1602), la Bibl. mun. de Bordeaux possède un exemplaire.

1. Voir *Bull. hisp.*, p. 179.

2. Il convient d'observer que la majeure partie des édifices civils étudiés par M. Gabriel servent d'habitations à des familles musulmanes; sa tâche, on le conçoit, n'en a point été simplifiée.

cante ingéniosité, ne se distingue, ni par ses dispositions intérieures, ni par sa façade, des habitations destinées aux occidentaux. Les édifices civils, Palais du Grand-Maitre, Hôpital, Auberges, Châtellenie, Baillage du Commerce, etc., formaient la parure de Rhodes ; ils ont donné le ton pour toutes les constructions privées, et c'est encore cet ensemble qui éveille le plus vif intérêt archéologique.

L'Hôpital y obtient facilement la place d'honneur. Grâce aux recherches de M. Gabriel, on sait aujourd'hui que la construction a commencé en 1440, le Grand-Maitre Fluvian ayant consacré un legs de 10.000 florins à cette fondation, mais que les travaux, longtemps interrompus, furent achevés seulement par d'Aubusson de 1483 à 1489. Des pièces inédites éclairent cette histoire et font connaître l'organisation du service. Les malades étaient hospitalisés dans une grande salle à deux nefs, au milieu de laquelle s'ouvrait une chapelle. C'est une disposition habituelle dans les Hôtels-Dieu du Moyen-Age. Mais l'ensemble de l'édifice, avec son ample patio et ses magasins voûtés du rez-de-chaussée, rappelle plutôt les caravansérails de l'Orient. M. Gabriel pense, avec raison sans doute, que le maitre de l'œuvre a pu s'inspirer des hôtelleries byzantines, dans lesquelles les chambres des voyageurs étaient réparties au premier étage, autour d'une cour à galeries. Du reste il y a lieu de noter que, dans tous les bâtiments civils de Rhodes, depuis le Palais du Grand-Maitre jusqu'aux habitations privées, le rez-de-chaussée est systématiquement occupé par des magasins. Sur la façade principale de l'Hôpital, leurs arcades s'opposent au mur aveugle qui les surmonte, décoré seulement de deux bandeaux et de quelques gargouilles. Le motif central, abside en encorbellement au-dessus du portail, avec des colonnettes engagées, un grand cadre d'armoiries et trois fenêtres à remplages, crée un autre contraste : l'effet est saisissant.

Quand on voit l'Auberge de France aussitôt après, elle paraît toute grâce. Il ne s'y ouvre cependant que cinq fenêtres sur une façade assez longue ; mais des chambranles moulurés, des encadrements à rinceaux relombant sur des culots les animent et leur donnent de l'ampleur ; deux cordons entrelacés courent le long du bandeau d'appui, les écussons de marbre se multiplient et, au sommet, des échauguettes scandent le rythme des merlons. Cette façade date seulement de l'extrême fin du xv^e siècle, et, dans les vingt premières années du xvi^e, la Renaissance italienne a tout juste introduit à Rhodes quelques motifs isolés¹. Quand il ne s'agissait point de la défense de la place, l'Ordre accueillait les nouveautés avec lenteur et discrétion.

M. Gabriel observe que l'on paraît s'être contenté jusque vers 1480

1. L'Auberge a été donnée à la France en 1513 par M. Maurice Bompard, alors ambassadeur à Constantinople, et restaurée en partie à ses frais, en partie à ceux de l'Etat, sous la direction de M. A. Gabriel.

de la main-d'œuvre locale, ou de celle que l'on pouvait tirer des pays chrétiens les plus proches, la Crète ou la Sicile. La technique est imprécise, le décor sculpté se compose de vieux motifs byzantins et d'éléments occidentaux alourdis, parfois défigurés par une exécution maladroite. Sous le magistère de d'Aubusson s'introduit une taille nette aux modelés vigoureux et colorés, qui dénonce l'arrivée d'habiles tailleurs de pierre français, catalans ou italiens. On peut aussi classer chronologiquement certains types d'appareil, certaines formes de portes et de fenêtres. Mais les principes de l'architecture rhodienne ne se sont pas modifiés profondément du *xiv^e* au *xvi^e* siècle. Le plan, simple et logique, utilise le terrain au mieux pour grouper quelques chambres à côté de la salle principale où l'on se rassemble. Il arrive que l'escalier soit adossé à la façade, suivant une disposition qui est commune en Syrie et dans certaines îles de l'Égée, et que l'on rencontre aussi en Espagne. Parfois, il se développe d'une seule volée contre l'un des murs latéraux. Mais on le loge fréquemment dans une petite cour carrée, sorte de cage à ciel ouvert, où l'on accède par un vestibule voûté. Extérieurement, l'édifice présente « de grands nus, où les pleins l'emportent de beaucoup sur les vides, et où s'accusent de préférence les lignes horizontales ». Ce caractère se retrouve dans l'architecture civile du midi de la France, de même que les cours intérieures, les toitures en terrasse, les galeries et les loggias largement ouvertes. Les escaliers de cours supportés par des arcs très surbaissés retombant sur des consoles sont un des traits les plus typiques de l'architecture catalane. L'influence des provinces Nord-Est de l'Espagne a été très active au *xv^e* siècle. M. Gabriel la reconnaît dans les motifs en saillie et les supports de section polygonale, sur des portes où l'arc brisé s'encadre d'une corniche rectangulaire, aux baies de même forme dont l'archivolte projette de larges crochets de feuillage.

Il existe d'ailleurs à Rhodes quelques édifices d'inspiration nettement espagnole, catalane, reconnaissables aux claveaux démesurés de leurs portails plein cintre et aux rares ouvertures du rez-de-chaussée. Les deux plus importants sont l'Auberge d'Espagne et le palais élevé par Diomède de Villaragut, châtelain d'Amposte, à la fin du *xv^e* siècle. L'Auberge d'Espagne est plus ancienne. Elle a été construite par Fluvian, mais, semble-t-il, en deux temps, car le rez-de-chaussée de l'aile gauche présente des assises de hauteur double, caractéristiques des plus vieux monuments rhodiens. L'habitation, au premier étage, comprenait cinq chambres, auxquelles on accédait par un escalier à triple volée, logé dans une courette d'angle. Du palier, une pièce intermédiaire permettait de gagner la galerie ouverte qui régnait en arrière de la salle d'assemblée. Celle-ci occupait la majeure partie de la façade et communiquait par un passage sur voûte avec le bâtiment situé de l'autre côté de la Grand-Rue. Il semble qu'un escalier indé-

pendant la desservait. Je me demande si ce double ou triple accès ne correspond pas à la répartition en deux langues des Chevaliers de la péninsule ibérique. On sait qu'après cette date (1462) ils continuèrent de se réunir dans la même auberge ; c'est pourquoi la salle a des proportions inusitées. La façade est très simple. En dehors des fenêtres, elle n'avait d'autre ornement qu'un grand cadre d'armoiries en croix. Il était daté par l'écu du Grand-Maître E. d'Amboise opposé à l'écu de Fluvian. Au centre, les armes de Portugal et de Navarre flanquaient celles des trois autres royaumes, Castille, Aragon et Grenade, réunies sur un même écu, entre les serres d'un aigle, comme à San Juan de los Reyes. Au-dessous venaient les écus de Diomède de Villaragut et de deux autres dignitaires qui ont probablement joué un rôle dans l'histoire de l'Auberge. Tous ces éléments décoratifs, l'aigle en tête, sont passés au musée de Constantinople. La façade avait subi de nombreuses dégradations, et des moucharabiés la déshonoraient. Le monument méritait néanmoins d'être conservé et restauré ; il l'a été, depuis la publication du volume, par les soins de la Mission italienne.

R. VALLOIS.

Historia da Colonização portuguesa do Brazil. Vol. I, 1921.

Sociedade editora, rua Luis de Camões, 30, Rio de Janeiro.

Je ne sais où en est cette luxueuse publication, dont j'ai reçu, il y a quelque temps, le premier volume, composé de 12 fascicules et muni de planches, de cartes, de reproductions du plus haut intérêt. On annonçait trois volumes en 36 fascicules commençant avec la découverte de P. Alvares Cabral : elle devait se terminer avec la randonnée aérienne de Gago Coutinho et de Sacadura Cabral. Elle est dirigée par MM. Carlos Malheiro Dias, de l'Académie des Sciences de Lisbonne, Ernesto de Vasconcellos, secrétaire perpétuel de la Société de géographie de Lisbonne, Roque Gameiro, sous-directeur de la Bibliothèque municipale de Porto. Les collaborateurs sont bien connus. Citons en tête l'illustre M^{me} Carolina Michaëlis de Vasconcellos¹ ; puis MM. Júlio Dantas, Luciano Pereira da Silva, Duarte Leite, Jayme Cortesão, H. Lopes de Mendonça, Carlos Malheiro Dias, Antonio Baião, Fr. M. Esteves Pereira. C'est M. Malheiro Dias qui a donné l'Introduction ; M. J. Dantas a écrit le ch. I (*A era manuelina*), M. H. Pereira le ch. II (*A arte de navegar dos Portugueses*) et le ch. IV (*Duarte Pacheco Pereira, precursor de Cabral*) ; M. D. Leite le ch. III (*Os falsos precursores de Cabral*).

Ces quatre chapitres constituent la mise au point des problèmes relatifs au mystère des découvertes, et cela avec la documentation sous les yeux des lecteurs, par exemple pour la fameuse lettre de

1. Morte récemment (v. p. 84).

Toscanelli au chanoine portugais. Le ch. III est suivi de nombreux appendices contenant les textes sur la question (procès de Colomb, extraits des chroniqueurs espagnols concernant le premier voyage de Vicente Yañez Pinzón et celui de Diego de Lepe). Tout est traité dans un esprit très critique et objectif, et le lecteur peut juger lui-même. Il jugera d'autant mieux qu'il a d'abord sous les yeux un ensemble, tout l'ensemble des questions qui se posent, et non pas simplement une isolée comme celle de Pinzón ou de Colomb; et ensuite les textes eux-mêmes, réunis pour sa commodité. Je ne parle pas de la partie scientifique, contenue surtout dans le ch. II, dont je puis seulement m'émerveiller et dont je dirai naïvement qu'il est sur bien des points pour moi une révélation (par exemple sur les ouvrages astronomiques d'Alphonse X). La cartographie est richement représentée (planisphères de Juan de la Cosa, 1500; de Cantino, 1502, etc.). Ouvrage de vulgarisation, sans doute, mais aussi ouvrage de discussion approfondie, dont la lecture me paraît s'imposer même aux spécialistes de l'histoire des découvertes.

Parmi les reproductions de documents, je signalerai celles du traité de Tordesillas (1494), de la lettre d'Estevão Frois a Manoel II (transcription de M. Antonio Baião); de la lettre d'Affonso IV au Pape Clement (1345); de la lettre de Toscanelli copiée ou refaite par Christophe Colomb ou son frère Bartholomé (1474); de la page de la *Cosmographiæ Introductio* de Ilacomylus où pour la première fois le nom d'Amérique est proposé pour le Nouveau-Monde (1507); d'une page du *Vita Christi* de Lisbonne (1495); des quatre pages du livre IX de la 1^{re} Décade de P. Martyr d'Anghiera (1511); des Instructions données à Lope Hurtado de Mendonça, ambassadeur d'Espagne à Lisbonne (1513); d'une page du ch. II du l. I de l'*Esmeraldo* d'après les mss. d'Evora et de Lisbonne (1505).

G. CIROT.

Alfred Miles Withers, *The sources of the poetry of Gutierre de Cetina*. Publications of the University of Pennsylvania. Series in Romanic Languages and Literatures. N° 9. Philadelphia, 1923. 91 p.; \$ 1.50.

Thèse de doctorat dont le point de départ est dans l'édition des *Obras de Gutierre de Cetina*, par le professeur sévillan Hazañas y la Rua (1895) et dans ce qu'ont eu l'occasion de dire, depuis, sur cet émule de Boscán et de Garcilaso, un assez grand nombre d'hispanisants : Morel-Fatio, Eug. Mele, Savj-Lopez, Icaza, etc.

Grâce à une comptabilité qui est assez dans les habitudes de l'érudition américaine et qui, en fait, donne des résultats, l'auteur arrive à déterminer le pourcentage des imitations qu'il a pu relever dans l'œuvre de Cetina : c'est surtout à Auzias March que celui-ci s'est

adressé, plus encore qu'aux Italiens, non pour la métrique, bien entendu, puisqu'il a adopté l'hendécasyllabe, mais pour les thèmes lyriques, parmi lesquels il paraît avoir préféré les moins gais.

Un court « biographical Summary » met au point ce qu'on savait de la vie du poète sévillan grâce aux érudits précités et à Adolfo de Castro, Menéndez Pelayo, Rodríguez Marín, Pérez de Guzmán, etc.

En somme travail de prétentions modestes, méthodique, précis et utile.

G. CIROT.

Baltasar Gracián, *Pages caractéristiques*, précédées d'une étude critique par **André Rouveyre**. Traduction originale et notices par **Victor Bouillier**, avec un portrait en deux hors textes (Collection d'auteurs étrangers). Paris, Mercure de France, XXVI, rue de Condé. MCMXXV, 322 pages, 15 fr.

Le *Bulletin hispanique* ne peut que faire bon accueil à cette traduction partielle due à un de ses collaborateurs, dont les *Notes sur l'Oráculo manual de Baltasar Gracián* (1911), avec l'article de Morel-Fatio, *Gracián interprété par Schopenhauer* (1910), ont ramené l'attention sur le célèbre théoricien de la *discreción* et de l'*agudeza*, une quinzaine d'années après l'étude que, à propos d'une autre de M. Karl Borinski, M. Arthur Farinelli avait publiée dans la *Rev. crit. de hist. y lit. esp. port. e hisp.-amer.* (1896, año I, n° 2), reprise depuis dans une édition malheureusement fautive¹ de l'*Héroe* et du *Discreto* (t. III de la *Biblioteca de Filosofía y Sociología*, 1900). Il est vrai que M. Adolphe Coster, au moment où M. Bouillier nous donnait ses *Notes*, préparait son remarquable travail sur Gracián, paru dans la *Revue hispanique* avec la date de décembre 1913, et où l'on trouve, sous un volume qui n'a rien d'effrayant (406 pages), dans une langue sobre et concise, les renseignements et analyses utiles, sans phraséologie ni pompe. En 1911, le même M. Coster avait réimprimé *El héroe* (cf. *Bull. hisp.*, 1911, p. 247). Nous voyons dans quel ordre on s'est succédé dans ce cortège de reconstitution et de réparation.

Pour Gracián comme pour sainte Thérèse on peut dire que Morel-Fatio a donné une impulsion et ouvert la curiosité : on trouverait d'ailleurs son influence initiale dans beaucoup d'autres directions, soit dit en passant.

Je reviens à M. Bouillier, et c'est tout d'abord pour regretter qu'il ne nous ait pas fourni une traduction plus complète. De courts passages de l'*Héroe*, du *Politico*, on s'en contenterait. Le *Criticón* a été bien partagé : avec la bonne analyse de M. Coster, les extraits de

1. M. Farinelli s'est d'ailleurs défendu d'y être pour rien ; il a simplement fourni copie de son article et ne saurait être rendu responsable de l'édition même.

M. Bouillier nous donnent bien une idée de l'œuvre. Mais le *Discreto* et surtout l'*Oráculo manual* sont bien sacrifiés. Pour ce dernier, assurément, nous avons la traduction d'Amelot de la Houssaie, dont les exemplaires ne sont pas rarissimes et que M. Rouveyre vient de republier (*Cahiers verts*, 1924); mais le *Discreto*? La traduction du P. Courbeville n'est pas une ressource : « il a paraphrasé plutôt que traduit », nous déclare M. Bouillier; et l'on a d'autant plus de regret de la discrétion de M. Bouillier que lui-même était plus compétent. J'aurais été curieux, pour ma part, de voir comment il rendait le titre du premier chapitre *Genio y ingenio*, dont il n'a pas traduit non plus le paragraphe correspondant (n° 2) de l'*Oráculo*, et sur lequel Morel-Fatio dans ses notes de cours (*Bull. hisp.*, 1910, p. 331) ne s'est pas arrêté. Heureusement M. Coster nous donne, p. 139-140, le fruit de ses réflexions, et il indique judicieusement un flottement fâcheux dans le sens donné par Gracián à ces deux termes. Nous devons évidemment tenir compte de l'emploi qu'il en fait ailleurs et rapprocher notamment les §§ 2, 15, 18, 49, 51, 53, 60, 65, 79, 89, etc., de l'*Oráculo manual*, qu'Amelot de la Houssaie a peut-être rendu d'une façon convenable pour son temps, mais pas pour le nôtre, et que M. Bouillier a omis. Pour *ingenio*, si l'on en prend le sens au § 15, il s'agirait non seulement des facultés intellectuelles, mais des connaissances techniques : les « valientes de entendimiento » sont, par exemple, ceux qui sont forts en géographie, en histoire, en sciences de toutes sortes, et dont le grand homme sait se servir, comme Tigranes se faisait servir par des rois, comme tout ministre aujourd'hui se sert de ses chefs et sous-chefs de cabinet, de ses directeurs, et a recours au besoin à tel ou tel spécialiste qui le tire d'affaire. En somme Covarrubias nous donne déjà la définition :

Vulgarmente llamamos ingenio vna fuerça natural de entendimiento investigadora de lo que por razon y discurso se puede alcançar en todo genero de ciencias, diciplinas, artes liberales, y engaños...

Pour *genio*, c'est plus difficile. S'agit-il des « dispositions naturelles », comme dit M. Coster? Oui, semble-t-il, et surtout des dons, des talents, de ce que l'on tient de la nature, y compris le caractère, d'où le n° 79 « *genio genial* », qu'Amelot rend par « l'humeur joviale ». Ici Covarrubias ne nous aide point. Il faut recourir au *Diccionario de autoridades* :

La natural inclinacion, gusto, disposicion y proporcion interior para alguna cosa : como de ciencia, arte, o manufactura.

Mais ce qui vaut mieux, c'est la citation d'Herrera dans son commentaire à la deuxième églogue de Garcilaso :

Genio es una virtud especifica o propiedad particular de cada uno que vive

celle de Lope de Vega, au début de *La prudente venganza* :

... cada escritor tiene su genio particular, a que se aplica... Es genio... aquella inclinación que nos guía más a unas cosas que a otras.

et celle de Paravicino, contemporain de Gracián, à vingt ans près :

Cultivando el genio excelente que le dió el Cielo con las artes estudiosas que le proponía el cuidado de sus maestros...

ce qui explique comment Gracián a pu dire « Puede mejorarlos la industria y realzarlos el arte ».

Tout cela est déconcertant quand même¹. Et c'est pourquoi précisément je regrette que M. Bouillier ne nous ait pas fourni sur ce *realce* ses lumières. Prenons ce qu'il nous offre, et apprenons de lui à traduire Gracián.

S'il a laissé de côté le premier *realce*, il en a tout de même traduit quatre et c'est déjà quelque chose. Au titre même, il a évidemment désespéré de trouver un équivalent. Ni *l'honnête homme* d'Amelot ni *l'homme universel* de Courbeville n'était possible, l'un n'étant plus de notre temps, l'autre étant à côté du sens. *L'homme idéal* serait dans les nuages. On pourrait songer à *l'homme accompli*; mais nous disons bien « une jeune fille accomplie », cela ne se dit pas d'un homme. *L'homme habile* serait plus dans le sens, car au fond c'est bien son portrait qui nous est tracé; je n'oserais risquer *l'homme qui sait faire*; peut-être *l'homme de savoir faire*; mais ce n'est pas encore exact, car le *discreto* n'est pas seulement habile : il a d'heureux dons qui le mettent hors de pair. Après tout, M. Bouillier a peut-être bien fait de traduire tout bonnement par *le Discret*, qui n'est qu'une modeste transcription, mais la seule honnête.

Je remarque dès la première phrase du *realce* « No estar siempre de burlas », que le déplacement d'un point et virgule du texte Rivadeneira, où il est après « de dos extremos », a donné le sens qui manquait :

La prudence exige beaucoup de sérieux, et la gravité concilie la vénération; si donc², il faut choisir entre deux extrêmes, préférons la majesté habituelle à la continuelle plaisanterie.

Dans la phrase suivante, j'aurais traduit *nunca*, qui s'oppose à *siempre*; mais il est clair que nous pourrions discuter toute notre vie sur les détails : M. Bouillier aura toujours la supériorité d'avoir abouti, et de m'aider souvent à comprendre.

1. Dans un de ses *Quince discursos* (réimprimés par B. Cano en 1793 dans le t. II des *Noticias históricas sacadas*...) Ambrosio de Morales écrivait : « Aunque en latín y en castellano por este vocablo *ingenio* entendemos algunas veces la condicion natural del hombre (c'est-à-dire dans le sens de *genio*), mas lo que mas propiamente significa es una potencia del entendimiento con que comprendemos las cosas y las escudriñamos bien, hasta penetrar en ellas todo lo que hay ».

2. Mais pourquoi une virgule ici?

Pour ce qui est de l'intérêt que présente l'œuvre du célèbre jésuite, c'est M. Rouveyre qui s'est chargé, dans une longue préface, de le dire, de le claironner plutôt, avec une conviction prenante, une vigueur irrésistible. Ce n'est pas tout à fait là le ton auquel se mettent les auteurs de thèses, ni le langage timide des érudits universitaires : le talent permet de telles hardiesses. A coup sûr les hispanisants ne peuvent être que flattés de voir leur goût pour cette littérature approuvé de si énergique façon par la glorification d'un écrivain espagnol. On saura enfin, en dehors de leur cercle, à commencer par les germanisants, qui nous regardaient bien un peu de haut naguère, que Gracián a influencé non seulement La Rochefoucauld et Labruyère, mais Schopenhauer et Nietzsche. Peut être nos professeurs de philosophie, dans les Facultés, songeront-ils à lui faire une place parmi les auteurs de licence, et à admettre, à cause de lui, l'espagnol comme langue secondaire. Je sais que c'est fait déjà dans une Faculté au moins, celle de Toulouse. A Bordeaux, cela ne tardera pas, je l'espère. J'avoue que je n'ai jamais tenté jusqu'ici aucune démarche en ce sens, crainte de n'être pas pris au sérieux. Même au baccalauréat de philosophie, du reste, bien que l'espagnol y soit admis, je doute que Gracián, qui figure au programme, soit souvent demandé aux élèves ; mais la raison, là, est peut-être que les seuls embarrassés ne seraient pas sûrement les candidats, je l'avoue en ce qui me concerne.

G. CIROT.

P. Sáinz Rodríguez. — *Evolución de las ideas sobre la decadencia española.* Madrid, 1924.

Le travail que nous allons examiner est le discours du jeune professeur de bibliologie, D. Pedro Sáinz, prononcé à la séance solennelle de rentrée de l'Université Centrale. Le titre de cet ouvrage indique suffisamment que nous sommes bien loin de l'insignifiance traditionnelle des discours d'usage de nos distributions de prix. Le discours de Sáinz est une étude très érudite (65 p. in-4°), suivie d'une copieuse bibliographie.

Prenant pour point de départ la fameuse définition que donna Renan d'une nation, Sáinz examine les divers moments où l'unité spirituelle de l'Espagne a été réalisée, puis s'est définitivement rompue. Cette unité existait avant l'avènement de la Maison d'Autriche. Elle dura encore quelque temps, faite désormais d'« impérialisme » religieux. A sa dissolution progressive correspond la « décadence ». Comment la littérature qui a constaté cette décadence, pour la dénoncer ou l'enrayer, a-t-elle évolué ? C'est la question à laquelle répond longuement Sáinz en examinant l'âge d'or, le XVIII^e siècle, les années aux environs de 1898.

Les écrivains de l'âge d'or qui ont été préoccupés par cette question (moralistes, théologiens, économistes) ont unanimement remarqué que la cause de la décadence résidait dans l'abus du luxe et le relâchement des mœurs. Mais ils n'étaient pas moins d'accord pour affirmer que l'Espagne demeurait malgré tout la première puissance du monde ; régression morale qui ne détruit pas la suprématie sur les autres nations. Sáinz cite à cet endroit de nombreux écrits dont plusieurs sont des réponses à des attaques de l'étranger, et surtout Quevedo et Saavedra Fajardo.

Au XVIII^e siècle, la position des esprits a changé. On avoue la décadence. Certains veulent la combattre par un absurde retour en arrière, d'autres, au contraire, par l'imitation de l'étranger (p. 41). Mais la querelle entre les deux partis demeure presque uniquement littéraire (polémiques de Forner ; l'affaire de Masson de Morvilliers). Au XIX^e siècle, elle gagne le terrain politique. L'unité spirituelle va être complètement brisée. Dès l'ouverture des Cortès de Cadix, on dénonça l'Inquisition comme ayant entraîné la décadence nationale. Jusqu'aux années qui précédèrent le « désastre », ce fut le thème sur lequel de nombreux écrivains, de talent médiocre généralement, exécutèrent des variations ennuyeuses, ou étrangement comiques comme celles de Pompeyo Gener qui alla jusqu'à soutenir que « l'Inquisition avait changé la constitution physique de l'Espagne et des Espagnols ». (V. la citation de Gener à la page 54 du *Discours de Sáinz*.)

A ce courant s'opposa Menéndez y Pelayo avec sa *Science espagnole et ses Hétérodoxes*. (Disons en passant que nous voudrions un éloge plus mesuré de Menéndez y Pelayo dont l'intelligence et la compréhension furent limitées par des préoccupations catholiques et nationalistes.)

Arrive 1898. Déjà, avant la guerre, quelques esprits, véritables éclaireurs, avaient signalé la « décadence » inéluctable. Il furent suivis par de nombreux écrivains qui étudièrent les causes psychologiques de cette décadence, ou les remèdes politiques (Ganivet et Unamuno, Costa et Picavea) : moment de pessimisme, d'abattement général que le grand historien Altamira essaya de secouer dans son traité classique *La Psychologie du peuple espagnol*.

Sáinz cite, pour terminer le livre d'Ortega y Gasset, la *España invertibrada*, qui est, pensons-nous, l'étude la plus incisive sur l'Espagne actuelle, posant avec le plus de netteté les problèmes qui préoccupent d'une façon aiguë les penseurs espagnols.

En résumé, savante étude, d'une érudition précise et assurée.

JEAN SARRAILH.

CHRONIQUE

— M. P. Imbart de la Tour est mort le 18 décembre 1925. C'est pour la Faculté des Lettres de Bordeaux, qu'il avait pourtant quittée en fait depuis une vingtaine d'années, une perte sensible. Il était de ceux qui, comme Camille Jullian, en allant à Paris, sont restés de cœur et d'esprit avec leurs anciens collègues. Or le lien qui le rattachait à eux était le sentiment de ce que nous devons à l'Espagne et de ce qu'elle doit être pour nous. C'est lui qui, avec notre ancien recteur, M. Thamin, et l'ancien ambassadeur Revoil, a mis sur pied l'Institut français de Madrid, l'a installé dans le bel immeuble de la calle del Marqués de la Ensenada, et y a réglé le *condominium* des deux Universités de Bordeaux et de Toulouse. C'est lui qui, avec M. Widor, a réussi à convaincre l'Institut de l'opportunité d'une création plus grandiose, celle de la Casa Velázquez. Espérons que sa mort ne sera pas fatale à l'achèvement d'une œuvre à laquelle le nom de la France est attaché. L'énergie qu'a toujours déployée celui à qui en incombe la réalisation, M. Pierre Paris, ne peut tomber, malgré les difficultés de l'heure présente, au moment où l'on arrive au faite.

— La mort de J.-A. Brutails (1^{er} janvier 1926), archiviste de la Gironde, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Bordeaux, est aussi un deuil pour la Faculté et pour le *Bulletin hispanique* dont il fut, dès l'origine, un des collaborateurs.

Les études historiques et archéologiques l'avaient souvent amené dans le domaine espagnol. Comme son livre *La coutume d'Andorre* (1904), ses études sur le Roussillon et sur le sud-ouest de la France faisaient de lui une manière de *fronterizo*, d'érudit de frontière, plus que personne apte à saisir et à comprendre l'histoire des relations entre les deux pays.

Il s'est surtout occupé, en Espagne, de la Navarre et de la Catalogne, et il avait dans ce dernier pays de nombreux amis et admirateurs, dont l'un, M. F. Valls Taberner, lui a consacré un article nécrologique très documenté dans *La Veu de Catalunya* du 8 janvier dernier.

Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres il était correspondant de l'Institut d'Études Catalanes et de l'Academia de Buenas Letras de Barcelone.

Sa bibliographie complète paraîtra dans la *Revue historique de Bordeaux*. Nous en reproduirons ici ce qui a trait plus spécialement à l'Espagne.

Il a été rendu compte par J.-A. Brutails dans notre *Bulletin*, en 1912 (p. 335), du premier fascicule du *Catalogue des actes de Jaime I^{er}, Pedro III et Alfonso III, rois d'Aragon, concernant les Juifs* (1213-1291). Ce premier fascicule, extrait de la *Revue des Etudes Juives* était marqué « Tome I^{er}, Deuxième partie », parce que la première partie de ce tome I^{er} était réservée à l'Introduction, remise à plus tard; mais M. Régné, en présentant lui-même aux lecteurs de la *Revue historique* (1925) ce fascicule et les trois qui l'ont suivi, déclare qu'il renonce à écrire cette introduction et même à rédiger l'index. Il est bien regrettable que M. Régné ait été amené à cette renonciation. Qui eût pu, comme lui, dégager l'intérêt de cette documentation qu'il a maniée, étudiée, analysée pièce à pièce? Ce qui est plus lamentable encore, c'est de sentir, sous ce qu'il dit, la constatation d'un fait brutal; qu'un fonctionnaire de sa carrière soit obligé de renoncer à travailler pour lui-même. Quoi qu'il en soit, il a donné par ailleurs plus qu'il n'avait promis, puisque, après les actes des trois rois indiqués, il a encore publié ceux de Jaime III et a donc poussé jusqu'en 1227. Au fascicule qui contient les actes d'Alphonse III il a mis en appendices, comme pièces justificatives, 23 documents inédits des années 1224 à 1291, annoncés dans les fascicules précédents. Là il a tenu sa promesse. Ne se décidera-t-il pas à la tenir tout entière?

D^r Saül Mézan, *Les Juifs espagnols en Bulgarie* (édition d'essai), Sofia, Impr. « Amishpat », 1925. Vol. I, Histoire, statistique, ethnographie. C'est une première ébauche, déjà très intéressante, d'un travail qui doit paraître, en espagnol, avec la collaboration de M. Max Léopold Wagner. Il y a là quantité de détails, qu'on aurait plaisir à relever, au sujet de la langue et des usages des *Sephardim* bulgares; mais il valait mieux signaler ici ce travail sitôt reçu, d'autant plus que l'auteur sollicite des lecteurs des corrections et compléments.

M. Tomás Navarro Tomás a refait (1924) son édition de Garciloso dans la collection des *Clásicos Castellanos* (t. 3), mettant à profit les dernières publications (Laurencín, E. Mele, etc.). Il faut l'en féliciter, car c'est évidemment là qu'on lira désormais l'exquis poète.

Au sonnet XXIX, dans le tercet final :

Ondas, pues no os escusa que yo muera. .

il faut lire *no se excusa* comme dans l'édition Diez-Canedo, et comme lisait Lope de Vega, qui cite les trois vers dans *Las Fortunas de Diana*, en notant qu'ils sont imités de Martial.

Nous avons reçu le volume XVII, correspondant au *Dietari XXXII*, du *Manual de Novells Ardits vulgarment appellat Dietari de l'Antich Consell Barceloni* et publié en 1922 (Oficina Municipal d'Investigacions i Publicacions Històriques, Barcelona). Ce volume va du 1^{er} décembre 1658 au 4 octobre 1667; il comprend de nom-

breux appendices transcrits d'autres recueils, des réimpressions des documents du temps, et un excellent index.

— Le directeur-gérant du *Bulletin hispanique*, M. Radet, vient d'être élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. C'est lui qui a assuré la vie matérielle de notre publication, tout en dirigeant la *Revue des Etudes anciennes* avec une compétence et un succès notoires. En lui confiant les destinées de nos *Annales*, la Faculté des Lettres de Bordeaux a été bien inspirée. Elle se réjouit aujourd'hui de voir reconnaître et récompenser ses efforts et sa persévérance.

Grâce à lui, le *Bulletin hispanique* vit depuis vingt-sept ans. Cela vaut bien un merci; nous le donnons de tout cœur. G. CIROT.

— *Alfar*. El que una revista puramente de letras y artes, es decir, sin mezcla de actualidad, ni de sucesos, ni de política, logre en España llegar a los cinco años de edad, es algo de carácter maravilloso. *Alfar* es el único ensayo que conozco de semejante perdurabilidad. Admirablemente presentada, con exquisito gusto, con cierto eclecticismo en la colaboración que permite leer, junto a Concha Espina, a Guillermo de Torre, y al lado de las prosas de Hernández Catá y de Gabriel Miró, los versos de Jules Supervielle (en francés) o la defensa del surrealismo de Pierre Picon; con artículos o poesías de Ors, Machado y otros, jóvenes o consagrados; además, ornada de páginas de arte en las que se siguen con suma competencia y precisión las Exposiciones de París y de Madrid y en las que se estudia a los nuevos artistas y las modernas tendencias, es hoy la sola tentativa (la *Revista de Occidente* tiene otro carácter) de periódico bello, asequible, incluso económicamente, a un gran público intelectual. Todo ello es debido a la fina labor de dirección y de crítica de un escritor uruguayo, D. Julio J. Casal, poeta de quien, con motivo de un reciente libro, me ocuparé más en detalle. Para que el prodigio resulte todavía mayor, se ha de añadir, que *Alfar* no se publica en Madrid ni en Barcelona, sino en la Coruña, frente al mar, como a mitad de camino de América y de España, los dos campos en que quiere sembrar y en los que siembra. Serenamente, recogiendo adhesiones fervorosas, emprendió su ruta cultivando con el pensamiento alto y el gusto depurado, las manifestaciones más nobles de la literatura y de las artes. No ha cejado en su empeño y cada mes, aporta, escogidamente, un rico botín. — M. NUÑEZ DE ARENAS.

10 février 1926.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, secrétaire;
G. RADET, directeur-gérant.

7-215. — BORDEAUX. — IMPR. GONNAILHOU, RUE GUIRAUDE, 11. — 1926.

Este Boletín sale trimestralmente (a principios de enero, abril, julio y noviembre). — Centros de suscripción. BORDEAUX: *Feret, rue de Grassi, 9*; TOULOUSE: *Éd. Privat, rue des Arts, 14*; PARIS: *A. Fontemoing, rue Le Goff, 4*; MADRID: *G. Molina, Travesía del Arenal, 1*. — Precios de suscripción: 30 francos año (Francia); 35 francos para los demás países de la Unión postal; números sueltos, 9 francos.

LOS SUSCRIPTORES DE ESPAÑA PUEDEN HACER EL PAGO POR MEDIO DE LIBRANZA DEL GIRO MUTUO A NOMBRE DEL SR MOLINA, TRAVESÍA DEL ARENAL, 1, MADRID.

Études sur l'Espagne, par A. Morel-Fatio. Quatrième série. Paris. Champion, 5, quai Malaquais, V^e, 1925.

Hespéris, Archives berbères et Bulletin de l'Institut des Hautes-Études marocaines. 5^e année, 1925. Emile Larose, éditeur, 11, rue Victor-Cousin, Paris. Abonnement: France et colonies, 50 fr.; étranger, 60 fr.

Bibliotheca Romanica. La vida de la Madre Teresa de Jesús (II), fasc. 306-307. Strasbourg, Heitz, 1925. 3 fr.

Bibliotheca Latina Medii Aevi. Fasciculus II. G. Cirot. De codicibus aliquot ad historiam Hispaniae antiquae pertinentibus olimque ab Ambrosio de Morales adhibitibus. Bordeaux, Feret, 1924. 15 fr.

Libro de los Fueros de Castiella, publicado por Galo Sánchez (Universidad de Barcelona, Facultad de Derecho), Barcelona, 1924. xvi-166 p., petit in-8^o.

R. Menéndez Pidal, Manual de Gramática histórica española. Quinta edición, Madrid, V. Suárez, Preciados, 48, 1925.

Portugalia, Revista de cultura, tradição e renovação nacional. Director: Fidelino de Figueredo. Administração: 125, 1^o, rua dos Retrozeiros, Lisboa.

Mira de Amescua. I, El Arpa de David, Introduction and Critical Text; II, Lisardo, — His Pseudonym by C. E. Anibal. The Ohio State University, Columbus, Ohio. 1925.

Lusitania. Revista de Estudos Portugueses. Livrarias Aillaud e Bertrand, rua de Garrett, 73, Lisboa.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : **M. Georges RADET**

QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX.

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

Prix de l'abonnement :

I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES. — II. BULLETIN HISPANIQUE

France. F. 60 » | Étranger. F. 60 »
(Frais de port compris.) (Frais de port en sus.)

Pour la France et les pays français, une réduction de moitié est accordée aux Bibliothèques municipales ou universitaires, Musées ou Collections publiques, Sociétés historiques ou archéologiques, aux savants ou membres de l'Enseignement.

Depuis 1919, le *Bulletin italien*, qui formait la III^e section du recueil, a cessé de lui être incorporé.

Les années I à XVIII (1900 à 1918) sont en vente à des prix variant de 30 à 50 francs le volume.

Les prix ci-dessus indiqués pour les abonnements ne s'entendent que de l'année courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume, varie entre 50 et 75 francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :

MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 9. Bordeaux.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XLVIII^e ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXVIII

N^o 2

Avril-Juin 1926



Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ÁRENAL

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI^e

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VI^e

BULLETIN HISPANIQUE

(Universités de Bordeaux et de Toulouse)

Tome XXVIII, 1926, N° 2

SOMMAIRE

Justo Pérez de Urbel (O. S. B.), Origen de los Himnos mozárabes (*continuación*). 113

Georges Cirot, Notes complémentaires sur l'« Atalaya » de l'Archiprêtre de Talavera 140

Henri Sée, Les côtes américaines du Pacifique vues par un Français au début du XIX^e siècle (Voyage du *Bordelais* en 1817-1818). 155

Variétés: Une version orientale de la légende de Rodrigue, dernier roi visigoth (**A. Haggerty Krappe**), p. 176; — L'Hommage à D. Ramón Menéndez Pidal (**G. C.**), p. 179.

Bibliographie: ALY BAHGAT BEY et ALBERT GABRIEL, *Fouilles d'Al Foustât* (**R. Vallois**), p. 180; — R. DE UREÑA et A. BONILLA, *Obras del maestro Jacobo de las Leyes* (**G. C.**), p. 182; — ANFÓS PAR, *Sintaxi Catalana, segons los escrits en prosa de Bernat Metge* (**E. Bourciez**), p. 184; — KARL PIETSCH, *Spanish Grail Fragments* (**G. C.**), p. 186; — AUBREY F. G. BELL, *Francisco Sánchez et Brocense* (**G. C.**), p. 188; — MORATÍN, éd. F. RUIZ MORCUENDE (**J. Sarrailh**), p. 190; — C^t GODCHOT, *En Danemark. Les Espagnols du marquis de la Romana* (**M. Nuñez de Arenas**), p. 191; — CÉSAR BARJA, *Literatura española: Libros y autores clásicos; Libros y autores modernos* (**G. C.**), p. 193; — V. SALADO ALVAREZ, *Mejico peregrino; Mejicanismos supervivientes en el inglés de Norteamérica* (**G. C.**), p. 197; — J. AMADE, *Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne au XIX^e siècle; Bibliographie critique* (**G. C.**), p. 197; — E. EDUARDO DE BAQUERO, *Discursos leídos ante la R. Academia Española* (**M. N. de A.**), p. 200; — UNIVERSIDAD DE VALLADOLID, *Conferencias del Curso, 1923-1924* (**G. C.**), p. 202; — C. PARRA-PÉREZ, *Miranda et la Révolution française* (**A. Renaudet**), p. 203.

Chronique: Farinelli, Hämel, Giese, Vovard, Mendes Corrêa, Asin, Carvalho, Mele, A. Bonilla, Cardozo de Bethencourt, R. Ricard, Pérez de la Ossa, *Lusitania, Revista histórica* de Montevideo, E. Lambert, Rapport sur les concours d'agrégation et de certificat, *Erratum*, p. 205-208.

COMITÉ FONDATEUR

- † **E. MÉRIMÉE**, professeur honoraire de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.
- † **A. MOREL-FATIO**, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Etudes, à Paris.
- P. PARIS**, membre de l'Institut, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Etudes hispaniques à Madrid.
- G. CIROT**, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres, *secrétaire de la Rédaction*.
- G. RADET**, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, *directeur-gérant*.

ORIGEN DE LOS HIMNOS MOZÁRABES

(Continuación¹.)

Examen especial de los himnos restantes.

IN CAPUT ANNI. *Anni peracto circulo*. (S. VIII-IX.) — Hay en este himno reminiscencias del « Nunc Sancte nobis Spiritus » de San Ambrosio — el verso *Dignare promplus ingeri* —, y del que se cantaba en el cumpleaños del rey — in natalicio regis — que es del siglo VII, y empieza de la misma manera. Este es posterior, muy posterior, obra de un tiempo de decadencia, y de un poeta inhábil, que construye caprichosamente, no conoce la acentuación de las palabras — *cárere* en vez de *carére* — ni las reglas primarias de la gramática. Muchas faltas pueden atribuirse al copista, pero no otras, sopena de deshacer el verso. Ejemplo: *Fac nos hunc tempus spacía*, en vez de *hujus temporis spacía*, es la forma querida por el autor, atento a formar un yámbico dímetro rítmico, porque no conocía la prosodia medida.

La época tardía de su composición (s. XI) explica porqué este himno se encuentra únicamente en el himnario de Silos, y no formando parte de la colección, sino colocado por una mano distinta, como un apéndice al fin de los cánticos bíblicos. Además de las reminiscencias ya notadas hay que añadir otras de la misa mozárabe « in caput anni » que, lo mismo que este himno, reservaba la iglesia española para el 2 de Enero,

1. Véase *Bull. hisp.*, t. XXVIII, p. 5.

ocupada el día anterior en festejar la Circuncisión¹. Apuntaremos sólo estas bien evidentes :

HIMNO

Fac noc hunc tempus spacia
Fideli mente agere
Qualiter oculis tuis,
Mereamur complacere.

Terramque reple fructibus,
Animas, corpus facito,
Morbis, delictis carere,
Famem et hostem coibe.

MISA

Det nobis ita venientis anni spacia
fideli mente transigere, qualiter
oculis pietatis ejus mereamur complacere. (Lib. Sacram. col. 83).

Terram quoque fructibus reple,
animas corporaque facito morbis
delictisque carere... contere hostem,
coibe famem. Lib. Sacram, col. 84).

SAN ACISCLO. *Gaudele flores martyrurum*. (S. VII^o) — Este hermosísimo himno es de origen español sin duda ninguna, pues en él se cantan a la vez el principio del Adviento y la gloria de los santos mártires cordobeses Acisclo y Victoria. La iglesia española empezaba el tiempo de Adviento el 17 de Noviembre, que era también el día consagrado a estos mártires, cuya fiesta era general en España ya en el s. VII^o, y se encuentra en el Eucologio de Verona. La misa de este día reúne también los dos objetos, y coincide en algunas de sus ideas y hasta en las expresiones con este himno, que por su belleza, y por la exactitud con que el autor se atiene a las reglas de la medida, que sólo infringe una o dos veces, está delatando el siglo de oro de la liturgia mozárabe. No obsta a esta conclusión la rima, casi perfecta en algunas estrofas de este himno, pues ya la encontramos en otros monumentos de la misma época, aunque no sea el progreso tan notable como aquí. El primer verso suele ser *similiter* o *aequaliter cadens* del segundo, y el tercero del cuarto :

Aeterna lux promittitur,
sidusque salvans promitur
jam nos jubar praefulgidum
ad jus vocet coelestium.

ADVIENTO. *Christi caterva clamitet*. (S. VII.) — Ambrosiano por el fondo y por la forma parece este himno, de profundo sabor

1. Así era, contra la opinión corriente de los mozarabistas. Y lo mismo sucedía con el ayuno « in caput anni ».

2. El primer concilio de Zaragoza nos dice que ya en el s. IV empezaba el Adviento el 17 de Noviembre.

teológico; pero es a todas luces español, tanto porque sólo le encontramos en los mss. españoles como por el carácter mozárabe de algunas de sus fórmulas: *renata plebs, annua festa...* La última estrofa está calcada, sobre otra del himno *Vox clara ecce intonat*, que, compuesto entre el siglo v y el vi, tardó poco en entrar en España. Pueden compararse estos dos versos:

Caterua...

Secundus ut cum ceperit,
Orbemque terror presserit.

Vox clara...

Secundo ut cum fulserit,
Mundumque orror cinxerit.

Debemos pues colocar su composición en el siglo vii, pues no nos permite retardarla más la perfección de su hechura, regularmente ajustada a las normas de la prosodia latina. Está en metro yámbico dímetro como el anterior.

SANTA CECILIA. *Incliti festum pudoris. — Virginis Ceciliae.* (S. vii.) — De origen español. Se ve en este himno que la Iglesia española no se olvida del adviento, al mismo tiempo que honra a los santos. Esta idea hallamos también en la misa mozárabe de la santa. Entre la misa y el himno hay además relaciones más íntimas, como es la que se advierte comparando los dos textos siguientes:

HIMNO

Ecce adventum futuri
Praestolamur iudicis,
Sustinemus et beata
Illa lucis gaudia;
Non rei tunc puniamur,
non crememur ignibus.

MISA

Invocantes eum ex pietate patrem
quem terribilem venturum expa-
vescimus iudicem.

Profecto etenim erit per illum no-
bis vita aeterna, per quem Virgo
Cecilia non fuit in ardoribus con-
cremata (*Lib. Sacr.*, col. 28).

Por otra parte sabemos que esta fiesta era ya general en España durante el siglo vii, pues la trae el Eucologio de Verona, y como además el himno está compuesto en metro trocaico perfecto de alta belleza, con las únicas licencias usadas por nuestros poetas del siglo vii, no dudamos en hacer remontar su composición hasta dicha época.

SAN CLEMENTE. *Clementis festum celebratur hodie.* (S. ix.) — Este himno nos lleva a una época de decadencia literaria. El

metro es el yámbico trímetro, pero únicamente rítmico, el lenguaje mediano, y pobre la inspiración. Se ve un esfuerzo para hacer terminar con una sola rima los cinco versos de cada estrofa. Encontramos el acusativo *spirituum*, indicio de origen español. Y español es, pues el autor ha tenido presente la misa mozárabe cuando le componía. Véase un ejemplo de esta afinidad :

HIMNO	MISA
Hic praedicando Christi evangelium,	Qui per Clementem catervam ad-
Et convocando catervas fidelium	cumulas confessorum... ad cultum
Trajani jussu ducitur exilium	verae fidei romuleos simulet italicos
Trans Pontum mare in praeruptum	convocans cives... trans Pontum
Jeremum.	mare mittere non moretur in ere-
	rum crudele.

El Eucologio de Verona nada dice de la fiesta de San Clemente y es que esta fiesta no era conocida en España antes de la invasión agarena; y lo vemos con toda claridad si paramos mientes en las oraciones de la misa, en las cuales encontramos varias alusiones a los vejámenes de los infieles, como se ve por estas frases que traduzco por su gran interés histórico : « Atiende a salvar con tu paz las afligidas reliquias de los cristianos, para que los que sufrimos el yugo durísimo y sensual de parte de diversas gentes, predicando pacíficos la verdadera paz podamos entrar en el paraíso ». « Para que no consintamos ser arrancados del santo propósito por los étnicos e inregenerados. Quebranta su fortísimo arco... confunde los malignos consejos que traman contra nosotros... a fin de que los que aquí por el nombre de tu hijo sufrimos de ellos diversos oprobios, soportamos indecibles escarnios, se nos conceda allá arriba la remisión de los pecados, a causa de la fe que profesamos, y por la cual somos arrastrados hasta la mendicidad y la muerte. » (*Lib. Sacram.*, col. 39 y 41.) Estas palabras nos hacen pensar en las persecuciones que asaltaron a la iglesia mozárabe en la segunda mitad del siglo IX, desde el año 843. Y por esta época se debió componer el oficio de San Clemente, cuyo nombre no aparece todavía en el Eucologio silense del mismo siglo, pero sí en el Pasionario de Cardeña del año 919. En esta misa encontramos una

frase semejante a otra del himno *In caput anni* que ya nos ha ocupado:

Per anni cursu spacia
septem dierum volvitur.

Per septem quo mundus volvitur
dies.

No sabríamos decir cuál de estas formulas es anterior, ó si procede de una fuente común.

SAN SATURNINO DE TOLOSA. *Vocis audita novitas refulsit.* (S. v.) — La fiesta de San Saturnino es antiquísima en España, y data probablemente del tiempo en que todo el sur de Francia estaba unido con la península bajo el cetro de los primeros reyes visigodos. Como la fiesta, este himno nació en Tolosa, en una época muy temprana a juzgar por su corte clásico. Se alude como cosa reciente a la traslación de los restos del santo verificada a principios del siglo v por San Exuperio, y según otros a fines del siglo anterior:

Hujus inlesi cineres dicato
rite transferri tumulo merentur.

Tal vez sea este himno de Ausonio, gloria de Burdeos, o de alguno de los numerosos *relores* tolosanos a quienes dedica sus epigramas el *retor* de Burdeos, entre los cuales figura el mismo San Exuperio. Estos dos versos del presente himno:

Ninguidis septa spaciis Tolosa
Flagret accensa fidei calore.

nos traen a la memoria aquellos otros del poeta burdigalense:

Non unquam altricem nostri reticebo Tolosam
Coctilibus muris quam circuit ambitus ingens
Ninguida Pireennes et pinea Cebennarum¹.

S. FACUNDO y S. PRIMITIVO. *Fons, Deus aeternae pacis, lux origo luminis.* (S. x.) — Tenemos aquí un acróstico, en que el himnógrafo ha puesto el nombre de sus héroes — Facundi, Primitivi, dicen las iniciales de las estrofas. La primera noticia que tenemos de estos santos hermanos, martirizados donde más tarde se levantó la famosísima abadía de Sahagún.

¹ *Patrol. Lat.*, XIX, col. 858; Fita, *Bol. Acad. Hist.*, XXVIII, 403.

es de una lápida de Guadix, que lleva la fecha de 652. Entre los libros litúrgicos el primero que hace mención de ellos es el Pasionario de Cardena, año 919, que trae sus actas. Los manuscritos toledanos no les recuerdan ni una vez; aunque sí el calendario de Córdoba de 961. Su culto debió extenderse en los territorios cristianos de la Península merced a la grandeza alcanzada por el monasterio de Sahagún ya en el siglo ix. En este país y en esta época parece que puede ponerse el origen de las actas y del himno. Empieza éste plagiando el de San Felix, obra del siglo vii.

S. FACUNDO.

Fons Deus aeternae lucis
Lux origo luminis
.....
Almorum ecce tuorum
Pangimus insignia
.....
Mira presta ut queamus
Tua promere himnis.

S. FELIX.

Fons Deus vitae perennis,
Lux origo luminis,
.....
En tui Felicis almi
Pangimus insignia
.....
Ut tua rite queamus
Premere magnalia.

Luego el autor del himno, no le llamamos poeta porque sería profanar esta palabra, toma las actas y va poniendo en versos trocáicos rítmicos lo más importante de ellas con la mayor fidelidad. Sus versos no son más que prosa ritmada. Véase un solo ejemplo :

HIMNO.

Jussit is trahi ad se
Ac frangi digitos horum.
Crura et contorqueri.
Direxit epulas illis
Quibus edebat ipse
Oblatum cibum tunc sancti
Temnunt sibi carcere.

Jussit eos cruciari et digitos eorum
confringi, et crura eorum contorqueri...
Direxit eis de epulis quas ipse comedebat; oblatum sibi cibum
sancti... contemnunt.

(Escalona, *Historia del Monast. de Sahagun*, 1782, p. 9.)

SAN ANDRÉS. *Decus sacrali nominis*. (S. Dámaso) *Omnipotentí Domino*. (S. ix.)— La fiesta de San Andrés había penetrado ya en la liturgia mozárabe en el siglo vii, como aparece por el Eucologio de Verona. Tal vez entonces se adoptó el primero de estos himnos que se suele atribuir a San Dámaso, y que parece importado a juzgar por el gran número de breviarios extranjeros en que figura. Aparece ya en el himnario de

Moissac del siglo x. Más tarde los mozárabes de Toledo, enriquecieron su breviario con otro himno, debido a una poetisa, no ayuna de toda inspiración: el que empieza *Omnipotentí Domino* (*Patrol. Lat.*, 36, 1262). Las iniciales de las estrofas nos permiten leer el nombre de su autora: ORIENTIA F.(ecit).

El latín de Oriencia es el latín bárbaro del siglo ix o x, y el metro que usa es el yámbico dímetro rítmico, con frecuencia poco armonioso.

SANTA LEOCADIA. *Sanctissimae Leocadiae*. (S. vii.) — La fiesta de la gran mártir toledana, en cuya basílica se celebraron varios concilios generales, era común en España antes de la invasión de los árabes. El Eucologio Veronense atestigua que se celebraba en Tarragona.

Por este tiempo se compuso este himno en la misma ciudad de Toledo:

Tu nostra civis inclita,
Tu es patrona vernula.

Su autor es indudablemente uno de los tres grandes padres toledanos, a quienes tanto debe nuestra antigua liturgia: San Eugenio, San Ildefonso o San Julián. Tamayo (*Martirologio*, VI, 429) pensó en Montano, que gobernaba esta sede hacia 525; pero Montano no pudo conocer el himno *Primo dierum omnium*, del cual ha pasado a éste un verso entero:

Ut probra nostra diluas,

y reminiscencias de otros. Aunque no sea de San Gregorio como generalmente se cree, este himno se conoció en España lo más pronto a fines del siglo vi. Yo creería que el autor del himno de Santa Leocadia es San Eugenio, el poeta. Encontramos en este himno dos versos semejantes a otros de *Jesu corona celsior*, que él utilizó en su *Lamentum propriae senectutis*. Transcribimos aquí todos estos textos comparativos para que el lector pueda darse cuenta más exacta:

Jesu corona.
Hic vana terre gaudia
.....
Caduca rite deputans
Pervenit ad coelestia.

Sanctissimae Leocadiae.
Quae vana terre despiciens
Ad regna coeli transiit.

Hic vana terrae gaudia
et luculenta praedia.

Lam. Prop. Senectutis.
Abite pessum vana mundi gaudia,
Opes caducae, luculenta praedia,
Fasces honores, blandimenta noxia.
(*Padr. Tolet.*, I, 25, ed. de Lorenzana.)

La semejanza se completa con estos dos versos del himno *Deus tuorum militum* (siglo VI).

Hic nempe mundi gaudia
et blandimenta noxia.

Es verdad que los autores suelen colocar la composición de *Jesu corona celsior* hacia el siglo nono, pero ante un dato tan seguro es preciso, adelantarla en varias centurias y además admitir que hay fundamento para pensar que de España emigró a las demás regiones de Europa, para ser recogido por la Iglesia romana y agregado a su liturgia.

Para acabar con el himno de Santa Leocadia diremos que su estilo no es indigno de San Eugenio, y que en él se observan las licencias ya notadas en otras poesías suyas.

Observaremos también que la hechura de este himno nos hace pensar en el de San Hipólito, qué podemos atribuir con fundamento a San Eugenio. Después de un exordio muy parecido, continúan los dos con una idea paralela, expuesta con palabras casi iguales.

STA. LEOCADIA.	Haec namque virgo nobilis... quo vane terrae despuens ad regna cole transiit.
SAN HIPÓLITO.	Hic namque Hipolitus tempora terrea despectans, nivea scandit ad aethera.

En las peticiones finales hallamos esta otra semejanza :

STA. LEOCADIA.	Sic vita rebus affluat ne corda luxu sordeant, non morbus aut penuria...
SAN HIPÓLITO.	Sit vita locuplex frugibus affluis, rerum prosperitas congrua polleat.

SANTA EULALIA. *Laudem beatae Eulaliae.* (S. VII.) — En este día usaba la iglesia española el gran himno de Prudencio. *Germine nobilis Eulalia*, y otro, que empieza *Laudem beatae Eulaliae*, que describe la pasión de la santa emeritense en per-

fectos yámbicos dímetros, bellos y vigorosos, con algo del aliento, que daba a los suyos el cantor calagurritano. Algunos se le han atribuido a San Isidoro, pero igual pudiera ser de algún otro de los grandes escritores del siglo VII. De todas maneras no es posterior a esta época. Las dos últimas estrofas parecen recordar el triunfo de la idea católica y el reposo seguido a la persecución arriana que se ensañó muy particularmente en la iglesia de Mérida:

*Iamjam quieti psallite,
Patrique laudem dicite,
Christumque laudemus pium,
Simulque Sanctum Spiritum.*

*Haec nos redemit Trinitas,
Cujus perennis gloria,
In saeculum nescit mori
Vivens per omne saeculum.*

SANTA MARÍA. *Fil postea Christi pervia.* (S. VII.) En el concilio X de Toledo, al que asistió San Eugenio como presidente y San Ildefonso como abad de Agali (656), se instituyó la fiesta del 18 de Diciembre en honor de la Santísima Virgen, y es natural que al formarse el oficio se asignase entonces mismo para ese día el himno alfabético de Sedulio *A solis ortus cardine*: solo las cinco estrofas primeras, porque las siguientes no se refieren al misterio de la fiesta, añadiéndose tres estrofas que continúan el orden alfabético interrumpido, y que empiezan con las letras F. G. H. Este himno debe tomarse como una continuación de *A solis ortus*, no como reliquia de un himno alfabético perdido. Es uno de los que emigraron, e hicieron mucha fortuna en el extranjero, pues fué incorporado a muchos himnarios, y le leemos en un gran número de manuscritos desde el siglo IX en adelante. Su autor puede ser San Eugenio o San Ildefonso.

SANTO TOMÁS APÓSTOL. *Festum, Christe rex per orbem.* (S. IX.) — El Eucologio de Verona no trae oficio ninguno para el día de Santo Tomás, lo cual nos da vehementes sospechas de que esta fiesta era desconocida en la iglesia visigoda. El Sacramentario toledano tampoco señala misa especial para este apóstol. La que trae Ferotin (col. 608) está tomada de un manuscrito silense. Esto nos hace pensar que el presente himno fué compuesto en época tardía, y nos confirmamos en esta

opinión al examinar su estilo atormentado, la pobreza de su lenguaje, la carencia de toda ráfaga poética, y lo desapacible de los versos, en ritmo trocáico. El autor afirma que el cuerpo del apóstol de los Indos se veía en Edesa, apartándose de la tradición visigoda, que por boca de San Isidoro en su libro *De Ortu et Obitu Patrum* nos dice que reposaba en Calamina. Edesa es la ciudad que señala Beato como lugar donde predicó Iudas Tadeo: « Ipse in alio Evangelista Thaddaeus scribitur, quem Ecclesiastica tradidit Historia, missum ad civitatem Aedissam ad Abbagarum regem » (*Beati Comment. in Apocal.*, Madrid, 1770, p. 97). Es por tanto evidente que Beato no conocía la leyenda de que se hace eco el himno de Santo Tomás; ni la misa que el citado códice de Silos trae para la fiesta del santo apóstol de los Indos, misa en la cual se hacen también alusiones a esa leyenda y a la ciudad de Edesa. Por lo demás esa misma misa delata por su estilo una época tardía. Es hermosa y devota, pero « el autor, dice el P. Ferotin, arrastrado por su elocuencia, deja a un lado las reglas más elementales de la gramática ». (*Liber Sacrament.*, 608-14.)

SAN ESTEBAN. *Christus est pila veniens in orbem.* (S. VII.) — Este himno se encuentra también fuera de España. La congregación de Vallumbrosa le incorporó a su Breviario, y le hallamos también en el himnario casinense del siglo x y en el beneventano del xi; sin embargo sospecho que es de origen español, porque la iglesia visigoda, atenta a enriquecer una fiesta con todas sus partes litúrgicas, no se descuidaría, tratándose de una de las más antiguas. Desde el primer verso encontramos aquí una licencia muy usada por San Eugenio, y común en los himnos españoles del siglo vii: la de alargar la cantidad de una sílaba breve por motivo de cesura, licencia no usada en el renacimiento carolingio. No parece que sea anterior al siglo vii, pues ha pasado a él un verso entero de un himno de San Gregorio:

Pellat languorem, tribuat salutem.

Encontrámosle en el breviario toledano, en los himnarios toledano y silense, y en ms. 35.7 de Toledo (*L. Sacram.* col.

761). El ms. silense 5 (*L. Sacram.* col. 818) trae un himno ambrosiano que empieza : *Stephani corona martyris.*

SANTA EUGENIA. *Adstantes pariter sexus unigeni.* (S. IX.) — La fiesta de Santa Eugenia es anterior en España a la invasión árabe, pero este himno no puede remontarse tan lejos. El estilo es premioso; de poesía no se hable; el verso, duro, es el asclepiadeo menor rítmico. Tiene interés histórico, pues nos narra la famosa leyenda de la santa. Los siguientes versos nos dicen algo más preciso sobre el lugar y tiempo de su composición,

Ab aegris perimens scelus aboleat.
 Sit functis requies ampla fidelibus,
lugum quod est durum auferat ocibus
 Bellum aufugiat pacem et inferat.

« Quite cuanto antes de nosotros el duro yugo », son palabras que hacen alusión a la tiránica dominación agarena. Fué por tanto compuesto este himno después de la invasión y en territorio árabe. ¿No será también una protesta contra las disposiciones de la ley musulmana sobre la educación de los hijos así como contra la invasión de la literatura árabe, de que nos hablan los escritores cordobeses del siglo IX, esta plegaria de la estrofa siguiente : « Instruya a los niños el gremio materno, alimente a los pueblos la buena lección »?

Maternum gremium parvulos instruat,
 Pascat et populos lectio evidens.

Traen este himno el himnario silense, el ms. 5 de Silos (*Lib. Sacram.* col. 810) y el 2 de San Millán (*L. Sacram.* 897). Los mozárabes toledanos no le conocieron, sus manuscritos nos han conservado otro — *Honore Sanctae Eugeniae* — en buenos versos yámbicos rítmicos, que bien puede remontarse a la época visigoda.

SANTIAGO EL MENOR. *Clara sanctorum una Jerusalem.* (S. IX.) — Tanto el himno anterior como el presente tienen un valor extraordinario al darnos a conocer las angustias con que el pobre pueblo mozárabe pedía al cielo su liberación de la omi-

nosa dominación agarena. Una de las estrofas de este himno es un grito de auxilio que aquellos desgraciados cristianos en su latín cada día más decadente dirigían al santo apóstol: « Con tristeza te pedimos, oh gran mártir, a tí que eres benigno y piadoso, que libres del pesado yugo, a este pueblo oprimido que todavía une la fe ».

Poscimus moesti, pie et benigne,
Martyr excelse, plebique connexe,
Plebi convulsae durum jugum pelle.

Estas expresiones, así como la hechura del verso sáfico rítmico, sin elegancia ni armonía, nos lleva sin querer al siglo ix o x. El himno está inspirado en la misa. Ambos empiezan recordando la profecía bíblica: « Laetare sterilis quae non parit ».

SAN JUAN EVANGELISTA. *Iste electus Joannes.* (S. VII.) — Encontramos este himno en cuatro mss. mozárabes. del siglo x y xi; pero ya aparece fuera de España en el ms. Vat. 7172 del siglo ix. Y en otro de la Biblioteca nacional de Paris, lat. 1092, del siglo x. Creo sin embargo que ha sucedido con este himno como con el de San Esteban, tanto más cuanto que presenta diversas reminiscencias con la misa mozárabe de S. Juan:

Non reclinet in ruinam
Orbem ira funditus.

Eficiatque eum ruentis aevi sustentatorem, quem sui pectoris fecit recubum esse. (*L. Sacram.*, 63.)

Tolle pestem, aufer ulcus et foveo languidos.
Pelle morbum, coede hostem, et remove scandalum.

Non refundat ullioni triste coelum turbines.
Decidat delictum omne. subsequatur gratia.
Auferatur culpa tota. sit salutis copia
Sit remota cuncta lues. augeatur charitás

Aufugiat pestis, dispereat languor, pellatur hostilis mucro: quidquid adversum est fidei christiane intereat. quidquid prosperum est convalescat. arceatur fames, sedentur lites, fecundetur frugibus terra, vestiatur virtutibus anima. (*Lib. Sacram.*, 69.)

El metro de este bellissimo himno es el trocáico; la rima aparece muy pocas veces.

SANTIAGO EL MAYOR. *O Dei Verbum Patris ore proditum.* (783/788.) — Los que han luchado en pro o en contra de la venida de Santiago a España, han gastado mucha tinta inútilmente en defensa de la antigüedad o modernidad de este himno. Si hubieran tratado de casar las iniciales de los versos, habrían reparado en un acróstico, que da la siguiente frase: « O Rex Regum Regem Pium Maurecatum Aexaudi Cui Probe Oc Tuo Amore Prebe ». Por tanto este himno tan traído y tan llevado no es ni tan reciente como algunos querían ni tan antiguo como otros sospechaban: es del tiempo del rey Mauregato (783-88), y tiene por tanto un valor histórico para la famosa cuestión de Santiago, pues atestigua en favor suyo unos treinta años antes que se descubriese su sepulcro en Compostela. Compuesto, según todas las probabilidades en el pequeño reino de Pelayo, pasó pronto a la iglesia mozárabe, y aun a la toledana, a pesar de que, por esta época, decía su obispo Elipando que su sede no tenía que recibir nada de ninguna otra. ; Hecho curioso que nos manifiesta las varias influencias que se cruzaron y agruparon para la formación de la liturgia mozárabe! Hay en éste reminiscencias del himno de S. Juan Evangelista. Como autor probable podemos señalar a Beato de Liébana, el hombre más sabio del reino de Mauregato. El himno empieza con una confesión entusiasta de la divinidad de Jesucristo como hijo natural del Padre: « Oh Verbo salido de la boca de Dios Padre, creador y verdadero principio de las cosas, autor perenne, luz y origen de la luz, Cristo, que aunque llevado en el seno de una Virgen gloriosa; eres verdaderamente Dios con nosotros ». La protesta contra el adopcionismo aparece aquí evidente; y esto es lo primero que nos ha hecho pensar en el gran abad asturiano, enemigo acérrimo de la heregía que Elipando propagó por España en la segunda mitad del siglo VIII.

Pero además es sabido que Beato escribió un comentario famoso del Apocalipsis. En él encontramos una doctrina que concuerda hasta en las palabras con la que se halla expuesta en las estrofas 3ª, 4ª y 5ª de este himno. Para el autor del himno lo mismo que para el comentarista, por las doce

margaritas que forman las puertas de la Jerusalem celestial, por las doce horas del día, y por las luces que se *sobreponen* en el candelabro apocalíptico se simbolizan los doce apóstoles. Compárense los textos:

HIMNO: Nitetque gemmis sol dies duodecim
enitens horis, margaritis obtimis.

COMENT. Sol Christus est; qui quasi horas diei duodecim apostolos elegit¹. Portas vero duodecim, Apostolorum esse credimus numerum: quia, ut praetiosae margaritae fulgentes... ad civitatem Sanctorum ingredi faciunt².

HIMNO: Et candelabro tibi *superpositi*
micant *lucernis* bissemi apostoli.

COMENT. In lucerna lux praedicationis accipitur... quia candelabrum quilibet homo est. Cui lucerna *superponitur*, dum eidem cura praedicationis antefertur³.

El mismo acuerdo reina entre el comentarista y el himnógrafo, tratándose de una cuestión tan discutida, como es la que se refiere a los lugares donde los apóstoles predicaron el Evangelio. No encontramos más diferencias que las necesarias para construir el ritmo del verso:

HIMNO: Petrusque Rome, frater ejus Acaie,
Indie Tomas, Levi Macedonie,
Jacobus Jebus et Egypto Zelotes,
Bartolomeus Licaon, Judas Edisse.
Mathias Judee et Filippus Gallie;

.
Regens Johannes dextera solus Asiam
Ejusque frater politus Ispania.

COMENT. In mundo sortes proprias acceperunt: Petrus Romam; Andraeas Acajam; Thomas, Indiam; Jacobus, Hispaniam; Joannes, Assiam; Matheus, Macedoniam; Philippus, Gallias; Bartholomeus, Licaoniam; Simon Zelotes, Egyptum; Mathias, Judaeam; Jacobus, frater Domini, Jerusalem; Thadeum ecclesiastica tradidit historia missum ad civitatem Edissam⁴.

Hasta esta forma incorrecta — Edissa — aparece igual en ambos textos.

En resumen, este himno de Santiago no es tan antiguo como algunos han creído, pero nos demuestra que un cuarto

1. *Sancti Beati in Apocalypsim Commentaria* (Edición de Flórez, Madrid, 1770, p. 236).

2. *Ibidem*, p. 567.

3. *Ibidem*, p. 77.

4. *Ibidem*, p. 97.

de siglo antes de descubrirse el cuerpo del apóstol, ya era considerado como apóstol y patrón de España.

Caput refulgens aureum Ispanie,
Tutorque nobis et patronus vernulus.

Los mozárabes de Toledo, además de este himno que figura en su himnario del siglo x, adoptaron otro, escrito en malos versos sáficos, que encontramos en su breviario (*Patr. Lat.*, 86, 1309). Es también acróstico, y las iniciales de las estrofas nos dan probablemente el nombre de su autor. Dicen así: GVMARVS E. T. que puede interpretarse Gumarus Episcopus Toletanus¹. Si la interpretación es plausible tendríamos aquí además de un nombre más que añadir a los de los que aportaron sus esfuerzos para la formación de la liturgia mozárabe, uno nuevo en el catálogo de los obispos toledanos, completamente vacío en lo que se refiere al siglo x y gran parte del xi. Y por esta época debió componerse el himno de Gumaro, pues no le trae todavía el himnario toledano de la décima centuria. Empieza de este modo:

Gaudeat cuncta pía plebs alumna.

SAN JULIÁN Y SAN SEBASTIÁN. *Solemne festum plebs benigna promite.* (S. ix.) — El himnario toledano trae antes del himno de San Sebastián un largo poema en honor de San Julián y Santa Basilisa, santos muy populares en la España medioeval. Compuesto para una iglesia consagrada a estos santos, tal vez la que tenían en Toledo:

Sponsore sacro te patrono vernulo,

es, sin duda ninguna, obra del siglo vii, y acaso de San Julián, obispo de Toledo al fin de dicho siglo. El poeta maneja con mucha destreza el yámbico dímetro, y su verbo es fácil y abundante. (*Patrol. Lat.*, XXXVI, 1033-37.)

El himno de San Sebastián también es un largo canto de 35 estrofas en yámbicos trímetros, como el anterior, pero ya

1. El nombre de Gumarus puede ser una forma de Wimarus o Guimarus, muy común en la Edad Media.

no tienen del trimetro la medida, sino únicamente el ritmo. El estilo nos habla también de otra época. Las influencias de uno sobre otro se advierten a la legua: basta comparar la penúltima estrofa de ambos (*Patrol. Lat.*, 86, 1018.) Los dos siguientes versos nos dicen de una manera más clara el tiempo de su composición que es el fin del siglo VIII ó el nono:

Jugum quo gens impie nunc nos comprimit
Tuo depelle adjumento gratiae.

« Aleja de nosotros con ayuda de tu gracia el yugo conque ahora nos oprime una gente impía. »

El himno de San Clemente de que ya hemos hablado es gemelo de éste en la forma y tiene un verso casi igual:

S. CLEM. Christo quem fortem consecravit martyrem.
S. SEBAST. Quem sibi Christus consecravit martyrem.

SAN VICENTE. *Adest miranda passio.* (S. VII.) — Este es un himno que pasó en época temprana de España a otras regiones de Europa¹. Son originales las ocho primeras estrofas; las restantes pertenecen al himno que en su *Peri Stephanon* dedica Prudencio al gran mártir valenciano. La parte original parece el principio de un himno alfabético. Una de las estrofas de Prudencio, que alude al lecho de tormento donde sufrió el santo:

Et quem trementes posteri
Exosculamur lectulum.

parece indicar que este himno empezó a cantarse en Valencia donde se conservaba la preciosa reliquia. En Valencia también, o acaso en Zaragoza tuvo su origen la misa, en la cual encontramos un verso entero de este himno — *coelestis aula suscipit* — (*Lib. Sacram.*, 117). Las oraciones de esta misa están tejidas con frases de un sermón que encontramos entre las obras de San León I Papa (*Patr. Lat.*, t. 54, col. 501), y que es, sin duda ninguna, obra española, pudiéndose deducir de sus cláusulas que fué predicado junto al

1. Hallámosle en mss. extranjeros de los siglos IX y X.

sepulcro del santo, tal vez por Justiniano, que gobernó el obispado de Valencia a fines del siglo vi, y de quien nos dice su epitafio que se distinguió como orador:

Ornavit festa dictis praedicans in populis¹.

Entre las añadiduras del muñidor hallamos esta frase: *Tuo suffragio perfruantur hebrei catholicam fidem*, por la cual podemos conjeturar que este arreglo, se hizo en el siglo vii, durante el cual la cuestión hebrea fué una de las grandes preocupaciones de los reyes y de los concilios.

El himno de San Vicente que hemos estudiado tiene algunas reminiscencias de Prudencio; entre ellas este verso:

Corona Vincenti datur.

Pero depende más de las actas del santo mártir, tal como se leen en el pasionario de Cardeña²; compárense las frases siguientes:

HIMNO.	ACTAS.
Post testularum fragmina...	Ibique fragmenta testarum colli-
Exhinc reponunt mollibus...	[gite...
Ad astra migrat spiritus	Stramentis mollioribus foveatur...
Honore summo redditur,	Coelo spiritum reddidit... Remi-
jubente Christo litori...	ges, Dei manu gubernate, martyris
Relictus undis levibus.	corpus praevenerat.
praevenit omnes remiges.	
Insutum parvo irunculo	Demergatur in pelagus, insuatur
ponti profundo inmergere.	in culleo.

Estos últimos versos tienen relación con el pasionario, si les devolvemos su verdadera lectura. Gilson cree que *irunculo* puede ser una palabra ibérica³. El himnario de Toledo no dice *irunculo*, sino *eculeo*⁴; lo cual no tiene sentido, pero nos acerca más a la lectura verdadera, que es la del pasionario *in culleo* — *culleus sparteus*, que dice Prudencio: « un saco de esparto ». Los dos escribas se asustaron ante la rareza de la expresión; y en vez de *in culleo*, puso el uno *irunculo*, el otro *in eculeo*.

1. F. Fita. *Bol. Acad. Hist.*, XXXVII (1900), p. 414.

2. Ruinart, *Acta martyrum sincera* (1859), p. 400.

3. *The mozarabic psalter*, p. 212, nota 6.

4. *Patrol. Lat., Breviarium gothicum*. LXXXVI, 1067.

SAN BÁBILAS. *O sacerdotum inclita corona.* (S. VIII/IX.) — Himno en versos sáficos rítmicos, poco elegantes y armónicos, que son, lo mismo que la fiesta del santo, posteriores a la invasión. Es curioso observar que la mayor parte de los himnos mozárabes empiezan con una invitación al pueblo; éste en cambio, supone que sólo asistía el clero — *clero adscito*. — Hallamos en el himno varias reminiscencias de la misa que la liturgia mozárabe dedica al mismo santo. Véase un ejemplo :

Hostia qui se tribus cum pueris	Lotis inter innocentes manibus
Obtulit sacra stipitis in ara,	verum divino sacrificium lilavit
Regi polorum	altario. (<i>Lib. Sacram.</i> , 122.)
Inter insontes lotis ulnis ambit	
Sacrum altare...	

Hay hacia el fin una estrofa que parece señalarnos el lugar donde el himno fué compuesto; es la siguiente :

Bino in ipsis munere per ipsos
 Obtines missos, civitas quaesita.
 Nimium gaude, glorians in Christo
 jubilo magno.

Yo la traduciría como sigue. « Alégrate sobre manera y gloriáate en Cristo con grande júbilo, ciudad buscada (ciudad de Guadix, buscada por los varones apostólicos) porque en estos santos (en San Bábilas y los tres niños que con él murieron) y en los varones apostólicos gozas de un doble don¹. »

En la expresión *civitas quaesita* veo la ciudad de Guadix, y sospecho que el autor del himno pudo escoger esa expresión de Isaías tanto porque encierra una verdad, pues a Guadix arribaron los Varones apostólicos, según las más antiguas noticias que de ellos tenemos, como por deseos de hacer un juego de palabras por la semejanza del sonido. Guadix recuerda *quaesita*, como Toledo *totum laetum*, y Caradigna *cara Deoque digna*. Son juegos de palabras que hallamos en los siglos IX y X.

1. Sabido es que los Varones Apostólicos llegaron juntos a Acci, después Guadix, de donde se derramaron por otras regiones.

La expresión *per ipsos missos* no tiene significación ninguna si no se refiere a los Varones Apostólicos, a quienes en la liturgia mozárabe se da el nombre de *Nuntii* y *Missi*. Puede verse en la misa que les dedica el Sacramentario (pag. 314-17) y en su himno propio (*Patr. Lat.*, 86, 1111). El Calendario de Córdoba de 961 dice « *Et in eo est Christianis festum Torquati et sociorum ejus, et sunt septem nuntii* » (*Liber Ordinum*, p. 462-3). *Missi*, *Nuntii*, dice el P. Ferotin, llamaban a los siete varones, traduciendo literalmente la palabra árabe *rosol*.

Los dos versos siguientes confirman lo dicho hasta aquí :

Hic obsequenda membra rediviva
possidet...

« Aquí tiene los miembros que más tarde han de ser resucitados. » Por una lápida que lleva la fecha de 652 sabemos que en Guadix había reliquias de San Bábilas y que debían ser importantes, puesto que se las nombra las primeras después de la Sangre del Señor : « *Recondite sunt ic reliquie de cruore Domini, Sancti Babile, sancte Crucis...* » (F. Fita, *Boletín Acad. Hist.*, XXVIII, 403).

Si se ha de dar a dicha estrofa la traducción que yo la he dado, este himno fué escrito en la ciudad de Acci, que ya en el siglo IX se llamaba Guadix, debido a la influencia árabe; de lo contrario no la encuentro significado ninguno.

SAN TIRSO. *Exulta nimium turba fidelium*. (S. VIII.) — Este himno sólo se encuentra en el himnario toledano (*Patr. Lat.*, 86, 1083). Algunos se le han atribuido a San Isidoro, y no es indigno del gran obispo de Sevilla por la energía y animación con que nos cuenta los combates del mártir; pero San Isidoro hubiera empleado la poesía sabia, medida, como hizo en sus versos auténticos, y como hicieron los grandes prelados de su tiempo. Este himno está compuesto en asclepiadeos movidos, aunque algo duros y meramente rítmicos. Con más verisimilitud puede atribuirse al arzobispo Cixila, quien hacia 780 erigió en Toledo una basílica en honor del santo poniendo

en ella una inscripción, que forma, en algunos manuscritos, parte del himno. Dice así :

Templum hoc Domini Cixila condidit:
Dignam hic habeat sortem : in aethera.
Cum summis civibus cantica praecinat
Gaudens perpetuis saeculis omnibus¹.

Hay además una estrofa, que nos lleva evidentemente al tiempo de la dominación agarena. Es la plegaria de siempre : « Pedímoste con lágrimas. Mártir, abogado de esta tierra, que por tí el Creador omnipotente aparte de nosotros este yugo pesado con que somos oprimidos, y nos dé perenne alegría ».

Te, martyr lachrymis vernule poscimus:
Per te omnipotens Conditor ocyus,
Durum quo premimur hoc jugum auferat;
Et laetos faciat saecula in omnia.

El culto de este mártir griego no era general en la España visigoda. Falta en el *Libellus Veronense*; pero había reliquias de él en Zafra (cf. Hübner, *Inscr. Hisp. Christ.*, p. 18, n° 57), y a fines del siglo vi se veía en Mérida una basílica en honor suyo, levantada tal vez por Paulo o su sobrino Felix, dos obispos de origen bizantino que gobernaron la diócesis emeritense por aquella época.

CATEDRA DE SAN PEDRO. — La fiesta de la Cátedra de San Pedro es antiquísima en la liturgia mozárabe; encontrámosla en todos los mss., incluso en el de Verona, debiéndose advertir que todos ellos la colocan en el día 22 de Febrero, no en el mes de Enero, *more gallorum*. Hay que estudiar más seriamente las relaciones que existen entre la antigua liturgia española y la francesa; y hasta que no haya pruebas más serias, no hay derecho para clasificar la mozárabe en el número de las liturgias llamadas galicanas². De todos modos en este himno debemos reconocer una influencia francesa, pero no

1. Hübner, *Inscr. Hisp. Christ.*, *Supplem.* (1900), n° 393; Ferotin, *Liber Ordinum*, p. 454-55.

2. El P. Leclercq acaba de reconocer (*Diction. d'Archéol.*, « German ») que las misas que se celebran de S. Germán (S. vi) y en las cuales se fundaba la dependencia de nuestra liturgia con respecto a la gala, no son anteriores al siglo ix.

litúrgica. Es de Paulino de Aquilea, famoso prelado del tiempo de Carlomagno, que intervino en el movimiento teológico suscitado por el adopcionismo de Elipando. Tal vez fué entonces cuando se adoptó el himno del prelado francés, directamente de sus obras, pues no sabemos de ninguna otra liturgia que le usase (v. *Patr. Lat.*, XCIX, 479-84). El hecho nos muestra dos cosas: que no todas las fiestas españolas del siglo VII tenían propios, y que los mozárabes ponían gran empeño en enriquecer y dar variedad a sus textos litúrgicos.

SANTA AGUEDA. (S. VIII/IX.) — De Santa Agueda tenemos en el Himn. silense un himno del cual sólo se conservan las dos últimas estrofas; el toledano trae otro distinto, en sáficos rítmicos, cuya última estrofa es una plegaria del himnógrafo por sí mismo: « El que dijo estos versos en honor de la santa virgen y contó sus méritos sea por tu gracia heredero del cielo en el coro de los santos » (*Patr. Lat.*, LXXXVI, 1096). La fiesta de Santa Agueda es posterior a la invasión y lo mismo hay que decir de los himnos. Otro himno que trae el breviario mozárabe (*Patr. Lat.*, LXXXVI, 1091) lleva en una de sus estrofas el sello de la época « Tu que en otro tiempo libraste del fuego a tus conciudadanos, vúelvenos ya a la libertad, apartando de nosotros el terrible yugo »:

Quae olim concives tuos
 Magno ab igne eruis
 Tu redde nos jam liberos,
 Iugo remoto pessimo.

SANTA DOROTEA. (S. IX.) — Nada trae tampoco de santa Dorotea el H. silense. El toledano trae uno en el cual apenas queda el ritmo del yámbico senario. Es del mismo estilo que el de San Clemente. Santiago el Mayor, y el himno de mediante Quadragesima — *Favens redemptis* —, del cual tiene la última estrofa entera con ligeras variantes. Todos parecen de la misma época. (*Patrol. Lat.*, LXXXVI, 894.)

Otros mss. mozárabes ponen un himno distinto, que tam-

bién es del tiempo de los árabes, como se ve por este verso (*Patrol. Lat.*, LXXXVI, 1096):

Quod jugum premit populos depelle.

Empieza con este verso :

Christe lux lucis vera, Deus Angelorum.

Y se parece mucho al primero de santa Agueda por el mal latín, por la enrevesada construcción, por lo desapacible del ritmo y por las ideas. Hasta nos parece que son de un mismo autor, un autor que por cierto no era buen teólogo, como se ve por este final, que hubiera suscrito Sabelio :

Nomini trino Deitati soli
Sidera clament¹.

Las misas que el *Liber Sacramentorum* dedica a estas dos mártires, son de otros tiempos mejores.

SAN FAUSTO Y SUS COMPAÑEROS. *Gaudet caterva nobilis*. (S. VIII.) — Este himno nos presenta una narración sencilla, aunque correcta, del martirio de San Fausto, Januariario y Marcial, en yámbicos rítmicos. El estilo no es impropio del siglo VIII/IX, al que nos lleva una estrofa que hace alusión al yugo sarraceno :

Præcamur, almi martyres,
per unum et trinum Deum,
dirum ut jugum ocyus,
quod sustinemus. auferat.

Aunque en algún otro himno encontramos una estrofa semejante a ésta, sin embargo creemos que ha sido hecha expresamente para éste, pues forma un todo completo con lo demás del himno, en el cual se habla del misterio de la Santísima Trinidad, que de una manera especial confesaron los tres mártires cordobeses. A eso se refiere el verso :

Per unum et trinum Deum.

1. No es la única vez que se encuentra esta expresión en la liturgia mozárabe; aunque más que un error teológico, vemos en ella una imprecisión de lenguaje.

Hay en este himno varias reminiscencias de las actas, que se encuentran en el código de Cardaña¹.

HIMNO.

En Martialis pervehit
Sanctis Dei ad gloriam
Gaudet laetus consortio.
Mox praeses caepit fremere.
dentes, nares, auricularae,
labia, sed supercilia
sanctis jussit abscindere.
Iudex inique et pessime.
servos Dei, cur afflicis?

ACTAS.

Martialis: O beata, dixit, immortalitas gloriae Christi, qua nos tibi Fauste frater. sociare dignatus est.
Abscindantur ei nares. et auricularae, supercilia quoque radantur. dentes... evelantur, labium inferius auferatur.
Quid tibi vis. Eugeni, impie. Dei servis mavis invidere....

Al principio de él se llama a estos héroes los *tres santos mártires* — *Trium sanctorum martyrum* —. Prudencio había dicho *los tres coronas*. Una inscripción del siglo vi los llama *Dominorum trium*², y muchos años antes, en la quinta centuria encontramos sus nombres grabados en una inscripción de Córdoba³. Del año 622 es otra inscripción⁴, que nos presenta como *hermanos* a estos tres mártires, como las actas y el himno.

Tres fratres sanctos retinet quos Cordoba passos.

« La leyenda hacía fácilmente hermanos a los compañeros de martirio »⁵, dice el P. Delehaye. En cambio la misa que trae el Sacramentario los llama *amigos fieles*⁶, lo cual habla en favor de su antigüedad.

SANTA EULALIA DE BARCELONA. *Fulget hic honor sepulchri.* (S. VII.) — En una de las estrofas de este himno ha dejado su nombre el autor:

Inter haec admixtus ipse conquirat et Quiricus
Qui tui locum sepulchri regulis monasticis
Ad honorem consecravit sempiterni numinis.

Quién es este Quirico, que levantó un monasterio junto al sepulcro de la mártir, y tenía poder para establecer una

1. Flórez, X, 508-10. Las actas publicadas por Ruinart se acercan más al himno.

2. Hübner, *Inscrip. Hisp. Christ.*, 374.

3. *Ibidem*, 126.

4. *Ibidem*, 363.

5. *Les Origines du culte des martyrs* (1912), p. 416.

6. *Lib. Sacram.*, col. 442.

regla monástica? En el catálogo de los obispos de Barcelona encontramos uno de este nombre, que vivía en la segunda mitad del siglo VII, y se carteoó con San Julián de Toledo. Nos queda todavía una carta suya, por la que se ve que era hombre de letras y que le gustaban los buenos libros. Creo que no será una temeridad suponer que el autor de este himno es el amigo de San Julián, y menos todavía si consideramos que esos versos no son posteriores al siglo VII, por la perfección del lenguaje y la exactitud con que el poeta ha seguido las reglas del verso trocáico. La misa de la santa que leemos en el Sacramentario (p. 136) también tiene su origen en Barcelona:

Recognoscimus ergo per vulnera ;martyrem, per obsequia civem (p. 136). Ut qui in hac die tantae martyris et passionem celebramus et sepulchrum (p. 139).

HIMNUS DE CARNES TOLLENDAS. *Alleluja piis edite laudibus* (S. VII.) — Este canto hermosísimo es la alabanza, que la iglesia mozárabe dedicaba al aleluya al empezar la cuaresma. No se le puede separar del oficio del primer domingo quadregesimal: son los mismos entusiasmos, las mismas expresiones, las mismas ideas, los mismos arrebatos cantando la grandeza, la dulzura, la perennidad de ese aleluya *nomen pium et jucundum* (*Patr. Lat.*, LXXXVI, 258-264). Esta es la mejor garantía de su origen español; aunque le encontremos también en varios himnarios extranjeros, como los de Farfa y San Severino y Moissac del siglo X, y los de Lerins y Fredeslar del XI. Este gracioso canto encierra en germen un gran número de canciones medioevales. Su construcción le hace único en el breviario mozárabe. Cada estrofa consta de dos versos, a los que sigue el estribillo que canta el pueblo después de cada estrofa — *Alleluja perenne*.

Felici reditu gaudia sumite
Quae letis resonans cantibus excitat.

Son los versos asclepiadeos, cuya medida conoce el autor, aunque algunas veces se aparte de ella con la amplia libertad ambrosiana. A lo bello y delicado de los sentimientos se une

la gracia del lenguaje que nos trasporta a los mejores días de la liturgia mozárabe.

YMNUS XLMA POSTMEDIANTE DICENDUS. *Favens redemptis volo abstinentiae.* (S. VIII/IX.) — Desde época remota adoptó la iglesia visigoda para las horas menores el hermoso himno de Prudencio sobre el ayuno: *O Nazarene*. Más tarde, por gusto de la variedad sin duda, se compuso este himno para ser cantado desde la mitad de la cuaresma en adelante. El autor ha querido imitar la misma estrofa asclepiadea de cinco versos que emplea el cantor de los mártires, pero no conoce más que el ritmo. Ya hemos dicho que puede ser de la misma época que el himno de Santiago, de San Clemente y otros. La última estrofa es como la última del himno de Santa Dorotea¹. Termina con estos dos versos que recuerdan una inscripción toledana del siglo VIII.

Lux angelorum et dies perennius
sol ipse nobis vigeas perpetuus.

La inscripción dice: *Jesus est miki verum mane perenne* (Hübner, *Ins. II. C.*, 156). La idea es la misma, y en parte las palabras; sólo que en la inscripción no encontramos el solecismo *dies perennius* del himno. Sin duda el poeta quería buscar a *perpetuus* una rima, que es para él un adorno esencial².

HIMNO PASCUAL. *Ad coenam agni providi.* — Este himno pascual que suele atribuirse a Juan de Mont-Cornillon, y que se remonta al siglo VII ó acaso al VI, parece que entró tarde en España pues solamente le encontramos en el himnario silense. Falta en los demás mss. mozárabes. Los reinos cristianos eran más fáciles a la penetración del norte.

SÁBADOS DESPUÉS DE PASCUA. *Te centies mille legionum angeli.* (S. VIII.) — Los sábados tenían una significación especial en

1. El himno de Santa Dorotea parece posterior, y así se explica que le desconozca el copista de Silos. Uno y otro delatan extrema decadencia.

2. El mismo título del himno indica una fecha posterior: La denominación primitiva de la mitad de la Cuaresma, que se encuentra en el Eucologio de Verona, era *Vicesima*.

la iglesia española. Lo vemos por la carta que escribió San Jerónimo a Lucinio Bético a fines del siglo iv, por la regla de San Fructuoso que mitigaba ese día algo de sus rigores, y por los documentos que nos hablan de la heregía de Migecio. Nuestro himnario silense distingue también en la liturgia los sábados de Adviento y de tiempo pascual. Este himno es un resumen de las figuras del Apocalipsis, en lo cual va de acuerdo con la liturgia mozárabe que empezaba la lectura de ese libro el día de Pascua. Su autor parece el mismo que el del himno de Santiago¹. Uno de sus versos está sacado de la misa de los 18 mártires de Zaragoza, que es del siglo vii, y se decía por los mismo días que este himno, la cual nos explica su influencia :

HIMNO.

Amicti cuncti niveis cicladibus.

MISA.

Niveis amicti cicladibus prosequuntur. (*L. Sacr.*, col. 277)

En un himno que empieza lo mismo que el de Santiago, tiene Vigila un acróstico, que parece inspirado en algunas palabras de *Centies mille* y tal vez pensaba en este cuando escribía el suyo :

CENTIES MILLE.

Christe Jesu alfa et ho omnipotens
sanctus et verus genitus ingeniti.

VIGILA.

O Rex genite, initium finisque
ingeniti patris lumen. (*G. Antolín.*
Cat. Cod. lat. Escorial, I, p. 402.)

Se encuentra este himno en dos mss. de Silos y en el *Liber Sacramentorum* de Toledo.

LOS 18 MÁRTIRES DE ZARAGOZA. *Bis novem noster populus sub uno — Martyrum servas cineres sepulchro.* — Este himno de Prudencio parece haber entrado en el uso litúrgico en época remota, pues la misa mozárabe de los santos está influida por él, y esa misa se redactó en Zaragoza en los últimos años del siglo vi o principios del vii, como se ve por esta cláusula: « Quia quod dudum vecors abstulit gothica quasi sub fide

1. Escribí esa frase antes de haber sido en la cuenta de que podía ser Beato el autor del himno de Santiago. Ahora me confirmo en mi parecer. Nadie como Beato praæ escribir este himno apocalíptico.

gentilitas, restituit eorum divino inspiramine ad Christum conversa fidelitas¹. » Es pues esta misa posterior en unos años a la conversión de los Visigodos. El autor — Máximo, Juan, Braulio, ó Eugenio — las cuatro grandes lumbreras de aquella ciudad en la primera mitad de aquel siglo se dejó influir por el himno, que sin duda estaba ya en boca de todos. Compárense los dos versos arriba transcritos con esta frase de la *Inlatio*: « Quique etiam nostrae huic Caesaraugustae bis novem martyrum numerum uno tumulatorum sepulchro ». Otra frase de la misma pieza tiene parentesco evidente con dos versos de San Eugenio que se leían en el pórtico de la basílica de los santos :

S. EUGENIO.

Hic etiam compar meritis	Engratia	Sic sacram animae thecam, tumulo
	[martyr.	semotam non loco, disparem sexu
Sorte sepulchrali dissociata manet,		non animo.

JUSTO PÉREZ DE URBEL (O. S. B.)

(Continuará.)

1. *L. Sacram.*, col. 272.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

SUR

L' "ATALAYA" DE L'ARCHIPRÊTRE DE TALAVERA

J'ai donné comme contribution, dans l'*Homenaje* à M. R. Menéndez Pidal, des « Notes sur l'*Atalaya* de l'archiprêtre de Talavera », d'après le ms. du British Museum Egerton 287, avec la transcription de quelques pages, qui ont trait au début du règne de Jean II. Pour la comparaison avec le texte des *Generaciones y Semblanzas* de Pérez de Guzmán, je m'étais reporté à l'édition Rivadeneyra (t. LXVIII), qui reproduit celle de Galíndez. Depuis, la « Lectura » a donné (1924) dans le t. 61 de sa collection des « Clásicos castellanos » l'édition, de tous points excellente, de M. J. Domínguez Bordona, qui, pas plus que moi, n'a pu mettre la main sur celle de M. Foulché-Delbosc, Mâcon, 1907, à laquelle renvoie la *Bibliographie de l'Hist. de la Litt. esp.* de Fitzmaurice-Kelly, et qui figure encore dans la trad. allemande de ce manuel par A. Hämel. L'édition nouvelle est fondée sur un ms. de l'Escorial, connu de Llaguno y Amirola, mais non utilisé par lui ni par personne. Il aurait pu se faire que ce texte fût assez différent de celui que nous connaissons pour modifier mes conclusions, très réservées du reste, touchant les rapports entre l'*Atalaya* et les *Generaciones*. Il n'en est rien. On va voir que pour les passages que j'ai cités de celles-ci, il n'y a que des détails sans importance et quelques additions ou modifications, dues à Galíndez très probablement.

Voici les variantes des passages cités dans mes notes. Je renvoie aux pages de l'édition de la « Lectura » (L.) :

P. 366, n. 2¹. « e despues arzobispo de Toledo ». L., p. 119 : « que despues fue », etc.

Note 8. « a Zahara... Pruña ». L., p. 26 « Asara... Pruna ». Il s'agit en tout cas de Zahara, qui avec Setenil, Pruna et Cañete, forme groupe à l'ouest et au nord de Ronda.

P. 367, n. 1. Avant « en el mes de mayo ». L., p. 26, ajoute *e*, qui change le sens de la phrase. Ces mots manquent du reste dans l'*Atalaya*.

Note 3. Au lieu de... « setiembre, día de Santa Eufemia ». L., p. 27, porte, comme l'*Atalaya*, simplement « octubre », sans plus. « Setiembre » etc., est probablement une correction de Galíndez.

Note 5. L., p. 121, supprime « y justicia ».

P. 368, n. 10. « a dos dias del mes de junio » n'est pas dans L., p. 20, et doit être une addition de Galíndez (ou d'un autre).

P. 369, n. 1. Manque aussi dans L., *ibid.*

Le passage essentiel d'où je déduis la dépendance des *Gene-raciones* par rapport à l'*Atalaya* est identique dans la nouvelle et dans l'ancienne édition² : « E como de alli sallio lleuaronlo a Tordesillas... E de Tordesillas fueron a Medina del Campo e alli se desposo el rey con la infanta doña María... » (L., p. 128-129). Il n'y a donc rien de changé. Je noterai seulement qu'un peu plus haut la phrase « Empero tornando a hablar... doña Catalina » se trouve avoir été substituée, dans l'édition de Galíndez, à celle-ci : « e muerta otrosi la reyna doña Catalina madre del rey ». Le vieil éditeur a voulu évidemment remédier à l'interversion des faits qui résultait de ce dernier texte, puisque la reine était encore vivante quand le jeune roi fut emmené à Tordesillas.

Je voudrais maintenant compléter l'étude de l'*Atalaya* par la transcription des derniers chapitres (1448-1454) et la comparaison avec la Chronique de Jean II (toujours d'après le texte Rivadeneyra). On se souvient que le ms. de Paris s'arrête en 1416³, et que le texte publié aux tomes XCIX et C des *Docu-*

1. A la même note, j'ai transcrit « Luis López de Avalos ». Il y a dans l'éd. de Rivadeneyra « Ruiz Lopez de Avalos », et dans la « Lectura » « Rui Lopez de Davalos ».

2. A part *reales* (L.) au lieu de *reyes*, dans une phrase qui est une réflexion de Pérez de Guzmán.

3. Je ne dois pas oublier de rappeler que M. Menéndez Pidal a utilisé plusieurs passages de ce manuscrit dans sa belle étude *Poesía popular y romancero* (*Rev. de Filología española*, 1916, p. 237 sq.).

mentos inéditos ne comprend que les années 1420 à 1434; enfin que l'addition au *Sumario du Despensero mayor*, telle que l'a publiée Llaguno Amirola (Madrid, 1781), s'arrête bien avant 1448.

Fol. 283^v. E en este año de /Ucccc^oxlviii años estando el Rey don Juan en tordesillas acordaron entre el τ el principe de ser (*se*) ver en una aldea que se llama fraga¹. E yuan con el Rey el maestre de santiago don aluaro de luna τ los conde (*condes*) de alua τ benavente don ferrando alvars de toledo τ don alfonso pimentel τ don enRique hermano del almirante τ pedro de quiñones τ suero de quiñon̄s τ Ruy dias de mendoça τ conel príncipe venian don Juan pacheco marq̄s de villena τ don pero giron maestre de calatraua². E allí acordaron de mandar prender al conde de alua τ al de benavente τ don enrique τ pedro de quiñones τ suero de quiñon̄s. E acordaron que leuase el Rey al conde de benavente τ a don enrique τ a suero de quiñones. E el príncipe que leuase al conde de alua τ a pedro de quiñons τ asi lo fizieron. E luego acordaron de partir el Rey τ el príncipe de yr a prender al almirante τ al conde de castro. los quales fueron anisados τ fueron se fuyendo a nauarrete. E el Rey don Juan tomo las villas τ fortalezas del almirante τ del conde de benavente. E el príncipe tomo todas las villas del conde de alua τ del conde de castro. E el almirante vido se conel Rey de nauarra en tudela τ dende fueronse a çaragoça. E allí concertaron el Rey de nauarra τ el como el almirante fuese alas partes de ytalia al Rey don alfonso de aragón para que viniese ales ayudar o enbiase mandar al Reyno de aragon que les diessen ayuda contra castillo (*sic*). E luego concordado partio se el almirante τ fuese a ytalia. E en este tienpo estando el Rey en logroño embio a Requerir al adelantado diego manrique que por que se Recelaua del(,) que le entregase los fortalezas que tenia τ el nõ lo hizo| E el Rey vino sobre el(,) que estaua en nauarrete τ cercole τ combatióle la fortaleza τ teniale en grande estrecho. E en esto vino el conde don pero ferris de velasco³ su cuñado casado con su hermana τ trato conel Rey que el adetantado pusiese tres fortalezas

1. La Chr. de Juan II à l'année 1448, ch. II, p. 656^v), dit : « Quel (E el?) Rey vino a Tordesillas y el Príncipe a Villaverde, que es a quatro leguas de allí... e concordó, que ambos a dos se viesen al medio camino... El príncipe sabó de Villaverde e vino para el Rey... », mais elle ne nomme pas le lieu de l'entrevue. Or si dans la région située entre Tordesillas et Villaverde l'Atlas de Coello ne marque aucune localité du nom de *Fraga*, on y trouve, juste à mi-chemin de ces deux villes et sur la route qui va de l'une à l'autre un *caserio de Zufraga*, où il est assez naturel de reconnaître l'*aldea* nommée ici.

2. Il n'est pas question de ce personnage dans la Chronique à propos de cette entrevue, pas plus que dans tout le chap. II (p. 656^v-657^v).

3. Comte de Haro, cf. Chronique, chap. III, dont tout ce passage n'est qu'un résumé.

en su poder por cierto tiempo τ que viniesse a seruiçio del Rey. E el adelantado entrego las fortalezas al conde de haro. E esto acabado vino se el Rey don Juan para burgos τ de burgos vino se a madrid. E vino se por escalona¹ τ alli el maestre de santiago don aluaro de luna le fiso muy grandes fiestas. E estouo alli ocho dias τ dende se vino para madrid. E ya aues oydo como el conde de benauente fue preso con los otros cavalleros. El qual conde de benauente fue puesto preso enel castillo de portillo en poder de diego de Ribera. E estando el conde en aquella fortaleza preso. ovo fabla conel portero del castillo que le daria grandes dadiuas para loqual el portero dio lugar que de noche entraron treynta escuderos criados del conde de benauente dentro en la fortaleza τ fueron donde el conde estava. E pusieron le vna espada enla mano² τ querian los suyos yr a matar al alcayde diego de Ribera pero el conde non lo consintio. E tomo consigo a diego Ribera τ fuese (fol. 285) a benauente τ tomo la villa τ la fortaleza τ mato al alcayde el qual auia seydo criado de su padre τ suyo τ le auia enojado en algunas cosas³. E ally se cogio la gente que pudo⁴ τ fue aluadaliste τ destroço la gentē que le (*la*) tenia cercada τ bastecio el castillo de todo lo que ouo menester. E de alli fue a tomar la puente de Rio vayo⁵ τ de alli se torno a benauente. E como esta nueva lleço al Rey ouo dello mucho enojo τ acordo de yr en su segimi^o (*seguimiento*). E mando al maestre de santiago que quedase en ocaña a Recoger gente para façer Rostro aly alas fronteras de aragon como delos moros. E esto acordado partiose el Rey de madrid para Arcualo τ alli Recogio la mas gente que pudo τ fuese camino de benauente. E desde que el conde sopo quel Rey yua bastecio bien la fortaleza τ fuese a los lugares que tenia entre castilla τ portogal. E estando el Rey contra el conde de benauente entraron de aragon çierta gente de cavallo τ de pie τ robaron quanto fallaron que lleuaron mas de doçe mill cabeças de ganado⁶. E salieron los de Requena τ vtiel τ de moya⁷ a los aragoneses τ podrian ser fasta noventa de cavallo τ quatro çientos peonē τ pelearon conlos aragoneses. E fueron desbaratados los castellanos τ presos muchos dellos τ fueron se los aragoneses con su caualgada a aragon τ p̄sionē (*prisioneros*) E estando el Rey don Juan contra el conde benauente enel año de /Ucccc^oxlx anos el maestre de santiago en ocaña echo enprestido enla çibdad de toledo

1. Il n'est question ni d'Escalona ni de ces fêtes dans la Chronique (p. 658-660).

2. Ce détail manque dans la Chronique (p. 660').

3. La Chronique diffère sensiblement : « ... a un Luis de Melgar, el qual se concordó luego con el Conde dende a dos dize que estuvo cercado y le entregó la fortaleza. »

4. Chron., p. 660' : « recogio la mas gente que pudo ».

5. Chron., p. 660' : *Ricobau*. Lire *Ricobayo*. La *Puente de Ricobayo* figure sur l'Atlas Coello (*Zamora*), au sud de Ricobayo.

6. Même chiffre dans la Chronique (1419, ch. I, p. 661).

7. La Chronique omet « de Moya ». Plus loin, elle met « hasta ciento » au lieu de « noventa ».

de mill doblas¹. E los de la çibdad fueron a el a ocaña τ le suplicaron que nõ quiesese desaforar los preuilegios de la çibdad. Sobre lo qual el comun de la çibdad fueron muy indignados contra alfonso cota veçino de la dicha çibdad que auia seydo mouedor deste fecho. E Repicaron la campana de la iglesia mayor τ fueron a la casa del dicho alfonso cota a la quemar τ metieronla a saco mano². E despues fueron a las puertas de la çibdad que estaua por el dicho maestro τ tomaronlas τ la puente de sant martin que la tenia un tio de fernando de la camara³ τ tomaronla. E sobre esto escriuió el maestre don alvaro de luna al Rey don Juan que dexasse fronteiros contra el conde de benauente τ se viniese para toledo. Entendiendo que viniendo el Rey en persona se podria paçificar lo çibdad. E en este año don diego furtado de mendoça syntiendo se mucho como el obispo d. lope de barrientos le auia echado de la çibdad de cuenca. embio por gentes de aragon τ de valençia τ de otras partes los quales vinieron a le ayudar don alfonso fijo del Rey de navarra con muchos om̄s de manera que seria largo de contar. E el dicho diego diego (sic dicho au-dessus) furtado τ sus fijos τ gom̄s carrillo⁴ (fol. 286) que serian por todos fasta ocho mill om̄s a cavallo τ a pie. E vynieron ala çibdad de cuenca τ çircaron la toda en deltedor poniendo sus Reales a cada puerta. E el obispo don lope de barrientos desque vido la çibdad asi çercada mando armar toda la gente dela çibdad τ puso gente a cada puerta la que entendio que auia menester. E los de fuera combatieron la çibdad muy fuerte mente por cada parte. Et plogo a dios quel obispo conla çibdad la defendieron tambien que non les enojaron los de fuera en cosa ninguna. E estouieron sobre la çibdad ocho dias τ bolquieron se para sus tierras muy enojados τ corridos por que non se cunplio su mal deseo. E en este año de /Ucccc·xlx años el Rey don Juan estando en seguimientto del conde de benauente. E por causa de las muchas aguas que enese tiempo ouo estouo tres meses. que non asento Real sobre benauente. E despues que çesaron asentole τ touo çercada la villa τ mandola combatir τ los de la villa demandaron termino para lo consultar con el conde de benauente. E el conde les mando que la diesen al Rey su señor τ luego gela entregar. E entregada al Rey dexo fronteros contra la fortaleza al conde de santa maria τ a grr⁵ çuxada⁵ con otras gentes. E el Rey vinose para

1. Dans la Chronique (p. 661) : « un cuento de maravedis ».

2. Meme expression dans la Chronique (p. 662).

3. Chron. (p. 662) : « un tio de Fernando, camarero del maestre » de meme également deux lignes plus loin.

4. Manque dans l'énumération de la Chronique, p. 662, où l'on ne compte que « hasta seis mil hombres de pelea », et où sont racontés divers incidents du siège.

5. Chron., p. 663 : « al conde de Santa Marta e a Gutier Gonzalez Quexada ». Pour ce qui suit (rébellion de Tolède), on retrouve ici la Chronique assez résumée, mais souvent à la lettre.

toledo por quanto le auian çertificado que pero sarmiento se auia alçado con la çibdad. E ya es dicho del leuantamiento que se fiço en la çibdad de toledo. Despus pero sarmiento con cobdiçia desordenada se mostro clara mente delo que el comun auia fecho. E apoderose de las puertas τ fortaleças de la çibdad τ dixo que el queria ayudar les τ dar les fauor que sus preuillejos les fuesen guardados. E como pero sarmiento se vido muy poderoso en la cibdad con fauor del comun . mando prender a çiertos çibdadanos τ om̄ honrrados de la cibdad con grand cobdiçia τ touo los presos. E fiço les dar çiertos tormentos syn auer fecho delito ninguno fiçoles deçir lo que nunca fiçieron. E como el dicho pero sarmiento tenia de su parte al escriuano τ el era justiçia fiço de algunos dellos cruel justiçia syn meresçimiento. E despus de fecha la justiçia tomoles los bienes por loque el auia τ deseaua. E despues tomo a otros la façendas τ desterro los de la çibdad. E todo esto diçia que lo façia en seruicio del Rey τ despuš fue parecido lo contrario. Ca su entincion era de se leuantar τ Revelar con la çibdad fasta ver τ conseguir lo quel deseaua. (Fol. 287) E el dicho maestre de santiago enbio a suplicar al Rey don Juan que dexase el cerco de benauente τ viniese luego a la çibdad de toledo. E luego el Rey vista la suplicaçion del maestre dexo sus fronteros contra benauente τ partio se luego para toledo para la allanar τ paçificar. E lego a fuernt salida con la mas gente que pudo aver. E desque pero sarmiento lo sopo que tan cerca estaua de la çibdad acordo de echar muchas personas que a su opinion eran sospechosas. E enbio al Rey çiertos capitulos en los quales le enbio a deçir que si queria entrar enla çibdad que entrase con çierta gente limitada tanto que non entrase con el dicho maestre de santiago nin gente suya τ que le fuese perdonado a el τ ala çibdad las muertes τ robos que enla dicha çibdad se auian fecho. los quales capitulos non fueron plaçibles al Rey ni a los del su consejo. E luego se partio del dicho lugar de fuent salida τ asento su Real çerca dela dicha çibdad cabo sant lazaro. E desde alli façia sus abtos como Rey τ como señor que enbiaua a la çibdad con su Rey de armas. E nõ le queria Responder antes por Respuesta la tiraua piedras con una lonbarda. E la dicha cibdad de toledo enbio Requerir al Rey don Juan nõ señor çiertos Requirimientos por los quales el Rey nõ les quiso Responder¹. E pero sarmiento τ la çibdad (omis *viendo* ou un mot analogue) que el Rey portiava toda via delos tener cercados. trataron con el prinçipe que estaua en segouia que le darian la çibdad. E como el prinçipe lo sopo vinosse conla mas gente que pudo camino de toledo τ poso en casa Runios. E desque el Rey don Juan lo sopo alço el Real τ vino se a ylleucas. E dende a escalona τ dende

1. La Chronique (p. 664) en donne un tout au long.

a auila τ despues a vallid¹ τ mando guardar todas las çibdades τ villas de allende los puertos. E allego mucha gente para yr sobre el conde de benavente que era ya buello τ fuydos los capitans que auia dexado en benavente. E ya avedes oydo como el almirante don fadrigue paso en ytalia al Rey don alfonso a demandar le ayuda τ fauor contra castilla. E el Rey de aragon le fiço grande Reçebimiento τ lo dixo que por su persona ne podia venir pero diole grandes poders para el Reyno de aragon que le diesen fauor τ ayuda contra castilla τ asi mesmo donde ouiese dineros para la guerra. E el almirante venido en aragon vinose para çaragoça donde estaua el Rey don Juan de nauarra. E fue juntado el Reyno de aragon τ mostroles sus prouisions τ ellos Respondieron que segund lo que con castilla tenian asentado que nõ le podian (fol. 288) dar fauor contra ella². E desque el almirante vido esto començo a tratar conel prinçipe de nauarra que casase conla fija del conde de haro lo qual se conçerto. E trato con otros grandes de castilla τ trataron conel prinçipe como todo esto auia fecho don alvaro de luna³ que alos vnos cavalleros prendio τ alos otros desterro por tomar les lo suyo τ ser señor en el Reyno. E en este año de /Ucccc^oxlx años el Rey don alfonso de portogal veyendo que el Infante don Pedro su tio auia quedado por su tutor τ auia echado del Reyno a su madre la Reyna τ fue causa de su muerte dixole que nõ Rigiese mas su Reyno que el ya era de hedad para lo Regir⁴ τ el Infante don pedro apartose dela corte. E estando apartado trato como le entregassen a lisbona τ el yendo para alla salio el Rey al camino τ peleo con el. E fue ferido el Infante dela qual ferida murio delo qual ouo muy grande enojo el Rey don Juan. E estando el prinçipe don enRique en casa Rubios desque su padre el Rey don Juan paso los puertos pero sarmiento enbio le çiertos capitulos τ condiçions en la manera que auia de entrar en la çibdad loqual el confirmo. E esto concordado vino el prinçipe a la çibdad de toledo τ entro dentro con fasta mill τ quinientos onis de armas. E dieronle al prinçipe dos puertas principales de la çibdad⁵. E estando el prinçipe corriendo monte enbiaronle deçir que çiertos de la çibdad tratauan conil Rey para geladar ael τ al condestable. E vino se luego a la çibdad τ prendieron a pero lop̄s de galues τ a Juan a^o bachiller canonigos τ a al bachiller marcos gi^o τ a ferr^o de auila⁶. E

1. Même itinéraire dans la Chronique (p. 665').

2. Même réponse dans la Chronique (p. 666').

3. De même dans la Chronique (p. 666'), très résumée d'ailleurs.

4. De même dans la Chronique (p. 667), dont le chap. VIII se trouve résumé ici et dans l'ordre où il y est placé.

5. De même dans la Chronique (p. 667'), très résumée par ailleurs; mais il n'y est pas question de 1.500 hommes d'armes.

6. Chron., p. 668 : « y el Bachiller Juan Alonso e Pero Lopez de Galvez, canónigos en la Iglesia Mayor, y el Bachiller Marquillos o Alonso de Avila ». Il y aurait lieu de lire, d'après notre texte « Marcos García y a Ferrando de Avila », répétés plus bas.

a los dichos canonigos lleuaron a s'orcas¹ τ al bachiller marcos gr̄ τ a ferr^o de auila fizieron justicia dellos. E asi quedo la çibdad allanada delo qual peso mucho al Rey don Juan. E despus desto quedo concertado τ se concertaron que entrase (*entregase*) el príncipe al Rey don Juan su padre la çibdad de toledo. E al conde plaçencia el castillo de burgos τ que lo touiese yñigo de Stufiga². E estando el príncipe en la çibdad de segouia partiose della τ vino se a toledo τ vinieron conel el marques de villena τ el maestre su hermano³. E fue muy alegremente reçevido por los de la çibdad. E desque fue dentro demando el alcaçar a pero sarmiento el qual le entrego τ despus de entregado mandole que se fuese de la çibdad que tal cauellero comô el non era para estar enlla. E demando licençia al príncipe para se partir τ partiose de toledo τ lleno doçientas açemilas⁴ cargadas de lo que en la çibdad auia Robado. E. de alli fueron a mostoles τ alasperilla⁵ alli (fol. 289) le furtaron mucho de lo que lleuaua. E de alli se fue a segouia τ desde segouia tomo pero sarmiento quatro cargas que llevauan lo mejor que tenia de oro τ de plata τ fuese a media noche conello. E lo otro fue embargado en segouia τ leuado al Rey don Juan por fernando a^o de toledo su escriuano de camara. E estando el Rey en valladolid fue preso el lombardero que le tiro desde toledo el qual fue arrastrado τ la cabeça puesta en vn clauo en la plaça de la dicha villa⁶. E despus fueron fecha justicia de algunos criados de pero sarmiento en burgos τ en seuilla. E despues enel año de /Ucccc^o.l. (mccccli) años fueron fechas paçes entre el Rey de castilla τ de nauarra. E fue perdonado el almirante τ su hermano don enRique τ el conde de castro τ Juan de touar⁷ los quales se vinieron a castilla τ mando les todo lo suyo. E asi mesmo mando tornar el maestrado de calatraua a don a^o fijo del Rey de nauarra τ vinose almagro. E el maestre don pero giron desque lo sopo boluiose aragon τ el maestre tornose a toledo. E fizo muchos daños τ Robos a los çibdadanos della τ fue atorrijos τ la aportillo τ Robo τ asy mesmo Robo τ entro por fuerça a la villa de orgas. E metio la a saco mano i tornosse para toledo el τ su gente⁸. E estando el Rey don Juan en la çibdad de burgos año de /Ucccc^o.lxiij años dya de vierns en dulençias⁹ saliendo

1. Santorcaz (Chronique, p. 668).

2. De même dans la Chronique, p. 669, toujours très résumée.

3. Chron., année 1450, chap. I, p. 670: « iban con el Don Pero Giron, maestre de Calatrava, e don Juan Pacheco, marqués de Villena... »

4. Même chiffre dans la Chronique (p. 671).

5. Chron. (ibid.): « a Mostoles... en el Esperilla... » Toujours résumé de la Chronique.

6. Ce détail seul manque dans la Chronique (année 1451), p. 672.

7. Chron., p. 673.

8. Toujours résumé de la Chronique (p. 673), mais passe ensuite les cinq derniers chapitres de l'année 1451.

9. Vendredi saint. Chron., p. 678: « le dixo como Alonso Perez de Vivero era muerto e lo habia mandado matar el Maestre de Santiago, viernes en dolencias,

fernando de la camara fuera de la çibdad vio venir un escudero τ desque vido a fernando de la camara apartose del camino. E ferr° de la camara mando le traer ante si luego le conosçio que era criado de alfoñ ps de biuero τ mandole catar τ fallo que traya cartas de don diego destuñiga contra el maestre τ mando le leuar a su possada. E, luego fue ferr° de la camara τ mostro las cartas al maestre τ fue mucho marauillado. E embio luego por alfon ps τ vino luego τ el maestre τ ferr° de la camara apartaronse conel a una camara τ dixo le a° ps bien sabes quanto bien vos he fecho τ vos puse en este estado que tens. E agora en gualardon trataes con mi enemigo contra mi τ mostro le las cartas τ demudose luego a° pers τ non Respondio cosa. E luego fue muerto τ lançado de las varandas dela casa de pedro de cartajena donde murio mala muerte τ despeñado¹. E el Rey ouo dello muy grande enojo por donde despus le vino al maestre quanto mal despus ouo. E despues de la muerte de alfonso peres de bivero el Rey don Juan embio a Rogar τ mandar a don Alvaro destuñiga que estaua en curiel que se viniесе luego a la çibdad de de burgos lo mas secreto que pudiese. E el (...) lo oyo (?) ca bien sabia lo que le queria τ ayunto doçientos de cavallo τ treçientos peones². E entro en el castillo de burgos a media noche. (fol. cclxxxvi-290) E otro dia de manana miercoles³ despus de pasad° çinco dias despus de la muerte de alfoñ ps descendio del castillo τ cerco la casa de pedro de cartajena donde posana el maestre. E el Rey τ toda la çibdad con el fueron luego armados τ puestos a derredor de la casa. E el maestre desque lo sopo armose a cavallo τ mando abrir las puertas para salir a pelear τ fuele dicho que no saliese que luego seria muerto τ que sse diese a prision. E el maestre veyendo muchos de los suyos muertos τ feridos diose a Ruy dias de mendoça

estando en consejo en su posada ». *Gener.* (p. 131) : « Estando el Rey en Burgos sintio el condestable que Alonso Pérez de Bivero, el cual el avia levantado del suelo y fecho grande onbre e dado grant lugar cerca del rey, que tratava con el rey su apartamiento e desfazimiento, non pudiendo en ello aver paciencia, fizolo venir a su casa el viernes de la Cruz, asaz inportuno dia para tal abto, fizolo matar... ». Notre texte fournit des détails que ne donnent pas les deux autres sur le meurtre d'A. Pérez de Vivero. Il est vrai que la Chronique (p. 680) ajoute, revenant sur le fait : « e aquel dia Alonso Perez murió por la mano de Juan de Luna, hierno del maestre el cual le dió con un mazo sobre la cabeza, de tal manera que le hizo saltar los sesos; e Alonso Perez fué puesto sobre unas verjas de aquella casa de Pedro de Cartajena sobre el rio, y desclavaron las verjas, de manera que pareciese que arrimándose Alonso Pérez a las verjas habia caído; y es cierto que a la hora en que e[ll] cayó, estaba un escudero dando agua a su mula en el rio, e dióle con la cabeza en el ombro, donde dexó una parte de los sesos, donde parece que el venía muerto de la ferida que traía. »

1. Voir la note précédente.

2. La Chronique (p. 678) parle de « setenta, en que habia quarenta hombres de armas, y treinta ginetes ».

3. Mercredi de Pâques. *Gener.* (p. 151) : « el miercoles de las ochavas de Pascua florida ».

a prision¹. E el Rey non le quiso ver τ mando le lleuar al castillo de portillo². E fallaronle en su posada treynta mil doblas³ τ ferr⁴ de la camara desque lo vido preso tomo a don Juan su fijo del maestre⁴ τ vinieronse a escalona. E el fuese a maqueda. E bastecieron las (*sic*) bien τ estouo alli algunos dias. E de alli fizo su partido con el Rey τ quedo bueno τ Rico τ honrrosa mente bivio fasta que murio en el su lugar cabdilla⁵. E estando el Rey don Juan sobre escalona fue acordado por todos los grandes del Reyno que con el estavan⁶. que el maestre don alvaro de Luna fuese degollado publica mente por justicia en la plaça de vallid τ puesta su cabeça en vn clauo. E dada esta sentencia contra el la qual fue levada al conde don alvaro destuñiga⁷. E luego le sacaron de portillo τ llevado a vallid τ fue fecho vn cadahalso muy alto por que todos lo viesen. E alli fue degollado con pregonero segund se acostumbra por los malfechor̄s τ fue puesta su cabeça en vn clauo. E estouo alli tres dias τ fue enterrado por mano de los cofadr̄s de la misericordia en vna iglesia fuera de la villa⁸. E despūs fue traydo a toledo τ fue enterrado en una capilla que el fizo en la iglesia de santa maria de toledo⁹. E desque la condesa muger del maestre sopo que era degollado el maestre dio a escalona al Rey. donde fallo grandisimo oro monedeado τ eso mismo mucha plata τ muchos talegons de blancas τ muchas Ricas joyas. que mas se fallaron que el Rey tenia en segouia donde fue partido en la manera que el Rey lo auia prometido τ esto acabado¹⁰. El Rey se partio para Valladolid donde adolecio el Rey de cecion̄s τ estouo asaç afincado¹¹. El qual falleçio a veynte τ dos dias

1. La Chronique dit bien (p. 680) que le *Maestre* fut confié par le roi à Ruy Diaz de Mendoza, mais non qu'il s'était rendu à celui-ci.

2. Au sud-est et à quatre lieues de Valladolid. *Gener.* (p. 133) : « e fizolo poner en Portillo, en fierros, en una jaola de madera ». Voir la note de Domínguez Bordona.

3. 27.000 à Portillo et 9.000 à Santa María de Ermedilla, selon la Chronique (p. 682).

4. Ce Fernando de la Camara ne figure pas dans la Chronique, non plus que dans les *Gener.* Il y a évidemment une confusion entre lui et le « Fernando de Ribadeneira, camarero del Maestre » qui détenait Maqueda et entra en composition avec le roi (p. 682).

5. Notre texte semble seul connaître ces détails. Il s'agit sans doute de Candilla, près de Torrijos et non loin de Tolède.

6. « Doce famosos doctores del su consejo » (*Chron.*, p. 682) ; « con consejo de los letrados » (*Gener.*, p. 133). La Chronique ajoute d'ailleurs que la décision fut prise « por todos los Perlados y Caballeros e Doctores que ende estaban ».

7. La Chronique (p. 682) dit « Diego Destuñiga, hijo del Mariscal Iñigo Destuñiga ». Alvar d'Estuñiga avait été mis à l'écart.

8. De même dans la Chronique (p. 683), qui donne le nom de *Ermita*.

9. Chron. (p. 683) : « ... fue traydo el cuerpo con su cabeza a una muy suntuosa capilla quel habia mandado hacer en la Iglesia mayor de la cibdad de Toledo. »

10. La Chron. (p. 692) parle d'arrangements entre le roi et la comtesse.

11. Le mot *ceciones* n'est pas dans la Chron. (p. 692) où il est dit que le mal (*la enfermedad*) prit le roi avant son arrivée à Valladolid.

de Jullio¹ año del señor de mill e quatro cientos e cinquenta e quatro años (.) martes siguiente en el dicho lugar de vallid alçaron por Rey al principe don enRique fijo heredero del Rey don Juan. E leua (levó?) el pendon por la villa alfoñ de silua alferes mayor del Rey². E leuaron a enterrar al Rey don Juan al monesterio de villa florš que es cerca de la çibdad de burgos que el mandara fazer³. dios perdone la su alma amen pater noster.

*
* *

Pour compléter ces notes, je crois utile de revenir sur la chronique attribuée à Alvar García de Santa María et de reproduire quelques passages du ms. de Paris pour donner une idée des transformations considérables⁴ que ce texte a subies pour arriver au point d'aboutissement où nous le trouvons dans l'édition du docteur Lorenzo Galíndez de Carvajal, reproduite par Rosell dans la *B.A.E.* par l'intermédiaire de celle de Valence 1779. On admettra, je pense, sans peine, que ce manuscrit représente bien l'original qu'il attribuait à Alvar García de Santa María, mais cet original comprenait quatre années de plus⁵. Les avatars de cette chronique, Galíndez les

1. Voir la note 2 de la p. 692, que corrige la Chronique, laquelle dit « martes, víspera de la Madalena, a veinte dias de Julio ». L'addition mise à la suite de la *Summa Episcopi Burgensis* porte « a veinte e dos de Julio, día de la Madalena » (p. 695).

2. Ce détail ne se trouve pas dans la Chronique.

3. La *Summa Episcopi Burgensis*, p. 694, porte : « Fué por entonces sepultado en la Iglesia de los Frayles Predicadores y dende a un año fué llevado al Monesterio de Miraflores cerca de Burgos, que él dotara, e la segunda vez lo mandó edificar, porque no muchos dias antes fuera quemado... » La Chron. elle-même, p. 692, dit que « mandó que su cuerpo fuese depositado en el Monesterio de San Pablo de Valladolid, e de allí fuese llevado a la casa de Miraflores, que es cerca de Burgos, que el Rey Don Enrique su padre edificó, y él la hizo Monesterio de Cartuxos... »

4. Je mets en italiques les passages qui ont subsisté.

5. Plutôt que de la résumer, je préfère transcrire tout simplement la partie de l'introduction de Galíndez : « Esta Crónica se comenzó a ordenar y escribir por el sabio Alvar García de Santa María, hijo del obispo Don Pablo de Burgos; e yo vi sus originales de aquel tiempo, que estaban en el Monasterio de San Juan de aquella cibdad, donde Alvar García yace sepultado; el qual escribió desde principio del año mil e quatrocientos e seis, que falleció el Rey Don Enrique Tercero, padre deste Rey Don Juan, hasta el de veinte, ordenadamente por sus años, donde también interpuso muchas cosas de las acaescidas fuera del Reyno, en especial lo que subcedió en Aragón al Infante Don Fernando, tío y tutor deste Rey Don Juan, en la demanda y conquista de aquel reyno; porque Alvar García salió del Reyno un tiempo, y sirvió y siguió siempre al Infante; e yo vi no ha mucho tiempo que un Caballero deste reyno presentó al Católico Rey Don Fernando, su nieto, vuestro abuelo, la dicha Crónica, dando a entender que era del dicho Infante Don Fernando : y tuvo

expose avec force détails dans l'introduction de son édition (p. 273-275 de la *B.A.E.*). Quant au *Sumario* de Pero Carrillo de Albornoz, je regrette de n'avoir pu l'étudier dans le ms. de l'Escorial. D'après Galíndez, il comprenait les années 1535-1554 (jusqu'à la mort de Jean II¹). J'ai dit ailleurs (*Histoires générales d'Espagne*, p. 6, note 6²) ce qu'on peut penser de l'attribution à Juan de Mena d'une partie de la Chronique (années 1421-1435), et à Pérez de Guzmán de la refonte générale. Il est sûr que pour l'éclaircissement de toute cette question, l'examen de l'*Atalaya*, ou du moins de tout le chapitre consacré à Juan II, s'impose. J'aurais voulu le faire complet; les circonstances ne s'y sont pas prêtées, depuis l'époque où j'ai transcrit ce que j'ai publié de l'*Atalaya* dans l'*Homenaje* à M. Menéndez Pidal et ce que je viens de publier ci-dessus. Ne comptant plus faire davantage, je donne ce que j'ai fait. Peut-être cela mettra-t-il en goût quelque jeune amateur des austères études historiographiques.

[Ms. Esp. 104 de la Bibl. Nationale de Paris.]

(F^o 21^v) ⁊ agora dexa la ystoria de contar destes enbaxadores ⁊ torna a contar como la rreyna madre del rrey estaua en el alcaçar de segouia ⁊ quales heran sus privados ⁊ quien tenia ay con su fijo el rrey y con sus fijas la ynfanta dona maria e dona catalina³.

la reina dona catalina madre del rrey estava en segouia quando fino el rrey don enrique su marido en el alcaçar como avedes oydo ⁊ tenia ay consigo al rrey su fijo ⁊ alas ynfantas dona maria ⁊ dona catalina ⁊ estavan con ella gomez carrillo de huete⁴ que tenia a¹ dicho

alguna razón; porque más se recuentan en ella en aquel tiempo de tutorías sus hechos, que los del Rey Don Juan, de quien principalmente trata. Otras cosas puso el dicho Alvar García por via de memorial en su registro desta Crónica, en que delino la pluma de los escrebir y ordenar a lo largo, por se informar mejor dellas antes que los escribiese y publicase. Pero como quiera que sea, parece que Alvar García dexó la Crónica en el dicho año de veinte, aun no acabado, que fué poco más de las tutorías del dicho Rey Don Juan... » (*B.A.E.*, t. LXXIII, p. 273.)

1. « Y desde el dicho año de treinta e cinco adelante, no se halla quien más escribiese ni continuase esta Crónica (digo en el dicho estilo largo y ordenado que se comenzó), porque Pero Carrillo de Albornoz, que dixerón Halconero mayor del dicho Rey Don Juan, que hizo en esta materia cierta copitación, procedió más por manera de sumario que de historia ni de crónica, torando sucintamente, con día, más y año, los hechos de aquel tiempo, hasta que el Rey Don Juan falleció... »

2. Lire, bien entendu, 1461, 1453, 1450, au lieu de 1561, 1553, 1550, erreurs qui ont échappé à la correction des épreuves.

3. Cf. Chr. de Juan II, *B.A.E.*, p. 278.

4. Chr. de Juan II : *cuenca*.

rrey su fijo el qual hubo puesto el dicho rrey don enrique con el syendo príncipe τ estava ay alonso garçia de Cuellar contador mayor del rrey τ alcaide del dicho alcaçar que tenia el thesoro que el dicho rrey don enrique dexara ay en segouia y estos heran muy sus privados y del su consejo estavan ay con ella *vna duena que es natural de Cordoua que dizen leonor lopez carrillo fija del maestre don martin lopes maestre que fue de calatraua en tiempo* que rreynava en castilla el rey don pedro la qual duena hera privada de la rreyna *en tal manera que cosa del mundo no fazia sin su consejo* quando venia a dezir lo que avia visto con los de su consejo sy ella en al acordaua¹ eso se fazia tanto era el amor que con ella tenia, τ hera de su consejo de la rreyna don Juan cabeça de baca obispo de çiguença el qual en esta sazón hera eieto de burgos τ don Juan obispo de segouia τ Juan alonso de cueca(?) τ el doctor perianes τ otros obispos τ cavalleros τ duenas τ donzellas que ay estavan heran *dona leonor fija del duque de Benavente* τ las amas del rrey τ las fijas de diego lopes de astuniga *muger de diego peres sarmiento* τ (*un blanc*) de ayala camarera de la rreyna muger de garçia fernandes de Cordova τ maribarba τ *la muger del conde don falrique* τ *la muger de Juan hurtado de mendoça* mayordomo del rrey τ otros τ la rreyna estava muy apoderada en el dicho alcaçar τ tenia gente de armas como avedes oydo τ sus oficiales τ grados que guardavan el dicho alcaçar de dia τ de noche τ quando avia de salir a consejo a los palacios del obispo de segovia a do fazian su consejo ella² τ el infant don fernando τ los del consejo del rrey(,) salian syenpre con ella *treynta* o quarenta *omes armados* que heran sus guardas τ agora dexa la yсорia de contar como la rreyna estava en el alcaçar τ torna a contar de algunas maneras que pasaron entre la rreyna y el ynfante...

(f^o 82^v)³ Yo el ynfante ynvio saludar a vos el concejo τ alcaldes τ alguazil τ XVIII^o caualleros τ escuderos τ jurados ofiçiales τ omes buenos de la muy noble çiudad de seuilla como aquellos que mucho amo τ preçio τ dequien mucho fio fago vos saber que oy martes seys días deste mes de mayo touieron rreal asentado en el puerto de *la boca del asna* ques a vna legua de antiquera que yo tengo çercada *dos ynfantes moros hermanos del rrey* de granada τ movieron sus batallas para pelear con el obispo de palençia τ con otros caualleros que estavan con el que tenian asentado el Real (f^o 82^v) ençima de la villa de antiquera los quales heran fasta mill lanças τ tres mill peones

1. Je corrige: on lit *a cordoua*.

2. *ella* ajouté au-dessus. Le texte définitif transforme complètement ce passage: l'arrangeur a compris comme s'il y avait une virgule avant *ella*: elle ne peut être mise qu'avant *salian*.

3. Cf. Chron. de Juan II, p. 318-320, ch. V-X; cette lettre y est simplement résumée au ch. X.

de pie¹ τ quando lo sope enbie a *juan de velasco* τ a mi *mariscal diego de sandoval* a don *pedro de astuniga*² para que le ayudaran τ yo tome la otra gente de armas de mi rreal τ puse mis vatallas rregaladas y aderece con ellos por otra parte τ plogo a dios τ a la virgen santa maria su madre τ a senor san Juan cuyo dia es oy que peleando con ellos que fueron vençidos τ desvaratados τ morieron de los dichos moros tantos quantos no podria dezir ome quantos heran³ τ fueron presos muchos dellos τ seguiose el alcançe en pos dellos tres leguas τ fueron tomados (*sic*) todas sus tiendas τ rrobados todos sus Reales por los cristianos por lo qual todos deveades dar muchas gracias τ loores a dios τ a la virgen santa maria que me quiso ayudar a vencer tan grande poderio de los dichos enemigos ca la ayuda de dios τ de la virgen santa maria los vençio τ no otro ministerio(?) Ca los que les vençieron no creo de dozientos de cauallo arriba en lo qual dios piadoso τ la virgen santa maria su madre demostraron magnifiesta mente miraglo τ bendito el su nonbre τ ensalçado por ello que no morieron cristianos mas de fasta diez omes por que vos Ruego τ mando que fayades proçisyones solenes τ dedes muchas gracias a dios τ a la virgen santa maria por este buen acaesçimiento que me dio τ que fagades las alegrias τ dedes las albricias destas buenas nuevas a manuel gonçales mi criado(.) dada en el Real sobre antiquera seys dias de mayo yo el infante yo diego fañes(?) de vadillo la fiz escrivir por mandado del ynfante τ agora dexaremos de contar desto τ contaremos las alegrias que los moros fazian en antiquera en ver el ayuda que les venia.

(F^o 252^v)⁴ *la noble Reyna doña catalina* madre del Rey desque sopo como el Rey don fernando de aragon hera finado ouo ende muy grand enojo por quanto lo tenia como hermano verdadero que mucho amava por la grand lealtad e omildad que syenpre fallo en el cobdiçiendo alargar τ acreçentar en los Reynos del Rey su fijo segund avemos dicho en las ystorias antes desta τ como sopo ciertamente que hera finado fizo sus onrras τ *obsequias* muy honrradamente *en la villa de valladolid* do ella estaua τ fechas sus honrras embio por todos los del consejo del Rey τ dixoles como ya sauian en como ella τ el Rey don fernando de aragon tio del Rey su hijo avian quedado por sus *tutores* τ *Regidores* de su Reyno τ sauia como dios avia llevado deste mundo y a sy al Rey de aragon τ como el noble Rey don enrique de buena memoria que dios de santo(?) parayso avia[n]

1. Il s'agit évidemment des Mores. Chr. de Juan II : « cinco mil de caballo, poco más o menos » (ch. VIII, p. 319).

2. Ch. VIII, p. 319¹.

3. Ch. IX, p. 320 : « fallecian más de quinze mil moros ».

4. Cf. Chron. de Juan II, p. 371-372 (ch. VIII et X). Le ch. IX qui contient le discours de D. Sancho de Rojas, est évidemment une addition. Par ailleurs des phrases entières sont passées de notre texte dans la chronique définitive.

dexado ordenado en su testamento que *falleciendo* alguno *delos* dichos tutores quedase la tutela τ rregimiento en el otro τ por ende pues a dios avia plazido al¹ de llevar al dicho rrey de aragon que de derecho quedaua en ella la dicha tutela τ rregimiento de los reynos τ señorios del Rey su fijo τ por ende que ella tomaua en si el dicho regimiento τ tutela de los dichos Reynos τ fiava en la merced *de dios que la adrecaria*² a lo bien rregir τ de aqui a adelante quedo tutora la noble Reyna dona Catalina τ rregidora de sus Reynos τ agora dexa la ystoria de contar como quedo la noble Reyna por tutora de su fijo el Rey τ contaremos quales del consejo estavan con ella para el Regimiento del Reyno.

Et quando lo noble Reyna doña Catalina tomo el Regimiento en sy estaua en la corte con ella³ *don sancho de rrojas arçobispo de Toledo τ juan de velasco camarero mayor del Rey τ don alfonso enrriquez almirante mayor de castilla τ don rruy lopez de duualos condestable de castilla τ diego lopez de astuniga justicia mayor del Rey τ pero manrrique adelanta-lo* de tierra de leon todos seys del consejo del rrey et concordaronse que todos estouiesen en el consejo del Rey τ rregiesen con la dicha señora Reyna⁴ *firmando en las espaldas de las cartas que ella librase los dos dellos* qualesquiera que ay se acaesciesen τ esto dieron asy concordades en que la rreyna toviere al Rey consigo pocos dias segund que adelante lo contara la ystoria τ dexemos agora de contar desto τ contaremos como fablaron estos del consejo del Rey con la Reyna que echase de la corte a *ynes de cortes τ a juan Aluares de Osorio...*

G. CIROT

1. *al biffé.*

2. *aderezaria.*

3. Ch. VIII, p. 371.

4. Ch. X, p. 372.

LES COTES AMÉRICAINES DU PACIFIQUE

VUES PAR UN FRANÇAIS AU DÉBUT DU XIX^e SIECLE

(VOYAGE DU *BORDELAIS* EN 1817-1818)

Au lendemain des longues guerres de la Révolution et de l'Empire, qui avaient presque complètement interrompu la navigation, les armateurs de nos ports, et principalement les Bordelais, s'efforcèrent, non seulement de renouer leurs anciennes relations commerciales, mais aussi de s'ouvrir de nouveaux débouchés, notamment en Extrême-Orient¹. Parmi ces négociants entreprenants, il faut compter Balquerie junior, qui, en 1816, arma le *Bordelais*, navire de 210 tonneaux, dont le commandement fut confié à Camille de Roquefeuil, lieutenant de vaisseau de la marine royale.

Le *Bordelais* devait longer toute la côte américaine du Pacifique et se rendre ensuite en Chine. Comme l'écrit le capitaine de Roquefeuil, son but était d'acquérir sur la côte américaine « des objets recherchés à la Chine, et dont le produit devait être converti en marchandises de ce pays qui se consomment en France, et dont nos marchés auraient pu ainsi s'alimenter sans extraction d'espèces et par l'utile emploi des produits de notre sol et de l'industrie française² ».

1. Voy. Pierre DE JOINVILLE, *L'armateur Balquerie-Stuttenberg et son œuvre*, Paris, 1914 (thèse de doctorat ès lettres); Chr. SCHEFFER, *La France et le problème colonial*, p. 224 sq.

2. Camille DE ROQUEFEUIL, *Journal d'un voyage autour du monde pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819* (Paris, Ponthieu, 1823, 2 vol. in-8°), t. I, p. 2. Nous nous sommes servis de l'exemplaire de la Bibliothèque municipale de Bordeaux, qui nous a été obligeamment communiqué. — Camille-Joseph de Roquefeuil était fils du premier lit d'Augustin-Joseph, marquis de Roquefeuil, et de Marie-Rose-Catherine de Verdun. Il épousa, en 1825, Marie-Émilie Lavergne Denneumont et mourut à l'île de la Réunion, le 6 novembre 1831 (FROTIER DE LA MESSELIÈRE,

Ce voyage nous a été révélé d'abord par un Journal manuscrit de 341 pages, acquis, en 1923, par M. Bourde de La Rogerie, pour les Archives départementales d'Ille et-Vilaine, et conservé dans ce dépôt sous la cote 4 F 16. Nous avons eu ensuite connaissance de l'ouvrage imprimé du capitaine du *Bordelais*, M. de Roquefeuil¹. Celui-ci est très différent du manuscrit. On ne saurait, d'ailleurs, considérer ce manuscrit comme une première rédaction du Journal de M. de Roquefeuil. L'une des preuves décisives, c'est un passage dans lequel une sorte de blâme est adressé à M. de Roquefeuil². — Le Journal manuscrit est donc l'œuvre de l'un des officiers; mais il ne peut s'agir, ni du deuxième capitaine, Foucault, qui débarqua en Chine pour passer sur l'*Indienne*, le 5 avril 1819, ni du deuxième lieutenant Salis, qui débarqua à Callao, dès le 29 mai 1817, ni du troisième lieutenant Siepyk, un marin étranger, qui débarqua aux îles Marquises, en février 1818. M. Bourde de La Rogerie, à qui nous devons ces remarques judicieuses, attribuait le Journal à l'autre lieutenant, Briole. Mais nous n'avons pu nous convaincre qu'il est, sans aucun doute, l'œuvre du chirurgien Vimont³. Celui-ci était un homme intelligent, cultivé, doué de l'esprit d'observation, possédant des connaissances sérieuses en histoire naturelle. Il nous fournit des données intéressantes sur les côtes du Pacifique, telles qu'on pouvait les observer au début du

Filiations bretonnes, art. Roquefeuil). Son père avait été victime de la Révolution. Camille de Roquefeuil était lieutenant de vaisseau depuis 1811; comme le ministère de la marine ne lui tint pas compte de son voyage sur le *Bordelais*, il se décida à naviguer au commerce; il commanda l'*Entreprenant*, appartenant à M. Rey, de Bordeaux, à destination de l'Île de France et du Bengale (*Journal*, Préface, p. v sq.).

1. Coquebert-Montbret en a donné un compte rendu très détaillé dans les *Annales maritimes*, 1823, 2^e partie, t. II, p. 117 sq.

2. Voy. les p. 331-332: « Enfin, pour ce qui nous touchait de plus près, on nous dit qu'il n'y avait pas de tortues dans cette saison, comme nous devons si bien nous y attendre, et comme aurait dû prévoir tout capitaine, qui, comme le nôtre, plein de l'idée de renouveler sa provision fraîche, n'avait pris que la trop juste quantité de ce qu'il en fallait pour s'y rendre. »

3. En voici la preuve décisive. Nous lisons dans le Journal manuscrit (p. 82): « Le 15 [septembre 1817], promenant dans la partie du bois qui forme le derrière des habitations de l'anse des Amis, je rencontrai dispersés plusieurs os du corps humain, appartenant, les uns à la tête, les autres aux extrémités... ». Or, dans le Journal de C. de Roquefeuil (t. I, p. 201), à la date du 15 septembre, se trouve la phrase suivante: « M. Vimont trouva des ossements humains et plusieurs indices nous firent croire que c'étaient les restes d'un repas d'anthropophages ».

XIX^e siècle, c'est-à-dire sur des régions qui se sont prodigieusement transformées depuis un siècle. Nous suivrons son récit, tout en le complétant par le Journal de C. de Roquefeuil, fort instructif aussi, plus précis même sur bien des points, mais moins spontané.

I. La révolution au Chili.

Le *Bordelais*, qui a quitté Bordeaux le 1^{er} octobre 1816¹, longea d'abord la côte atlantique de l'Amérique du Sud et arriva, le 3 janvier 1817, en vue du détroit de Lemaire², dont la traversée fut lente et pénible³. Retenu longtemps par des vents contraires, le navire n'arriva à Valparaiso que le 5 février au soir⁴.

Le *Bordelais* trouve en rade sept bâtiments : le *Sacrement*, de Lima, prêt à appareiller pour Callao, « et ayant à bord beaucoup de bourgeois, prêtres, etc., soupçonnés d'intelligence avec le parti de Buenos Aires », c'est-à-dire avec les partisans de l'indépendance; la *Bretagne*, de Lima, de 18 canons de 12; la *Marguerite*, de Lima; la *Victoria*, de Valparaiso; le brick le *Christ*; le *Will*, de Londres, « sous séquestre », parce qu'il était venu de Buenos-Aires « avec un fret d'herbes du Paraguay ».

Le gouverneur de la place, don José de Villegas, accueillit fort bien le capitaine du *Bordelais* et lui promit d'envoyer, dès le lendemain, un exprès au président général, résidant à Santiago, pour lui demander la permission de vendre à Valparaiso « la partie de la cargaison que nous avons pour le pays⁵ ».

1. Il avait été très soigneusement équipé, et « il fut armé de deux canons de quatre et de six coronades de huit, avec un nombre suffisant d'armes de toute espèce pour l'équipage et pour les embarcations » (C. DE ROQUEFEUIL, *op. cit.*, p. 4).

2. Situé entre la Terre de Feu et celle des États; découvert, pour la première fois, par le navigateur Lemaire, en 1615.

3. Elle avait toujours été fort périlleuse. Cf. Léon VIGNOLS, *Le commerce interlope français à la mer du Sud au début du XVIII^e siècle* (*Revue d'histoire économique*, an. 1923, 3^e fasc.).

4. Voy. aussi C. DE ROQUEFEUIL, *op. cit.*, t. I, p. 21 sq.

5. Voy. aussi C. DE ROQUEFEUIL, t. I, p. 36 sq.

Mais le *Bordelais* arrive à un mauvais moment :

Tout le royaume de Chili était, en effet, sur le point de s'insurger, fortement soutenu par des troupes de Buenos Aires, qui alors devaient avoir franchi les Andes. Il est à noter que jusqu'à ce que le passage de cette chaîne de montagnes fut effectué, les autorités supérieures du Chili, plongées dans la plus parfaite tranquillité, ne se doutaient même pas qu'il y eût des troupes ennemies en marche contre eux, tandis que celles-ci avaient depuis longtemps intelligence avec l'intérieur du pays.

Mais maintenant ces fonctionnaires, si mal renseignés, ne se font plus d'illusion sur la défaite du gouvernement. Cependant, dans la nuit du 5 au 6, on arrêta une trentaine de suspects, à bord du *Saint-Sacrement*, à destination du Pérou; mêmes actes de violence, les nuits suivantes.

Il n'y avait pas d'armes en quantité suffisante. Le gouverneur en demande au capitaine du *Bordelais*, qui lui livre des fusils¹, destinés à la côte du Nord-Ouest, et quelques sabres. Le 6 février, mouilla en rade le *Justinten*, avec des recrues de Chiloë, qui devaient renforcer le régiment de Talavera. Le 8, on prit possession du *Will*, et, après avoir mis à terre tout l'équipage, on le chargea de poudre.

Enfin, le 13 février, on apprit la défaite complète du parti royaliste et la prise de Santiago par les « insurgents ».

La terreur s'empara alors de tous les esprits; les chefs furent les premiers à abandonner leur poste et à s'embarquer; les officiers supérieurs et subalternes du débris de l'armée, et qui refluaient avec leur troupe en désordre, en firent autant, sans qu'aucun eût assez de tête pour rassembler quelques forces et contenir, au moins pendant l'embarquement de ceux qui avaient à craindre pour leur vie, un faible parti de bourgeois républicains, qui, voyant le désordre qui régnait, voulurent en profiter².

Pour comble de malheur, les prisonniers de la *Victoria* s'échappèrent, vinrent à terre et augmentèrent le désordre et même « le carnage ». Ils s'emparèrent des fusils, que les militaires leur abandonnaient sans résistance. Des maisons furent pillées; il y en eut même de brûlées. « Beaucoup d'individus

1. Seulement la moitié de ceux qu'il possédait (C. DE ROQUEFEUIL, t. I, p. 39).

2. Voy. aussi C. DE ROQUEFEUIL, t. I, p. 40.

furent massacrés dans les rues par ceux qui étaient leurs compatriotes et amis deux heures avant. » Personne n'osa plus s'avouer royaliste, que ceux qui parvinrent à s'embarquer ou à se réfugier sur les mornes qui dominant la ville. Quantité de femmes, d'enfants, de vieillards, poursuivis par les assassins, essaient de se réfugier dans les montagnes.

Il n'y eut guère que 400 soldats de tués, tant d'un côté que de l'autre. A la bataille, qui eut lieu en avant de Santiago, seule donna l'avant-garde des troupes. Tout le corps d'armée de cette garnison prit peur, ainsi que le président, qui fut fait prisonnier. Il est vrai qu'on ne pouvait guère compter que sur le régiment de Talavera (400 hommes), « tous soldats européens ». « Le reste n'était que de la milice », et les Chilœns furent des premiers à prendre la fuite¹. L'auteur du récit n'en fut pas surpris, car, en 1814, il avait vu des faits analogues se passer à la *Côte Ferme* (Venezuela)².

II. Callao et Lima.

Cependant, le *Bordelais*, dès le 14 février, était parti pour Callao (le port de Lima), où il arriva le 23 février. Son équipage fut le premier à annoncer les événements du Chili, ce qui consterna tous les esprits, et surtout « la classe indigente,

1. Sur les événements dont il est question ici, voy. BARROS ARANA, *Historia general de Chile*, Paris, 1884-1888, 9 vol.; en français, DEBERLE, *Histoire de l'Amérique du Sud*, 3^e éd., 1897.

2. Dans le *Journal* de C. de Roquefeuil (t. I, p. 47 et sq.) on trouve des renseignements intéressants sur le Chili, qu'il croit appelé à une grande prospérité, maintenant qu'il est émancipé de la domination espagnole. La France pourra y importer des draps, des soieries, des toiles, et à un moindre degré de l'eau-de-vie et des vins; elle pourra y chercher des cuirs, des suifs et surtout du cuivre. L'auteur remarque que « le luxe n'a pas fait autant de progrès au Chili que dans les autres contrées de l'Amérique », plus fournies aussi en « richesses métalliques ». Avant son émancipation, le Chili n'avait de communication commerciale avec l'étranger que par l'intermédiaire de Lima. Il y avait aussi un actif commerce avec le Pérou, qui lui envoyait du sucre, du cacao, du tabac, et en recevait des blés, du cuivre, des viandes et fruits secs. Une grande partie des richesses métalliques ont passé entre les mains des Anglais et des Américains établis à Buenos-Aires depuis l'insurrection de la Plata. Valparaiso, le premier port marchand du Chili, qui a de 10 à 12.000 habitants, a fait des progrès « depuis le temps de Vancouver ». M. de Roquefeuil fait l'éloge des Chiliens, au physique et au moral; leurs faibles progrès dans les sciences, les arts et l'industrie sont imputables à la domination espagnole. — Il attribue le succès de la « révolution subite » au mécontentement « qui fermentait dans toutes les classes ». Il insiste aussi sur l'impéritie des chefs de l'armée espagnole.

qui sur cette terre qui renferme dans son sein des mines d'or et d'argent, ne laisse pas d'être assez abondante ». C'est que le commerce est assez actif entre le Pérou et le Chili, et que c'est ce dernier pays qui fournit le froment à Lima.

Le 1^{er} mars, arrivèrent les bateaux qui avaient fui Valparaiso, et qui, n'ayant pas assez de vivres pour atteindre la Conception, se réfugièrent à Callao. Ils avaient beaucoup souffert de cette pénurie, n'ayant pu se ravitailler à Coquimbo, qui, « ayant déjà arboré le pavillon de la liberté », les reçut à coups de canon.

Le Journal décrit ensuite le port de Callao :

La ville de Callao, élevée sur une langue de terre, ne mériterait tout au plus en Europe que le nom de village : cinq à six rues, non pavées et extrêmement sales, faites par la réunion de baraques à un étage, pour la grande majorité, et très irrégulièrement bâties peuvent donner l'idée de cette ville. Trois forts, très mal gardés, car j'y étais (il n'y avait que des troupes du pays, non réglées), battent la rade et la campagne; le plus considérable est appelé Saint-Philippe. Près de ce dernier, sur le bord de la mer, existe un arsenal, mais on n'y construit que des embarcations.

N'habitent d'ailleurs à Callao que les employés du port, des cabaretiers, marchands de tabac et loueurs de chevaux, si ce n'est pendant la belle saison, pendant deux ou trois mois, lorsque les dames de Lima y viennent prendre les bains de mer¹. Les officiers du *Bordelais* furent accueillis dans plusieurs sociétés « avec cette civilité engageante, qui nous fit voir que les Français, qui, nous semblait-il, devaient à si juste titre avoir encouru la haine de tout ce qui porte le nom d'Espagnols, n'avaient, malgré tout, pas beaucoup perdu dans leurs esprits ». Ils furent visités aussi par quelques Français, que la terrible guerre avait depuis longtemps séparés de leurs compatriotes.

1. Cf. C. DE ROQUEFELL (*op. cit.*, t. I, p. 121) dit qu'on ne trouve à Callao aucune commodité : « La meilleure auberge ne vaut pas nos cabarets de campagne ; on y trouve à la vérité des aliments, mais pas de lits, et une saleté dégoûtante règne dans tous les appartements, qui sont d'ailleurs infestés des insectes les plus incommodes. Les provisions sont d'une cherté excessive, surtout le pain, qu'on fait venir de Lima ou de Bella-Vista ; car il n'est pas encore donné au Callao d'avoir une boulangerie. Il a environ 400 maisons, dont plusieurs n'ont qu'un rez-de-chaussée ». — Il y avait, à ce moment, à Callao beaucoup de baigneurs et d'émigrés du Chili (*Ibid.*, t. I, p. 83).

Une belle route, de 5 à 6 milles, conduit à Lima; elle est bordée de très beaux arbres. La porte d'entrée de la ville, assez belle, fut, comme le chemin, construite en 1799, aux frais du consulat, sous la vice-royauté de D. Ambrosio de Higgins.

Lima, entourée d'une muraille insuffisante pour sa défense, « est grande, régulièrement bâtie », avec des rues larges, bien percées, mais très mal pavées avec de petits cailloux, « et toutes extrêmement sales ». Les maisons, qui n'ont qu'un étage, n'ont que des murs en terre, plus ou moins délabrés, mais l'intérieur est embelli par la fraîcheur et la légèreté, jointes au goût, qui y règnent; la richesse est loin d'y être étalée. Les églises, au contraire, bien bâties, resplendissent d'or et d'argent. En face de la cathédrale, se trouve la place du marché, avec une fontaine d'assez bon goût; ce serait un lieu assez agréable, « s'il n'était rempli de poussière et autres saletés ». Au nord de la place, le palais du vice-roi n'a « aucune apparence extérieure » et l'intérieur en est très simple. Le Journal décrit encore le beau pont de pierre, jeté sur la rivière de Rimac, le long de laquelle s'étend une belle promenade, mais qui a beaucoup perdu, lors du tremblement de terre de 1746.

Il y a encore à Lima une poudrière et un hôtel des monnaies, mais maintenant peu actif, car, depuis une dizaine d'années, les mines, remplies d'eau, ne donnent que très peu de minerai. Toutefois, M. Abadie, agent de la Compagnie des Philippines, a fait venir des pompes à vapeur, qui fonctionnent, depuis le mois d'août 1816, au *Cerro de Luseo* « à la satisfaction des entrepreneurs ». Quant au tribunal de l'Inquisition, il fait peu sentir son influence; il ne demande qu'une soumission apparente à la religion.

L'auteur du Journal nous dit encore que les femmes ne sortent guère que pour aller à l'église ou à la promenade; en ce dernier cas, c'est toujours en calèche; quant aux hommes, ils ne sortent qu'à cheval, même pour de petites courses. « La vie privée des hommes, et peut-être encore plus des femmes, est très irrégulière; il n'est point de jeune homme qui n'en-

trétienne une femme, et les hommes mariés ne s'en privent guère plus; il est vrai que les femmes leur rendent bien le change, et demoiselles et femmes, toutes en général, ont la vie la plus irrégulière... » L'appréciation de l'auteur est-elle justifiée? C'est ce qu'il est difficile de contrôler. Vimont affirme aussi que « les religieux, très nombreux en ce pays, partagent cette vie de libertinage ». Ils vivent avec des filles, dont ils ont des enfants, et « font voir publiquement l'irrégularité la plus scandaleuse ». Les voleurs ne sont pas rares parmi eux, et l'auteur lui-même a vu dans une auberge des religieux substituer des « couverts de leur composition » à l'argenterie qui était sur la table. Le haut clergé, au contraire, se montre irréprochable¹.

Le Journal donne aussi quelques renseignements sur les forces militaires dont disposait le gouvernement espagnol :

Les troupes qui sont à Lima sont en petit nombre, surtout les européennes, les seules sur lesquelles le gouvernement espagnol doit compter dans ces temps-ci principalement, où l'esprit de liberté qui fermente dans toute l'Amérique menace d'érouler les fondements de la domination espagnole. Lors de mon séjour, il y avait le régiment de l'infant don Carlos, venu d'Europe depuis peu, dans lequel on a fondu les restes de l'ancien, qui était composé de créoles; quelques compagnies d'artillerie et de dragons; enfin, le régiment de la Comande, composé de volontaires titrés, à la formation duquel on a réuni les deux corps de la noblesse et du commerce. On s'occupait aussi à recruter pour le régiment de Talavera, qui, ayant donné presque seul à l'affaire du Chili, avait considérablement souffert.

Le 27 mars, le gouverneur expédia au Chili deux vaisseaux de guerre (la corvette trois-mâts la *Veloz Passajera* et le brick le *Pezuela*), ainsi que trois bateaux marchands, chargés de troupes ayant évacué le Chili, six semaines auparavant; ils devaient aller à la Conception et agir ensuite « d'après les

1. M. de Roquefeuil (*op. cit.*, t. I, p. 93 sq.) remarque seulement que les créoles, comme les indigènes, s'adonnent volontiers à la boisson, et qu'au théâtre, les femmes, comme les hommes, fument des cigares. Les Péruviennes, dit-il encore (p. 128), sont fort jolies, mais « un honnête homme ne peut entendre sans rougir leur conversation ordinaire ». Les créoles se livrent à de grandes dépenses, mais, tous, même les nobles, ne craignent pas de se livrer au commerce. Les Péruviens ont une prédilection pour la France, ce qui s'explique, dit-il, par l'accueil qu'on y a fait aux prisonniers de guerre (p. 129-131).

circonstances », car le bruit courait que le capitaine des insurgents avait regagné Buenos-Aires.

Le Journal contient aussi quelques renseignements d'ordre économique assez intéressants. Il montre que le port de Callao est fréquenté par des baleiniers américains et anglais, qui font des campagnes de deux ou trois ans, assez fructueuses. Les Espagnols ne se livrent pas à cette pêche.

Le capitaine du *Bordelais* essaya d'écouler sa cargaison à Lima, mais il ne fit pas d'affaires bien avantageuses, « à cause des droits énormes imposés sur les marchandises étrangères et surtout de l'arrivée d'un grand bâtiment européen, qui apportait une belle et riche cargaison¹ ». Cependant, la vente des « pacotilles » fut bien plus avantageuse, car les familles de baigneurs vinrent continuellement à bord, « enchantées de trouver l'occasion d'acheter des marchandises françaises, à quelque prix que ce fût, pour satisfaire leur vanité. »

Cependant, ce qui rend le commerce étranger avantageux, c'est la facilité de faire la contrebande². Les douaniers eux-mêmes y prêtent la main, car leurs appointements ne suffisent pas à les faire vivre :

Nos pacotilles n'ont payé aucun droit, et une partie de notre cargaison eût pu être dans le même cas, si nous avions voulu nous laisser aller aux conseils de quelques négociants de Lima. Deux bâtiments russes, qui étaient destinés pour la côte Nord-Ouest, furent moins délicats que nous et débarquèrent de nuit quantité de marchandises ; et, tous les jours, les baleiniers, qui relâchent en ce port, frustrent les droits pour les marchandises que les capitaines apportent toujours en cette occasion.

Le Journal note aussi les marchandises « dont le débit, pendant notre séjour à Lima, nous a paru le plus avantageux », en y joignant des renseignements donnés par un négociant de la ville. En effet, en France, on n'a pas des notions bien précises sur le commerce au Pérou : « nous avons beaucoup

1. Voy. C. DE ROQUEFUIL, t. I, p. 74-75.

2. Rappelons que, même à l'époque où l'Espagne se réservait le monopole absolu du commerce dans ces régions, les bateaux étrangers faisaient une énorme et fructueuse contrebande dans les « mers du Sud ». Voy. DAHLGREN, *Les relations maritimes et commerciales entre la France et les côtes du Pacifique*, Paris, 1909, et L. VIGNOLS, *op. cit.*, loc. cit.

d'objets, qui, quoique d'un bon goût à nos yeux, furent peu estimés à Lima ».

La liste comprend essentiellement des étoffes (draps, toiles, soieries, etc.) et des objets de mercerie¹. On peut y joindre : tout ce qui est nécessaire pour le grément des vaisseaux ; les armes à feu, d'un prix peu élevé (pistolets, fusils à deux coups) ; peignes, garnis de perles blanches fausses ; la morue (mais qui est de contrebande dans le pays). — Les retours sont moins avantageux. Les navires espagnols ne portent guère en Europe que du cacao et une certaine quantité de cuivre. Pour la Chine, ce qui vaut le mieux, c'est l'argent monnayé.

Le *Bordelais* éprouve, à cet égard, des difficultés. Le capitaine a été averti trop tard que les peaux de phoques, surtout à fourrure, qu'on trouve dans les îles voisines, pouvaient être d'une bonne vente en Chine. Le capitaine se décida « d'aller traiter avec la mission de Saint-François (Nouvelle-Californie) des peaux de loutre marine contre des cierges de cire, un peu d'eau de-vie, des vêtements ». A Callao, il se procure des dents de baleine, qu'aux îles Marquises on échange pour du bois de santal².

III. La côte de Californie.

Après trois mois de séjour à Callao, le 29 mai 1818, le *Bordelais* cingle vers la côte de Californie. A ce moment, c'est encore une région peu fréquentée. En 1794, la côte située au nord de San Francisco avait été explorée par le navigateur

1. Voy. l'Appendice. Ce sont les mêmes catégories de marchandises que nos armateurs du XVIII^e siècle expédiaient à Cadix pour l'Amérique espagnole. Voy. H. SÉE, *Le commerce de Saint-Malo au XVIII^e siècle d'après les papiers des Magon (Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie, 9^e série, 1925)*, et *Notas sobre el comercio francés en Cádiz en el siglo XVIII (Anuario de historia del derecho español, an. 1925, p. 279 sq.)*.

2. M. C. de Roquefeuil (L. I, p. 114 sq.) fournit des renseignements analogues : « le Pérou, dit-il, offrirait un débouché énorme à notre commerce ». L'Espagne n'exportait qu'assez peu de produits du cru au Pérou ; la plus grande partie des cargaisons était tirée de France et d'Angleterre, qui, par la Jamaïque, y faisait un grand commerce de contrebande ; avec le Mexique, il y a peu de communications. — Les créoles sont tout prêts à secouer la domination espagnole, mais la révolution ne triomphera au Pérou que lorsque les troupes de Buenos-Aires y pénétreront. Les habitants sont, en effet, très indolents et jouissent de beaucoup de bien-être. Le désir de l'indépendance se manifeste surtout chez les créoles « des premières classes », qui s'indignent « de n'être pas appelés à l'administration de leur pays ».

Vancouver, un des lieutenants de Cook, qui découvrit l'île à laquelle on a donné son nom¹.

Après avoir relâché à San Francisco, le *Bordelais* arrive, au début de septembre, à la baie de Nootka (entre le continent et l'île de Vancouver)². Les marins entrent en contact avec les indigènes de Nootka, qui, pendant l'hiver, se retirent à Cacheis. Ceux-ci, montés sur des pirogues, leur vendent une assez grande quantité de poisson « en échange de petits couteaux et objets de moindre valeur. » Le vieux chef de Nootka, Maquina, vient les voir, leur fait présent de plusieurs beaux saumons et de trois petites peaux de loutre, « dont cependant, lors de son départ, il demande le paiement »³. « Ce même jour, ajoute le Journal, il vint à bord une pirogue de Clayoquot, district du chef Wicananich (gendre de Maquina), montée par 8 indiens et armée de 3 ou 4 fusils; ils étaient vêtus de couvertures blanches ou manteaux de drap bleu; ils nous parurent plus vigoureux, les traits du visage plus caractérisés et l'air plus sérieux que les naturels de Nootka; peut-être aussi étaient-ils moins sales. »

L'un des jours suivants, Maquina revint, avec son fils aîné (Moucoula) et un autre, encore enfant. Il était affublé, comme la première fois, « d'une couverture de laine blanche et sale »; Moucoula avait, il est vrai, deux belles couvertures blanches très propres et avait eu la précaution de se bien faire diverses figures sur le visage, au moyen d'une poudre de beau rouge d'ocre et de bleu, qui avait le brillant de la mine de plomb ». Mais rien ne marquait la supériorité de leur rang.

Le Journal décrit ensuite les mœurs de ces Indiens Nootkas. Ils sont, dit-il, de corpulence moyenne; ils ont les cheveux longs, plats et noirs, — ou plutôt noircis, — les yeux petits, les pommettes saillantes, le nez court et épaté, la bouche très grande, avec des dents bien rangées, très peu de barbe et de poils. Ils se peignent le visage (du moins les jeunes) avec des

1. Vancouver cherchait le passage, que l'on croyait exister entre le Pacifique et l'Atlantique.

2. Pour tout ce qui suit, voy. C. DE ROQUEFEUIL (*op. cit.*, t. I, p. 176 sq.).

3. C. de Roquefeuil dit (p. 189): « Macouina se montra mendiant, impudent, et insatiable, tel que le décrit Vancouver ».

couleurs mêlées de rouge, bleu et noir, formant ainsi « les figures les plus grossières et les plus bizarres ». Leur peau est « couleur de chocolat », ce qui provient surtout de l'huile de baleine, dont ils font des « onctions fréquentes », de la fumée de leurs cabanes et surtout de la saleté. Pour vêtements, ils ont un petit manteau, qui des épaules va jusqu'à mi-jambes, et que les femmes confectionnent avec une écorce, ou bien une couverture de laine, obtenue des Européens par échange avec les peaux de loutre, « qui autrefois étaient leur vêtement ordinaire » ; ils portent un petit chapeau de paille. Ces vêtements ne les protègent pas des intempéries, et il en est qui sont véritablement nus. « Leur air et leur caractère sont riant et offrent assez de vivacité, et cependant leurs opérations commerciales se font avec la lenteur la plus ennuyeuse ». Quant aux femmes, elles diffèrent peu des hommes et manient les pirogues avec autant d'adresse que ceux-ci ; leurs vêtements, assez décents, sont des sortes de manteaux ou pèlerines, « qui leur tombent jusqu'à mi-corps ».

Les cases du bord de la mer sont très petites, ne pouvant contenir qu'une famille ; sur la côte, l'auteur a vu des maisons « extrêmement grandes ». Elles sont très sommairement construites ; quelques poteaux, fichés en terre, forment la charpente, et des planches, rapprochées avec assez de négligence, constituent les côtés et la toiture. Et le Journal ajoute :

L'intérieur est d'une saleté dégoûtante et une odeur d'huile de baleine, qui est des plus repoussantes, avec celle du poisson, qu'ils mettent à dessécher, vous fait hésiter avant d'y entrer... Le feu se fait au milieu du logement, pour se chauffer, je présume, car je ne les ai jamais vus manger que du coquillage et du poisson sec, quelquefois trempé de l'huile, qu'ils boivent assez volontiers, dit-on. Une petite plate-forme, élevée de quelques pouces au dessus du sol, et recouverte de nattes grossières, est le lieu où ils se reposent tous la nuit pêle-mêle. Leur mobilier est assez considérable ; il consiste dans une très grande quantité de coffres de diverses grandeurs, destinés sans doute à renfermer les vivres l'hiver et le peu d'ustensiles qu'ils possèdent, lorsque surtout ils changent de résidence¹.

1. Le Journal remarque encore la végétation luxuriante, la vigueur des arbres, qui forment une forêt presque impénétrable. Voy. aussi C. DE ROQUEFEUIL, t. I, p. 194 sq., et surtout, t. II, p. 174 sq. M. de Roquefeuil donne une description très

N'ayant recueilli que peu de peaux de loutre, le capitaine décide de se rendre au port Saint-François. Le 17 septembre a lieu le départ. On mouille dans les parages de Nitinat. Le navire est tout le temps environné de pirogues et il reçoit la visite du chef nanath, « affublé de son manteau royal, c'est-à-dire d'une courte lévite de gros drap bleu, garni de larges boutons anglais et américains et de galons d'or faux ». On eût dit « un singe ou un chien habillé en laquais ». A la Bodega¹, établissement russe, l'équipage trouve des « kodiaks », provenant de l'établissement appelé Ross, créé par les Russes ; le navire le *Kutusoff* venait d'en partir pour San Francisco.

Vers le milieu d'octobre, le *Bordelais* mouilla dans la baie du *presidio* de San Francisco. Le Journal contient des renseignements intéressants sur le *presidio* et sur la mission :

Le *presidio* est un espace entouré carrément de salles basses destinées à loger 60 et quelques militaires et leurs familles. Tous ces militaires forment une compagnie de cavalerie commandée par un lieutenant, à défaut de capitaine, nommé don Luiz Arguello, fils du commandant de Lorete, qui gouvernait Monterey, et par un alfarès de la même arme, qui dépendent du Mexique et doivent, d'après les règlements, être changés tous les trois ans...

La compagnie de cavalerie, composée de gens du pays, est d'environ 70 soldats². Ce peu de troupe doit protéger quatre missions (Saint-François, Sainte-Claire, Saint-Joseph et Santa-Cruz), fournissant à chacune 3 ou 4 cavaliers³. Ces soldats, depuis plusieurs années, à cause des troubles, n'ont reçu ni la solde, ni l'habillement, qui doivent leur venir du Mexique. Ayant de quoi manger et se chauffer (la mission leur fournit

détaillée du pays, qu'il considère comme salubre, fertile, et des habitants, qui vivent surtout de la pêche, de leur mode de vie, de leurs coutumes et de leurs mœurs. Il nous dit (*Ibid.*, t. II, p. 174) que ce pays fut découvert, en 1774, par don Juan Perez, commandant la corvette espagnole, le *Sant-Iago* ; Cook, qui vint quatre ans après, découvrit une seconde fois le pays de Nootka, qui fut exploré surtout par Vancouver.

1. Voy. C. de ROQUEFEUIL, p. 236-238. La Bodega est située à 38° lat. nord.

2. Les forces militaires de la Haute-Californie, dit C. de Roquefeuil (t. II, p. 268), comprennent 4 compagnies de cavalerie, soit 350 hommes, et une compagnie d'artillerie de 85 hommes.

3. A trois quarts de lieue, se trouve le fort qui défend l'entrée du port de San Francisco, non encore terminé, et possédant 15 canons du calibre de 8 à 24. Mais, sur la côte opposée, on pourrait éviter son feu.

des grains et ils prennent des bœufs « au lacet »), ils ne cherchent pas à augmenter leur bien-être.

Quant à la mission, elle est dirigée par deux religieux franciscains (Ramon Abella et Vicente Olliva). Elle contient mille Indiens. Quoique fondée depuis quarante ans, elle est encore « dans l'enfance », surtout « par la faute du gouvernement espagnol ». Un peu de culture, un « méchant atelier de charpentier et de forgeron », des meules primitives pour moudre le grain : voilà le seul profit. Les Indiens, pour se vêtir, n'ont qu'une couverture grossière, « qu'ils tissent eux-mêmes » et que l'on change tous les six mois ; pour se loger, « des cases abandonnées », où « on ne respire que mauvais air et vermine », tout enfumées, « infectées des viandes à moitié pourries », qu'ils sèchent pour leur nourriture.

L'un des religieux déclara que l'état des Indiens ne pouvait être amélioré, étant données l'inintelligence « et la brutalité » de ces indigènes. Mais, remarque l'auteur du Journal, n'a-t-on pas pu apprendre à certains d'entre eux les métiers de forgeron et de menuisier ? Leurs femmes n'ont-elles pas appris à filer la laine ? Les enfants, nés à la mission, ne sont-ils pas parvenus à lire, à écrire, à « jouer de quelque instrument de musique notée » ? Il les croit perfectibles ; mais il faudrait que toute « l'administration intérieure fût changée », qu'on assainisse leurs cases, qu'on améliore leur nourriture, qu'on établisse une infirmerie pour soigner les malades, et notamment les personnes très nombreuses (notamment les enfants) atteintes de syphilis, pour guérir aussi la dysentérie, « dont il ne réchappe aucun ». « Je sais, ajoute l'auteur, que toutes les missions ne sont pas aussi dépourvues des secours de la médecine et qu'à Monterey il y a un médecin soldé par le gouvernement. »

A San Francisco, les deux années précédentes, un tiers des Indiens a péri. D'après les recensements des registres, « un tiers de ceux qui viennent aux missions y succombe chaque année », sans compter les déserteurs, qu'on fait ramener de force, quand on peut les rattraper¹. « De la manière dont les

1. Aussi « les Indiens des terres » haïssent-ils les soldats et les tuent, chaque fois qu'ils le peuvent.

missions sont dirigées, lit-on encore, elles pourront bien en ce pays finir par tomber comme à la Vieille-Californie, où il n'en existe plus, faute d'Indiens ¹. » Et cependant, « le désir de faire des chrétiens est si fort chez les Espagnols qu'on a encore fondé de nouvelles missions, depuis l'époque où Vancouver a visité le pays ² ».

IV. Second voyage sur la côte nord-ouest.

Le 20 novembre 1817, le *Bordelais* part pour les îles Marquises³, et, de là, après avoir acheté du bois de santal, il arrive, au bout de trente-trois jours, à Sidko, appelé par les Russes la Nouvelle Arkangel, dans la presqu'île d'Alaska⁴. Cet établisse-

1. La description de la mission de San Francisco est moins précise et moins intéressante chez C. de Roquefeuil, bien qu'il y ait certaines similitudes entre les deux textes; peut-être M. de Roquefeuil a-t-il consulté le Journal de Vimont. Contrairement à celui-ci, il n'incrimine nullement l'incurie des missionnaires, mais il constate les mêmes faits et note aussi le dépérissement des Indiens (t. II, p. 260 sq.). Il insiste sur les ressources du pays. Dès à présent, « la mission peut fournir 2,000 tonneaux de grains ou légumes, 700 à 800 de suif, 150 ou 200 de viandes sèches ou salées »; mais « les produits de l'agriculture et les exportations sont susceptibles d'un accroissement immense »; le sel existe en abondance; sur les côtes on trouve des loutres et loups marins en plus grande quantité que sur les côtes plus septentrionales, mais les fourrures en sont moins belles. « Suivant leur coutume, les Espagnols profitent peu de ces avantages », ne tuant ces animaux qu'à coups de fusil sur les roches, et ne sachant pas préparer les pelleteries (*Ibid.*, t. II, p. 266-268).

2. Le Journal donne leurs noms :

PRESIDIOS	MISSIONS ET PUEBLOS
Saint-François	San Francisco. Santa Clara. San José. Santa Cruz. San Carlos. San Juan Batista.
Monterey	La Solidaridad. San Antonio. San Miguel. San Luiz (Obispo). Santa Barbara.
Santa Barbara	La puríssima (Santa Rosa). Santa Inés. Bonaventura. San Fernando.
San Diego	San Diego. San Gabriel. San Juan Capitano. San Luiz.

3. Sur le séjour aux îles Marquises, voy. DE ROQUEFEUIL, t. I., p. 246 sq.

4. Surtout ce qui suit, voy. *Ibid.*, t. II, p. 11 sq.

ment avait été fondé, vingt ans auparavant, par une compagnie russe, et le premier gouverneur en avait été Baranoff, qui s'était imposé par la force aux Indiens; le gouverneur actuel était Hagenmeister, commandant du bateau le *Kutusoff*. Le climat de Sidko est très âpre; à l'île Kodiak, située plus au nord, il est moins dur; on peut y faire pousser quelques légumes, y élever un peu de bétail. En somme, les Russes ont trois principaux établissements: Sidko; le Port Saint-Paul, dans l'île de Kodiak, qui a l'aspect d'un village européen, et Ross, en Californie¹. Les gouverneurs ont voulu établir des relations commerciales avec la Californie pour avoir des vivres; mais les Espagnols s'y sont refusés:

L'abandon dans lequel l'Espagne laisse cette malheureuse Californie, dont le sol est si riche, finira par les dessider (*sic*). Malheur à ce pays, si jamais la Russie vient en guerre avec l'Espagne, ou si les dissensions révolutionnaires, qui agitent en ce moment toute l'Amérique du Sud, viennent secouer le flambeau de la discorde et de la révolution sur ses possessions éloignées².

Le Journal décrit les indigènes. Ceux de Sidko ressemblent aux Indiens des côtes de Californie; mais leur type est plus rapproché du type européen, surtout en ce qui concerne les hommes; les femmes sont enlaidies par les écuelles qu'elles enfoncent dans leurs lèvres inférieures. Quant aux Kodiaks, ils sont petits, trapus, avec des yeux petits, une très grande bouche, des pommettes saillantes, et très sales. Ils savent mieux se préserver des intempéries, grâce à leurs vêtements faits en peaux d'oiseaux. Leur nourriture consiste en poisson et en huile de baleine. Ils ne portent pas d'armes.

Le *Bordelais* poursuit son voyage, vers le sud, le long de la côte américaine, visite l'archipel du Prince de Galles. Ensuite, éclate un fâcheux incident: une bataille avec les Indiens, au cours de laquelle vingt de ceux-ci sont tués et quatre marins blessés; aussi le Journal se plaint-il de « la barbarie et de la

1. Un autre établissement avait été fondé aux îles Sandwich, mais Hagenmeister l'a supprimé.

2. Le Mexique devait devenir indépendant, en 1825, et en 1848 (par le traité de Guadalupe Hidalgo), à la suite de la guerre avec les États-Unis, il cédera à ceux-ci la Haute-Californie, avec le Texas et le Nouveau-Mexique.

perfidie des habitants¹ ». Le *Bordelais* longe le canal de Chatham, entre dans la baie de Norfolk, et, en septembre 1818, aborde de nouveau à Nootka². C'est seulement plus au sud que l'on entre dans la Californie espagnole; le bateau revient à San Francisco, puis quitte définitivement l'Amérique.

C'est le trafic des fourrures qui était toujours la grande ressource de la navigation sur ces côtes. Cook fut le premier à « faire entrevoir aux peuples commerçants cette nouvelle mine à exploiter ». Les Anglais firent des armements importants, mais les obstacles mis à ce trafic par la Compagnie des Indes, « en empêchant les retours », lui firent beaucoup de tort. Les Américains, au contraire, que ne gêne aucune compagnie exclusive, font pour cette côte des armements fructueux, malgré la baisse du prix des fourrures en Chine et l'accroissement « du prix d'échange avec les naturels ». Les Espagnols n'ont rien tenté que leur essai d'établissement à Nootka. Quant à la France, elle tenta aussi de se livrer à ce commerce; Lapeyrouse devait se renseigner à ce sujet, ainsi que le capitaine Marchand. Le navire le *Solide*, de Marseille, entreprit une expédition qui a peu réussi. Puis vinrent les guerres de la Révolution et de l'Empire. L'expédition du *Bordelais* est la seconde que l'on ait tentée.

Le Journal conseille d'armer pour la côte du nord-ouest des bâtiments de 250 à 300 tonneaux, bons voiliers, solides, montés par des équipages peu nombreux, mais jeunes et sûrs. On devra arriver en octobre aux îles Marquises, où l'on fera emplette de bois de santal pour les échanges; on abordera aux îles Sandwich, où « on renforcera l'équipage de quelques Indiens ». On arrivera à la fin de mars à la côte. Il y a encore une assez grande étendue des côtes et surtout de canaux à explorer pour trouver des Indiens disposés à vendre des peaux de loutre. Ces peaux sont surtout belles au Nord; il faut y aller, d'autant plus qu'on évite la concurrence des Américains, qui ne dépassent guère le cap Ammaney. On quittera, en

1 Cf. C. DE ROQUEFEUIL, *op. cit.*, t. II, p. 44 sq.

2. Sur ce voyage, on trouvera une description détaillée dans C. DE ROQUEFEUIL, t. II, p. 66-174.

octobre, la côte américaine pour se rendre aux îles Sandwich et en Chine. Il faut s'armer de patience, car les Indiens sont très lents dans leurs tractations. C'est par le *trac* que l'on négocie. Les Indiens sont censés faire des présents, mais, en réalité, ils choisissent les objets qu'ils désirent en échange de leurs peaux¹. Ils recherchent surtout les couvertures de laine blanches, grandes et épaisses; du drap bleu; de la toile pour faire des chemises; des fusils et de la poudre; des haches, limes, couteaux, des « chaudières de grande taille », des boutons de métal et de nacre; du tabac, du riz, de la mélasse. Beaucoup « ont montré un goût passionné pour les habits d'uniformes ».

Il semble bien que les profits du commerce des fourrures sur la côte américaine aient diminué sensiblement. Le *Bordelais* n'a fait que de médiocres affaires, car, en 1817, il n'a acquis que 135 peaux, et, en 1818, 184; au total, 319². Et voici quelle est la conclusion du Journal de Vimont :

Quoique ce genre de navigation ait considérablement été facilitée par les travaux de Vancouver principalement, elle n'en est pas moins difficile, fatigante, et je puis même ajouter périlleuse, tant à cause des tempêtes, des pluies, des brumes épaisses, que de la connaissance peu détaillée que l'on a de cette partie de l'Amérique, et aussi du caractère perfide de ses habitants³.

1. C'est là, semble-t-il, une coutume fréquente chez les primitifs. Cf. MAUSS, *Le présent, forme primitive de l'échange* (Année sociologique, an. 1925).

2. Voy. les conclusions de C. de Roquefeuil (t. II, p. 294 sq.). La traite des fourrures devient plus difficile, surtout dans la partie sud de la côte du Nord-Ouest; il relate que les attaques des Indiens sont à redouter et il cite plusieurs exemples typiques. Le commerce américain des pelleteries a été très florissant en 1804, 1805, 1806 et 1807 (ils ont introduit en Chine 59.346 peaux); la guerre a ralenti ensuite ce trafic. Les Français obtiendraient aussi des résultats satisfaisants en envoyant quatre navires: dans « la mer du Sud » (Amérique du Sud) et sur la côte du nord-ouest, ils trouveraient de quoi se procurer en Chine ce dont nous avons besoin « sans perte de numéraire ». Les Russes se livrent avec succès à la traite des fourrures et s'efforcent de se rendre indépendants des Américains. Ils essaient d'étendre leur influence aux dépens des Espagnols, qui se montrent inquiets de leurs progrès. Les Indiens se délient surtout des Russes, mais ne sont pas hostiles aux Américains. C. de Roquefeuil note qu'en 1818, la corvette américaine l'*Ontario* « est venue prendre possession de l'établissement sur la Columbia, rétrocedé par l'Angleterre aux Etats-Unis »; il prévoit que les Américains, si entreprenants, « porteront leurs colonies dans le Nord, au moins jusqu'à l'île de la reine Charlotte ». Il n'est pas de région au monde, déclare-t-il, qui soit plus avantageuse pour la marine que la contrée située entre le Cross Sund et le détroit de Fuca; l'agriculture et l'industrie rendront étonnamment prospères ces vastes contrées, que, seule, la barbarie de leurs habitants rend improductives.

3. Sur l'histoire de la région Nord-Ouest de l'Amérique, voy. H.-H. BANCROFT, *History of the Pacific States, California, 1883*; GREENHOW, *History of Oregon and California*.

V. Conclusion.

Le Journal de voyage du *Bordelais*, dont nous avons analysé une partie¹, présente un réel intérêt. Il nous donne des renseignements curieux sur la révolte du Chili contre le gouvernement espagnol, sur la prise de Santiago et de Valparaiso par les « insurgents » ; il montre l'incurie des fonctionnaires espagnols et aussi le peu de forces militaires dont disposait le gouvernement. La description de Lima et de Callao, l'aperçu que l'on nous donne des mœurs du pays, du commerce qui s'y fait et de la façon dont on le pratique, émanent d'un observateur intelligent et réfléchi, dont le témoignage doit être pris en considération. Puis, il est intéressant de voir, avec précision, combien est primitive encore la vie que l'on mène sur la côte de Californie. Quelques missions de religieux, fort mal tenues, et qui se proposent surtout de convertir au christianisme des Indiens, sans se préoccuper d'améliorer leur bien-être et de les civiliser réellement, au point que la plupart périssent de maladie : voilà le principal effort des Espagnols dans un pays, qui doit devenir, après la découverte de l'or, l'une des régions les plus prospères et les plus actives du monde ; aujourd'hui, l'immense cité de San Francisco tient la place de la misérable mission des Frères Franciscains.

Les Espagnols n'ont pas d'ailleurs dépassé Nootka, et les côtes de la Colombie britannique, merveilleusement colonisées depuis, ne sont habitées que par des Indiens, entièrement sauvages, que seul le troc des fourrures met en contact avec des Européens, Anglais et Américains surtout. Les seuls éta-

1. D'Amérique, le *Bordelais* gagne les îles Sandwich, puis la Chine, abordant à Macao et à Canton, traverse l'océan Indien, enfin, par le cap de Bonne-Espérance, revient en Europe et débarque à Bordeaux, en novembre 1819. M. de Roquefeuil note l'immense supériorité du commerce américain et du commerce anglais en Chine (t. II, p. 373 sq.). La France, en combinant les voyages en Chine avec des transactions « dans la mer du Sud » et sur les côtes nord-ouest de l'Amérique, pourrait faire de grands profits « sans aucune perte de numéraire » ; le voyage du *Bordelais* l'aura prouvé.

blissements que l'on trouve sont situés dans l'Alaska; ils ont été créés par les Russes.

Le *Bordelais* a visité la côte du Pacifique, au moment où s'accomplissaient de graves événements qui allaient transformer toute la vie politique, économique et sociale de l'Amérique du Sud. Mais, dans le premier quart du xix^e siècle, rien n'est changé encore, qu'il s'agisse de la navigation ou des pratiques commerciales. C'est un fait intéressant à constater que le capitaine de Roquefeuil ait entrepris le tour du monde sur un bateau de 210 tonneaux. Mais c'est un fait qui n'a rien d'exceptionnel : des voyages au long cours étaient entrepris par des bateaux de très petites dimensions (il en était même qui jaugeaient moins de 100 tonneaux), et il en sera ainsi, tant que la navigation à voile ne sera pas remplacée par la navigation à vapeur; les frais et les risques étaient moindres pour les armateurs, qui souvent ne disposaient pas de capitaux très considérables¹.

Les profits de l'entreprise ont été médiocres, le capitaine l'avoue². Il est vrai que l'expédition se proposait surtout de reconnaître le terrain et de voir ce qu'il pouvait y avoir à tenter, pour l'armement français, dans ces régions éloignées. Grâce à leur proximité, les négociants des États-Unis étaient les plus aptes à profiter du commerce des fourrures, qui avait débuté dans ces contrées à la fin du xviii^e siècle. C'est aux États-Unis qu'il était réservé de mettre en valeur les régions du Pacifique qui dépendaient de l'Amérique du Nord³.

HENRI SÉE.

1. C. de Roquefeuil se loue beaucoup des officiers. Sur 34 hommes embarqués à Bordeaux, il n'en restait que 17 au retour: un seul était mort, mais 5 ont dû débarquer pour cause de santé et 11 ont déserté; l'équipage, à la fin, ne comprenait plus que 23 hommes (*op. cit.*, t. II, p. 380 sq.)

2. « Je regrette vivement de n'avoir pu avoir des résultats assez avantageux pour compenser les sacrifices d'un négociant patriote et courageux, qui n'a pas craint de faire seul tous les frais d'une mise dehors considérable, et pour présenter, sous un jour favorable, à nos armateurs l'immense débouché que le grand Océan offre à leurs spéculations. » Son excuse, c'est qu'il a eu « des renseignements inexacts ou surannés ». (C. DE ROQUEFEUIL, *op. cit.*, t. II, p. 382-383.)

3. Nous tenons à adresser nos remerciements les plus vifs à M. J. Tramond pour ces précieuses indications qu'il nous a fournies avec une si grande obligeance.

Appendice.

LISTE DES MARCHANDISES A VENDRE AU PÉROU.

Paños.

- Paños de Sedan.
- de Abbeville.
- Casimires el mismo surtido agre-
gando blancos.
- Casimires de borlon.
- Bayetillos de cien hilos anchos.
- Franelas blancas.
- Cristales blancas.
- Estamines fray lescar.
- Bayetones ingleses.
- Chamelote color de canela subida
y 1/4 par parte negro.
- Anacostes blanco perla.
- Puntos de Lana de borlon finos.
- Bayetas de pelon.
- Cotines¹ anchos y angostos para
colchones.
- Breñañas anchas superfinas.
- angostas superfinas.
- contrahechas finas.
- Olandas finas para camisa y Ir-
landa.
- Clarines blancos superfinos.
- Estopillas olanadas.
- Olanes batistas.
- Creas finas.
- Choletas² o platillas.
-
- Sargas de seda de Francia.
- Rasos de Francia.
- Pañuelos de seda.
- Medias de seda para hombres.
- Tafetanas de Francia.
-
- Terciopelo de seda.
- Rasos de colores.
- Paños de seda negros.
- Cintas de rasos de todos nume-
ros.

- Cintas de hilo de todos anchos.
- Cintas de terciopelo.

Mercerías.

- Frasqueras de 12 frascos.
- Acero di Milan y de Suecia.
- Botones de charquexillos³.
- Chaquiras de todos colores.
- Cañutillos negros y blancos.
- Achas boca ancha.
- Picos, asadones.
- Tornillos para herreros de todos
tamaños.
- Espejos de carton.
- Tocadores.
- Tigeras de costura.
- Cuchillos flamencos.
-
- Azarcon.
- Agua⁴ de raz.
-
- Bastones con paraguas y con
antejojo.
- Botones para vestido y chalecon.
- Cristales.
- Candeleros y palmatorias de
metal.
- Sileros de oro y filata falsa.
- Ojuela de oro y filata falsa.
- Despaviladeras finas y ordinarias.
- Alambres para instrumentos de
acero y metal.
- Briscada de plata.
- Balanzas.
- Lesnas, brocas y cerdas de zapa-
teria.
- Navajas y cortaplumas.
- Estuches, navajas aleitar.
- Aujas⁴ de arriero.
- finas de chapel
para costura.

1. Coutils. — 2. Toiles grossières. — 3. ? — 4. Agujas.

VARIÉTÉS

Une version orientale de la légende de Rodrigue, dernier roi visigoth.

Dans une monographie publiée il y a deux ans j'ai tâché de démontrer que la légende du roi Rodrigue, dernier des monarques visigoths d'Espagne, et de la fille du comte Julien, son conseiller, est d'origine gothique et due à la reviviscence de la légende d'Ermanaric, dernier roi de la nation gothique indivisée, et de Svanhild, fille de quelque sous-chef, à la tête d'une tribu plus ou moins sujette au pouvoir des Goths¹. La légende du roi Rodrigue qui force la fille de Julien et de la revanche du comte qui invite les Arabes à envahir l'Espagne, était connue des chrétiens aussi bien que des Maures. En vérité, les chroniqueurs arabes furent les premiers à en faire mention dans leurs ouvrages, circonstance qui, pendant quelque temps, faisait croire à une origine orientale de notre conte². Ce qu'on n'a pas observé jusqu'ici, c'est l'existence d'une version inconnue dans une compilation d'origine persane, qui court sous le nom de *Bahjâr* ou *Les Dix Vazirs*³. Comme le titre l'indique, c'est une des nombreuses imitations du *Livre de Sindibâd*.

Azâdbaht, roi du Sedjestan, est servi par un fidèle conseiller et général appelé Sipehsalar, qui n'a qu'une seule fille, extrêmement belle, la consolation de sa vieillesse. L'amour qu'il lui porte est si grand qu'il ne consent même pas à une séparation temporaire. Or, il advint qu'il se vit obligé de visiter les provinces au service de son maître; mais avant de partir il donna ordre à ses esclaves de lui apporter sa fille dans une litière. Le destin voulut que la caravane qui accompagnait la litière de la jeune fille fit la rencontre du sultan, de retour d'une partie de chasse. A peine eut-il vu la fille de son vâzîr qu'il s'en éprit

1. *The Legend of Rodrick, Last of the Visigoth Kings, and the Ermanarich Cycle*, Heidelberg, 1923.

2. Menéndez y Pelayo, *Obras de Lope de Vega, publicadas por la Real Academia Española*, tomo VII (Madrid, 1897), *Observaciones preliminares*, p. xxvi.

3. *Contes arabes. Histoire des dix vizirs* traduite et annotée par René Basset, Paris, 1883; voyez aussi V. Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, VIII, 13; 78

tellement qu'il ordonna aux esclaves de ramener la litière à la ville et d'apprendre à leur maître que lui, le roi, allait épouser la demoiselle. Le chef des esclaves eut beau se jeter aux pieds du monarque et l'implorer d'abandonner ce projet et de permettre à la jeune fille de continuer son voyage, pour que le mariage pût s'effectuer un peu plus tard avec plus de dignité et de solennité, conformément au rang du vazir et du roi lui-même, ce dernier refusa nettement d'écouter ces raisons et d'autres encore; il fit porter la jeune fille dans son sérail pour l'y épouser le lendemain.

Cela fait, il instruisit son vazir de ce qui s'était passé. Sipehsalar, profondément ému de cette action du monarque, qu'il regardait comme un outrage porté à son honneur, était pourtant assez prudent pour cacher sa colère; il poussa même la dissimulation jusqu'à écrire une lettre au roi son gendre pour le remercier de l'honneur qu'il venait de lui faire. Mais trois mois plus tard, il gagna, moyennant de riches largesses, l'armée stationnée à la frontière et se mit en marche vers la capitale du royaume.

A l'approche des rebelles, le roi et la reine prennent la fuite pour se réfugier chez un ami, roi d'un pays voisin. En route la reine donne le jour à un fils, qu'ils se voient forcés de laisser là, au milieu du désert, pour hâter leur fuite. Leur allié les reçoit à bras ouverts et les aide à reconquérir leur royaume. Une bande de voleurs ayant trouvé l'enfant, le chef l'adopte et l'élève. Plusieurs ans plus tard, le garçon tombe entre les mains d'une caravane que la bande avait attaquée. Les marchands l'apportent au roi qui, mu par le cri du sang, lui fait grâce et le retient à la cour, où il ne tarde pas à devenir son favori. Par malheur, les vazirs du roi, jaloux du jeune homme, le calomnient auprès de leur maître, l'accusant d'avoir pénétré dans le sérail royal. Il est condamné à mort mais sait persuader au roi de remettre l'exécution, en lui racontant des exemples qui démontrent le danger qu'il y a à trop se hâter. A la fin, le père et le fils se reconnaissent, et les calomnieurs reçoivent la punition qui leur est due.

Le thème d'un roi chassé de son royaume et vivant dans la misère pendant quelque temps, pour regagner son trône à la fin, est un des lieux communs de l'art narratif oriental. En général, les conteurs ne se mettent pas en de grands frais pour motiver la guerre fatale. A vrai dire, ce n'est guère nécessaire, en Orient encore moins qu'en Europe. La plupart des fois il s'agit d'un ennemi étranger ou d'un frère rebelle. Une des versions malaises de notre conte ne dit mot du général et de sa fille; c'est tout bonnement un frère cadet du sultan qui le prive de son trône¹. Ce qu'il importe de noter, c'est que la version résumée ci-dessus n'est pas sans contradictions.

¹ Burton, *Supplemental*, II, 296.

La conduite du roi envers la fille de son vazir, il est vrai, n'est pas au-dessus de tout reproche. Mais, vu qu'il s'agit d'un sultan oriental, nous devons bien lui concéder le droit de croire que son vazir, loin de se fâcher, serait plutôt flatté d'être le beau-père de son roi. En vérité, la colère de Sipehsalar est difficile à comprendre, attendu que le sultan fait de sa fille son épouse légitime et en instruit son beau-père promptement. Un des remanieurs a bien vu ce qu'il y a de contradictoire dans ce conte; il ajoute donc que le vazir avait eu l'intention de la marier à un autre roi; mais on ne nous dit pas pourquoi il aurait préféré ce monarque étranger à son propre maître. Ce qui nous donne encore plus à penser, c'est que le sultan aime bien son épouse et la traite avec on ne peut plus de respect, même après la rébellion de son beau-père. Encore qu'on nous parle d'un sérail, elle est toujours sa seule femme, et il paraît qu'il n'y a pas la moindre discorde entre eux. Enfin, le fait important que le chef des rebelles est le beau-père du roi est sans aucune conséquence; on peut ôter la première partie de notre conte sans que cela nuise tant soit peu au reste du roman.

On comprendrait aisément le tout, si l'on nous disait qu'Azàdbaht fait de la fille du vazir sa concubine ou qu'il se contente de la violer sans la prendre dans son sérail. En effet, il y a lieu de soupçonner que telle était la version primitive et que la reine légitime qui accompagne le roi dans sa fuite était originalement un personnage différent de la malheureuse fille du vazir. Il est probable que quelque épitomateur, tâchant d'abrévier le conte, l'a mutilé en y portant les contradictions mentionnées.

Or, cet épitomé était une variante de la légende espagnole du roi Rodrigue, connue, nous l'avons vu, des populations mahométanes de l'Espagne et de l'Afrique. Qu'on compare les traits essentiels et caractéristiques des deux contes :

(1) Un roi saisit la fille de son meilleur conseiller (2) pendant l'absence de ce dernier. (3) Le conseiller cache sa haine, (4) conspire contre son maître (5) et le prive de son trône.

Il serait assurément difficile de signaler, dans les littératures orientales, un conte mieux d'accord avec les *Dix Vazirs* que ne l'est la légende de Rodrigue. Les différences même ne comptent pas pour beaucoup en vue de ces ressemblances. Elles sont au nombre de trois :

(1) Le sultan fait de la fille de son vazir son épouse légitime; le roi Rodrigue, on le sait, agit autrement. (2) Le vazir s'allie avec l'armée de son maître, le comte Julien avec les Maures, c'est-à-dire avec un ennemi de son pays. (3) Le roi Azàdbaht finit par regagner son royaume: Rodrigue perd et la couronne et la vie.

De ces trois différences la première a été expliquée comme l'œuvre

d'un épitomateur; la deuxième est sans portée, et la troisième est rendue nécessaire par le reste du roman.

M. René Basset croyait les *Dix Vizirs* d'origine persane et un ouvrage du xiv^e siècle. L'archétype n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais il y a lieu de supposer que le roman fut traduit en arabe à une date assez reculée. Nous possédons encore un remaniement persan de la dernière partie du xv^e siècle. C'est de cette version que dérivent les traductions turques et malaïes. Si l'on tient à cette théorie d'une origine asiatique du roman, il faut bien conclure que la légende du roi Rodrigue était connue en Asie. Je ne suis pas à même d'estimer le degré de diffusion et de popularité de compilations arabes telles que *Les Conquêtes de l'Égypte* d'Aben Abdelhacam et le *Ajbar Muchmuâ*. Mais c'est là un problème qui regarde les orientalistes plutôt que les hispanisants; aussi me contenté-je de le soumettre aux arabisants français.

ALEXANDER HAGGERTY KRAPPE.

L'Hommage à D. Ramón Menéndez Pidal.

L'Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal vient d'être envoyé aux collaborateurs après avoir été offert (6 mars) à l'illustre maître. Il comprend 133 articles, distribués en trois tomes de 848, 718, 696 pages respectivement.

Cette simple appréciation quantitative donne à elle seule l'impression d'un succès magnifique, inespéré peut-être des organisateurs, mais facilement explicable à qui sait la place qu'a conquise D. Ramón Menéndez Pidal dans le monde des hispanisants, par la probité de sa science et l'élévation de son caractère.

Ses amis et admirateurs seront heureux de posséder, en tête du tome I, son portrait, parfaitement ressemblant et finement exécuté par Busch et Hauser y Menet.

La maison Hernando, en publiant cet *Homenaje*, s'est associée généreusement à une manifestation glorieuse et durable. Quant aux collaborateurs, il n'en est sans doute pas un qui ne se dira qu'en échange de ce qu'il a envoyé il a reçu un certain nombre de fois (chiffre à discrétion) l'équivalent.

G. C.

BIBLIOGRAPHIE

Aly Bahgat bey et Albert Gabriel, *Fouilles d'Al Foustât (Musée de l'Art arabe du Caire)*. Paris, E. de Boccard, 1921 ; 1 vol. in-4° de 1x-128 pages, avec 69 figures dans le texte et XXXII planches.

Fondée au viii^e siècle par Amrou près de la mosquée qui porte son nom, Al Foustât, la ville *de la tente*, ou *du fossé*, se développa sous la domination des Ommayyades. Lorsque la capitale eut été transportée au Caire, elle ne tarda pas à décliner. Sous le khalifat d'Al Moustansir, une grande famine la ruina, et, un siècle environ plus tard (1168), l'incendie détruisit ce qui restait. A partir de cette époque, les habitations disparurent sous les monticules formés par les déblais apportés du Caire ou de ses faubourgs, et elles furent aussi exploitées comme carrières. On conçoit que l'état de conservation soit très inégal. Tandis que certains murs s'élèvent encore à plusieurs mètres au-dessus du sol ancien, d'autres sont représentés uniquement par les arasements creusés dans la roche. Cependant, les fouilles qui ont enrichi le Musée de l'Art arabe, de 1912 à 1920, ont permis de reconstituer le tracé des rues tortueuses, coupées de petites places et d'étranglements, dans un rayon de deux ou trois cents mètres, à l'intérieur du rempart de Saladin. Ce rempart ayant été construit en travers du quartier après sa destruction, les maisons étudiées ne peuvent être plus récentes que le xi^e siècle ; elles datent probablement du ix^e ou même du viii^e. C'est dire l'intérêt qu'elles présentent pour l'histoire de l'architecture islamique.

Elles forment huit groupes séparés, dont les uns comprennent une seule habitation, les autres, deux ou trois. Certaines maisons sont doubles, une partie servant probablement de harem, et l'autre, d'appartements de réception. Les deux corps de logis sont d'ailleurs bâtis sur le même plan, et il est assez difficile de distinguer leur destination. Une cour, généralement rectangulaire, en forme le centre. Assez souvent, elle renferme un bassin, au fond octogone, où l'eau d'un réservoir était amenée par des tuyaux de terre-cuite. Autour de ce bassin, on avait parfois aménagé des plates-bandes ; quelquefois aussi, un bassin plus petit lui était adjoint sur un des côtés de l'habitation, et l'eau coulait entre les deux dans un canal ; on rencontre même les

restes de jets d'eau. La face principale de la cour est occupée par un portique à piliers, dont la travée centrale est plus large que les deux autres. En arrière s'ouvre une salle profonde, dépourvue de mur antérieur et flanquée de deux chambres sans communication avec elle. Sur les faces secondaires s'étendent des *iwân* en forme d'exèdres, ou, plus rarement, de portiques. Dans un seul cas, le portique avec salle profonde se répète au nord et au sud de la cour ; c'est un dispositif mésopotamien qui se justifie mieux dans un pays à saisons tranchées qu'en Egypte. Les éléments dont il se compose, portique et salle raccordés en T, apparaissent aux débuts de l'art islamique, mais l'origine en reste mystérieuse. On a pensé les rattacher au khilâni hittite qu'ils ne reproduisent à la vérité qu'imparfaitement. Les auteurs de la présente publication y discernent un souvenir de la maison hellénistique, notamment de l'*œcus à proptas*, ou du *péristyle rhodien* ; mais cette analogie me paraît encore assez lointaine. L'influence hellénistique a pu s'exercer cependant d'une manière plus générale, en donnant aux architectes le sens et le goût d'un certain ordre de symétrie. Ils auraient été ainsi amenés à répartir sur les trois côtés secondaires de la cour, à la manière d'un péristyle, des niches voûtées d'origine orientale.

Il existait d'ailleurs à Foustât des maisons de rapport aux nombreux étages, qui devaient rappeler celles d'Alexandrie, et au centre desquelles s'élevaient sans doute de grandes salles à lanterneau. Les demeures particulières qui ont été exhumées ne pouvaient être très hautes. Cependant les larges conduites de descente que l'on peut attribuer à des cabinets d'aisances, indiquent qu'elles comprenaient au moins quelques chambres au-dessus du rez-de-chaussée.

Construits avec des briques bien cuites, dont la forme oblongue et l'appareil perpétuaient des traditions locales, les murs n'étaient couverts d'un enduit qu'à l'intérieur. Les fragments décoratifs recueillis dans les ruines forment deux groupes distincts. Il y a des revêtements de plâtre pur moulés sur des formes de bois, dont les motifs et la technique sont communs à toutes les régions où s'est développé l'art abbasside du ix^e siècle. Les revêtements composés de plâtre et de briques ont servi sans doute de transition entre les carreaux émaillés des palais persans et les décors en pierre blanche et briques rouges de Médinat Azzahra. Comme en Espagne, le décor linéaire constitué par des briques se plie aux caprices du méandre. Dans les exemples les plus anciens, il encadre des fleurons à huit branches moulés en creux et forme avec eux des combinaisons tout à fait semblables à celles qu'on observe dans l'art copte. Ici la tradition hellénistique reparait clairement. Mais les auteurs observent avec raison que ce phénomène n'est pas particulier à l'Égypte : un fragment de poterie de Samarra a pour motif central une grecque combinée avec quatre

rosaces. A l'état pur, le thème en question se rattache tout autant aux caissons de plafonds et de voûtes qu'aux bandeaux de méandres de l'art hellénique. Certains fragments de Foustât font voir comment les Arabes, suivant leur génie propre, en ont tiré d'inextricables entrelacs.

Savant et prudent, ce premier volume fait honneur à la collaboration d'Aly Bahgat bey et de M. A. Gabriel. Suivant un principe qui ne devrait guère souffrir d'exception, chaque plan restauré est précédé d'un plan de l'état actuel. De bonnes phototypies complètent l'illustration au trait. Plusieurs planches reproduisent des objets de bois, d'os et d'ivoire, des bijoux, des tissus, des fragments de verre émaillé, qui ont été trouvés au cours des fouilles¹.

R. VALLOIS.

Obras del maestro Jacobo de las Leyes, jurisconsulto del siglo VIII, publicadas ... por Rafael de Ureña y Smenjaud y Adolfo Bonilla y San Martín, profesores de la Universidad de Madrid. Madrid (« Editorial Reus »), 1925, xxv-411 pages; 25 ptas.

Selon toutes vraisemblances, le *maestro* Jacobo de las Leyes, contemporain de Ferdinand III et d'Alphonse X fut appelé à collaborer aux *Siete Partidas*. Les œuvres que les deux éminents professeurs de l'Université Centrale nous donnent de lui dans ce volume sont intitulées *Flores de Derecho Doctrinal* et *Summa de los nove tienpos de los pleytos*. Ce sont en somme des manuels de procédure. Le premier a été rédigé pour Alphonse lui-même, avant son avènement, et pour sa gouverne dans les procès où il avait à exercer ses fonctions naturelles de juge; et, bien entendu, il s'agit aussi bien de procédure criminelle que de procédure civile. Le second, vraisemblablement très postérieur, fut écrit par l'auteur pour son propre fils Bonajunta (un nom qui trahit l'origine italienne du père). Le troisième est un bref guide pour les neuf temps ou moments de la procédure: citation, comparution, récusation et exception, etc., jusqu'à la sentence. On voit tout de suite que ces traités ont des rapports avec les *Siete Partidas*, qui instituent à vrai dire un code, mais qui, naturellement, traitent aussi des questions de procédure, ce qui explique des points communs et même des renvois du *Doctrinal* aux *Partidas*, alors rédigées sans doute, d'où un cas assez curieux d'*autoplagiario*, comme disent les éditeurs; il est vrai que si le *maestro* Jacobo a collaboré aux *Partidas*, il n'en fut certainement pas le seul auteur, et il est assez naturel qu'il renvoie à l'œuvre collective.

Les *Flores de Derecho*, divisées en trois livres, et subdivisées, comme les *Partidas*, en *títulos* et en *leyes*, ne sont pas présentées par l'auteur

1. Les planches d'un second volume, consacré à la céramique, ont paru, mais la publication du texte a été retardée par la mort d'Aly Bahgat bey.

comme une œuvre originale, mais comme un recueil de « leys que son mas ancianas » (p. 13); il a surtout cherché à les bien ordonner « por artificio de departamento delas ». Les trois livres correspondent à la *Partida III*. Même si l'on n'est pas juriste de profession, je crois qu'on ne regrettera pas d'avoir parcouru ce texte plein de détails curieux et savoureux. L'auteur recommande au prince de se placer, pour juger, en un endroit convenable, et de ne souffrir à côté de lui que les *alcaldes* et les conseillers, avec les greffiers à ses pieds, les huissiers et gardes devant lui et debout. Il faut faire bon accueil aux plaignants, sans y mettre de familiarité. S'il s'agit de gens vils et méchants, il ne faut pas leur mal parler. Il ne faut pas se laisser émouvoir par les cris et les pleurs, ni se mettre à pleurer soi-même. Le juge ne doit rien laisser deviner de ce qu'il pense. Les avocats (*voceros, abogalos*) ne doivent être ni sourds ni tout à fait muets (*muños de todo en todo*), ni fous, ni esclaves, ni aveugles, ni hérétiques, ni âgés de moins de dix-sept ans, ni de mauvaise réputation, ni femmes, ni moines. Ils ne doivent pas toucher des deux parties. Ils doivent se tenir debout quand ils plaident, ne pas parler à l'oreille de leur client, ni sortir pour s'entretenir avec lui. La fonction de *personero* ou *procurador*, c'est-à-dire de fondé de pouvoirs ou de mandataire ne peut être remplie par les « cavaleros que estan en corte del Rey e que reciben soldada del », les clercs, les femmes, les infirmes « *contrechos que no se pueden levantar por algunas enfermedades* ». Pourtant, une femme peut représenter ses parents. Un serviteur ne peut accuser son maître en matière criminelle s'il ne s'agit de lèse-majesté, ou de résistance à l'ordre royal de taxer le pain et l'orge en temps de guerre ou de famine, ou de spéculation par accaparement. Les citations ne peuvent être faites durant la semaine qui précède et celle qui suit Pâques (*Pasqua mayor*), les trois jours après la Pentecôte, ni aux jours de fête, ni les dimanches, ni au temps de la moisson et des vendanges, variable suivant les régions. Celui qui est accusé d'un crime est assigné par trois fois à trente jours d'intervalle; s'il fait défaut, ses biens sont confisqués définitivement au bout d'un an, mais il peut toujours demander à être jugé. Les dépositions des témoins (*pruebas*) sont prises par écrit, comme aujourd'hui encore dans certains cas définis. Un juif, un maure, un hérétique ne peuvent être témoins, non plus qu'un sourd. La sentence peut être modifiée par le juge, après qu'elle a été prononcée, mais seulement sur des détails et dans la journée même. Elle doit être donnée par écrit et en public, le jour et non la nuit.

Il va sans dire que l'auteur s'est largement inspiré du droit romain, mais beaucoup de détails paraissent spéciaux au pays et à l'époque. Le *Dotrinal* n'est pas divisé en *leyes* mais en *capitulos*, réunis en

titulos et formant six livres; il développe plus abondamment ce qui est dit dans les *Flores*, par exemple du *personero*, l'*aboqado*, les *pruebas*, etc.

La *Summa* a été plagiée au xv^e siècle, nous disent MM. Bonilla et Smenjaud, qui signalent un autre manuel du même genre (en dix temps) dû à un contemporain de Jacobo. Le fameux Bartole, qui en a laissé (xiv^e siècle) un analogue, paraît s'être lui-même inspiré d'un *Libellus* dû à un certain Petrus Hispanus (xii^e ou xiii^e siècle?) utilisé aussi par Jacobo.

Le *Dotrinal* se trouve dans un seul manuscrit; les *Flores* et la *Summa* dans plusieurs: le principal (xiii^e siècle) présente la particularité de remplacer souvent *r* par *l*: *liblo*, *tlezientos*, *pedlo*, *rodliguez*.

Je regrette de ne pouvoir parler de cette publication avec la compétence requise; je désirais seulement la signaler à ceux qui possèdent celle-ci. Le malheur, c'est qu'elle clot la série des travaux de cet infatigable et souple travailleur que fut A. Bonilla. G. CIROT.

Anfós Par, *Sintaxi Catalana, segons los escrits en prosa de Bernal Metge (1398)*. Halle, 1923, 1 vol. in-8^o de x-580 pages (*Beihfte zur Zeitschrift für romanische Philologie, Heft 66*).

Ce gros volume de près de 600 pages, divisé en 1.305 paragraphes, est, ainsi que le titre l'indique, un essai de syntaxe du Catalan classique, fondé sur un dépouillement attentif et très minutieux des deux œuvres en prose de Bernal Metge (le *Somni*, et le *Valter e Griselda* traduit de Pétrarque). L'auteur a procédé d'après la méthode dite « exhaustive ». Son ouvrage est divisé en six parties: Mots déclina- bles, Rapports de détermination et de coordination, Proposition simple, Formes nominales du verbe, Proposition composée, Ordre des mots; à la fin, un index des mots et un autre des faits linguistiques. De plus, chacune de ces parties comporte des subdivisions: la troisième et la cinquième en renferment notamment de très nombreuses: le tout est d'ailleurs rationnellement ordonné, et forme un ensemble qui, pour un peu compact qu'il soit, n'en reste pas moins assez clair. On s'y retrouve aisément, et c'est là un mérite.

J'avoue, malgré tout, qu'on est un peu surpris d'abord de voir un appareil scientifique si complet déployé à propos d'un seul auteur, et dont l'œuvre même n'est pas des plus considérables; de rencontrer dans ces pages des séries d'exemples si copieuses relativement à l'accord du nom et de l'adjectif, ou du verbe avec son sujet, etc., exemples qui ne diffèrent guère en catalan de ce qu'ils pourraient être dans les autres idiomes romans, risquent donc de nous sembler superflus et de ne pas nous apprendre grand'chose qui ne soit connu d'avance. Cette impression, cependant, on l'éprouvera à un degré

moindre, si l'on a commencé par lire la préface du livre, où Bernat Metge est posé, non sans raison, je crois, comme étant par excellence le type du prosateur catalan vers l'époque où s'est définitivement constituée, arrêtée dans ses traits essentiels, la langue classique nationale, c'est-à-dire aux environs de 1400. Si j'ai bien compris la portée de cette courte préface, M. Par, en composant son livre, s'est proposé d'atteindre un double but. Il a voulu sans doute faire œuvre de science proprement dite, et il s'est inspiré pour cela dans une louable mesure des méthodes syntaxiques inaugurées par Diez, Tobler, Meyer-Lübke, propagées depuis par beaucoup d'autres. Mais il a voulu encore autre chose. Il a espéré, en dressant un inventaire méthodique et complet de tous les tours admis par le catalan classique, indiquer du même coup quels sont les fondements solides de la langue, quelle est la source où elle peut au besoin venir se retremper pour conserver son caractère, et rester fidèle à elle-même. Philologie, mais aussi purisme, telle est la double conception entre laquelle me semble un peu flotter le livre. De la seconde je n'ai pas grand'chose à dire, et ne suis guère qualifié pour cela. J'ignore quelle influence pourra avoir l'étude de M. Par sur les écrivains catalans actuels, ni même si elle en aura une. Dans quelle mesure pourront-ils se plier aux règles ici édictées? Tout ce que je sais, c'est qu'il est toujours très difficile de ramener en arrière une évolution. Ainsi, pour n'alléguer qu'un exemple, l'auteur constate quelque part (p. 289) qu'il n'y a point trace encore chez Metge de *anar* employé avec l'infinitif au sens du prétérit: il n'est pourtant guère probable que le catalan renonce, en l'honneur de Metge, à une habitude qui fait désormais partie de sa texture intime.

En ce qui concerne la question philologique proprement dite, je suis plus à l'aise. J'aurais sans doute quelques chicanes de détail à faire à l'auteur, mais elles ne sont pas bien graves, et je n'ai point l'intention de les multiplier. Je trouve par exemple que, p. 20 sq., l'usage des diverses formes pronominales a été exposé avec des détails sur leur origine qui sont bien connus, et qu'il n'était donc point indispensable de rappeler ici. En revanche, dire que le latin *illorum* est « devenu successivement *loru*, *lur* » est peut-être une façon trop brève et ambiguë de s'exprimer; nous pourrions même la considérer comme erronée. La vérité, c'est que nous n'avons point à faire là à un changement d'ordre phonétique: une forme **illurum* doit être très ancienne au sud de la Gaule, et semble s'y être produite sous l'influence analogique du singulier *illui*. Je ne suis pas non plus tout à fait d'accord avec M. Par, lorsqu'il veut trouver un article partitif dans les expressions bien connues du type *moltes de vegades* (p. 86): j'y vois simplement une fusion des deux tours *moltes vegades* et *molt de vegades*, car il ne faut pas oublier que le croisement proprement

dit joue un très grand rôle sur le terrain de la syntaxe. Enfin je ne dirais pas que la particule *axi* remonte à *ad sic* (p. 199), et j'aime mieux un type *ac sic* : je ne crois pas qu'un adverbe de manière ait pu se faire ainsi précéder d'une préposition. Mais ce sont là vétilles. Je me plais à reconnaître qu'au cours de son copieux exposé l'auteur a su multiplier les indications justes et intéressantes, notamment sur l'accord du participe passé (p. 318), sur l'usage des formes en *-ra* dans la principale des périodes hypothétiques, le type *cantara si pogués* étant toujours resté ordinaire en catalan classique (p. 481). D'une façon générale il a traité avec ampleur et avec un soin particulier tout ce qui concerne l'emploi des temps et des modes du verbe : on peut différer d'avis avec lui sur certaines nuances, mais toute discussion à cet égard entraînerait très loin. D'autre part, et sur des points de moindre importance, je citerai entre autres détails typiques la résistance que la préposition *a* semble opposer à l'introduction de l'article devant le nom (p. 68) ; l'usage de *com a* (p. 169) ; celui de *com no* au sens affirmatif (p. 278), dont on pourrait rapprocher des habitudes hispano-américaines ; l'emploi de *be pero* comme conjonction adversative à côté de *pero*, *empero* (p. 416), etc. Seulement de tout cela pourrait-on extraire les cinq ou six traits d'ordre syntaxique qui distinguent nettement le catalan classique d'avec les autres idiomes romans, notamment le provençal et le castillan ? Je ne sais, et je crois bien que c'est toujours à la phonétique et à la morphologie qu'il faudra s'adresser pour obtenir cette différenciation. Quoi qu'il en soit, félicitons encore une fois l'auteur d'avoir su, par un effort remarquable, ordonner une telle masse de matériaux. J'ignore si son étude aura une influence quelconque sur les destinées de la langue catalane ; je suis bien sûr qu'elle deviendra vite le répertoire où les philologues ne se feront pas faute de puiser des renseignements de toutes sortes.

E. BOURCIEZ.

Spanish Grail Fragments. El Libro de Josep Abarimania, La Estoria de Merlin, Lançarote. Edited from the unique manuscript by Karl Pietsch. I, Texts ; II, Commentary. The University of Chicago Press. Chicago, Illinois (1924-1925). \$ 5.00.

Ces deux volumes sont les premiers d'une série qui paraîtra sous le titre de « The Modern Philology Monographs », sous les auspices de l'Université de Chicago.

L'auteur avait d'abord rédigé son introduction et son commentaire en allemand. C'est à des collègues et amis, en particulier M. George Tyler Northup, auteur d'une *Introduction to Spanish Literature* éditée

dans la même collection, qu'il s'est adressé pour traduire le tout en anglais. Élève de Baist, il déclare devoir à celui-ci l'idée de cette publication, préparée dès 1897 par la transcription des textes. Entre temps il a fait paraître, en 1902, dans le vol. VII de « The Decennial Publications » de l'Université de Chicago, des *Preliminary Notes on two old Spanish versions of the « Disticha Calonis »*.

Dans le manuel auquel je faisais allusion tout à l'heure, M. Northup, bien placé pour connaître la thèse de son collègue, nous dit ceci (p. 90) : « Mr. Karl Pietsch has shown that the *Merlin*, the *Josep Abarimatia*, and the *Lançarote* were first translated into a mixed dialect, partly Leonese and partly Galician-Portuguese, thence into Castilian and Portuguese. »

L'unique ms. qui contient les trois fragments édités par M. Pietsch (Bibl. Real 2-G-5) est de 1469. Le texte remonterait au même original que *El Baladro del sabio Merlin*, Burgos 1498, et *La Demanda del Sancto Grail*, Seville 1535 (2^e livre seulement conservé de Tolède, 1515). Cet original, rédigé dans la langue mixte qu'on a dite plus haut, est en rapports étroits avec le *Saint Graal* portugais dont la seconde partie est perdue, mais dont nous avons la première dans un ms. de l'Archivo da Torre do Tombo, du temps de João III, connu par *Una amostra do Livro de Josep ab Arimatia* (José Joaquin Nunes, dans *Revista Lusitana*, 1908, p. 223-237), et la troisième (*Demanda*) dans un ms. de Vienne. Or, il se trouve que le *Livro de Josep ab Arimatia*¹ contient à la fin une note de l'an 1313 : « Este livro mandou fazer João Samches mestre escolla Dastorga », ce qui concorde bien avec le caractère mixte de la langue de l'original espagnol supposé. La thèse de M. Pietsch est que le Graal portugais est une traduction de cet original. Dans les deux versions on voit apparaître, comme traducteur très probablement, un certain Joam ou Joannes Bivas ou Vivas, ce qui établit l'unité primordiale. M. Pietsch s'attache à montrer le caractère de la langue de son texte et de la *Demanda* de 1515-1535² et la priorité du *Josep* espagnol, et pour ce dernier point il s'appuie sur deux contresens (ptg. *caiteira* traduisant esp. *silla*, mis pour *cella*, qui est la vraie traduction de fr. *estage*; ptg. *requerida* traduisant esp. *demandada*, erreur pour *demudada* = fr. *esgaree*). Il y a là au moins un commencement de preuve.

Mais le travail de M. Pietsch est surtout dans l'étude linguistique et critique de ces trois textes, c'est-à-dire dans son volume II. Il y a là

1. Menéndez Pelayo (*Orig. de la Novela*, t. I, p. clxxvi) ignorait ce qu'il était devenu depuis que Varnhagen l'avait vu, vers 1846.

2. Je ferais ici quelques réserves. *Pudo* (= *puedo*) est peut-être léonais, mais je trouve dans l'Archiprêtre de Hita (éd. Ducamin, str. 1473) :

Non *pudo* mes sofrirte, ten lo que mereciste.

Siguire, siruiria, sintiria se trouve constamment jusqu'au xvii^e siècle; ce n'est pas spécialement léonais. *Al* non plus (cf. *Mio Cidi*).

vraiment une contribution importante et utile à l'étude de l'ancien espagnol. Je regrette seulement que l'index ne soit pas plus complet, car il permettrait de mieux se reconnaître dans cet amas de remarques, où l'éditeur a suivi son texte ligne à ligne. J'ai noté au passage ce qui est dit de *en tal que* (p. 45), *de mas que* (p. 168), *le = te he* (p. 65), *tan mucho* (p. 115), *ambos y dos* (p. 189), *todos non = nadie* (p. 36), *veno* (p. 123), *de lo que* pour *lo de que* (p. 122), les tours *E gran coyta que rrescebio* (p. 83), *ovo et poder toler* (p. 67), *como que = como si* (p. 118), *tantò (son) de* (p. 40).

Pour l'éclaircissement du texte, les passages français sont mis en regard dans les notes, mais l'éditeur ne s'est pas laissé entraîner vers le problème des rapports entre ce qu'il suppose être la source commune des versions hispano-portugaises et les textes français. Son travail pourra toutefois, je pense, donner des éléments pour pareille étude.

G. CIROT.

Hispanic Notes and Monographs. VIII, Francisco Sánchez el Brocense,
by Aubrey F. G. Bell. Oxford University Press, Humphrey
Milford, 1925, xii-166 pages.

M. Aubrey F. G. Bell semble s'être fait le grand pourvoyeur de cette collection, à laquelle il a déjà fourni un *Baltasar Gracián* (voir *Bull. hisp.*, 1924, p. 393), un *Benito Arias Montano* paru en 1922¹ et un *Juan Ginés de Sepúlveda* (1925) dont nous aurons à dire un mot. Le *Baltasar Gracián*, après le travail si remarquable d'A. Coster, ne pouvait avoir de prétention à l'originalité; et ce n'est pas, semble-t-il, ce qu'on cherche avant tout dans ces maniables petits volumes. Cette fois encore l'*Ensayo biográfico* publié en 1923 par M. Pedro Urbano González de la Calle aurait pu enlever à M. Bell quelque chance de faire du neuf. Mais cet *Ensayo*, M. Bell l'a tout juste connu à temps pour le louer dans sa préface, non pour l'utiliser; et il suffit de voir les notes pour se rendre compte que ces cent petites pages

1. Vol. V de la collection. Sur la Bible et la censure du P. Mariana voir p. 5-12 de mon *Mariana historien*, que j'ai eu le grand tort de ne pas munir d'un index. Je donne p. 399-400 le texte de la lettre par laquelle Mariana en annonce au cardinal Quiroga la conclusion et l'envoi. Il y avait beaucoup à tirer, sur l'affaire de la Bible, de la Vie de Mariana qui est en tête de l'édition de l'*Historia general de España* de Valence; peut-être quelque chose à tirer de l'*Homenaje á la memoria de Arias Montano y Bravo Murillo, hijos de Fregenal, con motivo de la solemne colocación de unas lápidas conmemorativas en las casas donde nacieron*, publié par *El Eco de Fregenal* (Fregenal, 1882), et contenant, outre plusieurs discours, une *Bibliografía de Arias Montano* (p. 75-137) par Vicente Barrantes, l'auteur de l'*Aparato bibliográfico para la Historia de Extramadura* (1875-1877). — Ce dernier ouvrage ne contient du reste au mot *Fregenal* qu'une analyse détaillée de l'éloge de Carvajal, et la mention d'une hypothétique *Historia de Fregenal* attribuée au célèbre exégète. M. N. Alonso Cortés nous raconte un plaisant épisode sur le *Brocense*, créancier, dans l'*Homenaje a Menéndez Pidal*, t. I, p. 790.

d'exposé représentent un travail personnel et surtout une connaissance très sérieuse de l'époque où a vécu le personnage en cause.

On y voit revivre cette curieuse figure; un grammairien, on dirait aujourd'hui un philologue, perdu au milieu de théologiens qui le regardent de haut, et qu'il inquiète par ses boutades frondeuses et son bon sens; un professeur que des racontars d'étudiants et l'imbécillité de collègues fanatiques amènent, à deux reprises, devant le tribunal de l'Inquisition, et qui, la deuxième fois, à l'âge de soixante-dix-sept ans, répond encore avec verve et à-propos, mais au bout de six semaines meurt, et est enterré sans cortège universitaire. M. Bell nous met en garde contre les exagérations : ce n'est pas dans les prisons de l'Inquisition que Sánchez est mort, mais dans la maison de son fils, chez qui il était aux arrêts; d'autre part, l'intempérance de son langage devait fatalement lui attirer des désagréments et en attirerait à tout autre universitaire en n'importe quelle université et en n'importe quel temps. Possible. Mais au moins ce ne serait pas pour des motifs aussi stupides, j'espère, ni dans des conditions aussi tristes. L'Université de Salamanque fut une glorieuse université, mais elle est glorieuse aussi par ses victimes : Luis de León, Cantalapiedra, Grajal, Francisco Sánchez enfin. Et l'on se représente avec dégoût ces élèves questionnant leur maître, qu'ils savent expansif et qu'ils mettent gentiment en confiance, pour aller le dénoncer, en bons aspirants aux dignes fonctions de familiers de l'Inquisition. — Oh ! non, il ne faut pas s'en prendre à l'Inquisition elle-même, mais à l'esprit public du temps; ou du moins on peut dire que sous Quiroga et Portocarrero, un vent de modération a soufflé d'en haut. Mais en bas !

El Brocense, que le lieu et la date de sa naissance semblent avoir destiné à reprendre l'œuvre d'Antonio de Lebrija, mort à Las Brozas en 1522, est d'ailleurs plus intéressant à ce titre que comme représentant de l'érasmissme en Espagne au temps de Philippe II.

Le commentaire discret, mais révélateur, sur Garcilaso ne peut être éclipsé par la renommée de Herrera ni par le fatras de Tamayo de Vargas; l'édition de Juan de Mena, et celle de Pomponius Mela (entre autres éditions d'auteurs latins) dénotent un connaisseur et un érudit qui voit la vraie valeur et l'intérêt des œuvres, en même temps qu'un large esprit, que n'empêtre pas la préférence soit pour les anciens soit pour les modernes. Mais évidemment il ne faut pas oublier en lui le professeur qui a formé des générations d'étudiants et les a imprégnées des bonnes odeurs de l'humanisme que respirent encore, Dieu merci ! les générations présentes, malgré les prétentions intéressées de ceux qui leur prêchent de soi-disant humanités modernes, exclusivement germaniques, comme par hasard. A tous ces titres il méritait bien la petite monographie du professeur américain.

G. CIROT.

Clásicos castellanos, Moratín, éd. de F. Ruíz Morcuende. Madrid, La Lectura, 1924.

R. M. édite de nouveau les deux plus fameuses comédies de M., la *Comedia nueva* et *El sí de las Niñas*. Le texte des deux pièces est précédé d'un prologue nourri de renseignements nouveaux. Utilisant le ms. 5617 de la Nationale de Madrid (autobiographie de M.), R. M. suit avec beaucoup de conscience le fameux auteur dramatique de sa naissance à sa mort, au cours d'une vie particulièrement mouvementée. Nous avons maintenant une bonne biographie de M., construite avec les renseignements puisés à la meilleure des sources, encore inexploitée jusqu'à ce jour.

Elle aurait pu être meilleure encore, si le diligent R. M. avait publié certains détails de l'autobiographie et, par contre, résumé plus rapidement d'autres informations. M., dit son éditeur, notait soigneusement ses impressions de voyage, « describiendo prolijamente monumentos, museos, cuadros, estatuas, costumbres... » (p. 23.) N'aurait-il pas été intéressant de nous faire connaître quelques-uns de ces jugements artistiques? N'était-ce pas un excellent moyen de confirmer ce que l'on a écrit sur l'esthétique littéraire de Moratín? Nous aurions mieux aimé savoir devant quels paysages, quels tableaux ou quelles statues M. avait été fortement ému plutôt que d'être informés très minutieusement des villes et des villages d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie qu'il traversa (p. 21, 22, 23).

Dans les dernières pages de l'introduction, R. M. indique brièvement l'opinion de M. sur l'utilité des règles pour l'auteur dramatique. Il est regrettable que son effort de critique se soit borné à ces simples lignes. Sans se perdre dans des généralités, il aurait été utile d'examiner la théorie du néoclassicisme, dont Moratín fut le plus brillant défenseur, et de justifier ce mot pénétrant d'Ortega y Gasset : « No ha habido jamás neoclasicismo que no fuese frivolidad. » (*El tema de nuestro tiempo*, 244.)

Examinant plus particulièrement les deux comédies qu'il édite, R. M. signale les éléments de réalité qu'elles renferment et identifie certains de leurs personnages. Quelques-uns l'étaient déjà, mais pas D^{ra} Francisca et D^{ra} Irene du *Sí* (Pról., p. 61 et suiv.). R. M. indique ensuite très succinctement, comme source du *Sí*, *Entre bobos anda el juego*, de Rojas Zorrilla.

On est en droit de regretter que les influences de Molière n'aient pas été relevées, d'abord parce qu'elles sont réelles; ensuite parce que le théâtre de Molière fut l'idéal que tâcha d'atteindre Moratín. Le xviii^e siècle espagnol ne chercha pas ses modèles dans le pur classicisme, celui de l'antiquité, mais dans celui du grand siècle français. L'imitation de Molière par M. a d'ailleurs été bien étudiée par Vézinet

(Molière, *Florian et la littérature espagnole*, Paris, Hachette, 1909), dont il aurait suffi de grouper les conclusions relatives à la *Comedia* et au *Si*. On aurait pu y ajouter ce rapprochement qui a échappé à Vézinet :

D^a Mariquita. — Que permita Dios si no parece casa de locos la nuestra, desde que mi hermano ha dado en esas manías. Siempre disputando marido y mujer sobre si la escena es larga o corta... y entre tanto ni se barre el cuarto, ni la ropa se lava, ni las medias se cosen.

Comedia, II, 2.

Chrysale. — « Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus-dessous.
.....
Et dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin.
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin. »

Femmes Savantes, II, 7.

La bibliographie de R. M. a été complétée par F. M[orales] de S[etién] dans *R^a de la Bibliot^a, Arch^o y Museo*, Madrid, oct. 1924, p. 540-541. Ajoutons-y la traduction de F. Oroz et L. Dubois.

Le texte des deux comédies a été soigneusement établi d'après un exemplaire des *Obras dramáticas y líricas*, éd. Paris, 1825, corrigé par Moratín lui-même (R. M., Pról., p. 70-72).

La plupart des notes sont judicieuses, à notre avis un peu trop rares. Pour la *Comedia*, beaucoup sont de Moratín lui-même.

Dans l'ensemble, l'édition de R. M. est satisfaisante. Mais il est fâcheux que l'art de Moratín n'ait pas été analysé avec plus de pénétration. A côté des éléments conventionnels, d'imitations froides, d'influences de Molière et du drame sensible et larmoyant, il y a parfois, dans l'œuvre moratinienne, un réalisme véritable, une vision directe de la vie espagnole contemporaine qui valent la peine d'être mis en lumière.

JEAN SARRAILH.

Colonel Godchot. *En Danemark. Les Espagnols du marquis de la Romana, 1807-1808*, Paris, Auguste Picard; 1 vol. en 8^o, XIII-556-1 págs.

Obra preparada y escrita con amor, largamente, cuyo esbozo fué trazado hace cuarenta años, que ha sido madurada y completada desde entonces a través de los azares de una vida militar, obra seria y documentada.

El coronel Godchot fué impulsado a estudiar la expedición española de la Romana, por una simple casualidad. Hallábase en Argelia y tropezó en los Archivos con un voluminoso legajo procedente de uno de los protagonistas de aquel trozo de historia. Se apasionó por el

asunto y con semejante base, fué haciendo acopio de datos en los archivos franceses y compulsó o hizo compulsar las obras extranjeras acerca del episodio.

Así, con la masa de documentos y de opiniones ajenas, contrastadas escrupulosamente, con las reflexiones que los hechos mismos le sugerían, rehizo toda la historia de la expedición.

Pero no sólo se advierte en el coronel Godchot la probidad documental sino que además, ha intentado, en sus juicios, colocarse *por encima de la pelea* y mostrar una libertad de criterio capaz de censurar actos franceses y de elogiar actos españoles. Quizá ha sido fuertemente impulsado en esta dirección, por un movimiento de reacción contra los apasionamientos patrióticos expresados en un informe acerca del asunto por D. Juan Pérez de Guzmán. Las duras expresiones de nuestro Académico contra los franceses han podido contribuir a que el Sr. Godchot haya intentado observar de continuo una gran sobriedad en los calificativos y una exquisita circunspección en las sentencias. Más aun, en ciertos pasajes llega a benevolencias extremas. Calla, por ejemplo, la baja de la sumisión de Fernando VII al Emperador.

En cambio, ni Napoleón ni Bernadotte hallan gracia ante él. Napoleón, el del « crimen de Bayona », no es solamente un ambicioso, sino en muchos casos un general torpe. Bernadotte es el traidor, pero además es el hombre a quien se engaña fácilmente y de carácter tan muelle y sensual, que la vida frívola y agradable le hace olvidar las responsabilidades del mando.

Cuando el coronel Godchot llega al momento de enjuiciar a los españoles, se encuentra en una situación difícil; me refiero al instante en que La Romana, a pesar del juramento prestado se escapa de Dinamarca, y Kindelán, por el juramento prestado, se queda. En el fondo, yo creo que el Sr. Godchot está con La Romana, el perjuro por la patria; pero ¿ cómo censurar al que abandonó la patria por el honor de la palabra? Las grandes frases, o los grandes sentimientos, estaban en juego. El uno y el otro serán elogiados por el Sr. Godchot. No intenta penetrar el porqué íntimo de la actuación de uno y otro. Ve los actos, les describe y juzga. No desea hacer más que historia externa y pondrá de relieve que si La Romana faltó a su juramento, el teniente coronel Gaultier, francés, también faltó igualmente, en trance parecido.

El Sr. Godchot no se ha contentado con referir todo lo ocurrido en Dinamarca, sino que ha encuadrado el relato en la época, explicando el estado de las relaciones entre Francia y España desde la Revolución, con cierta prolijidad no indispensable.

Por escrúpulo histórico, probablemente, el coronel Godchot, en vez de resumir sus documentos en narración previa, dejando las pruebas

para un apéndice, las intercala en el texto y de esta manera el lector sigue sobre los escritos de la época los sucesos. Esta forma priva de lijereza y amenidad el relato y repele al simple curioso que se anega en detalles cronológicos, militares y geográficos a pesar de los mapas intercalados.

Sin duda ninguna, este libro ha de servir abundantemente para la consulta, sobre todo — y esta afirmación la hago a través de su mismo trabajo — mientras no se hallen traducciones de una a dos obras danesas de enorme importancia para el asunto.

El volumen lleva, a más de los mapas a que ya he hecho alusión, dos grabados: el retrato de La Romana y « El Embarque de los españoles », y numerosos fasímiles de firmas.

Al lado de todos estos méritos, debo señalar algunos defectos: el texto ha sido muy deficientemente corregido, abundan las erratas y las transcripciones no aparecen siempre fieles; las indicaciones bibliográficas no son suficientemente precisas y en fin, se echa enormemente de menos un índice de nombres citados para facilitar la consulta.

M. NÚÑEZ DE ARENAS.

Literatura española. Libros y autores clásicos, por César Barja.

Third edition revised. Published by the Vermont Printing Company, Brattleboro, Vermont, 1923. xii-557 pages, petit in-8°.

Literatura española. Libros y autores modernos, por César Barja.

G. E. Stechert and Co., New-York. Printed in Spain (1924). xxvi-6¼ pages, petit in-8°.

L'auteur de ces deux volumes est (ou a été) lecteur à l'Université de Californie, à Los Angeles. Il paraît avoir beaucoup de talent; et ses connaissances ne semblent pas superficielles. Son premier volume, qui s'arrête avec Calderón, est un essai méritoire de mise au point. Qu'on y trouve des assertions contestables¹, qui s'en étonnerait? On ne peut nier que ce ne soit personnel et bien présenté. Des citations (suivant l'exemple du manuel de MM. J. Hurtado et A. González Palencia) donnent au lecteur une idée moins abstraite; de plus, elles sont éclairées au besoin par des notes. Je pourrais renvoyer à beaucoup de bonnes pages sur tel ou tel auteur, Garcilaso par exemple, Luis de León. Mais je préfère m'arrêter plus longtemps au second volume, où la personnalité de M. Barja, a moins à s'empêtrer des secrets de l'érudition et peut se manifester plus librement dans le tête-à-tête avec les œuvres, à commencer par

1. Par ex. p. 18, à propos de Berceo « De los veinticinco *Milugros de Nuestra Señora*, siete son enteramente originales ».

celle de Luzán. Je ne marchanderai pas mon approbation à cette critique aiguë, souple et sincère. Assurément elle est susceptible de provoquer la contradiction. Espronceda surtout pourra trouver des défenseurs. On abandonnera peut-être plus facilement Zorrilla. A la vérité, si M. Barja leur conteste à tous deux philosophie et pensée, il leur laisse, en définitive, le signe, encore divin après tout, du verbe et de la poésie, qui leur donne, pour toujours, droit à quelques pages dans n'importe quel manuel de littérature, sinon à l'enthousiasme éperdu d'un lecteur de l'an de grâce 1925. J'en dirai autant pour Pereda, chez qui M. Barja sait mettre en relief les mérites réels et noter les côtés faibles; et certes je ne pardonnerais pas au critique de m'abîmer *Sotileza* ou *Peñas arriba*, les premiers romans espagnols modernes que j'aie lus (au moins autant qu'il me souviene), et avec quel appétit, au sortir des presses et sur place! Et de même pour Galdós, que j'ai moi-même cherché à définir (j'avoue que M. Barja, avec la pratique qu'il a du contemporain, m'a largement dépassé); enfin pour la comtesse Pardo Bazán, qu'il traite avec une désinvolture assez habituelle chez ses compatriotes, mais à laquelle il rend en somme justice, surtout pour ses deux derniers romans, *La Quimera* et *la Sirena negra*. Je sens que *Los Pazos de Ulloa* et *Madre Naturaleza* me font plus d'impression qu'à M. Barja. Mais les Espagnols sont assez exigeants pour tout ce qui est couleur locale; et nous, nous prenons feu tout de suite.

Si certains poètes sont remis à leur vraie place, il en est un qui est admiré sans réserve: c'est Bécquer. Pour lui, M. Barja a pris ses plus fins crayons, ses plus tendres pastels. Il le dessine, vague et vapoureux, poète jusque dans le flou du contour, l'inexprimé de la pensée, l'absence même de ce qui préoccupait tant jadis nos poètes à nous, la rime. Ce chapitre est un des plus réussis, des plus délicats, et des plus difficiles, car parler des poètes congrument, c'est moins facile que de tailler, à coup d'analyses, dans des œuvres bien matérielles; et de fait, si la poésie est quelque chose d'imprenable pour des mains habituées à palper des idées nettes et consistantes, c'est bien chez Bécquer. Il n'est pas le seul favori de M. Barja, qui a tenu à réserver les honneurs d'un long chapitre à une poétesse assurément peu connue en dehors d'un cercle bien restreint. Rosalía de Castro, une galicienne qui a écrit dans sa langue, mais aussi en castillan. Singulière œuvre: les idées tiendraient dans le creux de la main, mais elles nous enveloppent comme des parfums, des parfums qui donnent la tristesse, les *saudades*:

Tiempos que fueron, llantos y risas,
Negros tormentos, dulces mentiras,
; Ay! ¿En dónde su rastro dejaron,
En dónde, alma mía?

Je suis tout à fait d'accord avec M. Barja pour admirer, pour sentir cette poésie. Mais n'a-t-il pas été exclusif? Bécquer, Rosalía de Castro sont les seuls auxquels il accorde le don suprême, la valeur vraie; tous les autres, et non seulement Espronceda et Zorrilla, mais Meléndez Valdés¹ et Quintana, le duc de Rivas et Núñez de Arce, et Campoamor, pour ne rappeler que les plus célèbres, il vous les déshabille avec prestesse. Eh bien! je crains qu'il n'ait un peu raison; et s'il en résulte, dans toute cette histoire de deux siècles de poésie, un vide si complet, une solitude si effarante, si c'est le désert avec de rares oasis, c'est peut-être que le lyrisme est une plante plus rare qu'on ne pense, et que le drame en vers est une plante qui ne vit plus, et que l'épopée, elle, est un fossile, quelque chose comme un lignite.

M. Barja n'est pas moins sévère pour certains auteurs dramatiques: duc de Rivas, Tamayo y Baús et surtout Echegaray. Il ne voit que trop en eux ce manque de fond et de sincérité, cette préoccupation exclusive de l'effet qui ne sont pas rares ailleurs depuis un siècle.

Bref, pour employer une expression à la mode, c'est une révision des valeurs littéraires, que le lecteur de l'Université de Californie s'est proposé de faire. S'attachant aux vedettes, auxquelles il adjoint dans le même chapitre un ou deux personnages de second plan, il a pu réaliser ce qui est difficile dans un manuel, de véritables études, qui souvent semblent des articles détachés (c'est très probablement le cas du chapitre consacré à Rosalía de Castro, on dirait même une conférence); il a pu, tout en se dégageant des *impedimenta* biographiques et de la nécessité de citer tous les auteurs qui ont cultivé un genre, donner en somme une idée assez secouée et retournée de ce qu'est la littérature espagnole au XVIII^e et au XIX^e siècle. Certaines réputations ont plutôt gagné à cette inspection: Luzán, Feijóo, Cadalso, Moratín (Leandro), Fernán Caballero. Il ne semble pas que Ramón de la Cruz y perde, mais on aurait pu insister davantage sur l'agrément de ses scènes de mœurs. Juan Valera est bien traité, et l'on prend en considération ses œuvres critiques ou académiques; on admire *Pepita Jiménez*. J'admire encore plus *Doña Luz*, où se pose un cas dont seul

1. Je ne crois pas absolument justifié le jugement de M. Barja sur Meléndez Valdés: « Parece como que jamás un dolor hondo ha desgarrado su alma... No ha sentido el frenesí de la vida, la exaltación que causa el deseo ardiente y el abatimiento que produce la aspiración deshecha... » Ce n'est pas l'impression que donne par exemple l'Élégie III, *De mi vida*. Il y a là des cris de détresse dont la sincérité d'ailleurs ne peut être raisonnablement soupçonnée. Ce qu'on peut dire c'est que Valdés est beaucoup trop long, trop verbeux: pas un substantif qui ne soit flanqué d'un adjectif ou même de deux. Voyez ce début de *La Noche y la Soledad*:

Ven, dulce soledad, al alma mía
libra del mar horrisono, agitado,
del mundo corrompido,
y benigna la paz y la alegría
vuelve el doliente corazón llagado..

Trop de composition aussi: Bossuet n'ordonne pas mieux ses *Oraisons funèbres*.

le lecteur catholique peut sentir l'atroce vérité : pour moi j'y vois le plus beau roman qu'ait écrit un Espagnol depuis Cervantes. On dira peut-être que j'exagère; cela m'est égal. Qu'on m'en montre un autre où la souffrance de l'amour coupable chez un homme soit mieux comprise et expliquée!

Voilà, au hasard des souvenirs d'une lecture très suivie, les quelques réflexions qui me viennent à l'esprit. J'ajouterai que l'expression est parfois amusante et pittoresque; par exemple quand le critique en caractérise une de Cejador, d'ailleurs elle-même amusante et pittoresque. De Quintana, qui commençait par rédiger en prose, celui-ci déclare que sa poésie semble « *chorrear* algo de la prosa de donde se ha sacado »; M. Barja trouve la comparaison « un tanto *acuática* » (p. 138). C'est peut-être par imitation inconsciente qu'il écrit plus loin :

Llovía sobre mojado cuando en España se conocieron las teorías de Schlegel y las prácticas de Victor Hugo. Y lo que la lluvia extranjera hizo no fué más ni menos que dar vigor a las húmidas plantas que en la tierra se escondían... (p. 151).

Ou encore lorsqu'il parle de la morale chez Adelardo López de Ayala, de ses pièces contre l'agiotage et le positivisme :

El agiotage en sí mismo y el positivismo en sí mismo no son ni males ni bienes, ni virtudes ni vicios. Si por no ser agiotista ni positivista no se es más que quieto y moderado ciudadano, negativamente acaso se gane algo; positivamente, ganaremos tanto como los norteamericanos con su ley seca : no beber vino, y beber agua.

Voici qui n'est pas moins trempé en fait de comparaison :

La boca de Zorrilla es una catarata, un Niágara de palabras. La comparación es bastante exacta. Porque de la misma manera que aquel torrente impetuoso adquiere forma artística al lanzarse en el aire, grata a la vista por los cambiantes de arco iris en que la luz se descompone al reflejarse en la onda que cae, y grata al oído por el rumor que su caída produce, así las palabras, al salir de la boca del poeta en fluido torrente, van tomando forma artística en la onda curva de sus versos, estrofas y poemas, y son como un continuo verso, una continua estrofa, un continuo poema (p. 278).

Enfin ceci, qui pour être sans poésie n'en est pas moins expressif (il s'agit toujours de Zorrilla) :

Zorrilla es un poeta generalmente cansado. Lo cansado es, volvemos a decir, la excesiva mediocridad y exagerada vulgaridad de su poesía, y la excesiva charlatanería en que disuelve ese poco de poesía, como un gramo de azúcar en un litro de agua (p. 282).

Il n'entre pas dans mon esprit de reprocher à M. Barja la similitude de ses trouvailles, je la constate, simplement, et il sera le premier à rire des rapprochements.

G. CIROT.

V. Salado Alvarez, *Mejico peregrino: Mejicanismos supervivientes en el inglés de Norte-América*. Mejico, Talleres gráficos del Museo Nacional de Arqueología, 1924, 173 pages, 1 dollar.

Discours de réception à l'Academia Mejicana « correspondiente de la Real Española ». Très intéressant recueil de mots ou expressions, espagnols ou mexicains, passés, plus ou moins défigurés, dans l'anglais américain *barbecue, mestang, quirt, peanoche*, ou plus généralement encore de l'influence subie par cet anglais au contact des pays hispano-américains (par exemple *corn* arrivant à désigner exclusivement le maïs et non plus le blé). Curieux est le mot *vamosed* (= *escarpse*) probablement tiré de *vamos!* Le sens spécial donné à *pueblo, hombre*, etc., au Mexique, est noté en passant, ainsi que l'emploi au Texas de mots inconnus au Mexique. Plusieurs appendices : le nom *California*; spécimen de l'espagnol dans un journal américain en langue espagnole; *chingar* et dérivés; glossaires du Texas et de la Californie; influence du castillan sur le nahuatl.

G. CIROT.

Jean Amade, *Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne au XIV^e siècle*. Toulouse, Privat, 1924, 568 pages, 20 francs. — *Bibliographie critique pour l'étude des origines et des premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne au XIV^e siècle*. Toulouse, Privat, 1924, 88 pages, 5 francs.

Ces deux publications, séparées pour des raisons qui tiennent à la réglementation universitaire actuelle des thèses de doctorat, n'en font qu'une en réalité. Si elles avaient été réunies, il est probable que la bibliographie eût été réduite; et, en somme, il n'y a pas lieu de se plaindre que tel n'ait pas été le cas, une bibliographie sur la question étudiée par M. Amade étant quelque chose de neuf et de très utile (je parle pour ceux qui ont encore quelque chose à apprendre). Morel-Fatio avait eu l'initiative d'une bibliographie du théâtre espagnol qui a rendu service en un temps où il n'y avait guère de ressources de ce genre pour les non-initiés. Celle-ci, même si elle était incomplète, serait à tout le moins un bon point de départ. Les mêmes ouvrages y reparaissent souvent, mais c'est que l'auteur a tenu à y renvoyer, avec l'indication des pages, pour chaque question. Je ne crois pas qu'on puisse lui reprocher ce souci de la précision. Il ne suffirait pas, par exemple, d'avoir cité une fois pour toutes la *Literatura española en el siglo XIV* du P. Blanco García. Les redites, ici, ont moins d'inconvénients que d'avantages.

Quant au sujet auquel s'est attaqué M. Amade, est-il besoin d'en

faire ressortir l'intérêt? Même pour qui considérerait cette renaissance comme factice et refuserait de se laisser convaincre par des développements si amples, des observations si pénétrantes, une phrase si doucement persuasive, où jamais un éclat ne choque ni une assertion ne heurte, même pour ce sceptique, s'il existe, il y aurait toujours profit, pourvu qu'il s'intéresse à l'Espagne, à voir replacer dans le milieu d'où ils ont tiré leur sève des hommes d'une certaine notoriété, après tout, dans la péninsule entière, comme Buenaventura Carlos Aribau, Milá y Fontanals, Rubió y Ors: Aribau, l'initiateur de cette *Biblioteca de Autores Españoles*, décriée, mais non remplacée encore (j'ose même dire irremplaçable, car avec les exigences d'aujourd'hui, quelle usine à éditions critiques faudrait-il pour la mettre au point?); Milá, le maître qu'invoque Menéndez Pelayo, le rénovateur de l'histoire littéraire en Espagne; Rubió, l'ancien recteur de Barcelone, l'ancien professeur de Valladolid? Les érudits ne seront pas fâchés non plus de retrouver aussi dans leur cadre le laborieux Próspero Bofarull, le chef d'une dynastie d'archivistes, celui auquel on doit l'admirable ordonnance de l'Archivo de la Corona de Aragón, et l'initiative d'une collection de documents qui en est à son quarantième volume; et Torres Amat, l'auteur des *Memorias para ayudar a formar un Diccionario crítico de los escritores catalanes*, que l'on consulte toujours malgré ses quatre-vingt-dix ans d'existence.

Belle destinée, vraiment, que la leur! Qui eût pensé à parler, dans une thèse, d'un Bofarull, d'un Torres Amat, d'un Milá, s'ils n'avaient eu leur rôle et leur place d'honneur dans le mouvement de la Renaissance catalane? Qui, d'un Aribau ou d'un Rubió, s'ils n'avaient écrit l'un l'*Oda a la patria*, l'autre *Lo Gayter del Llobregat* et *Roudor del Llobregat*? Et quels lecteurs auraient-ils aujourd'hui, s'ils avaient écrit, en castillan, de ces poèmes comme tout espagnol qui se respecte en écrit dans sa jeunesse et son âge mûr? Mais ils ont écrit en catalan, ils ont chanté le Llobregat, et les montagnes qu'on distingue du ciel parce qu'elles sont plus bleues, comme d'autres ont chanté les bords du Tormes ou du Tage; et pour cela seul leurs noms ont retenti en Sorbonne... Quelle couronne les Catalanistes ne doivent-ils pas à M. Amade?

Pas les Catalanistes seuls. S'il y a une bonne chose pour un grand pays, c'est que l'amour de la petite patrie y soit vivant, que dans cette petite patrie il y ait une langue, et que dans cette langue chantent les poètes, comme dit si bien M. Amade (p. 481):

Celle-ci garde, en effet, tant de rapports intimes avec la terre où elle est née, avec les hommes qui s'en servent, qu'elle est seule à pouvoir évoquer, en son royaume géographique à la fois et spirituel, les images exactes et parlantes, les lignes souples de la réalité en mouvement, les palpitations de la vie et tous ces battements imperceptibles où se révèle ensuite, pour

l'artiste, l'heureuse transcription de la beauté extérieure. C'est en catalan, semble-t-il, que s'exprime la nature catalane : tout autre idiome ne rend donc point la vérité profonde de ses paroles.

M. Amade, je gage, est poète¹, — comme il est Catalan ou quelque peu — ; cela se voit à sa dernière phrase, expression un peu appuyée d'une idée juste. La gloire littéraire d'un pays n'a rien à perdre à ce que ses poètes parlent la langue de leur enfance, même si cette langue n'est pas la nationale officielle. Ils y trouveront des accents, des mots, des tendresses, des images que le lexique manié au collège ne leur fournit point. Quel tressaillement, je ne dis pas seulement les compatriotes d'Aribau et de Rubió, mais Aribau et Rubió eux-mêmes, eussent-ils éprouvé, les uns à lire, les autres à composer leurs poèmes en castillan ? Or, un poète qui ne tressaille pas n'est pas un poète ; une poésie qui ne fait pas tressaillir n'est pas une poésie. Et n'est-ce pas un beau fleuron pour les lettres espagnoles au Moyen-Age que cette poésie galicienne des *cántigas*, et des *cantares de amigo* et même des *cantares de escarnio* ? Est-ce qu'on ne la leur a pas incorporée ? La renaissance de la poésie catalane ne pouvait donc être qu'un événement heureux pour toute l'Espagne, une preuve de vitalité et de génie.

Et c'est bien pourquoi M. Amade, qui enseigne la langue et la littérature espagnoles à Montpellier, nous apporte en fait, dans ce volume, un chapitre de littérature espagnole, et un chapitre qu'il faut connaître.

Il n'est pas tombé dans le panégyrique à outrance. Il a su apprécier telle œuvre à sa valeur, qui est mince, et préférer, par exemple, aux strophes de *Lo Gayter del Llobregat*, les octaves de l'*Oda a la patria*², qu'il commente avec finesse et qui, en effet, est quelque chose de réussi et d'heureux, de spontané en tout cas, d'inconsciemment génial pourrait-on dire, vu les circonstances de la composition, puisque l'occasion en fut aussi prosaïque que touchante : l'anniversaire d'un patron.

Au reste, toutes ces œuvres, même si l'on y comprend *Lo templo de la gloria*, attribuée à Puigblanch et qui pourrait bien être une œuvre du XVII^e siècle d'après ce qu'on nous donne à entendre, ne forment pas un gros paquet, et M. Amade a pu se donner le plaisir d'en reproduire l'essentiel. Mais la poésie ne se pèse pas sur une bascule. « Mignonne, allons voir si la rose », l'ode de Malherbe à Duperrier, le sonnet d'Arvers, voilà qui ferait déjà un joli fonds pour une littéra-

1. Et ce n'est peut-être pas, après tout, une tare quand il s'agit de parler de poésie ; j'irais jusqu'à dire que c'est plutôt une garantie de compétence, même dans une thèse de doctorat.

2. Ce sont bien, en effet, des octaves, comme le juge M. Amade ; tout l'indique, les rimes et le mouvement.

ture. Si l'on en trouve l'équivalent au temps de cette Renaissance catalane à laquelle M. Amade a consacré son livre, M. Amade n'a pas perdu son temps, ni le nôtre.

Je sais qu'il y a d'autres régions de l'Espagne très originales : le Pays Basque, les Asturies, la Galice, la Montagne. etc., et je n'oublie pas, certes, la Castille; mais la Catalogne, aussi bien par l'aspect physique que par sa situation et son histoire, est un de ces pays qu'on n'oublie pas. Non pas seulement le Montserrat, si fantastique, mais toutes ces collines ou ces petites montagnes qui se profilent, sous la lumière crue et sèche, autour de l'immense capitale et jusqu'aux Pyrénées; voilà ce que l'œil voit avec charme et retient pour jamais. Si la poésie naît de la terre, elle ne peut pas parler là comme ailleurs; il lui faut, M. Amade a raison, des mots qui soient nés là aussi. Et c'est pourquoi, oh! sans arrière-pensée politique, on peut le croire, quiconque aime la poésie doit saluer, avec le professeur montpelliérain, cette renaissance d'une littérature et d'une langue, même si cette renaissance, en ce qui concerne la littérature, a quelque chose d'artificiel. Mais après tout, y a-t-il prescription, quand la langue est toujours vivante? Et que le catalan soit vivant, et bien vivant, à Barcelone même, il suffit d'y aller pour s'en convaincre.

G. CIROT..

Discursos leídos ante la Real Academia Española en la recepción pública de don Eduardo Gómez de Baquero el día 21 de junio de 1925. Madrid. Tipografía de la « Revista de Archivos », 1925.

D. Eduardo Gómez de Baquero. Fino, correcto, pulcro, comedido. Capaz, por su aguda inteligencia de comprender y apreciar los desarros, las turbulencias literarias, pero de comprenderlas intelectualmente, no de casarse con ellas, no de fundirse con semejantes cualidades, que no se aviene su manera de producirse con la pasión ni la violencia.

Su cultura es muy extensa; su espíritu enciclopedista; su curiosidad nunca satisfecha. Todas las manifestaciones literarias, filosóficas, jurídicas, religiosas, le atraen, le interesan. Junto a toda obra, sabe colocar una apostilla de inteligencia, de simpatía. Porque su ideal en la crítica, parece ser el de explicar la producción justipreciando amorosamente sus aportaciones.

Si en España hubiera salones literarios, como ha habido en Francia, brillaría exquisitamente en ellos, porque es un hombre de *buena sociedad*. En el siglo XVIII su tacto, con ese otro admirable don, la ingeniosa manera de decir, le hubieran asimilado a la categoría de abate, un abate incrédulo y amigo de Dalember. En el XIX, ha tenido que ser liberal. Por azares de la política ha parecido conservador y por las cosas de la vida española ha sido siempre periodista. Con orgullo — y

es justo, porque raro es el hombre de cuenta, español, del siglo XIX, que no ha sido periodista — él lo proclama.

En el periódico ha mostrado, más en el periodismo político que en el puramente literario, otra faceta de su espíritu: la percepción satírica de hombres y cosas. ¡Qué admirable satírico si su afán de equilibrio estable no se lo hubiera vedado! No un satírico agrio y desapacible, ni de esos otros, entre los cuales hay algunos excelentes, un poco groseros en la expresión, sino del corte de aquel « canónigo Villanueva, hombre que con tiento de blanda mano clavaba el dardo en el pecho ».

Intelectual, con apariencia de teorizante o espectador, tal se ha presentado en general. Pero, dígame en su honor, que sin ademanes descompuestos, ni actitudes heroicas, con natural sencillez ha sabido no romper los lazos con un hombre caído y hablar, cuando todos callaban, serenamente, del hombre a quién la consigna era de silenciar. Y estos actos no adquirirían tampoco para el que los advertía valor de gestos desmesurados ni insólitos, no rompían la continuidad de la serie de actos precedentes.

La Academia Española le ha admitido por unanimidad. Justo homenaje a uno de los hombres que más pertinazmente han cultivado nuestra crítica, han amado con mayor fervor nuestra literatura y que además ha logrado la posesión de una lengua fluida y sutil, de tan bella diaphanidad, que hace recordar el maravilloso estilo límpido y cristalino del Galdós y del *Clarín* de los últimos años.

Su discurso de recepción se titula: *El triunfo de la novela*. Recientemente, en España, a la par que en Francia, se ha colocado de nuevo sobre el tapete, el problema de la evolución o desaparición de dicho género literario. Baroja, Ortega Gasset, Azorín, han discutido muy ingeniosamente sobre el tema. El mismo Gómez de Baquero, en artículos de revista y en un libro de ha poco, también se ha preocupado del asunto.

En este discurso, después de recordar otro de recepción, del duque de Rivas, y la voz de alarma de René Boylesve, considera amena y sucintamente el papel de España en la producción novelesca, no sólo aportando a la literatura universal el nombre de Cervantes e iniciando aún antes que Boccaccio con el *Conde Lucanor*, los gérmenes de la novela, sino también floreciendo en el XIX con nuevo renacimiento. Por ello — y en rápida ojeada muestra la diversidad de la forma novelesca en toda Europa y las diferentes maneras actuales, — afirma que la novela, evolucionará, cambiará de aspecto, de técnica, pero no perecerá. Al contrario su *triunfo será duradero y fecundo*.

El maestro Menéndez Pidal ha contestado al Sr. Gómez de Baquero. Examina en su discurso, con preciso aquilataamiento, la labor realizada por el nuevo académico desde sus primeras colaboraciones, allá por el año de 1891, hasta las de hoy. Un momento se detiene para elogiar

altamente el libro de guerra: *Soldados y paisajes de Italia*, en el que su fervor partidista, aliadófilo, no perjudicó a la clara visión, elegante, fina, de honda emoción, del literato. No es un libro más de guerra, es un libro que, aparte de las condiciones en que nació, permanecerá por la riqueza del estilo y el arte de la composición. Luego, los volúmenes de crítica, las notas, que recuerdan los *Epilogos* de Remy de Gourmont.

Unas breves palabras cordiales y al final... ¿Diré que hay quizá en las últimas frases de D. Ramón Menéndez Pidal, al reconocer que el periódico absorbe la actividad de muchos excelentes ingenios en detrimento del libro, porque éste adquiere menos difusión y es peor remunerado, diré, que me parece sentir en ellas un dejo de melancolía?

M. NÚÑEZ DE ARENAS.

Universidad de Valladolid, Sección de estudios americanistas.

Serie primera. *Conferencias del Curso 1923-1924.*

Ce recueil de conférences faites à l'Université de Valladolid prouve une belle vitalité à laquelle nous ne serons pas les derniers à applaudir. Il comprend :

I. *Leyes del imperio español. Las leyes de Indias y su influjo en la legislación colonial extranjera*, par le professeur Vicente Gay, initiateur de cette section d'études américanistes, 318 pages. C'est une apologie éloquent et vigoureuse de la colonisation espagnole; et la critique des régimes appliqués par d'autres pays à leurs colonies n'est pas ici un trop terne repoussoir. Mais si l'on a été injuste envers l'Espagne, si l'on a pris trop à la lettre les allégations du P. Bartolomé de las Casas, qui affirmait que 24.000.000 d'indigènes avaient été sacrifiés en 20 ans, il y a déjà pas mal d'années que le contre-pied de ce dénigrement a été pris et qu'une ère de justice a commencé vis-à-vis de l'Espagne. Le plaidoyer fort documenté de M. Gay n'en vient pas moins à son heure pour apporter à tous une conviction définitive.

II. *La política exterior norte-americana de la post-guerra (hasta los acuerdos de Washington de 1922)*, par le professeur Camilo Barcia Trelles, 201 pages et 5 cartes. En dehors de nos études, mais à signaler pour l'intérêt actuel de ces questions qui nous touchent de si près, vues par un Espagnol.

III. *La legislación penal y la práctica penitenciaria en Suramérica*, par le professeur Luis Jiménez de Asúa, 2 conférences.

IV. *El vínculo jurídico-mercantil entre España y América*, par le professeur José-María González de Echávarri y Vivanco, 2 conférences. Il semble qu'on peut défendre l'Espagne sans tirer parti des phrases à effet du correspondant d'un journal madrilène à Paris, qui parle de « la vacuna de la civilización — alcohol y sífilis — que los fran-

cesos *administran sabiamente a las tribus sumisas.* » La discussion n'a rien à gagner à reproduire de telles perfidies.

V. *El primer contacto de blancos y gente de color en América. Estudio sobre el diario del primer viaje de Cristóbal Colón*, par Francisco Maldonado de Guevara. Commentaire extrêmement curieux et suggestif.

VI. *La poesía de Amado Nervo*, par le professeur A. Torre Ruiz. Il s'agit d'un poète mexicain, né en 1870, mort en 1919, dont les œuvres complètes ont été publiées par la « Biblioteca Nueva », Madrid, 1920, et qui a écrit ceci : « Sin humildad no se puede ser poeta, porque el alma íntima y radiante de las cosas no se comunica más que a los humildes ».

G. CIROT.

Parra-Pérez (C.) *Miranda et la Révolution française.* Paris, librairie Pierre-Roger, 1925 ; in-8° ; LVII-474 pages.

Francisco de Miranda, né à Caracas en 1752, sert d'abord, comme officier de l'armée espagnole, dans la guerre d'Indépendance américaine. En mauvais termes avec ses supérieurs, il passe à Londres en 1784. Il voyage pour s'instruire à travers le monde : il étudie l'armée prussienne que commande encore le grand Frédéric ; il parcourt l'Autriche, la Hongrie, l'Italie, la Grèce, l'Égypte, l'Asie-Mineure, devient colonel de l'armée russe, plaît à Catherine II et reçoit d'elle des sommes considérables, est expulsé de Suède par Gustave III, traverse la Norvège et le Danemark, d'où, par Zurich et la Haye, il regagne Londres en 1789. Il entre en relations avec Pitt, et dès 1790, obtient du gouvernement anglais des subsides pour préparer le soulèvement des colonies espagnoles. En mars 1792, il est à Paris ; bien accueilli par les chefs de la Gironde, nommé maréchal de camp, il prend part à la campagne de Valmy, coopère à l'occupation de la Belgique, où, dans les premiers mois de 1793, il commande en chef. Il ne réussit pas à prendre Maestricht ; la défaite de Neerwinden, de laquelle Dumouriez le rend responsable, met fin à sa carrière militaire. Bientôt emprisonné à la Conciergerie, traité en complice de Dumouriez et en agent de l'Angleterre, il se défend si bien que le Tribunal Révolutionnaire l'acquitte à l'unanimité. Après la chute des Girondins, Miranda, qui mène grand train à Paris, est arrêté pour la seconde fois. Les Thermidoriens ne le rendent qu'en janvier 1795 à sa vie de luxe et de plaisirs. D'où venait l'argent ? D'Angleterre ou de Russie ? Passablement suspect, et par son genre d'existence, et comme « partisan des anciennes frontières », il est, de nouveau, poursuivi sous le Directoire, emprisonné quelques jours, frappé d'un arrêté d'expulsion qui reste sans effet. Inscrit, après le 18 fructidor, sur la

liste des condamnés à la déportation, il se réfugie en Angleterre, et ne songe plus qu'à solliciter l'appui du gouvernement britannique en faveur des colons espagnols. Après le 18 brumaire, Bonaparte lui accorde la permission « tacite » de rentrer à Paris; mais Fouché ne tarde guère à l'expulser; il quitte à jamais la France le 17 mars 1801. Il consacre ses dernières années à préparer, contre l'Espagne, l'insurrection des colonies. Il y travaille avec le gouvernement de Washington, avec l'Angleterre; il finit par renoncer au concours de l'étranger. C'est avec Bolivar qu'il organise le soulèvement du Venezuela, qui échoue en 1812. Prisonnier des Espagnols, il meurt, après quatre ans de captivité, à Cadix, le 14 juillet 1816. — Ce roman d'aventures, que fut la vie de Miranda, est raconté par M. Parra-Pérez avec un grand luxe de détails et beaucoup d'agrément. Les historiens de la Révolution y trouveront des faits nouveaux, qui, tirés des Archives Nationales, des Archives des Affaires Étrangères, de la Guerre et de la Marine, leur permettront de reviser le procès des responsabilités militaires de Miranda. Les hommes et les événements de cette époque ne sont pas toujours présentés par l'auteur avec une objectivité complète. Le livre ne s'en lit pas moins avec un vif intérêt. Bien que dédiée au président des États-Unis du Venezuela et publiée pour le centenaire de la bataille d'Ayacucho, cette biographie n'est pas une apologie.

A. RENAUDET.

CHRONIQUE

~~~~~ Arturo Farinelli, *Ensayos y Discursos de crítica literaria hispano-europea, con carta-prólogo de Ramón Menéndez Pidal* (Pubblicazioni dell' Istituto Cristoforo Colombo, n° 17), 2 vol. Roma, 1925; 40 lire. Fratelli Treves di Roma. — Ce recueil d'articles ou discours dispersés un peu partout (tel l'article sur Gracián que nous rappelions dans notre précédent fascicule) sera certainement reçu avec empressement et sympathie. Morel-Fatio avait beaucoup d'estime pour la personne de l'auteur, pour son labeur consciencieux et désintéressé. D. Ramón Menéndez Pidal a su dire, dans sa préface, ce qu'il fallait. Voici le contenu des deux volumes : I. *Dante a través los siglos* (première ébauche du livre *Dante in Spagna*, etc., 1921); *España y su literatura en el extranjero*; *El último sueño romántico de Cervantes*; *Guillermo de Humboldt y el País Vasco*; *Marcelino Menéndez y Pelayo*; *Consideraciones sobre los caracteres fundamentales de la Literatura Española*; — II. *España y Francia*; *España y Flandes (Holanda)*; *La « Comedia » Española en Holanda y Alemania*; *John Lyly, Guevara y el « Euphuismo » en Inglaterra*; *Gracián y la literatura de corte en Alemania*; *Cartas de F. A. Wolf, H. Luden, y F. Jacobs a Alvar Augustin de Liaño*; *Calderón y la música en Alemania*; *Don Juan y la literatura donjuanesca del porvenir*.

~~~~~ Arturo Schopenhauer y la literatura Española, por el Prof. Dr. A. Hämel en el Spanisches Institut de la Universidad de Würzburg. Tirada a parte del vol. II de Anales de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Granada (Granada, Librería López-Guevara, 1925). Conférence lue le 1<sup>er</sup> juin 1925 à l'Université de Grenada. Revue complète, quoique rapide, des connaissances de Schopenhauer en littérature espagnole. L'illustre traducteur et commentateur de Gracián a été jusqu'à découvrir dans Larra une phrase sur le chien pour l'opposer à une assertion de Spinoza. De Gracián il a su tirer des armes contre Hegel. Au surplus, sa conformité avec Gracián, constate M. Hämel, est parfaite, sauf peut-être deux exceptions.

~~~~~ *Waffen nach der spanischen Literatur des 12. und 13. Jahrhunderts*, von Dr. phil. Wilhelm Giese, Bibliothekar am Ibero-amerikanischen Institut [*Mitteilungen und Abhandlungen aus dem Gebiet der romanischen Philologie* veröffentlicht von Seminar für romanische

Sprachen und Kultur (Hamburg) Band VI]. Travail très minutieux et très précieux, avec figures et index, qui permettra de se représenter exactement le sens de beaucoup de mots de l'art militaire dans les anciens textes.

— André Vovard, *La vérité sur la mort d'Alvarez de Castro* (Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Comité des travaux historiques et scientifiques. Section d'Histoire Moderne [depuis 1715] et Contemporaine. Notices, inventaires et documents. XI. Etudes de documents divers. Paris, F. Riedor, 7, place Saint-Sulpice; 1925). Contre la légende de l'empoisonnement du vaincu de Gérone par les Français.

— Voir dans notre *Revue des Études anciennes* de 1926 (n° 1, p. 101), une appréciation très élogieuse du livre de M. Mendes Corrêa, *Os Povos primitivos de Lusitânia (Geografia, Arqueologia, Antropologia)*, 1924; Porto, Figueirinhas, rua das Oliveiras, 71. Compte rendu court, mais le nom du signataire en dit long : Camille Jullian.

— Nous n'avons pas rendu compte du beau travail de D. Miguel Asín y Palacios, *La escatología musulmana en la Divina Comedia* (1919). le sujet traité étant étranger à nos études et la nouveauté de la thèse ayant assez attiré l'attention. Nous voulons cependant signaler un article publié par M. Renaudet, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, dans la *Revue de Synthèse historique* (Paris, La Renaissance du Livre, 1925) : *Les influences orientales dans la Divine Comédie et la peinture toscane*, où est rapproché « du livre où M. Asín Palacios fondait naguère, sur une admirable reconnaissance des légendes religieuses de l'Islam, une nouvelle théorie des sources de la *Divine Comédie*, le livre où M. Soulier fonde... une nouvelle théorie de la peinture toscane et de son évolution... ».

— Joaquim de Carvalho, prof. da Universidade de Coimbra, *Una epistola de Nicolau Clenardo a Fernando Colombo* (Separata de « *O Instituto* », vol. 73, n° 2). Dédié à la mémoire d'Adolfo Bonilla, cet article reproduit et commente une lettre intéressante pour l'éloge qu'elle contient de Christophe Colomb et de Fernando lui-même : c'est l'épître mise comme dédicace par Clénard en tête du premier livre de la première *Décade* de Tite-Live, qu'il publia en 1533, et dont un exemplaire se trouve à la Colombine.

— Nous avons reçu le premier volume de *Miguel de Cervantes Saavedra, Don Quijote de los Mancha, Kritische Ausgabe mit Kommentar in 5 Banden*, besorgt von Adalbert Hämel, A. O. Professor der Romanischen Philologie an der Universität Würzburg, Halle (Saale), Verlag von Max Niemeyer, 1925. 6 marks. L'introduction porte comme épigraphe cette phrase de Quintilien : « In veteribus libris reperta mutare imperiti solent, et dum librorum insectari

volunt inscientiam, suam confitentur ». On voit dans quel esprit l'éditeur a conçu le travail qui lui incombe.

~ Eugenio Mele, *Opere del Gracián e d'altri autori spagnuoli fra le mani del P. Casalichio*. (Extr. dal *Giornale storico della Letteratura italiana*, 1923, p. 71 sq.)

~ Eugenio Mele et Adolfo Bonilla y San Martín, *Un cancionero del siglo XVII. Descripción y poesías inéditas*, Madrid, Tip. de la *Revista de Archivos* (1925). Ms. de 515 folios appartenant à la Bibliothèque Brancacciana de Naples. Les 317 premiers folios contiennent un *cancionero* espagnol : f° 1-55 et 286<sup>r</sup> poésies du comte de Villamediana, la plupart inédites ; f° 56<sup>r</sup>-284<sup>r</sup>, poésies de Góngora dont deux seulement inédites, les autres avec des variantes, paraît-il, intéressantes. Celles de Villamediana sont reproduites (en tout soixante), ainsi que deux poésies anonymes sur l'alguacil Pedro Vergel et un sonnet de Jacinto de Aguilar y Prado.

~ Cardozo de Bethencourt, *Épitaphes de juifs portugais, au Musée lapidaire de Bordeaux* (dans *Revue historique de Bordeaux*, nov.-déc. 1924).

~ Robert Ricard, *Sur la politique des alliances dans la conquête du Mexique par Cortés* (dans *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. XVII, 1925, p. 245-260).

~ *Ce que pense la jeunesse européenne. IV. Espagne*, par H. Pérez de la Ossa (trad. par Robert Ricard), dans *Revue des Sciences politiques*, juillet-sept. 1925.

~ Nous avons reçu huit fascicules de *Lusitania, Revista de Estudos portugueses*, dont la directrice était l'illustre M<sup>me</sup> Carolina Michaëlis de Vasconcellos, et dont les secrétaires sont MM. Affonso Lopes Vieira et Reynaldo dos Santos. L'administration est rua de Garrett, 73, Lisboa. Parmi les articles parus, nous signalerons : *Do sigilo nacional sobre os descobrimentos*, par Jaime Cortesão ; *O Claustro dos Jerónimos*, par Reynaldo dos Santos ; *Pintura primitiva portuguesa : Jorge Afonso*, par José de Figueiredo ; *O escudo português*, par Ant. de Vasconcellos ; *Eça de Queirós e o Renascimento da Língua portuguesa*, par Jaime de Magalhães Lima ; *Em volta de Sancho II*, par Carolina Michaëlis de Vasconcellos ; *Noticias de Portugal de 1578-1580 segundo cartas de uma casa comercial neerlandesa*, par J. Lúcio d'Azevedo ; *O astrólogo João Gil e o « Livro da Montaria »*, par L. Pereira da Silva ; *Carta inédita de Camões*, commentaire par José Marie Rodrigues ; suivent des articles consacrés à Camões dans un « fascículo Canoniano » (V e VI, 1925) ; *A casa do Capitulo do Convento de Cristo*, par F. A. Garcez Teixeira ; *Uma armada portuguesa do seculo XVI*, par Henrique Lopes de Mendonça ; *Adágios portugueses*, par J. Leite de Vasconcellos ; *O estilo de Eça de Queiros*, par J. de Magalhães Lima ; *Pedro Nunes espoliado por Alonso de Santa Cruz*, par

R. Pereira da Silva: *O cirurgião António de Almeida*, par Reynaldo dos Santos; etc., etc. M. Af. Lopes Vieira a donné une traduction en prose portugaise du *Cantar de Mio Cid*.

— La *Revista histórica* publiée par l'Archivo y Museo histórico nacional de Montevideo (directeur M. Telmo Manacorda) a consacré son n° 31 (t. XI) de janvier-avril 1925 au fondateur de la nation uruguayenne, le général José Artigas.

— M. E. Lambert, ancien membre de notre École des Hautes-Études hispaniques, continue ses études sur l'art espagnol. Il vient de publier dans la *Gazette des Beaux-Arts* (sept.-oct. 1925) un article sur l'architecture musulmane du x<sup>e</sup> siècle à Cordoue et à Tolède, où il suggère en terminant l'idée d'influences possibles de cette architecture sur les constructeurs français: « Il n'est pas absurde de supposer que les voûtes nervées des Arabes ont pu suggérer à certains d'entre eux l'idée première des arcs ogives qui appaurent en France à cette époque. » Il vient également de donner dans la collection *Les Villes d'art célèbre* (Laurens, Paris, 6, rue de Tournon) un *Tolède*, dont le moins qu'on puisse dire est que, rien que pour les illustrations, il faut l'avoir comme guide et comme souvenir, et que le texte est plein de science et d'idées. On notera en particulier le rapprochement: « Telle qu'elle est quand on la ramène à ses grandes lignes, la cathédrale de Tolède est le développement logique d'un type d'église qui s'était construit en France, en particulier à Notre-Dame de Paris et à Bourges, puis au chœur du Mans. Mais ces grandes églises qui paraissaient déjà archaïques en France vers 1225 avec leurs doubles collatéraux, leurs transepts peu saillants ou même inexistantes, les deux seules tours de leur façade, ne présentent que des étapes vers la réalisation d'un type dont le chevet de Tolède offre l'achèvement complet.

— Le rapport sur les concours d'agrégation d'espagnol et de certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol dans les lycées et collèges en 1925 a été publié par la *Revue de l'Enseignement des langues vivantes*, n° de février 1926 (Librairie H. Didier, 4, rue de la Sorbonne, Paris). P. 54, « bon à débrouiller les commerçants », lire *commençants*. Mais *commençants* est, après tout, une heureuse coquille.

— *Erratum*. Dans notre dernier fascicule, p. 111, l. 18, lire 1327, et non 1227.

G. CIROT.

6 avril 1926.

---

LA RÉDACTION: P. PARIS; G. CIROT, secrétaire;  
G. RADET, directeur-gérant.

---

7.246. — BORDEAUX. — IMPR. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 11. — 1926.



*Este Boletín sale trimestralmente (a principios de enero, abril, julio y noviembre). — Centros de suscripción. BORDEAUX: Feret, rue de Grassi, 9; TOULOUSE: Éd. Privat, rue des Arts, 14; PARIS: A. Fontemoing, rue Le Goff, 4; MADRID: G. Molina, Travesía del Arenal, 1. — Precios de suscripción: 30 francos año (Francia); 35 francos para los demás países de la Unión postal; números sueltos, 9 francos.*

LOS SUSCRIPTORES DE ESPAÑA PUEDEN HACER EL PAGO POR MEDIO DE LIBRANZA DEL GIRO MUTUO A NOMBRE DEL SR MOLINA, TRAVESÍA DEL ARENAL, 1, MADRID.

---

Introducción a la Paleografía musical Gregoriana, par Dom Gregori M<sup>e</sup> Sunyol, O. S. B. monjo de Montserrat. Abadía de Montserrat, MCMXXV, ix-410 p., in-8<sup>o</sup>, avec planches hors texte et gravures.

Revista de Filología española, Anejos: VII, Los textos españoles y gallego-portugueses de la Demanda del Santo Grial, por P. Bohigas Balaguer. Madrid, 1925.

Teatro antiguo español. Textos y estudios. Lope de Vega. El marqués de las Navas, publicado por José F. Montesinos. Madrid, 1925 (Centro de Estudios históricos). 8 ptas.

Eleuterio F. Tiscornia, « Martín Fierro », comentado y anotado. Tomo I. Texto, Notas y Vocabulario. Buenos-Ayres, Imprenta y Casa editoria « Coni », Perú, 684. 1925.

Clásicos castellanos. Zorrilla, Poesías. Edición y notas de Narciso Alonso Cortés. Ediciones de la Lectura, Madrid, 1925. 5 ptas.

Hispania, A journal devoted to the interests of Teachers of Spanish, and published by the American Association of Teachers of Spanish (Volume IX, 1926). Stanford University California.

Hespéris, Archives berbères et Bulletin de l'Institut des Hautes-Études marocaines. 5<sup>e</sup> année, 1925. Emile Larose, éditeur, 11, rue Victor-Cousin, Paris. Abonnement: France et colonies, 50 fr.; étranger, 60 fr.

Bibliotheca Romanica. La vida de la Madre Teresa de Jesús (II), fasc. 306-307. Strasbourg, Heitz, 1925. 3 fr.

Bibliotheca Latina Medii Aevi. Fasciculus II. G. Cirot. De codicibus aliquot ad historiam Hispaniae antiquae pertinentibus olimque ab Ambrosio de Morales adhibitibus. Bordeaux, Feret, 1924. 15 fr.

R. Menéndez Pidal, Manual de Gramática histórica española. Quinta edición, Madrid, V. Suárez, Preciados, 48, 1925.

Portugalia, Revista de cultura, tradição e renovação nacional. Director: Fidelino de Figueredo. Administração: 125, 1<sup>o</sup>, rua dos Retrozeiros, Lisboa.

Lusitania. Revista de Estudos Portugueses. Livrarias Aillaud e Bertrand, rua de Garrett, 73, Lisboa.

# Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

## QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE  
LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX  
LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE  
LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

### I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES. — II. BULLETIN HISPANIQUE

Prix de l'abonnement à chaque périodique :

France. . . . . F. 60 » | Étranger. . . . . F. 60 »  
(Frais de port compris.) (Frais de port en sus.)

Pour la France et les pays français, une réduction de moitié est accordée aux Bibliothèques municipales ou universitaires, Musées ou Collections publiques, Sociétés historiques ou archéologiques, aux savants ou membres de l'Enseignement.

Depuis 1919, le *Bulletin italien*, qui formait la III<sup>e</sup> section du recueil, a cessé de lui être incorporé.

Les années I à XVIII (1900 à 1918) sont en vente à des prix variant de 30 à 50 francs le volume.

Les prix ci-dessus indiqués pour les abonnements ne s'entendent que de l'année courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume, varie entre 50 et 75 francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :

MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 9, Bordeaux.

Ceux qui seraient disposés à céder ce qu'ils possèdent de la *Revue des Etudes anciennes* ou du *Bulletin hispanique* (collections complètes, années ou fascicules séparés) sont priés d'en aviser les éditeurs, qui leur adresseront une offre de rachat.



**Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux**  
**et des Universités du Midi**

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XLVIII<sup>e</sup> ANNÉE

---

**BULLETIN HISPANIQUE**

Paraissant tous les trois mois

*sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse*

TOME XXVIII

N<sup>o</sup> 3

Juillet-Septembre 1926



**Bordeaux :**

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

**Lyon :** DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

**Marseille :** PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

**Toulouse :** ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

**Madrid :** G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL

**Paris :**

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI<sup>e</sup>

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VI<sup>e</sup>

# BULLETIN HISPANIQUE

(Universités de Bordeaux et de Toulouse)

Tome XXVIII, 1926, N° 3

## SOMMAIRE

**Justo Pérez de Urbel (O. S. B.)**, Orígen de los Himnos mozárabes (*continuación*). . . . . 209

**Georges Cirot**, Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII. . . . . 246

**Variétés**: Publications du centenaire de Camoëns (**G. Le Gentil**), p. 260; — Rapport à M. P. Paris, directeur de l'École des Hautes-Études hispaniques (**R. Avezou**), p. 269. — (**M. Nuñez de Arenas**), Simples palabras en memoria de D. Adolfo Bonilla y San Martín, p. 283.

**Bibliographie**: **M. BENSABAT AMZALAK**, *Indiculo dos trabalhos literarios de J. Leite de Vasconcellos* (**G. Le Gentil**), p. 288; — **F. CASTRO GUIASOLA**, *Observaciones sobre las fuentes literarias de « La Celestina »* (**G. C.**), p. 288; — **MARQUES BRAGA**, *Eclogas de Bernardino Ribeiro* (**G. Le G.**), p. 289; — **J. A. GORIS**, *Étude sur les colonies marchandes méridionales (Portugais, Espagnols, Italiens) à Anvers de 1488 à 1567* (**M. Bataillon**), p. 290; — **J. CARRERAS Y ARTAU**, *Doctrinas de Francisco Suárez acerca del Derecho de gentes* (**Gaston Richard**), p. 296; — **M. ARTIGAS**, *Don Luis de Góngora* (**G. C.**), p. 297; — **P. SALINAS**, *Clásicos castellanos, Meléndez Valdés* (**J. Sarrailh**), p. 299; — **EGAS MONIZ**, *Júlio Denis e a sua obra* (**G. Le G.**), p. 301.

**Chronique**: Pirenne, Ibarra y Rodríguez, Sánchez-Albornoz, Menéndez Pidal.

## COMITÉ FONDATEUR

† **E. MÉRIMÉE**, professeur honoraire de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.

† **A. MOREL-FATIO**, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, à Paris.

**P. PARIS**, membre de l'Institut, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid.

**G. CIROT**, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres, secrétaire de la Rédaction.

**G. RADET**, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, directeur-gérant.

## ORIGEN DE LOS HIMNOS MOZÁRABES

(Continuación <sup>1.</sup>)

LOS SIETE VARONES APOSTÓLICOS. *Urbis romuleae jam toga candida.* (S. VII-VIII.)— Himno asclepiadeo meramente rítmico, a pesar de lo cual puede muy bien colocarse en el siglo VII o el VIII. El ritmo está llevado con facilidad y movimiento; el latín es correcto y abundante, delatando los buenos tiempos. Lo mismo hay que decir de la misa que trae el sacramentario mozárabe para estos santos (314-317). Parece visigótica no sólo por la belleza del estilo, sino también por que toda ella supone que el fruto hecho por la predicación de los Siete Varones no había sido todavía comprometido por la religión de Mahoma. Aún podemos avanzar más, y es que la misa fué compuesta en la ciudad de Acci o Guadix. Basta observar esta frase, que no deja lugar a duda: « Nam dum missis discipulis in *hujus urbis convicinitate* escarum emi parum aliquid praecepissent... »

No se puede decir lo mismo con respecto al himno, aunque esté dedicado casi todo él a narrar los prodigios de los Siete Varones en Guadix. Al contrario, estos versos :

Accis continuo proxima fit Viris  
 . . . . .  
*Illuc* discipuli idola gentium.

1. Véase *Bull. hisp.*, t. XXVIII, n° 1, p. 5; n° 2, p. 113.



suponen que el himnógrafo escribía lejos de Acci<sup>1</sup>. Nosotros creemos que en Toledo; por que este himno sólo aparece en dos códices toledanos; y además, durante la época mozárabe había en Toledo una iglesia dedicada a San Torcuato y sus compañeros; y a la escuela toledana nos lleva la siguiente reminiscencia que encontramos de San Eugenio.

HIMNO:           Hinc te turba potens unica septies  
S. EUG.<sup>2</sup>        Haec tibi turba potens concedat prospera lector.

A mí me parece ver aquí la pluma de Cixila, el gran arzobispo de Toledo en el siglo VIII. Como ya vimos, a él se ha de atribuir el himno de San Tirso, al cual se parece mucho este de los Siete Varones Apostólicos. Algunos versos son enteramente iguales :

SIETE VARONES:   Sit trino Domino gloria unica  
                          Qui solus Dominus trinus et unus est,  
                          Saeclorum valide saecula continens.  
SAN TIRSO:        Sit trino Domino gloria sedula  
                          Qui solus Dominus trinus et unus est,  
                          Jugi imperio saecula continens.

El nombre de San Torcuato y sus compañeros está mal representado en los libros litúrgicos mozárabes del país cristiano; pero no falta completamente. El códice más antiguo de Silos, el Eucologio, que se remonta al siglo IX trae las oraciones que se debían decir en el día de su fiesta. (Cf. *Liber Sacramentorum* de Ferotín, col. 882.) En el siglo X hallamos los pasionarios de Silos y Cardena; uno y otro hablan de los Siete Varones. Estos pasionarios no son más que la ampliación de otro mucho más anterior, que, escrito antes del siglo IX, sirvió para formar en los primeros años de dicho siglo el calendario o martirologio lionés, en el cual también figuran San Torcuato y sus compañeros. (Cf. Dom Quentin, *Les Martyrologes historiques du Moyen-Age*, Paris, 1908, p. 140-148.)

1. Algunos datos locales se explican por las actas de los santos, que el himnógrafo sigue paso a paso.

2. Edic. Wollmer, *Monum. Germ. Hist., Auctores*, XIV, p. 240.

SAN ADRIANO Y SANTA NATALIA. *Jerusalem gloriosa Mater una martyrurum.* (S. VII.) — La estructura de este himno es a todas luces de buena época. Su autor vivía antes de la invasión, y escribía en un santuario famoso de San Miguel, cuyos prodigios recuerda en una estrofa: « Aquí resplandece aquel arcángel ilustre Miguel, que según el nombre de « quien como Dios » que lleva, sobresale por sus maravillas ». No conocemos ningún santuario de San Miguel en España anterior al siglo VIII, sino es el de S. Miguel de Escalada: pero sabemos que el culto de estos dos mártires era ya entonces popular, como se desprende del Eucologio de Verona. Dos versos de este himno podrían hacernos pensar que es San Eugenio su autor, por coincidir en las palabras y en la idea con otro de una poesía suya muy conocida y copiada en la Edad Media:

HIMNO: Et quibus non est corona  
Sit fides ad gloriam.

Concede veniam cui tolit culpa  
coronam. (*Oratio ad Deum, Padr. Tol., Lorenzana, I, 20.*)

Una frase de la misa de estos santos todavía se parece más a este verso de San Eugenio: « Et qui... non meremur coronam votorum impensione perducamur ad veniam ». (*L. Sacr., 344.*) Nada más podemos decir de este himno escrito en hermoso verso trocaico.

SAN JUAN BAUTISTA. *Puer hic sonat Joannes.* (S. VII.) — Buen verso trocaico es también el de este himno de San Juan, en cuyo honor tantas iglesias se levantaron ya antes de la invasión; entre ellas la que el rey Recesvinto mandó construir en Baños, y probablemente la del monasterio Biclarense cerca del Pirineo. El ms. de Toledo 35.6 trae el oficio de San Juan y entre él este himno con la particularidad de poner al margen un anagrama que dice *Ildefonsi* que bien podría indicar el nombre del autor (*Liber Sacram., col. 748*), pues como ha observado el P. de Bruyne, los antiguos mss. mozárabes ponían con frecuencia al frente o al lado de las piezas litúr-

gicas los nombres de sus autores; aún en los mss. que conservamos podrían señalarse algunos casos<sup>1</sup>. Así que tenemos un fundamento para sospechar que este himno sea de San Ildefonso, que gobernaba la iglesia de Toledo en tiempo de Recesvinto, muy devoto del Bautista. La fiesta de San Juan es tan antigua en España que ya la cita el martirologio de Carmona (s. v).

SAN CRISTÓBAL. *O beate mundi autor atque rerum conditor.* — Himno en verso trocaico rítmico; por lo cual, y por alguna rudeza de language, en medio de hermosos pensamientos, no me parece que se pueda atribuir a San Isidoro, como algunos quieren. Puede ser antiguo aunque no me atrevo a señalar su época. La misa del santo es de lo más bello del Sacramentario; obra de un gran escritor y de un gran teólogo. Lo mismo la misa que el himno dependen de la leyenda que encontramos en el Pasionario de Silos (s. x), y es preciso advertirlo porque son muchas y muy diferentes las formas, en que ha llegado hasta nosotros la narración del martirio de San Cristóbal. El himnógrafo nos cuenta uno a uno todos los sufrimientos del mártir y sus prodigios, siguiendo el mismo orden del Pasionario, y acomodándose a él hasta en los menores detalles. A veces no hace más que copiar. Véase el ejemplo siguiente:

## PASIONARIO.

Tunc rex iratus jubet cum suspensum unguis radi.. et cum denudatae fuissent costae ejus...

## HIMNO.

Nec moratus rex crudelis  
furibundus acriter  
jubet sanctum Christophorum  
pensum radi unguis.  
denudatis ejus costis.

El autor de la misa ha podido seguir más literalmente el texto original:

## PASIONARIO.

Quidam autem vir cum esset alienigena...

## MISA.

Dum enim... hunc inartyrem alienigenae gentis.

1. *Revue Bénédictine*, XXX, 1913, p. 428.



Baptizavit... beatum, et vocavit  
nomen ejus Christophorum, id est  
Christum induens.

Qui... habebat terribilem visio-  
nem.

Rex vero videns vultum ejus pro-  
peravit cadere de sede sua.

Ex sacro etenim lavacro tinctus,  
Christophorus est appellatus, quo  
Christum indutus...

Qui... corporali ostensione terri-  
bilem.

Quem (regem) ita suo almifico  
terrui adspectu ut properaret ca-  
dere de solio suo<sup>1</sup>.

Estas actas, que trae el Pasionario silense son evidente-  
mente de origen oriental, y por fortuna se ha podido encon-  
trar el texto griego, que apareció en el tomo I de *Analecta  
Bollandiana*. (P. 122 148.) La traducción que leemos en el  
silense, está hecha con bastante libertad, hasta el punto de  
que el traductor, se ha permitido añadir de su propia cosecha  
algunos prodigios nuevos. Puede leerse su obra en *Analecta  
Bollandiana*. (X, 394-405.)

La última estrofa del himno nos pide un estudio especial.  
Dice así:

Inde omnes te precamur,  
sponsor fidelissime,  
ut tuae promissionis  
foedera non adneges,  
quae cum sancto Christophoro  
pepigisti dulciter.

Estos versos se refieren a lo promesa que según el Pasionario  
hizo Christo a su mártir poco antes de consumir el martirio.  
El santo había pedido que toda ciudad o región donde se  
encontrase alguna porción de sus huesos se viese libre de un  
gran número de males espirituales y temporales<sup>2</sup>. Cristo se le  
apareció, accediendo a sus deseos.

Esto nos permite afirmar que el himno de San Cristóbal  
fué compuesto en un lugar donde se guardaba alguna reli-  
quia de San Cristóbal<sup>3</sup>.

1. *Lib. Sacram.*, 361 y sigs.

2. « Domine, da gratiam corpori meo, ut omnes qui habuerint partem reliquia-  
rum mearum tantam gratiam mereantur, ut spiritus malignus non eos perterrat  
neque passio infirmitatis, et omnem concupiscentiam malam repelle ab eis. Domine  
Deus meus, sive civitas sive regio vel locus ubi fuerint de reliquis meis non super-  
veniant ibi indignatio grandinis, neque laesio frugum aut sterilitas vinearum. »  
(*Anal. Bolland.*, X, 405.)

3. Véase en el índice de la obra de Hübner, *Inscrip. Hisp. Christ.*, la palabra  
*Cristophorus*.

Ultimamente se ha descubierto una en Silos, que bien puede remontarse al siglo VI, como probamos en otra parte<sup>1</sup>. Lo que de ella podemos leer dice así: *In nomine Domini. Hic est virtus Dei in ore Jesu Christi...* El nombre de San Cristóbal no aparece, pero ha sido hallada en un cerro que se llama de San Cristóbal, donde, dedicada a este santo, se levantó antiguamente una ermita cuyos cimientos se ven todavía. Además, la expresión *in ore Jesu Christi* alude sin duda ninguna a la promesa que Cristo hizo a su siervo en el momento de consumir el martirio.

S. ZOILO MÁRTIR DE CÓRDOBA. *Martiris gestans Zoili coronam.* (S. IX.) — El autor se ha inspirado en el himno de Prudencio sobre los 18 mártires de Zaragoza, del cual toma tres estrofas. Escribía después de los martirios numerosos que diezmaron la iglesia mozárabe de Córdoba en la segunda mitad de la nona centuria; por eso exclama, dirigiéndose al santo en cuya iglesia hallaron fortaleza tantos mártires cordobeses: « Guarda a los mártires; corona a tu piadosa patria, de donde se levanta para encaminarse al cielo un niveo coro de senatoria nobleza. Tu solo puedes presentar numerosos ejércitos de mártires al señor. » « Es nuestro, dice otra estrofa, y en nuestra palestra aprendió a domar con todas sus fuerzas al terrible enemigo. » El himnario silense no trae este himno, pero le encontramos en el toledano. (*Patr. Lat.*, LXXXVI, 1140.)

SAN ESPERATO. *Sperati Sancti martyris* (?). — El himnario toledano presenta para la fiesta de San Esperato un himno que no hallamos en el de Silos, aunque sí en el ms. 6 silense que contiene una serie de misas y oficios. Este himno, a pesar de estar en yámbicos rítmicos, puede muy bien ser antiguo, y aún parece indicarlo una de sus estrofas que dice: « La gran ciudad africana de Cartago conserva las reliquias de este mártir, pero le abraza y reverencia este pueblo occidental consagrado a Cristo<sup>2</sup>. » (*Patr. Lat.*, LXXXVI, 1162.) De todas suertes el culto de este mártir scillitano data de muy antiguo.

1. *Bol. Acad. Hist.* (1925), Julio-Septiembre, pag. 87.

2. Las reliquias de San Esperato fueron trasladadas a Lyon hacia el año 800.

Uno de los tres grandes obispos toledanos del siglo VII compuso en su honor una misa, de la cual no conservamos hoy más que un fragmento, citado por Elipando y los obispos españoles en su carta de 792 a los obispos franceses. (*Patrol. Lat.*, CI, 1321.)

En un manuscrito de Silos encontramos una misa *in honorem Sancti Sperati et Marine*, pero en ella no sólo no se habla de San Esperato, sino que ni siquiera sale su nombre. Mucho menos encontramos el texto citado por Elipando. Por lo demás es el estilo tan bárbaro y tan pobre el pensamiento que debió ser compuesta después de la invasión, y el hecho de que no aparezca en Toledo nos confirma en esta idea.

Por lo demás el hecho de que haya desaparecido un texto litúrgico de San Eugenio, San Ildefonso o San Julián — la cita de Elipando no es precisa — no deja de ser extraño y sugeridor. ¿Se le olvidaría por odio al adopcionismo, cuya confirmación había creído ver Elipando en la misa de San Esperato?

SANTA JUSTA Y SANTA RUFINA. *Absunt punicea floscula virginum*. (S. VII.) — Ya durante la dominación visigoda eran muy veneradas estas santas en toda la Bética. Se habla de reliquias suyas en antiguas lápidas de Alcalá de los Gazules, Medina Sidonia y Vejer de la Miel. Este himno en hermosos asclepiadeos bien medidos se remonta ciertamente a aquella época, y como parece natural que se escribiese en Sevilla patria de las santas no van descaminados los que le adjudican a San Isidoro.

De este himno hallamos reminiscencias varias en diversas piezas de nuestro himnario. En otra parte señalaremos una en el himno de San Vicente, Sabina y Cristeta. Del verso *Fluxu corporeo effice liberos* se acordaba el autor del himno de la Asunción cuando decía

pellens nefario luxu corporeo

Más tarde se consagraron dos días a celebrar el martirio de las dos mártires sevillanas, y entonces se compuso para Santa Justa otro himno, inspirado en el primero, y del mismo

ritmo, pero sin medida. El descuido del lenguaje releva también una época posterior

**HIMNO DE LAS PRIMICIAS.** (S. x.) — Aquí hallamos un acróstico que dice: **IMNVS PRIMVTIARUM**. El verso es el trocaico rítmico; el latín, de decadencia; pero lo más notable de este himno, y lo que le hace único entre todos los manuscritos es la rima que no falta en un solo verso. Es sin duda ninguna de época tardía, tal vez no anterior al siglo x; así se explica que le desconozcan los mss. toledanos y que sólo le encontremos en el silense De la misma época que éste es otro *Himnus primitiarum*, que encontramos en el ms. 35.6 de Toledo, inspirado en el oficio y misa que para las primicias presenta dicho ms. (*Lib. Sacr.*, 653-666.) El verso aquí ya no pertenece a ninguna clase de metro clásico, ni por el ritmo, ni por la medida:

Plebs omnis sancta, conventus ecclesiae  
Primitivas deferentes munera...

Contemporáneo de los dos parece otro que encontramos en el ms. 6, de Silos. (*L. Sacr.*, 658.)

Solve captivos, Domine.  
Compeditosque redime,  
Cunctos dispersos congrega  
et pacis tuae condona.

Esta estrofa puede indicarnos el tiempo en que se compuso: cuando tantos cautivos cristianos gemían en las prisiones árabes; cuando los pueblos se refugiaban en las montañas huyendo de las razias agarenas.

**SAN BARTOLOMÉ.** *Exaudi, Christe nos patris potens pie.* (S. ix-x.) — Himno notable por su extrema barbarie. Por su forma y hechura seméjase al de Santiago. Las primeras letras de los versos forman un acróstico, que nos da el nombre del autor. Dice así: **ECCE YMNVS BARTHOLOMEI APOSTOLI QVEM FECIT LEO MELFITANUS**. Sabemos pues que el pobre fabricante de estos versos se llamaba León y que era de Amalfi. El mismo nos dejó su nombre y su patria: sin duda creyó haber

hecho algo digno de memoria. Bien se conoce que era de la famosa ciudad mercantil italiana, cuando dirigiéndose a su héroe, le dice: « *Oh gran mercader, y apóstol sagrado, escucha nuestras alabanzas* ».

Mercator magne, sancte seu apostole,  
Exaudi nostra saepia praeconia.

El autor hace a San Bartolomé evangelizador de la India. No es la tradición española. El himno de Santiago con San Isídoro nos dice que evangelizó la Licaonia; San Julián en sus Comentarios a Nahuin asegura que le tocó la Partia (*Padr. Tolet.*, II, 309), y el Sacramentario mozárabe guarda sobre esto absoluta reserva en la hermosísima misa que tiene para San Bartolomé. (*Lib. Sacr.*, 372.) Todo induce a creer que este himno pertenece a la segunda mitad del siglo IX o al siglo X, cuando empieza la pujanza comercial de Amalfi, y el culto de San Bartolomé se extiende por Italia, con motivo de la prodigiosa traslación de sus huesos llevados a Benevento por el príncipe de esta ciudad, Sicardo, en el año 832. En esta traslación intervinieron activamente los mercaderes Amalfitanos, y no es extraño que alguno de ellos conmovido por los milagros que la acompañaron dedicase al apóstol estos rípidos versos. De todas maneras Amalfi está no lejos de Benevento, y estuvo sujeta a esta ciudad largos años<sup>1</sup>. Dos versos de la segunda estrofa podrían hacernos creer que León compuso su himno en España:

Servis cum ire, Spaniae fidelibus,  
Bis laudet chorus ero recte filius.

Pero esto bien podría ser una adaptación; o si es el original, me declaro incapaz de adivinar lo que el buen León ha querido decir en ese galimatías.

La estrofa cuarta y la quinta parecen aludir a la traslación de que hemos hablado. Nada más es posible decir acerca del autor, desconocido en lo demás, de esta pieza, que es un nuevo argumento del constante desenvolvimiento de la litur-

1. En un historiador contemporáneo, Nicetas de Paflagonia, leemos estas palabras: « Sicardus, Amalphantanae Urbis nautis aliquot convocatis, ac quantas par erat pecunias dare pollicitus, ire jussit ». (*Acta Ss. Boll.*, Agosto, V, 60.)

gia mozárabe, y de la amplia hospitalidad con que esta acogía lo extranjero.

SAN CUCUFATE. *Barchinon laete Cucufate vernans.* (S. VII.) — Este bellísimo canto procede de Barcelona: «La sangre de este almo Cucufate ha sido hecha heredera de nuestra región, y al dejarnos aquí sus huesos, nos ha hecho agradable a su lado la vida». El autor que tal vez es el mismo que el del himno de Santa Eulalia, Quirico, tenía presente, al escribir, la misa del santo, escrita también en la ciudad condal:

HIMNO.

Munus hoc clarum tibi Scillitana  
Civitas missit, dedit et beatum  
Quando Felicem populis Jerundae  
Sorte colendum.

Hi secustrato tumuli honore,  
Proprias sedes adeunt tuendas,  
Barcinone hic celebratur aula,  
Ille Jerunda

Munus quippe hoc illud est Li-  
bicum... Scillitana nobis hoc pignus  
civitas missit. (*Lit. Sacr.*, 498.) Dum  
et Gerundae civibus das Felicem et  
Barcinonae populis Cucufatem...  
Telluris unio dat sanguinis ortum  
sed distinctis *sedibus* pariñ functio  
vitalis occasum. (*Col.* 499.)

Las semejanzas son numerosas, pero bastan las que hemos señalado.

El verso es sáfico, como le entendían los poetas sabios del siglo VII.

SAN FELIX DE GERONA. *Fons Deus vitae perennis.* (S. VII.) — Junto al sepulcro de San Felix había en Gerona un monasterio con su basílica, ya en la primera mitad del siglo VII. Y para ser cantado en este templo se compuso el presente himno. Algunos le han atribuido a San Isidoro, y es cierto que por todos sus caracteres se remonta a la época isidoriana, pero no debemos olvidar que en tiempo de San Isidoro gobernó la sede gerundense un hombre, a quien pocos contemporáneos suyos podían aventajar en ciencia y letras: Juan Biclarense. «Oh Gerona feliz, dice el poeta, ciudad bienaventurada, nada tienes que temer con tu protector... Aquí son aterrados, vencidos y encadenados los demonios por la virtud de Dios... aquí reciben salud los enfermos, oído los sordos, habla los mudos, y al ciego se le abren los ojos.» Estos pensamientos

son los mismos que puso San Eugenio en la basílica de San Millán :

Hujus ad imperium dispulsus pectora daemon  
Tenta diu linquit, cum retinere nequit.  
Hic claudis gressus dantur et lumina caecis,  
Reddit et incolumen lepra repulsa cutem,  
Vita redit cunctis et languor pellitur omnis.

Muy devoto de San Felix fué tambien Nonito, obispo de Gerona, de quien dijo San Ildefonso : « *adherens* instanter obsequiis sepulchri S. Felicis Martyris ». (*De Viris Illustr.*, X.) A Nonito estuvo unido con entrañable amistad San Braulio, « *clarus et ipse habitus canoribus* <sup>1</sup> ». En el Sacramentario mozárabe encontramos dos misas de este santo. Las dos parecen haber sido compuestas en Gerona. De la segunda podríamos sospecharlo por esta frase : « *Nobis vernaculum semetipsum dedicavit intercessorem et martyrem* <sup>2</sup> ». De la primera no podemos dudarle siquiera. En ella leemos : « *Ut sicut hujus civitatis avidus negotiator hic extitit Felix* <sup>3</sup> ». Hízose la segunda redacción, que así podemos llamar a la segunda misa, con el fin de celebrar la memoria de los niños Macabeos junto con la del mártir gerundense. Las dos misas tienen carácter antiguo, y vemos por el Eucologio de Verona, que ya en el siglo VII se juntaba en las mismas oraciones el recuerdo de los Macabeos y el de S. Felix <sup>4</sup>.

SAN JUSTO Y SAN PASTOR. *O Dei perenne Verbum Patris ore proditum.* (S. VII.) — El autor del himno de Santiago no hacía más que variar levemente estos dos versos cuando empezaba :

O Dei Verbum Patris ore, proditum.

Este himno parece hermano del himno anterior; la fluidez y elegancia con que están escritos en ambos los versos trocaicos nos recuerdan la poesía de San Eugenio : *De brevitale vitae*; las palabras y las ideas son semejantes a las del poeta tole-

1. Wolmer, *Monum. Germ. Hist., Auctores*, XIV, p. 241

2. *Liber Sacr.*, p. 583-587.

3. *Ibidem*, p. 380-384.

4. *Ibidem*, 958.

dano en sus poemitas sobre San Millán y San Felix de Tutanésio. (Lorenzana, *Padr. Tol.*, 1, 23, 24, 29.) Algunos han adjudicado la paternidad de este himno a Asturio, obispo de Toledo, que en los primeros años del siglo v descubrió los cuerpos de los santos mártires; pero esta atribución es un capricho sin fundamento; al mismo Asturio se suele atribuir también la misa de los santos, pero basta leerla con cuidado para advertir que fué compuesta después del tercer concilio de Toledo, pues en ella se pide el auxilio del cielo para el Rey Católico: « Et Pastoris patrocinio tueatur catholicum regem. » (*Lib. Sacram.*, 385.) Es por tanto una misa del S. VII.

SAN HIPÓLITO. *Adsunt o populi festa celebra* (San Eugenio). — La mayor parte de las iglesias mozárabes celebraban la fiesta de San Hipólito « *dux* », juntamente con la de San Lorenzo; y juntas las traen la mayor parte de los mss. mozárabes del siglo xi. Mas parece ser que en la iglesia de Tarragona se tenía especial devoción a este santo; lo cierto es que su metropolitano Protasio escribía hacia el año 650 a San Eugenio pidiéndole un oficio propio. Tenemos la contestación de San Eugenio que dice: « Si la vida no me falta, te prepararé según tu me lo mandas la misa y las oraciones de San Hipólito Pero no escribo misa votiva, porque en este sentido hay cosas tan buenas en nuestra patria que me declaro incapaz de hacer algo semejante, y además juzgo inútil ponerme a decir lo que han dicho otros que valen más que yo<sup>1</sup>. » Estas oraciones que aquí promete San Eugenio, encontramoslas en el *Libellus orationum* de Verona, que fué escrito para la iglesia de Tarragona a fines de aquel mismo siglo, y son las mismas que leemos en el Breviario mozárabe de Toledo. (*Patr. Lat.*, LXXXVI, 1123.) No sabemos si además envió la misa, lo cierto es que nuestros mss. no nos presentan ninguna misa especial para ésta, pero es natural que con las oraciones escribiese el himno, que en la liturgia visigoda forma un mismo cuerpo con ellas. De suerte que tenemos fundamento para considerar este himno como suyo, tanto más cuanto que podemos estar

1. Lorenzana, *Padres Toled.*, 1, 88.



seguros que no es posterior al siglo VII y ofrece algunas expresiones muy personales suyas. Esta, por ejemplo :

*Nivea scandit ad æthera*

nos recuerda aquella otra de su poema a San Vicente

*Niveum meruisti sanguine cælum.*

(Lorenz., *Padr. Tol.*, I, 23); o bien aquella otra de su *Lamentum* :

*Substernit niveas cælorum turba coronas*<sup>1</sup>.

CONSAGRACIÓN EPISCOPAL DE S. MARTÍN. *Martinus magnus pontifex*. (S. IX-X.) — Este himno en yámbicos dímetros es inoderno, a lo que podemos juzgar por su estructura métrica y su language. Es notable en él este acusativo absoluto :

*Episcopatum accipit,  
Nollentes multos invidos.*

Bien podría ser uno de los que hizo Salvo Abad de San Martín de Albelda, y así se explica que le desconozcan los escribas toledanos, y que sólo se encuentre en el himnario silense. La misa que señala para este día el Sacramentario mozárabe es de las más antiguas de nuestra Liturgia, pues tal vez se remonta a pocos años después de la muerte del santo, según se desprende de estas frases :

*Hoc nostri temporis lumen illi incurvati diu cineres postulerunt.*  
(*l. Sacr.*, 396.)

*Eximia nostri saeculi gloria.* (398.)

Parece ser además que fué compuesta para la iglesia de Tours, y que aceptada después por otras iglesias del sur de Francia pasó a formar parte de nuestra Liturgia antes que los reyes francos obligaran a los visigodos a retirarse a la Septimania :

*Pro hac beatissimi senioris nostri Martini annua sollemnitatem.* (395.)

*Qui nobis venerandum pignus in summo sacerdote tuo Martino... indulgere dignatus es.* (398.)

LA ASUNCIÓN DE MARÍA. — Para esta fiesta trae el himnario silense el himno *Ave, maris stella*, extranjero, que encontramos

1. Edición de Wolmer, *M. G. H.*, Auct., XIV, p. 244.

ya en un ms. de San Galo del siglo ix. Es la única vez que aparece formando parte de los oficios mozárabes. Importación tardía, del siglo ix o x. Tras él leemos otro de origen español en metro asclepiadeo, de latín bastante bárbaro. Empieza:

En pater gloriæ rutilum gaudiis<sup>1</sup>.

El origen de la fiesta de la Asunción y su propagación es un punto oscurísimo de liturgia. Sin embargo podemos sentar un hecho como cierto, y es que, si se celebraba cuando sobrevino la invasión agarena, la fiesta no era general. Hallamos a lo menos cuatro libros litúrgicos mozárabes que la omiten cuando debieran señalarla: las homilias toledanas, el *Liber Comicus* de Silos (S. xi), el Eucologio de Silos (S. ix) y el Eucologio de Verona. (S. vii-viii.) La mencionan el Sacramentario toledano (S. xi), el *Liber Comicus* de San Millán (S. xi), y los mss. 2 y 6 de Silos. (S. xi.) El Sacramentario toledano señala una misa, cuya época es difícil de precisar, si es que no nos llevan a la época de la opresión árabe, como yo creo, las siguientes fórmulas que en ella leemos: « Te rogamos, Señor, que tu madre sea, gloriosa en los reyes, consagrada en los clérigos, santa en los ministros, pronta en el auxilio de los mártires, inmaculada en las vírgenes... clemente en los cultivados y vencidos, fuerte para con los oprimidos. » (*Lib. Sacram.*, 402.)

El ms. 6 de Silos señala una misa, puesta en el códice por una mano distinta de la del copista principal, pero del siglo xi. Su latín nos dice con toda evidencia que no puede remontarse al siglo vii. El P. Ferotin ha escrito al editarla: « La doctrina católica sobre la madre de Dios está admirablemente expuesta, sobre todo en la *Inlatio*. En cuanto al lenguaje, que encierra tan bellos pensamientos, se aleja todo lo imaginable del latín clásico, y nada tiene que ver con las reglas más elementales de la gramática. Es una sensible aproximación hacia la lengua romance. » (*L. Sacr.*, col. 592: en la misma col. empieza la

1. El autor de este himno sólo se acuerda de pedir por los continentes y las vírgenes; lo cual nos hace pensar que era monje.

misa.) En el himno encontramos varias influencias de la misa :

HIMNO.

En pater gloria rutilum gaudiis  
 Pellens nefario luxu corporeo  
 Maria nobilis virginum floscula  
 Gerens...

MISA.

Rutilum nobis atulit gaudium et  
 licet illa luxu sæculi nefario..  
 Virginum udique flosculis togata,

Depende además el himno de la interesantísima leyenda de la Asunción que se ve en el ms. 6 de Silos y que ha sacado a luz el P. Ferotin. (*L. Sacram.*, 791.) Baste un ejemplo :

LEYENDA.

... Michael mittitur  
 adsumens virginem choro angelico  
 gestansque gloriæ throno preful-  
 [gido.

Suscepit Deus animam ejus et tra-  
 didit cum sancto Michaeli... Et præ-  
 cepit Dominus Michaeli Archangelo  
 ut susciperet corpus Mariæ in nu-  
 bibus.

No es fácil averiguar a punto fijo hacia que tiempo apareció esta interesantísima leyenda en España; pero no hacen la menor alusión a ella los grandes escritores del siglo VII a pesar de habérseles ofrecido repetidas ocasiones, y sabemos positivamente que aún era desconocida en el siglo VIII, pues el abad Ascárico, que vivía en él, dice espresamente en su carta a Tuseredo, que nadie sabe nada de la muerte de María, ni del modo como salió de este mundo aunque su sepulcro se venera en Jerusalem :

Specialiter tamen storia nulla docet Maria gladii animadversione peremptam, quia nec obitus ejus uspiam legitur, dum tamen reperiatul sepulchrum <sup>1</sup>.

Es lo que había dicho San Isidoro :

Hoc tamen certum est, quia nemo obitum ejus scit, aut quomodo ex hace luce migravit <sup>2</sup>.

Tan lejos estaba entonces de haber entrado en la Liturgia esta leyenda, que ni siquiera fuera de ella podían asegurar cosa alguna los más entendidos. Estas reflexiones nos llevan

1. *Patr. Lat.*, XCIX, col. 1235.

2. *Sancti Isidori opera*, t. VII, p. 386, Roma, 1803.

con más o menos precisión al tiempo en que se compusieron todas estas piezas mozárabes sobre la Asunción, siglo IX o X.

SAN GINÉS. *O rerum Domine*. (S. VI-VII.) — Himno clásico en la medida de estrofas, que constan de cuatro versos, tres asclepiadeos y un glicónico, metro raro en los antiguos himnos españoles. Hay dependencia evidente entre este himno y el del común de mártires, como se puede ver por estas estrofas:

## S. GINÉS.

*Gliscit nam nimium pectoris intimum*  
Mallens belligeri promere militis  
Actus conspicuos *gestaque fortia*  
et dona tua optima.

## SS. MÁRTIRES.

Sanctorum meritis inclita gaudia  
Pangamus, socii, gestaque fortia,  
Nam gliscit animus promere cantibus  
Victorum genus inclitum.

El himno *Sanctorum meritis* aparece fuera de España en el siglo IX. El de San Ginés tiene licencias que son muy propias en los poetas del siglo V, VI y VII y que no encontramos en el renacimiento de Carlomagno; tal es la aquí tantas veces repetida de que una breve es larga o puede ser larga a « causa de cesura: *ac jussū tabulis, qui nostrā monita, quod famā referens...* Esto da al himno de San Ginés tal carácter de antigüedad que bien pudiéramos hacerle proceder del tiempo en que Arles formaba parte del dominio de los reyes visigodos, o bien a los días en que Venancio Fortunato era huésped de la ciudad de Ginés, como él mismo se expresa en su carta a San Martín de Dumio, el apóstol de los Suevos.

Tanto este himno de San Ginés, como la bella misa que leemos en el Sacramentario mozárabe, están inspirados en una homilia publicada por los Bolandos en *Bibliotheca hagiographica latina*. (3306.) La misa copia el sermón a la letra, como puede verse por los siguientes ejemplos:

## HOMILIA.

Nam cum secretus adituc Dei famulus... ante tribunal pagani Caesaris assisteret, audiens eum in caput Christianorum cruentas pronuntiare sententias. piam dexteram ab excipiendo tanquam sacrificando revocavit, et imprimere sacrilega verba contremuit.

## MISA.

Cruentas impio ex ore sententias respuit... et piam dexteram ab excipiendo tanquam sacrificando, retraxit, et adnotare ceris sacrilega verba mens deo devota contremuit. (*Lib. Sacram.*, p. 410.)

Qui... insequentibus ministris diaboli, animam colo praeparans,

Pronunciat itaque : Christianus sum... insequentibus diaboli ministris, Rodhani se immitit fluentis. In ulteriorem ripam transgreditur.

Christo inmolatur, et triumphali cruore perfunditur. Unde pretiosi sanguinis baptismi sacramenta complentur...

corpus Rodano dedit, et ulteriori ripae, martyrem portans. (*L. Sacram.*, 410.)

Egresso de se fonte perjussus... per undam sanguinis geminato munere baptismi sacramenta complevit. (*L. Sacram.*, 411.)

S. AGUSTÍN Y SAN JERÓNIMO. — Como ha observado Dom de Bruyne, todos los antiguos oficios de nuestra Liturgia están consagrados a la gloria de los mártires o a los misterios de la vida y muerte de Cristo<sup>1</sup>. Podría ponerse como única excepción San Martín, pero si se leen las dos misas que para él señala el Sacramentario, podrá observarse el empeño de equipararle con los mártires, y darle el mérito del martirio, como si el autor tratara de excusar su atrevimiento al introducir en la liturgia un santo que no había derramado su sangre por Cristo. Así se explica que las fiestas de estos dos grandes doctores, tan admirados de los doctores españoles sólo aparezcan en unos cuantos mss. de la última época. A San Agustín sólo se le menciona en los dos himnarios, en el Sacramentario de Toledo, y en el ms. 6 de Silos. La fiesta de San Jerónimo falta en el Sacramentario mozárabe y aparece sólo en los otros. En la misa de San Agustín leemos estas palabras, que probablemente aluden a la invasión de la vándalos que tomaron a Hipona pocos días después de su muerte, y al dominio opresor de la sarracenos en España : « Y ahora, oh almo Agustín, Pontífice magno, acuérdate de las ruinas de todos nosotros, que tu pudiste evitar prevenido por la misericordia del Señor. » (*L. Sacram.*, 114.) Los españoles del norte, pues entre ellos parece que se compuso la misa de San Jerónimo, decían al santo : « Por ti adquieran libertad los vencidos, exaltación los oprimidos ». (*L. Sacram.*, 598.)

El mismo carácter reciente presentan los himnos de ambos doctores. El de San Agustín en sáficos rítmicos poco armo-

1. *Rev. Bénéd.* (1913), XXX, 422.

niosos y elegantes sólo tiene una estrofa que al santo se refiera, las demás son peticiones que encontramos con los mismos términos en himnos de época anterior. El de San Jerónimo lleva todavía más claro el sello de una época tardía, la misma en que Alvaro Paulo escribía su elogio del santo anacoreta de Belén en exámetros (*Esp. Sagr.*, XI, 289) que en ninguna cosa tienen afinidad con los versos de este himno. El autor ha puesto tal empeño para dar la misma rima a los cinco versos de cada estrofa que sólo una vez la rompe, y prefiere antes dejar a un lado la gramática a sacrificar este adorno :

Tutare plebem hanc sanctis *sufragibus*  
Corda perlustra ex celicis donibus.

Tu praeliator in fide catholica,  
Aries ingens, fortis es in *dogmata*,  
Aereticorum destrues *maceria*.

Se ve por el verso que pronunciaba *esplendide, spiritus*, por « splendide, spiritus ». Era tal vez un monje, pues nos dice en la cuarta estrofa : « También este abrazó la vida monástica, y se ató con rigor a una regla. » Además la mitad del himno nos cuenta el sueño en que San Jerónimo fué vapuleado por los ángeles a causa de su afición a los clásicos, sin duda para retraer a los monjes de su lectura, que era mal mirada en nuestros monasterios medioevales, y hasta anatematizada por el mismo San Isidoro. Gracias a Dios hubo quienes no tenían ese mismo criterio.

SAN CIPRIANO. *Urbis magister Tasciae*. (S. VII.)— Himno escrito indudablemente por un español y en buena época; el verso yámbico rara vez se aparta de las reglas prosódicas clásicas. La fiesta de San Cipriano existía ya en el siglo VII, como vemos por el veronense, y ya en el siglo IV nos manifiesta la gran veneración que le tenían los españoles el gran Prudencio, de quien ha tomado las ideas y las palabras el autor de este himno. Véanse los siguientes ejemplos que sirven para esclarecerle :

HIMNO.  
Celestis ille spiritus,  
Qui in prophetis praefuit.

PRUDENCIO.  
Spiritus ille Dei qui fluxerat auctor in pro-  
phetis,

|                           |                                                 |
|---------------------------|-------------------------------------------------|
| Te irrigavit coelitus,    | Fontibus eloquii te, coelitus actus, irrigavit. |
| Implevit, egit, compulit. | Ut liquor ambrosius cor mitigat, imbuit pa-     |
| Hinc fonte claro luminum. | [latum,                                         |
| Mentes foves fidelium,    | Sedem animae penetrat, mentem fovet, et         |
| Artus pererrans invios,   | [pererrat artus.                                |
| Cibis palatum recreans,   | Est propius patriae martyr, sed amore et ore    |
| Ditans cruore Africam,    | [noster.                                        |
| Verbo docens Hispaniam.   | Praesidens Hesperiae Christum serit ultimis     |
|                           | [Iberis.                                        |

(*Patr. Lat.*, LX, 870-880.)

En este himno pensaba Recemundo, cuando en su calendario de 961 decía de San Cipriano « sapientis episcopi Thasciae ». (*Lib. Ordinum*, 479.) El himnógrafo, interpretando mal un verso de Prudencio :

Laetior interea jam Thascius ob diem suarum.

creyó que este nombre patronímico — Thascius C. Ciprianus — indicaba el lugar donde fué obispo, y creó una ciudad de Tascia, induciendo en error a Recemundo.

SANTA EUFEMIA. *Ecce micantia veluti sidera.* (S. IX-X, Eulogio.) — Estrofas de tres versos asclepiadeos y uno glicónico. Extrema decadencia en lo que se refiere a la medida, al ritmo y al language. Las ocho primeras estrofas dan el acróstico EVLOGIVS, que parece ser el nombre del autor. No quiero pensar siquiera en San Eulogio de Córdoba, porque sería hacerle una injuria. Sabemos que escribió versos y que enseñó el arte perdido de escribirlos, pero tenemos sus libros llenos de unción para ver que en prosa al menos no olvidaba las primeras nociones de la gramática. Sería más acertado buscar el autor de este himno en tierra de cristianos, pues únicamente le encontramos en el himnario de Silos. El himnógrafo escribía junto a un santuario dedicado a Santa Eufemia, a quien llama *nostra* y da el título de patrona. En la diócesis de Orense había un santuario famoso donde se creía poseer sus restos.

SAN MATEO. *Christe, tu rerum opifexque operum.* (S. IX.) — El examen del language, mal construido y abundante en bar-

barismos y en ripios sin sentido nos hace pensar en una época tardía. La rima manifiesta un adelanto grande, a pesar de la poca habilidad del himnógrafo. Véase una estrofa :

Supplices Christe vernuli exposcimus,  
adsistat fauctor nobis hic apostolus,  
impetret nostris veniam sceleribus,  
evulsus cunctis vitiisque funditus  
vita, dum instat, polleat virtutibus.

Este último verso nos recuerda aquel otro de Vigila :

Et gaudens santis virtutibus floreat.  
(*Esp. Sagr.*, XXXIII, 473.)

La misma impresión de modernidad nos da un examen detenido del fondo. El himno nos habla de la predicación de San Mateo en Etiopia :

Hic post ascensum Christe tum ad coelos,  
propere pergitque ad Eziopios;

del rey Irtaco, de la virgen Ifigenia, que vivía en un monasterio con doscientas monjas, y de su hermano Beor. Es una leyenda tardía, o que por lo menos entró muy tarde en España. San Isidoro no la conocía, pues nos dice que San Mateo predicó el Evangelio en Macedonia (*De Ortu et Obitu Patrum*, cap. 74), y es tanto más de extrañar que el himnógrafo se aparte en esto del gran doctor de las Españas, cuanto que le sigue en lo que se refiere al tiempo de la venida de Cristo :

Millibus quinque ducentis in serie  
habens hic mundus annos ab origine,  
tunc verus agnus natus est ex virgine

San Isidoro había dicho : *Anno VMCCXI Christus nascitur.* (*Etimol.*, libro V, cap. 37.)

En los últimos años del siglo San Beato de Liébana nos repite todavía que al apóstol San Mateo le tocó la provincia de Macedonia para predicar en ella la fe (*Comment. in Apocal.*, Madrid, 1770, p. 97), lo cual nos manifiesta que no conocía las legendarias hazañas del santo apóstol entre los Etiopes, y por tanto que no conocía este himno ni la misa del mismo santo, en la que se alude también a ellas. Son varias las leyen-



das que penetran en nuestra Liturgia entre los siglos VII y IX. Baste recordar las de San Clemente, Santo Tomás, San Mateo y la Asunción.

Hay en este himno de San Mateo varias reminiscencias del que San Eugenio escribió para la fiesta de San Hipólito. San Eugenio había dicho :

Adsistat miseris fauctor et impetret  
confessis veniam corde piaculis;  
bellum dispercat, pax bona profluat,  
virtutes vigeant, crimina transeant.

El imitador recogió sus palabras y sus ideas, exponiéndolas con más dificultad y trabajo :

Adsistat fauctor nobis hic apostolus,  
impetret nostris veniam scelleribus;  
evulsis cunctis vitiisque funditus,  
vita dum instat polleat virtutibus.  
Arce pestem, bellum, litem remove,  
fraterno pacein solida in pectore.

DEGOLLACIÓN DE SAN JUAN BAUTISTA. *Hic Joannes mire natus de senili viscere* (S. VII.) — En estos trocaicos de hermosa textura se revela bien una mano experta en el manejo del lenguaje y de la forma poética latina. El poeta ha recogido varias ideas y aún palabras de la hermosísima misa que la Liturgia mozárabe señala para este día :

|                            |                                  |
|----------------------------|----------------------------------|
| Prehiit nascendo Christum. | Precessit nascendo, prehiit me-  |
| Prehiit et mortuus.        | riendo. ( <i>L. Sacr</i> , 438.) |

Esta fiesta era ya pópular en el siglo VII.

SAN MIGUEL. *O coelorum alme princeps Michael potissime.* (S. IX.) — Ya hemos visto al hablar del himno de San Adrián y Santa Natalia, que durante el reinado de los visigodos había en España una basílica de San Miguel, y tal vez era ya bastante general su fiesta, aunque el manuscrito de Verona no nos señala oficio especial para ella. Más tarde fué una de la primarias en nuestra Liturgia; el mismo himno lo dice :

Magna siquidem est ista diei festivitas

De suerte que tanto esto como la barbarie del lenguaje en medio de su gran abundancia se reúnen para inducirnos a colocarle en época reciente. El poeta escribe en una ciudad:

Ensis urbis nostrae finis hostilis non dissicet,

y sabe que el motivo de la fiesta es la dedicación del templo de San Miguel en Roma, via Salaria, a principios del s. v.

Ecce cuncti conglobati revoluti temporis  
Annuaem aulae tuae dedicatum solvimus.

SAN VERÍSIMO, MAXIMA Y JULIA. *Jucundum nobis hunc diem.* (S. VII.) — Versos yámbicos rítmicos, que a juzgar por el estilo bien se pueden remontar a siglo VII. Tienen algunas reminiscencias clásicas: *Impari laeto numero — Merguntur aequore vasto — Vasta Caribdis reddidit.* Este carácter de anti-güedad da al presente himno un gran valor histórico, que se acrece si tenemos en cuenta que los libros litúrgicos mozárabes no nos presentan ninguna otra cosa acerca de estos mártires de Lisboa.

SANTOS FAUSTO, JANUARIO Y MARCIAL. — Aunque en trocaicos meramente rítmicos, también puede ser tan antiguo como el anterior este himno de los famosos mártires cordobeses, que ya en tiempo de San Isidoro, eran llamados por antonomasia *tres sancti, tres domni.* Hay que observar sin embargo que en el himnario silense han añadido a este himno tres estrofas que no encontramos en el de Toledo, y que llevan el sello de una época posterior; la primera y la penúltima, porque en cuestión de latín no hay por donde cogerlas; y la doxología porque es de origen extranjero. El ms 6 de Silos (*L. Sacr.*, 836) señala para este día otro himno rítmico que empieza:

Gaudet caterva nobilis.  
(*Pal. Lat.*, LXXXVI 1225.)

Podemos conocer su época aproximada por esta estrofa que hace alusión a la dominación sarracena:

Precamur, almi martyres,  
Per unum et trinum Deum,  
Dirum ut jugum ocys.  
Quod sustinemus auferat

Bellísima y sublime es la misa que señala el sacramentario para esta fiesta; y también en ella encontramos la ya mencionada reminiscencia virgiliana: «*Dii semper impari numero gaudent*». (*L. Sacram.*, 443.)

SAN COSME Y SAN DAMIÁN. *Plebs Deo dicata pollens*. (S. VII.) — *Plebs Deo dicata Patri*, decía el himno anterior en su segunda estrofa; pero este de San Cosme y San Damián parece más antiguo. Versos trocaicos bien hechos, inspiración, bello latín, hermosos pensamientos; todo en él nos lleva a los mejores tiempos de nuestra Liturgia. Tal vez se pueda atribuir a San Ildefonso, que, según nos dice Cixila, siendo abad del monasterio de San Cosme y San Damián de Agali, compuso dos misas en honor de los patronos de la abadía. (*Patr. Lat.*, XCVI, 43.) La fiesta de estos santos era ya común en nuestra patria cuando vivía este santo prelado toledano, y en ella bendecían los sacerdotes el óleo perfumado, que se destinaba para remedio de los enfermos. (Véase el *Liber Ordinum*, p. 69-71.)

SANTA NUNILO Y ALODIA. *Restant nunc ad Christi fidem*. (S. X.) — Este himno, el de San Facundo y Primitivo, y el de Santo Tomás tienen tal parecido que diríanse proceder de la misma mano. En trocaicos rítmicos muy poco armoniosos, en un lenguaje premioso y atormentado, no siempre exento de groseros barbarismos nos revela muy bien el tiempo en que necesariamente hubo de ser compuesto, el siglo X. Estas mártires de Huesca murieron en la persecución árabe a mediados de la nona centuria. A fines de la misma eran sus cuerpos trasladados al monasterio de Leyre por el rey de Navarra, donde su culto se hizo muy popular especialmente en tierras de Ríoja, razón por la cual algunos las han creído equivocadamente riojanas. En vista de esta coincidencia topográfica y cronológica, bien pudiera ser que tuviésemos aquí uno de los himnos que, según sus contemporáneos, compuso el abad Salvo de Albelda<sup>1</sup>. Alguno podría pensar en San

1. Encontramos aquí la bárbara expresión *Tunc deinde*, que aparece también en los himnos de Santa Cecilia y San Cristóbal.

Eulogio, que escribió el martirio de las santas, pero aquí no encontramos su estilo, y además presenta el himno, en medio de lo esencial de la narración, detalles particulares, ausentes en el relato del mártir cordobés, como, por ejemplo, que las mártires estuvieron cuarenta días en la cárcel. El himno se parece más bien a algunas lecciones de breviarios antiguos, que traen los Bolandos en el día de estas santas. Como es natural, el himnario toledano no trae este himno.

SAN VICENTE, SANTA SABINA Y SANTA CRISTETA. *Huc vos gratifice, plebs pia convocat.* (S. VII.) — Compuesto en la ciudad de Avila, patria de estos santos: « El Señor de las virtudes te llama, grey piadosa, al atrio de estos sus testigos,... unid junto a los mártires vuestras alegrías. » El autor era un buen poeta, que, por ser algo conceptuoso y por la belleza de su lenguaje, un lenguaje que carece de la simplicidad del lenguaje posterior, no ha sido entendido por los copistas. La estrofa está compuesta de tres versos asclepiadeos y un glicónico, bien medidos, con las características del renacimiento del siglo VII. Alguna de sus expresiones recuerda el himno de Santa Justa y Santa Rufina, que es acaso de S. Isidoro, v. gr. :

Quae ipsi petimus corda calentia.

San Isidoro decía :

Ut votis rigidis corda calentia.

SAN MARTÍN. *Martine confessor Dei.* (S. IX.) — Este himno es probablemente extranjero. Le encontramos desde el siglo IX en un gran número de manuscritos. Está bien medido y puede pertenecer al renacimiento carlovingio. En cambio la misa que pone el Sacramentario en este día lleva un carácter de remotísima antigüedad: « Hunc etiam virum... actatis nostrae tempora protulerunt. » (*L. Sacr.*, 465.) Tiene muchos puntos de contacto en las ideas y en las palabras con la misa de San Ginés.

SAN MILLÁN. *O magne rerum Christe rector inclite.* (S. VII.) — Conocemos al autor de este precioso himno por su propia

confesión. En el siglo VII era abad del monasterio de San Millán un piadoso varón llamado Frunimiano, hermano del insigne obispo de Zaragoza, San Braulio. Frunimiano había pedido a su hermano, como lombroera que era de España y continuador de la obra de San Isidoro, que en vista de los milagros que cada día se obraban en el sepulcro del santo confesor, le enviase un oficio propio para su fiesta. Para esto escribió Braulio su vida de San Millán, con el fin de que se leyese en los nocturnos y en la misa; y en la carta-prólogo que envía a su hermano el abad le dice: « *Himnum quoque de festivitate ipsius sancti, ut jussisti, iambico senario compositum transmissi.* » (Minguella, *San Millán de la Cogulla*, 883, p. 215.) « También te mando el himno de la festividad del mismo santo, como me rogaste, compuesto en versos yám-bicos de seis pies. » Yám-bicos de seis pies son estos, y en todo conformes al language y a la prosodia del siglo VII, así que desconfiado tendría que ser el que dudase en atribuirselo al obispo de Zaragoza.

Un poco más abajo leemos en la misma carta: « He encargado de la misa a mi querido hijo Eugenio, diácono, a fin de que se rece misa común en la misma solemnidad, con la seguridad de que lo hará como si yo lo hiciese, pues este de quien me sirvo en todos mis consejos y determinaciones hará mi oficio en honor de aquel varón beatísimo, considerando, juntamente, que debe disfrutar también del premio de estas cosas, quien me acompaña en todas las demás. » (*Loc. cit.*) El P. Ferotin no se acordaba de estas palabras, cuando dijo que esta misa no se había compuesto mucho después de los últimos años del siglo VI. Cierto, pero podemos asegurar algo más: su autor es el más delicado poeta de aquel tiempo: San Eugenio, que cuando la escribió, hacia el año 650, era arcediano de San Braulio, y que poco más tarde había de ilustrar la sede toledana. (*L. Sacr.*, 603.) Las expresiones también nos llevan a esa época: « *Emilianus hic noster recenti tempore sortitus est gloriam. Ille, inquam, ille hic noster Emilianus est, qui in hac nostrorum temporum virtutum indigna paupertate...* » Por el mismo tiempo compuso el arcediano de

Braulio un pequeño poema en disticos que se gravó en la basilica del anacoreta de Berceo, y que dice en verso lo que la primera oración de esta misa en prosa. Observaremos que la fiesta de San Millán se celebraba en pocas partes fuera de la Rioja. Los mss. de Toledo no dicen nada de él, y se ha conservado su oficio en el ms. 6, de Silos, que tal vez trajo Santo Domingo a esta abadía cuando vino de San Millán de la Cogulla. En este oficio observamos que las antífonas y oraciones son un arreglo de las de San Martín.

COMÚN DE SANTOS. — Los 14 himnos mozárabes del común son casi todos de origen extranjero, unos introducidos en la época visigótica, otros posteriormente. Sospecho sin embargo que el de los mártires es de origen español, a pesar de que le encontramos fuera de España en el siglo x, por la afinidad que tiene con el himno de San Ginés que no encontramos en el extranjero. Español parece también, y de buena época, el de mártires:

Deus inmensa trinitas  
Unita...

y acaso también el que empieza:

Confessor hic probabilis.

que aparece en el himnario silense, y muy tarde fuera de España. Me inclinaria también a creer español *Jesu corona celsior*, que, como hemos visto, conoció San Eugenio, mientras que en el extranjero no le encontramos hasta el siglo ix.

HIMNOS PARA LA ORDENACIÓN Y EL NATALICIO DEL REY. (S. VII.)

— Son dos: el primero se cantaba el día de la consagración del rey, de que tenemos ya noticia por la historia de la rebelión de Paulo escrita por San Julián (nº 3o); el otro para el día de su cumpleaños. No pueden ser anteriores al III concilio de Toledo, pues no hemos de suponer que la Iglesia celebraba en esta forma el advenimiento de los reyes arianos, ni posteriores a la invasión, en cuyo caso seguramente no los traerían

los libros toledanos. Es de grande curiosidad que la penúltima estrofa

Quem disciplinis erudis,  
 Gratis peragens sensibus,  
 Maturitate temporis  
 Honore ditas regio

alusiva a la monarquía electiva de los visigodos, aparece cambiada en el himnario Silense por esta otra que quita toda alusión :

Quo lucis hujus terminum  
 Immaculatus transeat  
 Metam labentis saeculi  
 Pergens gradu inculpabili.

Esta estrofa tiene todo el sabor del siglo VII, y la supongo introducida cuando se compuso el himno o poco después, para el caso frecuente ya entonces, en que el hijo sucediese en el trono a su padre aunque fuese de tierna edad, como sucedió con el mismo hijo de Recaredo. Entre las poesías de San Eugenio encontramos algunas que parecen saludos al monarca en el aniversario de su nacimiento (*Patr. Tol.*, ed. de Lorenzana, I, p. 62, 63). Por la misma razón que los anteriores es también visigótico el himno que se cantaba los días de letanía mientras el rey estaba con su ejército en campaña. Le trae sólo el himnario toledano : sin duda la costumbre se había extinguido en los reinos del norte.

**HIMNOS : PRO VARIA CLADE, DE STERILITATE PLUVIAE Y DE UBERTATE PLUVIAE.** — Estos tres himnos están en el mismo metro, que es el yámbico trimetro catelético; basta leerlos para convencerse de que es uno mismo el autor de los tres. El Venerable Beda en su Arte métrica (*Patrol. Lat.*, XC, 172) cita los dos últimos, atribuyéndoselos a San Ambrosio; pero los modernos dudan razonablemente de la exactitud de esta atribución. Los tres forman una especie de trilogía inseparable. Cierto que los dos últimos figuran en antiguos manuscritos extranjeros, como uno de Einsiedeln del siglo VIII; pero como el primero sólo aparece en España, creería yo que los tres

tienen en España su origen. Y de su antigüedad en ella es testigo aquel poema de San Eugenio que empieza :

Frustrantur urbes his repletae civibus  
Cladesque...

(Vollner, *Mon. Germ. Hist., Auct. Ant.*, XIV, 248.)

Puede compararse este poema con la estrofa que empieza :

Repletae nimium civibus urbes.  
(*Patr. Lat.*, LXXXVI, 920.)

Siempre será cierto que es en España donde primero les encontramos, y tiene por tanto ella mayor derecho que ningún otro país a adjudicarse estos bellísimos cantos, que no pierden nada de su belleza, a pesar de las visibles imitaciones que en ellos y sobre todo en el segundo se encuentra de Virgilio (*Cul.* 3731; *Eneid.* I, 94; *Georg.* III, 261), de Horacio (*Carm.* I, 34,6; *Od.* II, 2, 9, 10) y Ovidio (*Mét.* VI, 175; I, 262 y sig.)

CARMEN DE NUBENTIBUS. — Este cantar es un epitalamio, de los que dice San Isidoro que cantaban los escolares en honor del esposo y de la esposa (*Etyrn.*, lib. I, cap. XVIII). Es evidentemente un canto popular al que se dió un uso litúrgico; como himno popular no tiene más que el ritmo admirablemente sostenido; y vemos en él algunos términos que un escritor sabio se hubiera desdeñado de emplear. Tiene un interés especial para conocer las costumbres del siglo VII al que sin duda pertenece, y los instrumentos músicos :

Coreis timphanis exulta musica,  
et redde Domino vota perennia.

Pusilla copula adsume fistulam,  
liram et tibiam perstrepe cantica,  
Gesta psalle divitica,

Citara jubila, cimbala concrepa,  
Cinara resona, nablum tripudia...

Estas entusiastas aclamaciones nos recuerdan sin querer el himno epitalámico de Leodegunda que componía un monje en



las montañas del norte dos o tres siglos después. El ritmo de los versos cambia, pero se ve la permanencia de las ideas y de las costumbres:

Laudes dulces fluant tibiali modo  
Magnam Leodegundiam, Ordonii filiam,  
Exultantes conlaudemus manusque adplaudamus.

Por este tenor continúa durante 29 estrofas en que salen a relucir todos los instrumentos de música, y termina:

Ave semper vale in Dño Deo  
Domna Leodegundia, et post longa tempora  
Regnum Christi consequaris cum electis omnibus  
Amen.

(*Bol. de la Acad. Gall.*, X, 255.)

HIMNOS DE LA CONSAGRACIÓN, ANIVERSARIO Y RESTAURACIÓN DE LAS BASÍLICAS. — Son tres en el himnario toledano:

- 1° *Ecce te Christe tibi cara semper;*
- 2° *Christe, cunctorum dominator alme;*
- 3° *O beata Jerusalem;*

y uno más en el himnario silense:

- 4° *Urbs beata Jerusalem.*

Amador de los Ríos<sup>1</sup> sospecha que estos himnos fueron compuestos con ocasión de la dedicación de la basílica de Santa María de Toledo, en el año 587, reinando Recaredo; puede ser, pero; tantos recuerdos tenemos de consagraciones de basílicas en el siglo VII! De todas maneras a este siglo pertenecen todos; y aun los dos primeros parecen de la misma pluma, que podría ser la de San Eugenio. Aquí también encontramos la expresión *niveaque caeli porta* que ya hemos hecho notar hablando del himno de S. Hipólito. Esta estrofa de *Christe cunctorum*

Nulla nos vitae cruciet molestas,  
Sint dies laeli placidaeque noctes,  
Nullus ex nobis percunte mundo  
Senciat ignes

1. *Historia crítica de la liter. española* (1861), I, 481.

nos recuerda aquellos versos eugenianos :

Ut queant gratas placidi sopore  
Carpere noctes <sup>1</sup>  
Ut quum flamma vorax veniet comburerè terras <sup>2</sup>  
Mundus ecce natus aeger et ruinam nuntiat <sup>3</sup>  
Jam finis instat et ruina proxima <sup>4</sup>.

De todos modos estos himnos son españoles, a pesar de que se encuentre el primero en el himnario de Tréveris del siglo x, y en el ms. 236 de Einsiedeln, siglo ix, y que el segundo figure en algunos breviarios extranjeros más modernos.

Lo mismo hay que decir de los otros dos himnos. *O beata Jerusalem* sólo en España aparece; su autor, que escribía indudablemente antes de la ruina del imperio visigodo, se ha inspirado visiblemente en *Urbs beata Jerusalem*, que, aunque adoptado más tarde por la iglesia universal, no hay noticia de él más allá de los Pirineos hasta el siglo viii ó el ix.

**HIMNOS DE LA ORDENACIÓN DEL OBISPO.** — Los dos hermosos himnos que con este título figuran en el himnario de Toledo sólo se encuentran en España y pertenecen también al siglo vii. En el de Santiago y en el que se decía *quadragesima mediante*, hay visibles imitaciones del primero de ellos. El himnario de Silos trae otro también español, para el natalicio del obispo. Aunque en ritmo trocaico, puede por su lenguaje remontarse al siglo vii.

**HIMNO EN LA VISITA DE LOS ENFERMOS.** — **HIMNOS DE LOS DIFUNTOS.** *Christe caelestis medicina Patris.* — Del himno que se decía «al visitar a los enfermos» hay que decir lo que de los tres anteriores. Suele atribuirse a San Ambrosio, pero los críticos desconfían de la justicia de esta atribución. Encontrámosle ya en el siglo viii en un manuscrito de Einsiedeln, y poco después en uno de París. Tal vez es uno de tantos como pasaron de España al resto de Eüropa. En cambio el himno que se decía en

1. *Patr. Tol.*, ed. de Lorenzana, I, 33

2. *Id.*, *id.*

3. *Id.*, 27.

4. *Id.*, 25.

general para los difuntos sólo aparece en España. Escrito en hermosos versos trocaicos bien medidos no puede ser posterior al siglo VII; y de la misma época es el que se titula *de uno defuncto* en buen metro yámbico, aunque cabe sospechar que estos himnos como todo el oficio de difuntos sean mucho más antiguos. Estos himnos empiezan, el primero :

Christe rex, mundi creator

y el segundo :

Hic functionis dies est.

Además, la Iglesia mozárabe cantaba en las exequias el bello canto de Prudencio :

Deus ignee fons animarum.

Revolviendo el *Rituale Antiquissimum* de Silos, he podido dar con un himno nuevo, que para el P. Ferotin pasó inadvertido. No le encuentro ni en el breviario de Lorenzana, ni en el himnario editado por Gilson, ni en la gran colección himnódica de Blüme, ni en el catálogo alfabético de Chevalier; por lo cual creo que es inédito. Se encuentra en el folio 21 de dicho manuscrito. Le damos aquí por vez primera con las incorrecciones del original :

Christe Jhesu rex regum Dominus<sup>1</sup>  
nostris adesto precibus,  
pro defunctorum animas  
largam concedas veniam.

Te suppliciter poscimus  
pro quiescentium animas,  
ut pena jehenne evadant,  
ad requiem perveniant.

Redime eos, Omnipotens,  
ab exterioras tenebras,  
cum sanctos illos suscita,  
in paradiso conloca.

El manuscrito no tiene más que estas tres estrofas; tras ellas, en abreviatura, se encuentra la palabra *Presta*, principio de

1. Sobra para el verso esta palabra Dominus, añadida tal vez por descuido del copista.

la doxologia. La gramática sale en estos sencillos y piadosos versos muy mal parada. Algunas faltas podemos achacárselas al copista; pero hay otras que no podemos corregir sin romper el ritmo del verso. Sería difícil cantar *ab exterioribus tenebris* con la música de *ab exteriores tenebras*, aún usando la licencia del díptongo. Creemos por eso que este himno de los difuntos es de composición tardía, por de pronto posterior a la invasión. El *Rituale Antiquissimum* donde se halla es del siglo XI.

HIMNOS COTIDIANOS DE LAUDES. YMNUS DE IIª FERIA. *Christe immense dominator sancte*. (S. VIII?) — Está en el himnario de Silos, pero no en el de Toledo, aunque le traen los mss. toledanos 35.4 y 35.5, del siglo X. (*Lib. Sacr.*, 707, 726.) El latín es mediano; los versos, sáficos rítmicos. No me atrevo a decidir si es anterior o posterior a la invasión, pero me inclino a lo segundo.

FERIA III. *Te deprecamur Dominum*. (S. VIII?) — Sólo aparece en el himnario de Silos. Esto y su mal latín, y la exigua belleza en la forma de sus versos (en el fondo es una hermosa oración de la noche inspirada en los salmos) me hace pensar que es de composición muy reciente. En un *Epitameron* de San Valerio hallamos una semejanza con un verso de este himno: *Dele nostra chirografa*. San Valerio dice:

*Diabolicæ cautionis adversum me conscripta dele chirographa* <sup>1</sup>.

Pero esta expresión debía ser bastante común puesto que se encuentra también en el himno de San Tirso, y en más de una misa. Antes había dicho San Pablo: «*Delens quod contra nos erat chirographum decreti*.»

FERIA IV. *Jesu Salvator Saeculi. Christe redemptor omnium*. (S. V y VI.) — Sólo se encuentran en el himnario de Silos. Son himnos venidos de fuera. Su autor es, según cree la

1. *Revue Benedictine* (1920-1921), 32,4. Dom de Bruyne.

mayor parte de los autores, Rabano Mauro. No son, de todas maneras, anteriores al siglo VIII, lo cual prueba que esta colección de himnos cotidianos del silense, distinta del toledano, pertenece a una época tardía. El himno de la feria VI está sacado de Prudencio, *Obsidiones obvias*, pero el ms. pone otros tres *ad libitum*, uno también de Prudencio, y los otros de una época reciente. El yámbico pierde aquí una sílaba y nos encontramos con el verso romance endecasílabo. Son los dos únicos ejemplos de todo el himnario.

**SABADO.** *Lucis auctor clemens, lumen immensum.* (S. IX.) — Este himno tiene particular interés porque nos revela como se ha formado nuestro verso endecasílabo. Como en los himnos anteriores el paso ha sido sencillo; pues el autor, enteramente ignorante ya en prosodia clásica, no ha tenido más que hacer llana la última palabra que en el yámbico, ya sea dímetero ya trímetro, debe ser esdrújula. Pero aunque fácil este tránsito, no se ha hecho sino con una labor de siglos, y tal vez sea el autor de este himno uno de los que más han merecido de la literatura moderna al preparar así nuestro verso más rotundo.

**HIMNOS DE LA NOCHE.** *Tempus sopori congruum.* — Este himno lo cantaban los monjes en el dormitorio antes de entregarse al sueño. Está inspirado en la regla de San Fructuoso, y su autor fue sin duda un monje que observaba esta regla. Debió componerse en el siglo VIII ó en los últimos años del anterior. El ósculo de paz antes del sueño parece que era una costumbre general entre los monjes españoles. San Isidoro dice en su regla: « Ante somnium autem sicut mos est, valedictis invicem fratribus... » (Cap. v.) El oficio que se decía en el mismo dormitorio debió ser instituido por San Fructuoso de Dumio. En el cap. II de la *Regula communis* mandaba el gran legislador: « Dicho el oficio de la primera hora de la noche, habiéndose saludado mutuamente y satisfecho con el mayor cuidado a las leyes de la reconciliación, se perdonen unos a otros sus

faltas mutuas a fin de que los que por su negligencia habían merecido ser separados de la compañía de los hermanos merezcan piadosamente la indulgencia. Después, dirigiéndose a sus lechos, y reunidos todos para indicar la perfección de la paz y la absolución de los culpables, cantados tres salmos, según costumbre, con las laudes y la bendición, junten todos la voz para decir el símbolo de la fe cristiana, para que demuestren que su fe es pura delante del Señor<sup>1</sup>. »

Como se ve, San Fructuoso no hace mención del himno al describir este oficio, que los monjes decían fuera de la iglesia. En toda su regla no se hace la más mínima mención de los himnos, lo cual nos hace pensar, que esa regla, escrita para el monasterio de Compluto, es anterior al año 633, en que el cuarto concilio toledano hizo triunfar los himnos en toda España. Viviendo en Galicia, en la provincia eclesiástica de Braga, se comprende que haya tratado de ser fiel a las disposiciones del concilio bracarense. Pero, conocida la disposición del concilio toledano, él mismo o sus discípulos inmediatos adaptaron el oficio monástico occidental a la legislación común.

Entonces se compuso este himno, que como lo indica el título mismo, *Ordo quiete ante lectulo*, se decía en el oficio, cuya descripción nos ha hecho San Fructuoso. Todo él nos lleva a aquel ambiente de disciplina monástica, que reinaba en los monasterios del Bierzo durante el siglo VII, pero la segunda estrofa se acerca más todavía a las disposiciones y aún a las palabras de la regla :

Precelleamus symbolum,  
succedat hinc Oratio,  
hinc osculantes invicem  
armemur ipsi per fidem.

De la misma época, y tal vez del mismo autor es el himno

1. « Deinde, valefacientes invicem, et reconciliationi ac satisfactioni alterutrum insistentes, laxant mutuo debita, et pietate prona, qui segregati a coetu fraterno ob negligentiam suam fuerant, merentur indulgentiam. Cum demum, pergentes ad cubilia, in unum euncti cocentes ob perfectionem pacis et eorum absolutionem, cantatis tribus psalmis cum laude et benedictione, Symbolum Christianae fidei communi omnes recitent voce, ut fidem suam puram coram Domino ostendentes... » (*Regula monachorum*, cap. II, *Patr. Lat.*, LXXXVII, 1099.)

que los monjes cantaban a media noche después del primer sueño :

*Quotquot volutis artubus*<sup>1</sup>.

Estos himnos como los que trae el himnario toledano para las horas accesorias (2ª, 4ª, 5ª, 7ª, 8ª, 10ª y 12ª), creación de San Fructuoso, bien pueden ser de las últimas décadas del siglo VII. El latín es de la época, y si no tan elegante como el de la escuelas de Toledo, Sevilla y Saragoza, no hemos de extrañarnos, sabiendo que el Vierzo, foco principal de la reforma de San Fructuoso, permaneció un tanto al margen del renacimiento isidoriano como se evidencia por las dos reglas del santo y por los escritos de su discípulo San Valerio. Los himnos que estos monjes adoptaron para las vigiliass de cada uno de los días de la semana son todos de origen extranjero; unos de San Ambrosio, otros posteriores a él pero hechos a su manera. Habría que exceptuar el de la feria IV, el del sábado en el breviario toledano: *Tu rex redemptor gentium*, que sólo en España aparece, pero que es antiguo y ambrosiano, tanto en el fondo como en la forma. El *Ordo post nocturnos* presenta dos himnos que no tienen carácter de grande antigüedad

*Noctis tempus jam preterit.  
Gallo canente venimus.*

El primero tiene versos enteros de un himno de San Gregorio. El segundo sólo viene en el himnario silense.

*Quod fariseus.* (S. VIII-IX.) — Termina el himnario silense con un cántico que sólo en sus páginas encontramos. Cantáble los monjes cuando en ciertos días se lavaban mutuamente los pies. La costumbre se remonta a los primeros tiempos del monacato. Aunque de un ritmo bastante desordenado, no hay nada en este cántico que no pueda ser del siglo VII.

1. Y también el que empieza con estas palabras:

*Medium noctis tempus est*

una de cuyas estrofas: *Hæc hora justis salus est*, parece una añadidura, porque rompe la idea dominante. Falta en el *Rituale Antiquissimum* de Silos.

Puesto que sabemos que los monjes de San Fructuoso tenían cánticos en esa ceremonia, ¿porqué no suponer que esos cánticos eran los mismos que los que cantaban los monjes del siglo x? De todas suertes el autor se dejó influir, al componerle, por el himno *In carnes tollendas* de que ya hemos hablado.

*In carnes tollendas.*

Illic regis honor vocibus inclitis  
Jucunda revoat carmina perpetim  
Alleluia perenne  
Felici domino gaudia sumite  
Reddentes domino glorificos melos.

*Ad pedes lavandos.*

Ibi exultat turba angelorum  
Regi cantantes alleluia aethereo  
Ibi electus coetus angelorum  
Aures demulcent suaves resonantes  
| melos.

El ritmo es casi el mismo, de suerte que el segundo podía cantarse con la misma música que el primero. Hoy canta la iglesia universal el día de jueves santo un himno que tiene más de una afinidad con este de que vamos hablando. Compárense estas dos estrofas :

Ubi charitas et amor.  
Deus ibi est.

Ubi est charitas et dilectio  
Ibi sanctorum est congregatio.

HIMNOS DE HORAS Y DE VÍSPERAS. — En el Breviario gótico de Lorenzana<sup>1</sup> encontramos un himno de Vísperas para cada día de la semana. Son comunes a toda la Iglesia occidental, y por tanto hemos de suponer que fueron traídos de fuera. Comunes a la Iglesia occidental y extrangeros son también los himnos de Prima, Tercia, Sexta y Nona, que aparecen en nuestros manuscritos, así en los de Silos como en los de Toledo. Pero juntamente con ellos ponen otros, tal vez para decirlos *ad libitum*.

|        |                                |
|--------|--------------------------------|
| TERTIA | <i>Te majestatis, Domine.</i>  |
| SEXTA  | <i>Iam cursus horae sexies</i> |
| NONA   | <i>Convexa solis orbita.</i>   |

No conocíamos el himno suplementario para la hora de prima, porque el códice de que se sirvió Lorenzana tenía en este punto una laguna. Afortunadamente he podido encontrarle en el *Rituale Antiquissimum* de Silos. Está en el folio 45

1. *Patr. Lat.*, LXXXVI, 955 y sigs.



a continuación del himno : *Jam lucis orto sidere*, y sin división ninguna; tal vez por eso no le dió a conocer Dom Ferotin. Consta de las dos estrofas siguientes, que trascribimos literalmente del manuscrito :

Christe, celorum conditor,  
qui dominaris omnia,  
placabiles nos respice  
precamur tui famuli.

Ora prima jam psallimus,  
laudes tuas referimus;  
Quod in nocte errabimus,  
tu, pater, parce, quesumus.

Es un himno español aunque empieza como otro que se atribuye a San Ambrosio, y se inspira en él<sup>1</sup>. Todos los demás de vísperas y de horas menores son extranjeros y de corte ambrosiano. Ellos forman uno de los contingentes más antiguos de nuestro himnario, puesto que figuraban ya en él, cuando San Isidoro escribía su regla, es decir hacia el año 620. De ella son estas frases : « *In tertia, sexta et nona tres psalmi dicendi sunt... deinde laudes, himnus atque oratio... In vespertinis autem officiis primo lucernarium, deinde psalmi duo... himnus atque oratio* »<sup>2</sup>.

JUSTO PÉREZ DE URBEL (O. S. B.).

(Continuará.)

1. *Patrol. Lat.*, xvii,

2. *Regula Monach.*, cap. v.

# ANECDOTES OU LÉGENDES

## SUR L'ÉPOQUE D'ALPHONSE VIII

---

L'histoire d'Alphonse VIII s'enfermant pendant sept ans à Tolède avec une Juive n'est pas la seule de caractère légendaire qui soit relative à l'époque de ce roi<sup>1</sup>. Je me propose d'en examiner ici quelques autres.

### D. Nuño Pérez de Lara et D. Diego López de Haro La pecha.

Au tome II (p. 86-92) de son *Tratado de los romances viejos* (t. XII de l'*Antología de poetas líricos castellanos*), Menéndez Pelayo rapproche les deux romances sur le *Pecho de los cinco maravedis* d'un passage du *Valerio de las historias* de Diego Rodríguez de Almella, dont il retrouve une « servil prosificación » dans le romance n° 61<sup>a</sup> de Wolf (922 de Durán), et une imitation plus poétique, plus animée et moins littérale dans le n° 61 (921 de Durán). Je crois que Menéndez Pelayo avait raison de dire que l'on chercherait vainement dans les histoires authentiques du règne d'Alphonse VIII la mention de cet épisode Ni Rodrigue de Tolède, ni Luc de Tuy, ni la *Chronique latine des Rois de Castille* que j'ai publiée dans le *Bull. hisp.* (1912-1913)<sup>2</sup>, ni aucun des textes contemporains, à ma connaissance, n'y fait la moindre allusion.

Pas davantage il n'en est question dans les deux rédactions de la *Chronique générale*, publiées l'une par Ocampo et l'autre

1. *Bull. hisp.*, 1922, p. 289.

2. Tiré à part, Bordeaux, Feret, 1914.

par M. Menéndez Pidal. Mais j'ai reproduit entre autres *Appendices à la Chronique latine des Rois de Castille* (*Bull. hisp.*, 1917, p. 103-111)<sup>1</sup>, trois chapitres d'une rédaction portugaise de ladite Chronique, d'après un manuscrit de Lisbonne et un de Paris, tous deux du xv<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, le second exécuté, semble-t-il, pour le connétable D. Pedro de Portugal, mort en 1466. D'autre part, dans son précieux *Catálogo de la Real Biblioteca* (1<sup>re</sup> éd., 1898, p. 72-76; 3<sup>e</sup> éd., p. 114-118), M. R. Menéndez Pidal analyse le contenu du ms. 2-C-2 de cette bibliothèque<sup>3</sup>, qui est un des représentants de la Chronique des Vingt Rois; il marque des références au ms. II-74 de la Biblioteca Nacional, qui donne, dit-il, le texte complet de la Chronique de 1344. C'est à cette dernière Chronique, note-t-il en outre, qu'Almella a emprunté ce qu'il raconte des Infants de Lara<sup>4</sup>.

Une édition de cette Chronique de 1344 est fort désirable. M. Menéndez Pidal nous rendrait le plus grand service en nous la donnant<sup>5</sup>. En attendant, voici le passage qui concerne la légende de la *pecha*<sup>6</sup>. Je mets en italiques les passages qui coïncident avec le ms. de Paris, non pas tous, mais les principaux et les plus caractéristiques, qui montrent la parenté entre les deux ms. Il suffira de se reporter aux variantes mises en bas de pages dans l'Appendice II à la *Chronique latine des Rois de Castille*. Je mets entre < > ce qui au contraire se retrouve seulement dans le ms. de Lisbonne : c'est l'exception.

10815 (= II-74) (non paginé)<sup>7</sup>. < De como el Rey don alfon de castilla pidio el pecho a los fijos dalgos > τ de lo q̄ contesçio sobrello.

Cuenta la estoria que el muy noble rrey don alfonso fue *omé muy onrrado* τ de grant entèdimiento τ muy granado τ liberal τ amado τ de

1. Tiré à part, 1920.

2. Cf. Morel-Fatio, *Catálogo des manuscrits espagnols et des manuscrits portugais* Bibliothèque Nationale<sup>1</sup>, p. 248; Leite de Vasconcellos, *Textos arcaicos* (Lisboa, 1908), p. 44.

3. Cf. sa *Leyenda de los Infantes de Lara*, p. 407.

4. *Ibid.*, p. 62 et 414.

5. Je n'ai pas voulu marcher sur ses brisées en dépouillant plus à fond le ms. II-74. L'analyse qu'il en a déjà esquissée, il lui revient de la compléter, soit par une transcription intégrale, soit tout au moins par des extraits et une étude comme celle qu'il a fournie de la Chronique de 1404 dans la *Revista de Archivos* en 1903.

6. J'en ai déjà transcrit le passage touchant Alphonse VIII et la Juive de Tolède (*loc. cit.*, p. 295).

7. Je remplace les P par des points. Les y sont pointés en haut, ainsi que la lettre qui suit *ch*.

*justiçia... que vos dire mas deste rrey don alfonso si non que en los sus dias non era enel mundo rrei que le semejasse/ el estando vn dia en sus cortes vino afablar cō don diego el bueno e dixole cōmo queria çercar acuenta<sup>1</sup> e quebrantar los moros/ mas que esto non podia fazer porque era menguado de auer e que si pudiese librar con los fijosdalgos quele diese cada vn<sup>o</sup> çinco m<sup>rs</sup> de cada casa<sup>2</sup> que por tanto podria fazer mucho delo que queria e quele rrogaua q̄ fiziese conellos quanto pudiese para el dellos cobrar este auer. *Et don diego le dixo que esto le parescia cara cosa de fazer/ mas quanto atañia a su parte que el faria todo su poder mostrandole muchās rrazones en cōmo los fijos dalgo non eran para pechar. Pero si esto queria fazer que luego en otro dia mandase llamar todos esos fijos dalgo que ay herā e que les propusiese lo que queria fazer e cōmo era grā bien e seruiçio adios e como non podia esto fazer por que era menguado de auer. Et que para esto cōplir le era menester la su ayuda dellos e queles rrogaua que touiessen por bien de fazer seruiçio cada vn̄ fijo dalgo por si de çinco m<sup>rs</sup> cada año. Et que por tanto averia el en cōmo fazer seruiçio e bien aellos. Et dixo avn mas don diego señor por que yo he boç de hablar primero que todos los otros lo otorgare con vusco e terne mis çinco m<sup>rs</sup> en la punta del manto<sup>3</sup> para uos los dar e despues que los otros esto vieren non averan rraçon de yr contra ello. Et el rrey dixo que era muy buen conseio e mando luego atodos los fijos dalgo que en otro dia viniesen ael/ e quando todos fueron ante el propusoles su rraçon en esta guisa. Amigos e vasallos mis naturales q̄ero que sepades cōmo es mi voluntad de fazer mal alos moros q̄ son enemigos dela n̄ra fe e seruiçio adios e para esto poder leuar adelante q̄ero vos dezir | cōmo esta mi façienda. Sabet amigos e muy leales vasallos que yo esto muy pobre e menguado de auer segunt al mi estado es complidero/ e esto por las muchās guerras e grandes trabajos e grandes nesçesidades que siempre oue desde mi moçedat fasta este tienpo enque esto agora cōmo vos otros bien sabedes Ca me seruiestes enellas muy lealmente. Et por esta rrazon<sup>4</sup> yo non puedo fazer tanto como querria/ e por esto vos rruego que tengades por bien de me fazer seruiçio de çinco m<sup>rs</sup> cada vno por pleytesia<sup>5</sup>. Et por tanto abre yo para fazer seruiçio adios e partir con busco. Ca ami conuiene contender con los moros por tres cosas/ la primera por seruir adios. la segunda por mantener aquello que mantouierō los**

1. « a cuenca. »

2. En marge, écriture ancienne: « estos çinco m<sup>rs</sup> deue ser los çinco sueldos q̄ dizen ».

3. Cela n'est pas dans Almella.

4. Renvoi à la marge, même écriture: « fue nesçesaria cosa dese gastar el thesoro q̄ fino de mi padre e de mis aruelos e por esta rrazon » (= ms. de Paris).

5. En marge, écriture ancienne: « estos çinco m<sup>rs</sup> q̄ dize aqui deuen ser los çinco sueldos por do dizen algños q̄ vienē de linage de vengar los çinco sueldos ». Les deux mss. de Paris et de Lisbonne ont ici « per pessoa » au lieu de « por pleytesia », que reproduit Almella.

rreyes onde yo vengo. Et la terçera por acreçentar enel señorío τ nobleça de castilla τ enla mi onrra τ v̄ra. E luego que acabo el rrey da fablar leuantose don diego τ dixo señor vos nos *demostrastes tâtas buenas rrazones mostrando nos v̄ra nesçesidal por la qual rrazon somos tenudos todos auos façer seruiçio*. Et para esto vedes aq̄ los mis çinco mrs/τ el rrey gelo gradesçio mucho. Et estonce sse leuanto el conde don nuño de lara τ dixo çierta mente nos nin aquellos donde venimos nunca pecharon nin nos agora faremos τ esto yo digo por mi τ por todos aquellos quelo façer q̄sieren comigo/ τ entonçe se fue por el palaçio τ quando salio por la puerta dixo aquellos que q̄sieren ser villanos finquen τ los otros vayanse comigo. Et entõçe fue caualgar τ de tres mill õms q̄ estauan enel palaçio non fiñcarõ ssinon tres. Et el rrey τ don diego(.) τ asi fueron por todos çinco<sup>1</sup> τ todos los otros se fueron conel cõde don nuño. Et desque fueron cõnl ala posada preguntaronle lo q̄ les manda<sup>2</sup> façer/ τ el les dixo yuos todos para vras posadas τ armauos τ tomad cada çinco mrs atados enlos olbados de las lanças ensendos trapos. Et entonçe caualga en vros cauallos τ saly vos todos para aquella agrera<sup>3</sup> τ y me fallaredes/<sup>3</sup> τ los cauallos fueron para sus posadas τ aderesçaron luego sus cauallos τ armas τ cada vno sus çinco mrs atados enlos aluados delas lanças cõmo les el conde mandara τ desi fueron se todos para la agēra onde el y entonçe estaua armado ençima de su cauallo τ sus || çinco mrs atados enel ouado de la lança τ quando fueron todos ayütados dixerõ al conde señor vedes nos aq̄ a v̄ro mandado cõmo nos mãdedes façer. Et el dixo vos feçistes como caualleros fijos dalgo q̄ vos quesistes apartar de villanos asi cõmo fiçieron aquellos onde vos venistes /τ por ende paresçe me que sera bien de yr dos de uos al rrey τ de le deçir asi /. El conde dõ nuño τ los fijos dalgo de castilla aq̄en oy demandõ el pechõ estan en quella agrera τ que tienē cada vno los çinco mrs queles demandaua τ que enbie y aq̄l cogedor quelos ha de coger τ que nos le daremos este pecho como siempre dieron aq̄llos onde nos venimos. Et q̄nto es al su cuerpo non venga aca ca onde el veniere façer le hemos conosçimiento cõmo anrõ señor natural. τ guardaremos toda su honrra / mas aquellos que le esto conseiaron o q̄ren ser cogedores vengā aca τ fallaran tal rrecabdo q̄l anos cunple deles dar asi como sienpre fiçieron aquellos onde Nos venimos. Et los caualleros escogieron entre si dos quales entendieron que conplian para esto τ enbiaron los al rrey /τ ellos quando fueron ante el rrecontaronle ssu mensaje cõmo les el conde mandara. Et el rrey fablo entonçe con don diego τ dixole que vos semeja deste ffecho Ca ami

1. Cf. Almella.

2. Forme curieuse qui semblerait remonter au latin *agraria*.

3. Contrairement à ce qu'il a fait ailleurs, le copiste a négligé le titre de chapitre, qu'on trouve dans le ms. de Lisbonne.

pareçe que non podemos façer nada delo que querremos. Et don diego le dixo çierlo señor yo bien vos dixere que esto q̄ fijos dalgo non eran para pechâr / mas lo que desto mejor me paresçe es q̄ seades vos escusado / τ yo culpado. Et la manera sera esta vos mandaredes deçir al conde don nuño τ aquellos caualleros que conel estã que yo non vos conseje bien τ que vos asi lo entendedes τ que por esto me tolledes la tierra que deuos tengo τ vos asi lo façed τ mandad luego façer las cartas que me la tomē τ ami que me salga de v̄ra tierra τ deçid aellos queles gradesçedes mucho loque fiçieron Ca fijos dalgo non deven de pechar nin ser para ello τ si esto fiçieredes auerSean ellos por contentos τ seran tenudos av̄o seruiçio. Et el rrey dixo entonçe adon diego / τ lo v̄ro com̄o sera si uos ovieredes de yr de castilla / señor dixo el delo mio non vos curedes. Ca yo creo que ellos me fallaran menos de entre si τ quando aq̄ se fallaren menḡdos ellos mesmos rrogaran por mi. Et entonçe llamo el rrey alos dos caualleros τ dixoles todas aquellas palabras que aued̄s oydo quele consegara (sic) don diego que las dixesen a don nuño τ de mas eb̄io conel v̄n su cauallero para ellos ser çiertos de la rrepuesta / τ los caualleros fueron se para el conde τ cõtaron le todo lo que les el dixera. Et el conde τ los otros fueron muy pagados de tal rrepuesta τ dixeron que entendian muy bien este fecho. Et entonçe se torno el conde don nuño para su posada con todos aquellos caualleros τ despues q̄ el descaualgo fueron se todos para sus posadas<sup>1</sup>. Et luego en otro dia q̄to la tierra a don diego assi com̄o auia puesto τ dixole que se fuese fuese (sic) fuera de su rreyno τ enbio luego en pos del sus caualleros que si q̄siese façer mal enla tierra que lidiassen conel / τ don diego fuese para nauarra / mas bien com̄o el dixera al rrey asi acõtescio Ca non detardo alla seys semanas que le ante todo su tr̄ra n̄o fuese entregada τ que el n̄o fuese venido ala merçed del rrey. Et esto fue por rruego del conde non nuño τ otros fijos dalgo de castilla que dixieron al rrey que tal om̄e com̄o don diego non era pa andar fuera del rreyno τ de mas que el non lo podia escusar nin la casa de castilla.

< de com̄o los fijos dalgo de castilla dieron los yãtares en sus heredades al conde don nuño de lara τ atodos los suyos q̄ despũs del desçendieron. >

Ueyendo los fijos dalgo de castilla lo que por ellos fiçiera el conde don nuño de lara < fablaron 2 entre si diçiendo que ome tan bueno τ asi de noble linaje que le non menguaua si non que comiese. Ca todo quanto el su solar ouiera τ el otrosi que todo lo auia dado alos fijos dalgo. En tal guysa que fincara pobre > τ que para esto pues el tanto fiçiera q̄ gelo rreconosçiesen con alguna buena obra. Et entonçe le

1. Le ms. de Lisbonne a ici une phrase qui manque dans celui de Paris : « f̄cou entom elle τ elles a comer cõ elle aquelles que quisieron »

2. Ici le texte coincide avec le ms. de Lisbonne.

establesçieron que le diesen yantares por sus heredades a el  $\tau$  a los que del descendiesen para siempre asi como dauan al rrey por toda su tierra /  $\tau$  esto a ellos non montaua mucho  $\tau$  que a el  $\tau$  a los que del descendiesen seria esto acorrimiento. Et que los hijos dalgo por esta raçõ avrian sienpre anparamiento qñdo los rreyes q̄siesen ser contra ellos façiendo lo que non deuiã. Et por esta rraçõ fincaron los || de lara deniseros de mar amar en castilla. Mas luego apocos dias que y llego don diego sopo lo q̄ los hijos dalgo feçieron por el  $\tau$  como otrosi fuera mucho ayudador el conde nuño para el ser tornado asu tierra  $\tau$  onrra puso con el su amor  $\tau$  ayuntaron casamientos de los sus hijos del conde don nuño con fijas de don diego. Conuiene a saber doña Vrraca que era la mayor q̄ casase conel conde don aluaro que era el fijo mayor del conde don nuño  $\tau$  doña maria que casase conil conde don gonçalo su hermano. Et luego apocos dias murio es: conde don nuño en cuenca  $\tau$  fue traydo al monesterio de perales onde yaçe. Et desde cuenca contra perales nunca vino en bestia nin en cuello de escuderos mas sienpre vino en cuello de caualleros de espada çinta fasta dond' yaçe / < mas dexa aqui el cuento defablar desto  $\tau$  torna a fablar del rrey don al'onso como fue sobre cuenta. >

Après la prise de Zurita, on rencontre un passage intéressant qui appuie encore sur le caractère de la vassalité acceptée par le comte vis-à-vis du roi. Il ne s'agit pas d'un *impôt*, mais d'un *devoir*, très fièrement et très noblement reconnu. Ce sentiment, qui anime aussi bien D. Diego de Haro et d'autres personnages que nous trouverons plus tard, est tout à fait typique, et il vaut d'être mis en lumière. Il donne à la Chronique de 1344 un caractère tout spécial et tout nouveau.

a esta sazõ hera y el conde don lope de que ya oystes. Et desque el rrey touo el castillo espidiose del pa yrse a su tierra /  $\tau$  el rrey le gradesçiõ mucho por quelo viniera ayudar por su cuerpo  $\tau$  con sus vasallos  $\tau$  dixole conde vos me auedes fecho tanto seruiciõ por que yo so tenuto de vos façer bien  $\tau$  merçet. Et por ende qero que tengades mas tierra de mi q̄ non fasta aq̄ touistes. Et el conde le rrespondio señor tengo vos en merçet quanto vos me deçides  $\tau$  por que conosçedes el seruiciõ que vos fiz; yo señor para vro seruiciõ non deuo ser llamado ca el derecho llama todo vasallo leal cada que su señor lo ha menester para su seruiciõ. Yo señor non vine aq̄ por me vos pechar ssinon por conplir mi deuer  $\tau$  guardar mi derecho  $\tau$  por esto sed çierto q̄ desta vez non tomare deuos ninguna cosa. Ca el mi seruiciõ seria luego prasmado (?). Mas otra vez verne auos  $\tau$  vos fare mayor seruiciõ. Et entonçe tomare de uos loque me q̄sierdes dar /  $\tau$  despues que el conde dixo estas palau's  $\tau$  otras fuese su camino...

La comparaison des trois manuscrits avec le texte d'Almella montre aisément que celui-ci dépend de la relation représentée par le ms. de Paris et le li-74 de Madrid; et il est tout naturel de supposer que c'est un ms. castillan que l'auteur du *Valerio* a eu entre les mains. Il l'a simplement écourté, mais en a gardé les traits caractéristiques. Il n'a pas le détail « en la punta del manto », antithétique des pointes de lance où les cavaliers attacheront leurs cinq maravédis. Il dit quels personnages restent avec le roi « El rey e don diego: y el camarero e dos pages: assi que fueron por todos cinco », ce que ne précise aucun des mss. C'est bien à la *glera*, comme dans le romance 61<sup>1</sup>, et non à la *Iglessia*, comme dans l'édition de 1793 utilisée par Menéndez Pelayo, que, du moins dans l'édition de 1541, le comte Nuño donne rendez-vous aux chevaliers. Le mot est tout à fait approprié, la scène se passant à Burgos: c'est la *glera* de l'Arlanzón, comme note Menéndez Pelayo, qui a bien vu la faute de son édition; la *glera*<sup>2</sup> dont il est question dans le Poème du Cid (v. 55-59 de l'édition Pidal « Lectura »):

Salió por la puerta e Arlançon passava  
Cabo Burgos essa villa en la *glera* posaua...  
... posó en la *glera* quando nol coge nadi en cosa.

Le mot n'était du reste pas réservé à Burgos: le Poème du Cid parle aussi de la *glera* de Valence (Pidal, *Cantar de mio Cid*, p. 708). Aucun des trois mss. ne donne pourtant le mot. C'est *agro* dans le mss. de Lisbonne, *chãto* dans celui de Paris, *agrera* dans le li-74. Almella a dû suivre un ms. où il y avait *glera*; mais élevé, et écrivant à Burgos<sup>3</sup>, il pouvait de lui-même, assurément, corriger en *glera*.

Non seulement Almella abrège un peu partout, mais il supprime une bonne partie de la fin. Point question, chez lui, du repas chez D. Nuño, dont seul, du reste, parle le manuscrit de

1. Le romance 61<sup>1</sup> a ici *pelea*, qui provient sans doute d'une mauvaise lecture du texte d'Almella, dont ce romance est la paraphrase.

2. Lat. *glarea*. Le « Gravier » comme on dit à Agen, par exemple (promenade au bord du fleuve).

3. « ... como yo estuiesse d'hedad de catorze años en servicio d'l muy reuerendo mi señor don Alfonso de Cartagena de gloriosa memoria obispo de burgos... »



Lisbonne<sup>1</sup>, ni de la menace conditionnelle adressée à D. Diego pour donner le change, ni surtout de l'épilogue qui forme un chapitre à part dans la Chronique, à savoir la décision des chevaliers de reconnaître à D. Nuño et à ses descendants, pour le service rendu, le droit au *yanlar*, en qualité de *deviseros de mar a mar*, dans toute la Castille et comme protecteurs de la noblesse. Il est même remarquable qu'Almella ait négligé cette conclusion, à laquelle tend tout le récit. Ce privilège était corrélatif d'un autre : « La noblesse, quand elle était présente (aux Cortes) donnait son avis par l'organe d'un *hidalgo* (c'était ordinairement un membre de la maison de Lara) » (Mariéjol, *L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle*, p. 140). D'après la Chronique, auparavant, c'était D. Diego de Haro qui possédait ce privilège.

Enfin, Almella ne dit rien non plus du dénouement non moins heureux qui complète l'épilogue : le mariage des deux fils de D. Nuño avec les deux filles de D. Diego, fait historique d'ailleurs (*Chronique latine des Rois de Castille*, note 6 du § 31).

\*  
\* \*

M. Claudio Sánchez-Albornoz vient de faire paraître, dans le tome I de l'*Anuario de Historia del Derecho español* un article intitulé *Las Behetrías*. Il s'agit d'une institution célèbre, que nous définissent non seulement les historiens, mais les dictionnaires, et sur laquelle il était bon qu'un juriste, remontant aux documents eux-mêmes, nous donnât de ces précisions concrètes que, seuls, ceux-ci peuvent fournir. Au surplus, il ne semble pas que cette étude détruise les idées acquises; elle les explique plutôt et les dépasse, naturellement, par la quantité considérable de faits mis en évidence, et par la théorie qui les rattache au patronat romain. C'est ainsi que le mot *benefactoria*, d'où est dérivé *behetría*, apparaît en principe comme l'équivalent de *patrocinium*. Mais de même que Covarrubias dans son *Tesoro* (1611), M. Sánchez-Albornoz nous enseigne que la *behetría* est « de mar a mar » quand ceux qui sont sous son régime sont libres de choisir leur patron dans

1. On a vu (p. 250, n. 1) que le ms. li-74 n'en parle pas non plus.

n'importe quelle région de l'Espagne<sup>1</sup>; que le plus souvent ce droit est limité, et que le protecteur doit être pris dans une famille déterminée (*behetrias de linaje*)<sup>2</sup>. On voit en conséquence fourmiller les *diviseros*, parmi lesquels les *diviseros naturales*, peut-être héritiers du premier *señor* de la *behetria*. En somme c'est une servitude, mais une servitude en principe volontaire<sup>3</sup>, et généralement acceptée vis-à-vis d'une famille donnée<sup>4</sup>, avec liberté de choisir dans cette famille<sup>5</sup>.

Le protecteur a droit aux *pechos* dits *infurciones*, *martiniegos*, *mañerías*, *nubcios* et *yantares*. Le (ou *la*) *yantar*, surtout, est un impôt curieux, et M. S.-A. l'étudie judicieusement. Était-il réservé partout au seul protecteur effectif? Il semble que non. Aux preuves fournies par M. S.-A. j'ajouterai celle-ci : López de Ayala, dans la Chronique de Jean I (année 1390, ch. XII), t. LXVIII de la *B.A.E.*, p. 141, raconte qu'une église de Galice avait pour *patrón natural* un *caballero* ayant cinq ou six enfants, dont chacun réclamait la *yantar* une fois par an<sup>6</sup>. Le

1. « Desde el Portugal hasta el Andalucia » (Covarrubias). Parmi les *Documentos para la historia de las instituciones de León y Castilla* collectionados por Eduardo de Hinojosa (Madrid, « Junta para compliación de estudios », 1919), j'en trouve un, p. 136, n° LXXI, qui nous montre le roi Alphonse IX en 1228, affranchissant les habitants de Sierra de Aguiar et leur accordant « ut sint benefetria de mare usque ad mare », moyennant que « regia voci in uno quoque anno singulos solidos pro fonsadera persolvere teneantur ».

2. « Otras behetrias se dezian de entre parientes por no poder tomar para señor suyo a quien quisiessen, sino que eran forzados los de aquel lugar a tomar señor de ciertos linages, que para cada lugar estauan ya conocidos y determinados » (Covarrubias). Cf. Altamira, *Historia de España*, §§ 202, 451.

3. « ... nemini servivimus nunquam per alio foro nisi cui volumus per benefacturia » (Hinojosa, *op. cit.*, p. 24, n° XIV, année 1050).

4. « [h]abeatis benefactria cum vestras causas ad filii nostris vel neptis seu ad qualem vobis plaquerit aut meliore fecerit, ut ipsi serviat » (Hinojosa, p. 47, n° XXIX, année 1104). Cette limitation n'est donc pas forcément imposée. Cf. encore p. 53, année 1125 : « El post obitum meum et mee coniugis do vobis benefetria in vestris domibus, ut torneis vos ad qualem senioreme volueritis quem villa mandaverit. »

5. Le n° XLIII (p. 69), année 1169, est très typique à cet égard : « me obligo por mi e por todos aquellos que de mia generacion, que en este heredamiento moraren, de non seer vasalos de otro ninguno senon de vos... e daqueles que de vestra generacion venieren, daquel que nos mais pagarmos e uos meyor anpararnos, anparar e defender, e los otros de vestra generacion que non ayam ningun poderio sobre nos de nos demandar... »

6. Et encore c'était modéré; certains prétendaient être hébergés et nourris trois fois trois jours par an, ou neuf jours de suite. Au fond, du reste, il y avait là une chose toute naturelle. Le seigneur rend visite à ceux qu'il protège; on lui offre un banquet. Cela se fait encore pour des gens qui ne sont pas des seigneurs. L'abus seul est fâcheux.

roi ordonna qu'il n'y eût plus qu'une *yantar*. Mais telle n'est pas l'habitude en Galice, ajoute Ayala.

C'étaient là des *diviseros*. On comprend alors comment les gens de Salas de Barbadillo, ainsi que l'expose M. Sánchez-Albornoz, demandèrent à passer sous le régime, pourtant réputé inférieur, du *solariego*.

A propos des *diviseros*, M. S.-A. parle de la famille des Laras, qui figurent à ce titre dans un très grand nombre d'*aldeas* de Vieille-Castille et de Castrojeriz, soit 240 (ou 227, car je n'ai pas bien vu quel chiffre il adopte). Il aurait pu rappeler l'histoire, ou la légende, qui, à ce propos, s'attache au nom de D. Nuño Pérez de Lara.

Sur la *pecha* elle-même, qui a donné l'occasion à l'histoire en question, je ne puis dire grand'chose. Parlant des *tributos de Aragón*, dans son *Historia de la Economía política de España* (t. I, p. 492), Colmeiro dit : « Era ya conocida a fines del siglo XII, según privilegios contemporáneos, la *peita* ó *pecha* contribucion que cargaba sobre todos los bienes muebles y raices de los villanos. Parecíase este tributo al servicio ordinario de Castilla, hasta en las exenciones en favor de los eclesiásticos, nobles é infanzones. Tambien se pagó la *pecha* en el reino de Valencia... » Le mot *pecha* est synonyme de *pecho*, d'après le *Diccionario de autoridades*. Covarrubias ne le donne pas : *pecho* avait évidemment pris sa place dans l'usage courant, avec un sens plus concret, d'où le pluriel *pechos*, alors que le pluriel de *pecha* est sans exemple.

Pour ce qui est du *yantar*, ou de la *yantar*, car le mot est des deux genres<sup>1</sup>, Colmeiro (p. 468)<sup>2</sup> nous dit : « Yantar quiere decir *pecho* que debia haber el rey cuando por su persona llegare á cualquiera de la ciudades y villas de sus reinos y

1. Cf. Cornu, *Romania* XIII, p. 307. Il est souvent féminin, dans l'ancienne langue :

Daban le *yantar* mala e non buena la *cena* (Santo Domingo, 355).

Non combrades por ella vuestra *yantar* más fria (376).

Diestesme *yantar* buena (San Lorenzo, 105).

Cornu se demande pourquoi *yantar* est féminin : serait-ce par analogie avec *cena* ? Cf. *Mío Cid* :

Plogo a mio Cid, porque crecio en la *yantar*.

M. Menéndez Pidal le donne comme « neutro » (*Mío Cid*, p. 715).

2. Pour la *cena* en Aragon, voir p. 492.

abadengos... Era tributo muy antiguo y debió cobrarse en especie ». Il a donné lieu, comme tel, à des réclamations. Dans son *Catálogo de códices y documentos de la Catedral de León* (Madrid, 1919), le P. Zacarías Garcías Villada signale sous le n° 1080, la copie d'un document de 1221 par lequel « Alfonso IX manda que los súbditos del obispo de León contribuyan al yantar del rey sólo cuando lo tenga de hacer el obispo, pero no cuando lo haga el concejo de León. »

Notons que la Chronique générale de 1344, dans les trois rédactions que j'ai transcrites, donne à entendre que ce droit n'était jusque-là reconnu qu'au roi : « asi como dauan al rrey por toda su tierra » (II-74). C'était bien en effet et en tout cas une des prérogatives royales. Dans le traité de 1206 entre Alphonse VIII et Alphonse IX (Appendice VII à la *Chronique des Rois de Castille*, p. 173<sup>1</sup>), il est prévu que celui-ci, dans cinq des *castillos* que le roi de Castille donne à son petit-fils, « non deve... recibir otro servicio en vida de la Reina doña Berenguela sino que coma en ellos una vegada cada anno » ; et il est stipulé que « por est comer aia en Valderas sexanta maravidis, en Villafruchaso sexanta maravidis, en Bollannos quinquaginta maravidis, en Siero de Riaño trenta maravidis... » C'était une somme fixe, et proportionnelle sans doute à l'importance des villes.

Quoi qu'il en soit, l'attribution d'un tel droit aux Laras est présentée, dans notre récit, comme exceptionnelle.

\*  
\* \*

Avons-nous là une légende ? Ce n'est pas ainsi que le comprennent, ni Madoz, qui résume, en le dégageant de la forme dramatique (t. VII, s. v. *Burgos*, p. 598<sup>b</sup>) le récit de la Chronique, avec l'épilogue, ni D. Trifón Muñoz y Soliva (*Historia de la muy N. L. é I. Ciudad de Cuenca*, 1866), qui du reste se contente (t. I, p. 582) de résumer Mariana (XI, 14), ni le comte de Cedillo (*Contribuciones é impuestos en León y Cas-*

1. P. 64 du tiré à part.

*tilla durante la edad media*<sup>1</sup>, p. 184), qui voit là un fait historique, déclare que « no debe dudarse de su certeza histórica », et en tire la preuve du pouvoir et de l'importance que, comme classe sociale, avait déjà acquis la noblesse castillane. Mais c'est à Salazar y Castro et à Colmenares, cités par ce dernier, qu'il faut remonter<sup>2</sup>.

Au l. III, ch. III (t. I, p. 143) de l'*Historia genealógica de la Casa de Lara*, Salazar en effet résume la même histoire, y compris l'épilogue du *yantar*. Il nomme ses auteurs : « Ordenaron que fuese *devisero de mar a mar*, como lo escriven el conde Don Pedro (tit. 10), Garibay (xii, 20), Argote (l. I, 62), Rizo (*Hist. de Cuenca*, c. 6, p. 32) y otros. » Il nomme aussi Hernando del Castillo (*Hist. de S. Domingo*, I<sup>a</sup> p. 1. 3, c. 54), Pero Gerónimo de Aponte (*Lucero de nobleza*, tit. de Lara), Guillaume Catel (*Mém. du Languedoc*, l. 4, p. 585), Juan de Mariana, Don Diego Sánchez Portocarrero, « y otros ». Il fait remarquer que les trois derniers, ainsi que Garibay et Rizo, remplacent Don Nuño de Lara par Don Pedro Manrique, contrairement au comte D. Pedro et aux historiens cités, qui suivent ce dernier : « y todos pueden tener razon, por que ambos podrian concurrir en ella. » D'où il résulte qu'il ne dépend pas d'Almella, qu'il ne cite même pas, mais indirectement de la Chronique générale, dont il reproduit les termes; et la source la plus ancienne qu'il indique, par ailleurs, est le *Livro das Linhagens* du comte D. Pedro. Quant au l. XII, c. I de l'*Historia genealógica de la Casa de Lara*, qu'avance, comme référence, le comte de Cedillo, je n'y vois pas le passage reproduit par celui-ci comme étant de Salazar. Le texte reproduit n'en est pas moins intéressant, car on y voit citée une « *memoria antigua* » qui présente deux variantes : 1<sup>o</sup> c'est au « Campo de Gamonal » (au nord de Burgos) que les trois mille chevaliers se réunirent; 2<sup>o</sup> ce n'est pas à cinq, mais à huit mara-

1. Ouvrage d'ailleurs très riche de renseignements et qui m'a souvent rendu service (Madrid, 1896). Il y est question du *yantar*, des *behetrías* et de toutes les formes d'impôt.

2. Colmeiro (t. I, p. 474) expose simplement la demande du roi « á que respondieron con altanería que no pechaba con la hacienda quien servía con persona y vida. » Il n'affirme pas la vérité de l'histoire, dont il laisse de côté les détails, mais il la déclare conforme aux coutumes de l'époque.

védís que montait le tribut demandé; 3° le héros de l'histoire serait non pas D. Nuño mais D. Pedro. Ceci est d'ailleurs une erreur manifeste, car les faits sont placés peu avant la prise de Cuenca (1177), et D. Pedro était mort vers 1130 (cf. *Chr. latine des Rois de Castille*, § 9, note 3), vingt-huit ans avant l'avènement d'Alphonse VIII.

Aux auteurs nommés par Salazar, il convient d'ajouter Colmenares, dans son *Historia de la insigne ciudad de Segovia* (1637-40 47)<sup>1</sup>, dont le comte de Cedillo cite les termes; Fray Julián de Castillo, dans son *Historia de los Reyes godos que vinieron de la Scythia* (p. 241 de l'éd. de 1624<sup>2</sup>), qui raconte d'abord l'histoire sans parler de D. Diego, puis ajoute « aunque algunos dizen que D. Diego Lopez de Haro... dio al Rey luego sus cinco maravedís », etc., et parle de l'exil volontaire de ce personnage; enfin Salazar de Mendoza, qui dans *Origen de las dignidades seglares de Castilla y Leon* (fol. 47<sup>v</sup>-84) donne un bref résumé qui rappelle bien nos manuscrits (cf. *Chr. lat. des Rois de Castille*, loc. cit.).

Il ne semble pas qu'aucun de ces historiens ait douté de l'authenticité de l'anecdote. Quelle qu'en soit la valeur historique, la signification en est grande, puisqu'elle consacrait l'exemption de la *pecha* pour les nobles et expliquait l'origine du droit au *yantar* revendiqué par les Laras.

On le voit, Menéndez Pelayo avait bien raison de déclarer inestimable le *Valerio de las Historias*, où une si grande partie de nos anciennes légendes, ajoute-t-il, fut recueillie et sauvée de l'oubli. C'est ce que la suite de ces notes achèvera de démontrer, tout en nous convainquant aussi que Rodríguez de Almella<sup>3</sup> a tout simplement dépouillé des rédactions de la Chronique générale, et en particulier celle de 1344, ce que ne savait pas alors le grand érudit.

M. Menéndez Pidal a marqué le mouvement auquel la

1. Sur cet auteur et son œuvre, cf. G. M. Vergara y Martín, *Ensayo de una colección bibliográfica-biográfica de noticias referentes a la provincia de Segovia*, Guadalajara, 1904, p. 468-475. Ce dernier a republié, avec des notes, l'ouvrage de Colmenares (Segovia, 1921).

2. 1<sup>re</sup> éd., 1582.

3. Je n'ai malheureusement rien de plus à dire sur cet auteur que ce que j'ai dit p. 16-18 et 53 de mon travail *Les Histoires générales d'Espagne*.

seconde partie de la Chronique générale, élaborée sans doute sous Sanche IV, a donné naissance : l'attention des chroniqueurs se portant de plus en plus sur les récits épiques, depuis la Chronique de 1344 jusqu'à Rodríguez de Almella<sup>1</sup>. Bien entendu, je le suppose, il n'entre pas dans son intention de faire commencer ce mouvement avec la Chronique de 1344. Il faudrait remonter jusqu'à Rodrigue de Tolède et Luc de Tuy, jusqu'à la Chronique léonaise et peut-être plus haut pour voir le début de ce folklore.

Et maintenant, à la question « Est ce de la légende? », peut-être trouverons-nous une réponse au t. III, p. 661, des *Epopées françaises* de L. Gautier et p. 106 du t. IV des *Légendes épiques* de M. Joseph Bédier. On y trouve l'analyse d'un remaniement de chanson de geste consacrée aux barons Hérupés ou Hérupois : ceux-ci, sommés par Charlemagne de payer l'impôt, lui portent chacun quatre deniers au bout de leurs lances.

Or ce remaniement, dû à Jean Bodel, est du début du XIII<sup>e</sup> siècle. Tant qu'on n'aura pas prouvé que la rédaction du ms. li-74 et de ses congénères portugais s'est inspirée d'une légende orale ou écrite circulant en Espagne dès le temps d'Alphonse VIII lui-même, dont Jean Bodel est le contemporain, il faudra admettre que c'est de la chanson de geste des Barons Hérupois que s'est inspirée, d'une façon indirecte peut-être, mais manifeste, la Chronique générale de 1344. Je dirai tout de suite que j'ai encore des doutes. Menéndez Pelayo a eu tort, en tout cas, de repousser, comme trop partielle, l'analogie, déjà indiquée par Wolf. Celle qu'il trouve dans l'histoire des chevaliers catalans, chez Carbonell, est autrement lointaine.

Il y a eu autour de certains personnages du temps de la minorité d'Alphonse VIII et autour du jeune roi lui-même, une éclosion de récits d'aspect mi-légendaire, mi-historique. A quelle époque s'est-elle produite? Là est le problème.

Diego López de Haro, D. Nuño de Lara, reparaissent dans d'autres récits d'allure épique, avec Fernán Ruiz. J'aurai l'occasion d'y revenir. Je n'ai voulu cette fois qu'entamer, moins encore, indiquer la question.

G. CIROT.

1. *La Crónica gen. de España*, Disc. de réception à l'Acad. de l'Hist. (1916), p. 51.

# VARIÉTÉS

---

## Publications du Centenaire de Camoëns.

Le tricentenaire de la mort de Camoëns, en 1880, avait suscité un grand nombre de publications importantes : essais bibliographiques (Braga, José do Canto), biographiques (Burton, Camilo, Latino Coelho), traductions (Storck), monographies (Mesnier, Vasconcellos Abreu). Le mouvement s'était prolongé pendant les années qui suivirent ; on avait assisté, en Europe et au Brésil, à une véritable renaissance des études camoniennes. Le quatrième centenaire de la naissance du poète vient de provoquer, en 1924, un égal enthousiasme. Il a été dignement célébré par le Brésil, l'Espagne, l'Argentine, la France, la Belgique, l'Angleterre, les États-Unis. Les travaux dont il a favorisé ou hâté la publication, quoique moins nombreux, présentent un réel intérêt scientifique. Ils témoignent pour la plupart d'une orientation nouvelle et, à notre avis, plus féconde.

Les érudits paraissent avoir renoncé aux constructions ambitieuses reposant sur des conjectures. Ils ne cherchent pas, comme Braga ou Storck, à édifier de monumentales biographies. C'est volontairement qu'ils ont circonscrit le champ de leurs investigations. M. Ferraz de Carvalho s'enferme dans une période mal connue<sup>1</sup>. Il évoque le séjour du poète à Coïmbre. Sa méthode, à vrai dire, ne diffère pas essentiellement de celle de ses devanciers. Obligé comme eux de constater que toute donnée positive manque, il en est réduit, pour caractériser les études de Camoëns, à reconstituer la vie de l'Université vers 1537 en s'appuyant sur des synchronismes. Faut-il inférer des connaissances littéraires, historiques, scientifiques relevées dans les *Lusiades* que le poète avait reçu, dès l'adolescence, une éducation de parfait humaniste ? La conclusion ne s'impose pas nécessairement. Nous avons de bonnes raisons de croire que l'ami de Garcia da Orta et de Diogo do Couto n'était pas entièrement dépourvu de livres dans l'Inde et qu'il n'a jamais cessé de s'instruire. On ne peut tabler, d'autre part, sur la protection que lui aurait accordée, à Coïmbre, un parent

1. Amadeu Ferraz de Carvalho *Camões em Coïmbra, conferência realizada na Escola industrial Brotero no dia 10 de junho de 1924*. Coïmbra, 1924.



devenu grand-maître de l'Université. M. Ferraz de Carvalho nous fait observer que l'identification longtemps admise entre le chanoine D. Bento, oncle du poète, et D. Bento, prieur de Santa-Cruz, est pour le moins suspecte. Sur les pages élégantes qu'il consacre aux amours de Camoëns avec Belisa (Isabel Tavares) nous formulerons une réserve. Les poésies lyriques nous paraissent une source d'information toujours contestable. A-t-on le droit, par exemple, d'utiliser pour la biographie tel sonnet qui pourrait bien n'être qu'une variation brillante sur le thème connu de la « mal mariée » ?

M. António Sérgio, renonçant également aux vastes généralisations, étudie les rapports de Camoëns avec le roi D. Sebastien<sup>1</sup>. Sa monographie nous fait pénétrer assez avant dans l'esprit d'une époque. On avait cru que le poète, africaniste convaincu, encourageait systématiquement l'expédition du Maroc. L'opinion traditionnelle se fondait non seulement sur le début et la fin des *Lusiades* mais sur le sonnet fameux qui commence par ces mots :

Com o generoso rosto alanceado...

Or le critique, parfaitement documenté, puisqu'il vient de publier sous le titre *O Desejado*<sup>2</sup> tous les textes se rapportant au désastre d'Alcacer-Kibir, donne des faits une interprétation différente. Elle a d'abord le mérite de tenir compte de la chronologie. Il est certain que le danger musulman paraissait beaucoup plus grand au moment de l'impression des *Lusiades*, un an après la bataille de Lépante, qu'en 1578. Par là s'expliqueraient, dans l'épopée, les invectives de Camoëns contre les infidèles. Cependant, il se serait fait, dès cette date, l'écho d'un mouvement d'opinion nettement hostile aux projets inquiétants du roi. Les compliments officiels, qui étaient de règle en poésie, ne l'empêchent pas de dénoncer ouvertement les défauts que ses contemporains ne cessaient de reprocher à D. Sebastien : le goût immodéré de la chasse, le mépris du mariage, la tendance à accorder trop de pouvoir aux ecclésiastiques. Camoëns, ainsi qu'il ressort des passages indiqués, était pleinement d'accord avec D. Jerónimo Osorio, évêque de Silves, qui a tant fait pour prévenir la catastrophe, et avec D. Aleixo de Menezes, précepteur du prince. Il ne pouvait raisonner que comme les vétérans d'Afrique ou de l'Inde, un Mascarenhas par exemple, qui préféraient en tout l'expérience au savoir acquis théoriquement dans les livres. Rien de plus significatif, à cet égard, que les rapprochements allégués par M. A. Sérgio. Que toutefois le poète ait pris position avec ceux qui conseillaient au monarque de ne pas com-

1. António Sérgio, *Camões e D. Sebastião, rudimentar organização de documentos para o estudo de um problema curioso*. Lisboa, 1925.

2. A. Sérgio, *Testemunhos históricos, O Desejado, depoimentos de contemporâneos de D. Sebastião sobre este mesmo rei e sua jornada de Africa*. Lisboa, 1924.

mander l'armée lui-même, voilà ce qu'il nous paraît difficile de concilier avec la dernière strophe des *Lusiades* :

Ou fazendo que mais que a de Medusa  
A vista vossa tema o monte Atlante.

Comme on le voit, la biographie a cessé d'être la préoccupation dominante des érudits. Parmi ceux qui se sont consacrés, plus spécialement, à interpréter l'œuvre, une place d'honneur doit revenir à M. Afranio Peixoto, de l'Académie brésilienne. C'est à son initiative, ainsi qu'à la générosité de M. Zeferino de Oliveira, qu'il faut attribuer la création, à l'Université de Lisbonne, de la chaire d'études camoniennes occupée aujourd'hui par le professeur J. M. Rodrigues. Il y avait quelque utilité, pour convaincre de l'urgence de cette fondation la colonie portugaise de Rio, à définir la *Camonologie*<sup>1</sup>. La conférence de M. Peixoto nous présente une synthèse des travaux parus depuis 1880 (on retiendra, p. 51, la liste des publications brésiennes) en même temps qu'un programme fertile en indications neuves et dont une partie, non la moindre, est déjà réalisée. L'auteur se devait d'ajouter l'exemple au précepte. Sa monographie sur la *Médecine des Lusiades*<sup>2</sup> marque une étape de plus dans une voie qui avait été parcourue, avant lui, par beaucoup de chercheurs. Nous avons déjà un Camoëns botaniste, un Camoëns astronome, un Camoëns navigateur, une flore, une faune des *Lusiades*. Il nous manquait un Camoëns médecin. On ne peut signaler, à vrai dire, dans l'épopée qu'un seul passage qui relève directement de la science médicale. Il suffirait d'ailleurs à imprimer au poème un caractère de réalisme vigoureux. M. Peixoto, en remontant jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle et en rapprochant les descriptions de Camoëns de celles de Castanheda et de Barros, traite la question du scorbut avec la maîtrise d'un spécialiste. Il passe en revue un certain nombre de termes physiologiques auxquels le poète attachait un sens précis. Enfin il met en relief un aspect sur lequel les premiers commentateurs se gardaient bien, et pour cause, d'insister : la hardiesse des peintures voluptueuses qui auraient pu, à bon droit, inquiéter la censure ecclésiastique.

La brochure intitulée *Dinamenc*<sup>3</sup> soulève un problème passionnant. Il ne s'agit de rien moins que de détrôner Catherine d'Ataide. La thèse de M. Peixoto repose sur une découverte sensationnelle. Dans un texte de la 8<sup>e</sup> décade de Couto, conservé à la bibliothèque de Porto et resté inconnu jusqu'en 1918, il est dit que le sonnet célèbre « *Alma minha gentil que te partiste* » fut composé par Camoëns sur les bords

1. Afranio Peixoto, *A Camonologia ou os estudos camonianos, iniciativa da criação de uma cadeira de Camões na universidade de Lisboa*, Rio, 1924.

2. A. Peixoto, *Medicina d'os Lusiadas*, Rio, 1924.

3. Luis de Camões, *Dinamenc, introdução e notas de Afranio Peixoto*, Rio, 1925.

du Mékong, en l'honneur d'une Chinoise. Le nom de Dinamène avait déjà frappé les commentateurs. Faria e Souza, sans préciser les circonstances du naufrage, affirmait qu'elle avait péri en mer. On la supposait originaire de Goa et la tradition lui accordait trois sonnets. M. Peixoto, reconstituant par une série d'inductions ingénieuses le roman de l'étrangère, y incorpore cette fois, 44 pièces. Que le poète ait éprouvé de l'amour pour une jeune fille de race jaune, lui qui avait vanté la mulâtresse, ou la bayadère Barbara, nous l'admettrons sans peine. Il avait devancé Baudelaire en célébrant la Vénus noire. On peut bien voir en lui un précurseur de Loti ou de Lafcadio Hearn. Nous hésitons cependant à reconnaître dans « celeste formosura » une allusion au Céleste Empire et dans Dinamène, nom mythologique emprunté à Hésiode et que Camoëns emploie ailleurs pour désigner une nymphe, la déformation de Ti-Nan-Men (Porte de la Terre du Sud). Il nous semble difficile également d'affirmer qu'une Chinoise de condition inférieure, peut-être servile (*hua moça china que trasia*) ait pu laisser dans son âme une impression aussi profonde que Catherine d'Ataide, Francisca de Aragão ou l'infante D<sup>a</sup> Maria. Quant au sonnet « *Alma minha gentil que te partiste* », l'exotisme en serait diminué par le fait qu'il rappelle d'assez près, comme l'a montré M. Pellizari<sup>1</sup>, ces vers de Pétrarque :

Anima bella, da quel nodo sciolta  
 Che piú bel mai non seppe ordir natura,  
 Pon' dal ciel mente a la mia vita oscura  
 Da sí lieti pensieri a pianger vólta...

ajoutons que celui qui se termine par

Torna a fugir-me : torno a bradar : « Dina »  
 E antes que diga « mene » acordo e vejo  
 Que nem um breve engano posso ter...

également suspect d'italianisme, est attribué, dans le *cancioneiro do Padre Ribeiro*, à Bernardes. Nous doutons qu'on puisse arriver, en ces matières, à la certitude.

Le *Dictionnaire des Lusíades*, composé en collaboration par M. A. Peixoto et M. Pedro A. Pinto<sup>2</sup>, est appelé à rendre de grands services. Il s'inspire pour la méthode, des lexiques de notre Collection des grands écrivains. Une introduction grammaticale embrasse l'étude de la langue, de la versification, des figures de rhétorique, des latinismes, des italianismes. Le vocabulaire qui suit, accompagné de références multiples, permet de déterminer, par des rapproche-

1. Achille Pellizari, *Portogallo e Italia nel secolo XVI*; Napoli, 1914, p. 90.

2. Afranio Peixoto e Pedro A. Pinto, *Dicionário d'Os Lusíadas, com uma introdução gramatical*, Rio, 1924.

ments, le sens précis des mots. Il est à souhaiter qu'un travail analogue soit entrepris pour les poésies lyriques de Camoëns et pour son théâtre. On devrait bien y joindre, si l'on veut rendre la littérature du xvi<sup>e</sup> siècle plus accessible aux étrangers, un lexique de Gil Vicente et un lexique de Ferreira de Vasconcellos. M. Peixoto, romancier célèbre, président de l'Académie brésilienne, a donné un exemple utile de modestie en démontrant la nécessité de ces recherches patientes. Son introduction rectifie, sur quelques points, les idées reçues. Alors que le récent dictionnaire de Cândido de Figueiredo contient 130.000 mots, Camoëns, pour écrire un chef-d'œuvre, se contentait de 5.000. Voilà qui chagrinerait les admirateurs de Camilo et les imitateurs de M. Coelho Netto, également suspects de verbalisme. On constatera, d'autre part, que beaucoup de locutions qualifiées aujourd'hui de gallicismes ou de brasileirismes appartenaient au bon usage du xvi<sup>e</sup> siècle; aussi M. Mario Barreto, le savant directeur de la *Revista de filologia portuguesa*, a-t-il raison de protester contre la tendance de certains critiques modernes à relever des erreurs chez les classiques en partant d'une conception dogmatique de la grammaire. Ce qu'il dit de la langue et du style, on pourrait l'étendre à la versification. Une remarque de détail suffirait pour l'établir. Il nous paraît difficile, notamment, de condamner l'accentuation sur la septième syllabe du vers épique, dont M. Peixoto a relevé plusieurs exemples dans les *Lusiades*, puisqu'elle se justifie par la pratique des grands poètes italiens<sup>1</sup>.

Parmi les publications portugaises du centenaire, aucune ne peut rivaliser d'importance avec le *Fascículo camoniano* (V e VI) de la revue *Lusitânia*. On y trouvera le compte rendu de toutes les manifestations organisées en l'honneur du poète au Brésil, en Espagne, aux États-Unis, en Angleterre, en France, à Buenos Aires — la Belgique seule a été oubliée — en même temps que l'analyse des ouvrages parus dans toutes les langues et les extraits des principaux discours prononcés. Un autographe, une lettre inédite, de belles reproductions accompagnées de notices sur l'iconographie camonienne donnent à ce numéro élégamment présenté, superbement illustré, un attrait tout spécial.

Nous avouerons que la première lecture de la *Carta inédita* de Camoëns nous a causé quelque étonnement. Les mœurs du poète, on le sait, n'avaient rien de recommandable. Mais le sujet paraît ici bien scabreux. Plus scabreuse encore est la façon de le traiter. On ne peut s'empêcher, d'autre part, de constater une grande ressemblance entre cette lettre et celle, depuis longtemps connue, qui décrit les beautés

1. G. Mari, *Riassunto e dizionarietto di ritmica italiana*, Torino, 1901. «Basti osservare quanta efficacia di ritmo e di armonia imitativa i nostri classici abbian saputo trarre da quella 7<sup>a</sup> sillaba accentata», p. 20.

mûres de Goa (même citation latine *in illo tempore*, même allusion aux *púcaros*). La forme « *Senhor sua irmã* » est de la langue des *cancioneiros*; *dixe* se rencontrerait plutôt chez Gil Vicente. Telle plaisanterie sur les Français, bien qu'on puisse l'expliquer, surprend à cette date. Une allusion précise à Gaspar Borges et à Pero Vaz, si l'on songe que les détails de cette affaire ne sont connus que depuis l'édition Juromenha, ne laisse pas d'embarrasser. On voudrait quelques renseignements sur l'aspect et l'origine du document. Sans doute, l'existence de deux versions différentes pour la première lettre du manuscrit, publiée antérieurement, semble une garantie. Mais le fait que la troisième est regardée comme apocryphe et cependant traite le même sujet, inspire quelques doutes. La question peut se poser.

Le même fascicule renferme plusieurs articles excellents. M. Luciano Pereira da Silva, sans modifier les conclusions de son remarquable ouvrage sur l'astronomie des *Lusiades*, suit l'évolution de la cosmographie depuis les origines les plus reculées, en passant par les Grecs et par les Arabes, jusqu'au triomphe définitif de la théorie de Copernic. M<sup>me</sup> Michaëlis, avec la rigueur qu'elle apporte dans toutes ses démonstrations, établit qu'Inès de Castro fut mise à mort dans le palais de *A-par-Santa-Clara* et que la *Quinta das Lágrimas* ne commence à jouer un rôle dans la tradition qu'à partir de 1730. Mais si l'on admet que l'amante de D. Pedro a été décapitée, on éprouve quelque peine à concilier cette version différente de celle de Camoëns avec la légende du couronnement après la mort. Nous avons surtout remarqué dans le *Fascículo Camoniano* — il nous semble que c'est l'orientation la plus nouvelle — l'étude que M. Joaquim de Carvalho a consacrée aux lectures philosophiques de Camoëns. Mieux renseigné que personne sur l'ampleur et les difficultés du sujet, il craint de l'aborder de front et se borne à enregistrer quelques résultats partiels. On est en droit de supposer que le poète n'ignorait pas la théorie d'Averroès sur l'éternité de la matière. Il a utilisé, dans le *Desconcerto do mundo*, des anecdotes empruntées aux *Vies des philosophes* de Diogène Laërce. On ne saurait affirmer qu'il a subi l'influence des *Dialogues* de Léon l'Hébreu, mais sa conception de l'amour platonique pourrait venir de Bembo qu'il cite dans son théâtre. Jusqu'où allait sa connaissance du système de Platon? Une allusion au chant du cygne ne suffirait pas à prouver qu'il avait lu le *Phédon*, mais sa paraphrase du psaume *Super flumina Babylonis* s'inspire, visiblement, de la théorie, de la réminiscence. On démontrera peut-être un jour — ici nous dépassons les prudentes conclusions de M. Joaquim de Carvalho — que Camoëns, pendant son séjour à Goa, s'est trouvé en contact, par l'intermédiaire de Garcia da Orta qui lui ouvrait sa bibliothèque, avec la pensée orientale, arabe ou hindoue. M. Benoliel, a déjà signalé plus d'une analogie entre l'épisode d'Ada-

mastor et un conte des *Mille et une nuits*. Enfin un article de M. Agostinho de Campos nous montre à quel point le poète fut méconnu par les générations qui l'ont suivi. C'est assurément dans sa patrie qu'il a été le plus maltraité. Nous savions déjà que le redoutable polémiste José Agostinho avait prétendu le discréditer en recommençant les *Lusiades* à l'aube du romantisme. De même, les annotations marginales d'Antonio Feliciano de Castilho aux 115 premiers sonnets de l'édition Juromenha témoignent d'une singulière étroitesse d'esprit. Jamais critique n'a plus brutalement et plus injustement insisté sur le double reproche d'obscurité et de préciosité (o diabo leve a escola dos conceitistas italianos que assim se propagou como a herva ruim). On ne contestera plus, après cette dernière preuve qui s'ajoute à tant d'autres, que le patriarche honni par l'École de Coïmbre était radicalement incapable d'appliquer, en matière de goût, de langue, de style, de versification, un criterium historique.

L'événement le plus important du centenaire nous paraît être la publication, en 1923 et 1925, des trois volumes du *Camões lirico* de M. Agostinho de Campos. Nous avons déjà insisté, ici même, sur les mérites de l'*Antologia portuguesa*, qui en est à son vingt-troisième tome. La tâche semblait, cette fois, autrement délicate. On considère comme la plus difficile à interpréter la partie de l'œuvre lyrique, désignée sous le nom de *medida velha* qui comprend les *redondilhas*. C'est par là que l'éditeur, courageusement, a voulu commencer. Il nous donne en trois volumes, 95 pièces. 53 ont été écartées : 11 parce qu'elles sont écrites en castillan, 22 comme apocryphes, 20 comme inférieures à la renommée du poète. Le texte, dont l'orthographe a été modernisée, utilise les corrections proposées par M<sup>me</sup> Michaëlis et par M. J. M. Rodrigues. Celles qui sont dues à l'initiative de M. Agostinho de Campos nous paraissent, en général, nécessaires et bien fondées. Le commentaire, abondant et précis, répond aux doubles exigences d'un criterium scientifique et artistique. L'éditeur, très sagement, se défend de reconstituer la vie sentimentale de Camoëns en s'appuyant sur les poésies lyriques. D'autre part, il entreprend une révision indispensable des valeurs. Beaucoup de pièces, que l'on continue de citer par tradition, ne sont que des modèles anticipés de culteranisme. Il en est, par contre, dont personne, parmi ceux qui admirent de confiance, ne semble soupçonner la grâce et la fraîcheur. M. A. de Campos s'applique à suivre, toutes les fois que le sujet le comporte, une méthode uniforme. Il commence par indiquer le contenu de la pièce, par en prouver, s'il y a lieu, l'authenticité. Il propose une interprétation de l'ensemble, suggère des rapprochements, caractérise la versification, apprécie le mérite littéraire, discute, à l'occasion, les jugements des critiques nationaux et étrangers, le tout proportionné à l'importance du morceau. En outre, des notes

placées en bas du texte éclairent les passages d'interprétation douteuse.

Nous nous permettrons sur un point seulement, en ce qui concerne la paraphrase du psaume *Super flumina Babylonis*, de nous écarter de ses conclusions. Il croit, avec M. J. M. Rodrigues, que la première idée de la pièce remonte au séjour de Camoëns à Ceuta. Mais il soutient, contrairement à l'opinion de son prédécesseur, qu'elle fut composée après le retour du poète à Lisbonne. L'interprétation traditionnelle voyait dans le mot *desterro* une allusion à l'Inde. Il nous en coûte d'y renoncer. Fréquemment Babylone, dans les sonnets, désigne Goa. Nous n'en voulons comme preuve que celui qui commence par :

Cà n'esta Babylonia d'onde mana  
materia a quanto mal o mundo cria.

En outre un argument nous est fourni par le fameux manuscrit de Porto où nous lisons : « A esta chama elle em suas obras Dynamene<sup>1</sup>. Aly (il s'agit du Cambodge) fez tambem aquella grave e docta canção que começa :

Sobre os rios que vão  
Por Babilonia me achei »

Ce témoignage d'un inconnu, il nous semble qu'il faut l'accepter ou le rejeter en bloc. Adopter la tradition de la Chinoise Dynamène, c'est admettre implicitement que la pièce a été composée au retour de Macao. M. A. de Campos nous fait observer très justement que le poète a voulu, selon toute vraisemblance, laisser aux symboles un caractère vague, indéterminé, permettant ainsi au lecteur, à cause de cette imprécision même, d'en enrichir le contenu. Son travail, qui doit comporter une suite, représente l'effort le plus sérieux d'interprétation qui ait été tenté en Portugal depuis l'édition monumentale de Juromenha. On lui saura gré de nous fournir une explication satisfaisante des *Disparates da India*, des passages les plus difficiles du théâtre, de la lettre en style truculent écrite de Goa. Bien rares sont les allusions aux mœurs et aux usages du temps dont il n'a pu rendre compte. Même lorsqu'il n'est pas soutenu par le commentaire espagnol de Faria et Sousa et par la traduction allemande de Storck, il fait preuve d'une vaste érudition historique, littéraire, philosophique, secondée par un sens critique avisé. Nous le féliciterons, en outre, de ne dissimuler, en présence des passages inextricables et manifestement altérés, ni ses doutes ni son embarras.

Certaines conclusions provisoires se dégagent de cet aperçu nécessairement incomplet. Il semble peu vraisemblable, sauf le cas d'une découverte que rien ne laisse prévoir, qu'on puisse, à l'avenir, modi-

1. Nous citons la note du manuscrit de Couto, d'après M. Ferraz de Carvalho, *Camões en Coimbra*, p. 9.

fier dans ses grandes lignes la biographie du poète. Les tentatives pour reconstituer le roman — ou les romans — de ses amours font le plus grand honneur à l'ingéniosité des critiques et des historiens. Elles s'appuient malheureusement, à défaut de pièces d'archives, sur des poèmes qu'on arrive très rarement à dater avec certitude. Il faudrait, avant d'en tirer des renseignements biographiques, s'assurer d'abord de leur authenticité, ensuite de leur originalité. Une enquête sur la littérature antérieure permettrait sans doute d'écarter les thèmes devenus conventionnels, comme celui de la « mal mariée » et des « yeux verts ». Est-ce à dire qu'on parvienne, par cette méthode éliminatoire, à déterminer ce qu'il y a dans l'inspiration de Camoëns d'intime et d'essentiel ? Nous en pouvons douter, puisqu'on a vu maintes fois les sentiments vrais s'exprimer sous des formes traditionnelles et par contre l'artifice littéraire, en rajeunissant le style, donner l'illusion de la sincérité. Il n'est donc pas surprenant que les érudits, en quête de résultats positifs, se tournent de préférence aujourd'hui vers l'interprétation littérale du texte. Le dictionnaire de M. Peixoto et de M. Pinto et le commentaire de M. A. de Campos marquent, à cet égard, une évolution intéressante. Il nous manque une grammaire et une métrique de Camoëns. Nous savons qu'on y travaille. Pour bien comprendre, d'autre part, la portée de l'œuvre épique et lyrique, l'expérience des vingt dernières années a prouvé qu'il est indispensable de commencer par relire les ouvrages où le poète se documentait. Les études de M. J. M. Rodrigues sur les sources, de M. L. Pereira da Silva sur l'astronomie des *Lusiades*, plus récemment de M. Joaquim de Carvalho sur la philosophie de Camoëns nous apparaissent, maintenant qu'on a fait table rase des hypothèses fondées sur les anecdotes suspectes, comme les fondements d'un édifice durable. Toutes ces tentatives convergentes mènent, par l'élimination du facteur personnel, au triomphe des méthodes exactes. On pourra encore admirer Camoëns ou même le dénigrer, comme Castilho, mais il faudra, désormais, en fournir des raisons objectives.

G. LE GENTIL.



**Rapport à M. P. Paris,  
directeur de l'École des Hautes Études hispaniques.**

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'ai l'honneur de vous adresser mon rapport sur le résultat de mes recherches pendant l'année scolaire 1924-1925 dans différents dépôts d'archives d'Espagne et principalement à l'Archivo de la Corona de Aragon à Barcelone.

Arrivé à Madrid, au début de novembre 1924, avec l'intention d'étudier de préférence un chapitre des relations de la France et des royaumes d'Espagne au Moyen-Age, je n'avais pas tardé à me convaincre, après quelques semaines de sondages dans les différents fonds de l'Archivo Histórico Nacional et de la section des manuscrits de la Biblioteca Nacional, que je n'y trouverais les éléments d'aucun travail de ce genre. L'Archivo Histórico Nacional est certes très riche en documents du Moyen-Age, mais, constitué depuis peu, et d'une manière factice, avec les fonds des ordres religieux et militaires aujourd'hui supprimés, il ne peut permettre que des études d'histoire locale, des monographies d'ordres ou d'abbayes, travaux sans grand horizon qui ne doivent retenir qu'en second lieu l'attention d'un chercheur français à l'étranger, avant tout soucieux de contribuer à enrichir par ses investigations, s'il est établi que le champ à explorer est encore vaste, l'histoire de son propre pays.

C'est le cas pour l'Espagne : deux grands dépôts de province, les archives de la Couronne de Castille à Simancas et celles de la Couronne d'Aragon à Barcelone offrent à l'érudit une mine incomparable de documents d'ordre politique et diplomatique encore imparfaitement connus, les archives de Castille intéressantes surtout pour l'histoire des Rois Catholiques et de leurs successeurs, celles d'Aragon, plus anciennement constituées, indispensables pour la connaissance de l'histoire d'Espagne du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle et surtout pour l'étude de la formation de ce qu'on peut appeler déjà une diplomatie européenne en plein Moyen-Age.

Avec votre autorisation, et mettant aussi à profit les conseils qui m'avaient été donnés avant mon départ de Paris par quelques-uns de mes maîtres de l'École des Chartes, je me suis donc décidé à choisir comme terrain de recherches le fonds de la chancellerie aragonaise à l'époque d'Alphonse III et de Jacques II d'Aragon (1285-1327); cette période de plus de quarante années correspondant presque exactement à la durée du gouvernement en France de Philippe le Bel et des der-

niers Capétiens directs (1285-1328); j'avais ainsi un cadre tout tracé : les relations de la France et de l'Aragon sous Philippe le Bel et ses fils.

L'époque de Jacques II est certainement celle de la plus grande activité diplomatique déployée par la chancellerie aragonaise; l'infinité de documents que nous en conservons en fait foi; c'est de plus une période extrêmement intéressante par tous les problèmes de politique générale qui demandaient alors une solution : liquidation de la guerre franco-aragonaise de 1285, rétablissement des relations normales entre les deux royaumes, répercussion de la politique française sur la politique aragonaise vis-à-vis de la Castille, de la Papauté (lors du conflit entre Philippe le Bel et Boniface VIII), dans l'affaire des Templiers, etc. La position de l'Aragon, dont l'emprise sur la Méditerranée entière s'affirmait chaque jour davantage par la possession de la Sicile et de la Sardaigne et par la multiplicité des comptoirs établis jusqu'aux rives d'Afrique et d'Asie par les marins catalans, ôte tout caractère de banalité à l'histoire politique de cet État. Diplomate avant tout, expert en politique étrangère, le roi Jacques II était connu de ses contemporains comme un monarque écrivant plus que tous les souverains d'Europe réunis : sa cour nous apparaît donc comme une vaste agence de documentation internationale, presque digne de se mesurer avec celles de Rome et d'Avignon. L'étude des archives barcelonaises, presque autant que celle des archives vaticanes, est une excellente leçon d'histoire européenne.

L'histoire des rapports d'Alphonse III et de Jacques II avec la France n'a pas encore été traitée séparément : elle a été abordée partiellement dans les ouvrages<sup>1</sup> de Lecoy de la Marche, Baudon de Mony, Petit et Kluepfel, mais celui qui a le plus contribué à faire connaître les précieux documents de la chancellerie aragonaise au début du xiv<sup>e</sup> siècle est le professeur Heinrich Finke, dont les trois volumes<sup>2</sup> d'*Acta Aragonensia* parus jusqu'à ce jour représentent un labeur de plusieurs années digne des plus grands éloges, et nul travailleur s'occupant de l'histoire du xiv<sup>e</sup> siècle ne peut se dispenser de consulter son recueil. Néanmoins il ne s'agit que d'une publication de textes concernant surtout les rapports de la Couronne d'Aragon avec la Papauté et, si le professeur Finke a publié certains documents importants ayant trait aux relations franco-aragonaises, le nombre des pièces inédites de cette sorte que contiennent les archives de la chancellerie de Jacques II est encore très considérable, ainsi qu'un travail minutieux de vérification m'a permis de le constater.

1. A. Lecoy de la Marche, *Les relations politiques de la France avec le royaume de Majorque*; Baudon de Mony, *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne*; Petit, *Charles de Valois*; Kluepfel (Ludwig), *Die aüsserre Politik Alfonsos III von Aragonien*.

2. Finke (Heinrich), *Acta Aragonensia*. Quellen... aus dem diplomatischen Korrespondenz Jaymes II (1291-1327).

Durant les quatre séjours que j'ai faits à Barcelone, de décembre 1924 à juin 1925, j'ai pu avancer le dépouillement des registres de chancellerie de la série « Legationum », la plus importante, jusqu'à l'année 1322 et entamer sérieusement le fonds imposant des « Cartas reales diplomáticas », ainsi que celui des « Pergaminos ».

De ces premières investigations, j'ai rapporté des renseignements intéressants, et très souvent inédits, sur les problèmes nombreux et complexes que s'efforçait de résoudre, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup> siècle, la diplomatie franco-aragonaise : attitude respectueuse de la France et de l'Aragon à l'égard d'Alphonse de la Cerda, prétendant au trône de Castille, répercussion du conflit entre Philippe le Bel et la Papauté sur la politique franco-aragonaise, position adoptée par Jacques II dans l'affaire des Templiers, affaire de la restitution du Val d'Aran, incursions continuelles des nobles du Midi, principalement du comte de Foix, au delà des Pyrénées, dans le comté de Pallars, relations économiques entre la France et l'Aragon, commerce français dans la Méditerranée, enfin négociations matrimoniales perpétuellement engagées entre les deux cours, la plupart du temps assez monotones, parfois mouvementées et non dénuées d'un certain comique lorsqu'on voulut, par exemple, marier Charles le Bel à l'infante Violante, mais toujours caractérisées par l'insuccès.

La nature des documents étudiés est des plus variées :

1° *En premier lieu* viennent les instructions données à ses ambassadeurs par le souverain aragonais ; très minutieuses, tenant compte de toutes les éventualités possibles, ces instructions, le plus souvent rédigées en catalan, n'ont pas la solennité des documents officiels : on n'y cache rien, on y dit franchement tout ce qu'on veut dire.

2° La correspondance adressée par les ambassadeurs à leur monarque est aussi des plus pittoresques ; écrites de Paris, ou d'Avignon, étape indispensable depuis l'avènement de Clément V entre Barcelone et la capitale française, ces lettres fourmillent de détails précieux sur les intentions du roi de France, sur ses déplacements, son entourage, sur la guerre de Flandre, les relations franco-anglaises, etc. A cette même catégorie de documents, on peut rattacher les lettres adressées de France ou d'Avignon par des particuliers à leurs correspondants barcelonais : parfois ce genre de pièces est du plus haut intérêt ; on y trouve une revue détaillée de toutes les « actualités » politiques, comme dans cette lettre en latin adressée au début de mars 1315 par un correspondant inconnu à Dalmau de Pontons le lendemain de l'arrestation d'Enguerrand de Marigny, pleine de détails amusants sur la séance du conseil où Charles de Valois avait mis Louis X en demeure de se débarrasser de l'ancien favori, sur une tentative d'empoisonnement du connétable qui ne dut son salut qu'à l'absorption d'une forte dose de thériaque, sur le mécontentement public envers les

clercs du conseil du roi, rendus responsables de toutes les fautes du règne précédent, etc.

3° D'un tout autre caractère est naturellement la correspondance échangée entre les souverains de France et d'Aragon : le style en est ampoulé, impersonnel, les préambules sont longs et fastidieux, le ton n'est pas toujours très cordial et il est rare que les protestations habituelles d'amitié et de mutuel intérêt ne soient pas suivies de récriminations, souvent amères, provoquées par les incidents de frontière, par les lenteurs de la restitution du Val d'Aran ou autres sujets de mécontentement réciproque. Le nombre des lettres échangées entre les monarques français et aragonais, surtout après 1300, est considérable ; beaucoup sont inédites. J'en ai vu plus d'une centaine, copiant intégralement les plus importantes, me contentant d'analyser les autres et d'en faire de larges extraits.

4° J'ai utilisé aussi largement les lettres du roi d'Aragon à Charles de Valois et les réponses de celui-ci qui mettent bien en relief tout l'intérêt que ce prince aventureux, ancien roi d'Aragon *in partibus*, portait encore au développement de la politique franco-aragonaise ; enfin, les correspondances échangées avec le Pape, de la plus haute importance au moment de l'affaire des Templiers, et avec le roi de Majorque.

5° D'un caractère plus administratif et plus local sont les documents émanés des sénéchaussées du Midi de la France : Toulouse, Carcassonne et Beaucaire principalement. Ils ont trait le plus souvent à des conflits de juridiction et elleurent parfois de manière intéressante l'histoire du commerce français en Méditerranée par les ports de Narbonne et Aigues-Mortes. Ils permettent aussi de compléter les connaissances que nous avons jusqu'à présent sur les officiers royaux de ces sénéchaussées en nous conservant un grand nombre de noms et des dates très précises.

Quelques exemples, choisis parmi les différentes classes de documents que je viens de signaler, vous permettront, Monsieur le Directeur, de mieux apprécier leur intérêt ; j'y joindrai un petit résumé de l'histoire des projets de mariages entre les cours de France et d'Aragon conçus par Jacques II et des négociations s'y rapportant.

1° Parmi les instructions aux ambassadeurs dont j'ai pris copie, je mentionnerai : les instructions en latin remises à Jean de la Tour et Gonzalo Garcia en novembre 1302 : Jacques II y résume l'état des négociations engagées avec Philippe le Bel au sujet de l'appui à donner à Alphonse de la Cerda, et souligne la nécessité d'une entrevue avec le roi de France pour arriver à un accord ; il déplore que la chancellerie française semble si peu disposée à décider cette entrevue, malgré les graves questions que les souverains ont à discuter : appui à donner au prétendant de la Cerda contre Ferdinand IV de Castille, conflits

de frontière entre officiers aragonais et navarrais, etc., mais Jacques II estimait que la conclusion d'une alliance n'était pas nécessaire « cum jam satis predicti Rejes sint amici velut valde propinqui consanguinei et affines maxime quia non creditur Regem Francie nullam dubitationem habere de amicitia dicti Regis Aragonum quam sibi jam alias in multis factis ostendit... ».

Les instructions (en catalan) à Pierre Sestret, datées de juin 1303, concernent encore Alphonse de la Cerda : l'infant don Enrique, don Juan, fils de don Manuel, Diego Lopez de Haro et d'autres « ricos hombres » sont sur le point de reconnaître Alphonse comme roi légitime : il convient donc que le roi de France attende pour envoyer ses ambassadeurs que le prétendant se soit entendu avec les « ricos hombres... » « On lo dit senyor Rey d'Arago prega aldit Senyor Rey de França que a ell placia que la vista e conveniencia dels dits missatges sia allongada per alguns dies, dins los quels la vista dels dits Reys d'Arago e de Castella ab los sobredics Rics homes sia feta. . ».

Les instructions à Jean Bourgogne et Thomas de Procida touchant la négociation d'un mariage entre un des fils de Philippe le Bel et une des filles de Jacques II (novembre 1304). Le roi d'Aragon s'y félicite de l'amélioration des relations entre la France et la Papauté ; les deux ambassadeurs avaient aussi pour mission d'obtenir à tout prix la restitution rapide du Val d'Aran.

D'autres instructions, à Jean Bourgogne et Gonzalo Garcia (novembre 1305), au même Jean Bourgogne, à l'abbé de Santas Creus et à Pierre Martin de Godor (avril 1306), toujours concernant les mêmes projets de mariage ; un paragraphe des instructions d'avril 1306 avait trait aux propositions d'alliance politique entre les deux souverains, depuis longtemps déjà sur le tapis : « E aquest capitol de les ligansses nol movent los missatges del Rey d'Arago, si mogut no era de la part del Rey de França. Enten lo Rey d'Arago les dites paraules que la una no sofris los enemichs del altre, ans los agues axi com a enemichs, jassia que no fossen estrets de fer ne mal sino en ço dell lur. E si en aquesta manera nos fahien les dites ligances, poden se fer quel un Rey no donas ajuda contre l'altre als enemichs del altre, ponsades tota vegada les excepciones damunt dites » ; les trois ambassadeurs ci-dessus étaient également porteurs d'instructions pour la négociation d'un mariage entre un des fils de Jacques II et une des filles de Charles de Valois.

Les instructions concernant spécialement la négociation du Val d'Aran, remises à Jean Bourgogne et Loup Sanchez de Luna en mai 1308 ; elles font ressortir le rôle prépondérant joué dans l'affaire par Charles de Valois et l'importance de la lettre<sup>1</sup> qu'il venait d'en-

1. Il sera question plus loin de cette lettre.

voyer à la reine d'Aragon : à chaque instant ce document y est mentionné : « E sepan los ditos mandaderos la voluntat de Micer Karlos, si querra que ellos comencien lur mandaderia faciendo primerament mençion de la dita carta que el envio a la Reyna d'Aragon, que mandamiento an que a su conseyllo proponen la mandaderia e assi muestren le la narration como la deven façer. E si el la tiene assi por buena, sigan aquella e si el queria que d'otra manera la dixiessen, fagan lo segunt su conseyllo... ». La restitution du Val est demandée avec une certaine force : « ... lo ruega et lo requiere tanto quanto mas puede que tenga por bien de render e de façer absolver e livrar la dita Vayl al dito Rey d'Aragon... », non pas comme une faveur, mais comme un droit indiscutable : « ... E aun le pueden decir quel Rey d'Aragon no demanda la dita Vayll a ell seer rendida por grant honra ni por grant proveyto que el vey a ni conossia en la cosa, mas por que end es represado por sus gentes e por otros como puede lezar de demandar lo que es de su regno e de su corona... ».

Les instructions aux commissaires députés pour le règlement de la restitution du Val d'Aran (Bérenger d'Argillières et Pierre Despens : septembre 1312). Elles insistent sur l'intérêt qu'il y a à déjouer les multiples intrigues : « diverse intrincaciones ac subterfugia dilaciones que... » par lesquelles du côté français on essayait de retarder la remise du Val à l'Aragon. Les commissaires ont besoin du transcrit de la sentence rendue par le Pape Martin IV contre Pierre d'Aragon, au moment de la saisie du Val d'Aran ; Jacques II s'en préoccupe et les renseignements qu'il donne sur la recherche de ce document prouvent avec quel soin étaient conservées et classées alors les archives royales.

L'information remise en octobre 1314 aux ambassadeurs chargés de protester auprès de Philippe le Bel contre les torts faits au roi de Majorque dans sa baronnie de Montpellier, que ce monarque tenait en fief du roi d'Aragon. Philippe le Bel étant mort sur ces entrefaites, c'est avec Louis le Hutin qu'eurent à négocier<sup>1</sup> les envoyés.

L'information relative aux marchands aragonais qui allaient commercer à Montpellier et à Narbonne ; d'intéressants détails y sont donnés sur les entraves apportées par les gens du roi de France à l'exercice de leur commerce (droits excessifs, mesures vexatoires comme la visite des ballots d'étoffe pour voir s'ils ne contiennent pas d'or) : « Item fan mas de mal a Narbona, que tota roba qui venga de França o de Montpesler si son bales o drap de lana o d'aur o de seda, ab un gran aguyla de ferre trespuen les bales per assaiar si y ha moneda. E affollen la roba. E si son draps d'aur o de seda, son del

1. Je n'insiste pas particulièrement sur ces négociations franco-aragonaises au sujet de Montpellier. Elles ont été déjà étudiées très consciencieusement par Lecoy de la Marche, *op. cit.*

tot destruyts e perdutoz, E si no les trespuen ab la aguyla, deslignen les bales e puyz fan les religar a messions del mercader e puyz segellen les dites bales e volen aver de cascuna bala IIII deners per lo segell. E asso es començament e entrade de males custumes ».

Les chapitres de la legatio dite « familiaris » (février 1315) où sont affirmées une fois de plus les bonnes dispositions de la maison d'Aragon à l'égard de celle de France; ces manifestations de dévouement sont suivies de considérations sur l'attitude des officiers français aux frontières : « ... Encara li diguen que ell deia fer bons e espesses manamens a sos oficials qui son en les confines dels Reynes seus e del dit Rey d'Arago que ells sien bons, curoses e diligens, segons quel bon deute e la bona amor qui son entrels dicz Reys requeren que les comarches e les fronteres e les gens de cascu estien e sien en bon estament e en pau. E asso matex fara lo Rey d'Arago en los seus be e fortment ». On lit ensuite quelques phrases de recommandation pour l'Infant don Juan qui va faire ses études à Paris.

L'information remise à Michel de Currali, chargé de négocier le mariage de l'Infante Violante d'Aragon avec Charles le Bel (juin 1322).

Les instructions remises à Ferrier de Villafranca, envoyé en ambassade auprès de Charles le Bel (décembre 1323); elles portent sur des points secondaires : après les habituelles protestations d'amitié : « ... e si res pot fer que a ell placia, que lui faça saber, cor per ell faria mes que per hom qui el mon sia... », il est question (toujours !) d'une entrevue possible entre les deux rois, de renseignements à obtenir sur l'ambassade que le comte de Foix a récemment envoyée au roi de France, et de l'hommage que le roi de Majorque doit prêter pour Montpellier : Jacques II demande qu'il ne soit apporté aucune modification à sa forme et qu'il soit reçu de la même manière que sous Philippe le Long.

2° Le professeur Finke a publié les plus intéressantes des lettres des ambassadeurs aragonais à leur monarque et des correspondances privées dont j'ai parlé plus haut. Il y a du reste à tirer parti de ces documents qui ont fait seulement jusqu'ici l'objet d'une publication de textes, mais j'ai pu en rencontrer quelques-uns encore inédits, parmi lesquels je citerai d'intéressants rapports des négociateurs aragonais qui traitaient sur place, pendant l'été de 1312, de la restitution du Val d'Aran avec les commissaires français. Les lettres du 6 août nous renseignent sur la cherté de la vie dans le Val : « Item, domine, sciatis quod summa caristia est hic et quod jam pecunia indigemus .. », et sur les mauvaises intentions qu'on prête à Philippe le Bel, attaché à la possession du Val d'Aran autant qu'à celle de Paris : « Item intelleximus quod Rex Francie habet ita cordi ut et sui dicunt deffendere dictam vallem sicut deffenderent civitatem Parisiensem, ex eo quia dicunt quod est clavis tocius terre sue quia possent

curri per vos tute usque Tholosam si vos teneretis dictam vallem, et forsitan dicunt vere... ».

Je mentionne encore une lettre adressée de Majorque au chancelier de la cour d'Aragon par Arnaud Traver concernant l'état des négociations engagées entre les cours de Paris et de Barcelone au moment de la mort de Philippe le Bel (hiver 1314-1315), plusieurs lettres non datées, mais faciles à identifier, dont une, écrite d'Avignon peu après l'exécution de Jourdain de l'Isle, contient sur l'attitude du pape Jean XXII une réflexion très savoureuse : le Pape, après avoir proclamé qu'il n'accéderait à aucune des demandes de Charles IV et de Charles de Valois concernant les décimes pour le passage d'outre-mer, venait de tout accorder, impressionné qu'il était par la fin tragique de Jourdain de l'Isle, et le correspondant ajoute : « Et sic apparet proverbium : « verberatur canis ut leo timeat... » ; enfin, la lettre écrite à Dalmau de Pontons dont j'ai parlé plus haut et qui relate la disgrâce et l'arrestation d'Enguerrand de Marigny.

3° Jacques II ne correspondait pas seulement à la cour de France avec Philippe le Bel ou ses successeurs : parmi les princes du sang et autres grands du royaume que le roi d'Aragon mettait au courant de ses intentions et à qui il notifiait l'envoi de ses ambassadeurs, il faut citer, outre Charles de Valois et les fils du roi, Philippe de Valois, Guillaume de Nogaret, Enguerrand de Marigny, le comte de Saint-Pol, le comte de Clermont, le duc de Bretagne, le duc de Bourgogne, le dauphin de Vienne, l'archevêque de Rouen, l'évêque de Mende et différents conseillers du Roi, comme Gilles, archevêque de Narbonne, Pierre, évêque d'Auxerre, enfin les grands officiers de la couronne, le chancelier, les chambriers Hugues de Bouville (Pierre de Chamberlin, par exemple).

Mais ce sont les lettres au roi de France qui fournissent naturellement le plus de renseignements intéressants ; je citerai notamment : les lettres du 24 février 1298 concernant l'importation en France des marchandises aragonaises, qui demeurerait subordonnée à une autorisation spéciale du roi d'Aragon, l'or et l'argent exceptés : « preter aurum et argentum, quod non mandavimus nec meminimus prohibuisse verumtamen quamvis regnum vestrum in se rebus predictis habundare noscatur... » ; des lettres du 27 mars 1302 appelant l'attention du roi de France sur la nécessité de rétablir l'unité de la politique en Castille et d'aider efficacement Alphonse et Ferdinand de la Cerda, bientôt suivies d'autres lettres plus pressantes (28 septembre 1302) ; plusieurs lettres concernant les négociations diplomatiques de 1302-1303 et les préparatifs d'une entrevue avec le roi de France, des lettres de condoléances à l'occasion de la mort de la reine Jeanne de Navarre ; plusieurs lettres concernant la négociation du Val d'Aran (août-novembre 1308), et l'heureuse solution de l'affaire (17 août 1313),



une longue lettre de condoléances à Louis X le Hutin à l'occasion de la mort de Philippe le Bel, rappelant le zèle du feu roi pour les projets de croisade, sa vie pleine de vertus, « ... dum etiam indecebat nostre consideracionis expressio qualiter ex sancto quod gessit ad negotium Sancte Terre proposito, et alias ex multis suis, actibus, laudabilem vitam duxit et claruit, dum tenuit cum vita lucite inter ceteros catolicos principes orbis terre », et exaltant l'exemple de sa fin chrétienne; différentes lettres à Louis le Hutin et Philippe le Long au sujet de l'affaire de Montpellier. Une d'elles nous renseigne sur la manière dont étaient recrutés dans la sénéchaussée de Beaucaire les hommes destinés à la guerre de Flandre: « ... est nobis noviter significatum Senescallum vestrum Bellicadri, citatis consulibus castrorum et locorum baronie Montispeulani nomine vestro petiisse subsidium pro guerra Flandrie ipsosque respondisse nunquam fecisse subsidium nec teneri ad illud, quibus a dicto Senescallo auditis, idem precepit eisdem quod de quolibet foco dictorum castrorum et locorum baronie predictae mitterent infra tres dies clientem unum cum armis ad eundem in Flandriam... » (7 avril 1319). Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette correspondance royale, notamment sur les lettres adressées par les rois de France à Jacques II d'Aragon, pour la connaissance desquelles le fonds des parchemins « extra inventarios » m'a été très utile; ces lettres missives ne sont datées que du mois, sans indication de millésime, mais on arrive facilement en général à combler cette lacune; les protestations d'amitié et les formules de politesse les plus courtoises y voisinent avec des demandes d'explication sur des incidents de toute sorte, le plus souvent de caractère maritime et commercial sous les fils de Philippe le Bel, et avec des recommandations qui ressemblaient fort à des injonctions formelles quand il s'agissait par exemple de la persécution contre les Templiers.

4° Dans la correspondance échangée entre la cour d'Aragon et Charles de Valois, il faut mentionner une lettre en français écrite par Charles à la reine Blanche, femme de Jacques II; le prince y aborde la question du Val d'Aran et subordonne sa solution à l'attitude que prendra le roi d'Aragon en Roumanie; il faut qu'il encourage la compagnie catalane qui combat là-bas pour Charles de Valois. Cette lettre décida Jacques II à envoyer à la cour de France Jean Bourgogne et Loup Sanchez de Luna pour obtenir par la voie diplomatique la restitution du Val (mai 1308).

5° Parmi les documents intéressant les sénéchaussées du Midi de la France, je peux citer la correspondance échangée entre Jacques II et Pierre Flote, sénéchal de Toulouse, au moment des incursions du comte de Foix dans le comté de Pallars (été 1297), des lettres de Jean d'Arrablay, sénéchal de Beaucaire, demandant réparation au roi d'Aragon pour le pillage d'une galère d'Aigues-Mortes par des marins

catalans (janvier 1301), les lettres échangées entre Jacques II, le comte d'Ampurias et Guy Caprier, sénéchal de Carcassonne, au sujet de Bérenger Blanc, un malfaiteur de nationalité française réfugié en Catalogne, dont on demandait l'extradition (1302); plusieurs réclamations du baile de Narbonne et du sénéchal de Carcassonne à propos de vols dont des marchands de Narbonne avaient été victimes de la part de sujets du roi d'Aragon (1306); une lettre du sénéchal de Toulouse concernant la négociation du Val d'Aran et proposant Valcabrère près Saint-Bertrand-de-Comminges, comme lieu d'une entrevue avec les gens du roi d'Aragon (juillet 1308); la notification, par le roi d'Aragon au sénéchal de Carcassonne, du prochain passage dans sa sénéchaussée de la princesse Marie de Chypre, sa future femme; des lettres du sénéchal de Toulouse pour justifier la perception d'un droit de sortie des marchandises françaises pénétrant en Aragon par le Val d'Aran (ce droit est perçu pour subvenir aux besoins de la guerre de Flandre et sera supprimé après la soumission des Flamands : juin 1326); enfin une autre plainte des consuls de Narbonne à Jacques II, motivée par la capture au large des côtes de Sardaigne de la nef « Saint-Nicolas », saisie par l'amiral aragonais de Sardaigne.

Ce ne sont là que quelques exemples et on pourrait multiplier les citations de documents de ce genre.

Les négociations matrimoniales engagées entre les cours de Paris et de Barcelone forment un chapitre assez attrayant de l'histoire des relations franco-aragonaises. J'ai pu en reconstituer les phases principales et je vous en donne dès à présent, Monsieur le Directeur, un résumé succinct.

Le régime d'Alphonse III avait été marqué par la continuation de la tension politique entre la France et l'Aragon; l'avènement de Jacques II (1291), la mort du pape Nicolas IV (1292), rendirent moins impossible un rapprochement entre les deux couronnes. Dès l'été de 1293, quand commencèrent les pourparlers pour la paix définitive, Jacques II avait songé à obtenir la main de la sœur de Philippe le Bel : jamais ce projet ne fut réalisé; au début de 1295, les instructions aux ambassadeurs près la cour de France étaient pourtant formelles : « Primerament parlen del matrimoni del rey d'Aragon ab la sor del rey de França... » et on conserve le texte d'un accord intervenu entre Jacques II et les ambassadeurs français, l'évêque de Carcassonne et G. de la Charité, sous chantre d'Orléans, où le consentement du roi d'Aragon est nettement stipulé, et suivi de l'énumération des revenus qu'il assignerait en Catalogne, Aragon et Valence à la nouvelle reine; on chicana sur la dot, bien entendu : Philippe le Bel ne voulait accorder que dix mille marcs d'argent et l'aragonais réclamait le double. Mais là n'était pas l'obstacle : il vint du pape Boniface VIII, désireux de rapprocher les maisons d'Aragon et de Sicile : Blanche

d'Anjou, fille de Charles de Sicile et petite-nièce de saint Louis, fut l'épouse imposée par Rome. Au mois de mai, le revirement s'était opéré chez Jacques II, il ne jouait plus la carte du mariage français et la princesse angevine, âgée de douze ans, se mit en route dans le courant de l'été pour la Catalogne.

Moins de dix ans après (!) commençaient les négociations destinées à aboutir au mariage d'une des filles du roi d'Aragon avec un des fils de Philippe le Bel. L'initiative, cette fois, vint de France, mais la cour d'Aragon se montra défiante; le degré de parenté, la « gran parentesch » entre les deux parties rendait nécessaire une dispense du Pape, et le moment était mal choisi pour l'obtenir en raison de l'état des relations entre Rome et Paris; aussi les instructions données en août 1303 par Jacques II à ses ambassadeurs reflètent-elles la volonté du roi d'opposer aux offres françaises un refus poli et de remettre à plus tard la négociation; l'issue de la lutte engagée entre Philippe et Boniface était encore incertaine; en fils dévoué de l'Église, le roi d'Aragon voulait avant tout ménager le pape.

À l'automne de 1304, la négociation reprit: la situation n'était plus la même; Boniface mort, son successeur Benoît XI mort aussi, on était en plein conclave de Pérouse et tout indiquait que Philippe le Bel sortirait victorieux de son conflit avec l'Église. Jean Bourgogne et Thomas de Procida envoyés de Jacques II, étaient chargés de négocier le mariage de Marie, fille aînée du souverain aragonais, de préférence avec Philippe, deuxième fils du roi de France (le futur Philippe le Long), à condition que celui-ci reçût le royaume de Navarre et les comtés de Champagne et de Brie. Le texte de ces instructions, encore inédit, est long et curieux; le paragraphe concernant la dot est amusant; il sera reproduit intégralement dans toutes les négociations ultérieures: « ... No es costum dels Reys d'Arago de dar diners per dot a lurs filles, mas que avra sa cambra ab sos ornemens e altres coses que son acustumades de donar... ». Cependant le roi, pour cette fois, fera un sacrifice; il donnera de vingt à vingt-cinq mille livres barcelonaises, partie en espèces, partie en bijoux, mais seulement dans le cas du mariage avec Philippe; si on désigne Louis comme le futur époux (et le roi d'Aragon avait fait savoir qu'il n'y mettrait pas d'objection), la princesse devra se contenter de sa chambre.

Un an après (octobre 1305), les négociations en étaient toujours au même point. Jacques II dépêchait de nouveau Jean Bourgogne, accompagné de Gonzalo Garcia. Le texte de leurs instructions est à peu près identique à celles rédigées l'année précédente; au début, on lit le passage habituel concernant l'état des relations France-Aragon: « ... Consideran encara los grans deutes de parentesch qui son e seran Deu volent per tots temps entre la casa de França e d'Arago, e volent

encara aquells creyer e multiplicar en tot quant pogues bonament a profit e honor de cascun e de la Christiandat... »

Quelques modifications étaient néanmoins apportées au projet de 1304; au cas où Philippe le Bel ne voudrait pas donner la Navarre à son fils Philippe, les négociations ne seraient pas pour cela rompues, on offrirait au prince une des princesses d'Aragon, mais excepté l'aînée et l'infante Constance. Le roi de France avait des filles : si une d'elles était de l'âge de l'infant Don Jaime, héritier du trône d'Aragon, il faudrait aussi tâter le terrain de ce côté-là. L'ambassade d'avril 1306, confiée à l'abbé de Santas Creus, à Jean Bourgogne et à Pierre Martin de Godor, poursuivit les mêmes buts. Le pape s'en mêlait, les ambassadeurs des deux nations devant se rencontrer à Avignon. Ce fut l'infante Marie, à qui son père avait donné pour ce procuration, qui nomma les trois ambassadeurs. Pour la première fois, il est question alors d'un autre mariage, celui d'une des filles de Charles de Valois avec un des fils de Jacques II : Catherine, femme de Charles, venait d'ailleurs de pressentir par lettre la reine Blanche à ce sujet.

La raison de l'échec de toutes ces négociations? Les ambassadeurs la donnent dans les comptes rendus qu'ils envoient à Barcelone : le roi de France est en pourparlers avec d'autres cours pour le mariage de ses deux fils aînés; on juge le roi d'Aragon trop pressé de caser ses filles, et trop exigeant; les ambassadeurs de 1306 sont autorisés à négocier, le cas échéant, plusieurs mariages, le roi de France ayant trois fils (c'eût été une occasion en effet, si Jacques II avait pu pourvoir ainsi ses trois filles d'un seul coup). Charles de Valois s'en rendait compte, comme l'écrivait Jean de Rochefort à Jacques II en août 1307 : à une question relative à ces mariages, il avait répondu « que vous ne vous hastissiez pas trop de marier vos enfans eisneis ».

D'ailleurs, la mort de la reine Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, et l'avènement de Louis le Hutin comme roi de Navarre, refroidirent bientôt l'enthousiasme de Jacques II : les négociations continuèrent pourtant, actives, surtout avec Charles de Valois; mais là aussi il y avait un obstacle, Catherine, femme de Charles, venait de mourir, et on sait qu'elle était très intéressée à la réussite de ces projets matrimoniaux (en mai 1308, on négociait encore avec Charles de Valois).

Jusqu'en 1322, il n'est plus question de mariages franco-aragonais. C'est à l'occasion de l'avènement au trône de Charles le Bel que reprirent les négociations : cette fois, le roi d'Aragon visait plus haut; il s'agissait de faire accepter par le nouveau roi de France la main de l'infante Violante. Le mystère dont fut entourée l'affaire, l'activité déployée en vain par Charles de Valois, les illusions de Jacques II et la façon très cavalière dont Charles le Bel repoussa l'offre pour se marier selon son cœur donnent à ce mariage manqué un carac-

tère assez comique. En mai, juin et juillet 1322, les négociations se poursuivirent activement : Charles de Valois dépêcha à la cour d'Aragon un homme de confiance chargé d'étudier de très près la princesse; de passer plusieurs jours en sa compagnie, de causer beaucoup et de prendre ses repas avec elle; il y avait plus : « Habet eciam in mandatis », disait de l'envoyé Michel de Curràli dans une lettre à Jacques II, « quod videat pectus ejus nudum. Nam secundum judicia sibi data cognoscetur, an sit apta ad prolem, quam multum desiderat dominus rex ». Le roi se décida en août : contrairement à ce qu'on avait fait pressentir, il refusa Violante : elle était trop jeune et lui, il voulait tout de suite avoir des enfants; il lui préféra la sœur du roi de Bohême avec qui il avait chassé dans les forêts proches du comté de Luxembourg, pendant l'été, et dont il s'était épris, quoique, au dire de Charles de Valois, elle fût laide, se fit passer pour plus jeune qu'elle n'était et louchât.

On aurait pu croire que cet échec marquerait la fin des tentatives matrimoniales du roi d'Aragon, mais Marie de Luxembourg mourut au bout de dix-huit mois de mariage et l'affaire revint sur le tapis; on en reparla à Paris, on en reparla à Avignon, sans aménité d'ailleurs, et Jean XXII aurait même dit à un des cardinaux, au cours d'une conversation privée, qu'il avait accordé au roi de France l'autorisation d'épouser une cousine germaine pour éviter le mariage aragonais : « ... quod ymo suberat maxima causa, videlicet ut obvietur conatibus malignorum, quia *illa pestilens domus Aragonum* procurabat, quod rex Francie haberet filiam regis Aragonum in uxorem... ».

La deuxième négociation pour le mariage de Violante échoua, comme la première. Plus tard, il sera question de marier la princesse au futur Édouard III, et pendant les dernières années du règne de Jacques II, la chancellerie aragonaise s'occupera encore de deux autres projets : le mariage du fils de l'infant Alphonse avec la fille de Charles IV, également mal considéré par le pape, et celui de l'infant Pierre avec une princesse de la maison de France.

Telles sont, sommairement résumées, ces longues négociations qui ont seulement fait couler de l'encre, sans aboutir à rien.

On peut trouver matière, au cours de recherches de cette sorte dans les archives de l'époque de Jacques II d'Aragon, à d'intéressantes études biographiques. C'est ainsi que j'ai été particulièrement attiré par toutes les pièces se rapportant à Don Juan de Aragón, fils de Jacques II, abbé de Monte Aragón près Huesca, puis archevêque de Tolède et patriarche d'Alexandrie. La figure de ce prélat est loin d'être insignifiante et il est surtout curieux d'étudier les efforts, souvent déplacés, du roi d'Aragon auprès du pape, pour faire obtenir à ce fils précoce le siège archiépiscopal de Tarragone à l'âge de quinze ans, pour lui faire octroyer des bénéfices multiples et l'installer avant sa

vingtième année, lui, prince aragonais, à Tolède, capitale des Castilles et siège de la Primatie. Le plus inattendu, ce fut certes de voir, après les inévitables démêlés de son fils, une fois archevêque de Tolède, avec la couronne de Castille, le roi d'Aragon proposer au pape un véritable « mouvement » ecclésiastique pour permettre à Don Juan, outré de l'attitude des Castellans à son égard, d'obtenir un archevêché en France, à Narbonne par exemple, ou même à Rouen ! De multiples lettres du prélat sont conservées à l'Archivo de la Corona de Aragón et leur dépouillement peut encore nous apprendre bien de l'inédit sur ce personnage et sur l'influence très réelle qu'il a exercée à la cour d'Aragon à la fin du règne de Jacques II.

J'avais cru pouvoir trouver sur ce sujet quelques données à l'Archivo Catedral de Tolède : malheureusement les recherches que j'y ai faites n'ont abouti à rien ; on n'y conserve que trois documents concernant le prélat aragonais, ou plutôt on n'y conservait, car l'« indice », en regard de leur analyse, porte, pour tous les trois, la fatidique mention « falta ».

Les manuscrits de la Colección Burriel, à la Biblioteca Nacional, et les copies faites par Salazar à l'Archivo de la Corona de Aragón, aujourd'hui conservées à la Biblioteca de la Real Academia de la Historia, fonds que j'ai l'habitude de dépouiller pendant mes séjours à Madrid, servent à compléter, sur certains points, la documentation offerte par le riche dépôt de Barcelone.

Je m'en voudrais, en marge de ce que j'ai dit jusqu'à présent, de ne pas signaler à la fin de ce rapport, Monsieur le Directeur, tout le profit tiré des voyages faits en terre d'Espagne, surtout au cœur du pays en Castille, Estremadure, Aragon, sur le plateau ou au flanc des sierras abruptes, partout où les qualités de la race se sont conservées plus intactes et plus vives. Ils meublent l'esprit d'une manière incomparable, ils nous apprennent à mieux apprécier le caractère du paysan espagnol, si franc, si hospitalier, si digne de respect, et tellement méconnu à l'étranger qu'on rougit, en l'étudiant sur place, de penser à tous les mensonges, insanités et lieux communs auxquels il est de bon ton de recourir, dans certains milieux, lorsqu'on parle de l'Espagne. Ce sont ces sentiments, communs à tous les pensionnaires de l'École des Hautes Études Hispaniques, qui contribuent à fortifier encore les liens qui nous unissent et à nous rendre plus cher le souvenir du temps passé dans cette maison.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes hommages respectueux et de ma reconnaissance.

27 août 1925.

R. AVEZOU.

## SIMPLES PALABRAS EN MEMORIA DE D. ADOLFO BONILLA Y SAN MARTÍN

---

Va a hacer veinte años que, siendo muchacho, una tarde de primeros de octubre, comencé mis clases de Historia de la Filosofía con D. Adolfo Bonilla y San Martín. De vista le conocía. Al verle de cerca me pareció mayor. Alto, corpulento, con esa incapacidad que tienen los chicos para fijar edades le atribuí la madurez cuando acababa de rebasar los treinta años. A este envejecimiento en mi apreciación contribuyó no poco lo que de él sabía. Catedrático de la Facultad de Filosofía y Letras de Madrid, lo había sido ya de la Facultad de Derecho de Valencia y sus publicaciones, muy numerosas, muchas de las cuales conocía exteriormente, me infundían un respeto supersticioso. Sobre todo el terrible volumen acerca de Luis Vives, del que había oído grandes elogios, como de un trabajo a la alemana. El rostro, infantil, de niño rollizo, no inspiraba sin embargo ningún pavor.

Comenzó a hablar, sencillamente, sin ningún alarde oratorio, con extraordinaria fluidez y sin volubilidad. No repitió esos lugares comunes que tanto nos hacían reír al principio de curso, de « la importancia de la asignatura » ni « de su puesto entre las ramas del humano saber ». Con naturalidad, nos dijo que no explicaría sino una pequeña parte del programa y que, aparte de sus explicaciones, deseaba que colaborásemos con él en la labor de investigación, no proporcionándole datos para que los utilizara, sino escribiendo artículos que serían publicados con nuestras firmas.

Ninguna ostentación. Un hombre sin pretensiones.

Con la lección siguiente abrió su curso. Dábamos la clase en la única aula admirable de la Universidad. Pequeña, moderna, con mesas; las ventanas daban sobre un romántico jardín privado en el que nunca se vió a nadie. Allí, terminado apresuradamente el almuerzo, escuchábamos a D. Adolfo.

Su palabra era tan feliz como su memoria. Tan sorprendentes una y otra que ni él ni sus oyentes podían atribuirle mérito, tan espontáneamente se mostraban.

Yo no he visto jamás a Bonilla consultar una nota y nunca le hemos cogido en un renuncio. Iniciaba su lección y no se detenía, sino a veces para leer un párrafo característico del autor que explicaba. Eran los griegos, que leía en el original y traducía de veras y a libro abierto (no como otro profesor nuestro que leía en castellano y fingía balbucear para que creyéramos que vertía al español). Con el mismo tono de voz explanaba su crítica, su comentario, sin la menor vacilación, sin interrumpirse. Esta portentosa elocución obligaba a una atención excesiva. Con él no había distracciones. Entraba en el asunto y caminaba, caminaba sin la menor fatiga. La cantidad de datos, de

puntos de vista, de comparaciones, de alusiones con que llenaba su hora de lección era maravillosa. Los pobres alumnos quedábamos confundidos, porque en él se daba el caso del profesor que sirve cada día un todo ordenado, redondeado, perfecto, pero un todo abundantísimo. De sus explicaciones ; cuánto más provecho no hubiéramos sacado a no ser por la hora terrible de sus clases y por esa excesiva elocuencia sin timbre, que como fuente cantarina a veces nos arrullaba y nos inducía a ensoñar mirando de reojo el pequeño jardín solitario!

Pero, si en sus lecciones, la suma de ciencia podíamos atribuirle a cuidadosa preparación, no así, cuando a la salida y sabiéndole tan asequible, nos acercábamos para consultarle acerca de nuestros trabajos, no sólo de historia de la Filosofía, sino de todo lo divino y lo humano. En ese momento era prodigioso. Debo decir que los muchachos con ese instinto de pugna al que no les es dable sustraerse en las relaciones con sus profesores, multiplicaban las preguntas y las producían lo más dispares posibles. Pues bien, al asactamiento respondía imperturbable, con citas, con autores, con libros y, lo que es más, con sugerencias abundantes que le obligaban a pasar de una a otra disciplina. Como pelotas a un malabarista le lanzábamos problemas, le proponíamos soluciones, le tendíamos lazos. Imperterritito, como si hubiera conocido de antemano las cuestiones, respondía sin dudar y sin detenerse. Y esto no le ocurría tan sólo con míseros estudiantes. Yo recuerdo que una vez vino a clase un alemán que preparaba no sé desde cuanto tiempo una tesis. Le habló de ella a Bonilla y éste le dió una conferencia sobre el tema con referencias detalladas. El alemán quedó aturdido de la riqueza de información, desconocida para él, que sacara de esta charla improvisada.

Bonilla era muy querido de sus discípulos. Como todos los hombres inteligentes que he conocido, no daba ninguna importancia a los exámenes y era capaz de comprender que un estudiante de talento y de cultura fuera un mal alumno. Nunca supe de él que hubiera atribuido mérito a la asiduidad a las clases.

Hombre de gran delicadeza, nunca le ví la pretensión de influir en sus discípulos para que le edificaran capilla; y si ayudó y favoreció abundantemente a algunos, no creo que les pidiera ninguna renunciación. Es posible que no se le haya juzgado como es debido en este punto por una lamentable confusión: pudo haber entre los que aspiraban a su ayuda quien creyera hacer méritos ostentando algunas antipatías que si Bonilla las sintió tuvo el tacto de no mostrarlas en público.

Cómo era de abierto y acogedor pruébanlo, entre mil cosas, la cantidad de prólogos que a obras de toda índole puso; prólogos demandados siempre por escritores primerizos que pedían ser protegidos por su firma.

Mas éstas cualidades no quieren decir que fuera hombre blando



Era batallador y se complacía en la lucha. En sus sátiras llegaba a toda violencia. Dígalo sino el actual secretario de la Academia española contra el que arremetió durísimamente a propósito de la edición de Obras de Lope de Rueda. Como su antepasado en poligrafía Gallardo, no se detenía a mitad de camino.

Así como la palabra y la memoria en el grado superlativo ya apuntado aparecían como naturales en él, lo mismo la facultad de escribir. Su abundancia literaria era tan espontánea que yo creo que D. Adolfo juzgó siempre una anormalidad inferior la incapacidad para servirse de la pluma. S. Juan evangelista y Platón le parecieron muchos más inteligentes que Cristo y Sócrates. Poco le faltaba para suponer a éstos creación exclusiva de aquellos, porque ¿de ser cual los pintan como no habían de haber escrito?

Si el testimonio de su fecundidad oratoria no queda más que en el recuerdo de las gentes — discípulos de la Universidad, oyentes del Ateneo donde tanto laboró, de la Academia de Jurisprudencia, de los tribunales, — las pruebas de su fecundidad literaria permanecen, y abundantísimas.

Como una prolongación de su presencia en aquella librería de Suárez, la de los retratos de los autores de la Casa dedicados y firmados, me represento yo y nos representábamos entonces los libros de Bonilla. Se nos antojaba que materialmente los producía allá — a donde a veces acudíamos a buscarle — y que de cuando en cuando, se concedía un rato de recreo, entre dos estudios, pasando con D. Antonio Graiño, su amigo entrañable más que editor, al café de enfrente, a Varela, para tomar un vaso de cerveza. Porque D. Adolfo era madrileño de verdad y no creía rebajarse ni rebajar la ciencia entrando en cafés y cervecerías ¿Cómo he de decir hasta qué punto odiaba la virtud engolada y la austeridad de cartón?

En aquella librería de Suárez habíamos visto en lugar preferente sus obras, incluso las publicadas por otros editores. En ella se encontraban como en su casa y de esta librería, amablemente enviada por D. Antonio Graiño, me ha venido una bibliografía de las obras del maestro formada en 1917 por el Sr. Galvarriato con devota admiración; bibliografía no sólo utilísima sino llena de interés por las cuidadas notas del colector y las breves pero sintéticas y fervorosas frases del comienzo.

Ni es el lugar ni la ocasión de estudiar la obra de Bonilla. Sólo de apuntar a grandes rasgos sus principales actividades para incitar a la admiración a los neólitos del hispanismo, para, obligando a la rápida introspección, forzar al agradecimiento los estudiosos que han utilizado sus trabajos.

Ciento cinco números (aparte los prólogos a obras ajenas) contiene la Bibliografía del Sr. Galvarriato en la que no están recogidos más que los libros y folletos, pero no una gran cantidad de artículos que sólo aparecieron en Revistas. Desde 1917, Bonillano cesó de producir, su obra se aumentó pues considerablemente.

Pero aun no examinando sino los libros allí señalados nos encontramos con estudios de derecho, de filosofía, de literatura, de historia, etc. Breve panorama: DERECHO. Trabajos de índole filosófico-jurídica; de derecho positivo, principalmente de Mercantil, ya solo ya en colaboración con otros profesores (no se crea que se trata de artículos; solo publica un manual de 240 páginas y acompañado un Tratado en dos tomos y la Colección de Códigos de Comercio españoles y extranjeros); de historia del derecho, como el *Fuero de Usagre*, el *Código de Hammurabi*, el *Maestro Roldán*. FILOSOFÍA. En primer término la obra magna de la *Historia de la Filosofía española*, desgraciadamente inacabada y que mereció los elogios entusiastas de Menéndez y Pelayo, de Gómez de Baquero, y en éste mismo *Bulletin hispanique*, del profesor Richard, tan competente; su *Luis Vives* universalmente conocido; el *Mito de Psiquis* tan alabado por Gabriel Maura; la *Colección de filósofos españoles y extranjeros*, *Erasmus en España*, *Fernando de Cordoba*, etc. LITERATURA ESPAÑOLA. Empieza con la traducción poblada de notas y adiciones de la *Historia* de Fitzmaurice Kelly, sigue con las ediciones de obras magistrales olvidadas o totalmente desconocidas, aclaradas con notas, con datos, con estudios, tales como *El viaje entretenido* de Rojas, *El caballero venturoso* de Valladares, *El diablo cojuelo*, varios *Cancioneros*, poesías de Vélez de Guevara, correspondencia y una novela inédita de López de Ayala, los tomos de los *Libros de Caballerías* y uno de los *Orígenes de la Novela* en la Nueva Biblioteca de Autores españoles, las *Obras* de Cervantes, la *Colección de clásicos de la Literatura española*, etc., y al tiempo, volúmenes de crítica cervantina, dirección y anotación de las *Obras* de Menéndez y Pelayo, la Bibliografía de éste, diferentes trabajos sobre su obra... ¿Cómo citar todo? Las Memorias de Enrique IV de Castilla y los libros acerca de arte, y sus ensayos dramáticos y novelescos y sus poesías y sus sátiras y sus polémicas; sus traducciones del griego, sus epístolas en latín...

Su anhelo de conocer y de apresar las innúmeras formas del saber era infinito. El Conde de la Mortera, al ingresar Bonilla en la Academia española formuló el deseo de verle no esparcirse en tantas direcciones. D. Ramón Menéndez Pidal, el maestro querido y respetado, en el discurso necrológico de D. Adolfo, le respondió de este modo: « Nuestra época, al mismo tiempo que nos fuerza con alguna crueldad a reducir el campo de visión científica para que los resultados presenten toda la fuerza del pensar complejo y exacto, no deja

de mostrarnos también cada día la conveniencia de no aislarnos en un especialismo demasiado estricto, porque todos los problemas de la cultura son solidarios unos de otros. »

Y años antes el maestro de ambos, el que con generosa frase, dejando en sombra su colosal obra, exclamara : « Cuando recuerdo que por mi Cátedra han pasado D. Ramón Menéndez Pidal y D. Adolfo Bonilla, empiezo a creer que no ha sido inútil mi tránsito por este mundo, y me atrevo a decir con el Bermudo del romance que *si no venci reyes moros, engendré quien los venciera* », había pronunciado unas bellísimas palabras en honor de Bonilla. Fué en una ocasión solemne. De entrada de éste en la Academia de la Historia. Nuestro gran crítico, ¡y qué formidable aun para la tercera generación! estaba emocionado viendo llegarse a él uno de sus más amados discípulos, en el que había inculcado fuertemente aquella idea que le era tan cara de la *Ciencia española*; que reñía batallas por demostrar la excelsitud de la producción hispana en todos los ramos y en todas las épocas, que con su historia de la Filosofía acarrea pruebas a la tesis proclamada.

Después de analizar su producción, entrando a fondo, como solía, en el alma del nuevo académico, habló así : « Con asombro reconocimos en él cuando apenas acababa de salir de las aulas, una ardiente e insaciable curiosidad de ciencia; un buen sentido firme y constante que le preserva de la pasión y del fanatismo, un entendimiento sobre manera ágil y vigoroso que pasa sin esfuerzo alguno de las más altas especulaciones filosóficas a los casos más concretos del Derecho o a los rincones menos explorados de la erudición bibliográfica, sin que el peso de su saber ponga alas de plomo a su risueña y juvenil fantasía, abierto a todas las impresiones de arte, ávido de sentirlo y comprenderlo todo, de vivir con vida íntegramente humana, como vivieron aquellos grandes hombres del Renacimiento a quienes por tal excelencia llamamos humanistas. »

En esa incesante persecución de todas las elevadas formas del espíritu, la sensibilidad continuamente sacudida por inextinguibles deseos de producir y de aprender, a los cincuenta años, herido en plena madurez, ha caído. Al tiempo de morir, en enero último, aun publicaba la revista *Alfar* un interesante artículo suyo. La vida se le fué cuando aun miraba el porvenir confiadamente.

Yo que no fuí nunca de los buenos alumnos, de los que dicen que sí con la cabeza a palabras no escuchadas del profesor, que nunca, en las conversaciones a solas le declaré genio, que jamás le cortejé para un puesto ni para un voto, yo, hoy, en esta hora en la que nada puedo esperar, quiero con estas simples palabras, en alto el corazón, proclamar sus virtudes y confesarme el más oscuro de sus discípulos.

M. NÚÑEZ DE ARENAS.

## BIBLIOGRAPHIE

---

*Indiculo dos trabalhos literários de J. Leite de Vasconcellos — livros-folhetos-revistas, 1879-1923, prefaciado e publicado por Moses Bensabat Amzalak, Lisboa, 1924, 60 pages.*

Le besoin de ce travail se faisait depuis longtemps sentir. Jamais hommage ne fut plus mérité que celui que M. Bensabat Amzalak vient de rendre au doyen de la philologie portugaise. Les admirateurs du maître auront le plaisir de constater, en lisant la notice biographique qui sert d'introduction à la bibliographie proprement dite, qu'une partie de sa carrière d'étudiant et même de professeur s'est écoulée en France, puisqu'il enseigna la philologie portugaise à l'École des Hautes Études en 1898, et travailla, de 1899 à 1911, avec nos romanistes et nos archéologues. C'est à Paris enfin qu'il présenta comme thèse de doctorat sa remarquable *Esquisse d'une dialectologie portugaise*. On connaît en Europe, dans les différents milieux de spécialistes, ses grands ouvrages sur les *Religions de la Lusitanie*, les *Traditions populaires du Portugal*, ses *Essais ethnographiques*, ses *Leçons de philologie portugaise*, ses études sur le dialecte *mirandés*, mais beaucoup de travaux de moindre importance, dispersés dans les revues, ont pu échapper à l'attention des érudits. On les trouvera ici classés méthodiquement sous les rubriques suivantes : I. Poésie. II. Ethnologie portugaise. III. Philologie. IV. Écrits variés. V. Publications périodiques. VI. Opuscules (à l'impression). Il est à souhaiter que la plupart de ces articles, dont il n'existe que de rares tirages à part, soient groupés et réédités. Ce n'est pas ici le lieu de porter un jugement d'ensemble sur l'œuvre de M. Leite de Vasconcellos qui embrasse les compétences les plus variées. Qu'il nous suffise aujourd'hui de signaler aux linguistes et aux ethnologues un instrument de travail indispensable.

G. LE GENTIL.

*Observaciones sobre las fuentes literarias de « La Celestina » por F. Castro Guisasola (Revista de Filología Española, Anejo V), Madrid 1924. 10 ptas.*

J'ai dit un mot des *Anejos* II, III, IV (*Bull. hisp.*, 1926, p. 92). Celui-ci est une revue très minutieuse et systématique, non pas tant des prototypes de la *Célestine*, que des textes dont on peut rappo-

cher le détail de cette *tragicomedia*<sup>1</sup>, depuis les Grecs jusqu'à l'époque des Rois Catholiques. La répartition des références donnerait, selon M. Guisasaola, un argument à l'appui de l'attribution du premier acte à un autre auteur que Rojas. Je ne répéterai point à ce sujet les observations que j'ai présentées déjà (*Bull. hisp.*, 1923, p. 92). D'autre part, M. Guisasaola ne croit pas la rédaction en 16 actes antérieure à 1496 (le premier acte est hors de question), d'où la possibilité de considérer comme édition princeps celle de 1499. Enfin ses conclusions ne vont en rien à l'encontre de la thèse déjà exposée par M. Martinenche en 1902 (*Quelques mots sur la Célestine*, dans *Bull. hisp.*, 1902, p. 95-113) et reprise par lui dans l'introduction à la traduction partielle qu'il a reproduite dans la collection des « Cent chefs-d'œuvre étrangers », en ce qui concerne l'attribution à Rojas des actes XVII-XXI (éd. de 1502), ou *Tratado de Centurio*. Ce que M. Guisasaola apporte là n'est pas péremptoire, sans doute, mais c'est un appoint.

Je ne sais si, à propos de *Célestine* ou de la *Trotaconventos* de l'Archiprêtre de Hita, on a déjà cité l'*Ejemplo* CCXXXIV de Clemente Sánchez de Vercial, traduit de la *Fabula* XI de Pedro Alfonso (*Patr. lat.*, CLVII, col. 684), et qui se retrouve dans d'autres recueils, entre autres les *Gesta Romanorum* (cap. 28, p. 225 de l'éd. Oesterley). Cette vieille qui aborde dans la rue un jeune homme mélancolique et se fait son ambassadrice auprès de la femme honnête et chaste, a bien la silhouette de Célestine. Il est vrai que celle-ci a recours à des ruses moins grossières que celle dont use la vieille du conte, et qui consiste à faire absorber de la moutarde à sa chienne, si bien que celle-ci pleure, que la jeune femme s'apitoie, qu'elle s'effraye et qu'elle se décide, quand elle apprend que cette chienne fut une jeune fille insensibile, transformée ainsi par punition.

G. CIROT.

**Marques Braga**, *Eclogas de Bernardim Ribeiro*, Lisboa, 1923, xxiii-166 pages.

M. Marques Braga est l'auteur d'une étude très pénétrante sur la psychologie du peuple portugais. On en retrouvera l'essentiel dans l'introduction qu'il a placée en tête de son édition des églogues de Bernardim Ribeiro. Certains estimeront peut-être que ce préambule, qui nous conduit des *cancioneiros* à Guerra Junqueiro, a l'inconvénient de dépasser le sujet et de ramener, d'une façon un peu artificielle, sept cents ans de tradition littéraire au subjectivisme lyrique. Le morceau n'en présente pas moins, en soi et à cause des notes qui l'accompagnent, un très vif intérêt.

1. De précieuses indications déjà dans les *Origenes de la Novela* de Menéndez Pelayo (t. III, p. XLIII sq.), qui s'est surtout attaché aux prototypes, dans son étude si approfondie.

Il y aurait avantage à le compléter par un résumé critique de la biographie. Puisqu'il entre dans la vie de Bernardim Ribeiro des éléments légendaires et que les érudits ne sont d'accord ni sur la date de sa naissance ni sur le roman de ses amours, on pouvait demander à l'éditeur de nous exposer les données du problème. Ces renseignements indispensables figurent, il est vrai, dans les notes, mais on a quelque peine à les découvrir. Sur les points essentiels comme l'identification de Catarina ou de Dina avec Joana Tavares Zagalo, admise par Theophilo Braga et Dellim Guimarães et combattue par M<sup>me</sup> Michaëlis, M. Marques Braga aurait pu se prononcer plus nettement.

Son édition n'en représente pas moins une information très vaste. Elle renferme, outre les églogues, toutes les pièces insérées dans le *Cancioneiro* de Garcia de Resende et les poésies attribuées ultérieurement, à tort ou à raison, à l'auteur de *Menina e Moça*. Le texte est accompagné des variantes des éditions de 1557, 1645 et 1785. De nombreux rapprochements avec les poètes latins, italiens, espagnols, portugais permettent non seulement de préciser le sens des expressions, mais de suivre dans ses méandres une pensée trop souvent obscure à force d'ingéniosité. On peut ainsi, avec les éléments fournis par l'éditeur, discuter, en s'appuyant sur des raisons philologiques, l'authenticité des pièces regardées comme apocryphes, établir d'une façon certaine l'influence de l'*Arcadie* de Sannazar sur les *Saudades*, retracer l'évolution de la *medida velha* en conflit avec l'italianisme, enfin reconstruire la psychologie des écrivains espagnols et portugais du groupe des « bucolistes ». Le commentaire très abondant et très original de M. Marques Braga sera d'un grand profit pour l'intelligence du lyrisme péninsulaire du xvi<sup>e</sup> siècle.

G. LE GENTIL.

**J.-A. Goris**, *Étude sur les colonies marchandes méridionales Portugais, Espagnols, Italiens) à Anvers de 1488 à 1567. Contribution à l'histoire des débuts du capitalisme moderne.* Louvain, 1925 (xiii + 704 pages in-8°; 9 planches hors texte).

Cette volumineuse monographie est une thèse de doctorat et fait partie des publications de l'Université de Louvain (Recueil de Travaux publiés par les membres des Conférences d'Histoire et de Philologie; 2<sup>e</sup> série, 4<sup>e</sup> fascicule) Le sous titre laisse entendre quelle en est l'idée directrice. L'importance d'Anvers, si considérable, alors, que les Pays-Bas du xvi<sup>e</sup> siècle peuvent être considérés par un Pirenne comme « ne constituant pour ainsi dire que la banlieue de cette merveilleuse cité », est une importance européenne. « Le capitalisme naissant, dit M. Goris, y fit... ses maladies d'enfance: il réussit à s'y légitimer, par

la force des circonstances, aux yeux des souverains » (p. vi). Anvers prend le pas sur Bruges quand Maximilien, encore roi des Romains, y appelle les étrangers, auxquels la ville concède des immunités multiples (1488); la ville connaît alors un essor sans précédent jusqu'à ce que la guerre religieuse, portée à son paroxysme par le duc d'Albe, provoque l'exode d'une population adventice qui ne vivait que de liberté et de sécurité (1567). Il a semblé à l'auteur que, entre ces deux dates, dans la foule cosmopolite qui se partageait le marché anversois, les marchands des nations méridionales formaient un ensemble, sinon une unité. « Dans l'industrie, ils sont les seuls à donner une impulsion et combien puissante; dans le commerce les Portugais dominent la situation au début, plus tard les Espagnols et les autres méridionaux le font prospérer, quand les maisons allemandes se sont déjà jetées corps et âme dans la finance. Les Génois luttent avec les Augsburgois pour la prépondérance financière et emportent la lutte. Chez les méridionaux enfin, on rencontre le plus de traces de la lutte de conscience qui se livra dans les esprits de ces hommes à mi-chemin entre les scrupules et les concepts moyenâgeux et les tendances libérales du capitalisme moderne » (p. viii).

Le livre n'est pas bien écrit, et si la lecture en est parfois malaisée, la faute n'en est pas toujours à la technicité des matières extrêmement diverses dont il traite. Il faut passer sur cette impression pour rendre hommage au labeur qui a réuni une documentation si riche. Les hispanistes qui ne se contentent pas de dithyrambes, et qui veulent savoir au juste en quoi consistait l'importance économique du Portugal et de l'Espagne au temps de leur splendeur, ne se plaindront certes pas de la minutie de M. Goris. Après le livre de Julián Paz et Cristóbal Espejo sur *Las antiguas Ferias de Medina del Campo* (Valladolid, 1912), après les *Noticias da Feitoria de Flandres* de Braamcamp Freire (Lisbonne, 1920), cette *Etude* les fait pénétrer dans l'intimité du commerce ancien. L'ouvrage n'est pas de ceux qui se résument. Il n'y faudrait pas moins que les dix-sept pages très denses qui ont été nécessaires à l'auteur pour dresser sa table des matières. Livre destiné à être consulté plutôt que lu, il satisfait pleinement aux exigences du genre par cette table et par ses deux index des noms de lieux et des noms de personnes. On ne peut ici que signaler quelques points particulièrement intéressants du point de vue hispanique.

M. Goris a trouvé dans les documents d'archives belges, soit publiés, soit inédits, de quoi compléter les données de Braamcamp relatives à la colonie portugaise, à son statut juridique, à son importance numérique. La conclusion qui s'impose est que cette « nation », considérable par les privilèges dont elle jouissait et par son activité commerciale, se composait de peu de membres. « En 1526, après les revers qui marquent le déclin de la factorerie royale, il n'y a plus à Anvers que

8 ménages et 4 marchands vivant seuls » (p. 53-54). C'est au milieu du siècle que la colonie s'accroît par un afflux de « Marrans ». L'histoire de la nation espagnole d'Anvers est plus complexe. Bruges était l'entrepôt des laines d'Espagne et des draps « drapés en Flandre ». En 1488, à l'appel de Maximilien, la nation espagnole s'était transportée de Bruges à Anvers avec sa juridiction consulaire propre, déplaçant avec elle un trafic considérable. Mais, dès 1494, elle regagnait Bruges, et, à partir de ce moment, la colonie d'Anvers, quoique comprenant un groupe non négligeable de marchands originaires de Biscaye et de Burgos (ceux d'Aragon et de Navarre demeurant fidèles à Bruges) n'eut qu'une existence irrégulière : ses efforts, en 1551, pour obtenir un statut légal et des consuls, restèrent vains. Mais, numériquement, il semble que la nation espagnole, en 1549, fût à la portugaise dans le rapport du 50 à 20 (p. 69).

Le chapitre II traite, en plus de 250 pages, de l'activité commerciale des marchands méridionaux. On ne peut entrer dans le détail infiniment curieux de cette activité : langues usitées (« les Portugais, dont la nation jouissait d'une estime si haute, correspondaient en français avec le magistrat », p. 38), rôle des courtiers, constitution des sociétés, fonctionnement de la Bourse, formes de vente et d'achat, comptabilité, etc. Les conditions matérielles du commerce (poids et mesures, poste, transports) sont minutieusement étudiées, et spécialement celles du commerce maritime (bâtiments employés, équipages, outillage du port, armateurs, frets, assurances). Les Espagnols, et plus encore les Portugais, « ces initiateurs sans exemple dans l'histoire économique » (p. 178), ont ici un rôle très important. Dans son étude, très complète, des importations et des exportations, M. Goris fait une place spéciale aux marchandises monopolisées, et commence, ainsi qu'il convient, par le monopole des épices. « On peut dire, sans exagération aucune, que les épices décidèrent au début du xvi<sup>e</sup> siècle du sort d'Anvers. C'est pour les épices que le commerce se déplaça de Bruges à notre port, et, quand les Portugais, les détenteurs presque exclusifs de ces denrées, s'en furent du port flamand, on vit suivre de près les grandes colonies allemande et anglaise qui échangeaient d'ordinaire leurs marchandises contre celles des Indes » (p. 194). L'auteur note, du reste, que l'essor du trafic, en un demi-siècle, réduisit les épices à n'être plus qu'un élément important parmi d'autres. La factorerie royale portugaise est étudiée abondamment d'après Braamcamp et aussi d'après quelques documents inédits (M. Goris qui donne, d'après Braamcamp, le tableau des subsides versés par les facteurs à divers étudiants portugais de Paris, Oxford et « Santa Brisa », se demande, au sujet de ce dernier nom : « Est-ce l'abbaye de Saint-Brieuc en France ? » Il faut évidemment lire *Cantabrigia*, Cambridge). De minutieux tableaux statistiques, particulièrement complets pour



l'année 1553, permettent de se faire une idée précise des échanges d'Anvers avec la péninsule. Détail à noter : les livres, dont la place est insignifiante parmi les importations, figurent aux exportations pour plus de deux cents caisses, fardeaux ou tonneaux (p. 268-269 et 305). Les tapisseries, également, sont exportées en grande quantité vers l'Espagne et le Portugal (p. 284). A propos du commerce des objets d'art et de piété (p. 281), M. Goris rappelle les allées et venues d'artistes entre la péninsule et les Flandres, et signale, d'après un document des Archives Communales d'Anvers du 3 février 1492 (1491 vieux style), le fait suivant : « Sur la proposition du Portugais Diego Fernando, Jean Casys, peintre anversois, alla au Portugal pour entrer au service du roi Fernando lui garantissant le remboursement de ses frais de voyage. Au retour de Casys, — son absence ne dut pas être longue, — Fernando refusa de s'exécuter. Il y fut contraint par la Vierschaer et dut payer 14 florins du Rhin. »

Le chapitre suivant (III. L'activité financière des marchands méridionaux) contient d'intéressantes données sur le fonctionnement du crédit (en particulier sur la lettre de change) et sur les spéculations : spéculations sur les changes, d'après le *Provechoso tratado de Cambios* de Villalón (Valladolid, 1542) et d'après un traité du mathématicien anversois Ympyn ; — assurances sur la vie ; — prêts au gouvernement ; — loteries ; — paris sur le sexe des enfants à naître. Quant au chapitre (IV) consacré à l'industrie, les Espagnols et les Portugais n'y tiennent pas une grande place : il n'y a guère à signaler, du côté espagnol, que les concessions de la ville à Martin Gaillard pour une fabrique de cuirs cordouans (p. 432), à Jerónimo de Salamanca pour une savonnerie (p. 439). Aussi bien dans la petite industrie que dans les grandes entreprises à base financière, ce sont les Italiens qui se distinguent par leur ingéniosité et leur hardiesse. Jerónimo de Salamanca reparait pourtant (p. 472) comme fermier général des salines d'Espagne.

Sur le conflit du capitalisme naissant et de la morale scolastique au sujet de la licéité de l'intérêt (Ch. V. La morale et les affaires), M. Goris apporte de curieux documents. C'est d'abord une consultation donnée en 1530 au confesseur de la colonie espagnole d'Anvers par quinze théologiens sorbonniques (dont Noël Beda et Jean Mair ou Major) et qui reflète assez bien l'opinion moyenne des casuistes en matière de « changes » : la seule justification possible de l'intérêt est dans les frais réels qui résultent pour le marchand de facilité de paiement qu'il accorde. Tous les arguments tirés de l'immobilisation du capital et du risque sont écartés dès l'abord, car ils valent pareillement pour l'usure, dont le caractère illicite ne fait pas question. Cette consultation est traduite du latin en espagnol par l'un des théologiens qui la signent : Alvaro Moscoso. Elle est suivie, dans le manuscrit d'où M. Goris l'a tirée (*Codex Hispanicus* n° 30 de la Bibliothèque de Munich), d'un

avis divergent rédigé en espagnol par le grand Fr. Francisco de Vitoria, sans date, et d'une lettre latine de Cajetan à Fr. Antonio de Logroño, datée de Rome 29 novembre 1532. La consultation de Vitoria est très remarquable par son intransigeance et la vivacité de ses termes; voici, comme échantillon, la dernière phrase, que M. Goris a mal traduite: « Seulement les changeurs qui traitent avec le roi ne cherchent pas les compétences (no buscan personas): mais ils se contentent du premier venu qui porte tonsure ou monte en chaire (sino con cualquiera que liene corona o sube en pulpito se satisfazen). Que Notre-Seigneur les éclaire. » D'une façon générale, le texte espagnol de ces documents est défiguré par des fautes de transcription et la traduction française est inexacte (p. 532, M. Goris ayant traduit « tratos de mercaderes » (tractations de marchands) par « contrats de marchandises », dans le titre des *Disenciones* de Vitoria, s'étonne en note: « Contrairement à l'intitulé de ces *Cas* il n'y est nulle part question de marchandises »). Mais les fautes du texte sont de celles qu'un hispanisant redresse sans peine. Les documents sont là, précieux pour les historiens de la morale pratique non moins que pour les historiens du commerce.

Enfin, étudiant un milieu cosmopolite à une époque de révolution religieuse, M. Goris nous devait de préciser l'attitude religieuse des colonies méridionales d'Anvers. Elles furent toujours catholiques officiellement, la colonie espagnole avec ostentation. L'élément hétérodoxe de ce monde du négoce anversois fut la colonie portugaise, ou, plus exactement, les « Marrans » qu'elle comptait dans son sein. Les convertis, qui diïssimulèrent mal leur sympathie à l'égard du luthéranisme naissant, jouirent aux Pays-Bas d'une tranquillité relative, traversée çà et là de procès dont le caractère est ambigu: tel celui de Diogo Mendes (1532) où l'on voit aux prises, dans un étrange pêle-mêle, l'orthodoxie religieuse, la haine des monopoles, l'influence des souverains et l'attachement de la colonie à ses franchises. Le procès d'Antonio Fernandes (1533-34) a le même aspect. En 1537 Charles-Quint passe, envers les convertis, de l'hostilité à la tolérance, et il s'ensuit, en 1540, un afflux de Marrans de condition modeste, qui sont arrêtés au passage par le receveur de Zélande. Ce fonctionnaire est mù par l'appât des confiscations bien plus que par le zèle de la foi. Mais le procès n'est pas sans intérêt pour l'histoire religieuse du Portugal: quelques-uns des immigrants « se posent en esprits forts ». « Loys Fernandes, un vieillard de quatre-vingts ans, qui souffrit la torture, prétend distinguer entre la *fides implicita*, la sienne, que nul ne doit contrôler, et la *fides explicita*, celle des savants. Il persévéra en niant l'existence du Christ » (p. 573). Mais la plupart témoignent d'une ignorance totale des dogmes catholiques: « La vieille nourrice de Diogo Mendez acquiesce à toutes les questions posées: elle adme

tour à tour la présence dans le Saint Sacrement de l'autel, de Notre-Seigneur, de la Vierge Marie et de saint Pierre et Paul. Tous récitent sans accroc le *Pater* et l'*Ave* en latin, mais personne n'en comprend un mot ». Il faut citer ces mots d'une lettre que Pierre du Brel écrit en leur faveur à Louis de Schore : « Ceux qui ont hanté le pays de Portugal dient ce n'est riens de nouveau, et que les meilleurs chrestiens, mesmes curés et prebtres de Portugal, sont tous de ceste sorte et ne scevent rien sinon les articles de la foy et que les prebtres instruisent fort mal le peuple, de tant plus que les femmes vont peu sevent à l'église, par quoy sembleroit que cessant la persécution de judaïsme les poures gens seraient plus à plaindre que à punir ». P. du Brel parle par ouï-dire, et peut-être force-t-il la note pour gagner la cause qu'il plaide. Mais on aurait tort de négliger ce témoignage indirect, puisqu'il prétend traduire l'impression commune des étrangers familiarisés avec le Portugal. — En 1550, les Marrans immigrés après 1544 furent expulsés d'Anvers. Mais parmi les catholiques douteux que continuaient à compter les colonies espagnole et portugaise, on vit alors se produire une curieuse évolution : « Vers 1560, ils se rallièrent au calvinisme. Bientôt ils en furent les promoteurs les plus audacieux et ils devinrent les chefs des consistoires. En 1566 la colonie portugaise est publiquement reconnue comme hérétique et ce fait lui vaut la sympathie populaire » (p. 581). « L'on dict, écrit Morillon à Granvelle, que les Portuguez sont fort infectez, et à ceste cause aultant agréables au peuple d'Anvers comme les Espaignols odieux. Mais certes je croy qu'ilz sont juifz, et qu'ilz se soucient peu de nostre religion, mais qu'ilz sont bien aises de se démonstrer telz pour tant nourrir dissension en nostre sainte foy ». La grande figure du calvinisme anversois est Marcos Pérez, nouveau chrétien d'origine aragonaise, dont l'activité est connue par une documentation abondante. Les adeptes de ce mouvement, dès avant l'arrivée du duc d'Albe, furent mis en demeure de choisir entre la fuite et la persécution. Dans l'ensemble, les colonies méridionales constituèrent un élément de défense orthodoxe. A partir de 1560 la réaction catholique se manifeste, de plus en plus organisée. Le facteur royal espagnol Jerónimo de Curiel joue un rôle important dans les services d'espionnage du gouvernement : il avait pour second un courtier en assurances, Philippe d'Auxy. Le professeur Van der Essen a étudié leur activité dans le *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire* (LXXX, 1911, p. 28 sq.) : certaine *Relación de las personas de Anveres que tratan en España y son de la nueva religión y an yncurrido en pena y contra los mandamientos e placates de su Mag<sup>d</sup> y tienen haciendas en España por donde pueden ser castigados*, éclaire crûment l'aspect financier des persécutions religieuses. Philippe II, du reste, hésita devant les confiscations brutales, dont le danger était trop clair. Déjà la guerre

religieuse avait tué le marché anversois. Les protestants émigraient en masse vers la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne rhénane, la Suisse. Les catholiques, par peur de la populace calviniste, fuyaient la place, dont la vie commerciale, d'ailleurs, était irrémédiablement atteinte dès lors que les nations du nord la désertaient. Finalement (1566-1567) Curiel et d'Auxy amenèrent la bourgeoisie catholique et le clergé à solliciter l'occupation de la ville par les troupes de la gouvernante Marguerite. Celles du duc d'Albe suivirent de près. « La venue du duc d'Albe acheva la ruine de la ville; la publication de l'ordonnance du 23 juillet [1567] fit partir en deux semaines mille ménages » (p. 602).

M. Goris nous donne en appendice une note sur l'Anversois d'adoption Ludovico Guicciardini, neveu du grand historien florentin, auteur de la *Descrittione delli tutti i Paesi Bassi* (1565) et des *Hore di recreazione*. Les « Annexes et documents justificatifs » abondent en spécimens de contrats et d'écritures commerciales ou bancaires de toute sorte.

M. BATAILLON.

**Carreras y Artau (Joaquin).** *Doctrinas de Francisco Suárez acerca del Derecho de gentes y sus relaciones con el Derecho natural*, brochure in-8°, iv-55 pages.

Le *De legibus ac Deo legislatore* de Suarès est une œuvre qui fait date dans l'histoire des idées morales et politiques. A peine postérieure au *De jure belli ac pacis* de Grotius, conçue indépendamment de lui et dans un tout autre milieu, elle suffirait à attester que la doctrine moderne du droit n'est pas résultée, comme l'enseignent couramment les paresseux disciples d'Auguste Comte, de la décomposition de la société catholique par l'esprit de la Réforme, mais qu'à travers saint Thomas d'Aquin, le stoïcisme et Aristote, elle se rattache au nationalisme gréco-romain. L'objet propre de Carrera est de montrer que si Suarès a tiré du droit naturel enseigné par saint Thomas une doctrine du droit international applicable à la paix et à la guerre, il n'a fait autre chose dans le *De legibus* et dans le *De charitate* que de reprendre avec plus de méthode les idées formulées par un auteur espagnol du xvi<sup>e</sup> siècle, Francisco de Vitoria, dans la *Relectio de Indisposterior seu de bello*. Vitoria était un « penseur aigu et perspicace qui entrevoyait déjà la notion d'une communauté ou société des nations fondée sur la nécessité de l'aide mutuelle » (p. 26). Suarès s'est donné pour tâche de rattacher déductivement cette doctrine aux principes posés dans la *Somme théologique* (I<sup>re</sup>, II<sup>re</sup> Quæst. XCIV) pour en conclure que le pape est normalement l'arbitre des princes catholiques

GASTON RICHARD.

*Don Luis de Góngora y Argote. Biografía y estudio crítico* por Miguel Artigas. Obra premiada en público certamen por la Real Academia Española e impresa a sus expensas. Madrid, Tip. de la « Revista de Archivos », 1925, 492 p., 20 pts.

Le conservateur de la « Biblioteca Menéndez Pelayo », secrétaire du *Boletín* rattaché à cette institution, nous apporte là un livre que les excellentes publications de M. Lucien-Paul Thomas ne rendaient pas inutile, car il s'agit avant tout d'une biographie, avec publication de lettres inédites (76 en tout) et autres documents qui occupent les 2/5 du volume. Parmi ces deux documents, il y en a deux d'ordre économique; voici les titres des autres: « Poesías satíricas de Quevedo contra Góngora y de Góngora contra Quevedo » (tirées d'un ms. de la Bibl. Menéndez Pelayo), pendant des célèbres aménités échangées entre le *racionero* de Cordoue et le secrétaire du duc de Sessa; « Discurso sobre el estilo de Don Luis de Góngora por Martín Vázquez Siruela » à García Coronel; « Opúsculo inédito contra el Antídoto de Jáuregui y en favor de Don Luis de Góngora por un curioso » (ms. de la Bibl. Nacional); « Examen del Antídoto o Apología por las Soledades de Don Luis de Góngora contra el autor del Antídoto ». Cette dernière pièce est la plus importante pour l'histoire de la critique des œuvres de Góngora et de la critique en général: c'est lourd, comme toute l'érudition de ce temps-là, mais c'est en somme une bonne défense.

*Biografía y estudio crítico*, tel est le sous-titre et naturellement aussi le programme de ce travail. Des biographies, bien documentées, bien préparées, ce n'est pas ce qui manque en Espagne, depuis celles de Lope de Vega, Alarcón, Quevedo, etc. C'est là une littérature qui demande du soin, de la patience<sup>1</sup>, il y faut une érudition étendue qui ne se borne pas à l'auteur étudié, mais embrasse toute une époque. C'est à quoi les Espagnols excellent depuis longtemps. Ils se risquaient moins, jadis, à la critique. Mais le maître de la génération actuelle, Menéndez Pelayo, a donné un exemple si excitant, que tant de réserve n'est plus de mise. M. Artigas n'a eu garde de l'oublier. Après un chapitre où il passe en revue les jugements — ou du moins les principaux, car ils sont trop — portés sur Góngora depuis son vivant<sup>1</sup>, il nous livre, en manière de conclusion, sa propre façon de le comprendre, de l'excuser, de l'admirer: trois moments dont le dernier n'est raisonnablement possible qu'après les deux autres. Je ne saurais trop engager à lire ces dernières pages, écrites avec un rare bon sens et un sens littéraire très fin.

1. A noter, p. 228, ce qui est dit de Pedro de Valencia, bien connu par sa critique des fameux « plombs de Grenade ».

Comme nous le dit M. Artigas, il faut, avant tout, tenir compte de l'ambiance, si favorable alors à un *aristocratismo literario* : toute la noblesse faisant des vers, férue de culture latine ; puis le grand souvenir de Garcilaso, déjà compassé dans son hendécasyllabe, vêtement étranger, malgré tant de souplesse et de grâce naturelle, nonchalante ; l'exemple, non moins fascinant, d'Herrera. Ce n'est pas vers une poésie simple, claire, émouvante, intérieure, qu'on allait, vers celle que Quevedo allait exhumer comme modèle, celle de Luis de León ; c'était vers un maniérisme outrancier, voulu, dédaigneux. On ne résiste pas à la mode. Être en retard sur la mode, pour le poète, c'est tout comme pour l'homme élégant : c'est ne pas être en harmonie avec le goût, l'esthétique de l'instant. Il n'y a pas d'esthétique fixe, définitive. Si donc on veut plaire, il faut être tout à fait de son temps. Le contact que Lope a su maintenir entre lui et le grand public des théâtres, Góngora l'a voulu avec le public restreint, supérieur, raffiné, guindé, qui protégeait les lettres par une sorte de snobisme, mais aussi par une inclination très atavique.

Ces considérations, que suggère avec un fondement historique solide M. Artigas, sont suivies d'un examen succinct, mais pénétrant, du *Polifemo* et des *Soledades*. Sur le *Polifemo*, le critique passe rapidement ; il se contente d'en citer quelques « aciertos » ; mais pour les *Soledades*, l'analyse qu'il en fait, avec le souci de se représenter ce qu'eût été, complet, le poème quatripartite rêvé, est vraiment une habile et démonstrative péroration. Il faut la lire avant de relire — ou de lire — ces poèmes, dont la réputation d'obscurité est si bien établie qu'on les fuit comme une maison hantée, ou comme une maison de fous. Obscurs ? Non ! assure M. Artigas, on les comprend quand on a saisi la manière, et quand on admet, comme le posait en principe un ami de Góngora, le licencié Francisco Torreblanca Villalpando, que « la poesía no consiste en el verso, sino en el conceptuoso y levantado estilo... » Et puis, dira-t-on, il faut peut-être admirer sans comprendre. C'est ce que faisaient Paul Verlaine et Jean Moréas, apparemment, puisqu'ils étaient si férus de ces vers, ou de ceux qu'ils avaient retenus. On peut ajouter : Est-ce que l'on comprend la musique ? Eh bien, la poésie, la vraie, si elle n'est pas la musique, comme elle, cependant, peut-être inintelligible, belle pourtant. Il semble que les Grecs admiraient Pindare. Le comprennent-ils mieux que nous ?

A vrai dire, ce que je reprocherais à Góngora, ce n'est pas tant son obscurité que son peu de variété. Combien de fois ne reprend-il pas le mot *pluma*, depuis la poétique *nave de pluma* jusqu'au très gaulois *campo de pluma* ! Mais Garcilaso, lui non plus, n'a pas craint de se répéter.

G. CIROT.

*Clásicos castellanos, Meléndez Valdés*, éd. de **Pedro Salinas**, Madrid, la Lectura, 1925.

Pourquoi M. V. s'est-il imposé à l'attention de P. S ? Peut-être parce que S., l'un des poètes les plus subtils de l'Espagne actuelle, pouvait trouver dans M. V. de délicates notations et de souples rythmes, comme ceux de l'ode anacréontique dont il dit si heureusement :

Dió N. a estas estrofas una fluidez cantarina y ligera que, aplicándose sobre los temas de plástica y ardorosa sensualidad, hace un efecto como de gasa transparente, revestida más como incentivo que como vestidura, sobre rosadas desnudeces (p. 59).

Je pense encore qu'un homme comme S., si au courant des littératures contemporaines étrangères (il est le prodigieux traducteur de Proust) devait éprouver une cordiale sympathie pour ce professeur de Salamanque, recevant et lisant lui aussi avec une fièvre passionnée tout ce qui se publiait à Paris et à Londres. S. est un cosmopolite, comme l'était M. V. à cette époque où Sébastien Mercier s'écriait : « Heureux qui connaît le cosmopolitisme littéraire ! »

S. retrace la vie de M. V. minutieusement, pas à pas, dans une progression insensible, à la manière d'Azorín. Sous sa plume, la vie de M. V. glisse, fluide. Les grandes heures, les décisives, sont caractérisées, sans insister lourdement, en des formules nettes : « Salamanca, la clave de la formación espiritual de M. V. la determinante de su vida poética » (p. 11). Dans cette peinture de l'existence de M., aux tons atténués, S. introduit parfois quelques citations d'autres biographes, surtout de Quintana, simples, suggestives, émouvantes (v. la mort de M. V., p. 30). Après la lecture de cette vie, dont on devine les moments nombreux de doute, de découragement, on souscrit à la phrase qui ouvre le prologue :

La vida de M. V. se proyecta con una lamentable falta de empuje y de unidad de carácter, a pesar de transcurrir por una época en que era fácil el realce de la personalidad.

L'étude de la poésie de M. V. est l'œuvre d'un poète et d'un érudit. C'est dire qu'elle est très réussie. S. signale nettement les deux inspirations de M. : la volupté et la « philosophie ». Il montre comment le doux Batilo, chantre de Vénus et de Bacchus, au début de sa carrière poétique, se propose par la suite de plus hauts desseins. Cette évolution du talent de M. V. se mesure admirablement dans la façon dont l'ami de Cadalso et de Jovellanos a compris la nature. Au début, il ne voit dans le monde extérieur que les calmes ruisseaux, les oiseaux harmonieux, les fontaines et les grottes, cadre nécessaire aux scènes anacréontiques. Ensuite, la nature intéresse le poète pour elle-même.

Il tâche d'en faire des descriptions complètes, à la façon de Delille, de Saint-Lambert ou de Thompson. Puis il en vient à la considérer en fonction de l'homme : c'est la position romantique. M. V. est, en effet, un précurseur de l'école romantique. Il annonce par la mélancolie de ses élégies, où ne manquent ni la lune, ni le vent dans la nuit, ni les tombes, les auteurs de l'école suivante. Parfois la sincérité de ses accents touche le cœur. la douleur de M. n'étant pas une nécessité du genre, une imitation de Young ou de Cadalso. De plus, M. V. est autre chose qu'un préromantique du sentiment. Il découvre des rythmes, des énumérations sonores, dans *Elvira*, par exemple, qui annoncent les Rivas et les Zorrilla. Azorín avait déjà senti cette parenté spirituelle. S. l'a mieux définie encore. Si l'on songe, enfin, à l'étude des formes métriques préférées de M. V., l'ode et le romance (étude qu'il faut compléter par la contribution de S. à l'*Homenaje a M. Pidal*), on comprendra que le volume de S. soit l'un des meilleurs de la *Lectura*. On peut simplement regretter l'absence de quelques notes explicatives à côté des principales variantes de l'édition de 1797.

JEAN SARRAILH.

**Egas Moniz**, *Júlio Denis e a sua obra (com inéditos do romancista e uma carta prefácio do prof. Ricardo Jorge)*, 2 vol. de 374 et 401 pages; Lisbonne, 1924.

M. Egas Moniz, professeur à la Faculté de médecine de Lisbonne, vient de consacrer à Júlio Denis, le sympathique romancier toujours goûté du public féminin, deux volumes très attachants. Il utilise trois sources principales d'information : les papiers de famille, les archives de l'Université de Porto et la tradition orale. Son étude éclaire d'un jour nouveau l'homme et l'œuvre. Un neurologue semblait particulièrement qualifié pour entreprendre une biographie de Gomes Coelho. Il est indispensable, quand on veut juger l'auteur des *Pupilas*, de ne pas oublier qu'il enseigna la médecine et mourut de la tuberculose. Nous apprenons que la vocation artistique avait précédé chez lui la vocation médicale et ne laissa pas de la contrarier. Ses dissertations d'étudiant témoignent, toutes les fois que sa documentation est en défaut, d'une fâcheuse tendance à se rabattre sur des lieux communs littéraires. On ne voit pas, d'autre part, qu'il ait contribué par des travaux personnels et des recherches originales au bon renom du corps enseignant. Une première atteinte d'hémoptysie l'avait obligé, comme candidat, à limiter son effort. Quand il se présenta pour la seconde fois au concours des professeurs adjoints, le jury, influencé par sa renommée précoce d'écrivain, lui sacrifia, non sans quelques remords, un rival supérieur. Il avait lui-même, si l'on en juge par certaine anecdote attendrissante, une singulière façon de comprendre son rôle



d'examineur. Enfin, malgré cette émotivité qui l'entraîna, plus d'une fois, à confondre le domaine de la science et celui du sentiment, on est en droit de soutenir, puisqu'il se refusa toujours à donner des consultations, qu'il n'aimait pas son métier. Le seul patient qu'il ait essayé de guérir, c'est lui-même. Encore se faisait-il d'étranges illusions sur la marche d'une maladie dont les symptômes ne laissaient aucune place à l'équivoque. On constatera néanmoins que la médecine occupe dans ses premiers écrits une place importante. Il en a défini les devoirs et raillé les contrefaçons. Faut-il, comme le suggère son biographe, voir en lui un clairvoyant précurseur du freudisme? Nous nous bornerons à constater que la connaissance de la physiologie l'avait rendu bon psychologue et que l'appréhension d'une mort prochaine le faisait pencher de plus en plus vers la douceur et la bonté.

Les deux volumes très compacts de M. Egas Moniz apportent beaucoup d'inédit. Parmi ces éléments nouveaux d'appréciation, il y aurait un choix à faire. La correspondance du romancier avec sa nièce Anita ne présente qu'un intérêt anecdotique. Plus instructives sont les épîtres en vers qu'il adressait à son cousin Pinto Coelho. On y surprend les alternatives d'espoir et d'angoisse de l'adolescent qui s'efforce, en présence du danger entrevu, de croire à la vie. Les huit pièces, comédies ou drames, qu'il nous est donné, pour la première fois, de connaître par des analyses ou des extraits, ne révèlent qu'une médiocre aptitude pour le théâtre. Par contre un fragment de roman, le *Chant de la Sirène*, peut soutenir, sans désavantage, une comparaison avec les chefs-d'œuvre classés. Le talent de l'auteur s'y manifeste sous deux aspects imprévus et contradictoires : un réalisme maritime à tendances régionalistes qui s'attache à reproduire le langage et les coutumes des pêcheurs d'Espinho, un goût du fantastique où l'on devine l'influence d'Edgar Poe. La très riche documentation rassemblée par M. Egas Moniz nous permet en outre d'assister à la genèse des œuvres importantes. Il se confirme — nous en trouverons la preuve dans la correspondance — que Denis s'est inspiré des contes de Paganino, du *Curé de village* d'Herculano, du *Médecin de campagne* de Balzac. Il est prouvé, d'autre part, que ses deux romans les plus originaux, les *Pupilas* et la *Morgadinha* ont été conçus en 1863, pendant un séjour de quelques mois à Ovar. Le premier ne devait paraître qu'en 1866, le second en 1868. Gomes Coelho composait lentement. Il n'arrivait à coordonner un ensemble qu'après avoir juxtaposé, comme les peintres, des croquis d'après nature. Il procédait alors, pour fondre harmonieusement le tout, par une série de retouches et d'approximations. On ne saurait prétendre qu'il fut toujours heureux dans ses remaniements. Certaines de ces pages documentaires, sacrifiées depuis à des scrupules d'éducateur ou aux nécessités de l'intrigue, ont un accent de vérité photographique. Les descriptions du Minho, intro-

duites à dessein dans la *Morgadinha* pour dépister les curieux, ne doivent pas nous donner le change. Une seule région lui a fourni son cadre et ses personnages : la bande moitié agricole, moitié maritime qui s'étend au nord d'Aveiro. C'est là que nous retrouvons ce médecin, modèle de l'officier de santé João Semana, dont M. Egas Moniz nous retrace, d'après les archives de la Faculté de Porto, une biographie détaillée. Le *reitor* des *Pupilas* serait, d'après lui, une contamination du curé Dias et de l'un de ses prédécesseurs qui avait fondé l'hôpital d'Ovar. Nous découvrons, derrière la joviale personnalité du propriétaire José das Dornas, un paysan que Júlio Denis s'amuse à faire causer et qui manifesta, en apprenant trop tard les mobiles de cette amitié intéressée, un dépit assez amer. Le romancier en usait d'ailleurs aussi librement avec les membres de sa propre famille. Il n'hésite pas à mettre en scène une tante, une nièce, une cousine. Lui-même s'identifie avec le Carlos de la *Familia inglesa*, le Daniel des *Pupilas*, l'Henrique de la *Morgadinha*. Il utilise les impressions d'un voyage qu'il avait fait à cheval de Gaia à Ovar. Et l'amour qu'il éprouvait ou qu'il affectait pour la fille du receveur, prototype de la touchante Magdalena, semble, si l'on en juge par le ton d'une poésie assez mélancolique, lui avoir laissé des regrets, sinon un remords. En tout cas, nous constaterons qu'il avait, comme Daudet, ses « carnets » d'impressions. Le plus souvent, pour dérouter le lecteur, il se bornait à imaginer des rapports de parenté entre les personnages qu'il transportait tout vifs de la réalité dans la fiction.

La moisson recueillie par M. Egas Moniz dans la région d'Ovar est si abondante qu'on en vient à se demander si une enquête du même genre, poursuivie à Madère, ne donnerait pas des résultats aussi probants. Il nous paraît difficile d'admettre, quand on nous démontre que les *Pupilas* et la *Morgadinha* sont des romans à clef, que tout ne soit que fantaisie pure dans les *Fidalgos da casa mourisca*. Plusieurs passages de la correspondance, reproduits déjà dans *Inéditos e esparsos*, nous feraient croire que l'attention de Júlio Denis fut attirée, pendant un premier séjour à Funchal, sur la question des majorats. On y parlait fort, dans les cercles politiques, des prétentions de la noblesse et de la candidature d'un grand propriétaire terrien. Mais nous aurions mauvaise grâce à chercher des lacunes dans un ouvrage qui nous apparaît comme l'une des contributions les plus importantes à l'histoire littéraire qui aient paru en Portugal depuis quelques années. Une conclusion très nette s'en dégage. On peut la considérer, désormais, comme acquise : il y a dans ces romans toujours populaires de Júlio Denis, auxquels on ne cesse de reprocher tantôt un optimisme systématique, tantôt une affectation moralisante, beaucoup plus de réalisme qu'on ne l'avait supposé jusqu'ici et qu'on ne veut bien le dire.

G. LE GENTIL.

## CHRONIQUE

---

~ Le professeur Pirenne, de l'Université de Gand, a été nommé docteur *honoris causa* de l'Université de Bordeaux : le second, avec D. Rafael Altamira. Il est venu recevoir son diplôme en novembre 1925, et il a trouvé l'accueil que méritaient sa valeur comme savant et son courageux patriotisme comme Belge. Ceux qui connaissent son admirable *Histoire de Belgique* et son exposé des relations des Pays-Bas avec l'Espagne ne s'étonneront pas qu'il soit fait ici mention d'un événement universitaire qui n'a qu'un rapport indirect, semble-t-il, avec l'Espagne : c'est un peu la probité profonde et l'impartialité qu'il a toujours montrées vis à vis de celle-ci, que notre Faculté des Lettres, en le proposant pour cette distinction, a entendu reconnaître et glorifier.

~ M. Eduardo Ibarra y Rodríguez, dont nous avons déjà signalé une publication analogue (*Bull. hisp.*, 1922, p. 386), vient de donner dans *Nuestro Tiempo* (n<sup>os</sup> 325 et 327) et de faire paraître à part un article qui n'est, nous l'espérons, que le commencement d'une série : *El problema de las subsistencias en España al comenzar la Edad moderna: La carne*. L'histoire économique offre aujourd'hui un intérêt tellement pratique, et elle peut, comme l'indique l'excellent professeur de l'Université centrale, expliquer tant de mouvements de l'histoire politique et sociale, qu'on ne saurait lui réserver trop de place.

Il y a une autre époque plus analogue à la nôtre que celle des Rois Catholiques, celle de Philippe III et de Philippe IV, du duc de Lermé et du comte-duc d'Olivares, sur laquelle nous suggèrent tant de réflexions le *Tratado de la moneda de vellón* de Mariana et la *Conservación de Monarquias* de Pedro Fernández Navarrete. Celui-ci, par exemple, nous dit (IX) que jadis on disposait d'une monnaie de peu de valeur, le *cornado* ; il en fallait 204 pour faire un *real*, et les mendiants s'en contentaient ; de son temps, on ne pouvait leur donner moins de 2 maravedis, la plus petite pièce qui existât, soit la dix-septième partie du *real* : et cela encourageait la fainéantise. Il n'est pas jusqu'à Lope de Vega qui ne nous fournisse des renseignements précieux autant que plaisants, par exemple dans la *Dorotea*, où il marque en détail le prix d'une *olla* et celui de l'*azumbre* de vin ; ou Felipe Mey, qui dans son *Fabulario* (II) nous donne le prix des œufs à une époque que malheureusement il ne fixe point : « ivan

entonces más baratos que agora » s'empresse-t-il d'ajouter. On voit que même les œuvres littéraires peuvent nous documenter sur ces questions jadis bien dédaignées.

— *Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción de Don Claudio Sánchez-Albornoz y Menduïña el 28 de Febrero de 1926.* Le titre du discours de M. Sánchez-Albornoz. *Estampas de la vida en León durante el siglo X* suffirait pour attirer l'attention. Mais la manière originale et agréable dont l'exposé est fait, excitant l'imagination, tout en la rassurant par tout l'appareil des notes et des appendices, donne à cette description d'une capitale au *x<sup>e</sup>* siècle une vie étonnante. Nous y voyons successivement le marché où grouille la foule, la cour, les préparatifs de guerre, nous assistons à un dîner, à une conversation. Qui ne saurait gré, à l'érudit auteur, de cet effort de sérieuse fantaisie? A quoi bon accumuler des notes et des textes, si ce n'est pour arriver à se représenter une époque? Et quel moyen plus simple, plus efficace, que cette espèce de projection quelque peu cinématographique? Le lecteur trouvera là en outre une carte de Léon aux environs de l'an mille, et tout un lexique concernant l'*ajuar de casa* : si bien qu'il aura ainsi un véritable manuel sur l'Espagne au temps de la monarchie léonaise.

La réponse est de M. Ramón Menéndez Pidal. C'est dire son prix. Tout en faisant mine de résister à la tentation de faire parler à son tour, mais comme on parlait alors, les personnages mis en scène par le nouvel académicien, après avoir mis en relief par quelques exemples le caractère d'instabilité que présentait vers 900 le lexique léonais, il s'est mis en devoir de traduire dans la langue du temps quelques phrases consignées en latin par les notaires et sûrement pas prononcées en cette langue par les personnages mis en scène. Il nous fait observer en passant que ce parler était plus près, à Léon, du galicien que du castillan, alors tenu pour un dialecte bas et familier. Tout cela est très amusant aussi en même temps que très instructif; et vraiment cela devait valoir la peine, en cette séance mémorable, de voir le maître Pidal se mettre au diapason et donner, après le film, l'audition phonographique. Enfin, la façon dont il a présenté et caractérisé la personne et l'œuvre du récipiendaire, avec autant de finesse que d'autorité, sera certainement très remarquée.

M. Sánchez-Albornoz était appelé à succéder à D. Adolfo Herrera, le fondateur du *Boletín de la Sociedad Española de Excursiones*.

G. CIROT.

1<sup>er</sup> juillet 1926.

---

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, secrétaire;  
G. RADET, directeur-gérant.

---

*Este Boletín sale trimestralmente (a principios de enero, abril, julio y noviembre). — Centros de suscripción. BORDEAUX: Feret, rue de Grassi, 9. TOULOUSE: Éd. Privat, rue des Arts, 14; PARIS: A. Fontemoing, rue Le Goff, 4; MADRID: G. Molina, Travesía del Arenal, 1. — Precios de suscripción: 30 francos año (Francia); 35 francos para los demás países de la Unión postal; números sueltos, 9 francos.*

LOS SUSCRIPTORES DE ESPAÑA PUEDEN HACER EL PAGO POR MEDIO DE LIBRANZA DEL GIRO MUTUO A NOMBRE DEL SR MOLINA, TRAVESÍA DEL ARENAL, 1, MADRID.

---

El Pensamiento de Cervantes, por Américo Castro. Revista de Filología española. Anejo VI. Madrid, Hernando, Calle de Quintana, 33. 1925. 11 ptas.

Antonio de Guevara. I. Sa vie; II. Son œuvre, par René Costes. Bibliothèque de l'École des Hautes-Études hispaniques, Fascicules X<sup>1</sup> et X<sup>2</sup>, Bordeaux, Feret, 1924-1926.

Introducción a la Paleografía musical Gregoriana, per Dom Gregori M<sup>e</sup> Sunyol, O. S. B. monjo de Montserrat. Abadia de Montserrat, MCMXXV, ix-410 p., in-8<sup>o</sup>, avec planches hors texte et gravures.

Teatro antiguo español. Textos y estudios. Lope de Vega. El marqués de las Navas, publicado por José F. Montesinos. Madrid, 1925 (Centro de Estudios históricos). 8 ptas.

Eleuterio F. Tiscornia, « Martín Fierro », comentado y anotado. Tomo I. Texto, Notas y Vocabulario. Buenos-Ayres, Imprenta y Casa editoria « Coni », Perú, 684. 1925.

Hispania, A journal devoted to the interests of Teachers of Spanish, and published by the American Association of Teachers of Spanish (Volume IX, 1926). Stanford University California.

Hespéris, Archives berbères et Bulletin de l'Institut des Hautes-Études marocaines. 5<sup>e</sup> année, 1925. Emile Larose, éditeur, 11, rue Victor-Cousin, Paris. Abonnement: France et colonies, 50 fr.; étranger, 60 fr.

Bibliotheca Romanica, fasc. 306-307. La vida de la Madre Teresa de Jesús (II), Strasbourg, Heitz, 1925. 3 fr.

R. Menéndez Pidal, Manual de Gramática histórica española. Quinta edición, Madrid, V. Suárez, Preciados, 48, 1925.

# Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges FADET

## QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

### I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES. — II. BULLETIN HISPANIQUE

Prix de l'abonnement à chaque périodique :

France. . . . . F. 60 » | Étranger. . . . . F. 60 »  
(Frais de port compris.) (Frais de port en sus.)

Pour la France et les pays français, une réduction de moitié est accordée aux Bibliothèques municipales ou universitaires, Musées ou Collections publiques, Sociétés historiques ou archéologiques, aux savants ou membres de l'Enseignement.

Depuis 1919, le *Bulletin italien*, qui formait la III<sup>e</sup> section du recueil, a cessé de lui être incorporé.

Les années I à XVIII (1900 à 1918) sont en vente à des prix variant de 30 à 50 francs le volume.

Les prix ci-dessus indiqués pour les abonnements ne s'entendent que de l'année courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume, varie entre 50 et 75 francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

*Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :*

**MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 9, Bordeaux.**

**Ceux qui seraient disposés à céder ce qu'ils possèdent de la *Revue des Études anciennes* ou du *Bulletin hispanique* (collections complètes, années ou fascicules séparés) sont priés d'en aviser les éditeurs, qui leur adresseront une offre de rachat.**



**Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux  
et des Universités du Midi**

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XLVIII<sup>e</sup> ANNÉE

# BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

*sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse*

TOME XXVIII

N<sup>o</sup> 4

Octobre-Décembre 1926



**Bordeaux :**

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

**Lyon :** DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

**Marseille :** PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

**Toulouse :** ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

**Madrid :** G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL

**Paris :**

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI<sup>e</sup>

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VI<sup>e</sup>

# BULLETIN HISPANIQUE

(Universités de Bordeaux et de Toulouse)

Tome XXVIII, 1926, N° 4

## SOMMAIRE

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>Justo Pérez de Urbel (O. S. B.)</b> , Origen de los Himnos mozárabes . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 305 |
| <b>Georges Cirot</b> , Valeur littéraire des Nouvelles de Lope de Vega . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 321 |
| <b>Victor Bouillier</b> , Traduction de six chapitres du « Discreto » . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          | 359 |
| <b>Variétés</b> : Roscidae valles (G. Cirot), p. 375.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |     |
| <b>Universités et enseignement</b> : Programmes pour les concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1927, p. 379; — Concours de 1926, p. 380.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |     |
| <b>Bibliographie</b> : R. MENÉNDEZ PIDAL, <i>El Rey Rodrigo en la Literatura</i> (G. C.), p. 381; — GALO SÁNCHEZ, <i>Libro de los Fueros de Castilla</i> (G. C.), p. 382; — R. BOHIGAS-BALAGUER, <i>Los textos españoles y gallego-portugüeses de la Demanda del Santo Grial</i> (G. C.), p. 383; — F. PEDRELL et H. ANGLÉS, <i>Els Madrigals i la Missa de difunts d'En Brudieu</i> (G. C.), p. 383; — J. LEITE DE VASCONCELLOS, <i>A Figa</i> (G. Le Gentil), p. 386; — A. PAGÈS, <i>Commentaire des poésies d'Auzias March</i> (Edouard Bourciez), p. 387; — AUBREY F. G. BELL, <i>Juan Ginés de Sepúlveda</i> (G. C.), p. 389; — J. JIMÉNEZ CATALÁN et J. SINUÉS Y ARBIOLA, <i>Historia de la R. y P. Universidad de Zaragoza</i> (M. Bataillon), p. 391; — C. DE PASSOS, <i>Beresford e o Tenente-Rei da Praça d'Almeida</i> (G. Le Gentil), p. 391; — N. B. ADAMS, <i>The romantic dramas of Garcia Gutierrez</i> (G. C.), p. 393. |     |
| <b>Chronique</b> : Sánchez Cantón, <i>Anuario de Historia del Derecho español</i> , Griswold Morley, Concha Espina, <i>Crónica del III Centenario de la Universidad de Oviedo</i> , p. 394-396.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |     |
| TABLE DES MATIÈRES . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 397 |

## COMITÉ FONDATEUR

- † E. MÉRIMÉE, professeur honoraire de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.
- † A. MOREL-FATIO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, à Paris.
- P. PARIS, membre de l'Institut, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid.
- G. CIROT, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres, secrétaire de la Rédaction.
- G. RADET, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, directeur-gérant.



## ORIGEN DE LOS HIMNOS MOZÁRABES<sup>1</sup>

### Conclusión.

La principal que podemos sacar de este largo análisis es: que nuestro Himnario no se ha formado repentinamente ni adquirido como por encanto su plena perfección, sino que en él han trabajado muchas manos y muchos siglos. Las piezas más antiguas que en él encontramos se remontan hasta el siglo v, y nos hemos encontrado con otras que no son anteriores al x y al xi. Muchos de esos himnos no son nuestros; hay muchos de autores franceses, alemanes y sobre todo italianos; hay cuatro que se atribuyen a San Hilario de Poitiers; otros cuatro de Ennodio de Pavía; cinco de Sedulio; unos quince de San Ambrosio; cerca de treinta, ambrosianos, uno tal vez de San Dámaso, y dos de Venancio Fortunato. Todos estos himnos o casi todos habían pasado ya los Pirineos en el siglo vii. Después de la invasión agarena se advierte todavía alguna influencia exterior, reducida casi enteramente al territorio cristiano. De los ocho o diez himnos de los cuales podemos asegurar que penetraron después del año 700, sólo tres encontramos en el himnario toledano, y aún tenemos razones para sospechar que esos himnos, nacidos en España, fueron después adoptados por la Iglesia universal. Es un fenómeno muy fácil de comprender: las relaciones entre los países cristianos y la España árabe eran muy dificultosas, y

1. Véase *Bull. hisp.*, t. XXVIII, n.º 1, p. 5; n.º 2, p. 113; n.º 3, p. 209.

además, los cristianos del Andalus estaban más cerrados a la influencia extranjera que los del Norte, y tenían más tendencias a formarse un cristianismo particular, como se ve por los casos de Migeccio y Elipándo. La herencia visigótica les bastaba. San Eulogio es un doctor que vive en un ambiente literario donde sólo se mueven las figuras de los grandes Padres de la Iglesia y las de los maestros españoles del siglo VIII. En resumen, los himnos que nos vinieron del extranjero son en números redondos unos 80.

Los himnos compuestos en España pueden dividirse en tres categorías: himnos de Prudencio, himnos anteriores a la invasión, e himnos compuestos del siglo VIII en adelante. Los himnos de Prudencio son 16; unos cuarenta pertenecen a los tiempos anteriores a la invasión y unos treinta fueron compuestos después de la invasión, unos en territorio árabe, y otros en territorio cristiano, con esta diferencia, que los himnos mozárabes — aquí tiene esta palabra su pleno sentido — se encuentran casi todos en el himnario de Silos, mientras que de los himnos compuestos en tierras cristianas sólo el de Santiago recoge el himnario de Toledo. ¿Como se explican en el himnario de Silos tantos himnos compuestos después de la invasión, cuando las comunicaciones no eran tan fáciles como en nuestros días? Probablemente, suponiendo un texto original del interior de la Península, tal vez, del mismo Toledo. Se ha dicho, que los libros litúrgicos de Silos reflejan la liturgia local toledana, y lo que es verdad del *Liber Comicus*, del *Liber Ordinum* y de las Homilias toledanas puede aplicarse también al himnario.

Los análisis que hemos hecho de cada himno pueden ser falsos en algún caso particular, pero creemos que las conclusiones generales son incommovibles. Se fundan en datos históricos, que nadie puede negar. A veces el mismo himnógrafo nos ha dicho el tiempo en que vivía, otras veces es un contemporáneo quien nos comunica un rayo de luz; en más de una ocasión los autores han dejado su nombre en el himno mismo, y así hemos podido agregar algunos nombres nuevos a la historia de la literatura española, como

los de Eulogio, Gumaro, León y la poetisa Oriencia. Con frecuencia nuestros himnos hacen alusión a algún suceso histórico, que nos orienta y encamina. En el norte, era natural que aludiesen a los cautivos de la guerra, y más de una vez encontramos esa alusión; en el Andalus, lo que preocupaba era el yugo tiránico de los emires y los califas, y gracias a esta preocupación, que se manifestaba en llantos y plegarias, hemos podido fijar la fecha aproximada en que se compusieron muchos himnos y algunas misas.

En un himno encontramos estos versos :

Ut rector deleat regna ferocia,  
conculcet valibus dogmata impia.

Por ellos pudiera haber adivinado cualquiera, que siendo un himno medieval, escrito en España, las expresiones *regna ferocia* y *dogmata impia* se refieren a la dominación de los árabes, y de ello pudiera haber deducido que se trata de un himno posterior a la invasión. Así es en efecto; pero aquí sabemos algo más, pues se nos dice por otra parte, que le compuso el gran escritor Alvaro cordobés para la fiesta de su amigo el mártir San Eulogio, en los últimos años del siglo ix. Agregado a la liturgia cordobesa, no logró nunca penetrar en la liturgia general de los mozárabes, y falta por eso en los himnarios.

Una vez determinada con entera certidumbre por medio de estos criterios la fecha más o menos aproximada en que se escribieron una porción crecida de himnos, había pie para establecer un examen comparativo de los himnos de distintas épocas, y definir sus caracteres propios, caracteres lingüísticos, prosódicos y gramaticales, y de esa manera ha sido posible determinar la cronología de muchos himnos con respecto a los cuales nada nos decían los datos históricos. Aquí la tarea era más delicada y más difícil, prestándose más de una vez a las ilusiones del criterio personal. De todas maneras el camino está trazado, y si alguien no se conforma con nuestras apreciaciones, dispuestos estamos a recibir sus advertencias. Con un examen más minucioso y una mirada más perspicaz y un conocimiento más exacto de toda

nuestra producción medieval puede llegarse más lejos todavía. A un maestro en la filología comparativa no le sería difícil llegar a distinguir los himnos que del abad Salvo se conservan en nuestro Himnario.

Esto en cuanto al tiempo. Si nos fijamos en las fuentes, observaremos que un gran número de himnos se inspiran en las leyendas o actas de los santos. Son en su mayor parte himnos históricos, desde los que escribió Prudencio hasta los compuestos en el siglo x pasando por los de Quirico, Eugenio y Braulio, con esta diferencia, que en Prudencio y los Padres del siglo vii hay poesía, entusiasmo, inspiración, mientras que las producciones de la última época son de un prosaismo insoportable, narraciones secas, que a veces traducen las actas literalmente, con una petición y una doxología al fin.

Se advierten también en los himnos muchas influencias del Sacramentario, cuyas fórmulas son casi siempre anteriores. Muchas veces se inspiraron también los himnógrafos en los himnos ya existentes, sobre todo en los de Prudencio, y alguna que otra vez en las poesías de San Eugenio. En el himno de S. Acisclo los dos versos siguientes :

Venit sed ulcus tergere  
salvando quod perierat

que se parecen mucho a estos otros :

Veni quaerere et salvare  
dolens quod perierat

son de un himno famoso, — aunque no tanto como merece serlo — que se atribuye a San Isidoro, y se encuentra entre sus obras con el título de *Lamentum poenitentiae*<sup>1</sup>. Aunque nunca tomó carta de naturaleza en nuestra Liturgia, queremos terminar nuestro trabajo diciendo de él dos palabras.

Es un himno alfabético de 335 versos trocáicos, sin medida pero bien ritmados. A vuelta de muchas repeticiones, tiene grandes bellezas de idea y de sentimiento, que le hacen una de las mejores producciones del siglo vii. Son los mismos gritos y los mismos pensamientos que nos mueven a espanto en el *Dies Irae*; el mismo acento y, a veces, la misma expres-

1. *Patrol. Lat.*, LXXXIII, 1255-1262.

sión. No puedo abandonar la convicción de que el poeta del siglo XIII conocía e imitaba al poeta visigodo<sup>1</sup>. Nada de extrañar tendría. El *Lamentum poenitentiale* fué muy conocido en todo el Occidente durante la Edad Media, y ya desde el siglo VIII son numerosos los manuscritos que le traen juntamente con las obras de San Isidoro<sup>2</sup>.

Sin embargo no hay razón ninguna para atribuirse al gran arzobispo de Sevilla; y si examinamos ligeramente el contenido, nos convenceremos de que esa atribución no puede ser más disparatada. El autor es indudablemente un hombre de iglesia, un espíritu muy versado en las Sagradas Escrituras y en cuestiones teológicas. Es un hombre que ha cometido un gran crimen, que sufre las consecuencias de la justicia divina y la justicia humana. La justicia divina le pone ante los ojos el día del juicio, que nos pinta con los más negros colores. La justicia humana ha obrado ya, y abrumado por sus rigores, el poeta pide misericordia, y se dirige al Señor suplicándole que no le deje morir con el exceso del castigo. Está encerrado entre cuatro paredes:

Quadro clausus lapide

donde sufre todo suerte de incomodidades:

Carnem dira flagellorum  
ultione conterens,  
caede, ferro, sorde, peste  
tenebrarum carcere.

Es un desterrado a la vez que un prisionero, y pide a Cristo que al mismo tiempo que las cadenas de sus pecados, desate

1. Véanse algunas semejanzas:

Quomodo tunc foetens hircus  
mundis jungar ovibus...  
Quibus a laeva sublati  
transeam ad dexteram...  
Quid tu pro nefando, miser,  
crimine respondeam...  
Et in aequitate tua  
justus vix salvabitur...  
gratis peccata dimittens...  
Ubi tunc ego parebo  
peccator et impius  
Respicias multos ut Petrum  
non defraudes mihi...

Inter oves locum praesta  
et ab aedis me sequestra,  
statuens in parte dextra.  
Quid sum, miser, tunc dicturus,  
quem patronum rogaturus.

Cum vix justus sit securus  
Qui salvandos salvas gratis.

Qui Mariam absolvisti  
mihi quoque spem dedisti.

2. Ch. H. Beeson, *Isidor-Studien*, Munich, 1913.

las cadenas de sus pies, que le libre de las tinieblas de la prisión, y le restituya a su patria :

Solve. Christe, vincla pedum,  
ligamenta criminum,  
resera limen obscurum  
tenebrosi carceris,  
redde jam luci sepultum,  
peregrinum patriae.

Apartado de todo consuelo espiritual, pide la visita de Jesús, y la alegría de la *reconciliación*.

Veni, Jesu, ne tarderis,  
et me reconcilia.

Su suerte está en manos del príncipe, del rey, que sigue siempre irritado contra él por su crimen, y a la vez que del rey, de otras personas que hacen causa común con él, verisímilmente, los palatinos, los obispos, el concilio. Dirigiéndose al Señor, suplica :

Tolle furorem perennem  
ab animo principis,  
te propitiante, fiant  
jam mihi placabiles  
quos adversos diuturna  
miser ira tolero.

De un eclesiástico de alta categoría, que ofendiese al rey con un crimen al parecer político, conocemos un caso notable en la España del siglo VII : el de Siseberto, arzobispo de Toledo desde 690 a 693. En este último año se puso al frente de una conjuración, que tenía por objeto quitar el trono y la vida al rey Egica. Los conjurados fueron sorprendidos, y terriblemente escarmentados. Siseberto compareció delante de los padres del concilio décimo sexto de Toledo, quienes le degradaron, le excomulgaron, y le condenaron a perpetuo destierro, que debía sufrir recluido en un ergástulo, con prohibición de recibir la comunión hasta la hora de la muerte. Solamente la piedad del rey podría suavizar algún tanto o perdonar completamente estos terribles castigos<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ipse vero Sisebertus pro sui juramenti transgressione facinorisque tanti machinatione... a conventu catholicorum excommunicationis sententia repellatur, honore simul et loco depulsus, omnibusque rebus exutus, quibusque in potestate

Al leer las circunstancias en que Sisberto fué condenado a cumplir su condena, no podemos menos de pensar en el autor de esta elegía penitencial. Uno y otro se ven encerrados en una estrecha prisión, excomulgados, en desgracia con el príncipe y con su consejo, que son los únicos que pueden aliviarles, lejos de su patria, y condenados a despojarse de una posición encumbrada para expiar un gran crimen con el sanbenito del penitente :

Arma sumens poenitentis  
saccum et cilicium.

Los casos se parecen tanto, que, a mi ver, no son más que uno; en el poeta de la elegía me parece oír la voz del propio Siseberto, que, encerrado en su ergástulo, llora su culpa con grande unción y con arrepentimiento tan sincero que le hizo verdadero poeta.

---

## APÉNDICES

---

### I

#### León de Melfis.

Después de terminado este trabajo, leyendo la historia que el abad Luis Tosti escribió de Montecasino, he encontrado que un copista de la abadía en el siglo xi se llamaba León de Melfis, y esto me ha hecho pensar en el autor del himno de San Bartolomé. Pedro Diácono trae unas líneas sobre este personaje en su libro *de Ortu et Obitu Justorum Casinensium*; y dice de él que fué monje de Montecasino, y que en su última enfermedad, como sus hermanos, viéndole atormentado por la fiebre, le diesen un poco de agua, la rechazó, diciendo :

praedicti principis redactis, perpetui exilii ergastulo maneat relegatus; ita nempe ut secundum eorundem antiquorum canonum decreta, in fine vitae suae tantum communionem accipiat; excepto si regia eum pietas ante absolvendum crediderit.» (*Concilia Hispaniae, Toletanum XVI, cap. 1x; Migne, Patrol. Lat., LXXXIV, col. 543.*)

« No quiero esta agua, porque, cuando, aquí vino Odilón, Abad de Cluny, apenas llegó, me dió agua y apagó mi sed<sup>1</sup>. » Según esto, León de Melfis vivía a mediados de la undécima centuria, y si se le ha de identificar como parece natural con el autor del himno de San Bartolomé, debe contarsele entre los últimos enriquecedores de nuestra Liturgia. Su himno es enrevesado, y carece de toda inspiración, pero hay en él un acento de piedad muy propio del copista cuya muerte edificante nos cuenta Pedro Diácono. Debíó llegar esta composición al escritorio silense, cuando el monje escriba se disponía a coleccionar su himnario. ¿Como llegó? Porter<sup>2</sup> y Serrano Fatigati<sup>3</sup> han visto semejanzas entre el arte románico de Silos y el de Montecasino, y afirman que existieron relaciones entre las dos abadías durante el siglo XI. No conocemos documento alguno que hable de esas relaciones, pero la presencia de ese himno en un códice silense, contemporáneo del autor, nos permite suponerlas.

## II

### Nuevos himnos de la liturgia mozárabe.

Existe en nuestro archivo un manuscrito visigótico que Ferotin recordó en su catálogo de los códices silenses con el título de *Breviarium gothicum seu mozarabicum*<sup>4</sup>, pero, que por un olvido increíble no incluyó en el análisis que hizo en su *Liber Sacramentorum* de los códices litúrgicos de la iglesia mozárabe. De aquí que hasta ahora hayan pasado inadvertidos los tesoros que encierra. Tiene 154 folios, escritos la segunda parte en pergamino, y la primera, en papel, o pergamino de trapo, como dice el catálogo del siglo XIII, que hace ya memoria de él y la llama *misal toledano*. Es un volumen en 8°, con encuadernación antigua. La letra perte-

1. *Patrol. Lat.*, CLXXIII, 1115, Cap. LXIII: « Leo, quidan Amalphitanus, in Casino monachus fuit... ».

2. *Romanesque Sculpture of the Pilgrimage Routes* (Boston, 1923) 55.

3. *Escultura Románica en España* (Madrid, 1900) 27.

4. *Histoire de l'abbaye de Silos*, p. 275, n° 34.



nece al siglo xi, y las iniciales, de varios colores, son sencillas, pero bonitas. Le faltan las primeras y las últimas hojas, que pudieran darnos alguna luz sobre el origen del códice, y también algunas del medio, que habían desaparecido ya cuando se hizo la foliación, en época relativamente moderna, al parecer en el siglo xvii. Contiene la liturgia del *Común* de Santos, y del *Proprio* de diez domingos — vísperas, laudes y misa, es decir, el oficio a que según el concilio de Coyanza, eco en esto de los antiguos concilios toledanos, estaban obligados los clérigos en las parroquias y en las catedrales. Hay misas y oraciones nuevas de gran interés, que dará a conocer sin tardar un hermano mío. Aquí sólo los himnos nos interesan.

El códice empieza con el oficio *de uno justo*, que es en realidad el oficio de mártires. No está completo, y es posible que antes de él hubiese otro dedicado a los apóstoles. Encontramos después un oficio *de uno confesore*; y tras él otro *de virginibus*. Este último encierra dos himnos que ya conocemos: *Jesu corona virginum* y *Virginis proles opifexque matris*. En el oficio *de uno confesore*, falta entre los folios 16 y 17 una hoja, que ya no existía al hacerse la foliación, y esa hoja es precisamente la que traía el himno.

En el folio 39 empiezan los oficios de las dominicas. Para laudes (*Ad matutinum*) el códice señala siempre el himno gregoriano: *Aeterne rerum conditor*. En visperas, cada domingo tiene su himno propio, y así nos encontramos con una porción de himnos que sólo aparecen en este códice silense, y que debemos dar a conocer al público, aunque algunos de estos himnos tengan escaso valor. El himno del primer domingo se encuentra ya en los demás himnarios mozárabes. Es el bello canto vespertino de Prudencio. Pero aquí el coleccionador ha amontonado más estrofas y las ha puesto en orden distinto. Pondremos sólo el principio de cada una de ellas:

*Inventor rutili...*  
*Per Christum genitum...*  
*Splendent...*  
*Nos festis...*

*O res digna, Deus...*  
*Tu lux vera...*  
*Flagrant...*  
*Quamvis innumero...*  
*Ne nesciret homo...*  
*Pinguis olei...*  
*Vivax flamma viget..*  
*Nectar de liquido...*  
*Si quis non rapidi...*  
*Felix qui meruit...*  
*Per quem splendor...*

Los demás himnos son nuevos, o en parte, o completamente. El del segundo domingo se encuentra en la edición de Lorenzana, aunque aquí tiene cuatro estrofas más, y por eso le reproducimos<sup>1</sup>. Se le atribuye a San Ambrosio. El himno del tercer domingo no se encuentra en ninguna otra parte. Su latín es el que se escribía en España durante los siglos ix y x; hermano genuino de los himnos de Santiago y San Clemente y de los que componía Vigila en Albelda. Nuevo es también el del cuarto domingo, escaso de inspiración, y agrupado en estrofas de cinco versos yámbicos rítmicos. Pertenece a una época tardía, y lo mismo este que otros de su serie bien pudieron ser compuestos en el escritorio donde los transcribió el copista. Tal vez en Silos. La existencia de esta serie de himnos obedece a la idea de dar variedad al oficio de las vísperas dominicales; idea que apareció bastante tarde, puesto que en ningún otro de los numerosos códices visigóticos hay rastro de ella. El organizador recogió algunos himnos ya existentes, arregló otros, y compuso, o mandó componer los restantes. El himno del domingo quinto: *O lux beata Trinitas*, es famoso en todas las liturgias latinas. Unos le atribuyen a San Ambrosio, otros a San Gregorio Magno, y algunos a Alcuino, aunque parece seguro que ya existía antes de este último. El coleccionador ha puesto de su propia cosecha dos estrofas, que están delatando su posterioridad. Para el domingo sexto ha escogido un himno de Ennodio de Pavia, obispo poeta del siglo v, que

1. Un ms. de Toledo, el que lleva la signatura 35.4, le trae también completo, con las ocho estrofas que hallamos en el de Silos (fol. 83).

traía ya el breviario mozárabe para las vísperas del domingo segundo después de Epifanía<sup>1</sup>. Porque las estrofas no son todas las mismas y porque tal vez pueda servir a los cazadores de variantes, le transcribimos aquí. El himno del domingo séptimo en sáficos rítmicos sencillos puede ser del mismo tiempo y del mismo autor que el himno del domingo tercero. Era inédito hasta ahora. El siguiente

*Christe, immense dominator alme,*

un himno netamente español de época tardía, se encuentra ya en el breviario mozárabe<sup>2</sup> y en el himnario de Silos<sup>3</sup>, así que no necesitamos reproducirle. Reproducimos en cambio los dos últimos, porque, aunque empiezan lo mismo que otros del Breviario mozárabe<sup>4</sup>, son enteramente distintos. Y aquí hacemos alto porque el códice también lo hace por lo menos en el estado en que ahora se encuentra, pues es posible que antiguamente continuase con nuevos oficios.

DE II DOMINICO (fol. 60<sup>2</sup>).

Deus, creator omnium  
polique rector, vestiens  
diem decora lumine<sup>1</sup>,  
nocte sopore gratiae.

Artus solutus ut qui dies<sup>2</sup>  
sed dat labore usui<sup>3</sup>,  
mentesque fessas allebat  
luctusque solbat anxios.

Gratis peracto jam dies<sup>4</sup>  
et noctis exortu preces,  
votis reos ut adjubes  
innum canentes psallimus<sup>5</sup>.

Te cordis inma concinnat,  
te vox sonora concrepet.  
te diligit castus amor,  
te mens adoret sobria.

Ut quum profunda clauerit  
diem caligo noctium,  
fines tenebras nesciat  
et nox fidelis luceat.

Dormire mentem ne sinas,  
dormire culpam noberit,  
castis fides refrigerans  
omni vapore temperet.

Exuta sensu lubrico<sup>6</sup>,  
te cordis alta somniat<sup>7</sup>,  
ne ostis invidi dolor<sup>8</sup>  
pabor quietos suscitet<sup>9</sup>.

Christum rogemus et Patrem,  
Christi Patrisque spiritum<sup>10</sup>,  
unum potens per omnia  
fobe precantes, Trinitas.

Lorenzana: 1. decora lumina; 2. ut quies; 3. Redebat labores usui; 4. Gratos; 5. solvimus; 6. Exultare nostro lubrico; 7. te cordi; 8. dolo; 9. quiete; 10. spiritu.

1. *Patrol. Lat.*, LXXXVI, 215.

2. *Idem.*, 379.

3. Gilson, 292.

4. *Patr. Lat.*, págs. 295 y 924.

## De III DOMINICO (fol. 78)

Adesto nobis Deus summe domine,  
 alme eterne solus ante secula,  
 terre fundatur celi terra maria,  
 cuncta in eis ornamenta nimium  
 decus honestum valde pulchro abiturum.

Deus de celo renobator omnium,  
 festina veni cum sanctorum milia,  
 grabe relaxa facinorum crimina  
 atque peccata supplicanter ablue,  
 indulge malis que injuste gerimus.

Captivos tuos tu exaudi, Domine,  
 lumen cecorum largo presta lumina,  
 mutorum linguas nodo solbe vinculas,  
 non nos relinquo peccatorum grabium,  
 olim dimitte mala nostra plurima.

Precepta tua offendentes miseriter,  
 clamantes Deus in visibili rerum  
 prophetas apostolorum preconem  
 et infelices nos implemus monita,  
 tunc ad futurum reple nobis merita.

Vee nunc et nobis peregrinis miseris,  
 vel voluntates quos peccandi gerimus  
 Christe ignosce, qui ad te deprecamur,  
 innum canantes ante tronum glorie,  
 celo fidei te oramus domine.

Gloria honor Patri deo omnium,  
 gloria Jesu Christo Deo filio,  
 gloria honor sanctorum quoque Spiritum,  
 trinoque uno indiviso Domino  
 in seculorum per eterna secula. Amen.

De IV DOMINICO (fol. 83<sup>2</sup>).

Redemptor mundi Domine,  
 crimina nostra dilue,  
 precem populi suscipe,  
 et nos a malis erue,  
 tuo fabente nomine.

Invicte rex altissime,  
 summo qui possides trono,  
 plebis delicta ablue,  
 mitis adesto populo  
 addibenda suffragia.

Inclitā tuam possimus  
clementiam similiter.  
votis largam Potentiam,  
defendas Christe jugiter  
et protegas perenniter.

Eterne pastor unice,  
contritis corde respice,  
incensum nostrum suscipe,  
salute nobis adibem,  
medellan egris tribue.

Exaudi tuos famulos  
officium mancipientes,  
ut non procumbant tenebris,  
nec polluantur crimina,  
nec corde pulset jacula.

Sit tibi Pater gloria  
ingenite cum genito,  
simul cum sancto spiritu,  
qui es magnus et validus,  
regnum tenens perpetuum.

De V DOMINICO (fol. 94<sup>1</sup>).

O lux beata Trinitas  
et principalis unitas,  
jam sol recedet igneus,  
infunde lumen cordibus.

Jam noctis tempus advenit,  
quietem noctem tribue,  
de laqueo nos redime,  
salvator unigenite.

Oramus ut exaudias,  
precamur ut subvenias,  
Christe Jesu omnipotens,  
tu nos a malo libera.

Te Christe solve vincula,  
absterge nostra vitia,  
relaxa prius crimina  
et indulge facinora.

Te mare laudum carmine,  
te predicamus vespere,  
te nostra supplex gloria  
per cuncta laudent secula.

De VI DOMINICO (fol. 108<sup>2</sup>).

Christe, lux mundi salus et potestas,  
qui diem solis radiis adimplēs,  
noctis et furbo faciens corusco  
sidera pingis.

Certis ut totum motibus peractum  
temperes mundum vocibus recursis,  
adque resolbat omnium labore  
sorte quietis.

Ecce vergen' em rotatore solem  
vesperis rursus remeantis ortum  
inde astrorum coris omnis alto  
surgit olimpho.

Nos pio culto tibi precinentes,  
vocibus sacris modulamus imnis,  
sensibus totis simul excitamus  
pangere laudes.

Tura libamus tibi magna, rector,  
lumen et sacrum domino exhibemus,  
ferbidum guttis madidumque summo  
vertice nectar.

Prestet ut votum, ferat ut medellam,  
donet ut nostris veniam delictis,  
firmet ut sensus placeat quietem,  
mulceat artus.

Desinent culpe, vigilet vicissim  
noster inlabens animus, nec ulla  
sensus ut volbat grabior vagantium  
spiritus umbre.

Cor enim nostrum vigilet soporem,  
somnia Christum dominumque semper  
insonet psalmis, meditemur imnis  
nocte dieque.

Gloriam psallat corus et resultet;  
gloriam dicat, canet et revolbat,  
nomini trino deitatis olim (sic)  
sidere clament.

De VII DOMINICO (fol. 116<sup>1</sup>).

Incensum, Christe, tuo sacri altaris  
lumen refulgens tibi dedicetur  
ut possit nostras abluere culpas  
clementi respectu.

Suabi canore innum Deo nostro  
tibi fabente vocibus jucundis,  
divine virtutis imploremus omnes  
cumula sancta.

Preces quesumus vespertinis imnis  
evo perenni placidus succurre,  
Christe tuorum plebium in unum,  
alme salbator.

Vota fidei tuam exoramus  
pium affectum Deum magestatis,  
ut aure placatus tribuas salutem  
nobis et pacem.

Gloria Patri trino sempiterno,  
gloria Christo, Spirituque Sancto,  
simul in unum laus et potestas  
personet semper.

De VIII DOMINICO (fol. 137).

Adesto nostris precibus,  
adesto jam propitius,  
o Christe mundi gloria,  
festum qui lumen inrigas.

Te vesperi laus congrua,  
te matutina vox canat,  
tibi omne tempus personet,  
innum perennis glorie.

Te nostra nunc laudatio  
te promta semper concinnat,  
te sacra vox pronuntiet  
laudis canore carmine  
Deo patri sit...

De X DOMINICO 153<sup>1</sup> (muy maltrecho el folio).

Intende nostris precibus,  
in[tende jam] propitius,  
o Christe mun[di gloria],  
festumque lumen inriga

Noctem nostram inlum[ina],  
 corda nubila  
 fu perime  
 quies d

Te vesperi laus [congrua],  
 [te ma]tutina vox canat,  
 tibi [omne tempus] personet,  
 innum perenn[is glorie].

Como se ve, este último himno se parece mucho al anterior. Una de las estrofas es exactamente igual en los dos; la otra sólo tiene ligeras variantes; y desgraciadamente es la única distinta la que no se puede leer en el código.

JUSTO PÉREZ DE URBEL (O. S. B.)



# VALEUR LITTÉRAIRE

DES

## NOUVELLES DE LOPE DE VEGA

---

Il ne s'agit pas de refaire ici ce qu'ont fait M. et M<sup>me</sup> Fitzgerald dans les *Romanische Forschungen* (XXXIV Band, Erlangen, 1915)<sup>1</sup> : je ne me propose pas d'illustrer par de nouveaux éclaircissements les quatre nouvelles que Lope de Vega a dédiées à la Señora Marcia Leonardo, c'est-à-dire à sa maîtresse Doña Marta de Nevares. Je n'ai pas à faire mieux ressortir l'intérêt qu'elles présentent au point de vue de l'histoire littéraire, non plus que les circonstances de leur composition.

Qui, d'autre part, ne sait comment, dès la première, publiée en 1621, Lope fait allusion à Cervantes, déclarant qu'il ne lui a manqué ni *gracia* ni *estilo*? comment il ajoute que la nouvelle est un genre que devraient seuls écrire des *hombres científicos* (c'est-à-dire savants, érudits, cultivés), ou tout au moins *grandes cortesanos* (c'est-à-dire des hommes du monde, qui connaissent la vie), capables de trouver, dans les leçons de l'expérience (*desengaños*), des sentences et aphorismes notables (F, 1, 278)? Pour lui, ce n'est pas son affaire, mais puisque tel est le désir de son amie, il ne veut pas montrer de la mauvaise volonté (*negligencia*). Après tout, n'a-t-il pas trouvé les sujets de mille comédies? A ceux dont c'est le métier d'écrire des nouvelles (*con su buena licencia de los que las escriben*) il demande la permission de servir sa dame en lui en présentant une que, du moins, elle n'a sûrement pas entendu raconter et qui n'est pas une simple traduction.

1. C'est d'après le texte reproduit par M. et M<sup>me</sup> Fitzgerald que je citerai; mais je marquerai la page de la *B. A. E.*, et celle de leur édition, d'après les lettres F, D, P, G, initiales des titres de chacune des quatre nouvelles. Je mets l'orthographe moderne.

Que penser de son jugement sur Cervantes et sur le genre même auquel il s'est essayé ainsi à quatre reprises? Ce n'est pas ce que je désirerais élucider. Je voudrais seulement corriger, si je puis, l'impression que laisserait le jugement assez peu favorable des manuels de littérature sur sa propre production. Il n'est pas jusqu'à ses derniers éditeurs qui ne fassent assez bon marché de la valeur littéraire qu'elle peut présenter<sup>1</sup>; ils ont préféré insister sur sa valeur au point de vue de l'histoire littéraire (*literar-historischer Wert*). Ils ont assurément rendu service en épargnant au lecteur des recherches fatigantes dans les dictionnaires ou les bibliographies, et en éclaircissant de leur mieux les allusions dont Lope émaille son récit. Je ne sais si j'ai raison de me figurer qu'il y aurait peut-être encore quelque chose à faire, au moins au point de vue purement esthétique.

Que Lope ait voulu amuser son amie, qu'il s'amuse lui-même, et que nous nous amusions aussi si nous le lisons avec cette idée, ce n'est pas douteux, et c'est ce que j'ai l'intention sinon de démontrer, ce qui serait inutile peut-être, du moins de montrer un peu par le détail, afin de faire ressortir la manière; car en littérature, la manière, c'est tout de même quelque chose. Mais je ne crois pas que là s'arrête la valeur littéraire de ces « amusements ».

\*  
\* \*

On peut d'abord considérer l'intrigue et le sujet même de chacune de ces quatre nouvelles.

J'admets qu'on trouve ces deux éléments par trop fantaisistes. Fantaisistes, à coup sûr, ils sont l'un et l'autre dans la

1. « ... an mauchen Stellen in den vier Novellen ist es nur zu offenbar dass Lope de Vega sich selbst amüsierte, während er seine Geliebte amüsieren wolte. Trotzdem wir dies für so offenbar halten, glauben wir deshalb nicht, dass diesen Novellen durchaus jeder literarische Wert abzusprechen sei. Ihr literarischer Wert ist allerdings nicht sehr hoch. Lope schrieb sie zu rasch und zu mühelos; er achtete kaum auf seinen Stil. Es gibt verschiedene Stellen, die ganz unklar und unverständlich sind. Kurz, wie schon gesagt, Lope schrieb sie, sich selbst und seine Geliebte zu amüsieren, ohne an dass Publikum zu denken. Wenn wir sie mit dieser Auffassung lesen, amüsieren wir uns auch. » (P. 441.)

première : *Las fortunas de Diana*. Cette cassette remise étourdiment par l'héroïne (Diana), au moment de sa fuite, à un homme peu scrupuleux qui se trouvera être le capitaine du bateau sur lequel s'embarquera l'amant (Celio), rappelle d'ailleurs un peu trop le paquet vagissant remis par erreur à un honnête inconnu certain soir, dans une des *Novelas* de Cervantes : *La Señora Cornelia*, d'autant plus que les circonstances sont fort analogues. Après cela, qu'une jeune fille que la terreur d'une échéance fatale éloigne de la maison paternelle trouve abri chez de braves paysans et goûte les joies simples de la vie pastorale, c'était peut-être une satisfaction pour une lectrice fervente de la *Diana*; que cette jeune fille, habillée en homme, soit aimée d'une autre jeune fille, c'était sans doute assez piquant pour que l'auteur renouvelât la situation dans *Guzmán el Bravo*, où une brave petite juive tombe amoureuse d'une courtisane devenue un esclave. Mais que cette même jeune fille masculinisée devienne *camarero* du duc de Béjar, *privado* du roi Ferdinand le Catholique, enfin gouverneur des Indes, il faut vraiment qu'il n'y ait pas eu d'autre moyen de délivrer son amant, condamné à mort pour avoir tué le capitaine peu scrupuleux, ou de justifier le titre de *Las fortunas de Diana*. Il ne semble vraiment point que Lope se soit proposé autre chose que de piquer la curiosité par une suite d'aventures dont l'in vraisemblance importait peu. Cependant il faut reconnaître que le début de la nouvelle est beaucoup plus dans ce qu'on pourrait appeler la normale romanesque. On y trouve l'éternelle, mais toujours attrayante histoire du jeune homme et de la jeune fille qui s'éprennent l'un de l'autre, histoire toujours la même quant au fond, quant au schème, toujours variée par le fait des circonstances. Quelle charmante scène que la première rencontre, toute fortuite, de Celio et de Diana dans la *recámara*, où Celio se trouve avec le frère de la jeune fille (F, 2, 280)! Comme on sent leur émoi, dans le mystère de la maison, où les femmes vivaient retirées, inaccessibles à l'étranger! Avec toutes les réserves auxquelles l'austère morale nous oblige, ce qui s'ensuit, y compris les rendez-vous avec escalade, n'est pas fait

pour déplaire à notre imagination, à moins que nous ne nous rappelions que ces jolies histoires, parfois, tournent mal. N'est-ce pas là une des choses qui nous séduisent dans la *comedia* espagnole? Nous retrouvons là le début de l'*Amadis* et les charmants héros de l'*Abencerraje* et d'*Ozmín y Daraja*.

Fantaisie encore que *La desdicha por la honra*? C'est l'aventure d'un sujet de Philippe III (Felisardo) que la honte d'avoir du sang morisque, encore qu'Abencerraje, éloigne de la Sicile où il avait la faveur du vice-roi et l'affection d'une femme blonde et blanche (Silvia), d'autant plus chère qu'elle lui avait coûté un meurtre, et qui maintenant, familier du sultan, aimé de la sultane favorite, obtient le commandement d'une escadre; retrouve, au cours d'une croisière, la belle Sicilienne, devenue mère; la quitte pour retourner à Constantinople et préparer la fuite de la sultane, que son premier amour ravivé ne peut lui faire abandonner, d'autant qu'elle est chrétienne de naissance; enfin meurt héroïquement au moment où il s'échappait avec celle-ci. Fantaisie peut-être, mais pleine au moins d'actualité, avec l'attrait de l'exotisme et la description d'un pays mystérieux. Au surplus, le point de départ ne laisse pas d'avoir quelque chose de très intéressant. Un roman, comme un drame, vaut d'abord par la donnée même; et l'on ne peut contester que les circonstances et les sentiments de dépit qui brisent le bonheur de Lisardo donnent un caractère de vérité à la fois historique et humaine à ce récit, où, somme toute, il ne se passe rien d'absolument impossible. En tout cas, le début, là encore, est vivant et attachant. La querelle entre Felisardo et son rival, l'Italien Alejandro, qui donne une aubade à la belle Silvia, est racontée avec beaucoup d'agrément et d'humour: plaisanterie impardonnable du second sur les moustaches du premier; débandade des musiciens; Felisardo attaqué par Alejandro et sa bande de laquais, celui-ci blessé pourtant; enfin réconciliation imposée par le vice-roi. On peut trouver dommage que ce ne soit là qu'un épisode, et que rien ne le relie à la suite de l'histoire; placé ainsi au commencement, il déroute. Mais Lope ne s'est pas cru obligé,

dans la nouvelle autant que dans la *comedia* (où il prend d'ailleurs bien des aises), à faire concourir tous les épisodes à la marche de l'action. Pareil souci de l'unité lui est ici pratiquement étranger. Il est certain qu'à cet égard *El curioso impertinente* et *El celoso extremeño* sont pour nous beaucoup plus satisfaisants. Cervantes y va droit devant lui. Dans ses nouvelles, Lope, lui, ne craint pas de nous arrêter dans une impasse, s'il a quelque chose à nous y faire voir. En cela sa nouvelle, au surplus, ne se distingue pas du roman à épisodes tel que les romans de chevalerie et le *Don Quijote* lui-même. Mais peut-être y a-t-il là au fond une formule intéressante et féconde. Elle donne en effet bien davantage l'impression d'histoire, de réalité, de vie. Le roman, où tout est dirigé, où tout converge, sourdement ou visiblement, vers la fin, le roman géométrique, est avant tout une œuvre, une élaboration, parfois même une élucubration. On n'a vraiment pas avec Lope cette architecturale perspective. Est-ce un mal ?

Fantaisie peut-être aussi que *La Prudente venganza*? C'est l'histoire tragique du pauvre Lisardo, un *novio*, comme on dirait aujourd'hui<sup>1</sup>, qui, obligé, pour une affaire de meurtre, de s'embarquer pour la « Nueva España », trouve, quand il revient, sa *novia* (Laura) mariée, et... la reconquiert. Mais le mari, prévenu par le serviteur même de l'amant, fait tuer sa femme par un esclave maure qu'il a excité contre elle et qu'il abandonne ensuite à la fureur de la foule; empoisonne la servante complice; abat de deux coups de pistolet le dénonciateur; et, deux ans après, arrive à surprendre Lisardo qui se baignait dans le fleuve et, s'accrochant à lui, l'enfonce dans l'eau et le noie.

On reconnaît aisément là le dessin général de la fameuse pièce de Calderón *A secreto agravio secreta venganza*<sup>2</sup>. Le D. Luis qui arrive déguisé en marchand de pierreries au moment où celle qui s'était promise à lui, le croyant mort, a

1. Le sens était autre au temps de Lope : « *Novia*, la que al presente se casa... *Novio* el ricien casado. Este nombre les dura hasta que se acaba de comer el pan de las bodas ». (Covarrubias, *Tesoro*, 1611.)

2. Schack, qui analyse la pièce (t. IV, p. 361 de la trad. F. de Mier) ne signale pas le rapprochement à faire, non plus que Ticknor et ses traducteurs.

accepté un mari et se trouve engagée pour toujours, c'est le Lisardo de Lope, bien transformé, assurément, mais reconnaissable encore. Lisardo a été victime, en sa trop longue absence, d'une machination qui a fait croire à Laura qu'il s'était marié aux Indes. Calderón a préféré une autre donnée, plus simple, en somme, celle de la mort supposée. Il a présenté la scène du retour de la façon originale et pittoresque que l'on vient de voir, comme il a imaginé une déclaration à double entente que le mari prend pour lui et que l'amant saisit et répète, ravi. Le nombre des lettres échangées, de neuf, est réduit à deux. Mais le thème essentiel est le même : on n'en peut douter quand on voit la suite dans les deux œuvres. Calderón ne copie pas ; il ne plagie pas ; il transforme, il transmue. Son *Alcalde de Zalamea*, n'est-ce pas encore celui de Lope ? Et pourtant quelle différence d'exécution, surtout dans les premières scènes <sup>1</sup> ? Ici il reproduit la scène du pavillon où le mari surprend l'amant, affecte d'accepter ses explications <sup>2</sup> et le fait sortir par une porte dérobée. Il est facile de comparer les deux scènes et je ne les transcrirai point <sup>3</sup>. Calderón a

1. De même pour *El Médico de su honra*. Cf. l'article de M. Amezáa dans la *Revue hispanique*, n° 60 (1909). L'histoire découverte par cet érudit dans le *Libro de los casos de Córdoba* (1616 ?) n'a pas seulement des rapports avec l'intrigue dans les deux pièces de ce nom dues à Lope et à Calderón ; elle comprend aussi deux éléments importants qui se retrouvent dans *La prudente venganza* : 1° c'est pour se venger de mauvais traitements « de obra y de palabra » que la confidente de la jeune femme raconte tout au mari (chez Lope, c'est le confident de l'amant) ; 2° l'attitude du mari, qui laisse parler l'amant (un laquais) et lui donne de l'argent pour qu'il aille se faire pendre ailleurs, ne manque pas d'analogie avec ce qui se passe dans la nouvelle. On voit, par ce que je dis ci-dessus, que cette dernière scène se retrouve bien moins défigurée dans *A secreto agravio* que dans *El médico de su honra*, où l'infant D. Enrique s'échappe de la *cuadra* de D<sup>a</sup> Mencía sans avoir été vu par D. Gutierre

2. Calderón y ajoute une excuse qui n'est pas dans Lope :

Por esta calle pasaba,  
Cuando tres hombres me embisten  
A las puertas desta casa...

Elle n'était pas neuve : elle est déjà dans la *Fabula IX* de Pedro Alfonso (*Patr. lat.*, CLVII, col. 682-683) ; mais c'est la belle-mère qui la sert au mari : « Bone fili, venerant hic tres persequentes istum... » etc. ; et, le mari, là, est un imbécile. Cette histoire n'est point passée, comme ont fait les autres, de la *Disciplina clericalis* dans le *Libro de ejemplos* de Clemente Sánchez de Vercial.

3.  
Caballero castellano,  
Yo me alegro de que haya  
Sido contra una traicion  
Sagrado vuestro mi casa...  
Venid, iréos alumbrando  
Hasta que salgais.

exploité, mais admirablement, l'idée de Lope. Celui-ci a imaginé de faire dénoncer Lisardo et Laura par un serviteur, Antandro, furieux d'une correction d'ailleurs bien méritée. Calderón remplace cet odieux personnage par un autre très sympathique, D. Juan, hôte reconnaissant du mari, et il lui épargne le sort d'Antandro. Quant à l'amant, il meurt poignardé, mais dans une barque où le mari l'a invité à monter, et que celui-ci coule ensuite; variante tragique du dénouement de Lope. Enfin la femme coupable est égorgée par le mari lui-même et ensevelie dans les décombres de la maison incendiée. Calderón a donc fait l'économie de l'esclave sicaire. Il oublie de dire ce que devient la confidente de la jeune femme, mais il y a des chances pour qu'elle ait péri avec celle-ci.

On préférera toujours la brutale et rapide tragédie de Calderón<sup>1</sup>, un de ses plus beaux comme de ses plus sombres drames, à la nouvelle de Lope. Il n'en est pas moins vrai que le thème avait une vraie valeur. Nous aurons l'occasion de revenir sur la façon dont Lope l'a traité. Mais d'ores et déjà je dois faire remarquer que le thème initial, d'ailleurs indépendant (la jeune fille qu'on marie en l'absence de son fiancé en la trompant sur le sort de celui-ci), a été exploité par Buchholz dans l'espèce de roman biographique sur le P. Mariana qu'il a fabriqué, non sans habileté ni talent, de pièces et de morceaux pris çà et là<sup>2</sup>, et plus récemment par Pérez Galdós, dans *La Estafeta romántica*. Ce thème, que Calderón a simplifié, n'était donc pas si mauvais. Pour Lope, du reste, il n'est que le préambule du véritable sujet, qui est la vengeance du mari; ce préambule est lui-même précédé d'un autre, et cet autre, où Lope s'attarde délicieusement à raconter les débuts du *noviazgo*, nous intéresse prodigieusement aux personnages qui seront les victimes du drame, puisque nous les aurons vus jeunes, heu-

1. Tirée d'une histoire réelle, dit-il à la fin :

Esta es la verdadera historia...

Del gran Don Lope de Almeida.

Elle se passe, dans sa pièce, à Lisbonne, et le héros est un Portugais. Dans la nouvelle de Lope, nous sommes à Séville.

2. *Bull. hisp.*, 1920, p. 234.

reux, dans toute la fraîcheur de leur printemps. De sorte que, comme dans les deux nouvelles précédentes, c'est d'abord une joie pour l'imagination, et le contraste n'en est que plus grand avec l'horreur du troisième acte. C'est un pendant charmant au début de *Las Fortunas de Diana*. Mais, au lieu du clair-obscur d'un intérieur tolédan, c'est le plein air de la *huerta* sévillane. Lisardo, qui jusqu'ici n'a pu apercevoir Laura que les jours de fête quand elle descendait de voiture avec sa mère pour entrer à l'église, profite enfin d'une partie de campagne qu'il suit sans être vu; et quel enchantement! il voit Laura se déchausser pour passer un ruisseau; puis, quand celle-ci a appris par les domestiques qu'il a eu l'inconvenance de venir là, et qu'il n'a rien apporté à manger, c'est elle-même qui pense à lui faire donner des vivres; enfin, il a la joie de lui faire entendre, chantées par ses laquais, deux romances appropriées aux circonstances, dont les paroles l'inquiètent tellement, jalouse déjà, qu'après une nuit d'insomnie elle lui envoie un billet vingt fois recommencé.

*Historia tripartita* pourrait s'appeler cette nouvelle, composée de trois parties assurément séparables (I, le *noviazgo*; II, l'adultère; III, la vengeance)<sup>1</sup>, mais dont l'ensemble forme un tout si bien agencé, et où le lecteur passe insensiblement de l'idylle la plus fraîche et la plus souriante à la tuerie peut-être la plus atroce qu'il y ait dans la littérature espagnole. Je crois vraiment qu'on ne lui donne pas la place qui lui revient dans l'histoire littéraire; mais je suis frappé d'une chose, c'est cette division même en trois actes, et j'ai même déjà parlé du troisième acte, comme s'il s'agissait d'une *comedia*. Évidemment, c'est une *comedia* de plus que Lope a écrite là, et non pas sans dialogue, car il y a, ne l'oublions pas, neuf lettres, et des personnages parlant, non pour faire des discours, mais comme on parle dans la vie réelle. Voyez le retour de

1. L'incident qui termine le *noviazgo* et aboutit au mariage de la jeune fille est un incident à côté qui rappelle de très près la *Dorotea*, jusque par le nom de la courtisane Dorotea qui le provoque en délaissant Octavio, ami de Lisardo, pour un *perulero rico* (tel *Bela l'indiano*). Celui-ci et Octavio s'entrelient, et Lisardo, qui a pris part au combat, est obligé de s'expatrier.



Lisardo (c'est du Mexique qu'il revient). A peine arrivé chez lui, il va, la nuit tombée, droit à la maison de Laura, dont le père s'appelle Menandro; il demande à un laquais qui habite là :

« Aquí vive Menandro, respondió, y Marcelo su yerno. » Pasóle el corazón esta palabra, y todo temblando le dijo : « Pues ¿casó a la señora Laura? » « Si », replicó el criado con sequedad; y se lo pagó Lisardo con muchas lágrimas... (P, 29, 352).

Jusqu'à quel point est-ce une fantaisie que l'espèce de biographie qu'il nous a écrite sous le titre de *Guzmán el Bravo*? Un noble illustre de ce nom, prénommé Felix, repousse les avances de la maîtresse (Felicía) de son ami, n'en est pas moins obligé de se défendre contre celui-ci et le tue; s'en va combattre les Turcs, prend part à la bataille de Lépante; passe dans les Flandres où il prend à son service un jeune page, avec lequel il s'embarque pour Malte et se trouve jeté par un naufrage sur les côtes de Barbarie. Un juif les achète tous deux, et sa fille s'éprend, non de Guzmán, mais du page, qu'elle importune de ses soins et de ses prières... Hélas! ce page n'est autre que Felicia, la perfide mais amoureuse Felicia. Situation sans issue, s'il ne survenait un incident: un Turc au turban vert cherche noise au bon juif; Guzmán, taillé en Hercule et fort comme un Turc, d'un coup de poing le met hors d'état, pendant deux heures, de parler (quelque chose comme ce qui s'appelle aujourd'hui *knock-out*), sans compter les *mojicones* qu'il distribue à qui en veut. Le roi (le *bey*, dirions-nous) est témoin de la scène, éprouve une admiration compréhensible pour ce héros (cet *as*), l'interroge, et, sachant qui il est, n'hésite pas (surtout après une épreuve que lui propose Guzmán et qui consiste à essayer de faire plier, en y mettant les deux mains, son bras à lui, Guzmán), n'hésite pas, dis-je, à le charger d'une mission de confiance. Il s'agit de disputer dans un combat en règle, cinq contre cinq, comme à Zamora, la main d'une fille de cheik, une des plus belles femmes d'Afrique, au roi de la vallée de Betoya. Guzmán prendra place à côté de son roi et maître. Description du combat, et bien entendu des costumes. Victoire de Guzmán et de son

protecteur, qui lui rend la liberté<sup>1</sup>. Retour en Espagne : Guzmán marie Felicia, sans qu'on puisse affirmer qu'il l'ait toujours traitée en page, et lui-même se marie avec une femme de son rang. Mais ce n'est pas la fin. Victime de la jalousie d'autres *caballeros* qui l'assaillent traîtreusement, il ne s'en tire qu'avec plus de quarante blessures, et, une fois guéri, lance un défi dans les formes. Description du combat, unique du reste, faite d'autres amateurs. La jalousie continue son œuvre. Dénoncé au roi comme rebelle, il est condamné à être décapité; il est pourtant gracié, mais exilé dans ses terres, et enfin rendu à sa patrie.

Comme *La desdicha por la honra*, cette nouvelle est une « turquerie »; et peut-être le souvenir du *Cautivo* et de *El Amante liberal*<sup>2</sup> a-t-il hanté Lope. Il y avait là, en tout cas et par le fait même, un élément attrayant. Mais surtout il y a un personnage, bien vivant, et surtout bien musclé, dont la belle vigueur et la physionomie s'imposent à la sympathie du lecteur comme à celle des autres personnages eux-mêmes, sans parler de celle de la pauvre Felicia. Quant à cette dernière, sa psychologie n'est pas tellement inacceptable, bien qu'absurde; de plus, son intrigue avec la chaste Suzanne est d'une jolie bouffonnerie; il donne à cette nouvelle un piquant tout particulier, qui compense un peu l'invraisemblance radicale du travestissement. Une femme habillée en homme, cela passe, c'est même très joli, sur la scène ou dans un bal masqué; c'est l'affaire d'un moment d'illusion plus ou moins volontaire. Dans un roman, tout ainsi que dans la réalité, il

1. Le passage où Felix se fait reconnaître de Salarræz, qui finalement lui offre de le prendre à son service et, sur son refus, le comble de présents et le laisse reprendre le chemin de sa patrie, pourrait être une réminiscence de l'histoire de Guido et de Tyrius, telle que nous la trouvons dans les *Gesta Romanorum* (N° 172 de l'édition Oesterley, Berlin, 1871) : « Rex vero ait ei : Carissime, propter deum meum a te peto, antequam recedas, dicito mihi quod est nomen tuum! Ait ille : Domine, Guido vocor, de quo sapius audisti. Rex hoc audiens, cecidit super collum ejus, magnam partem ei promisit regni sui, si moram cum eo traheret. Ille vero nullo modo ei volebat consentire, sed osculatus est regem et ab eo recessit. Guido vero Angliam intravit et ad proprium castrum perrexit. » (P. 568.) Le personnage même de Felix n'est du reste pas sans analogie avec celui de Guido, bien que l'histoire de celui-ci soit plutôt en somme une réplique de celle de saint Alexis.

2. Et d'autres œuvres de Cervantes : voir Julián Apraiz, *Estudio histórico-crítico sobre las Novelas ejemplares de Cervantes* (Vitoria, 1901), particulièrement sur *El Amante liberal*.

est difficile que cela dure. Il est certain (et curieux à la fois) que là est le point faible de *Guzmán el Bravo* comme de *Las fortunas de Diana*. Le lecteur garde l'impression d'une pochade de grand artiste, et d'aucune manière de quelque chose de sérieux. Nous sommes évidemment loin du *Cautivo*; mais cela peut du moins se mettre en balance avec *El Amante liberal*, où l'aventure de Ricardo et de Leonisa, pris par les Turcs, fait pendant à celle de Guzmán et de Felicia, comme la bataille navale des trois Turcs le fait au combat en champ clos du roi de Tunis et du roi de la Betoya. Il y a simplement plus de fantaisie et de bouffonnerie du côté de Lope.

*La desdicha por la honra* ayant, de son côté, le caractère un peu spécial d'une aventure, il ne reste de vraiment intéressant, pour qui cherche avant tout dans le roman la vraisemblance en même temps que l'indispensable complication dans les situations et la psychologie, il ne reste, dis-je, que *La prudente venganza*. Et, vraiment, cette nouvelle-là mérite l'attention et vaut par elle-même. Il convient de la mettre à part et, à mon avis, de la considérer comme ce que Lope a écrit de mieux en prose, et de plus réussi en tout cas en fait de roman. Mais ce n'est pas une raison pour dédaigner les trois autres nouvelles, où, indépendamment du sujet, il y a quelque chose qui peut nous attirer et nous séduire : la manière même, c'est-à-dire Lope, son style, sa personnalité telle qu'elle s'y révèle. Il me semble que, vu ce qu'a été l'auteur, ce n'est pas perdre son temps, que d'insister. Lope de Vega est un des écrivains les plus étonnants de toutes les littératures; et puis, ce devait être un homme délicieux. Non! le temps qu'on passe avec lui n'est pas perdu.

\*  
\* \*

C'est donc sa manière même que je veux étudier. Étudier est le mot, car je vais forcément m'y prendre comme si j'avais à étudier la syntaxe d'un auteur, avec son style; et pour cela, il n'y a qu'une chose à faire, relever des exemples et les ordonner pour le mieux, tout au moins les mettre bout à bout.

Je commence par reconnaître que même prises ainsi, ses nouvelles ne sont pas à l'abri de toute critique, et je n'ai pas l'intention de tout y admirer, ni de tout y défendre.

On est tout d'abord mal impressionné, étourdi tout au moins par tant de digressions, de longueurs, de parenthèses et d'apartés. Nous verrons comment on peut les défendre, comme on doit les prendre. Mais, quelle que soit notre bonne volonté et notre éducation de lecteurs, il est forcément insipide pour nous que, à propos du voyage de Felisardo à Naples, non seulement on nous parle de Gonzalve de Cordoue, mais d'un livre italien, les *Ragguagli di Parnasso* où sa mémoire était attaquée (D, 17, 323). Là où c'est plaisant, comme nous en verrons maint exemple, passe; mais ici, ce n'est ni plaisant ni intéressant, littérairement du moins<sup>1</sup>. Tout ce qu'on peut dire, c'est que c'était là une manie de l'époque, et certes, ici, comme dans ses autres écrits, en particulier dans la *Dorotea*, Lope y a sacrifié.

Moins largement, toutefois, ici qu'ailleurs; car ses parenthèses, ses digressions, comme nous allons voir, loin d'être lourdes et fades, sont presque toujours, à part quelque rare exception comme celle que je viens de noter, pleines de sel; si bien que l'on pourrait donner comme sous-titre à ces quatre nouvelles: *Sales y agudezas*. Il s'accuse d'ailleurs plaisamment de ses digressions, qu'il sait très condamnables:

Atrévome a vuestra merced con todo lo que se me viene a la pluma, porque sé que, como no ha estudiado retórica, no sabrá cuánto en ella se reprehenden las digresiones largas... (F, 11, 304.)

Et s'il en parsème, si abondamment, son récit, dont il retarde ainsi la marche et le dénouement, je gagerais volontiers que c'est toujours de propos délibéré. Par deux fois, en tout cas, il l'affirme<sup>2</sup>.

A propos du mariage de raison auquel se décide Laura, il remarque malicieusement qu'un poète ne manquerait pas de

1. Il est clair que, du point de vue de l'histoire littéraire auquel se sont placés M. et M<sup>me</sup> Fitzgerald, l'appréciation peut être tout autre. Mais il serait certainement fâcheux que les nouvelles de Lope de Vega ne fussent intéressantes qu'à ce point de vue et c'est ce que je ne crois pas.

2. Cervantes, lui aussi, avoue, mais sans ce cynisme: cf. A. Castro, *El pensamiento de Cervantes*, p. 57.

dire si Hyménée y assista triste ou joyeux, et il raconte l'histoire, quelque peu modernisée, de ce protecteur des noces antiques. Mais Lope a dû voir passer un nuage d'ennui sur les yeux de son amie :

No pienso que le habrá sido a vuestra merced gustoso el episodio, en razón de la poca inclinación que tiene al señor Himeneo de los Atenienses; pero por lo menos le desvié la imaginación del agravio injusto que hicieron estas bodas al ausente Lisardo, y la facilidad con que se persuadió la mal vengada Laura. (P, 28', 35o.)

Voici un autre passage où ce serait même choquant si ce n'était voulu, et Lope dit bien explicitement que c'est voulu. Mais la citation serait trop longue. Il faut simplement l'analyser, d'autant plus qu'il conviendrait, si possible, de l'éclaircir<sup>1</sup>. Lope déclare que, pour exprimer la joie des deux amants, Felisardo et Silvia, qui se retrouvent de façon si imprévue, lui commandant une flotte turque, et elle faisant une promenade en tartane dans la baie de Palerme, les hyperboles poétiques elles-mêmes ne suffiraient pas, à plus forte raison la platitude de la prose, qui ne convient ni à l'histoire ni à la poésie, quand même elle serait de l'auteur des *Relaciones de los toros*, qui se plaint de sa mauvaise fortune, et qui a bien raison, car les gens de Zamora lui ont beaucoup d'obligation : sans lui, Lope ne penserait pas à cette ville, maintenant qu'on n'entend plus les romances où l'on chantait le roi D. Sancho, la trahison de Bellido de Olfos et les tristesses de Doña Urraca ; romances qui eurent presque autant de vogue que ceux d'Alvaro de Luna ; lesquels vivraient encore si n'était mort certain *poeta de asonantes* (autrement dit « faïseur de romances ») qui prit à ferme pendant vingt ans son emploi (*obligación*) aux *regidores de la fortuna* .. [c'est-à-dire que pendant vingt ans il a fourni aux éditeurs et au public ces romances dont Duran (*B. A. E.*, t. X, p. LXXXII) mentionne quatre *partes* publiées à Valladolid par Alonso del Riego, s. a. (XVII<sup>e</sup> s.) et dont un certain nombre ne figurent pas, nous dit le même érudit,

1. « Die ganze Stelle ist sehr dunkel, mit vielen uns unverständlichen Anspielungen. » (Fitzgerald, p. 413.)

dans des collections antérieures (par ex., *Silva de varios romances*)<sup>1</sup>].

Mais ce n'est pas tout. Lope s'amuse évidemment à ce jeu d'enfant, qui consiste à dérailler. « Puisque, continue-t-il, nous avons mentionné Bellido de Olfos, dites-moi donc si vous connaissez quelqu'un qui soit son parent : car d'un homme comme lui, il n'en reste jamais, au lieu que tout le monde veut descendre de celui qui s'est conduit noblement ou a accompli quelque exploit mémorable. J'ai connu un homme qui répétait à tout moment *Adam, mi señor* ; et il pouvait le faire, car rien n'est plus sûr, quand même on serait né en Cochinchine, pays où, dit-on, se trouva Pedro Ordóñez de Cevallos, originaire de Jaen, qui y convertit une infante et baptisa plus de deux cent mille personnes. »

... y hizo muy bien, y dios se lo pagará, si fué verdad, y si no, no. (D, 21,332.)

Pour résister à la tentation de croire que Lope est devenu fou, il est très utile de considérer la date de l'ouvrage où Pedro Ordóñez de Cevallos raconte ses missions : 1624<sup>2</sup>. Lope venait de le lire : c'était une actualité ; il a voulu dire son mot, et l'a amené comme il a pu. Il n'a pas manqué d'exagérer le chiffre des conversions : il le multiplie par 20<sup>3</sup>, tout simplement.

Ces digressions, il les appelle d'un mot, pittoresque et amusant, *intercolonios*, et s'il y a recours, déclare-t-il expressément, c'est pour épargner à sa lectrice les émotions d'un moment tragique, et s'épargner à lui-même la peine de dépeindre une scène de surprise :

Todos estós intercolonios han sido, señora Marcia, por aliviar a vuestra merced la tristeza que le habrán dado las lágrimas de Silvia, y excusarme yo de referir el contento y alegría de los dos amantes, habiéndose conocido... (D, 21,332.)

Entre-colonnes, autrement dit parenthèses, gloses marginales, calembredaines peut-être aussi, mais calembredaines

1. Les romances sur Don Alvaro de Luna figurent au t. XVI de la *B. A. E.*, p. 47-65, n° 986-1021.

2. Fitzgerald, p. 414.

3. Id., p. 415.

conscientes ; il s'agit ici d'épargner la sensibilité de la señora Marcia. Qui ne serait désarmé ?

Une autre manie, c'est celle de l'érudition, des citations. Nous retrouvons ici l'auteur de la *Dorotea*, très heureux de faire parler les Latins et les Grecs, ceux-ci heureusement jamais en grec. Pour ce qui est des Latins, dans les *Novelas*, à part un vers<sup>1</sup> (G, 37, 373), il cite tout traduit, que ce soit Martial (F, 10', 304), Virgile (F, 7', 294 ; P, 24, 339 ; G, 34, 366). Claudien (P, 24', 340), Sénèque (P, 25, 341), Juvénal (G, 34, 366), Ovide (F, 7', 294 ; G, 36, 370), Lucain (G, 37, 373). Quant aux Grecs, s'il invoque leur témoignage, ce n'est pas à la lettre ; il rapporte seulement leur opinion : ainsi pour Aristote (D, 14', 315), Plutarque (D, 20', 331), Lucien (G, 38, 375)<sup>2</sup> ; et c'est ce qu'il fait bien souvent aussi pour les Latins. Comme on le voit, malgré tout, c'est beaucoup d'étalage classique pour une lectrice qu'il félicite pourtant de ne pas savoir le latin. Il lui dit, il est vrai,

... Pero antes que pase de aqui, le quiero preguntar a vuestra merced, pues es persona que conoce a Ciceron, a Ovidio y a otros sabios, y se puede hablar con vuestra merced en materia de definiciones y etimologias... (G, 40, 383.)

On peut supposer qu'il se moque d'elle<sup>3</sup>, ou plutôt encore qu'en lisant les *Novelas* (et elle en est à la quatrième), elle a fait ample connaissance avec Cicéron, Ovide et bien d'autres, et s'est rompue d'avance aux problèmes des définitions et d'étymologies. C'est encore une plaisanterie, sans doute, mais elle n'était pas cruelle, puisque Doña Marta de Nevaras pouvait répondre « En effet, je les connais, j'en ai assez entendu parler ! ». Mais alors, n'est-ce pas le triomphe intime du poète que d'avoir éduqué cette femme, de lui avoir donné un vernis de culture ? S'il le constate ici en souriant, et sans s'exagérer, certes ne lui reprochons pas de lui avoir fait la classe ! Cela

1. Un vers d'Ovide, pas exactement d'ailleurs, et de mémoire sans doute (Fitzgerald, p. 421).

2. Et encore n'est-ce peut-être pas de Lucien, mais d'Alciat, qu'il se souvient. (Fitzgerald, p. 426.)

3. « Lope macht Spass auf Kosten der Dame, da er ihr früher wenigstens drei mal gesagt hat, dass sie nicht gelehrt sei... » (Fitzgerald, p. 427.)

devient au contraire intéressant et charmant. Il pouvait se mettre à son niveau à elle; il a préféré, d'un effort en somme facile et peu apparent, la mettre à son niveau à lui. Il se contentait d'avance, bien entendu, d'un résultat illusoire et superficiel. Mais enfin il peut dire avec vérité, presque sans malice : « Vous qui connaissez Cicéron, Ovide, et bien d'autres... » Croit-on que beaucoup de nos grandes dames du xvii<sup>e</sup> siècle en savaient plus qu'elle? Elles n'en ont pas moins fait bonne figure en compagnie des Ménage et des Chapelain. Lope, avec son amie, pouvait rester ce qu'on appellerait aujourd'hui un intellectuel.

Il faut voir aussi de quel sourire s'excuse ce prurit intempestif. Au fond, c'est un pédantisme à rebours, un pédantisme à la cavalière, comme disait Brunetière parlant de Montaigne, un pédantisme honteux qui s'efface devant un minois moqueur et s'empresse de se renier.

Maintenant, mettons les choses au point : après ces considérants, ce que Lope veut demander à sa lectrice, c'est d'où vient le mot *moxicón*!

— « ; Qué guasón ! » devait se dire la Señora Marcia Leonarda.

A propos du hasard qui amène Silvia à faire avec son enfant une promenade en mer au moment où son ancien ami, devenu corsaire, arrive sur sa *capitana* en vue de Palerme, il trouve le moyen de parler d'Aristote et de Plutarque.

Y en esta parte no puede dejarme de reir de la definición que da Aristóteles de la fortuna (no le faltaba más a este buen hombre sino que en las novelas hubiese quien se riese d'el). Dice, pues, que la buena fortuna es cuando sucede alguna cosa buena, y la mala cuando mala. Mire vuestra merced si tengo razón, pues en verdad que lo dijo en el segundo de los *Físicos*, que yo no se lo levanto... (D, 20', 331.)

La réflexion « no le faltaba más a este buen hombre... » forme un aparté dans un aparté, et donne le ton à cette boutade, qui revient à faire observer que M. de La Palice n'aurait pas mieux dit. Le *scholar* s'amuse.

Il ne s'amuse pas moins, quand, ayant cité Garcilaso, il s'arrête au mot *tornada*, dont on comprend le sens de travers



et dont on fait par suite un grief au poète. Sa pointe lancée, Lope réfléchit que tout cela est bien égal à sa maîtresse :

Pero a vuestra merced ¿ que le va ni le viene en que hablen como quisieren de Garcilaso? (F, 10', 304.)

Et il lui cite le fameux quatrain :

Las obras de Boscán y Garcilaso  
Se venden por dos reales  
Y no las haréis tales  
Aunque os preciais de aquello del Parnaso.

Tout cela nous amène à Guevara, qu'il cite d'ailleurs, mais pour dauber sur son compte. C'est à propos d'une pensée qu'il attribue, sans en être bien sûr, au philosophe *Mirtilo*,

... como solía la buena memoria de fray Antonio de Guevara escritor célebre, a quien de aqui y de allí jamás faltó un filósofo para prohijarle una sentencia suya. (D, 19, 326.)

Assurément, ajoute Lope, il arrive souvent qu'un moderne dirait tout aussi bien ; mais cela donne de l'autorité à ce qu'on écrit, de mettre : « comme a dit le grand Tamerlan ou comme on lit dans les *Anales de Moscovia* qu'on trouve à la Bibliothèque de l'Université du Caire<sup>1</sup> ». Et pourtant, continue-t-il, si ce qu'on dit est bon, qu'importe que cela ait été dit en grec ou en castillan? J'ai trouvé une fois dans un livre amusant qu'on appelle *Floresta española* une phrase<sup>2</sup> attribuée à certain comte, à savoir que la Biscaye était pauvre en céréales (*pan*) et riche en pommes ; et, en marge, un homme de goût, possesseur du livre, avait écrit : « Oui, il a dû le dire. (Si, diría) », ce qui n'était pas dénué de sel (*notable donaire*)!

Les digressions anecdotiques sont aussi tout à fait dans la tradition guévarienne. J'aurai à citer (p. 26) celle du gentilhomme aux 300 fanègues de blé (D, 22, 333). Lope en raconte d'autres ; il n'en est pas avare. Il y a des voi-

1. « Ueber die Bibliothek der Universität zu Kairo finden wir nichts » (Fitzgerald, p. 410) ; la *Minerva*, par contre, a pu fournir aux érudits commentateurs des chiffres intéressants pour les années 1885 et 1891. Mais Lope parle de bibliothèque de l'Université du Caire comme il aurait cité toute autre bibliothèque inaccessible. Il plaisante, comme toujours. Peut-être se souvient-il de Pedro Mantuano, qui renvoie sans cesse à des liasses de documents conservées dans des Archives.

2. Elle y est en effet : cf. Fitzgerald, p. 412.

sins, dit-il, qui se mettraient en veille perpétuelle (*se desvelaran*), pour voir ce qu'ils savent déjà, comme s'ils ne le savaient pas (cela à propos des visites de Leonelo et de Felix à Felicia, G, 35, 368); et il raconte l'histoire de ce couple d'aventure qu'importunait la curiosité d'une voisine : l'homme tirant à celle-ci des balles de terre cuite (*boldoques*) avec une arbalète, et la voisine se mettant la tête à l'abri sous un chaudron, si bien que le bruit des balles sur le cuivre ameutait toute la rue. Pour expliquer son embarras devant la nouveauté de la langue qu'on parle à présent, il raconte l'histoire de ce vieux paysan qui ne savait plus son *credo* et qui, pour le rapprendre, se le faisait réciter par les enfants de l'école comme s'il s'agissait de récompenser celui qui le savait le mieux; moyennant quoi, il eut l'absolution sans avoir à avouer à ses voisins son ignorance (D, 14,314.) A propos du mariage de la pauvre Laura, Lope approuve le mari d'avoir offert à celle-ci un beau carrosse, « *el mayor deleite de las mujeres* »; car c'est devenu une nécessité depuis que la mode leur fait porter des socs qui font qu'elles ont l'air d'être montées sur une montagne de liège (*un monte de corcho*); et il part de là pour raconter l'histoire du mari qui, le soir des noces, voyant sa femme descendre (*aparse*) de ses *chapines*, pensa qu'on ne l'avait pas servi pour son argent. « Comment me trouvez-vous? » lui demande-t-elle; et lui, de répondre : « Il me semble que vous m'avez été cédée par un contrat mohatra, car j'y ai perdu la moitié, de la main à la main<sup>1</sup> ». Mais n'était-ce pas, ajoute l'auteur, le cas de dire, comme ce philosophe qui s'excusait d'avoir épousé une femme toute petite : « Del mal, lo menos »? Seulement, bien vite, il corrige cette malice par cette réflexion charmante, bien digne de toute son œuvre... et de toute sa vie :

Una mujer virtuosa, o sea grande o pequeña, es honra y corona de su marido, de que hay tantas alabanzas en las divinas letras; y ¡ay

1. Lope a plaisanté plus d'une fois la mode des *chapines*; dans *El perro del hortelano*, par exemple, Tristan disant à son maître Teodoro :

No la imagines vestida  
Con tan linda proporción  
De cintura, en el balcón  
De unos chapines subida... (I, XII).

del enfermo que ellas no curan, el solo que no regalan, y el triste que no alegran ! (P, 28, 351.)

Guevara aurait sans doute écrit la première phrase ; mais la seconde ? oh ! non.

Tout le début de *Guzmán el Bravo* est dans la manière de l'auteur des *Epístolas familiares*, non seulement par le ton badin, les citations et l'anecdote qui s'y insèrent, mais par les procédés de style. Nous verrons ceux-ci tout à l'heure. L'anecdote vient comme illustration d'une pensée de Cicéron : « Il y a une générosité gratuite et une qui se paie ». En se faisant le *novelador* (le mot est bien trouvé) de D<sup>a</sup> Marcia, Lope voudrait bien compter sur une récompense. Qu'elle ne fasse pas comme Didon, qui, pour récompenser Enée, s'en remettait aux dieux (citation de Virgile, traduite, bien entendu). « Désirer une récompense, a dit le philosophe (on ne précise pas), est chose naturelle », et le satirique romain (Horace, non nommé) a écrit :

Nadie, si el premio le quitas,  
Abrazará la virtud.

Et voici la fable ; elle est de Faërne :

autor que vuestra merced no habrá oído decir, pero gran ilustrador de las fábulas de Esopo.

Un paysan portait un lièvre les pattes attachées (*apiolado*), et Lope explique que c'est le mot propre en castillan pour désigner ce genre de *trabazón* ; un seigneur passe à cheval, lui demande si la bête est à vendre, et à quel prix, mais quand le paysan la lui tend pour qu'il la soupèse, il pique des deux et s'en va avec le gibier. Le paysan, attrapé, faisant de nécessité vertu, lui crie alors : « Mais je vous le donne, c'est pour rien, c'est un cadeau d'ami ! » « Point n'est besoin, continue l'auteur, de recourir aux *Aplicaciones* publiées à Naples, par un soi-disant *alférez* du nom de Diego Rosell de Fuenllana, livre que tout hypocondre devrait avoir avec lui. L'application est facile : « Il est clair que si je vous confie ces nouvelles, vous me les soufflerez ; aussi je vous dis : emportez-les, je vous les donne de bon gré. Il est vrai que le paysan s'est laissé tromper

à son insu, tandis que moi, je me laisse tromper sciemment. » Cette dernière phrase est du Guevara tout pur :

Si bien del vilano a mí hay esta diferencia, que le engañaron a él sin entenderlo, yo me deajo engañar porque lo entiendo. (G, 32', 367.)

En voici d'autres, prises dans le passage que je viens d'analyser :

Si vuestra merced desea que yo sea su novelador, ya que no puedo ser su festejante... como yo no tengo de hacer cohecho, así no querría perder derecho... (G, 34, 366.)

Un peu plus loin :

Más daño haría a su opinión un hombre toda la noche en la calle, que dos dentro de casa... Las mujeres suelen perder más por un caballo a la puerta que por el dueño en la sala, y dice más un lacayo dormido que un vecino despierto... (G, 35, 368.)

Comment s'étonner que l'auteur ait donné dans le style guevaresque, qui se retrouve à peu près partout alors, même chez Cervantes? Digressions, citations, érudition, anecdotes, jeux de style, tout cela vient de Guevara et se retrouve dans le *Viaje entretenido* d'Agustin de Rojas<sup>1</sup>, dans les *Fastigimia* de Thomé Pinheiro da Veiga<sup>2</sup>, pour ne parler que des écrivains qui ont de l'esprit.

Comme il l'avait fait dans la *Dorotea*, dans l'*Arcadia*, comme tout le monde le faisait alors, il a inséré dans ses Nouvelles plus d'une composition poétique. C'est très plaisamment qu'il s'en excuse, et qu'il excuse sa lectrice si elle les passe :

Y vuestra merced, señora Leonarda, si tiene más deseo de saber las fortunas de Diana que de oír cantar a Fabio, podrá pasar los versos deste romance sin leerlos... (F, 6, 290.)

Il reconnaît fort bien qu'il a un sonnet à placer :

Pienso que está vuestra merced diciendo: « Si quereis decirme algún soneto en cabeza deste hombre, ¿para qué me quebrais la mía? », Pues vaya de soneto... (D, 15, 316.)

1. Voir *Bull. hisp.*, 1923, p. 198.

2. Traduit par N. Alonso Cortés, qui a su en voir l'intérêt et la valeur.

Les personnages s'écrivent beaucoup de lettres; on peut en mettre de côté :

Y si le parece a vuestra merced que son muchas para novela, podrá con facilidad descartar las que fuere servida... (G, 36, 371.)

Le jeu de mots, *carta*, *descartar* ajoute du sel à la boutade; elle est en tout cas voulue, probablement.

A coup sûr, il y a chez Lope un sans-façon, un manque de cérémonie, un *desaliño* qui pourrait choquer un lecteur habitué aux conventions protocolaires de la littérature sérieuse. Toutefois Lope écrit, ne l'oublions pas, non pour un lecteur (quoi qu'il ait pu prévoir l'éventualité), mais pour une lectrice, sa maîtresse. Avec elle, toutes les fantaisies lui étaient permises. N'y eût-il là qu'une fiction, elle était commode et donnait à l'auteur une aisance qui allait si bien à son tempérament primesautier et désinvolte!

On peut se demander s'il n'a pas commis un anachronisme voulu quand il raconte que Celio et Diana projettent de partir pour les Indes, où Celio va effectivement, avant la conquête du royaume de Grenade (F, 4, 284; 11, 306). L'inversion des temps n'était pas, sans doute, de nature à effrayer l'amie de Lope, ni Lope non plus.

A-t-il bien compté les cadavres, quand dans *La prudente venganza* il se demande, avant la noyade de Lisardo, si le mari outragé n'aurait pas pu se contenter de trois vies sacrifiées, alors qu'il y en a déjà quatre? Peut-être néglige-t-il celle de l'esclave Zulema.

Ce n'est pas tout ce qu'on peut reprocher à Lope. De manque de goût, du moins à notre goût, il y en a des traces<sup>1</sup> : ... entre unos verdes árboles halló una fuente, y en su guarnición algunas yerbas, que comió con lágrimas, y rogada de la fuente, templó el ardor del corazón, y volvióle el agua por los ojos. (F, 5, 289.)

Les souvenirs mythologiques ne sont pas non plus ce qui peut nous plaire davantage. Lope lui-même s'excuse de raconter l'histoire du « señor Himeneo de los Átenienses ». On peut le trouver suranné quand il nous dit que la mère de Diana était

1. Cf. Cervantes, *Persiles*, I, 5 : « Au menté las aguas del mar con las que derramaba de mis ojos... »

aussi orgueilleuse de ses enfants que Latone l'était d'Apollon et de la Lune. (F, 1', 279.) Diane, habillée en homme, ressemblait à Apollon gardant les troupeaux d'Admète. (F, 7', 295.) Mais c'est affaire de goût encore, et l'on peut admettre que vers 1621 on ne fût pas trop lassé de ces clichés, que nos Parnasiens ont repris avec enthousiasme. Au surplus, les images les plus agréables et les plus fraîches viennent sans effort sous sa plume :

Es ansia de las doncellas lucir su primera hermosura con la riqueza de las galas; y engañanse en esto, como en otras cosas, porque a la frescura de las rosas por la mañana, basta el natural rocío; que cortadas, han menester el artificio del ramillete, donde tan poco duran como después ofenden. (F, 1', 279.)

Et cette expérience de jardinage :

Hame acontecido reparar en unas yerbas que tengo en un pequeño huerto<sup>1</sup>, que con la furia del sol de los caniculares se desmayan, de forma que tendidas por la tierra, juzgo por imposible que se levanten, y echándolas agua aquella noche, las hallo por la mañana como pudieran estar en abril después de una amorosa lluvia (P, 27, 348.)

pour expliquer comment les cadeaux ravivent l'amour chez les courtisanes! Et Laura baignant ses pieds dans le ruisseau, tandis que Lisardo l'observe de sa cachette :

... debió de reirse de ver los de Laura, hermosa primavera entonces, que convidada del cristal del agua y del bullicio de la arena que hacía algunas pequeñas islas pensando detenerla (competían entrambos), se descalzó y los bañó un rato, pareciendo en el arroyo ramo de azucenas en vidrio. (P, 25, 341)<sup>2</sup>.

1. On sait que dans sa maison de la calle de Francos, qu'il occupa de 1610 jusqu'à sa mort, Lope avait un petit jardin :

Que mi jardín, más breve que cometa,  
Tiene sólo dos árboles, diez flores,  
Dos parras, un naranjo, una mosqueta.

(Cf. H. A. Rennert, *The life of Lope de Vega*, p. 190-191; Rennert et Castro, *Vida de L. de V.*, p. 197.)

2. Calderón s'est souvenu du passage, bien qu'il l'ait modifié :

Desde que en la vega os ví  
Un día al amanecer  
Que aumentando nuevas flores  
Al campo hermoso, tal vez,  
Lo que las manos robaron,  
restituyeron los piés...

(*A secreto agravio...*, II.)

Voici un joli tableau encore :

Vió Feniso de lejos un pueblo, que casi encubrían algunos árboles, a cuyo pesar se mostraban dos altas torres, en cuyas pizarras y azulejos el sol resplandecía. (F, 7, 293.)

Et cette simple esquisse d'un petit jardin sévillan :

un jardin pequeño, que en frente de la puerta principal de la casa ofrecía a la vista algunos verdes naranjos. (P, 26', 346.)

Ce qui rend aimable la manière de Lope, c'est que c'est lui qui parle, et qui parle à la femme qu'il aime. Il est partout, et elle est partout. Lui, le poète de l'amour; elle, la dernière femme qu'il ait aimée, autant qu'on sache<sup>1</sup>.

Cette façon de s'adresser à sa chère lectrice, et par-dessus sa jolie tête, à bien d'autres lecteurs et lectrices, cette façon de lui parler, de l'interpeller, n'est-ce pas un des charmes de ces nouvelles? On aime La Fontaine quand il intervient dans son récit. Mais s'il fait intervenir aussi M<sup>me</sup> de La Sablière, ou M<sup>me</sup> Harvey, ou M<sup>me</sup> de Montespan :

Iris, je vous louerais... (IX)

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens

Avec cent qualités trop longues à déduire... (XII, 23.)

Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage

Votre nom serve un jour de rempart et d'abri... (VII),

c'est avec tant de cérémonies, et ce sont de si grandes dames! Marcia Leonarda n'en est pas une, mais la déférence que lui témoigne l'écrivain la fait grande à nos yeux. Il lui fait ses recommandations. « Suivez-moi bien », lui dit-il :

No se olvide pues vuestra merced de Zulema, que así se llamaba, que me importa para adelante que le tenga en la memoria. (P, 29, 351.)

C'est en effet ce Zulema qui sera l'instrument de la vengeance maritale : il reviendra en temps voulu.

Quand Felicia s'est enfin fait reconnaître de Félix, elle se

1. La Barrera (*Nueva biografía*, p. 419) a reconnu dans la *Filida* du *Laurel de Apolo* (1630) la même Doña Marta de Nevares; et M. C. E. Anibal, dans une étude récente sur *Mira de Amescua* (*The Ohio State University Studies*, sept. 30, 1925) accorde, p. 139, que c'est bien Lope qu'il faut reconnaître dans le *Lisardo* que met en scène l'*historia de amor* insérée dans cette partie du *Laurel*. (*B. A. E.*, t. XXXVIII, p. 226.)

montre plus préoccupée de le conquérir que de répondre à l'amour de la juive Suzanne :

Cosa que pienso le será a vuestra merced de crear muy fácil. (G, 41', 384.)

Au beau milieu de *El Desdichado por la honra*, il a inséré une longue description de Constantinople, qui rappelle un peu les descriptions que Mariana donne des grandes villes d'Espagne dans son *Histoire*. Puis il revient à son héros Felisardo :

Aqui llegó Felisardo, y me parece que vuestra merced estaba ya cansada de esperarle, no se le dando nada del estado que ahora tiene y tuvo esta ciudad insigne, pues a mujer que tan poca estimación ha hecho de los hombres de su ley, ¿qué se le dará del turco? Pues sepa vuestra merced que las descripciones son muy importantes a la inteligencia de las historias; y hasta ahora yo no he dado en cosmógrafo por no cansar a vuestra merced, que desde su casa al Prado le parece largo el mundo, aunque vaya por su gusto en hábito de tomar el acero, con tan buenos de matar lo que topa, que en ninguno la he visto más enemiga de la quietud humana .. (D, 19, 326.)

Comment sa lectrice ne lui pardonnerait-elle pas toute cette cosmographie après pareil *piropo*?

A chaque instant il s'excuse de l'ennuyer avec ses longueurs. Après avoir décrit Constantinople, il décrit le sérail (D, 23, 336), et, avant d'arriver à la seconde porte, il a soin de dire : « Vous pouvez tourner la page (*aquí doble Vd. la hoja*). » Il a l'air de dire : « je tire à la ligne, je fais du remplissage, mais je le sais, cela me divertit, vous peut-être aussi... » C'est beaucoup plus drôle que le fameux vers de Boileau

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin  
Et je me sauve à peine au travers du jardin ;

car Lope se moque de lui-même, et fait de l'autocritique, avec un enjouement qui désarme. L'affectation qu'il met à remplir son rôle d'historien est peut-être un des traits les plus humoristiques de ces nouvelles, où tout est humour, verve, fantaisie.

Il s'est attardé à raconter les aventures (*fortunas*) de Diana ; il faut revenir à son ami Celio :

¿Quién duda, señora Leonarda, que tendrá vuestra merced deseo de saber qué se hizo nuestro Celio, que ha muchos tiempos que se



embarcó para las Indias, pareciéndole que se ha descuidado la novela? Pues sepa vuestra merced que muchas veces hace esto mismo Heliodoro con Teágenes, y otras con Clariquea, para mayor gusto del que escucha, en la suspensión del que espera. (F, 10', 304.)

La caution est bonne! et l'auteur ne se fera pas faute de recourir au procédé, puisque, pour lui, c'en est un, et non une faute. Ailleurs, il demande la permission de suivre son héros principal, et de laisser le secondaire, que d'ailleurs l'autre vient de tuer :

Déme licencia vuestra merced para dejar este muerto, y irme con el famoso Guzmán que ya comienza a ser bravo, por esos mundos adelante. (G, 36', 372.)

Cette façon de rappeler le titre donné à la nouvelle est une drôlerie de plus.

Non seulement il interpelle sa lectrice, mais elle aussi l'interpelle. Quand il déclare, comme nous verrons, que le mari a deux places à tenir, celle de mari et celle de galant, il la voit rayonnante :

Paréceme que dice vuestra merced : ¡ oh, lo que os deben las mujeres ! (P, 30', 354.)

Et quand il finira d'exposer son idée sur la *Catedra de casamiento*, il reprendra le dialogue :

Diga ahora vuestra merced, suplicose lo, que si es esta novela sermonario. No, Señora, responderé yo por cierto, que yo no los estudio en romance, como ya se usa en el mundo, sino que esto me hallé naturalmente y siempre me pareció justo. (P, 30', 355.)

Les saillies sont peut-être la caractéristique du style de Lope. Toujours enjouées, jamais aigres, elles émaillent le récit, le coupent agréablement d'un sourire. Nous ne lisons pas, nous entendons, nous voyons raconter, parler. Il se moque de lui-même, de ses bévues. Après avoir dit que l'on a apporté un instrument pour accompagner les chants, il donne tout au long la lettre de ceux-ci, puis il ajoute dans une belle phrase à effet :

Ya se quedaban los instrumentos con el eco de las consonancias, aunque, si bien me acuerdo, no era más de uno... (P, 26, 345.)

Il se surprend lui-même en flagrant délit d'exagération : avec quelle bonne grâce il sollicite la correction ! Il raconte que Nasuf pacha, premier vizir, est rentré à Constantinople avec deux cent soixante-quatre bêtes de somme chargées de pièces d'or... C'est peut-être beaucoup ! Il s'en tire par une de ces anecdotes qui remplissent les recueils de Timoneda et de Sebastián Mey :

... me ha quedado escrúpulo si a vuestra merced le han parecido muchas las acémilas y los soldados pocos ; y a este propósito quiero que sepa que un gentilhombre deste lugar, más dichoso en hacienda que en ingenio, visitaba una dama de los que estiman más el ingenio que la hacienda, que deben de ser pocas. Contábale un día la renta que tenía, y entre otras necedades, acabó con decir que encerraba trescientas hanegas de trigo y ciento de cebada, con treinta carros de paja, y añadió que le dijese lo que le parecía de su hacienda ; a quien ella respondió : « Paréceme, Señor, que el trigo es mucho, y poco la cebada y paja para lo que vuestra merced merece. » (D, 22, 333.)

L'auteur, au surplus, n'impose pas ses chiffres, qu'il s'agisse des épées laissées par Nasuf pacha à sa mort, ou des cuisiniers du grand Turc :

... entre las armas solas se hallaron mil y doscientas espadas con guarniciones de plata y oro : que si a vuestra merced le parecieren como las acémilas, podrá quitar las que fuere servida, porque no tengo cuento a propósito. (D, 22', 335.)

... las cocinas para el gran Señor y la familia de palacio, y para toda la corte el día que es de consejo ; y es tan inmenso el número que come, que el de los cocineros es de quatrocientos y cincuenta hombres ; cosa que la cuentan y la escriben, y que podrá vuestra merced no creer sin ser descortés a la novela ni a la grandeza del Turco. (D, 23, 336.)

Guzmán el Bravo s'escrime avec des massues de quatre arrobas :

Bien sabe vuestra merced que siempre la suplico que adonde le pareciere que excedo de lo justo, quite y ponga lo que fuere servida. Pesadas son estas armas, pero por eso no las ha de llevar el lector a cuestas ; y esta no es historia, sino una cierta mezcla de cosas que pudieron ser, aunque a mí me certificaron que eran muy ciertas... (G, 37', 374.)

Et, après tout, est-ce que D. Jerónimo de Ayanza<sup>1</sup> n'était pas, lui aussi, un Hercule? Sa hallebarde est encore dans la *recámara* du marquis de Priego à Montilla. Et le jeune Soto, qui n'a que dix-neuf ans, n'a-t-il pas lancé un poids de quatre *arrobas*? Lope lui-même n'a-t-il pas vu un paysan lever de trois doigts une colonne de pierre à l'aide d'une corde passée derrière son dos? Il conclut en souriant :

El temor que me da el mentir, aunque no sea cosa de importancia, me ha hecho traer estos ejemplos... (G, 37', 374 )

Partout, et c'est là l'essentiel, beaucoup de bonne humeur. Il lance des pointes à droite et à gauche, mais toujours avec grâce et sans cet air grognon qui empoisonne les pages de tant d'écrivains de son temps.

Il y a pourtant quelque chose qui ne lui va pas, c'est ce hausse-col que la mode actuelle impose :

... alzacuello de tela, que por disfraz llaman gola, horrible traje de hombres españoles. (G, 35, 369.)

autrement dit la fameuse *golilla* qui, vers 1623, fit son apparition, d'abord proscrite par le Conseil Royal, puis admise et triomphante<sup>2</sup>. A l'âge de soixante et un ou soixante-deux ans, Lope, cela se comprend sans peine, regrettait la mode désormais interdite du col ouvragé, mais commode, que, longtemps, il avait porté et vu porter, ce col *almidonado* et *abierto* que, dans un *entremés* de Cervantes (*La carcel de Sevilla*), réclame un condamné à mort<sup>3</sup>.

De-ci de-là, une critique, un coup de patte, dirait-on plutôt,

1. Cf. Fitzgerald, p. 425. Dans le sonnet de Lope on comprend bien ces deux vers, qui s'adressent à la Mort :

Luchar con él es vana confianza,  
Que hará de tu guadaña lechuguillas.

Mais, dans la *Novela*, à quoi rime « cuya punta hizo lechuguillas »?

2. Cf. Morel-Fatio, *La golille et l'habit militaire* (*Bull. hisp.*, 1904, p. 113-142; *Études sur l'Espagne*, 3<sup>e</sup> série, VIII). Notons que Lope dit « a la traza de la lindeza de ahora ». Cette mode pourtant n'était pas du goût de tous les *lindos*, d'après ce que dit Morel-Fatio. Lope n'eut du reste pas à s'y conformer, puisqu'il portait alors le costume ecclésiastique. Voir le portrait qui est en tête de sa Biographie par La Barrera (éd. de l'Académie) et qu'a reproduit Rennert.

3. « Y me traerás un cuello almidonado y más de la marca, y abierto, con bolo y puntas y todo negocio. »

tantôt sur les auteurs de pastorales (or, il en avait lui-même commis une, l'*Arcadia*) :

Entonces sacó Filis de su zurrón lo que vuesa merced habrá oído que suelen traer, en los libros de pastores; y esforzándose Diana a comer a su ruego, fortificó la flaqueza con templanza, y sintió el desmayado cuerpo algún alivio... (F, 6', 293.)

Ya se llegaba la hora del comer, y ponían las mesas, para que sepa vuestra merced que no es esta novela libro de pastores, sino que han de comer y cenar todas las veces que se ofreciere ocasión... (P, 25', 342.)

tantôt sur les auteurs de *comedias* :

... él, movido de su piadoso ánimo, le contó quién era, lo que le había sucedido, lo que buscaba, a la traza que suelen ser las narraciones de las comedias, que hay poeta cómico que se lleva de un aliento tres pliegos de un romance... (F, 11, 305.)

... hay fábulas que hasta la segunda jornada llegan felicemente, y a la tercera se pierden. (Ib.)

tantôt sur les cultistes (poètes ou orateurs), contre lesquels il a déchargé tant de fois son humeur dans la *Dorothea* et ailleurs :-

Dejemos de disputar si era culto si puede o no puede sufrir esta gramática nuestra lengua; que ni vuestra merced es de las que madrugan las cuaresmas al sermón discreto, ni yo de los que se rinden en esta materia por parecerlo, juzgando lo que desean entender por entendido, y remitiendo al que lo escribió la inteligencia y la defensa... (D, 15, 316.)

... esto de novelas no es versos cultos, que es necesario solicitar su inteligencia con mucho estudio, y después de haberlo entendido, es lo mismo que se pudiera haber dicho con menos y mejores palabras. (D, 17, 321.)

Enfin, sur les poètes en général :

No le será difícil a vuestra merced creer que era poeta este mancebo en este fertilísimo siglo deste género de legumbres, que ya dicen que los pronósticos y almanaques ponen entre garbanzos, lentejas, cebada, trigo y espárragos, habrá tales y tales poetas. (D, 15, 316.)

Voilà un joli prologue pour le *Laurel*, paru six ans plus tard (1630)!

Il n'oublie pas les néologismes, les mots à la mode :

... vino en conocimiento Leonardo de que don Felix festejaba a su hermana, que es lo que agora llaman galantear, entre los vocablos validos, que cada tiempo trae su novedad (G, 44, 392).

C'est indulgent pour la mode. On le voit, Lope plaisante et commence par faire comme ceux qu'il plaisante. Il a le sourire bienveillant; jamais d'amertume chez ce vieillard, même quand il constate l'envahissement des mots étrangers. Il vient d'employer (exprès, bien entendu), le mot *afratelaban* :

Esta voz, señora Marcia, es italiana; no se altere vuestra merced, que ya hay quien diga que están bien en nuestra lengua cuantas peregrinidades tiene el universo, de suerte que aunque venga huyendo una oración bárbara de la griega, latina, francesa o garamanta, se puede acoger a nuestro idioma, que se he hecho casa de embajador. (G. 35, 369.)

La langue espagnole devenue un asile, telle une maison d'ambassadeur. La comparaison n'est-elle pas trouvée? Ailleurs, il invoque plaisamment le besoin de couleur locale pour placer encore un mot italien :

... le dió dos giros, pienso que en español se llaman vueltas; perdone vuestra merced la voz, que pasa esta novela en Italia... (D, 16, 318.)

Et quelques lignes plus loin, faisant parler un de ses personnages en italien :

Creo que aquí vuestra merced me maldice, pues para decir : « Yó no soy descortés; vos sí, que por dos veces habeis hecho sentir al mundo la braveza de vuestros bigotes? », no había necesidad de hablar tan bajamente la lengua toscana. Pues no tiene razón vuestra merced, que esta lengua es muy dulce y copiosa y digna de toda estimación; y a muchos españoles ha sido muy importante, porque no sabiendo latín bastantemente, copian y trasladan de la lengua italiana lo que se les antoja, y luego dicen : « traducido de latín en castellano »; pero yo le doy palabra a vuestra merced de que pocas veces me suceda, si no es que se me olvida, porque soy flaco de memoria.

Il trouve là le moyen de plaisanter à la fois ceux qui font parler leurs personnages en italien, et ceux qui donnent comme traduit du latin ce qu'ils traduisent de l'italien; cela sans

s'oublier lui-même, à qui pareille chose peut bien être arrivée. En tout cas, manifestement, cela l'amuse d'employer un mot étranger; et puis, c'est tout de même commode. Il plaisantait tout à l'heure à propos de *giro*. Maintenant, les portiers du sérail sont des *capigis*. (D, 23, 336) Nous apprenons que « traître » en turc se dit *brecayn*. (D, 22', 335.) Si d'ailleurs il emploie le mot *efende*, et s'il récidive, ce n'est pas, dit-il, pour le plaisir de parler arabe (car il prend ce mot pour de l'arabe), c'est pour garder la brièveté du dialogue et pour être plus exact :

Y advierta vuestra merced que no repito otra vez este nombre porque me huelgo de hablar arábigo, sino por no exceder de los palabras desta ocasión : así me precio del rigor de la verdad, a ley de buen novelador. (G, 40', 282.)

L'excuse est-elle frivole? ou n'est-elle pas plutôt dictée par un sentiment réaliste dont l'abus seul lui semblerait ridicule? Tout en s'excusant, il décoche un trait. Il l'envoie aux pédants qui citent du grec à tout propos. Ayant employé un autre mot turc *caique*, il déclare :

No excuso una palabra turca, como algunos que saben poco griego... (D, 22, 334.)

Ceux qui citent tant de grec n'en savent pas plus qu'il ne sait de turc. La manie était répandue alors; sans aller bien loin, il pouvait la constater chez son ami Tomás Tamayo de Vargas, le défenseur du P. Mariana. Au moins, le turc, cela était neuf.

Mais ce qui nous concilie tout à fait l'auteur, c'est la sympathie qu'il témoigne à ses personnages. Nous pourrions même lui reprocher de trop la prodiguer, jusqu'à ceux qui ne la méritent point: tel le capitaine qui emporte la cassette de Diana (F, 5', 286), ou Marcelo, le mari tragique, quatre fois meurtrier. Mais pourquoi les accablerait-il? A quoi bon? Felicia est une coquine. Mais l'amour l'excuse, et le travesti lui va si bien! Sa constance, d'ailleurs fort invraisemblable, ne doit-elle pas toucher le lecteur qui y croit? Et son aventure avec la petite juive n'est-elle pas infiniment plaisante? Enfin

Lope est bien décidé à ne rien prendre au tragique, ni même au sérieux, si ce n'est, apparemment, dans la noire histoire de *La prudente venganza*.

Bien entendu, cette sympathie va surtout et tout d'abord aux jeunes gens que l'amour a touchés : Celio et Diana, Lisardo et Laura. Il sait les rendre intéressants et aimables, rien qu'en les présentant. Et ce n'est pas qu'il les idéalise ; c'est simplement parce qu'il les fait vivre. Mais ce n'est pas la vie maniérée, éthérée, des pastorales, le dessin stylisé, le dialogue langoureux et fade qui se transmet comme une tradition, de roman en roman. Non, c'est pris sur le vif, c'est même plaisant au besoin. Voyez ce pauvre Lisardo : quelle constance et quelle figure ! Ne l'avez-vous pas rencontré sur la calle de Atocha un dimanche matin, devant un portail d'église gardé par les mendiants attitrés ?

Salía Laura las fiestas a misa en compañía de su madre; apeábase de su coche con tan gentil disposición y brío, que no sólo a Lisardo, que la esperaba a la puerta de la iglesia, como pobre para pedirle con los ojos alguna piedad de la mucha riqueza de los suyos, pero a cuantos la miraban acaso o con cuidado, robaba el alma. Dos años pasó Lisardo en esta cobardía amorosa, sin osar a más licencias que hacer los ojos lengua, y el mirar tierno, intérprete de su corazón y papel de su deseo. (D, 24', 34o.)

Deux ans, le pauvre garçon, sans autre satisfaction que de voir la jeune fille, et de lui lancer ce regard tendre qui demande l'aumône d'un regard !

L'indulgence de Lope pour la femme qui ne résiste pas à l'amour s'exprime d'une façon aimable dans cette question que lui suggère la chute de Diana :

Dígame vuestra merced, señora Leonarda : si esto saben hacer y decir los hombres. ¿ y porqué después infaman la honestidad de los mujeres ? Hácnlas de cera con sus engaños, y quiérenlas de piedra con sus desprecios. ¿ Que había de hacer Diana en este atrevimiento ? ¿ Era Troya Diana ? ¿ Era Cartago o Numancia ? (F, 3, 283.)

C'est qu'il aime l'amour ; c'est qu'il en aime jusqu'aux désirs et jusqu'aux transes. Il cite par deux fois (F, 3, 284 ; P, 31, 359) l'*Andria* où Térence parle des cinq lignes de l'amour : ce n'est

du reste pas dans l'*Andria* qu'il a pu voir cela<sup>1</sup>, mais dans le commentaire de Donat à l'*Eunuque*. (IV, 2.) Il a su garder dans sa mémoire la classification : « visum nempe, colloquium, tactum, osculum, ... » et le reste; peu importe l'inexactitude de la référence, la citation est bonne.

Il aime l'amour, mais il respecte la femme, et sa lectrice d'abord. Il ne profère jamais d'inconvenances. Il ne veut pas qu'elle en entende. Il la félicite de ne pas être en état de lire Martial, faute de savoir le latin :

... un poeta latino por quien a vuestra merced le está mejor no saber su lengua. (F, 10', 304.)

Il veut que l'ami respecte l'honneur de l'ami, et non seulement la femme de l'ami, mais la maîtresse de l'ami. Quelle admiration pour la réponse de D. Félix à Felicia !

No te espantes, Felicia, que no te haya conocido; tan aprisa miro yo los rostros de las mugeres de mis amigos! (G, 40, 381.)

Il est non seulement le théoricien, mais si l'on peut dire, le moraliste de l'amour :

... después de celos averiguados, es infamia amar con el ejemplo de tantos animales como escriben Plinio y Aristóteles, aunque hay hombres que antes de los agravios no aman, sirviéndoles de apetito lo que a otros de aborrecimiento. (F, 6, 292.)

... el casado ha de servir dos plazas, la de marido y la de galán, para cumplir con su obligación y tener segura la campaña... (P, 30, 354.)

Il voudrait créer une chaire de mariage (*casamiento*) où les jeunes gens apprendraient de bonne heure leurs futurs devoirs. Ils étudieraient *para casado*, comme ils font *para clérigo*. Est-ce que la femme est d'une autre pâte parce qu'elle est mariée? (c'est-à-dire : faut-il réserver aux autres toutes les attentions?) Mais il faut citer, car c'est une des plus belles choses que Lope ait écrites, et ni Luis de León ni Ant. de Guevara n'ont dit

1. « Trotz dieser doppelten Anführung haben wir keine solche Stelle im Original der *Andria* finden können. » (Fitzgerald, p. 399) En effet, mais il n'y a qu'à chercher dans Forcellini, au mot *linea*.



mieux, l'un dans le *Perfecta casada*, l'autre dans son *Épître à Mosen Puche* :

Y no que venga un ignorante a pensar que aquella mujer es de otra pasta porque es casada y que no ha menester servirla ni regalarla, porque es suya por escritura, como si lo fuese de venta, y que tiene privilegio de la venganza para traerla mil mujeres a los ojos, sin reparar, como sería justo, en que ha puesto en sus manos todo lo mejor que tiene después del alma, como es la honra, la vida, la quietud, y aun con ella<sup>1</sup>, que muchos la habrán perdido por esta causa. (P, 30', 355.)

\*  
\* \*

Quand nous lisons ces nouvelles, nous ne pouvons nous empêcher de penser à Cervantes; et si cela fait du tort à Lope, c'est bien après tout sa faute, puisque lui-même a provoqué la comparaison. La *Gitunilla*, la *Ilustre fregona*, *Rinconete y Cortadillo*, le *Coloquio de los perros* sont d'inestimables chefs-d'œuvre. J'en dirais volontiers autant du *Celoso extremeño* et du *Curioso impertinente*, qui forment un groupe à part. Peut-être Lope n'a-t-il pas apprécié comme nous le faisons cette production d'un génie si différent du sien. Peut-être le picarisme, ou l'apparence<sup>2</sup> de picarisme qui caractérise les cinq premières de ces six nouvelles, ainsi que *El casamiento engañoso*, lui répugnait-il quelque peu.

Mais, parmi les nouvelles de Cervantes, il en est d'autres qui se rapprochent de celles de Lope, et qui n'écrasent pas celles-ci à la comparaison. Ce sont *La Señora Cornelia*, *El Amante liberal*, *Las dos doncellas*, *La Española inglesa* et *La Fuerza de la Sangre*. Je ne les analyserai ni ne les résumerai ici<sup>3</sup>. Je rappellerai seulement les épisodes de *La Señora Cornelia* et de *El Amante liberal* auxquels j'ai déjà fait allusion, et dont Lope a pu

1. « et leur âme elle-même. »

2. Voir à ce sujet les très justes réflexions de M. Américo Castro, *El pensamiento de Cervantes*, p. 232 sq.

3. Les élèves de nos classes en ont un résumé dans l'édition des *Novelas ejemplares* de Louis Dubois (Coll. Mérimée), et M. Henri Collet en donne une analyse, avec la traduction de courts extraits, dans *Œuvres choisies de Cervantès* (Paris, A. Colin, 1920). Sans parler des livres bien connus d'Alcaza, Savj-Lopez et celui d'Apráiz cité plus haut.

se souvenir dans *Las Fortunas de Diana*<sup>1</sup> et *Guzmán el Bravo*. Il y a entre toutes ces histoires une évidente parenté qui les rattache au roman hellénique, dont Lope lui-même se réclame quand il invoque l'autorité d'Héliodore pour s'excuser d'avoir embarqué Celio pour les Indes sans plus s'occuper de lui, ou quand, à propos de la première entrevue des deux jeunes gens, il voudrait être un Héliodore ou un Achille Tatius, l'auteur de *Leucippe et Clitophon*, pour raconter leur histoire. (F, 2, 281.)

Nous avons dans les cinq nouvelles de Cervantes que je viens de mentionner un écho de la nouvelle grecque, — plus ou moins rajeunie dans les procédés et modernisée dans les circonstances à l'imitation de Boccace lui-même. Et nous avons sensiblement la même chose dans *Las Fortunas de Diana*, *La Desdicha por la honra*, et *Guzmán el Bravo*<sup>1</sup>. Je mets à part et bien au-dessus *La prudente venganza*<sup>2</sup>, on a vu pourquoi; les trois autres peuvent former avec les cinq de Cervantes un lot assez homogène pour le fond et la conception romanesque.

Celles de Lope ont en plus l'agrément du bavardage, de la *charla*; il est vrai que, cet agrément, on peut ne pas l'aimer. Mais on peut aussi détester Guevara. C'est affaire de goût. Seulement, si l'on déteste Guevara, c'est peut-être qu'on n'a, au fond, qu'une affinité incomplète avec l'esprit espagnol.

On sait infiniment de gré à Cervantes de nous épargner les citations, si abondantes chez Lope. J'admets que Cervantes ait été capable d'en faire comme tout le monde, de même qu'il était capable de donner l'étymologie du mot *filosofía* (tout en vendant tout de suite son secret : « son cosas que las saben los

1. Voir plus haut, p. 323 et 330.

2. Je ne puis que souscrire à ce que dit Miss C. B. Bourland dans son excellente étude sur Boccaccio and the Decameron in Castilian and Catalan Literature (*Revue hispanique*, 1905, n° 41), à la p. 193, au sujet de la *novela* espagnole : « It deal less frequently than does the Italian with small incidents of common place domestic life, but shows rather an attempt to follow a procedure similar to that of Cervantes, whose *Novelas ejemplares* treat of adventures far more unusual and romantic than do the majority of the stories of Boccaccio and Bandello ». J'ajouterai seulement que les trois nouvelles de Lope que j'ai indiquées se prêtent à la même observation que celles de Cervantes (tout au moins que les cinq que j'ai mises à part).

3. Tout à fait contraire aussi à l'esprit et à la morale de Cervantes, chez qui « nunca se da el caso de que una adúltera reciba penas y castigo por su deshonestidad ». (Castro, p. 358.)

niños de la escuela<sup>1</sup> »); j'admets qu'il faille lui faire de cette discrétion un mérite. Mais Lope glisse les siennes si gentiment, si à propos toujours, et si négligemment, comme un jeune prodigue sèmerait des pièces d'or, et cette manifestation un peu enfantine de l'humanisme lui est tellement naturelle, qu'on peut lui savoir gré, à lui, de ne pas nous les épargner.

On trouve dans ses nouvelles des lettres, mais pas de discours. Là où les personnages parlent, ils parlent, c'est-à-dire qu'ils dialoguent comme on fait dans la vie courante. Chez Cervantes, ils raisonnent, dissertent et souvent pérorent; maintenant, c'est quand ils pérorent qu'ils nous plaisent le plus, ou tout au moins quand ils dissertent ou simplement raisonnent : c'est que leur essence, leur originalité est là.

On pourrait encore noter chez Lope un certain goût pour l'épique, goût dont témoignent en particulier *La desdichu por la honra* et *Guzmán el Bravo*. Quand il écrivait cette dernière nouvelle, peut-être flottait-il dans son imagination quelque souvenir des *Reali di Francia* où l'on voit Fioravante assailli par des Turcs et s'en tirant moins heureusement que Guzmán. Cervantes, lui, semble avoir réservé sa verve épique pour le *Don Quixote*.

Ce qu'elles ont de commun encore ces nouvelles, et l'on peut ajouter *La Gilanilla* et *la Illustre fregona*, c'est un certain sens délicat et noble de l'amour, qui s'oppose assez nettement à l'amour tel qu'on le rencontre dans trop de nouvelles de Boccace. On y sent palpiter ce que j'appellerais la mystique de l'*Amadis*; et aussi celle de Pétrarque, celle de Garcilaso, la mystique de l'amour humain. Amour noble, amour aimable, aussi pur que peut l'être l'amour humain, c'est lui qui ennoblit ces nouvelles et leurs héros, et qui leur donne ce charme tout particulier qui vous prend au cœur.

Cet amour, comme l'honneur, a sa psychologie, sa morale, sa logique et sa métaphysique, que Cervantes et Lope ont su également approfondir et dont ils ont donné les plus belles formules, l'un dans son théâtre, l'autre dans le *Don Quixote*. Quoi d'étonnant s'ils se sont aussi retrouvés d'accord, au moins par moments, dans leurs nouvelles? GEORGES CIROT.

1. Castro, p. 111-113.

## TRADUCTION DE SIX CHAPITRES DU « DISCRETO »<sup>1</sup>

OBSERVATION. — Après de longs tâtonnements, j'ai renoncé à traduire les mots *discreto*, *discreción*, et me suis borné à les transcrire. En effet, le *discreto* de Gracián est un composé d'éléments fort complexes. De ses vingt-cinq *realces*, il ressort que c'est : 1° un homme d'esprit à très haut degré, et joignant à l'esprit le discernement et le jugement; 2° un parfait homme du monde; 3° un galant homme; 4° un homme docte, au savoir un peu superficiel, mais étendu; 5° un homme habile, très fin, expert en l'art de faire son chemin; 6° un homme vertueux. — Et cette analyse n'est pas exhaustive. N'oublions pas, d'ailleurs, que le *discreto* est présumé pourvu d'une haute situation, ou en état d'y aspirer. Comment trouver en français un terme qui corresponde à tout cela, avec une approximation suffisante? *L'honnête homme* (au sens du xvii<sup>e</sup> siècle), *l'homme accompli*, *l'homme consommé*, *l'habile homme*, *l'homme d'esprit*, *l'homme du monde*? On voit combien ces versions, ou d'autres analogues, laisseraient de côté une partie essentielle du sens. Quant à *l'homme universel*, de Courbeville, c'est évidemment trop large et trop imprécis. Une des traductions les moins défectueuses serait peut-être *l'homme de Cour*, si Amelot n'avait attaché ce titre à l'*Oráculo*, assez indûment. Il est à remarquer que l'allemand, avec *Klugheit*, offre ici une meilleure ressource que le français.

Pour le texte, je me suis conformé à la 1<sup>re</sup> édition (Huesca, 1646), incontestablement plus sûre que les éditions ultérieures, trop fréquemment vicieuses.

### L'Homme de toutes les heures<sup>2</sup> (El Hombre de todas horas).

*Lettre à D. Vincencio Juan de Lastanosa*<sup>3</sup>.

Il ne faut pas toujours rire avec Démocrite, ni toujours pleurer avec Héraclite, mon cher et très *discret* Vincent<sup>4</sup>; la divine sagesse, en répartissant le temps, en a réparti aussi l'emploi. Qu'il y ait des moments pour le sérieux, et d'autres pour l'enjouement, une heure pour soi-même, et une autre pour autrui. Toute action demande sa saison; il ne faut pas confondre les moments et se singulariser; il doit

1. [Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs cette traduction partielle due à un érudit qui s'est depuis longtemps occupé de Gracián. Elle complètera ce qui a paru dans les *Pages caractéristiques* dont nous avons parlé dans un précédent numéro (1926, n° 1, p. 105). M. Bouillier a publié un article sur *Baltasar Gracián et Nietzsche* dans la *Revue de littérature comparée*, juillet-sept. 1926. Tiré à part, Paris, Champion. — G. C.]

2. L'expression est empruntée à Quintilien (VI, 3): « *de Pollione Asinio, seriis foctisque pariter accommodato, dictum est, esse eum omnium horarum.* »

3. V. J. de Lastanosa (1607-1684), bien connu comme Mécène et ami de Gracián qui le célèbre particulièrement dans le *Criticón* (11, 2).

4. *Discretísimo Vincencio.*

y avoir un temps pour toutes choses ; tantôt on le saisit, tantôt on le manque.

L'homme de toutes les heures conquiert le goût de tous, et se voit recherché par tous les *discrêts*. La nature a fait de l'homme un abrégé de l'univers ; que l'art fasse de lui un abrégé de tout le monde moral. C'est un malheureux génie que celui qui ne se révèle apte qu'à une seule matière, fût-elle la plus rare, la plus sublime. Que sera-ce s'il s'agit d'une matière vulgaire, comme tel est le défaut général des emplois ? Le soldat ne sait parler que de ses campagnes, et le marchand que de ses gains ; tous choquent l'oreille par leur perpétuelle uniformité de son, et fatiguent l'attention par l'inopportunité ; et si quelquefois on les met à la raison, ce n'est que par une conspiration de railleries.

La variété a toujours eu un vif attrait, et dans la conversation elle est particulièrement agréable. Il y a des gens, et c'est la majorité, qu'il ne faut rechercher que pour une seule chose, car ils ne sont pas bons pour une autre. Il en est d'autres qu'il faut toujours toucher sur le même point, et entretenir d'une seule matière ; ils ne savent pas sortir de là : hommes d'un seul mot, sisyphes de la conversation qui roulent toujours le même thème. Devant eux tremble avec raison tout *discret*, car un sot de cette espèce, en livrant assaut à sa patience, peut arriver à le faire sortir de ses gonds ; et, par crainte d'un accident aussi fâcheux, notre *discret* préférera plutôt la stérile solitude, où il vivra, par la pensée, dans le siècle d'or.

Il y a aussi des gens détestables par leur rabâchage fastidieux, excré de tout homme de bon goût. Supplions Dieu qu'il nous délivre de l'homme d'une seule affaire, qui a toujours la même chose à dire ou à solliciter, et qu'en revanche il nous accorde quelques-uns de ces amis, universels en génie et en esprit, hommes de toutes les heures, toujours de saison et d'à propos. Un seul de ces amis en vaut un grand nombre d'autres, et mille de ces autres ne le valent pas à lui seul, car il faudrait les multiplier à tel point que toutes nos heures se passeraient dans une fastidieuse dépendance. Cette universalité de volonté et d'entendement suppose un esprit de vaste capacité, ambitieux de se développer à l'infini, ainsi qu'un goût étendu et varié, car ce n'est pas un art vulgaire que de savoir jouir des choses et profiter de tout ce qui est bon. Le goût des jardins est d'ordre pratique ; celui de l'architecture est plus relevé ; le goût des tableaux est noble, et celui des pierres précieuses est d'une excellence rare. L'étude de l'antiquité, l'érudition, l'histoire attrayante<sup>1</sup>, valent mieux que toute la philosophie des sages ; mais ce ne sont là que des éléments partiels

1. *La plausible historia* ; Gracián veut dire, sans doute, qu'il apprécie dans l'histoire l'intérêt du récit et les enseignements moraux plutôt que l'érudition et la nomenclature. Telle est aussi la conception de Montaigne et de Goethe.

d'éminence, et il faut les réunir tous pour arriver à une parfaite universalité.

Le *discret* ne doit pas s'attacher à un seul emploi, ni fixer son goût sur un seul objet; c'est un malheur de réduire et de limiter une faculté que le Ciel a créée indéfinie et sans bornes.

Les grands hommes sont ceux qu'on ne peut définir, tant ils ont de perfections multiples, infinies. D'autres hommes sont si limités que l'on connaît aussitôt leur goût, soit pour s'en garder, soit pour le flatter; jamais il ne s'accroît, ni ne s'étend.

Quand le Ciel voulut, un jour, donner une nourriture aux humains, il leur envoya la manne, ce mets qui réunit toutes les saveurs, qui plaît à toutes les bouches, et dont les qualités universelles répondent à tous les goûts les meilleurs.

Parler toujours d'un ton sérieux, c'est lasser les gens; toujours plaisanter, c'est s'attirer du mépris; toujours philosopher, c'est attrister, et toujours satiriser, c'est indisposer chacun.

Le Grand Capitaine fut un excellent modèle pour les *discrets*; il se comportait à la Cour comme s'il n'avait jamais été dans les camps, et dans les camps comme s'il n'avait jamais été à la Cour.

On n'en peut dire autant de cet autre, grand sot plutôt que grand soldat, qui, prié par une dame de danser avec elle, en juste occasion, c'est-à-dire dans un bal, s'excusa de son ignorance et montra sa sottise en ajoutant qu'« il ne savait pas remuer ses pieds dans un palais, mais seulement faire œuvre de ses mains à la guerre ». Sur quoi, la dame lui répartit à propos: « Eh bien! Il me semble qu'en temps de paix vous seriez bon à mettre dans un fourreau, et suspendu au mur, au milieu d'une panoplie, jusqu'au moment de vous employer. » Et encore, si elle avait été moins courtoise, aurait-elle pu lui assigner très justement quelque autre place plus méprisable<sup>1</sup>.

La diversité des goûts n'entraîne pas confusion, ni celle des goûts contradiction. Un même centre peut les réunir, et il vient un moment pour tout. Certaines gens n'ont d'autre heure que celle de leur convenance propre, et s'y tiennent sans cesse. Le sage doit avoir une heure pour lui-même, et plusieurs pour les amis d'élection.

Il y a temps pour tout, sauf pour ce qui est messéant. Et ce n'est pas une excuse suffisante, celle que donna quelqu'un, à la suite d'une action fort étourdie: Qui est sage le jour n'a pas besoin de l'être la nuit.

En résumé, mon cher et très docte Vincent, la vie de chacun de nous n'est autre chose qu'une représentation tragi-comique; si l'année commence par le Bélier, elle finit par le Poisson; et, en somme, le bonheur et le malheur, le comique et le tragique, se compensent.

1. L'anecdote est empruntée au *Cortigiano*, de Castiglione (livre I).

Chacun doit, à lui seul, jouer tous les personnages en temps et lieu, tantôt faire le rieur, tantôt le pleureur, tantôt le sage, tantôt le fou, de sorte que sa pièce soit accueillie, à la fin, avec satisfaction et applaudissements.

Oh ! Combien il est le Protée des *discrets*, notre excellent et bien-aimé duc de Lemos, dont les talents si variés sont propres à tous les nobles emplois, et la merveilleuse universalité réunit tous les genres d'érudition, de culture et de *discrétion* : à la fois docte et galant, religieux et chevaleresque, humaniste, historien, philosophe, et même théologien des plus subtils ; héros vraiment universel, en toutes circonstances, en toute matière et en tout emploi<sup>1</sup>.

### Le bon entendeur. (El buen Entendedor.)

*Dialogue entre le docteur Juan Francisco Andrés et l'auteur*<sup>2</sup>.

DOCTEUR. — On dit : à bon entendeur, peu de paroles.

AUTEUR. — Moi, je dirais : à peu de paroles, bon entendeur. Et il ne suffit pas d'entendre les paroles ; il faut aussi entendre ce que dit le visage, cette porte de l'âme, cette suscription du cœur, lequel transparaît dans le silence même. Car l'homme avisé découvrira quelquefois plus de choses dans le silence que le sot dans un discours prolix.

DOCTEUR. — Les vérités qui nous importent le plus ne sont jamais dites qu'à demi-mot.

AUTEUR. — C'est vrai ; mais l'homme avisé saura comprendre l'autre moitié.

DOCTEUR. — C'est ce savoir qui servit à notre Amphion aragonais, quand, poursuivi par ses compatriotes, il trouva secours et faveurs à l'étranger, auprès de Dauphins couronnés<sup>3</sup>.

1. Don Francisco Fernández de Castro, 9<sup>e</sup> comte de Lemos, duc de Taurisano (1613-1662), vice-roi d'Aragon. Mentionné dans le *Criticón*, t. 6. — Neveu du « grand comte de Lemos », le protecteur de Cervantes.

2. Comparer avec ce chapitre les maximes 25 et 210 de l'*Oriculo*. — Juan Francisco Andrés de Ustarroz (1606-1653). *Cronista del Reino*, auteur de nombreux ouvrages, pour la plupart relatifs à l'histoire d'Aragon. Sa *Zaragoza antigua*, dont il est question à la fin du chapitre, est restée à l'état de manuscrit. Voir sa notice dans Latassa (*Bibliot. escritores aragoneses*).

3. Antonio Pérez, secrétaire de Philippe II, qui trouva asile et protection en France auprès d'Henri IV, et en Angleterre auprès d'Elisabeth. — Il y a ici une *agudeza* : ... *Amfion aragonés... los coronados Delfines extraños*.

AUTEUR. — Telle est la puissance de l'harmonie, et plus encore, celle du style par lequel ce prodigieux esprit charmait les oreilles.

DOCTEUR. — Aujourd'hui, dire la vérité, cela se qualifie de sottise.

AUTEUR. — Aussi, pour ne pas avoir l'air d'un enfant ou d'un sot, personne ne veut la dire à ceux qui n'y sont pas accoutumés. Au monde, il n'est demeuré d'elle que quelques restes, et encore on ne les fait voir qu'avec mystère, cérémonie et précaution.

DOCTEUR. — Avec les princes, on se borne toujours à la laisser entrevoir peu à peu.

AUTEUR. — Mais c'est à eux d'y bien réfléchir, car il y va de la perte ou du salut.

DOCTEUR. — La vérité est une demoiselle pudique autant que belle ; aussi va-t-elle toujours voilée.

AUTEUR. — C'est aux princes à la découvrir galamment, car ils devraient être des devins pour la vérité et des zahoris pour la tromperie<sup>1</sup>. Plus on dit la vérité entre les dents, et plus on la leur donne toute mâchée, afin que mieux ils la digèrent et en profitent. Aujourd'hui le désabusement ne procède qu'avec politique. Il va, d'ordinaire, dans le demi-jour, soit pour se retirer dans les ténèbres de la flatterie s'il se heurte à la sottise, soit pour apparaître dans la pleine lumière de la vérité, s'il rencontre la sagesse.

DOCTEUR. — Quel plaisir de voir une savante compétition entre la précaution du prudent donneur de conseils et l'attention de l'écouteur avisé<sup>2</sup> ! L'un insinue, et l'autre réfléchit, surtout quand c'est matière à désabusement.

AUTEUR. — Oui, il faut ajuster son esprit selon l'occurrence : serrer toujours la bride à sa crédulité si l'on entend des choses favorables, la lui lâcher et même lui donner de l'éperon, si l'on entend des choses déplaisantes. Lorsque, chez celui qui parle, la flatterie s'avance trop loin, celui qui écoute doit avoir la sagacité de rectifier cette avance. Car la réalité n'est jamais que la moitié de ce que l'imagination nous a représenté.

DOCTEUR. — Pour les choses déplaisantes, je dirais, au contraire, que l'imagination dépasse la réalité, car le moindre geste hostile, le plus léger froncement de sourcils révèle à l'homme avisé l'étendue de ce qui lui reste à parcourir.

AUTEUR. — Et tout ce dont il aura parfois à rougir<sup>3</sup>. Donc, en écoutant, qu'il n'oublie pas qu'on lui tait bien davantage. L'homme prudent lui dira peu, ne s'aventurera qu'avec précaution sur les points

1. *Zahori*, mot d'origine arabe ; personne qu'on suppose avoir la vertu de découvrir tout ce qui est caché, même sous terre. (Voir *Criticón*, III, 5.)

2. *Entendida competencia* (1646). Les éditions suivantes portent : *encendida*.

3. Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur *correr*, que les interlocuteurs emploient chacun dans un sens différent.



glissants, et, plus la matière sera délicate, plus il ne marchera qu'à pas de plomb vers le but, et plus sa langue sera lente à parler.

DOCTEUR. — Il est bien difficile de se montrer homme entendu devant le blâme ou le désabusement, car on croit malaisément ce que l'on ne désire pas. Il n'est pas besoin de grande éloquence pour nous persuader de ce qui nous plaît, tandis que toute celle de Démosthène ne suffit pas pour ce qui nous déplaît.

AUTEUR. — C'est peu que de savoir entendre, il est quelquefois nécessaire de deviner. Car il y a des hommes qui ont mis un sceau sur leur cœur, et qui laissent les choses y pourrir.

DOCTEUR. — Alors il faut faire comme l'habile médecin qui reconnaît le pouls par la respiration; ainsi l'observateur moral saura, par l'air qui sort de la bouche, sonder l'intérieur d'un homme.

AUTEUR. — Savoir ne nuit jamais.

DOCTEUR. — Mais quelquefois, c'est cause de chagrin. Et, de même que la prudence prévoit ce que l'on dira, la sagacité doit observer ce qui a été dit. Un sphinx perfide nous guette sur le chemin de la vie, et celui qui n'est pas un homme entendu est perdu. C'est une énigme, et des plus difficiles, pour l'homme que de se reconnaître lui-même; seul un OEdipe la résout, et encore lui a-t-il fallu des esprits auxiliaires pour le souffler<sup>1</sup>.

AUTEUR. — Il n'est rien de plus facile que de connaître les autres.

DOCTEUR. — Ni rien de plus difficile que de se connaître soi-même.

AUTEUR. — Il n'est pas de simple qui ne soit pourvu de malice.

DOCTEUR. — Et qui, simple à l'égard de ses propres défauts, ne soit doublement perspicace pour ceux d'autrui.

AUTEUR. — Il sait voir un ciron dans l'œil du prochain.

DOCTEUR. — Et il ne voit pas une poutre dans le sien.

AUTEUR. — Le premier pas dans le savoir est de se savoir soi-même.

DOCTEUR. — Et celui-là ne peut être un homme entendu qui n'est pas un bon entendeur. Mais cet aphorisme de se connaître soi-même est court à dire et long à pratiquer.

AUTEUR. — Pour l'avoir proclamé, un ancien a été mis au nombre des sept sages.

DOCTEUR. — Mais nul encore n'y a été mis pour l'avoir réalisé. Quelques-uns en savent d'autant plus des autres qu'ils en savent moins d'eux-mêmes, et le sot sait bien mieux ce qui se passe dans la maison d'autrui que dans la sienne. Certains raisonnent à fond de ce qui ne leur importe point, et jamais de ce qui devrait les intéresser bien davantage.

AUTEUR. — Mais la pire occupation ne vaut-elle pas mieux que l'oisiveté?

1. Rappelons l'énigme du sphinx : quel est l'animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi et trois le soir?

DOCTEUR. — Non, rien de pire que la vaine curiosité.

AUTEUR. — Oh ! les soucis des hommes ! Combien de fois leur objet est-il de nulle substance ?

DOCTEUR. — Il faut distinguer aussi entre nos interlocuteurs, les uns réservés et dissimulés, les autres inconsidérés ; ceux-ci exagèrent, les autres diminuent. Le bon entendeur doit donc faire le discernement, car on peut être victime tant de sa crédulité que de son incrédulité !

AUTEUR. — C'est pour cela que les barbares de Scythie ont dit sagement au jeune Pélée que les hommes sont comme les rivières ; autant les unes courent, autant les autres vont lentement. Et ce sont, en général, les plus calmes qui ont le plus de fond, et les moins bruyantes qui amènent le plus d'eau.

DOCTEUR. — Il y a aussi des matières où le soupçon a force de preuve. Par exemple, quand il s'agit de la femme de César (comme il le disait lui-même), ou de la bonne renommée. En telles affaires, lorsque l'intéressé en vient à douter, tout le monde est déjà au courant, et persuadé de l'évidence.

AUTEUR. — Les paroles ont plus ou moins de poids, selon les matières.

DOCTEUR. — Pour ne pas les avoir suffisamment pesées, bien des gens se sont perdus ; que le bon entendeur sache donc le faire, et n'oublie pas que l'art du bon nageur est de ne pas s'aventurer<sup>1</sup>.

AUTEUR. — Surtout s'il revêt la pourpre. Et, là-dessus, retournons chacun à notre affaire, vous à *l'histoire de Saragosse dans l'antiquité*, et moi à ma philosophie de *l'homme attentif*<sup>2</sup>.

### Ne pas vouloir être bon à tout<sup>3</sup>.

#### Satire.

Tout genre d'excellence a ce malheur que plus il est en usage et plus il dégénère. Tous s'empressant à le rechercher en raison de sa qualité, il en vient à être commun ; il perd cette estime première qui s'attache à la rareté, et il finit par être dédaigné comme vulgaire. Si

1. *La gala del nadar es saber guardar la ropa*, proverbe.

2. Gracián n'ayant pas publié *El atento* pas plus que *El galante*, si tant est qu'il ait jamais achevé ces deux traités, on peut hésiter sur le sens qu'il donnait au mot *atento*. Attentif, ou courtois ?

3. « *No ser malilla* » (et non *maravilla*, comme dans certaines éditions). Allusion à un jeu de cartes dans lequel « le neuf de carreau qu'on nomme manille reçoit la valeur qui convient à celui qui le possède ». (Litré). — Cp. *Oráculo* 85.

triste que ce soit, son excellence même est la cause de sa ruine; naguère acclamé par tous, maintenant il est fastidieux à tous.

C'est là le ver rongeur qui, d'ordinaire, s'attaque aux meilleures choses, en toute sorte de supériorités. Né de leur vogue même, et se nourrissant de leur ostentation, il en arrive à les miner, et jusqu'à les abattre, si haute que soit leur grandeur. Un excès d'éclat suffit à transformer les prodiges eux-mêmes en choses vulgaires.

C'est un grand défaut que de n'être bon à rien; mais c'en est un aussi que d'être, ou de vouloir être bon à tout. Il y a des hommes que leurs nombreux mérites font rechercher de tous. Il n'est pas d'affaire, même étrangère à leur profession et contraire à leur génie, que l'on ne confie à leur direction ou à leurs soins; chacun prédit l'heureuse issue de toute chose où ils mettent la main; et, même s'ils ne sont pas intrigants de nature, leur supériorité les signale à tous les yeux; et chacun croit avoir avantage à les rechercher et à les célébrer. Ainsi leur réputation opère pour eux autant que l'intrigue pour d'autres. Mais il y a là un risque, sinon un défaut, et comme un excès de valeur, car ils en viennent à s'user, et finalement à perdre pour avoir trop gagné. Oh! combien il serait sage de garder le juste milieu! Mais qui a jamais eu l'esprit ou le pouvoir de se modérer, et de s'en tenir au chemin sûr?

C'est le privilège des plus excellentes peintures et des plus précieuses tapisseries que d'être exposées dans toutes les fêtes; mais, à force de circuler, elles subissent quantité de heurts qui les mettent hors d'usage; ou, pis encore, elles finissent par passer pour vulgaires.

On voit des personnages, trop nombreux et trop peu sages, avides de se distinguer, qui aiment à être appelés et recherchés par tout le monde; ils renonceraient à dormir, et même à manger, pour ne pas manquer une occasion. Leur offrir une affaire, c'est le présent qu'ils estiment le plus, et la meilleure journée pour eux, c'est la plus occupée; le plus souvent, ils n'attendent même pas qu'on les appelle, mais ils s'ingèrent en tout, et, pour comble de sottise, ils multiplient les intrigues et les sollicitations; tout cela pour s'exposer à de graves embarras. Qu'ils en sortent bien ou mal, ils ont toujours réussi à ce que chacun parle d'eux, ne fût-ce que pour leur coiffure. Autant dire qu'ils se livrent d'eux-mêmes à la médisance et au mépris.

N'eût-on d'autre désagrément que celui de les rencontrer partout et d'entendre sans cesse parler d'eux, ils provoquent tant de fatigue et de dégoût qu'ils finissent par être aussi détestés qu'auparavant ils étaient recherchés.

Tout ne sort pas de leurs mains avec un égal succès; et parfois ce qui s'ébauchait comme un vase superbe, si la roue dévie (je veux dire la roue de la Fortune), en vient à n'être qu'un vil récipient à recueillir

ignominie et mépris. Ils s'efforcent de plaire à tous, ce qui est impossible, et ils finissent par déplaire à tous, ce qui est plus facile.

Quiconque brille beaucoup n'échappera pas à l'envie et à la haine ; car plus grand est l'éclat, plus il fait de jaloux. Quand une pierre est en saillie dans le chemin, tout le monde la heurte ; de même cette éminence est plutôt une pierre d'achoppement. Ainsi, bien des gens, à vouloir trop s'élever, n'y gagnent pas du prestige, mais des heurts. La considération est chose délicate, et fragile comme le verre ; et, plus on se prodigue, plus on l'expose à des chocs. Elle se conserve mieux dans la retraite, dût-elle y être protégée par l'humilité<sup>1</sup>.

Tels voudraient, comme des coqs, tenir toujours le public en éveil ; ils fatiguent à force de chanter, alors qu'un appel ou deux suffiraient pour conseiller ou pour veiller ; tout le reste n'est que mauvaise et importune chanson.

Le mets le plus délicieux perd beaucoup de son attrait à la seconde fois ; à la troisième on s'en dégoûte. Mieux aurait valu s'en tenir à la première épreuve, et laisser les gens sur leur appétit. S'il en est ainsi de la nourriture matérielle, que sera ce de la vraie pâture de l'âme, des délices de l'intelligence et du goût ? Et celui-ci est d'autant plus délicat et plus difficile à contenter qu'il est plus noble ; mieux vaut donc une excellente rareté, car les choses difficiles ont toujours été les plus estimées.

Plus un homme qui excelle en valeur, en savoir, en intégrité ou en prudence, se tient à l'écart, et plus il se rend désiré, parce que sa retraite fait que tous aspirent à le voir revenir, au plus grand profit de son crédit et même de son heureuse fortune.

Ce désir excessif de se produire est fréquent dans tous les genres de supériorités. Ainsi, on le rencontre chez la beauté, qui, par excès d'ostentation, s'expose aux critiques et se trouve bientôt punie par une diminution d'estime et enfin par le dédain.

Ah ! comme la célèbre Poppée, aimée de Néron, connut bien ce risque vulgaire et sut y échapper ! Nulle ne parvint mieux à faire valoir une rare beauté, en laissant toujours à deviner plus qu'elle ne montrait, afin de ne jamais rassasier les yeux, même les siens propres auxquels elle était avare de ses charmes. Un jour, elle donnait à voir ses yeux et son front ; un autre jour sa bouche et ses joues, sans jamais dévoiler ses autres beautés ; et c'est ainsi qu'elle acquit une renommée toujours plus grande.

Précepte important que celui de savoir se faire estimer, et de mettre

1. *Mejor se conserva en su retiro, aunque sea en el HENO de su humildad* (1646). Les éditions suivantes disent : *en el HECHO*, ce qui, tout en donnant un sens analogue, est moins pittoresque. Bien qu'ayant reculé devant la bizarrerie de la traduction littérale, nous croyons à la version HENO ; Gracián a poursuivi sa comparaison avec le verre, que l'on emballe dans du foin.

un plus haut prix à son mérite en affectant de le placer sous un voile, afin de le mieux conserver et d'accroître le désir de le voir. Ce précepte sera enseigné avec développements dans les *Avis à l'homme attentif*. Pour le confirmer, donnons ici un exemple célèbre qui démontre excellemment sa subtile efficacité. Un Indien avait apporté une grande quantité d'émeraudes, toutes de qualité égale. Il en fit estimer une par un joaillier des plus experts qui l'admira et en offrit un haut prix. Puis, il lui en montra une seconde, plus belle encore, afin de graduer l'effet; mais le joaillier rabattit de moitié son estimation, et continua de la rabattre dans la même proportion pour la troisième et la quatrième pierre, de sorte que le prix diminuait à mesure que la qualité était plus belle. L'Indien ayant témoigné sa surprise de cette étrangeté, en apprit la cause, qui nous servira d'enseignement. C'est, dit le joaillier, que les choses les plus précieuses se nuisent à elles-mêmes par leur abondance; à mesure qu'elles perdent de leur rareté, elles perdent aussi de leur estime.

Que le *discret*, s'il veut gagner une réputation durable, évite donc de se prodiguer<sup>1</sup>. Qu'il se montre extrême dans la recherche de la perfection, mais modéré dans l'ambition de briller.

### Contre les sottes affectations<sup>2</sup> (Contra la Figureria.)

#### Satire.

Ce fut pour les sages un sujet de réflexion, tandis que c'en était un de risée pour les sots, de voir Diogène courir avec une torche allumée, en plein midi, se frayant passage dans une rue encombrée de monde. Puis, il y eut un étonnement général lorsque Diogène répondit aux questionneurs: «Je vais cherchant des hommes, avec le désir d'en rencontrer un, et je ne le trouve pas.» — «Quoi! lui dit-on, et tous ces gens-là, ne sont-ce pas des hommes?» — «Non, répondit le philosophe, ce sont des figures d'hommes, mais non de véritables hommes.»

De même qu'il y a des qualités particulièrement prisées, il est aussi des défauts particulièrement saillants; celles-là nous attirent la sympathie des gens d'élite, ceux-ci le mépris universel. Or, le défaut dont nous voulons parler est un des plus notables, et justement fameux, soit par lui-même, soit par les personnages chez qui on le rencontre. Il présente autant de variétés que d'analogies, et ses adeptes sont si nombreux qu'il faut renoncer à les spécifier.

1. « *Juegue antes del basto (as de trèfle) que de la malilla.* »

2. Cp. *Oraculo*, 223.

Il y a beaucoup de gens qui offrent un but à la risée, et ceux-là surtout qui s'appliquent à se rendre ridicules par leur affectation de se distinguer des autres hommes, en recherchant une extravagante singularité qu'ils marquent en toutes choses. Il est tel personnage qui paierait cher le don de parler par l'occiput, pour ne point parler par la bouche comme les autres ; et, cela n'étant pas possible, ils transforment leur voix, ils affectent un certain petit accent, ils inventent un langage particulier, et ils adoptent pour refrain tels ou tels mots mignons, afin de se montrer originaux de toute manière. Surtout ils martyrisent leur goût, en le faussant exprès. Comme il a le tort de leur être commun avec les autres hommes, et même avec les animaux, ils veulent le corriger par des excès de singularité, qui leur valent beaucoup plus de ridicule que de prestige. Quelquefois ils boiront de l'eau de lessive en la célébrant comme un nectar ; ils délaisseront le généreux roi des breuvages pour des boissons de fantaisie, aqueuses et sirupeuses, et ils les baptiseront ambrosie, en taxant de fraîcheur agréable leur fadeur insipide. C'est ainsi que, chaque jour, ils inventent de quoi pousser plus loin leur singularité, et ils ne laissent pas d'y réussir, vu que le commun des hommes n'a aucun goût pour leurs inventions, où il ne trouve ni l'agrément ni la bonté qu'ils y vantent ; il ne leur fait donc pas concurrence, et il les laisse seuls dans leur extravagance, ou, comme d'autres la nomment, dans leur impertinence.

Telle est la sotte manière dont ils se comportent dans tout le reste. Pourtant la nécessité, ou même leur propre goût, vient quelquefois démentir leur caprice, malgré qu'ils en aient. Telle chose sera bien à leur goût, mais ils en célébreront une autre, comme ce fut le cas d'un grand adepte de cette singulière secte : buvant un vieux vin, il ne put se contenir, et s'écria : « Oh ! délicieux nectar ! Tous les sirops et toutes les liqueurs ne sont rien auprès de toi ! Quel dommage que tu sois si commun ; tu serais l'idole des princes, si eux seuls te buvaient ! »

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en fait de vices vulgaires, ces originaux n'ont plus aucune honte de ressembler, je ne dis pas même aux plus vils des hommes, mais à de véritables brutes, eux qui prétendraient en imposer comme des êtres supérieurs, dans toutes les choses de ce monde !

Dans les actions héroïques, la singularité est de mise, et rien ne donne plus de prestige aux exploits. La grandeur consiste dans l'élévation de l'esprit et dans celle des pensées. Il n'est noblesse pareille à celle d'un cœur qui ne s'abaisse jamais à la subtilité. La vertu est ce qui fait les héros, en quoi il leur sied bien de différer du commun des hommes. Les princes doivent vivre dans un tel éclat de mérites, dans une telle splendeur de vertus, que si les étoiles, quittant leur

céleste sphère, descendaient pour habiter parmi nous, elles ne vivraient pas autrement qu'eux.

A quoi servent tous les parfums de la terre, si on les allie à la saleté des mœurs? Ils peuvent bien embaumer le corps, mais non immortaliser l'âme. Nulle odeur ne vaut celle d'une bonne réputation; aucun parfum n'a une suavité égale à ceux de la renommée, qui se répandent au loin, raniment les esprits, et laissent dans le théâtre du monde une trace où se complairaient des siècles entiers.

Mais, si cette désagréable affectation rend odieux et même intraitables certains personnages, honnis par tous les gens sensés, en revanche, il en est d'autres qui parviennent à une singularité de bon aloi, précisément parce qu'ils n'ont pas voulu se singulariser, encore moins en avoir l'apparence. Cette manière de vivre conformément à l'usage, de s'accommoder au temps, de marier la gravité à l'affabilité, ce sont les qualités qui ont été si applaudies chez le comte d'Aguilar, marquis de Hinojosa, notre second Mécène. Il se faisait à tous, et ainsi il était au goût de tous. Ses ennemis eux-mêmes l'applaudirent vivant, et, mort, le pleurèrent. J'ai entendu dire de lui par bien des gens, et des plus sages: « Celui-là sait être grand, sans affecter de l'être. » Éloge digne d'un tel héros.

Il est des extravagants d'une autre espèce, qui ne sont pas des hommes, mais plutôt des caricatures. Ceux dont nous venons de parler sont désagréables; eux sont ridicules. Ils cherchent à se distinguer par leur costume, à se singulariser par leurs allures. Ils abhorrent tout ce qui est de pratique; ils montrent une sorte d'antipathie pour l'usage; ils affectent de revenir aux modes anciennes, de renouveler les choses du bon vieux temps. Il en est d'autres qui, en Espagne, s'habillent à la française, et, en France, à l'espagnole. On en voit même qui vont à la guerre en *golille*, et à la Cour en *valone*, se donnant ainsi un air de mascarade, comme s'ils tenaient à fournir pâture à la raillerie<sup>1</sup>.

Il ne faut jamais prêter à la risée, même d'un enfant, encore moins à celle des hommes d'esprit et de jugement. Pourtant il y a bien des gens qui semblent mettre tout leur soin à exciter le rire, et qui s'ingénient à servir de fable aux autres. Ils tiennent pour mal employée la journée où ils ne se sont pas signalés par quelque singularité ridicule. Mais de quoi vivrait la raillerie des uns, sans les sottises des autres? Certains vices servent de matière aux autres vices; c'est ainsi que la sottise alimente la médisance.

Mais, si la singularité frivole de l'écorce, c'est-à-dire du vêtement,

1. *Golilla* « désignait ce carcan de carton, recouvert de toile, qui emprisonnait le cou des Espagnols, et commença à être en usage dans le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle. » (Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, 3<sup>e</sup> série; *La golille et l'habit militaire*). — La *valona* était une espèce de rabat qui tombait sur le dos, les épaules et la poitrine.

est un sujet de risée, que sera-ce de la singularité intérieure, celle de l'esprit? On voit des gens à qui la nature paraît avoir chaussé le goût et l'esprit à l'envers; ils affectent cela pour ne pas faire comme tout le monde. Étranges dans leurs raisonnements, paradoxaux dans leurs goûts, excentriques en tout, ils démontrent que la pire des singularités est, à coup sûr, celle de l'entendement.

Chez d'autres, le caprice consiste en une vanité puérile, née de leur folle présomption, et redoublée par leur sottise; d'où vient qu'ils affectent, en tout et avec tous, une gravité fort déplaisante. On dirait qu'ils vous font un honneur quand ils vous regardent, et une grâce quand ils vous parlent. Il y a des nations entières qui sont atteintes de cette humeur. S'il suffit d'un seul individu de ce genre pour faire éclater le rire, que sera-ce devant un ensemble aussi ridicule?

Parler avec jugement, se conduire avec dignité, être grave dans ses mœurs, héroïque dans ses actions, voilà ce qui fait l'homme grand et vénérable, mais non d'extravagantes prétentions. Certes, notre satire ne s'adresse pas à la gravité véritable, celle qui a pour but constant de sauvegarder la dignité, de ne jamais s'exposer à des frottements où le respect s'émousse, et de conserver plus précieusement son trésor d'estime. Ce qu'elle condamne, c'est une excessive et vaine singularité qui ne se traduit que par des affectations inutiles.

Mais y a-t-il un remède assez efficace pour guérir tous ces grimaciers, et les faire redevenir des hommes? Oui, il en est un, et infaillible. Je ne parle pas de la raison qui est le remède commun de tous les maux; je m'en tiens au remède spécial de la singularité. Pour tout individu de cet acabit, ce sera d'observer un de ses semblables qui affecte, lui aussi, le paradoxe, l'extravagance, les grimaceries; puis, de bien regarder sa propre personne dans ce miroir aux défauts, en remarquant combien l'image est risible et déplaisante. Et quand notre homme aura considéré la laideur, le ridicule, les manières affectées de son sosie, ou, pour mieux dire, de lui-même, cela suffira pour lui faire détester à jamais tout genre de sottises affectations, et même pour le faire trembler devant le plus léger symptôme et la moindre menace de cette maladie.

### Contre la Fanfaronnerie (Contra la Hazañería)<sup>1</sup>.

*satire.*

Oh! le grand maître que celui qui commençait par apprendre à désapprendre! Ignorer, telle était sa première leçon; ceci importait, selon lui, autant que de savoir. Antisthène prescrivait donc à ses dis-

1. Cp. *Oraculo*, 295.



ciples de désapprendre l'erreur, pour mieux apprendre ensuite la vérité.

C'est beaucoup, sans doute, d'acquérir des qualités rares ; mais il est mieux encore de fuir les défauts vulgaires, dont un seul suffit pour les éclipser toutes, tandis que toutes ensemble ne sauraient effacer un seul d'entre eux. Une légère difformité dans les traits condamne le visage entier à se voiler, toute la beauté des autres traits étant impuisante à la corriger.

Pour ce qui est des défauts effrontés et, par suite, les mieux connus, tout homme honnêtement doué les évitera sans peine. Mais il en est quelques autres qui, bien dissimulés sous une belle apparence, prétendent passer au rang de qualités, particulièrement lorsqu'ils s'autorisent de hauts exemples.

Un de ces défauts est la fanfaronnerie, qui aspire, non au vrai mérite, mais au plus spécieux ; elle trouve faveur, même chez de grands personnages ; elle s'ingère dans les Armes, dans les Lettres, et jusque dans la vertu ; elle se rencontre aussi chez de quasi-héros, qui, en vérité, ne sont nullement des héros, car peu de chose suffit pour remplir leur bouche, ainsi que leur estomac non accoutumé aux grandes bouchées de la fortune.

Ceux-là font le plus les affairés, qui ont le moins d'affaires ; ils vont à la chasse des occasions, et ils les exagèrent ; ils cherchent à donner grand prix à leurs choses, même quand elles valent moins que rien. Prenant des airs de profondeur, ils font de tout un mystère, et d'une vétille une merveille. Toutes leurs affaires sont les premières du monde, et chacune de leurs actions une prouesse ; leur vie est pleine de prodiges, et ses événements sont des miracles de la fortune, dignes d'être célébrés par la renommée. Chez eux, rien n'est ordinaire, tout est marque exceptionnelle de courage, de science et d'heureuse fortune. Caméléons en quête d'applaudissements, ils soulèvent la risée universelle.

Tout genre de vanité a toujours été sottise ; mais la jactance est intolérable. Les hommes sages aspirent à être grands plutôt qu'à le paraître. Les fanfarons se contentent de la seule apparence, et ainsi le désir de paraître n'est pas chez eux une preuve de grandeur, mais plutôt de véritable petitesse, puisque la moindre chose paraît grande à leurs yeux.

La fanfaronnerie provient d'une petitesse vaniteuse et d'un penchant assez bas. Tous les ridicules chevaliers errants ne sont pas nés dans la Manche, on en trouve encore partout, si décrédités qu'ils soient<sup>1</sup>. On croirait que de tels hommes sont invraisemblables ; mais il en existe réellement, et si nombreux que nous en rencontrons à chaque

1. *No todos los ridiculos andantes salieron de la Mancha, antes entraron en la de su descrédito.* Jeu de mots qui paraît impossible à rendre, même par équivalent.

pas, et que nous sommes forcés d'entendre, tous les jours, le récit de leurs ridicules prouesses, bien qu'elles nous donnent l'envie de prendre la fuite. Si la superbe est toujours fastidieuse, chez eux elle devient un objet de risée, et ces gens-là, qui ont tant couru après la réputation, n'arrivent qu'à se heurter au mépris. Alors qu'ils se croient admirables, tout le monde s'en rit.

Cette vanité ne naît pas de la hauteur d'âme, mais de la bassesse du cœur, puisque ses adeptes n'aspirent pas au véritable honneur, mais à sa seule apparence, ni à de vrais exploits, mais à leur faux semblant. On en voit, par exemple, quelques-uns qui ne sont point soldats, mais voudraient se donner pour tels, qui affectent et s'efforcent de le paraître; recherchant toute occasion pour cela, et trop heureux quand elle s'offre à eux sous la forme d'enfantillages. « Ils mènent plus de bruit pour une mince aventure, grossie à plaisir, que le vaillant et heureux marquis de Torrecusa pour avoir rompu les retranchements de Fontarabie, secouru Perpignan, et défait, en tant de batailles rangées, les braves et nombreuses armées françaises<sup>1</sup>. »

D'autres jouent aux ministres d'importance, affectant le zèle, la surcharge d'occupations, hommes très forts à faire une affaire de ce qui n'en est pas une; avec eux aucun litige n'est petit; d'une motte de terre ils tirent des nuages de poussière, et d'un rien ils font grand bruit; ils se donnent pour très absorbés et comme aspirant en vain au repos, aux loisirs; ils mettent du mystère dans chacun de leurs gestes, dans chacune de leurs mines. Ils affectent de la profondeur jusque dans leurs exclamations et leurs réticences, de sorte qu'ils ont l'air de mouvoir, avec autant de fracas et beaucoup moins d'utilité, une machine plus considérable que celle de Juanelo<sup>2</sup>.

D'autres vont mendiant de menus exploits, en véritables fourmis de l'honneur; dès qu'ils ont ramassé un seul grain, qui souvent n'est qu'un grain de paille, ils vont plus haletants et plus fiers que les vaillants chevaux pie qui traînent le char brillant de Cérès<sup>3</sup>. Ils res-

1. Le passage entre guillemets ne figure, à notre connaissance, que dans la 1<sup>re</sup> édition. Il a été supprimé dès la 2<sup>e</sup> (Barcelone, 1647), afin de ne pas déplaire aux Catalans révoltés, alliés des Français. On remarque, à chacun des chapitres I, II et IV, une petite coupure opérée pour la même raison. — Torrecusa, dont Gracián exagère les succès, fut tué, ainsi que son fils, sous les murs de Barcelone en 1641.

2. Juanelo Torriano, constructeur d'une machine élévatoire des eaux du Tage, à Tolède.

3. ... *las valientes pias que tiran el pluastro de Ceres, el carro del lucimiento*. Cp. avec *Criticón*, I, 7: ... *venia hacia ellos una carrozza ... las pias que la tiraban, mas remendadas que pias, eran dos serpientes*; le carrosse est celui d'un monstre inconnu, qui paraît être le prince de la Fourberie; mais ce rapprochement (que je dois à M. Cirot) confirme que, dans notre passage, il s'agit bien de chevaux pie. Il est vrai que le char de Cérès est représenté, en général, comme traîné par des serpents ou des dragons ailés; toutefois, on peut voir dans le *Dictionnaire des Antiquités*, de Darémbert et Saglio, une figure, d'après un bronze d'Alexandrie, où le char de la déesse est attelé de quatre chevaux. Reste à savoir pourquoi Gracián leur a donné la couleur pie.

semblent aux poules qui caquetent, toute une journée, pour finir par pondre un œuf, ou à ces montagnes superbes dont les énormes flancs avortent d'une ridicule souris.

Entre ceux qui font des actions glorieuses, et ceux qui font les glorieux, il y a grande différence, et même contraste. Les premiers, plus leurs mérites sont éminents, moins ils affectent de les étaler; ils se contentent de faire, et laissent à d'autres le soin de dire ce qu'ils ont fait; et, même s'il y avait silence, leurs actions parleront assez haut. Que si un César s'est commenté lui-même, sa modestie a surpassé sa valeur, car il le fit par souci, non des louanges, mais de la vérité. Les uns donnent leurs exploits; les autres les vendent, et à prix exagéré; pour mieux en faire parade ils recourent à toute sorte d'artifices. Quand, après mille erreurs grossières et même criminelles, ils ont un succès des plus vulgaires, ils s'en glorifient, et ils le publient à son de trompe; puis, ne trouvant pas assez de plumes parmi celles de la Renommée, ils soudoient des plumes vénales, qui écriront leurs louanges avec de la boue, au grand dégoût de tous les honnêtes gens.

Toutefois, quand ces possédés de la vanité se targuent de leur néant, ils ont pour excuse leur passion qui fait, à l'ordinaire, ménage chez eux avec la sottise; mais quand un grand sot de cette espèce en engendre d'autres et plus grands encore, en leur donnant à avaler jusqu'à satiété ses lâbleries et ses extravagances, et que ces dupes lui témoignent une ignorante idolâtrie, c'est faiblesse inexcusable et vulgarité d'esprit. Je ne dis pas cela pour les politiques; si, contraints par leur dépendance, ils laissent sortir de leurs lèvres des louanges affectées, ce n'est pas qu'au fond ils soient dupes, car ils ne flattent que par malice. Puisqu'ils ne se sont pas mépris, absolvons-les du péché d'ignorance, sauf à les condamner pour celui d'adulation. Mais, quant à ceux qui font ainsi les sots, uniquement pour la satisfaction et pour le profit des autres, c'est comme s'ils plaçaient leur vanité chez autrui, en gardant la sottise pour eux-mêmes.

Les triomphes de Domitien n'étaient que de vaines parades. Caligula et Néron voulaient être acclamés pour des actions qui n'auraient rien été aux yeux d'un César ou d'un Auguste; ils se faisaient parfois conduire en triomphe pour avoir tué un sanglier, triomphe digne d'un porcher<sup>1</sup>.

Les plumes de la Renommée ne sont pas en or, parce qu'elles ne sont pas à vendre; mais elles rendent meilleur son que le plus pur métal. Elles n'ont pas de prix, mais elles en donnent un grand au vrai mérite.

1. ... por haber muerto un jabali, que no era triunfo, sino porqueria.

## L'Art d'être heureux (*Arte para ser dichoso.*)

### *Fable.*

La Fortune trompeuse compte beaucoup de mécontents, et n'a personne qui lui soit reconnaissant. Ce mécontentement s'étend jusque parmi les animaux. Mais, quel est celui qui se plaint le plus? C'est le plus simple de tous. L'âne donc allait d'assemblée en assemblée, colportant ses plaintes, et il recueillait, non seulement de la compassion, mais même de l'approbation, surtout auprès du vulgaire.

On raconte qu'un jour, conseillé par de nombreux quadrupèdes, et accompagné de quelques-uns, il se présenta à l'audience solennelle du souverain Jupiter. Là, dans cette très humble posture que prennent les sots pour rendre grâces, après avoir obtenu l'inestimable faveur de se faire entendre, il tint ce discours, mal prononcé et encore plus mal conçu :

« Très intègre Jupiter, que j'invoque comme justicier et non comme vengeur, tu as ici, devant ta majestueuse présence, le plus malheureux, et, par surcroît, le plus ignorant des animaux, qui ne sollicite pas tant la vengeance de ses injures que le remède à ses maux. Comment, ô Dieu immortel, ta justice peut-elle tolérer l'iniquité de la Fortune qui, pour moi seul, est aveugle, tyrannique et marâtre? La nature a déjà fait de moi le plus simple des animaux, ce qui est tout dire. Pourquoi la Fortune a-t-elle la cruauté de redoubler ce fardeau en y ajoutant le malheur? N'est-ce pas là violer l'usage, et fouler aux pieds toutes les règles? Elle me fait à la fois être un sot et vivre mal content<sup>1</sup>; elle persécute l'innocence et favorise la méchanceté. Le lion orgueilleux triomphe; le tigre cruel continue sa vie; le renard, cet universel trompeur, se rit de ses dupes; le loup dévorant jouit de l'impunité; moi seul, qui ne fais de mal à personne, tout le monde m'en fait: maigre pitance, beaucoup de travail, jamais de pain, toujours du bâton. Faute de soins, on me laisse malpropre, et, déjà laid comme je suis, je n'ose plus paraître devant des gens de bonne compagnie; je sers de bête de somme à des vilains, ce qui m'est le plus pénible de tout. »

Cette lamentable harangue émut grandement toute l'assistance. Quant au sévère Jupiter, qui ne connaît pas les vulgaires variations d'humeur, il retira la main sur laquelle il s'était appuyé, moins pour s'accouder que pour réserver une oreille à l'autre partie, et signifia du geste qu'on allât chercher la Fortune pour entendre sa défense.

1. Gracian fait allusion à la deuxième partie du dicton: « *Ventura de fea, y dicha de necio* », cité par lui dans l'*Agudeza*, 23. — Cp. *Oraculo*, 107 et 190.

Aussitôt, quantité de soldats, d'étudiants et de solliciteurs partirent à sa recherche, ils parcoururent de nombreux endroits sans la trouver nulle part. Ils questionnaient les uns et les autres ; personne ne pouvait les renseigner. Ils entrèrent dans le palais du Pouvoir, mais tout le monde s'y agitait à l'étourdie, avec tant de confusion et de précipitation qu'ils ne trouvèrent personne pour leur répondre, ni même pour les écouter, bien qu'ils eussent questionné beaucoup de gens. Ils se dirent alors que la Fortune ne devait pas résider au milieu d'un tel trouble, et ils ne se trompèrent pas. Puis, ils vinrent au palais de la Richesse, où le Souci leur dit que la Fortune y avait paru, mais tout à fait en passant, et seulement pour y apporter des fagots d'épines, avec quelques sacs de clous pointus. Ils entrèrent ensuite dans le châteaudeau de la Beauté, si exposée à manquer au sixième commandement, sauf à payer ses fautes au septuple<sup>1</sup> ; mais ils y rencontrèrent la Sottise et jugèrent inutile de s'informer. Ils se rendirent alors dans la maison du Savoir, où la Pauvreté leur répondit que la Fortune n'était pas là, mais qu'on l'attendait de jour en jour.

Il ne leur restait plus à visiter qu'une seule maison, isolée, à droite sur la chaussée. Comme elle était bien close, ils appelèrent. Survint, pour leur répondre, une demoiselle si belle qu'ils crurent voir une des trois Grâces. Ils lui demandèrent qui elle était. Elle répondit fort aimablement qu'elle était la Vertu. A ce moment, sortant d'une salle intérieure très retirée, apparut la Fortune, toute souriante. Les messagers lui signifièrent l'ordre de Jupiter, et elle y obéit, en prenant son vol comme à l'aveugle, ainsi qu'elle a coutume.

Elle arriva devant le trône du dieu, dans une attitude très déférente. Tous les assistants lui firent force politesses et courbettes, dans l'espoir de quelques réciprocités. — « Qu'est-ce donc, Fortune ? dit Jupiter. Chaque jour montent à moi des plaintes sur ta conduite. Je sais bien qu'il est très difficile de contenter quelqu'un, encore plus de contenter plusieurs, et impossible de contenter tout le monde. Je sais aussi que la plupart se trouvent malheureux parce qu'ils sont trop heureux ; au lieu d'être reconnaissants pour les nombreux biens dont ils jouissent, ils se plaignent pour la moindre chose qui leur manque. C'est le tort commun des hommes de ne jamais regarder chez autrui son fardeau de malheurs, mais seulement son lot de félicités, et de faire tout le contraire quand ils se regardent eux-mêmes. Dans une couronne ils admirent son éclat, son pesant d'or, mais ils ne songent pas à ce qu'elle pèse en soucis. Par conséquent, jusqu'ici, je n'ai fait aucun cas

1. *Entraron en la quinta de la Hermosura, que está muy cerca del sexto, para pagarlo por las setenas.* Il y a là un triple jeu de mots : la *quinta* est ainsi nommée parce que primitivement le colon d'une maison de campagne devait payer au propriétaire le cinquième des fruits ; *el sexto* est le sixième commandement de Dieu : « *no fornicaris* » ; *setenas* signifiait anciennement la condamnation au septuple du dommage causé.

des plaintes des hommes, mais aujourd'hui celles de cet animal, si infortuné à tous égards, ne manquent pas d'une certaine apparence. »

La Fortune jeta un regard sur l'âne, et commença de sourire; mais, se rappelant où elle était, elle se contint, et dit, en affectant le plus grand sérieux: «Souverain Jupiter, il me suffira d'un mot pour me justifier, et ce mot, le voici: puisque c'est un âne, de quoi se plaint-il?» Tout l'auditoire rit à cette réponse, et Jupiter lui-même y applaudit; pour la confirmer, et pour donner au sot accusateur une leçon plutôt qu'une consolation, il dit à l'âne:

«Pauvre animal, tu n'aurais jamais été aussi misérable, si tu avais été plus avisé! Va-t'en, et efforce-toi, à partir de ce jour, d'être alerte comme le lion, prudent comme l'éléphant, rusé comme le renard, et méfiant comme le loup. Sache choisir les bons moyens, et tu arriveras à tes fins.» Puis, élevant la voix, Jupiter ajouta: «Mortels, tous tant que vous êtes, désabusez-vous, et apprenez qu'il n'y a ni fortune, ni infortune, mais prudence et imprudence<sup>1</sup>.»

VICTOR BOUILLIER.

1. C'est là un thème favori de Gracián; cp. *Oraculo* 21, 31, 64, 193, 285. Thème très ancien; citons seulement Juvénal, bien qu'il soit loin d'en avoir la priorité: «*Nul- lum numen abest si sit prudentia.*» (Sat. II.)

## VARIÉTÉS

### Roscidæ valles.

Un très curieux article de M. Saroïhandy sur la *Légende de Roncevaux*, paru dans l'*Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal*, me décide à rédiger une note à laquelle je pensais depuis longtemps, mais que l'annonce d'une contribution de M. J. Bédier au même recueil, « Sur la Chanson de Roland en ses relations avec l'Espagne », m'avait fait négliger, comme très certainement destinée à perdre du coup toute valeur et tout intérêt.

Dans le passage qui a trait au désastre de Roland, la Chronique léonaise ou, comme préfère l'appeler M. Menéndez Pidal, *Najerense* (§ 13), coïncide quant au sens, et d' temps en temps quant à la lettre, avec la Chronique dite de Silos<sup>1</sup>. Elle n'a en somme qu'une addition digne d'attirer l'attention : *in roscidis vallibus*.

Abstraction faite des réflexions hostiles à Charles et aux Francs, le texte silésien ou soi-disant tel<sup>2</sup>, avec lequel, ici comme ailleurs, a d'étroits rapports la Chronique léonaise, est lui-même (exclusivement, semble-t-il) constitué de deux éléments, français tous deux, ce qui est remarquable. La dernière partie provient, M. Bédier nous l'a expliqué (*Légendes épiques*, t. III, p. 379, 2<sup>e</sup> éd.), de la *Vita Karoli*<sup>3</sup>; la première, des *Annales qui dicuntur* (à tort du reste) *Einhardi*<sup>4</sup> combinés

1. Le P. Zacarías García Villada reproduit le passage dans son édition de la *Crónica de Alphonso III*. Il conviendrait de mettre une virgule après et non avant *multis*, ou de corriger en *multi*. D'autre part, et l'on verra plus loin l'importance du détail, c'est *roscidis* et non *ruscidis* que porte le ms. A. 189 (f<sup>o</sup> 32) de l'Acad. de l'Histoire. Le G. 1 est d'ailleurs conforme, si j'ai bien relevé les variantes.

2. J'ai battu en brèche l'identification de la *Domus Seminis* avec le monastère de Silos. Tout le monde n'est pas de mon avis, mais certains m'ont donné encore plus raison que je ne l'espérais : voir la *Introducción a la Historia Silense*, par M. Gómez-Moreno, Madrid, 1921.

3. Nous avons maintenant pour ce texte l'édition de M. Halphen (*Eginhard, Vie de Charlemagne*, dans *Classiques de l'Histoire de France*, Paris, Champion, 1923).

4. Je mets en italiques les mots qui leur sont empruntés par le texte silésien : « (777) Venit eodem in loco ac tempore ad regis praesentiam de Hispania Sarracenus quidam nomine Ibin al Arabi cum aliis Sarracenis sociis suis dedens se ac civitates, quibus eum rex Sarracenorum praefecerat. (778) Tunc ex persuasione praedicti Sarraceni spem capiendarum quarundam in Hispania civitatum haud frustra concipiens congregato exercitu profectus est superatoque in regione Wasconum Pyrinei iugo, primo Pompelonem Navarrorum oppidum adgressus in deditionem accepit. Inde

avec la même *Vita Karoli*. Une confrontation nouvelle de ces textes et de quelques autres ne servirait à rien ici, car ce que je me propose de noter, c'est tout simplement que dans aucun il n'est question de *Roscidis vallibus*.

Je crois avoir montré (*Bull. hisp.*, 1914, p. 24; p. 95 du tiré à part) que la Chronique léonaise est passée par des mains clunisiennes. Il ne serait donc pas étonnant qu'on y rencontrât des emprunts faits au Pseudo-Turpin, dont M. Bédier a si bien montré les attaches avec Cluny (t. III, p. 90), et qui, suivant le même érudit, fut composé vers 1140-1150 (t. III, p. 68) : la date la plus récente insérée dans notre Chronique est 1159 (*Bull. hisp.*, 1909, p. 260); il n'y aurait donc pas impossibilité. En fait, il paraît difficile d'affirmer un rapport; et ce n'est pas, à coup sûr, du Pseudo-Turpin que vient la dénomination *Roscidis vallibus* : on n'y rencontre que *Runcievallis*, *Runcievalle*, *Runcievallem* (p. 18, 41, 42, 45, 52 de l'éd. Castets).

On trouve *Roscidia valle* dans un auteur flamand du XIV<sup>e</sup> siècle que cite M. Bédier (t. III, p. 285); mais on le voit déjà dans le poème latin bien connu qui fut composé entre 1199 et 1215<sup>1</sup>,

Domus ista dicitur *Roscidæ*<sup>2</sup> *vallis*,

et antérieurement encore dans le poème que cite M. Saroïhandy (p. 272), poème qui daterait de la fin du XI<sup>e</sup> siècle et qui servait de préface à un *Livre de Job* offert aux moines de Conques par Pierre d'Andouque, évêque de Pampelune, « véritable fondateur de Roncevaux », dans l'entourage duquel aurait été rédigée la première *Geste de Roland* :

Publicus est callis locus alter *Roscida vallis*.

Il y a des chances pour que ce soit là la forme latine que lui donnaient les clercs sur place, et qui se propagea livresquement ou grâce

Hiberum amnem vado traiciens *Caesarouigstam* praecipuam illarum partium civitatem accés it acceptisque, quos Ibin al Arabi et Abuthaur quosque alii quidam Sarraceni obtulerunt, obsidibus Pompélonem revertitur. » Ed. Kurze, 1895, p. 49-53. (*Scriptores Rerum Germanicarum: Patr. lat.*, t. CIV, col. 408) C'est ce que M. Halphen appelle les *Annales royales*, 2<sup>e</sup> rédaction (voir ses *Études critiques sur l'histoire de Charlemagne*, dans *Revue historique*, 1917; tiré à part, 1921); il les cite, p. 29 de son *Eginhard*, en marquant les emprunts de celui-ci, car il les considère comme la source d'Eginhard lui-même dans la *Vita Karoli*. M. Pio Rajna, dans l'*Homenaje a Menéndez Pelayo*, t. II, p. 285, commente, outre ce texte et celui de la *Vita Karoli*, un passage des *Annales Laurissenses maiores* (c'est le nom qu'on donnait autrefois à la 1<sup>re</sup> rédaction des *Annales royales*) dont Kurze donne le texte en regard du précédent (de même, *Patr. lat.*, col. 407), et avec lesquels la Chron. de Silos n'a pas de parenté. « Il suffit de mettre en parallèle les *Annales royales* primitives, les *Annales royales* remaniées et la *Vie de Charlemagne* pour observer d'un bout à l'autre, avec une parfaite netteté, une progression continue du premier au deuxième texte et du deuxième au troisième » (Halphen, *Ét. crit.*, p. 80 du tiré à part). C'est particulièrement frappant pour ce qui concerne les événements d'Espagne.

1. Fita, dans *Bull. Acad. de la Hist.*, t. III, p. 310; cf. Bédier, t. III, p. 310.

2. Génitif (*Roscidæ*).



aux relations entre monastères<sup>1</sup>. Le Pseudo-Turpin a simplement latinisé la forme vulgaire *Roncesvalles* (esp.), *Rencesvalls* (Chanson de Roland<sup>2</sup>): serait-ce parce qu'il l'a empruntée directement à la *Chanson*? On trouve du reste une forme équivalente dans les documents: *Ronzasvals* dans la donation du comte de Erro (1100-1114 citée par Bédier, t. III, p. 315); *Ronsasvals* dans celle de Sancho de la Rosa (*ibid.*, p. 317).

L'une et l'autre dénomination étaient connues. Pourquoi est-ce la forme littéraire, artificielle, poétique, qui est passée dans la Chronique léonaise? C'est en tout cas la première fois qu'une chronique latine nomme ainsi l'endroit où fut tué Roland.

*In Roscidis vallibus*: l'interpolation dans le texte silésien a son prix. C'est la localisation du champ de bataille: localisation érudite et cléricale sans doute, comme le prouve la forme employée, mais empruntée à la tradition établie, à la renommée vivante dans le monde des couvents.

Pourquoi ce pluriel? Peut-être à cause de la forme romane *Roncesvalles*, qui semble elle-même un pluriel

Enfin que signifie donc *Roscida vallis*? Le mot *ruscida* pourrait être un adjectif tiré de *ruscum* ou *ruscus*, que Forcellini traduit *gallice* par « houx » et « petit houx », car il en distingue deux variétés. Nos dictionnaires de classes rendent par « fragon épineux ». Il servait, comme aujourd'hui le « vime », à attacher la vigne :

... Necnon etiam aspera rusci

Vimina ..

(Georg., II, 412.)

*Roncesvalles*, d'après M. Menéndez Pidal, c'est *Rumicis vallis* (*Manuel de gramm. hist. esp.*, 5<sup>e</sup> éd., § 74, 6); c'est ce que nous appelons la « patience », mais c'est le mot qui a donné en français « ronce ». Ce seraient donc deux appellations voisines.

Mais c'est *ruscida* et non *ruscida*<sup>3</sup>, que j'ai trouvé dans les exemples connus de moi; et cela ne peut signifier que « couvert, garni de rosée ». Comme nous la trouvons d'abord dans des vers, il est naturel de supposer que cette transcription latine a été faite avec plus de fantaisie et de poésie que de sûreté étymologique. Le bon moine qui l'avait inventée n'en devait pas être peu fier. Elle eut du succès comme on voit, et elle concurrença la forme *Runciavallis*, qui est celle que donne le « Guide des pèlerins » édité par le P. Fita<sup>4</sup> et qui devait être la transcription latine immédiate et simplette du nom du lieu. *Roscida*

1. Celui de Najera, où la Chronique léonaise semble avoir subi les retouches qui concernent ce monastère, était du reste sur la route de Saint-Jacques.

2. Voir l'édition Bédier (Paris, Piazza).

3. Cf. plus haut, p. 375, n. 1. Je ne vois pas du tout pourquoi le P. García Villada a imprimé *ruscidis*.

4. Cf. Bédier, t. III, p. 318, 319.

*vallis* était la transcription noble, vraiment lettrée, mais tout à fait inexacte, car, si tel eût été le nom latin original, il eût abouti à quelque chose comme *Rucivallis*<sup>1</sup> (nominatif).

A moins qu'il ne s'agisse en fait de deux lieux différents ! Je ne le crois pas. Nous sommes tout bonnement en présence d'une déformation érudite d'un nom topographique populaire, comme on en trouve à chaque instant dans les chroniques latines, du moins en Espagne.

*Roscidaevallis* (génitif) dit encore Luc de Tuy (vers 1236)<sup>2</sup>, qui a peut-être eu connaissance de l'interpolation de la Chronique léonaise, mais peut aussi s'être renseigné à une autre source, car il fait intervenir là Bernardo del Carpio, dont ne parlent ni la Chronique silésienne ni la Chronique léonaise.

Rodrigue de Tolède (IV, 10) parle de *Hospita vallis*, de *Vallis Caroli*, mais non de *Rucivallis*, ni de *Roscida vallis*<sup>3</sup>.

G. CIROT.

1. *Roscīdus* > *rucio*, d'après Pidal, § 41. Pour Meyer Lübke, c'est une combinaison de *lucidus* + *russus* qui a donné *rucio* (I, 589). Quant à *rocio*, c'est le verbal de *rociar* (*rosceidus* + *are*), d'où l'accent sur la pénultième.

2. « Vnde transiectis etiam *Roscidae vallis* montibus subdidit imperio suo Gothos, etc. » (p. 75, l. 25 de l'édition Schott); « Transierat iam quidem Carolus in primo suorum agmine Alpes *Roscidae vallis* dimissa in posteriore parte exercitus manu... » (p. 75, l. 36). *Roscidae vallis* dans le ms. Hh 98 de la Bibl. Nac. de Madrid.

3. M. E. Bourciez a bien voulu me communiquer les réflexions suivantes :

« *Roscida vallis* est une assez jolie invention (à origine sans doute monachale); cela fait une fin d'hexamètre, et pourrait à la rigueur s'appuyer sur les vers 2225 du *Roland* : « En Rencesvals ad une ewe curant ».

» \**Ruscida* (que vous ne trouvez du reste nulle part) serait une sorte de variante se rapportant plus ou moins à *rumex*. Mais *Runicis vallis*, qu'adopte M. Pidal, est d'une singulière latinité, même pour le Moyen-Age.

» Il se peut que *Rucivallis*, donné par le « Guide des Pèlerins », soit une transcription assez exacte du nom populaire. Mais à quoi répond ce *Runcia*? Puis, quelle importance faut-il attacher à ce que le ms. d'Oxford a en somme *Rencesvals*?

» Tout cela est fort obscur. »

De son côté, M. Halphen me dit ceci : « Le premier remaniement de la *Chanson de Roland* nous impose l'étymologie « vallée des ronces »; sans quoi l'épisode fameux des buissons d'épines qui fleurissent sur les corps des chrétiens, et restent obstinément « pognanz et aspres » et sans fleurs sur les corps des païens (Bedier, t. III, p. 324-325) demeurerait inexplicable : c'est une légende inspirée par l'état des lieux. »

# UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

---

## Programmes pour les concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1927.

PREMIÈRE QUESTION. Le gongorisme et le cultisme en Espagne.

1. Las mejores poesías de Góngora (Collection « Páginas selectas de Literatura castellana », Saenz de Jubera hermanos, Madrid, 1918, 1 pta) : *Sonetos* 2, 4, 6, 13, 22, 33; *Cançiones* 1, 3, 5; *Letrillas* 4, 5, 8; *Romances* 1, 3, 5, 16, 17, 20, 23, 33; *Fábula de Polifemo y Galatea*.

2. Cascales, *Cartas filológicas*, Década I, Epístola VIII « Sobre la oscuridad del *Polifemo y Soledades* de D. Luis de Góngora », et la suivante, Epístola IX (*Bibl. de Aut. Esp.*, t. LXII, p. 480-481).

3. Jauregui, *Discurso poético* (extraits qu'en donne Menéndez y Pelayo dans son *Historia de las ideas estéticas en España*, t. III, p. 494-504, Madrid, 1896).

4. Lope de Vega, *Epístola a Don Francisco de Herrera Maldonado* (de *La Circe*; *Bibl. Aut. Esp.*, t. XXXVIII, p. 407-409); *Epístola al doctor Gregorio de Angulo, regidor de Toledo* (de *La Filomena*; *Bibl. Aut. Esp.*, t. XXXVIII, p. 415-417).

5. Quevedo, *La Culla latiniparla\** (*Bibl. Aut. Esp.*, t. XLVIII, p. 418-422); Dédicace de l'édition des *Obras* de Luis de León « Al Excelentísimo señor Conde Duque, gran Canciller, mi señor » (*Bibl. Aut. Esp.*, t. XLVIII, 484-488).

DEUXIÈME QUESTION. Goya et les mœurs de son temps.

1. Ramón de la Cruz, *Las majas vengativas\**; *La Plaza mayor\**; *La Pradera de San Isidro\**.

2. José Somoza, *Usos, trajes y modales del siglo 18*. El retrato de Pedro Romero. El pintor Goya y lord Wellington. La justicia en el siglo pasado.

3. Alarcón, *El sombrero de tres picos\**.

4. Angel Salcedo Ruiz, *La época de Goya* (éditorial S. Calleja).

TROISIÈME QUESTION. Le rayonnement du lyrisme romantique dans l'Amérique de langue espagnole.

*Antología de poetas hispano-americanos*, publicada por la Real Academia Española.

T. I. D. Ignacio Rodríguez Galván, *Profecía de Guatimoc*.

— D. Manuel Carpio, *Napoleón en el Mar Rojo*.

— D. Manuel de Acuña, *Ante un cadáver*.

T. II. D. José María de Heredia, *En el Teocalli de Cholula\**;  
*Niagara\**.

— D. Gabriel de Concepción Valdés (Plácido), *Plegaria a Dios\**.

— Doña Gertrudis Gómez de Avellaneda, *A él\**; *La Cruz\**.

— D. Andrés Bello, *Silva americana\**; *La agricultura en la zona torrida\**; *La oración para todos\**.

T. III. D. Julio Arboleda, *Al Congreso de Granada*.

— D. José Joaquín Olmedo, *La victoria de Junin*.

— D. Carlos Augusto Salaverry, *Acuérdate de mi*.

T. IV. D. Esteban Echeverría, *Allá juventud argentina*.

— D. Olegario Victor Andrade, *Atlántida*; *Canto al porvenir de la raza latina en América*.

AUTEURS SUPPLÉMENTAIRES :

*Poema de mio Cid*; *El cantar del Destierro*.

*Don Quijote*, I, 18-19\*.

Espronceda, *El diablo mundo* (prologue et chant I)\*.

B. Pérez Galdós, *Alma y vida*.

AUTEUR LATIN : Cicéron, *Lelius*.

Le programme du certificat comprend les textes marqués d'un astérisque, plus Gabriel Miró, *El libro de Sigüenza*.

### Concours de 1926.

Les concours de 1926 ont donné les résultats suivants :

AGRÉGATION : 1° M. Davée ; 2° M<sup>lle</sup> Marsan.

CERTIFICAT D'APTITUDE : 1° M<sup>lle</sup> Agnès ; 2° M<sup>lle</sup> Cazeaux.

Pour la première fois un candidat a eu à être interrogé en arabe pour la langue complémentaire à l'oral de l'agrégation.

## BIBLIOGRAPHIE

---

*El Rey Rodrigo en la Literatura*, por Ramón Menéndez Pidal.

Madrid, Tip. de la « Rev. de Arch., Bibl. y Museos », 1924-1925, 247 p in-8°.

Une publication du maître Pidal est toujours un événement qui compte, dans les annales de l'hispanisme. Celle-ci<sup>1</sup>, outre qu'elle est, comme la *Leyenda de los Infantes de Lara*, un travail d'ensemble sur une légende à travers douze siècles d'histoire et de littérature, a ceci de remarquable tout d'abord, qu'elle reprend un sujet traité il y a vingt ans par le frère même de l'auteur, D. Juan<sup>2</sup>. Pas plus que ses propres productions, D. Ramón n'a craint de remettre sur le chantier celle d'un auteur qui lui était si cher, et dont il honore la mémoire en complétant ou renouvelant son œuvre.

Pour suivre la légende jusque dans ses ancêtres allemands, français et italiens au xix<sup>e</sup> siècle, jusque dans les *Rimes héroïques* qu'un poète belge a publiées en 1922, il fallait non seulement une documentation patiemment étudiée, mais une idée directrice comme celle qui se fait jour peu à peu et se formule nettement dans la conclusion : c'est que, malgré plus de personnalité peut-être, les auteurs modernes, en face d'une légende souvent reprise, se trouvent dans la même situation que ceux du Moyen-Age ; ce qui revient à dire que, même pour ceux-ci, la force du traditionalisme n'empêche pas des initiatives que nous serions assez enclins à ne croire chez eux que fort peu importantes. A toutes les époques il y a dans l'histoire d'un même thème littéraire qui se prolonge ou se survit ainsi, des à coups, des innovations qui le font dévier, le transforment presque du tout au tout. Ce sont ces transformations qu'il est extraordinairement intéressant et instructif de constater les unes après les autres, avec les circonstances qui les expliquent dans la mesure du possible, avec le comment et le pourquoi.

Parmi les étapes les plus notables de la légende du roi Rodrigue

1. Tiré à part de la *Rev. de la Acad. Esp.*

2. *Leyendas del último Rey godo*, Madrid, Tip. de la Rev. de Arch., 1906 (Nueva edición corregida).

figure celle que l'on trouve dans la Chronique de 1344. M. R. Menéndez Pidal en a donné la teneur, d'après le ms. de la Biblioteca de Palacio 2-I 2, dans son *Catálogo* (p. 26 sq. de la 1<sup>re</sup> éd., p. 55 sq. de la 3<sup>e</sup>); M. J. J. Nunes a publié dans la *Revista Lusitana* de 1919 (n<sup>o</sup> unique 1-4) le morceau qui y correspond dans le ms. de l'Académie des Sciences de Lisbonne, dont j'avais moi-même extrait maint passage pour illustrer la *Chronique latine des Rois de Castille* (*Bull. hisp.*, 1912, p. 244 sq.; 1917, p. 103 sq., 243 sq.); enfin une partie du même morceau (l'histoire de la Cava, ou Alataba), d'après le ms. portugais de la Bibliothèque Nationale de Paris, a été donnée par moi dans le *Bulletin hispanique* de 1919 (p. 297-306). Et j'ai la satisfaction de voir M. Menéndez Pidal opiner (p. 62), comme moi-même, qu'il ne peut être question ici, comme l'avaient pensé son frère et Menéndez Pelayo, d'une prosification de *cantar*.

G. CIROT.

*Libro de los Fueros de Castiella*, publicado por Galo Sanchez, Universidad de Barcelona, Facultad de Derecho, Barcelona, 1924, xvi-167 pages petit in-8<sup>o</sup>.

L'éditeur annonce dans une introduction sommaire un article « minucioso y documentado » qui doit paraître dans l'*Anuario de Historia del Derecho Español*. Nous n'avons donc pour le moment qu'à signaler ce petit volume, qui nous donne pour la première fois un texte très curieux, très savoureux et très instructif.

L'origine en remonte au temps de Ferdinand III et il dut être élaboré à Burgos; de là le nom de *Fuero de Burgos* qui lui a été donné inexactement et qui figure du reste au dos du manuscrit du xiv<sup>e</sup> siècle d'où dérivent les autres. C'est ce ms. que M. Galo Sánchez a reproduit. Laissons au professeur de Barcelone le soin de mettre en lumière l'intérêt de ces 308 *titulos*, qui sont les uns « por fuero » et les autres « por fasannya ». Ces derniers sont des façons de faits divers; comme qui dirait une gazette des tribunaux, où l'on voit comment rendaient la justice, pas d'une main douce, certes, le roi Ferdinand III ou son fils Alphonse, Diego López de Haro ou son fils Lope Díaz, ou l'évêque de Burgos, ou les alcaldes; et l'on est souvent surpris de la subtilité des motifs.

Le commentaire sera bien utile, et l'on sera reconnaissant à l'éditeur de nous le donner après avoir fourni le texte. Entre autres *fasannias* plutôt déconcertantes, je citerai celle du « caballero de Ciudad Rodrigo » (§ 116), qui, ayant surpris sa femme avec un homme, et tué celui-ci, fut condamné à être pendu parce qu'il n'avait pas tué la femme avec.

G. CIROT.

*Les textos españo'es y gallego portugueses de la Demanda del Santo Grial*, por R. Bohigas Balaguer (*Revista de Filología Española*, Anejo VII). Madrid, 1925, 151 pages.

Ce travail, paru après celui de Karl Pietsch, dont il a été rendu compte dans notre précédent numéro (p. 186), a été élaboré antérieurement et d'ailleurs conçu d'une façon bien différente, puisque, contrairement à M. Pietsch, M. Bohigas se préoccupe des rapports des versions espagnoles et galaico portugaises avec les textes français. Il démontre que c'est la refonte du Pseudo-Borron qui a été adoptée dans la péninsule. Il discute d'ailleurs les conclusions de M. Pietsch en examinant les arguments de celui-ci, particulièrement ceux que nous avons relevés; et sa conclusion est celle-ci :

Nosotros, en síntesis, no damos como absolutamente evidente la prioridad de la versión española sobre la gallego-portuguesa, aun cuando encontramos mayor número de probabilidades en favor de la primera (p. 94).

Il y a là une étude très fouillée, avec des confrontations de textes et des appendices qui permettront au lecteur de se faire par lui-même une idée de la question, fort compliquée on le sait.

Une autre conclusion intéressante, et qu'on peut accepter provisoirement, c'est que, avant 1313, date de l'original auquel remonteraient tous les textes espagnols et portugais de la *Demanda del Santo Grial*, on ne voit pas que les thèmes de la matière de Bretagne aient été connus en dehors d'un cercle restreint et aient eu une influence sur la littérature espagnole.

G. CIROT.

*Els Madrigals i la Missa de difunts d'En Brudieu*, transcripció i notes històriques i crítiques per Felip Pedrell i Mn. Higiní Anglès, prev. Publicacions del Departament de Música de la Biblioteca de Catalunya, I. Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, Palau de la Diputació, 1921. 246 p. in-4°. 20 ptas.

En Brudieu est qualifié de *cantor francès* par le premier document (27 déc. 1538) qui parle de lui dans les livres des Archives capitulaires de la Seu d'Urgel, où il fut *mestre de cant* jusqu'en 1591, à part trois interruptions de quelques années. Il venait (nous apprend M. Pero Pujol dans un appendice à la biographie rédigée par M. Higiní Anglès) du diocèse de Limoges. Il semble que pas mal de Français vinrent à cette époque s'établir à Urgel ou dans les environs. En Brudieu, ajoute M. Pujol, ne reçut les ordres majeurs qu'en 1546; jusque-là il n'avait que la tonsure. La date de sa prêtrise (Noël 1546) est fournie par un document où il dénonce à l'Inquisition une conversation hétérodoxe d'un de ses compatriotes: c'était un convaincu.

C'est la vie et l'œuvre de ce Français que l'illustre Felip Pedrell et M. Higiní Anglès ont tirée de l'oubli dans une étude très approfondie, suivie du texte et de la musique de ses *Madrigals* et de sa Messe de défunts.

La Seu d'Urgel était riche, nous explique M. Anglès, et ses chanoines bien traités. Chacun avait droit à une mule, un serviteur et, par roulement, quatre mois de vacances chaque année : de quoi rendre envieux plus d'un universitaire d'aujourd'hui, à supposer que les universitaires d'aujourd'hui puissent être mis sur le même pied que les chanoines de jadis. Seulement il y avait les matines, qui, au temps d'En Brudieu, se chantaient la nuit, sauf du début de janvier à Carnaval, et dont on n'était dispensé qu'après trente ans de service.

Autant la vie y était, somme toute, confortable, autant le culte y était célébré avec magnificence, et le chant particulièrement soigné. Les livres de chœur étaient faits de beau et coûteux vélin qu'on allait acheter à Toulouse. A partir de 1579, un examen de lecture et de chant, dans le chœur même de la cathédrale, fut imposé à quiconque voulait être *beneficiat*.

En Brudieu était venu avec quatre *cantors* français : preuve que la situation était bonne, et le lieu bien famé<sup>1</sup>. Ses acolytes étaient-ils des candidats au poste de *preveners*, jeunes chantres constituant une maîtrise ? Celle de la Seu était précisément formée de quatre jeunes garçons qu'on gardait, comme on fait encore dans bien des maîtrises, jusqu'à l'adolescence, et qui vivaient dans la maison du *mestre de cant*, responsable de leur bonne éducation comme de leur instruction musicale. Mais à cette petite maîtrise s'adjoignaient, pour le chœur, outre l'organiste, quatre à huit *cantors*, quelques-uns prêtres ou *beneficiats*. On voit de quels moyens, réduits en somme, disposait le maître. Heureusement les chantres étaient stables et assuraient la continuité.

En Brudieu fut, pendant une de ses absences d'Urgel, en 1578, *mestre de cant* à Santa María del Mar de Barcelone. Il put là connaître beaucoup de musique sacrée, et à coup sûr les *Madrigals* d'En Vila ; l'église elle-même lui fournissait une riche collection, si l'on en juge par des inventaires du temps, où figurent Palestrina, Victoria, Penyalosa, Morales.

Il devait retourner à Barcelone en 1585 pour y faire imprimer *certes obres de musica*. Il s'agissait des *Madrigals*, pour lesquels le chapitre de la Seu lui accordait 100 ducats en vue de l'impression par Hubert Gotard<sup>2</sup>, et qu'il dédia « por orden del cabildo » au duc de Savoie, Charles-Emmanuel, qui passait alors par Barcelone pour aller

1. Un autre français, en 1581, est engagé comme *contrabaix*.

2. Le même éditeur, nous dit M. Pedrell, avait publié l'année précédente le *Liber primus Nicasii Corita chori S. Metropolitanæ Eccl. Tarraconensis Magistri, Motectorum*.



à Saragosse épouser la seconde fille de Philippe II. En Brudieu put même, durant son séjour, entendre les chanteurs de la chapelle du prince, unis à ceux de la Seu de Barcelone. Il eut aussi le plaisir d'assister aux fêtes célébrées pour le retour du même prince, qu'accompagnaient cette fois sa femme et son beau-père, et nous savons par la *Relación* de Henri Cock (publiée par Morel-Fatio et A. Rodriguez Villa), comme par les *Dietaris* et les *Deliberacions* de la *Generalitat* et de l'*Ajuntament*, que ces fêtes très brillantes eurent un caractère très populaire : elles furent d'autant plus intéressantes pour le vieux musicien venu de la montagne pyrénéenne. C'est à l'Escorial que M. Pedrell a trouvé un exemplaire des *Madrigals*, au nombre de 16, dont 11 en castillan, 5 en catalan. Le texte de deux de ces derniers est emprunté, au moins partiellement, à Auzias March ; et il y en a un qui est intitulé *Los gosos de Nuestra Señora*, thème qu'a traité, on le sait, l'archiprêtre de Hita, avec cette différence, que les joies de la Vierge sont, pour celui-ci, des événements de sa vie (annonciation, nativité, etc.), tandis que dans le texte choisi par En Brudieu, il s'agit de joies plus mystiques encore, et le développement en est, si l'on peut dire, plus abstrait. C'est du reste là un caractère qui se retrouve dans plusieurs de ces compositions. Il y en a cependant de beaucoup plus simples et naïves :

- (IV) Dam' un remedio Costança...
- (V) L'Amor y la Majestat  
se lienen malas entrañas  
y por hazer l'amistat  
quieren jugar a las cañas...
- (VI i VII) Qué sientes dime Pasqual...
- (VIII i IX) Del amor se va riendo  
Armilda gentil pastora...
- (X) Zagala la mas linda y bella...

Une autre célèbre la victoire de Lépante. Comment En Brudieu les a traitées, c'est ce qu'il faut voir dans l'exposé suggestif du maître Pedrell, en suivant la partition reproduite tout au long. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que dans plusieurs d'entre elles on trouve des airs très catalans et encore vivants :

Que la tonada *és de casa*, que *és nostra*, tan de la terra nostra que àdhuc es senten deixalles d'aqueixa melodia en alguna comarca catalana; ella ha deixat arrels tan fortes, que fins a penetrat en follies i corrandes populars profanes ben fàcils de distingir (sur les *Gosos*).

Qui no endivina el caient melangiós de tantes cançones de la terra (sur III, *Pues que se no se pued'hazer, Lo quem querer dessea...*)

Cette allure populaire, nous le savons, n'était pas une nouveauté : au temps d'Isabelle et en Castille, Fr. Ambrosio Montesino avait donné le ton ; mais elle rend attachante l'œuvre d'En Brudieu.

On remarquera également la façon dont En Brudieu introduit (*Las Cañas*) les vers :

Que buena carrera dió  
Y que lança que metió  
Y quan bien la rodea !

Toute cette composition est d'ailleurs extrêmement curieuse par les contrastes rythmiques et mélodiques.

La *Missa defunctorum cum quatuor vocibus* a été retrouvée à Urgel, en manuscrit<sup>1</sup>, par M. H. Anglès, qui la reproduit intégralement (le manuscrit est du reste très correct, ce que n'est pas l'imprimé des Madrigaux) et la commente avec finesse, donnant même l'analyse de sa structure musicale dans un développement dont malheureusement je ne puis qu'admirer la richesse et l'ingéniosité.

Un chapitre du même M. Anglès essaye de définir le caractère distinctif de la musique d'En Brudieu et tend à montrer principalement les analogies entre la Messe et les Madrigaux. Là encore j'aime mieux m'avouer tout de suite convaincu. J'en retiendrai seulement ce qu'on nous dit des hardiesses (*atrevements avençadissims*) du maître de chapelle d'Urgel :

Segurament ni En Palestrina ni En Victoria, ni cap dels mestres espanyols, usaren mai tanta llibertat de procediments com el nostre Brudieu...

Il vaut donc la peine de l'étudier et, pour cela, de lire l'ouvrage que lui ont consacré deux maîtres réputés. C'est tout ce que je me proposais de faire. Mais j'ai un double regret : ne pouvoir le faire avec compétence et ne l'avoir pas fait plus tôt.

G. CIROT.

**J. Leite de Vasconcellos**, *A Figa, Estudo de etnografia comparativa, precedido de algumas palavras a respeito do « sobrenatural » na medicina popular portuguesa*. Porto, 1925, 133 p.

Ce remarquable essai d'ethnologie comparée a été composé par M. Leite de Vasconcellos à l'occasion du premier centenaire de l'École de Chirurgie de Porto. Il a tant produit dans d'autres domaines qu'on ne se douterait pas qu'il exerçait la médecine en 1887, quelques mois avant d'être nommé conservateur de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne. Il est à présumer que dès cette époque l'orientation de son esprit l'entraînait vers la philologie, puisque sa thèse de doctorat porte déjà sur *l'Évolution du langage*. Le sujet présentait pour ses auditeurs, dont certains furent ses auxiliaires dans des recherches d'eth-

1. Il est dommage que M. Henri Collet, qui parle (p. 310 sq.) des *Madrigals* dans sa thèse sur *Le mysticisme musical au XVI<sup>e</sup> siècle* (Paris, Alcan, 1913), ne l'ait pas connue.

nographie, un intérêt local. C'est en effet aux environs de Porto, dans la région de Gondomar et d'Avintes, que l'on continue de fabriquer ces mains d'or, d'argent, d'ivoire, de nacre, de corail, de jais, de terre cuite, qui font encore aujourd'hui, dans les foires et peut-être même dans les *romarias*, l'objet d'un commerce important. L'étude de M. Leite de Vasconcellos sur la *figue* apporte beaucoup plus que ne promet son titre. Elle s'étend à l'Europe entière et permet de remonter jusqu'aux Égyptiens. C'est un modèle d'investigation rigoureusement conduite par la méthode inductive. On part du folklore, de la littérature *de cordel*, on franchit, après le dernier texte portugais du XIII<sup>e</sup> siècle, la période obscure où tout document littéraire ou populaire fait défaut, pour se retrouver en pleine civilisation antique. La conclusion, nous faisant parcourir en sens inverse le même chemin, établit comment un geste licencieux, de signification sexuelle à l'origine, est devenu un procédé magique, une amulette contre le mauvais œil, les sorcières et le diable, un moyen de témoigner son mépris, de formuler une restriction mentale, de souligner un refus pour se changer, finalement, en un simple artifice de coquetterie, en un bibelot cosmopolite disputé par les collectionneurs. Ce court essai, qu'il sera difficile de surpasser, montre à quelle précision rigoureuse peuvent conduire les méthodes conjuguées de la philologie et de l'ethnographie. Le sujet intéresse au premier chef les hispanisants, car les allusions à la *figue* sont très nombreuses dans les littératures espagnole et portugaise des XVIII<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Il ne laissera pas indifférents les sociologues. Aucun exemple n'établirait plus clairement la survivance, dans le Portugal ou l'Italie du XI<sup>e</sup> siècle, de ce mysticisme dont M. Lévy-Bruhl fait l'élément essentiel de la mentalité primitive et prélogique.

G. LE GENTIL.

A. Pagès, *Commentaire des poésies d'Auzias March*. Paris, Champion, 1925; 1 vol. in-8° de xvi-162 pages (*Bibl. de l'Ecole des Hautes-Études*, fasc. 247).

On sait ce que l'auteur de ce Commentaire a déjà fait pour répandre a connaissance du plus grand poète qu'ait eu la Catalogne au Moyen-Age : en 1912, une étude sur Auzias March, de 4 ou 500 pages, étude à la fois historique et littéraire; de 1912 à 1914, la publication de ses œuvres en 2 volumes, avec introduction, argument explicatif précédant chaque poésie, et glossaire des termes les plus difficiles. Pourquoi, au bout de douze ou quinze ans, M. Pagès est-il encore une fois revenu à son auteur favori? Il l'explique dans sa courte préface. Il avait par devers lui un ensemble de notes, prises jadis au jour le jour, et qui lui avaient déjà servi à élucider dans une assez large mesure les obscurités du texte; il ne comptait point les publier, mais

on lui a demandé de les donner, en faisant valoir « que rien ne devait être négligé de ce qui pouvait faciliter la lecture et l'intelligence d'Auzias March ». On peut estimer, je crois, qu'il a eu raison. Mais, par cette nouvelle publication, il a de plus voulu répondre à une double critique que son étude littéraire avait encourue autrefois : en Sorbonne (car il s'agissait d'une thèse), on avait mis en doute qu'Auzias March eût jamais directement connu l'*Ethique à Nicomaque*, et qu'il y eût autre chose dans ses vers qu'un reflet de la doctrine aristotélicienne répandue par les saint Thomas et les Albert le Grand ; de Barcelone, on avait au contraire reproché à l'auteur d'employer une méthode d'investigation quelque peu tatillonne, et de faire évanouir ainsi les beautés originales de son poète. Il semble bien que, dans le présent Commentaire, M. Pagès vient de répondre victorieusement à la première de ces critiques : il y a tellement multiplié les rapprochements de toutes sortes, détails précis, termes caractéristiques, qu'il emporte la conviction ; de telles similitudes, et si fréquentes, ne peuvent guère reposer en effet que sur la connaissance directe et l'emploi d'une version d'Aristote en latin. Mais qu'il ait répondu du même coup aux reproches que lui adressaient les Catalans de Barcelone, c'est une autre question, et, en un sens, c'est plutôt une occasion de se renforcer qu'il leur fournirait ici. La vérité, c'est qu'Auzias March, quelque génie qu'il ait eu, n'est point d'un accès commode. Pour goûter les beautés assez particulières de cette poésie intellectuelle et morale un peu nue, parfois aride, très pénétrée des doctrines de la scolastique, et qui nous apporte le dernier écho du *trobar clus*, avec des réminiscences de Dante ou de Pétrarque, il faut un effort, presque une initiation.

Or, c'est cette initiation que complète dans une bonne mesure M. Pagès par sa nouvelle publication, et nous ne pouvons que lui en savoir largement gré. Ses notes seront précieuses pour la pleine intelligence d'un auteur si abstrus ; elles donnent la clef de bien des énigmes, et éclairent les principales obscurités du texte. Peut-être aurait-il pu les alléger çà et là de certaines indications d'ordre plus spécialement grammatical, qu'il avait sans doute prises autrefois pour sa commodité personnelle, mais qui sont d'un caractère assez élémentaire. Était-il par exemple utile de répéter à diverses reprises que le plus-que-parfait en *-ara* a le sens d'un conditionnel ? C'est un fait très connu. On pourrait en dire autant des notes suivantes : P. 65, *ab que* « pourvu que », même sens en provençal. P. 98, *han convertir* = *convertiran*. P. 100, *ades* « maintenant ». P. 103, *coratges* « cœurs » le fr. *courage* a eu le même sens jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle. P. 131, *apetils mals* « les mauvais appétits », etc. Les indications de ce genre ne tiennent pas beaucoup de place évidemment, mais on se demande si elles étaient dignes de figurer à côté des notes qui donnent la solution de difficultés réelles. Il n'aurait pas fallu du moins les multiplier.

D'autre part, je trouve qu'au point de vue bibliographique il y a dans la liste des ouvrages consultés certaines mentions qui ne sont plus au point. Ainsi, à la p. XIII, le *Diccionari de la Llengua Catalana de Labernia* est cité d'après l'édition de 1839 : or, il y a eu de ce dictionnaire plusieurs rééditions améliorées, dont la dernière qui est la 5<sup>e</sup>, si je ne me trompe, est de 1910. De même l'étude *Das Catalanische* de Morel-Fatio est citée d'après le *Grundriss* de Groeber de 1888 : mais le *Grundriss* a eu en 1906 une seconde édition qui fait seule autorité, et où le susdit article a précisément été remanié dans de larges proportions, avec la collaboration de M. Saroihandy. Il va de soi que ces menues critiques ne visent point à diminuer l'intérêt, l'utilité du Commentaire que nous donne M. Pagès, et qui est donc le très bienvenu.

E. BOURCIEZ.

*Juan Ginés de Sepúlveda* by Aubrey F. G. Bell (Hispanic Notes and Monographs, IX). Oxford University Press, Humphrey Milford, 1925. XII-108 pages, petit in 8°.

M. Aubrey F. G. Bell a été bien inspiré en consacrant un des élégants petits volumes de cette collection à l'un des humanistes espagnols les plus représentatifs de toute une époque ; non pas celui qui a fait le plus de bruit, mais celui qui, imprégné des lettres anciennes, désireux avant tout de se consacrer à elles, très peu combatif pour un homme du XVI<sup>e</sup> siècle, sans génie comme sans ambition, a pu le mieux réaliser, durant une bonne partie de sa vie, le rêve du travail dans la paix<sup>1</sup>.

Cinq chapitres : la vie de Sepúlveda, ses lettres, ses controverses, l'historiographe, l'humaniste. Cinq chapitres, cinq alinéas plutôt, car dans ces monographies, on paraît tenir absolument à ne mettre à la ligne qu'à la fin des chapitres, qu'il faut ainsi parcourir d'une traite ; et cela rendrait la lecture fatigante si l'auteur ne savait entraîner le lecteur d'un bout à l'autre par l'intérêt, la concision, l'allure rapide et pressée de son exposé.

Les controverses avec Erasme, avec le P. Las Casas et le terrible Melchor Cano (qui mériterait bien lui aussi une place dans cette collection), sont évidemment la partie la plus intéressante : la question

1. On nous le montre dans son *predium Marianum*, la *Huerta del Gallo*, au pied de la *Sierra Morena*, dont il énumère les enchantements avec un certain sentiment de la nature. Nous retrouvons des pages analogues au début du *De Rege*, dans la peinture de ce *Piélgo* où le rude jésuite place la conversation initiale de son célèbre livre, et aussi au début des *Nombres de Cristo*, dans la description de *La Flecha* : c'était donc un cliché classique, si l'on veut ; mais Sepúlveda a le mérite de la priorité par rapport à Luis de León et à Mariana ; et M. Bell a bien fait de le citer assez au long dans ses notes, et de nous faire voir ainsi sur le vif un des jolis traits de l'humanisme.

religieuse d'une part, la question des indiens d'autre part, mettent Sepúlveda en plein dans les deux grands litiges de son époque.

Son œuvre comme historiographe, comme chroniqueur attiré peut-être un peu sacrifiée ici : M. Bell aura pensé que le micux était de renvoyer à l'ouvrage bien connu de Morel-Fatio; il cherche d'ailleurs à caractériser et à apprécier la manière et la valeur du *De rebus gestis Caroli V*, du *De rebus gestis Philippi II* et du *De orbe novo*, mais c'est tout de même un peu succinct.

Comme dans les monographies analogues qu'il a consacrées à Arias Montano et à Sánchez *el Brocense*, M. Bell a réuni à la fin du volume d'assez nombreuses notes, citations et références. Elles donnent à ses développements sommaires un support sérieux; et à ses lecteurs, l'impression d'une réelle connaissance des livres et des hommes dont il parle, et d'une façon générale, de tout le mouvement humaniste.

Il a bien raison de regretter le temps où les érudits correspondaient, discutaient, s'invectivaient en latin. Combien cela les rapprochait et leur facilitait la compréhension mutuelle! Je commence, hélas, à douter que ces temps heureux reviennent jamais! G. CIROT.

**M. Jiménez Catalán y J. Sinués y Arbiola, *Historia de la Real y Pontificia Universidad de Zaragoza* (Zaragoza, t. I, 1923 [xxxiv + 430 pages]; t. II, 1924 [464 pages], gr. in 8°).**

Une Histoire des Universités espagnoles pourrait aujourd'hui être entreprise sur une base solide, grâce aux importantes monographies qui ont vu le jour depuis une dizaine d'années. Ce travail, pour être utile, n'aurait pas besoin d'être aussi volumineux que l'ouvrage, désormais périmé, de La Fuente: il suffirait qu'il marquât avec précision les grandes dates, l'importance relative des diverses Universités, la nature et les limites de leur rayonnement, et qu'il fît connaître, pour chaque période, les traits essentiels des statuts et des programmes d'études. L'indispensable complément de ce tableau d'ensemble serait une bibliographie sûre où l'on trouverait, concernant chaque Université, les monographies reposant sur les documents originaux, et l'état des sources d'archives (état de conservation des procès-verbaux de *claustras*, des livres de comptes, des registres d'immatriculation, de grades, de provisions de chaires, etc.)

Après l'histoire de l'Université de Salamanque publiée par M. E. Esperabé Arteaga (Salamanque, 1914-1917, 2 gros vol. in-4°), après celle de l'Université de Valladolid, entreprise en 1918 sous la direction de D. Mariano Alcocer, et dont les volumes se succèdent pour la plus grande utilité des érudits (le t. V, intitulé *Biobibliografía de Juristas notables* et suivi d'un copieux catalogue de livres intéressant l'un et

l'autre droit, imprimés à Valladolid jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, a paru en 1925 par les soins de D. Mariano Alcocer et D. Saturnino Rivera), voici celle de l'Université de Saragosse. La tâche de MM. Jiménez Catalán et Sinués Arbiola était délicate, car les deux sièges de la ville par les armées napoléoniennes ont eu pour conséquence à jamais déplorable la destruction de l'Université et de ses archives : de celles-ci quelques épaves seulement ont survécu à l'invasion française. Force était donc d'utiliser avec discernement les compilations des érudits qui avaient pu disposer de ces archives encore intactes : le *Lucidario* de Diego Fraila, qui va jusqu'à 1603, et dont l'Université possède deux copies, est la principale source pour l'histoire du vieil *Estudio de Artes* où enseignèrent, au XVI<sup>e</sup> siècle, le docteur nominaliste Gaspar Lax et les humanistes Pedro Juan Núñez et Simón Abril ; il est complété sur certains points par deux manuscrits inédits d'Inocencio Camón qui, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, publia des *Memorias literarias* sur l'Université, où il était professeur. Et c'est surtout par Camón que l'on connaît l'Université proprement dite, fondée en 1583 par le chanoine Pedro Cerbuna, Prieur de la Seu. L'histoire de Boraó est du milieu du siècle dernier, donc postérieure à la destruction des Archives. Il faut savoir gré aux auteurs de la récente *Historia* d'avoir coordonné une documentation irrémédiablement fragmentaire et de l'avoir enrichie par leurs recherches à l'Archivo Histórico Nacional, aux archives de la Couronne d'Aragon, aux archives administratives, ecclésiastiques et notariales de Saragosse et d'autres villes aragonaises. On ne trouvera pas, dans leur ouvrage, de minutieuses notices historiques sur les chaires et les professeurs comme celles qui rendent si utile l'histoire, déjà citée, de l'Université de Salamanque. L'état des sources ne permettait rien de semblable. Du moins apportent-ils des données sur les origines de l'institution, sur la fondation de Cerbuna, sur l'organisation universitaire, les plans d'études, l'existence des étudiants. Des chapitres spéciaux sont consacrés aux archives, à la bibliothèque, aux imprimeurs de l'Université, à ses rapports avec les Ordres religieux, avec la Compagnie de Jésus (spécialement en matière d'enseignement de la grammaire), au Collège médical de S. Cosme et S. Damien, etc.

M. BATAILLON.

**Carlos de Passos**, *Beresford e o Tenente-Rei da Praça d'Almeida*, Porto, 1924, 61-L pages.

M. C. de Passos se propose, dans cette étude très documentée sur le siège d'Almeida en 1810, de réparer une erreur judiciaire. Wellington avait résolu, pour conserver sa liberté de manœuvre devant Masséna, de sacrifier la place, mais il espérait qu'elle tiendrait assez longtemps pour retarder l'adversaire. L'explosion d'un magasin à

poudre précipita le dénouement. C'est un an après la capitulation, pour apaiser l'opinion anglaise qu'il venait de s'émouvoir tardivement, qu'on chercha un bouc émissaire. Beresford, voulant sauver son beau-frère Cox, le chef le plus élevé en grade et par suite le seul responsable, fit retomber tout le poids de l'accusation sur le malheureux *tenente-rei*, Costa e Almeida. On le soupçonna d'avoir entretenu des intelligences avec l'ennemi. Certaine manifestation organisée sous les murs de la ville par Alorna et Pamplona, tous deux officiers de la Légion portugaise, ne suffirait pas à prouver qu'il renonçait à se défendre. Mieux fondé paraît être le reproche qu'on lui adresse d'avoir manqué de sang-froid. Lui-même en convient dans un poème qu'il composa durant sa captivité. La démonstration de M. C. de Passos, appuyée sur des textes inédits, ferait croire à une odieuse machination. Le fait que Costa e Almeida, après s'être évadé, se dirige en toute hâte vers Lisbonne et la bienveillance avec laquelle il parle de Cox, le plus dangereux de ses accusateurs, lui donnent un air de victime. De ce travail estimable nous voudrions seulement retrancher telle phrase inattendue sur l'influence française et anglaise qui nous reporte à plus de cent ans en arrière.

G. LE GENTIL.

**Nicholson B. Adams**, *The romantic dramas of García Gutiérrez*.

Instituto de las Españas en los Estados Unidos, New-York, 1922. 149 pages in-8°. \$ 1.00.

Je me reprocherais de ne pas avoir dit un mot de cette étude, où l'œuvre dramatique d'un des plus connus des romantiques espagnols est étudiée avec conscience et pourtant avec discrétion. On n'a pas cherché à analyser ni même à passer en revue les 68 pièces de García Gutiérrez, dont on donne les titres et les dates en appendice. On a fait un choix, aussi bien parmi les traductions, qui montrent par elles-mêmes les influences subies, que parmi les œuvres originales : *Fingal*, *El vampiro* (traduit de Scribe), *Batilde* (id.), *El cuáquero y la cómica* (id.), *El trovador*, *El paje*, *Magdalena*, *El sitio de Bilbao*, *La pandilla* (trad. de Scribe), *El rey monje*, *Simón Bocanegra*, *Venganza catalana* et *Juan Lorenzo*. Encore a-t-on consacré à ces productions de mérites divers une place proportionnée à la valeur ou à l'intérêt de chacune : une demi-page à plusieurs, un chapitre entier, le plus long, à *El trovador*. Distribution fort judicieuse, qui met en lumière l'essentiel et ne fatigue pas le lecteur.

Un chapitre préliminaire pour la biographie et un autre, préliminaire encore, intitulé « The advent of the Romantic Drama in Spain », permettront aux moins préparés par des études antérieures de se reconnaître dans le monde des romantiques, et de comprendre ce qu'a été



le mouvement littéraire déclenché en Espagne par l'exemple de Hugo et de Dumas père; j'ajouterai même que ce chapitre donne assez bien l'idée de ce qu'a été, au point de vue dramatique, le xviii<sup>e</sup> siècle espagnol. Il y a dans tout cet exposé des qualités qu'on aime à trouver dans les manuels, clarté, brièveté, et... connaissance du sujet.

M. N. B. Adams s'est arrêté avec raison à des rapprochements curieux qui montrent assez que García Gutiérrez ne se piquait point de tout tirer de son propre fonds. Dans *El trovador* nous retrouvons en effet une bonne part du thème du *Macías* de Larra, ce dont Larra d'ailleurs ne paraît pas s'être ému le moins du monde, peut-être parce que son *Macías* lui-même n'est pas sans rien devoir à *Henri III et sa cour* de Dumas père. *La Tour de Nesle* de ce dernier, traduite par García Gutiérrez sous le titre de *Margarita de Borgoña*, a également fourni plus d'un trait à *El paje*, et un autre, bien notable (« Malheureux, malheureux, je suis ta mère! — Ma mère? Eh bien! ma mère, soyez maudite ») se retrouve d'autre part dans *El trovador*. Mais Gutiérrez, pour être coutumier de ces emprunts, ne s'en est pas fait un monopole. Étant donnée la tendance alors générale au mélodrame, il est naturel que bien des thèmes, telle la vengeance, soient passés d'un auteur à l'autre et d'un pays à l'autre.

Parmi ces thèmes, dans *Fingal* on nous en signale un, que l'*Abufar* de Ducis et surtout le *René* de Chateaubriand avaient mis en honneur : l'amour entre frère et sœur. J'ai eu l'occasion d'exhiber un spécimen de cette fleur malsaine dans l'espèce de roman où Buchholz est censé raconter la vie du P. Mariana<sup>1</sup>. C'est tout à fait un thème romantique; et quoique M. N. B. A. nous le présente comme « familiar in literature from the time of the biblical narrative of Ammon and Tamar », je ne vois pas qu'il ait beaucoup séduit les Espagnols, si ce n'est dans la délicieuse et délicate histoire de l'*Abencerraje*, reprise par Lope de Vega dans une de ses *comedias* (cf. *Bull. hisp.*, 1925, p. 183), et encore moins les Français, avant cette époque.

Un autre thème enfin qui, chose curieuse, reparait encore dans Buchholz, et que García Gutiérrez a dû emprunter pour son *Trovador* au *Macías*, c'est celui du fiancé disparu, supposé mort ou marié, qui reparait au moment où sa fiancée est engagée ou va s'engager dans de nouveaux liens. On aurait pu noter ici que la même situation sert de point de départ à une des nouvelles de Lope de Vega et à une *comedia* de Calderón; mais là-dessus je renvoie à l'article que je publie dans le présent fascicule (p. 325).

G. CIROT.

1. *Abufar* est de 1795; *René*, de 1802 (*Genie du Christianisme*) et fut tout de suite contrefait en Allemagne; le livre de Buchholz est de 1804.

## CHRONIQUE

---

~ F. J. Sánchez Cantón, *España*, 1925. Le Comité royal du Tourisme espagnol, que préside avec tant de distinction le marquis de la Vega Inclán, vient de publier un nouvel opuscule édité avec autant de goût et d'art que les nombreuses brochures qu'il a déjà fait paraître. Malgré son format modeste, l'ouvrage de S. C. réunit de précieux renseignements sur la géographie, l'histoire, la civilisation, les coutumes de l'Espagne. On remarquera tout spécialement le chapitre sur la peinture, qui révèle la remarquable culture de son auteur, sous-directeur du Musée du Prado. Les derniers chapitres du livre sont consacrés à l'Espagne d'aujourd'hui, à l'Espagne de demain.

Cet ouvrage délicat, qui met en lumière les contrastes multiples de l'Espagne, intéressera, plus encore que les touristes, les personnes qui étudient ce pays. C'est une élégante vue d'ensemble, le bréviaire espagnol de « l'honnête homme ». — J. S.

~ Le t. II de l'*Anuario de Historia del Derecho español* (Madrid, 1925) publié par le « Centro de Estudios históricos » contient, entre autres travaux, les articles suivants : *Joaquín Costa como historiador del Derecho*, par Ed. de Hinojosa [notes posthumes]; *Una sinopsis de la Ciencia de los fundamentos jurídicos, según Algazel (Análisis y extractos de la introducción de su Mostafa)*, par Miguel Asín Palacios; *El derecho de propiedad en nuestra legislación de Indias*, par José M. Ots Capdequi; *A concessão da terra portuguesa a D. Henrique perante a historia jurídica*, par Paulo Merêa; *Notas sobre el comercio francés en Cádiz y particulamente sobre el comercio de las bretonas en el siglo XVIII*, par Henri Séc; *El « Liber Iudicum popularis » de Homobonus*, par F. Valls Taberner [« Codex de Cardona » et ms. perdu de Ripoll]; *O duelo na vi la do direito*, par Luis Cabral de Moncada [discussion approfondie sur la nature de la *prova* non judiciaire, c'est-à-dire en réalité combat ou duel privé, distinguée de la *prova* judiciaire, moyen de preuve analogue à l'ordalie; mais, p. 219, « ille qui ceciderit pectat i bragal » est-il bien interprété? et, p. 223, n'est-il pas naturel que ce soient les parents de la femme accusée qui se considèrent comme offensés par l'accusation du mari? p. 224, l'étymologie de *reto* de *rectum* est-elle possible?]; *Sevilla, fortaleza y mercado (Algunas instituciones de la ciudad, en el siglo XIV especialmente, estudiadas en sus privilegios, ordenamientos y cuentas)*, par Ramón Carande; *La doctrina de las « Iglesias propias » en los autores españoles*, par Manuel Torres López [il s'agit non d'exposer la théorie de

Stutz ou celle de Dopsch, mais de montrer quelles ont été les opinions des auteurs espagnols sur ces églises (et monastères), que M. H. Sée appelle domaniales, et qui appartenaient à des particuliers, se partageant même, idéalement, entre héritiers : López de Ayala (cortes de Guadalajara), Sandoval, Yepès, Cirer, Cornejo, Sempere y Guarinos ; La Fuente n'y a rien vu ni compris ; Hinojosa s'inspire de Stutz, que López Ferreiro (dans sa théorie des *iglesias offertionales*) a ignoré]. Dans la série de *Documentos : Fuero de don Pedro de Dueñas ; Colección de fórmulas jurídicas castellanas de la edad media ; Textos para el estudio del derecho aragonés en la edad media ; El fuero de Santo Adriano de Vaselgas*.

— *Spanish Ballad problems The native historical themes*, by S. Griswold Morley (*University of California Publications in Modern Philology*, vol. 13, n° 2, pages 207-228 ; University of California Press, Berkeley, California, 1925). Conférence extrêmement intéressante où la question des romances historiques est posée avec autant de clarté que de compétence. La conclusion tend vers une thèse où le romance historique apparaîtrait comme un fragment d'épopée, en ce sens qu'il a pu être inspiré par une réminiscence plus ou moins précise d'épopée ou par un passage de chronique (de caractère épique, bien entendu) en un temps où le genre épico-lyrique qu'est le romance était en vogue et en pleine fertilité (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s.). Cf. *Bull. hisp.*, 1919, p. 141, et 1925, p. 354, où l'hypothèse du caractère spécifique du romance par rapport à l'épopée est indiquée. Quelques vers d'épopée, quelques lignes de chronique, aussi bien qu'un épisode des guerres de frontière ou qu'une tradition, une rumeur (Pierre le Cruel) ont pu faire naître un romance, qui mis en circulation, a été, on le conçoit, remanié librement et spontanément. Le romance n'est pas l'épopée. Il avait sa technique à lui, ses procédés, aussi bien musicalement que poétiquement. Voilà l'hypothèse. Dans quelle mesure sa technique musicale diffère-t-elle de celle de l'épopée, c'est malheureusement ce que nous ne pouvons savoir, car nous ignorons comment celle-ci était récitée ; mais il est difficile d'admettre qu'elle l'était comme le romance ; en tout cas, pour la technique poétique, M. Griswold Morley a déjà bien contribué à montrer ce qu'elle est dans celui-ci : la tendance lyrique y est assez nette pour nous mettre sur la voie d'une dissociation à laquelle on a été jusqu'à présent réfractaire. Maintenant, que le romance ait copié l'épopée, soit dans le fond, soit dans la forme, cela va de soi.

— Un nouveau roman de Concha Espina vient de paraître : *Altar Mayor* (Madrid, Renacimiento, 1926). C'est un peu le pendant de *Esfinge maragata*, en ce sens que nous y retrouvons la jeune fille éprise d'un jeune homme charmant et passionné, mais sans volonté, aimée elle-même par un brave garçon qui la mérite et finalement la conquiert. Cette fois, d'ailleurs, si le brave garçon est plus affiné, le jeune

homme charmant est infiniment plus veule. L'action ne se passe plus dans un pays arriéré de mœurs archaïques, mais dans un hôtel, où une certaine familiarité, à l'espagnole, met en contact les nobles *forasteros* et les gens du pays. Il faut dire que nous sommes au sanctuaire même des Asturies, au berceau de la nation espagnole, à Covadonga ce qui donne au livre une valeur symbolique et à l'auteur l'occasion de descriptions grandioses.

Une des curiosités du roman sera sans doute un Libanais, un Maronite, qu'on traite de Dōcteur, qui paraît en effet savoir beaucoup de choses et dont l'apostolat humanitariste intriguera quelque peu. Enfin le rang social de la plupart des personnages, en raison inverse de leur valeur morale mise cruellement à nu, donne aux intentions qui ont réglé le scénario un sens tout particulier : d'autant plus que le monde honnête est ici tout simplement le personnel de l'hôtel, au milieu et au su duquel se déroule une action dont les péripéties ne sont pas à l'honneur des aristocratiques clients. C'est une tragédie, car il y a une mort, qui punit le parjure et venge l'offense à l'Amour... et à la Vierge de Covadonga, prise à témoin. Il y a du merveilleux : c'est de circonstance, vu l'endroit ; seulement, au lieu de guérir, elle tue, la Vierge de Covadonga, à moins que ce ne soit l'Amour.

On ne reprochera pas au style de Concha Espina la banalité ; nul n'est plus ramassé, expressif, quoique l'épithète y joue un rôle abondant qu'il serait intéressant d'étudier. C'est riche de nuances, riche de personnalité aussi : cette femme a un sens noble de la vie et de l'art. Sa phrase a une certaine raideur métallique, mais c'est de la fine et bonne frappe.

— En envoyant un exemplaire de la *Crónica del III Centenario de la Universidad de Oviedo* (1608-1908) à chacun des invités qui prirent part aux fêtes inoubliables de ce tricentenaire (cf. *Bull. hisp.*, 1908, p. 438 ; 1909, p. 103), l'illustre *Claustro* oviétain a mis le comble à la satisfaction que chacun d'eux, sûrement, éprouve chaque fois qu'un retour plus ou moins mélancolique sur le passé le ramène vers ces journées de gaieté cordiale et internationale. Le bon recteur Cánella a disparu, lui, l'âme de tout ce concile universitaire ; et combien aussi, parmi ceux dont il excitait l'entrain par de bonnes bourrades ! Pour beaucoup d'entre ceux qui restent, il est probablement peu de souvenirs plus charmants que celui des Asturies en septembre 1908. Merci à M. Francisco Alvarado Albo qui est venu, à temps, l'éclairer et les préciser, en se faisant, à défaut de M. Rafael Altamira qui s'en était chargé en principe, le chroniqueur de ces sessions et de ces agapes. — G. C.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## PAR NOMS D'AUTEURS

|                                                                                                                                                                                                                         | Pages. |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| AVEZOU (R.). — Rapport à M. Paris, directeur de l'École des Hautes-Études hispaniques . . . . .                                                                                                                         | 269    |
| BATAILLON (M.) — J.-A. Goris, <i>Étude sur les colonies marchandes méridionales (Portugais, Espagnols, Italiens) à Anvers de 1488 à 1567</i> (bibl.) . . . . .                                                          | 290    |
| — J. Jiménez Catalán et J. Sinués y Arbiola, <i>Historia de la R. y P. Universidad de Zaragoza</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                    | 391    |
| BOUILLIER (V.). — Traduction de six chapitres du « Discreto » . . . . .                                                                                                                                                 | 356    |
| BOURCIEZ (Ed.) — Anfós Par, <i>Syntaxi catalana, segons los escrits en prosa de Bernat Metge</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                      | 184    |
| — A. Pagès, <i>Commentaire des poésies d'Auzias March</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                                                             | 387    |
| CIROT (G.). — Valeur littéraire des Nouvelles de Lope de Vega . . . . .                                                                                                                                                 | 321    |
| — Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII . . . . .                                                                                                                                                          | 244    |
| — Notes complémentaires sur l'« Atalaya » de l'Archiprêtre de Talavera . . . . .                                                                                                                                        | 140    |
| — Roscidae valles . . . . .                                                                                                                                                                                             | 375    |
| — L'Hommage à Menéndez Pidal . . . . .                                                                                                                                                                                  | 179    |
| — J. Burnam, <i>Palaeographia iberica</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                                                                             | 90     |
| — V. García de Diego, <i>Contribución al Diccionario hispánico-etimológico</i> ; M. Krepinsky, <i>Inflexión de las vocales en español</i> ; Fr. Krüger, <i>El Dialecto de San Ciprián de Sanabria</i> (bibl.) . . . . . | 94     |
| — Duque de Berwick et de Alba, <i>Biblia traducida del hebreo al castellano por Rabi Mose Arragel</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                 | 95     |
| — <i>Historia da colonisação portuguesa do Brazil</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                                                                 | 103    |
| — A. M. Withers, <i>The sources of the poetry of Gutierre de Cetina</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                                               | 104    |
| — <i>Baltasar Gracián, Pages caractéristiques, Étude critique</i> par A. Rouveyre, <i>traduction</i> par V. Bouillier (bibl.) . . . . .                                                                                 | 105    |
| — R. de Ureña et A. Bonilla, <i>Obras del maestro Jacobo de las Leyes</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                                             | 182    |
| — K. Pietsch, <i>Spanish Grail Fragments</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                                                                          | 186    |
| — Aubrey F. G. Bell, <i>Francisco Sánchez el Brocense</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                                                             | 188    |
| — César Barja, <i>Literatura española: Libros y autores clásicos; Libros y autores modernos</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                       | 193    |
| — V. Salado Alvarez, <i>Mejico peregrino; Mejicanismos supervivientes en el inglés de Norte-América</i> (bibl.) . . . . .                                                                                               | 197    |
| — J. Amade, <i>Origines et premières manifestations de la Renaissance en Catalogne au XIX<sup>e</sup> siècle; Bibliographie critique</i> (bibl.) . . . . .                                                              | 197    |
| — Universidad de Valladolid, <i>Conferencias del Curso 1923-1924</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                                                  | 202    |
| — F. Castro Guisasaola, <i>Observaciones sobre las fuentes literarias de « La Celestina »</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                         | 288    |
| — M. Artigas, <i>Don Luis de Góngora</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                                                                              | 297    |
| — R. Menéndez Pidal, <i>El Rey Rodrigo en la Literatura</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                                                           | 381    |

|                                                                                                                                                        | Pages.               |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------|
| CIROT (G.). — Galo Sánchez, <i>Libro de los Fueros de Castilla</i> (bibl.) . . . . .                                                                   | 382                  |
| — R. Bohigas Balaguer, <i>Los textos españoles y gallego-portugueses de Demanda del Santo Grial</i> (bibl.) . . . . .                                  | 383                  |
| — F. Pedrell et H. Anglès, <i>Els Madrigals i la Missa de difunts d'En Brudieu</i> (bibl.) . . . . .                                                   | 383                  |
| — Aubrey F. G. Bell, <i>Juan Ginés de Sepúlveda</i> (bibl.) . . . . .                                                                                  | 388                  |
| — N. B. Adams, <i>The Romantic dramas of García Gutiérrez</i> (bibl.) . . . . .                                                                        | 392                  |
| Chronique. . . . .                                                                                                                                     | 110, 205, 303<br>394 |
| DESCHAMPS (J.). — Stendhal et l'Espagne . . . . .                                                                                                      | 22                   |
| KRAPPE (A. Haggerty). — Une version orientale de la légende de Rodrigue, dernier roi visigoth . . . . .                                                | 176                  |
| LANTIER (R.). — Chronique ibéro-romaine (VII, 1923-1924). . . . .                                                                                      | 59                   |
| LE GENTIL. — Carolina Michaëlis de Vasconcellos . . . . .                                                                                              | 84                   |
| — Publications du centenaire de Camoëns . . . . .                                                                                                      | 260                  |
| — M. Bensabat Amzalak, <i>Indicuto dos trabalhos literários de J. Leite de Vasconcellos</i> (bibl.) . . . . .                                          | 288                  |
| — Marques Braga, <i>Eclogas de Bernard'm Ribeiro</i> (bibl.) . . . . .                                                                                 | 289                  |
| — Egas Moniz, <i>Júlio Denis e a sua obra</i> (bibl.) . . . . .                                                                                        | 301                  |
| — J. Leite de Vasconcellos, <i>A Figa</i> (bibl.) . . . . .                                                                                            | 386                  |
| — C. de Passos, <i>Beresford</i> (bibl.) . . . . .                                                                                                     | 391                  |
| MÉRIMÉE (E.). — Le théâtre des Alvarez Quintero . . . . .                                                                                              | 36                   |
| NÚÑEZ DE ARENAS (M.). — Simples palabras en memoria de D. Adolfo Bonilla y San Martín . . . . .                                                        | 283                  |
| — Chronique . . . . .                                                                                                                                  | 113                  |
| — C' Godchot, <i>En Danmark. Les Espagnols du marquis de la Romana</i> (bibl.) . . . . .                                                               | 191                  |
| — Eduardo de Baquero, <i>Discursos</i> (bibl.) . . . . .                                                                                               | 200                  |
| PÉREZ DE URBEL (J.). — Origen de los Himnos mozárabes. . . . .                                                                                         | 5, 113, 209,<br>205  |
| RENAUDET (A.). — Parra-Pérez, <i>Miranda et la Révolution française</i> (bibl.) . . . .                                                                | 203                  |
| RICHARD (G.). — J. Carreras y Arlau, <i>Doctrinas de Francisco Suárez acerca del Derecho de gentes</i> (bibl.) . . . . .                               | 296                  |
| SARNAILH (J.). — Chronique. . . . .                                                                                                                    | 374                  |
| — Sáinz Rodriguez, <i>Evolución de las ideas sobre la decadencia española</i> (bibl.) . . . . .                                                        | 108                  |
| — Moratín, ed. F. Ruiz Morcuende (bibl.) . . . . .                                                                                                     | 190                  |
| — Meléndez Valdés, éd. P. Salinas (bibl.) . . . . .                                                                                                    | 299                  |
| SÉB (H.). — Les côtes américaines du Pacifique vues par un Français au début du XIX <sup>e</sup> siècle. (Voyage du Bordelais en 1817-1818.) . . . . . | 155                  |
| VALLOIS (R.). — A. Gabriel, <i>La cité de Rhodes</i> (bibl.) . . . . .                                                                                 | 100                  |
| — Aly Bahbat Bey et Albert Gabriel, <i>Fouilles d'Al Foustit</i> (bibl.) . . . . .                                                                     | 180                  |

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES

### I. ARTICLES DE FOND.

*Antiquités.* — Chronique ibéro-romaine (VII, 1923-1924) (**Raymond Lantier**), p. 59-83.

*Histoire.* — Les côtes américaines du Pacifique vues par un Français au début du XIX<sup>e</sup> siècle (Voyage du *Bordelais* en 1817-1818) (**Henri Sée**), p. 155-175.

*Histoire littéraire.* — *Origen de los Himnos mozárabes* (**Justo Pérez de Urbel, O. S. B.**), p. 5-21, 113-139, 209-245, 305-320. — Valeur littéraire des Nouvelles de Lope de Vega (**G. Cirot**), p. 321-355. — Traduction de six chapitres du « *Discreto* » (**Victor Bouillier**), p. 356-374. — Stendhal et l'Espagne (**Jules Dechamps**), p. 33-35. — Le théâtre des Alvarez Quintero (**Ernest Mérimée**), p. 36-58. — Carolina Michaelis de Vasconcellos (**Georges Le Gentil**), p. 84-89.

*Historiographie.* — Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII (**G. Cirot**), p. 246-259. — Notes complémentaires sur l'« *Atalaya* » de l'Archiprêtre de Talavera (**G. Cirot**), p. 140-154.

### II. VARIÉTÉS, NOTES, CHRONIQUES.

*Histoire.* — Rapport à M. Paris, directeur des Hautes-Etudes hispaniques (**R. Avezou**), p. 269-282.

*Histoire littéraire.* — Une version orientale de la légende de Rodrigue, dernier roi visigoth (**A. Haggerty Krappe**), p. 176-179. — Roscidae valles (**G. Cirot**), p. 373-378. — Publications du centenaire de Camoëns (**G. Le Gentil**), p. 260-268. L'hommage à D. Ramón Menéndez Pidal (**G. C.**), p. 179. — *Simplex palabras en memoria* de D. Adolfo Bonilla y San Martín (**M. Núñez de Arenas**), p. 283-287.

*Universités et enseignement.* — Programmes pour les concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1927, p. 379. — Concours de 1926, p. 380.

*Chronique.* — Imbart de la Tour, Brutails, Régné, Saül Mézan, Navarro Tomás, *Dietari de l'Antich Consell Barceloní*, Radet, Alfar, p. 110-112. — Farinelli, Hämel, Giese, Vovard, Mendes Corrêa, Asín, Carvalho, Mele, A. Bonilla, Cardozo de Bethencourt, R. Ricard, Pérez de la Ossa, *Lusitania, Revista histórica* de Montevideo, E. Lambert, Rapport sur le concours d'agrégation et du certificat, *Erratum*, p. 205-208. — Pirenne, Ibarra y Rodriguez, Sánchez-Albornoz, Menéndez Pidal, p. 303-304. — Sánchez Cantón, *Anuario de Historia del Derecho español*, Griswold Morley, Concha Espina, *Crónica del III Centenario de la Universidad de Oviedo*, p. 394-396.

## III. BIBLIOGRAPHIE.

JOHN BURNAM, *Palaeographia iberica* (G. Cirot), p. 90; — V. GARCÍA DE DIEGO, *Contribución al Diccionario hispanico-etimológico*; M. KREPINSKY, *Inflexión de las vocales en español*; FR. KRÜGER, *El dialecto de San Ciprián de Sanabria* (G. C.), p. 92; — GEORGIANA G. KING, *The way of Saint James* (G. C.), p. 94; — DUQUE DE BERWICK Y DE ALBA, *Biblia traducida del hebreo al castellano por Habi. Mose Arrajel* (G. C.), p. 95; — A. GABRIEL, *La cité de Rhodes* (R. Vallois), p. 100; — *Historia da colonização portuguesa do Brazil* (G. C.), p. 103; — A. M. WITHERS, *The sources of the poetry of Gutierre de Cetina* (G. C.), p. 104; — BALTASAR GRACIÁN, *Pages caractéristiques, Étude critique* par A. ROUVEYRE, traduction par V. BOUILLIER (G. C.), p. 105; — P. SÁINZ RODRÍGUEZ, *Evolución de las ideas sobre la decadencia española* (J. Sarrailh), p. 108.

ALY BAHGAT BEY et ALBERT GABRIEL, *Fouilles d'Al Foustát* (E. Vallois), p. 180; — R. DE UREÑA et A. BONILLA, *Obras del maestro Jacobo de las Leyes* (G. C.), p. 182; — ANFÓS PAR, *Sintoxi Catalana, segons les escrits en prosa de Bernal Metge* (E. Bourciez), p. 184; — KARL PIETSCH, *Spanish Grail Fragments* (G. C.), p. 186; — AUBREY F. G. BELL, *Francisco Sánchez el Brocense* (G. C.), p. 188; — MORATIN, éd. F. RUIZ MORCUENDE (J. Sarrailh), p. 190; — C. GODCHOT, *En Danemark, Les Espagnols du marquis de la Romana* (M. Núñez de Arenas), p. 191; — CÉSAR BARJA, *Literatura española: Libros y autores clásicos; Libros y autores modernos* (G. C.), p. 193; — V. SALADO ALVAREZ, *Mejico peregrino; Mejicanismos supervivientes en el inglés Norte-América* (G. C.), p. 197; — J. AMADE, *Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne au XIX<sup>e</sup> siècle; Bibliographie critique* (G. C.), p. 197; — E. EDUARDO DE BAQUERO, *Discursos leídos ante la R. Academia Española* (M. N. de A.), p. 200; — UNIVERSIDAD DE VALLADOLID, *Conferencias del Curso 1923-1924* (G. C.), p. 200; — C. PARRA-PÉREZ, *Miranda et la Révolution française* (A. Renaudet), p. 203.

M. BENSADAT AMZALAK, *Indirulo dos traballos literários de J. Leite de Vasconcellos* (G. Le Gentil), p. 288; — F. CASTRO GUIASOLA, *Observaciones sobre las fuentes literarias de «La Celestina»* (G. C.), p. 288; — MARQUES BRAGA, *Eclogas de Bernadim Ribeiro* (G. Le G.), p. 289; — J. A. GORIS, *Etude sur les colonies marchandes méridionales (Portugais, Espagnols, Italiens) à Anvers de 1488 à 1567* (M. Bataillon), p. 290; — J. CARRERAS Y ARTAU, *Doctrinas de Francisco Suárez: acerca del Derecho de gentes* (Gaston Richard), p. 296; — M. ARTIGAS, *Don Luis de Góngora* (G. C.), p. 297; — P. SALINAS, *Clásicos castellanos, Meléndez Valdés* (J. Sarrailh), p. 299; — EGAS MONIZ, *Júlio Denis e a sua obra* (G. Le G.), p. 301.

R. MENÉNDEZ PIDAL, *El Rey Rodrigo en la Literatura* (G. C.), p. 381; — GALO SÁNCHEZ, *Libro de los Fueros de Castilla* (G. C.), p. 382; — R. BOHIGAS-BALAGUER, *Los textos españoles y gallego-portugueses de la Demanda del Santa Grial* (G. C.), p. 383; — F. PEDRELL et H. ANGLÈS, *Els Madrigals i la Missa di difunts d'En Brudieu* (G. C.), p. 383; — J. LEITE DE VASCONCELLOS, *A figa* (G. Le Gentil), p. 386; — A. PAGÈS, *Commentaire des poésies d'Aucias March* (Ed. Bourciez), p. 387; — AUBREY F. G. BELL, *Juan de Ginés de Sepúlveda* (G. C.), p. 389; — J. JIMÉNEZ CATALÁN et J. SINUÉS Y ARBIOLA, *Historia de la R. y P. Universidad de Zaragoza* (Marcel Bataillon), p. 391; — C. DE PASSOS, *Beresford e o Tenente-Rei da Praça d'Almeida* (G. Le Gentil), p. 391; — N. B. ADAMS, *The romantic dramas of García Gutiérrez* (G. C.), p. 392.

4 octobre 1926.

---

LA RÉDACTION: P. PARIS; G. CIROT, secrétaire;  
G. RADET, directeur-gérant.

---



*Este Boletín sale trimestralmente (a principios de enero, abril, julio y noviembre). — Centros de suscripción. BORDEAUX: Feret, rue de Grassi, 9. TOULOUSE: Éd. Privat, rue des Arts, 14; PARIS: A. Fontemoing, rue Le Goff, 4; MADRID: G. Molina, Travesía del Arenal, 1. — Precios de suscripción: 30 francos año (Francia); 35 francos para los demás países de la Unión postal; números sueltos, 9 francos.*

LOS SUSCRIPTORES DE ESPAÑA PUEDEN HACER EL PAGO POR MEDIO DE LIBRANZA DEL GIRO MUTUO A NOMBRE DEL SR. MOLINA, TRAVESÍA DEL ARENAL, 1, MADRID.

---

Orígenes del Español. Estado lingüístico de la península ibérica hasta el siglo XI, por R. Menéndez Pidal. Madrid, Hernando, Calle de Quintana, 31, 1926 (Revista de Filología Española, Anejo I), 30 ptas.

Artur de Magalhães Basto. 1809. O Pôrto sob a segunda invasão francesa. Empresa literária Fluminense, 125, rua dos Retroseiros, Lisboa (1926), 242 p. in-8°.

G. Hardy, L'âme marocaine d'après la littérature française (Editions du Bulletin de l'Enseignement public au Maroc, Paris, Larose, 1926).

A first Spanish Grammar, by C. Carroll Marden and F. Courtney Tarr, Princeton University, Ginn and Company, 15 Ashburton Place, Boston 2; \$ 1,48.

El Pensamiento de Cervantes, por Américo Castro. Revista de Filología española. Anejo VI. Madrid, Hernando, Calle de Quintana, 33. 1925. 11 ptas.

Antonio de Guevara. I. Sa vie; II. Son œuvre, par René Costes. Bibliothèque de l'École des Hautes-Études hispaniques, Fascicules X<sup>1</sup> et X<sup>2</sup>, Bordeaux, Feret, 1924-1926.

Introducció a la Paleografia musical Gregoriana, per Dom Gregori M<sup>a</sup> Sunyol, O. S. B. monjo de Montserrat. Abadia de Montserrat, MCMXXV, ix-410 p., in-8°, avec planches hors texte et gravures.

Hispania, A journal devoted to the interests of Teachers of Spanish, and published by the American Association of Teachers of Spanish (Volume IX, 1926). Stanford University California.

Hespéris, Archives berbères et Bulletin de l'Institut des Hautes-Études marocaines. 6<sup>e</sup> année, 1926. Emile Larose, éditeur, 11, rue Victor-Cousin, Paris. Abonnement: France et colonies, 50 fr.; étranger, 60 fr.

# Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

## QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE  
LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX  
LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE  
LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

### I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES. — II. BULLETIN HISPANIQUE

Prix de l'abonnement à chaque périodique :

France. . . . . F. 60 » | Étranger. . . . . F. 60 »  
(Frais de port compris.) (Frais de port en sus.)

Pour la France et les pays français, une réduction de moitié est accordée aux Bibliothèques municipales ou universitaires, Musées ou Collections publiques, Sociétés historiques ou archéologiques, aux savants ou membres de l'Enseignement.

Depuis 1919, le *Bulletin italien*, qui formait la III<sup>e</sup> section du recueil, a cessé de lui être incorporé.

Les années I à XVIII (1900 à 1918) sont en vente à des prix variant de 30 à 50 francs le volume.

Les prix ci-dessus indiqués pour les abonnements ne s'entendent que de l'année courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume, varie entre 50 et 75 francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :

MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 9, Bordeaux.

Ceux qui seraient disposés à céder ce qu'ils possèdent de la *Revue des Études anciennes* ou du *Bulletin hispanique* (collections complètes, années ou fascicules séparés) sont priés d'en aviser les éditeurs, qui leur adresseront une offre de rachat.



**ALDERMAN LIBRARY**

The return of this book is due on the date indicated below

| DUE                    | DUE |
|------------------------|-----|
| <del>SER 1 1/2</del>   |     |
| <del>FEB 13 1944</del> |     |
| <del>OCT 7 1944</del>  |     |
| <del>1944</del>        |     |

Usually books are lent out for two weeks, but there are exceptions and the borrower should note carefully the date stamped above. Fines are charged for over-due books at the rate of five cents a day; for reserved books the rate is twenty-five cents a day. (For detailed regulations please see folder on "Loan of Books.") Books must be presented at the desk if renewal is desired.

XX 000 386 725

PLEASE RETURN TO  
ALDERMAN LIBRARY

---

DUE

DUE



H  
H